BLIDA

RÉCITS

SELON

LÉGENDE, LA TRADITION & L'HISTOIRE

PAR

LE COLONEL C. TRUMELET

COMMANDEUR DE L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

TOME PREMIER

النـــاس فالولـــك البليـــدة
انا سمّيتك وريدة

« On t'a nommée La Petite Ville ;
« Moi, je t'ai appelée une Petite Rose. »

(*Les Dictons de* SIDI AHMED-BEN-IOUCEF,

ALGER
ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
4 PLACE DU GOUVERNEMENT, 4
1887

A MONSIEUR MAUGUIN

SÉNATEUR DU DÉPARTEMENT D'ALGER & MAIRE DE LA VILLE DE BLIDA

Je dédie ce Livre,
et j'en donne la raison :

MON EXCELLENT ET VIEIL AMI,

Il est bien naturel que votre nom soit mis en « *Fateha*[1] » de ce Livre, c'est-à-dire qu'il l'*ouvre*, et en fasse les honneurs au public lisant ; car, enfin, vous êtes bien pour quelque chose dans sa perpétration ; j'irai plus loin en affirmant que, sans vous, cet enfant de mes peines et de mes veilles n'aurait jamais vu la lumière du jour.

Il est hors de doute que, sans vous, je le répète, l'ouvrage serait resté sinon dans mon encrier, tout au moins dans mes cartons, et cela à tout jamais.

Mais, grâce à vous, à vos presses, à votre excel-

(1) *Fateha* signifie ouverture, commencement, introduction, exorde. On désigne ainsi le premier chapitre du Lioran, parce qu'*il ouvre* le Livre Sacré.

lente et bonne petite feuille « *Le Tell*, » qui est aujourd'hui dans la vingt-quatrième année de son âge, et qui se porte comme un charme, l'enfant naquit, vécut et grandit.

Vous vous rappelez mes feuilletons ayant pour titre « *Sur un Piton du Petit-Atlas*, » et dont on voyait d'autant moins venir la fin, que vous ne paraissiez paresseusement que deux fois par semaine, et vous n'en avez pas perdu l'habitude. Nos vieux amis de Blida m'ont-ils assez plaisanté à propos de ce qu'ils appelaient dédaigneusement mon « *Piton* ! » Il est vrai que je ne m'en inquiétais que médiocrement; je les laissais dire, ces ingrats, parce que je savais qu'un jour, j'aurais aussi mon tour, — la vérité l'a toujours, — et que les Blidiens de ces temps préhistoriques finiraient par me bénir d'avoir écrit l'histoire de leur pays, annales dont il ne possédaient pas le premier mot, les ignorants ! et, il n'y a pas à dire, sans moi, ils ne l'auraient jamais su ce mot.

Qu'aujourd'hui, ils me tressent des couronnes, qu'ils me couvrent de fleurs des pieds à la tête, je n'y vois pas trop d'inconvénients; dans tous les cas, ces témoignages de l'enthousiasme de mes *homochrones (!)* je ne les aurai pas volés ; car, ce que je me suis donné de peine pour fouiller dans les vieux papiers, et dans les vieilles mémoires des Turks, Mores et Kabils contemporains du coup d'éventail de 1827, « *iâlem Allah !* » — Dieu seul le sait! — comme disent les Arabes.

Quoiqu'il en soit, mon cher Mauguin, le livre est fait, et cela, probablement, parce qu'il était écrit que ce livre serait fait, et en donnant asile, autrefois, dans votre journal, aux fragments successifs que je produisais, vous assuriez leur conservation, et me permettiez d'attendre, sans crainte de les égarer, le jour fortuné où ils pourraient être réunis, et former ainsi deux beaux et appétissants volumes. Or, rendons-en grâce aux dieux ! ce jour est enfin arrivé !

Les Blidiens peuvent être désormais tranquilles ; au moins, à présent, ils ne sont plus exposés à rester cois quand on les questionnera sur les origines de leur charmante cité.

Je vous devais encore cette dédicace, mon cher Maire, parce que vous avez magnifiquement et intelligemment continué l'œuvre de vos devanciers, dont quelques-uns ont été des Administrateurs d'élite, et parce que vous l'avez achevée et poussée à ce point de faire de votre délicieuse ville une merveille d'élégance, de grâce, de fraîcheur et de salubrité.

C'est pour le coup que, si, par faveur insigne, le Dieu unique permettait à son *Ouali*[1], Monseigneur Ahmed-ben-Ioucef, de sortir de son tombeau de Miliana pour venir visiter son « *Ourida* » — petite Rose — de trois cents ans, ce saint poëte, n'hésitant pas à ajouter un paquet de cordes à sa lyre, ne manquerait pas, dans son enthousiasme, de s'écrier ravi : « Je

(1) Ami de Dieu.

t’avais nommée autrefois « *Ourida*, » — une petite Rose ; — aujourd’hui, je t’appelle un « *Roudha*, » — un parterre de fleurs ! »

Il faudrait être bien exigeant, ce me semble, pour se refuser à reconnaître que cet amas de raisons est parfaitement suffisant pour vous mériter la dédicace de ce livre de Récits. J’ajouterai, du reste, que, dans cette occasion, je n’ai pris conseil que de ma tête, et que c’est toujours ainsi que j’ai la mauvaise habitude d’opérer.

Croyez donc, mon cher Maire, à une affection qui a déjà des cheveux gris ; car il y a bien près d’une trentaine d’années, si mes souvenirs sont exacts, que je vous l’ai vouée.

L’Auteur,

Colonel TRUMELET.

Valence (Drôme), le 1er septembre 1886.

INTÉRÊT DE CE LIVRE

Bien que notre occupation de la partie des États barbaresques qu'on désignait sous la dénomination de « Régence d'Alger, » date déjà de plus d'un demi-siècle, nous ne saurions que fort peu de chose des temps qui l'ont précédée, des villes d'origine indigène que nous habitons, et des populations que nous y avons trouvées, si quelques rares curieux, quelques ardents et opiniâtres chercheurs ne s'étaient donné la peine de fouiller dans leur passé si obscur, passé qui n'est point écrit, et qu'il faut demander à la mémoire des hommes. Et c'est précisément là que gît la difficulté; car, faire parler un Arabe n'est point une petite affaire, surtout quand cet indigène est doublé d'un lettré, et que son interlocuteur est un Roumi[1].

Aussi, que ne nous a-t-il point fallu de patience, de ténacité, de persévérance et de haute politique,

---

(1) C'est ainsi que les Barbaresques désignent dédaigneusement les Chrétiens. (BRESNIER.)

malgré les excellentes conditions d'interrogateur dans lesquelles nous nous trouvions, pour obtenir des indigènes les renseignements dont nous avions besoin ! Possédant suffisamment la langue arabe parlée et écrite ; appartenant à un corps indigène — le 1er de Tirailleurs algériens — en garnison à Blida; chargé d'une mission d'assez longue durée dans la région montagneuse à laquelle s'adosse *la Petite Rose* de la Mtidja, mission qui nous a mis en relations avec les populations habiles qui habitent ce massif, ainsi qu'avec les individualités ayant joué un certain rôle dans le pays, soit pendant les dernières années de la domination turke, soit pendant les quinze premières années de la conquête ; des rapports suivis avec des personnages ayant exercé, à Blida, des fonctions de l'ordre politique, administratif ou judiciaire durant ces mêmes périodes, et, particulièrement, avec le dernier de ses *hakem*(1) et de ses *mezouar*(2), ainsi qu'avec les marabouths de la descendance du fondateur de Blida, l'illustre Sidi Ahmed-el-Kbir ; tous ces avantages, nous le répétons, nous plaçaient dans les meilleures conditions pour entreprendre, avec quelque chance de succès, l'œuvre que nous nous étions donné la tâche d'accomplir, voulant ainsi doter une ville que nous aimons, et une population qui nous a toujours été si sympathique, et

(1) Celui qui gouverne, qui commande dans une ville.
(2) Le *mezouar* était chargé de la police de la ville.

au milieu de laquelle nous avons passé quatorze années de notre existence militaire; voulant doter l'une et l'autre, disons-nous, de l'histoire des origines de ce charmant coin de terre *où fleurit l'oranger*, et dont un poëte-marabouth a dit, il y a de cela plus de trois cents ans : « On t'a nommée *la Petite Ville* ; moi, je t'appelle *une Petite Rose*. »

Ce livre est donc le résultat, ainsi que nous le disons plus haut, de plusieurs années de recherches, d'abord, dans les souvenirs des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir pour la partie légendaire, laquelle comprend une période de près de trois siècles, et ensuite, nous le répétons, dans la mémoire des derniers fonctionnaires ou agents du gouvernement turk employés à Blida depuis le commencement de ce siècle, jusqu'à l'époque de l'occupation de cette ville par les Français, en 1838[1]. A partir de ce moment, qui est le commencement de la phase historique écrite, les documents ne nous manquent plus, et nos fouilles dans les archives de l'Administration militaire nous donnent une abondante moisson de matériaux.

Des croquis et plans datant des premiers temps de l'occupation de Blida, et mis gracieusement à notre

(1) C'est en 1838 qu'ont été créés les Camps Supérieur et Inférieur de Blida, sur l'emplacement desquels ont été établis, plus tard, les villages de Joinville et de Montpensier. La ville de Blida n'a été occupée effectivement que l'année suivante.

disposition, il y a vingt-cinq ans, par le Service du Génie de cette place, nous ont permis de reconstituer la vieille Blida telle que nous l'avons trouvée en 1838, c'est-à-dire telle qu'elle était restée à la suite de l'effroyable tremblement de terre de 1825.

Ce ne sont donc pas les éléments qui nous ont manqué pour refaire l'histoire non seulement de la ville et de son territoire, mais encore celle de la tribu kabile des Bni-Salah, laquelle a pris une part si active, si prépondérante, de 1830 à 1840, dans toutes les affaires de guerre qui se sont déroulées autour de Blida et, dans la Mtidja, entre cette dernière ville et Bou-Farik.

Pour cette période de sang, notre livre présente d'autant plus d'intérêt, que nous avons pu contrôler les rapports officiels sur ces affaires par les récits de nos adversaires sur ces mêmes opérations. Nous avons eu la fortune d'avoir sous nos ordres d'anciens officiers des Réguliers de l'Émir El-Hadj Abd-el-Kader, ayant appartenu aux bataillons de ses deux plus célèbres khalifas, Sid Mohammed-ben-Allal, plus connu sous le nom de Sidi Mbarek, et Sid Mohammed-ben-Aïça-el-Berkani, et ces officiers avaient pris part à toutes les affaires de guerre qui avaient eu pour théâtre les environs de Blida de 1839 à 1841.

Nous étions donc, nous le répétons, dans les meilleures conditions pour entreprendre ce travail, lequel, d'ailleurs, ne pouvait être tenté que par nous, surtout aujourd'hui que ceux qui nous en ont fourni

les matériaux sont partis, et sans esprit de retour, pour un monde qu'on prétend meilleur. En effet, les vieux Blidiens et les Bni-Salah qui ont joué un rôle de quelque importance pendant la première moitié de ce siècle, jouissent — nous nous plaisons à l'espérer — depuis longtemps déjà, dans le paradis de Mohammed, des plaisirs que promet le Prophète aux vrais Croyants ; quant à leurs descendants, gâtés par notre civilisation, qu'ils ont étudiée par les bas-fonds, ils ne savent plus rien, du reste, des choses du temps passé.

Comme l'histoire de Blida est connexe à celle des tribus qui l'entourent, et qu'il y a impossibilité de l'en détacher, nous avons dû donner à notre ouvrage un cadre d'une certaine étendue, et un développement important à notre zone historique, laquelle passe par Dalmatie, Soumâa, Guerouaou, Bni-Mered, Abziza, Oued El-Allaïg, l'ouad Cheffa[1], qu'elle remonte jusqu'à l'oued El-Merdja, son affluent de droite ; elle longe la tribu des Bni-Salah, au sud, et revient à son point de départ, dans la Mtidja, par l'ouad Sidi-El-Habchi.

Pour donner plus de mouvement à notre récit, nous avons adopté la forme itinéraire à vol d'oiseau : nous escaladons, avec le lecteur, le point culminant du massif des Bni-Salah, le pic de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani. Placé sur ce point comme au centre d'un immense diorama, nous faisons l'historique, par tours

(1) Que nous appelons « *La Chiffa*. »

d'horizon, des lieux qui, renfermés dans la zone que nous nous sommes tracée, ont été illustrés par quelque fait capital ou surnaturel, par quelque affaire de poudre et de sang, par quelque miracle d'une certaine originalité. C'est dire que nous ne nous sommes pas astreint à observer l'ordre chronologique dans lequel se sont produits ces faits, et que nous les racontons au fur et à mesure que ces points ou lieux se présentent dans le champ de notre rayon visuel.

L'histoire de Blida proprement dite terminera donc notre livre : après avoir raconté les faits qui ont présidé à sa fondation au XVIe siècle, et ceux dont elle a été le théâtre depuis cette époque jusqu'à nos jours, nous donnerons la physionomie de « *la Petite Ville* » sous les Turks. Enfin, nous compléterons notre œuvre par une étude des mœurs, coutumes, croyances et superstitions de ses habitants indigènes dans le passé et dans le présent.

Nous initierons également le curieux qui ne craindra pas d'escalader avec nous le massif des Bni-Salah, — l'*Atlas*, — aux mystères de l'existence des populations kabiles, chez lesquelles, bien que nous n'ayons qu'à enjamber le ruisseau de Sidi-El-Kbir pour être au milieu d'elles, nous n'avons cependant jamais eu l'idée de pénétrer. C'est bien trop près, en effet, pour nous déranger. Nous connaissons le Makololo et le Karrikarri, au fin fond de l'Afrique méridionale, sur le bout du doigt ; mais, pour ce qui est du pays des Bni-Salali, qui est à notre porte, nous n'en savons pas

un traître mot. Que voulez-vous ? nous sommes ainsi faits nous autres Français !

Nous regrettons que l'abondance de nos documents ne nous ait pas permis, faute de place, et ainsi que, dans le principe, nous en avions l'intention, de faire entrer dans un seul volume l'histoire de *la vieille Blida*, celle qui, partant de sa création en 1535, nous conduit jusqu'à la fin de la guerre dans la Mtidja en 1842. Nous ne pensons pas que ce soient nos amis qui puissent avoir à s'en plaindre ; car il vaut mieux, croyons-nous, leur donner un ouvrage complet, qu'une œuvre abrégée, écourtée, qui n'aurait pas plus satisfait le Lecteur que l'Auteur.

D'un autre côté, un volume de plus de 900 pages, n'était pas des plus maniables ; il dépassait, et de beaucoup, l'embonpoint ordinaire, eu égard au format, des œuvres de ce genre. Il était donc préférable de scinder notre travail en deux volumes de 450 à 500 pages chacun, et c'est précisément le parti auquel s'est arrêté notre sympathique et habile Éditeur, un maître dans l'art des Gutenberg et des Elzevier.

Quoiqu'il en soit, l'important est fait ; car le passé de Blida sera sauvé de l'oubli, et c'était là l'essentiel ; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, nos fournisseurs indigènes de enseignements sont passés, depuis longtemps déjà, de l'autre côté de la vie.

Nous aurions également désiré terminer notre second volume par l'histoire de *la Blida française* celle

celle que nous avons faite, l’œuvre si gracieuse de nos Colons. Mais cela nous a été impossible, et pour la même raison que celle que nous donnons plus haut. Cependant, comme nous tenons à utiliser tous les matériaux que nous avons recueillis à grand’peine, et qui sont tout prêts à être employés, nous nous proposons d’en faire, sous peu, un ouvrage spécial, auquel nous donnerons pour titre « *Blida moderne.* » Ce sera l’histoire civile et coloniale de Blida depuis 1842 jusqu’à nos jours.

Blida, le 20 juin 1884.

L’AUTEUR.

LA GENÈSE DE CET OUVRAGE

Dès mon arrivée à Blida, en 1856, — on voit que ce n'est pas hier, — je m'étais mis en relations avec tous les personnages de quelque marque qui y avaient joué un rôle d'une certaine importance sous les Turks, ainsi qu'avec les marabouths de la descendance de l'illustre fondateur de cette ville, Sidi Ahmed-el-Kbir.

Je n'avais eu garde d'oublier les anciens chioukh des tribus montagnardes qui enserrent Blida, et, particulièrement, le kaïd des Bni-Salah, tribu d'origine berbère, dont la montagne surplombe et domine « *la Petite Rose* » de la Mtidja, et qui, de 1830 à 1839, — la période de l'anarchie, — y a exercé une tyrannie des plus intolérables.

C'était surtout au Café du Hakem[1], tenu, à cette époque — et depuis près de trente ans — par le Turk El-Hadj-Mosthafa-Karaman, et où le dernier *Hakem* de Blida, Mohammed-ben-Sakkal-Ali, passait toutes ses journées, voire même une partie de ses nuits ;

(1) Ce café existe encore aujourd'hui: il est situé dans la rue du Grand-Café, en face du Djamâ -et-Terk (*la Mosquée des Turks*).

c'était, dis-je, dans cet établissement, que je fréquentais assidûment, que je faisais mes meilleures récoltes de renseignements sur l'histoire du pays, et mes études les plus intéressantes sur les mœurs et les coutumes des gens de la ville et de la montagne, pendant les dernières années de la domination des Turks dans la Régence d'Alger.

Dès que mes renseignements furent complets, je me préparai à aller reconnaître dans la zone — plaine et montagne — dont je m'étais proposé d'écrire l'histoire, tous les points ou lieux qui avaient été illustrés par un fait historique ou miraculeux. Je comptais donner tout le temps nécessaire à cette reconnaissance, c'est-à-dire les rares loisirs que me laisseraient les fréquentes expéditions de cette époque, campagnes dont les Tirailleurs Algériens ne manquaient pas une ordinairement : cette brave et vaillante troupe était, en effet, de toutes les fêtes de la poudre, grandes ou petites, proches ou lointaines. En un mot, on ne les ménageait pas.

J'avais résolu de commencer mes excursions par la montagne des Bni-Salah, qu'à cette époque, je n'avais encore ni parcourue, ni escaladée, et je n'étais pas le seul dans ce cas ; car, parmi les officiers de la garnison de Blida, on comptait aisément ceux qui avaient eu la témérité d'en faire l'ascension.

J'eus donc recours à l'obligeance si connue de Sid Ali-ben-Mahammed-ben-Hazouth, kaïd des Bni-Salah, et l'un de mes amis du Café du Hakem, pour

qu'il voulût bien me pourvoir de *moualin el-blad* (gens du pays) capables de me guider dans ce massif boisé, périlleux, et sans autres voies de communication que des sentiers de chèvres et des arêtes taillées en lame de rasoir.

Ben-Hazouth fit ceux que cela ; il voulut me faire lui-même les honneurs du pays placé sous son administration, et j'en fus d'autant plus heureux, que cet excellent kaïd était de première force sur la topographie de sa montagne, sur les traditions de sa population, et sur les faits historiques auxquels le pays des Bni-Salah avait servi de théâtre.

Ben-Hazouth avait mis le comble à sa gracieuseté en priant le marabouth Sid Abou-Izar, le chef de la descendance de l'illustre Sidi Ahmed-el-Kbir, de nous accompagner pendant tout le temps que pourraient durer mes excursions. Décidément, les dieux étaient pour moi ! car Sid Abou-Izar connaissait merveilleusement non seulement toutes les légendes concernant son ancêtre vénéré, mais encore celles de tous les saints de la montagne de Blida.

Le kaïd Ben-Hazouth s'était adjoint un jeune et vigoureux Kabil de ses administrés, Mohammed-ben-El-Misraouï, lequel possédait son pays mieux encore qu'il ne connaissait le fond de sa *guelmouna*[1].

---

(1) La *guelmouna*, ou capuchon du bernous, sert à tous les usages : c'est une coiffure, une poche, une besace, un garde-manger.

Sid Abou-Izar avait également obtenu de son parent Sid Mohammed-ben-El-Aabed, un maître en hagiographie musulmane, qu'il l'accompagnerait, et, au besoin, le suppléerait dans les pérégrinations que nous allions entreprendre.

Ces dispositions prises, nous nous réunissions pour déterminer notre itinéraire, et fixer le jour de notre départ. Au jour et à l'heure convenus, le kaïd Ben-Hazouth, à cheval ; les deux marabouths, montés sur de bonnes mules, et Mohammed-ben-El-Misraouï, sur les deux solides jambes qu'il tenait de la générosité des auteurs de ses jours, m'attendaient, *avant l'heure*[1], devant l'État-Major de la Place, notre direction étant la porte de la Citadelle, devenue, plus tard, la porte Bizot.

Cette première excursion fut suivie de bien d'autres, et je dois dire, à la louange de mes obligeants collaborateurs, qu'ils se montrèrent, chaque fois que j'eus besoin d'avoir recours à eux, d'une précision et d'une ponctualité à faire honte à nos compatriotes.

Tout étant paré et en règle, je donnais le signal du départ, et notre caravane s'ébranlait dans la direction convenue.

---

(1) Il est à remarquer que les indigènes, bien que ne faisant point usage ordinairement de ce capricieux appareil que nous appelons une *montre*, n'en sont pas moins d'une exactitude irréprochable. Il est vrai qu'ils ont adopté *l'heure militaire*, laquelle est toujours en avance de dix à quinze minutes sur celle des horloges publiques.

BLIDA

RÉCITS

SELON

LA LÉGENDE, LA TRADITION & L'HISTOIRE[1]

I

En route. — Le square Bizot. — Les Turcos. — Le chemin du Bois-des-Oliviers. — Le Bois-Sacré. — Le Jardin public. — Les zenboudj. — Sidi Iakoub-ech-Cherif. — Son campement. — Son pèlerinage aux Villes Saintes. — Son retour. — Les piquets de ses tentes. — Les derniers moments du Saint. — La nuit de sa mort. — Son entrevue avec Sidi Ahmed-el-Kbir. — La koubba miraculeuse.

Nous mettons enfin le cap sur la porte de la Citadelle, qui, plus tard, prit le nom de porte Bizot[2] ; quatre heures et demie sonnent au moment où nous

---

(1) Nous prévenons le lecteur que les premiers chapitres de ces *Récits* ont été écrits, pour devenir un livre, vers la fin de l'année 1864.

(2) Le général du génie Bizot fut tué devant Sébastopol.

sortons de la ville. Un délicieux square, créé par M. Borély La Sapie, ancien maire de Blida, élève dansles airs sa plantureuse végétation, et fait à la porte Bizot une toile de fond d'un splendide effet. Les Turcos, ces bleus enfants du Prophète, qui ne les reconnaîtrait guère, *jouent* déjà *el-qsersis* (l'exercice) sur le terrain de l'ancien cimetière. Créés spécialement pour le service de tirailleurs, ils semblent, comme des coursiers fougueux, ronger le frein de la discipline qui les retient dans le rang, et, à chaque instant, on peut craindre que, cédant à leur instinct centrifuge, ils n'éclatent et ne se dispersent en éventail dans toutes les directions. Jouez, mes intrépides bronzés, à ce terrible jeu de la guerre ; car, demain, peut-être vous aurez à faire du corps de nos ennemis des fourreaux à vos baïonnettes, et comme en Crimée, comme en Italie, comme au Mexique, comme partout, vous prouverez encore que vous ne marchandez pas votre sang, quand la France est appelée à jeter ses soldats sur quelque point du globe où il y a une idée généreuse à faire triompher, ou une nationalité à relever.

Nous prenons, à droite, le chemin du Jardin des Oliviers. La route est un peu poudreuse ; mais elle est bordée d'une délicieuse verdure, et des eaux limpides nous accompagnent en bavardant et en riant sous herbe comme de mutines fillettes caquetant et courant en avant de leurs mères

Notre caravane était arrivée à hauteur du Jardin des Oliviers, que les Français nomment aussi le *Bois-Sacré*.

Pourquoi ? Est-ce par réminiscence du lieu où Jésus but le calice d'amertume ? Est-ce parce qu'il renferme une *koubba*[1] ou repose le saint marahouth Sidi Iakoub-ech-Chérif ? Est-ce, enfin, parce qu'autrefois, ce bois fut arrosé de sang français ?... Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la dénomination de *Bois-Sacré* n'est pas indigène, et que les Arabes désignent ce point sous l'appellation de « *les Zenboudj*[2] *de Sidi Iakoub.* »

Ce bois, converti en jardin public il y a quelques années, était, en 1860, mal tracé, mal planté, mal irrigué, mal entretenu ; les chaises rustiques boitaient très bas ; les saules pleuraient toutes leurs feuilles avant terme ; les arbustes, devenus phtisiques, séchaient sur pied ; les fleurs se donnaient le genre éphémère de la rose en ne vivant que l'espace d'un matin ; le bassin, vaste mare, ne contenait que des eaux jaunâtres plafonnées de feuilles mortes, où s'ébattait en toute sécurité la gent coassante des batraciens. Aussi, ce bois avait-il beau avertir en français et en arabe qu'il était le *Jardin public*, personne, néanmoins, n'y mettait les pieds, à l'exception, pourtant, des *khoddam* (serviteurs religieux)

---

(1) *Koubba*, petit monument de forme cubique, surmonté d'une coupole, élevé en l'honneur ou sur le tombeau d'un marabouth mort en odeur de sainteté. *Koubba* signifie, littéralement, *coupole, dôme*.

(2) *Zenboudj*, oliviers sauvages, ceux dont le fruit n'est pas comestible.

de Sidi Iakoub, qui, le samedi, venaient en *ziara* (pèlerinage) sur son tombeau.

Un jour, — c'était en septembre 1860, — Blida est prise d'une folle joie : elle vient d'apprendre que le maître de la France, en route pour visiter son *royaume* d'Afrique, doit s'arrêter dans ses jardins, qu'on lui a dépeints, sans doute, beaux à humilier ceux d'Armide, soudain la coquette, qui sait qu'un brin de toilette n'est jamais de trop, même pour une jolie fille, se met à se parer de ses plus beaux atour ses rues sont balayées à fond ; ses maisons sont badigeonnées en rose elle met de arcs de triomphe en calicot dans sa chevelure les chemins par lesquels on arrive à elle, habituellement plus accidentés que le dos d'Esope, sont nivelés à faire envie au *lac tranquille* ; leurs fossés sont rasés de frais ; les buissons et les arbres sont époussetés ; les feuilles mortes sont remises en couleur et passées au vernis. Quelques auranticoles, professant hautement ce principe avancé que le premier devoir d'une orange est d'être jaune, risquèrent, dit-on, le flatteur anachronisme de donner cette couleur à leurs fruits, qui avaient l'impertinence d'être encore verts

Après une vive discussion, le *Jardin public* avait été choisi comme le lieu le plus convenable pour recevoir les illustres hôtes qui *daignaient* honorer Blida de leur présence ; mais il y avait beaucoup à faire — et il ne restait que peu de temps — pour le rendre digne des *augustes* visiteurs. On se mit aussitôt à l'œuvre : on éleva une

porte monumentale *sommée* d'une paire de boules ; — la grille devait venir plus tard ; — on bâtit un kiosque de style moresque pour faire pendant à la koubba du saint marabouth — il attend encore son emploi ; — les allées furent ingénieusement semées de cailloux de l'ouad Sidi-El-Kbir ; quelques pieds délicats eussent préféré du sable ; mais on sait combien il est rare en Afrique ; le tracé fut rectifié ; les plates-bandes furent sarclées, écobuées, ratissées, hersées, peignées, démêlées ; les fleurs furent relevées et encouragées par des douches salutaires et des bains de pied ; les arbres furent échenillés et émondés ; les chaises rustiques portées chez l'orthopédiste ; les grenouilles chassées impitoyablement de la grande mare, que l'on emplit d'eau claire. En peu de jours, grâce au zèle, à l'activité, au bon goût de l'horticulteur en chef, la broussaille publique était transformée en un délicieux jardin, qui n'avait plus guère que le défaut d'être un peu éloigné de la ville et de faire vis-à-vis à un abattoir.... Ah ! pourquoi les affaires de l'État, disait-on alors, ne permettent-elles pas au gracieux souverain de venir nous voir tous les ans ? Blida serait bien vite un lieu de délices, et aurait promptement supplanté Damas, qui se flatte toujours d'être l'Éden de l'Orien !

Comme nous le verrons plus loin, le *Bois-Sacré* a de glorieux souvenirs; les Kabils de la rive gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir descendirent bien des fois de leurs montagnes pour nous contester la possession de *la petite rose de la Mtidja,* et les *féroces cavaliers*

Hadjouth vinrent longtemps lancer leurs *intrépides coursiers* jusque dans les fossés des redoutes qui, alors, couvraient Blida. Les oliviers du *Bois-Sacré* portent encore la marque de ces temps héroïques où une vingtaine d'hommes pouvaient, comme aux Bni-Mered, se trouver soudainement en présence de trois ou quatre cents ennemis. Le tronc noirci de ces arbres tant de fois séculaires, entamés par les feux de bivouac, nous reporte à ces grandes époques africaines où nos soldats avaient, habituellement, pour ciel-de-lit la voûte que Dieu a semée de ses mondes lumineux. « Ah ! c'était le bon temps ! » disent nos anciens en soupirant. En effet, les glorieuses misères ont cela de commun avec les premières amours, qu'on se les rappelle toujours avec plaisir.

Mettons pied à terre, et parcourons ce cimetière transformé en jardin, ce vieux bivouac métamorphosé en Eden ; interrogeons ces *zenboudj*, patriarches de la végétation, plantés par Dieu lui-même, sans doute ; voyons leurs troncs noués, déprimés, contournés, tordus, s'accrochant, se cramponnant au sol par leurs vigoureuses racines pareilles à des serres d'un oiseau gigantesque ; ils semblent, dans notre temps où tout est petit, mesquin, étriqué, chétif, appartenir à des espèces disparues ; c'est sûrement à l'un d'eux que la colombe de l'arche coupa le rameau qu'elle rapporta au prophète Noé. Ils ont échappé à ces cataclysmes, à ces déluges que le Créateur, avec un peu moins d'imprévoyance,

eût si facilement pu éviter ; car, enfin, nous lui accordons, généralement, la prescience. Cette concession de notre part serait-elle exagérée ?...

Revenons à nos arbres. Quelques-uns n'ont plus que la peau et les os, et ne paraissent se soutenir que par un prodige d'équilibre ; ils portent, pour la plupart, les nodosités, les gibbosités, les verrues, ces difformités de toutes les vieillesses, et les traces ineffaçables de la guerre : les uns montrent orgueilleusement leurs membres amputés, les autres leurs troncs troués par les balles, déchiquetés par la hache de nos soldats, ou brûlés pour les besoins du bivouac. Barbares que nous sommes ! incendier, détruire en moins d'une heure des arbres qui ont mis des siècles pour pousser ! L'antiquité païenne, qui appréciait la valeur de l'ombre et de la verdure, avait placé les arbres sous la protection de la religion, en établissant, comme article de foi, que la destinée des Hamadryades dépendait de certains de ces arbres avec lesquels elles naissaient et mourraient, que ces nymphes des bois avaient de la reconnaissance pour ceux qui les garantissaient de la mort, et qu'au contraire, ceux qui la leur donnaient en coupant, malgré leurs prières, les arbres qu'elles habitaient recevaient sûrement la peine de leur crime.

En Afrique, nous aurions eu bien souvent besoin de croire a quelque chose de semblable ; car nous avons beaucoup coupé, beaucoup brûlé inutilement, et, dans

le pays du soleil, il est incontestable qu'un arbre est infiniment plus utile qu'un homme.

Nous ne pouvons nous lasser d'admirer ces vieux *zenboudj* : voyez, en effet, leur écorce squameuse comme la carapace du dragon de l'Apocalypse ces nervures qui partant du pied, s'élancent gracieuses et déliée, comme les colonnettes qui soutiennent, on ne sait par quel miracle, les voûtes de nos vieilles cathédrale quelques-uns de ces végétaux-mastodontes, aux racines avachies, ramassées comme les entrailles d'un animal éventré, présentent, affaissés sur eux-mêmes, un contraste frappant avec leurs voisins musculeux, énergiques, trapus, forts comme la force elle-même.

S'il est une chose qui nous scandalise, c'est bien la hardiesse, le sans-gêne de certains parasites qui se sont installés dans les cicatrices des vieux oliviers, et qui surgissent vaniteusement de quelque cavité comme s'ils étaient les rejetons légitimes de ces contemporains de la création, lesquels leur donnent si généreusement la table et le logement.

Quel charmant et singulier spectacle que celui présenté par les convolvulus, ces fleurs d'un jour, couronnant, enguirlandant ces géants et les taquinant de leurs espiègleries comme le font des enfants gâtés juchés sur les genoux de leurs grands parents ! Par Dieu ! ces liserons sont bien familiers ! Ils enlacent ces bons vieillards, les couvrent de joyeux baisers, et mêlent leur jeune et tendre verdure au sévère

feuillage vert-grisâtre des anciens : c’est la fête de la vieillesse ; ce sont les bergers et les bergères d’Arcadie parant de pampres le vieux Silène. Et ces arbres étrangers groupés respectueusement autour des oliviers, on les dirait venus en pèlerinage de tous les points du monde pour saluer les rois de la végétation : ils réunissent toutes les couleurs, tous les tons, toutes les nuances de verdure, délices de la vue; ils embaument les airs de toute l’enivrante parfumerie de Dieu.

Nous sommes au mois de juin ; il est quatre heures du matin; le ciel est splendide, et l’air d’une limpidité si parfaite qu’on pourrait compter les arbres sur les crêtes ; les oiseaux saluent le lever du soleil de leurs chants mélodieux ; l’astre s’est déjà fait annoncer par des rayons qui poursuivent la nuit et qui balayent les étoiles sur leur passage. On se sent heureux de vivre ; on voudrait s’établir sous ces parasols de verdure, et l’on est tenté de dire comme Pierre à Jésus : « Seigneur, il est bon de demeurer ici ; si vous l’agréez, nous y ferons trois tentes, une pour vous, et deux autres pour Moïse et Élie. » Avec leurs grands bras qui se cherchent, les oliviers encadrent de ravissantes échappées, tableaux sublimes dont la peinture ne saurait donner une idée : à l’ouest, ce sont des montagnes rose tendre festonnant sur un ciel d’azur; plus à droite, c’est le lac Halloula[1], vaste miroir dans

(1) Cette partie de l’ouvrage était écrite avant le dessèchement du lac Halloula.

lequel le Djebel-Chennoua, aux cimes dorées, fait sa toilette ; au nord, ce sont les collines boisées du Sahel semées de villages, de *haouch* (fermes arabes), de maisons de campagne et paraissant un champ émaillé de marguerites.

Dirait-on que ce jardin est d'hier, que ces fouillis de verdure, ces massifs impénétrables comme une forêt vierge, n'ont que quatre ou cinq ans d'existence ? Ah ! c'est que notre terre d'Afrique est une terre de *baraka* (bénédiction), une bonne mère dont le sein ne tarit jamais, et qui est toujours disposée à le donner à ceux de ses enfants qui prennent la peine de le lui demander C'est vraiment merveilleux ce que peut ici l'alliance de quelques grains de sable et de quelques gouttes d'eau avec un rayon de soleil !

Il est bien difficile de retrouver la trace du cimetière et du vieux bivouac d'autrefois au milieu de cette luxuriante végétation, avec ces corbeilles de fleurs, avec ces eaux qui s'enroulent au pied des arbres comme des colliers d'argent, avec ces poissons dorés qui mendient quelques miettes de pain aux promeneurs. Au lieu de roses, de romarins, de verveines, le sol était autrefois hérissé de pierres sépulcrales ; des *chouahed*[1] se dressaient sur les tombes pour

---

(1) Les *chouahed* (de *chehed*, témoigner) sont les pierres qu'on dresse sur les tombes à la tête et aux pieds du mort. On les nomme *chouahed* parce qu'on y fait inscrire, ordinairement, la profession de foi musulmane. Le plus souvent les *chouahed* sont tout simplement des pierres brutes.

témoigner encore qu'il n'est pas d'autre divinité que Dieu, et que Mohammed est l'apôtre de Dieu. Les Croyants attendaient, couchés auprès de leur intercesseur Sidi Iakoub, le jour où le Tout-Puissant redressera les ossements et les couvrira de chair ; ces squelettes blanchis, qui croyaient pouvoir attendre en repos la résurrection, ont été dispersés, et leur poussière a été jetée au vent. Sidi Iakoub seul a obtenu grâce devant les profanateurs, bien que, si l'on en croit les *khoddam* du saint marabouth, la destruction de sa koubba eût été dans les projets des Chrétiens, — que Dieu maudisse leur religion ! — mais aucun outil n'ayant pu mordre la pierre de son tombeau, force leur avait été de renoncer à cette impie dévastation. Tant mieux ! car c'eût été réellement un crime de renverser cette élégante chapelle funéraire, si gracieusement placée au milieu des vieux oliviers.

Cette koubba, qui s'élève élégante et blanche comme la robe d'une vierge, renferme les restes mortels de Sidi Iakoub-ech-Cherif, le noble, le pieux, le savant, la lumière de l'Islam. Si vous désirez savoir à quelle époque vivait ce grand saint, adressez-vous à sou *oukil*[(1)] ;

---

(1) L'*oukil* est, à proprement parler, un mandataire, un administrateur un individu chargé des intérêts d'un autre. L'*oukil* d'une koubba est une sorte de sacristain qui, moyennant rétribution, est chargé de certains détails, tels que ceux d'ouvrir la chapelle aux khoddam du saint les jours de *ziara*, d'allumer le réchaud sur lequel doivent être brûlés les *bkhourat* (parfums), de recueillir les offrandes des fidèles,

il vous répondra invariablement : « Demande leur âge à ces *zenboudj* (oliviers sauvages). » Nous expliquerons plus tard le sens de cette réponse sibyline, qu'on pourrait ne pas trouver satisfaisante

Il n'est point de peuple qui commette l'anachronisme avec un plus candide aplomb que le peuple arabe ; aussi, est-ce une difficulté sérieuse de démêler l'histoire du conte, et le vrai du faux. Est-ce là un bien grand mal après tout ? Nous ne le pensons pas ; car la fiction a, généralement, plus d'attraits que la vérité. Néanmoins, emporté par la curiosité, par l'esprit d'investigation, nous avons voulu savoir ce qu'était Sidi Iakoub, en quel temps il vivait ; nous avons voulu connaître les causes de la profonde vénération dont il est encore l'objet autour de Blida. Il nous a donc fallu, à défaut d'histoire écrite, fureter dans les coins du passé, interroger les vieillards, ces conservateurs de la tradition, et c'est en nous accrochant tenacement à certains détails qui nous paraissaient mieux éclairés que certains autres, que nous avons pu, par déduction, nous convaincre que l'*oukil* exagérait sensiblement, et que le passage du saint sur la terre devait être fixé vers l'époque où le corsaire Baba-Aroudj fondait la Régence d'Alger,c'est-à-dire vers le commencement

---

de maintenir la koubba dans le meilleur état de propreté, etc. Chaque koubba dont le saint a un peu d'importance a aussi une *oukila*, qui remplit, auprès des pieuses femmes fréquentant la koubba de ce saint, les fonctions dont est chargé l'oukil auprès des hommes.

du XVIe siècle. Ne voulant cependant pas briser les illusions des Croyants en général, et celles de l'*oukil* en particulier, nous sommes tout disposé, si cela peut leur être agréable, à faire de Sidi Iakoub un contemporain du Prophète.

Comme la plupart des illustrations religieuses de l'Afrique septentrionale, Sidi Iakoub-ech-Cherif a vu le jour dans le R'arb (Ouest) ; il appartenait, ainsi que l'indique son nom, aux Cheurfa[1] du Marok.

Depuis longtemps, Sidi Iakoub brûlait du pieux désir d'aller visiter les Villes Saintes ; car Dieu a dit : « Accomplissez le pèlerinage de Mekka et la visite des Lieux Saints. » On allait entrer en *choual*, le premier des trois mois sacrés[2] dans lesquels doit être accompli *el-heudjdj* (le pèlerinage); Sidi Iakoub fit ses préparatifs de voyage, et, suivi de nombreux serviteurs, il quitta Meurrakech (Marok), et se dirigea vers le Cheurg (Est). Après quinze jours de marche, il avait atteint l'ouad Ech-Cheffa (Chiffa), qu'il coupait à son débouché dans la Mtidja, et remontait la rive droite d'un ouad qui descendait de l'est sur un lit de cailloux. Cette rivière est celle qui, plus tard, prit le nom de Sidi Ahmed-el-Kbir. Il était l'heure de la prière de l'*âceur* (trois heures de l'après-midi) ; Sidi Iahoub

---

(1) *Cheurfa*, pluriel de cherif, gui signifie noble, et, spécialement, descendant du Prophète Mohammed.

(2) Le pèlerinage à Mekka doit être accompli dans les trois mois de *choual, dou el-kâda, dou el hadjdja.*

se décida à poser son camp sur la rive droite de cet oued, à quelque distance du point où il sort de la gorge qui le verse dans la plaine.

S’il faut en croire la tradition, cette rive et l’emplacement qu’occupe Blida aujourd’hui n’avaient point, alors, cette riche végétation qui, de nos jours, fait à la ville une si gracieuse ceinture : ce n’était qu’une vaste prairie où paissaient les troupeaux des tribus voisines. Sidi Iahoub fit dresser ses tentes en cercle sur ce tapis de verdure, qu’émaillaient les fleurs des champs, écrin de la terre ; ses chevaux mis au piquet, et ses chameaux entravés de manière à ne leur laisser l’usage que de trois jambes, pouvaient brouter autour d’eux une herbe fine comme le duvet de la lèvre d’un adolescent Le lieu plut à Sidi Iahoub, et il se promit de revenir y camper si Dieu lui faisait la grâce de lui accorder le retour des Villes Saintes.

Sidi Iakoub et ses compagnons étaient arrivés heureusement à Mekka ; après y avoir accompli toutes les pieuses cérémonies du pèlerinage, c’est-à-dire fait sept fois le tour de la Kâba, la station sur le mont Arafat, et les promenades entre les collines Safa et Meroua ; après avoir bu de l’eau du puits de Zemzem, et lancé sept cailloux dans le lieu où le diable fut lapidé par Abraham qu’il avait voulu tenter, les pieux pèlerins avaient repris, purifiés, le chemin du R’arb (Ouest).

Sidi Iakoub n’avait point oublié son campement

sur les bords de l'ouad ; aussi, lorsqu'il n'en fut plus qu'à une petite distance, avait-il ordonné à quelques-uns de ses serviteurs de prendre les devants pour y aller de nouveau dresser ses tentes. Les serviteurs exécutèrent la volonté du maître ; mais ils cherchèrent en vain l'emplacement de leur ancien campement : il n'y avait plus de trace de la prairie dont le saint homme avait gardé un si agréable souvenir.

Sidi Iakoub arriva bientôt avec le reste de sa suite. Les serviteurs qu'il avait envoyés en avant ne laissaient pas que d'être un peu confus de l'insuccès de leur mission ; ce fut pis encore quand ils virent Sidi Iakoub mettre tranquillement pied à terre, et ordonner à ceux qui le suivaient d'en faire autant. — « Par Dieu! ô monseigneur, se hasarda de dire l'un des serviteurs, ce ne peut être ici que nous avons posé nos tentes ; car le sol était nu, et, aujourd'hui, il est couvert d'une forêt d'oliviers. A moins que je ne sois le jouet des *djenoun* (génies), je ne puis croire cependant que ces arbres n'existent que dans mon imagination. »

Un sourire de béatitude ravina la figure du saint, qui affirma que c'était pourtant bien là qu'ils avaient campé. — « On ne peut s'y tromper, ajouta-t-il, car les piquets de nos tentes sont encore fichés en terre, et disposés dans l'ordre où vous les avez placés.

— « Que Dieu m'aveugle, ô monseigneur ! si je vois autre chose que des arbres à l'endroit que tu indiques !

— « Dieu, — qu’il soit exalté ! — peut ce qu’il veut, reprit le saint homme : ces oliviers sont les piquets de nos tentes, que le Tout-Puissant a transformés en arbres pour que les fidèles Croyants pussent trouver sous leur feuillage un abri contre l’ardeur du soleil. Certes, Dieu est grand et généreux, et c’est par ces signes qu’il se manifeste ! Heureux ceux qui les comprennent ! »

Après avoir reconnu que les oliviers, par leur disposition, marquaient exactement l’emplacement qu’avaient occupé leurs tentes, les gens de Sidi Iakoub, ne doutèrent pas que ce miracle ne fût dû à l’influence du saint homme qu’ils avaient accompagné dans sa visite aux Villes nobles et respectées, Mekka et El-Mdina, — que Dieu les garde !

Sidi Iakoub était aussi chargé d’ans que rempli de vertus ; il comprit que ce signe par lequel Dieu se manifestait était un avertissement, et que le Maître des mondes ne tarderait pas à l’appeler à lui. Le soir de ce jour, il assembla ses gens dans sa tente, et leur dit qu’il était évident pour lui que Dieu avait marqué sous ces oliviers le terme de son voyage ici-bas : — « Je sens la vie m’échapper, ajouta-t-il; je laisserai mon corps loin des tombeaux de mes saints ancêtres ; Dieu le veut ainsi, et ses desseins sont impénétrables. Quant à vous, ô mes enfants ! retournez vers votre R’arb chéri, et dites à notre seigneur, notre sultan, notre maître, le prince des Croyants, l’ombre de Dieu sur la

terre, le chef de la troupe victorieuse, le bouclier de la religion, dites-lui que ma dépouille mortelle repose ici ; mais que mon esprit a pris avec vous le chemin du R’arb. » Et il les congédia en les bénissant.

Ils se retirèrent dans leurs tentes en fondant en larmes ; car ils ne doutaient pas de la prescience du saint ; ils se consolèrent cependant en pensant qu’ils auraient un protecteur de plus auprès du Tout-Puissant, ce qui, dans les cieux comme sur la terre, n’est nullement à dédaigner.

Dieu avait depuis longtemps déjà allumé ses mondes, que le sommeil n’avait pu encore appesantir la paupière des serviteurs de Sidi Iakoub. Vers le milieu de la nuit, la tente du saint marabouth parut tout à coup resplendissante de lumière, tandis que les ténèbres devenaient plus épaisses autour d’elle. Les disciples du saint se l’ôtèrent de quitter leurs nattes, ne doutant pas qu’ils allaient être témoins d’un nouveau miracle : en effet, un chemin lumineux, qui semblait un rayon détaché du soleil, s’étendait comme un tapis de la tente de Sidi Iakoub au lit de la rivière ; le saint homme le suivait lentement ; il glissait plutôt qu’il ne marchait. Bien que les berges fussent, comme elles le sont aujourd’hui, hautes et escarpées[1], il ne parut pas s’en

---

(1) Le point de l’ouad Sidi-El-Kbir où la tradition place la rencontre de Sidi Iakoub et de Sidi Ahmed-el-Kbir, serait un peu au-dessous de la koubba du premier de ces saints.

inquiéter, et il les descendit avec une sérénité qui arracha de la bouche de ses serviteurs d'ardentes louanges adressées au Dieu unique. Sidi Iakoub s'arrêta au milieu de la rivière, et y fit ses ablutions. Un autre point lumineux apparut en même temps à l'endroit où la rivière sort de la gorge, et descendit le cours de l'ouad : c'était comme une grosse étoile qui jetait des rayons jusque dans les ravins qui débouchent dans la rivière. On put bientôt reconnaître, à l'éclat de cette lueur, le pâle et austère visage de Sidi Ahmed-el-Kbir, saint marabouth qui avait sa *kheloua* (solitude, retraite) au fond de la gorge qui, depuis, a pris son nom. Lorsqu'il fut à hauteur de Sidi Iakoub, qui avait cessé ses ablutions, il lui baisa silencieusement l'épaule. Ils conversèrent pendant quelques instants leurs voix arrivaient jusqu'aux serviteurs de Sidi Iakoub comme le doux murmure de la *nesma* (zéphyr) dans les cordes d'un *rbab* (espèce de lyre). Un hibou passa rapidement au-dessus des saints personnages, en jetant un cri aigu que les échos de la montagne répétèrent trois fois. Soudain, les lueurs s'éteignirent, et tout rentra dans l'obscurité.

Les gens de Sidi Iakoub comprirent que ce prodige cachait un mystère dont ils n'osèrent pas chercher immédiatement l'explication ; ils craignaient aussi d'avoir été le jouet d'une illusion. Ils résolurent néanmoins d'attendre, en priant, le retour du jour pour éloigner l'esprit du mal qui avait interrompu si brusquement

la conversation des deux saints ; car pour eux, le hibou qui venait de fendre l'air comme une flèche ne pouvait être autre chose qu'un *djenn* (démon) de la pire espèce.

Le lendemain, au *fedjeur* (point du jour:), dès que l'aurore eut effacé les étoiles, ils pénétrèrent respectueusement dans la tente de Sidi Iakoub : le saint homme était dans l'attitude de la prière, c'est-à-dire prosterné le front sur le sol et les mains étendues de chaque côté de la tète. Ils attendirent qu'il se relevât pour le saluer de leur « *es-salam âlik, ia Sidi !* » que le salut (de Dieu) soit sur toi, ô monseigneur ! Sa prière se prolongeant au-delà du temps ordinaire de la prosternation, ils s'approchèrent du saint, et ils reconnurent qu'il avait cessé de vivre. Le reste de chaleur que conservait son corps prouvait que sa mort avait dû coïncider avec le passage du hibou dans la rivière.

Après avoir versé d'abondantes larmes, les gens de Sidi Iakoub s'apprêtèrent à lui rendre les derniers devoirs : ils le déshabillèrent et l'étendirent sur une natte, puis l'un d'eux le lava avec de l'eau froide au moyen d'un linge qu'il passa sept fois sur tout le corps du saint ; après la dernière lotion, il l'aromatisa avec du camphre, le revêtit d'une chemise, lui enveloppa la tête d'un turban, et le recouvrit d'un *kfen* (suaire). Ainsi que l'avait désiré le saint marabouth, une fosse fut creusée à l'endroit même où était dressée sa tente ; on l'y descendit, et on l'y coucha sur le côté droit, la

tête tournée du côté de la Kibla[1]. De larges pierres plates recouvrirent ensuite le corps du saint ; puis l'un de ses serviteurs jeta trois poignes de terre dans la fosse, que les autres se hâtèrent de combler avec leurs mains. On plaça deux *mchahad* à la tête et aux pieds du mort, et des *djenabïat*[2] sur les flancs. Cette tombe n'était que provisoire ; les serviteurs de Sidi Iakoub se proposaient de lui faire élever une koubba digne de lui ; l'un d'eux devait ramener de Figuig des maçons ayant la spécialité de ces sortes de constructions. Mais qu'on juge de la surprise des gens du saint ! Le lendemain matin, au moment où ils se disposaient à reprendre le chemin du R'arb, ils virent avec admiration que, pendant la nuit, Dieu avait chargé ses génies de cette pieuse mission : en effet, une élégante koubba (celle que nous voyons encore aujourd'hui) recouvrait les restes vénérés de Sidi Iakoub-ech-Cherif. Ses serviteurs louèrent Dieu, qui venait encore de se manifester d'une manière si merveilleuse, et ils répandirent dans les tribus des environs la nouvelle de ces prodiges. Tout le Tithri l'apprit comme par enchantement, et le bruit en courut avec la rapidité de l'éclair

---

(1) La *Kibla* est la direction de la prière ; c'est le point vers lequel tout musulman doit se tourner pour prier. Cette direction est celle de la Kâba, temple situé a Mekka.

(2) Les *djenabiat* (de *djenb*, flanc, côté) sont les larges pierres qu'on place le long des grands côtés des tombes pour y maintenir les terres.

jusqu'à Blad Bni-Mezr'enna[1]. Le Cheurg (Est) et le R'arb (Ouest) en eurent si promptement connaissance, qu'il est à croire que Dieu y avait envoyé ses messagers. De tous les points du pays on vint en pèlerinage au tombeau du saint, et, dans toutes les tribus, un grand nombre de pieux musulmans se déclarèrent ses *khoddam* (serviteurs religieux).

Depuis cette époque, ce zèle ne s'est pas ralenti, et, tous les samedis, dès le *fedjeur*, la foule des fidèles venus en ziara encombre les abords de la koubba où reposent les restes mortels du saint.

---

(1) *Blad Bni-Mezr'enna* (pays des Bni-Mezr'enna), dénomination par laquelle les indigènes de l'intérieur et les poètes arabes désignient souvent la ville d'Alger, laquelle aurait été construite sur l'emplacement d'une tribu de marabouths nommés les Bni-Mezr'enna.

II

Les zaïrin. — L'oukil. — Le tombeau de Sidi Iakoub. — Un jour de ziara. — La hache miraculeuse. — L'invisibilité des khoddam du saint. — La rouhanïa (revenant).

S'il faut en croire la tradition, Sidi Iakoub-ech-Cherif aurait été le chikh (maître) de l'illustre Sidi Ahmed-el-Kbir, dont nous parlerons plus loin ; aussi, plein de respect et de vénération pour son ancien maître, ce saint marabouth aurait-il dit à ses derniers moments : « Que celui qui veut que sa ziara soit agréable à Dieu visite Sidi Iakoub avant moi. » Nous ajouterons que les vrais Croyants se conforment scrupuleusement à cette recommandation de Sidi Ahmed.

C’est aujourd’hui samedi ; suivons les *zaïrin* (visiteurs, pèlerins), qui, déjà, se glissent dans les méandres du jardin aboutissant au tombeau du saint. Dès la veille, à l’heure de l’*âceur* (trois heures de l’après-midi), le vieil *oukil* a ouvert la porte de la koubba, et son premier soin a été d’allumer dans un réchaud de terre, à l’aide d’un lambeau d’éventail, le charbon sur lequel il a jeté à profusion le *djaouî* (benjoin) et l’*euoud el-kmari* (bois odoriférant d’Asie). L’*oukil* prétend que l’odeur de ces précieux parfums dispose le saint à écouter plus favorablement les prières de ses *khoddam*, et à les transmettre à qui de droit avec plus d’insistance. On comprend dès lors les prodigalités de ce sacristain, et l’excès que, tous les huit jours, il fait de ces aromates.

Approchons-nous, et furetons de l’œil dans le sanctuaire, puisqu’il n’est pas permis aux infidèles d’y pénétrer : *l’oukil,* qui, sans doute, n’appartient pas au culte de Vesta, a laissé éteindre le feu sacré qu’il avait allumé la veille. Sans trop se préoccuper des conséquences qu’aurait entraînées jadis cette coupable négligence, il rallume ses charbons avec le calme d’un bedeau qui n’a rien à se reprocher, et il y jette les parfums : une colonne de fumée s’en échappe, et va s’épanouir en palmier dans la concavité de la coupole. Après ce coup d’encensoir, l’oukil se retire, et va s’étendre sur un fragment de natte au pied d’un olivier.

L’intérieur de la koubba de Sidi Iakoub n’est rien

moins que somptueux : les offrandes des fidèles ne seraient-elles point en rapport avec leurs demandes, ou bien l'*oukil* — que Dieu nous pardonne cette hypothèse — ne donnerait-il pas scrupuleusement aux dons des Croyants leur pieuse destination ? En pays musulman, il y a tant de gens qui vivent grassement de leur saint, que notre supposition n'aurait rien d'exorbitant. Dans tous les cas, ce n'est pas en faveur de son tailleur que l'*oukil* de Sidi Iakoub dissiperait les fonds que lui confient les fidèles ; car ce respectable sacristain est médiocrement vêtu ; peut-être n'est-il misérable qu'à la surface !

Des nattes de jonc, dentelées par l'usage comme le bernous d'un Derkaouï, paraissent avoir la prétention de dissimuler les inégalités du sol de la koubba, et de le rendre plus moelleux aux genoux des Croyants ; des lampes de fer-blanc, et des cierges de toutes les dimensions cerclés de papier doré pendent le long des murs du saint lieu, dont la nudité est dissimulée par de petits drapeaux de *mnououeur* (indienne, toile fleurie).

Le tombeau de Sidi Iakoub est surmonté d'une sorte de *tâbout* (châsse) recouvert de soie verte et rouge, et bordé de bandes d'indienne bleue : il présente la forme d'une *qbiba* (petite koubba) terminée par un croissant doré. Aujourd'hui, jour de *ziara*, quatre drapeaux aux couleurs rouge, jaune et bleue flanquent les angles du tombeau ; ces drapeaux, aussi bien que ceux qui tapissent les murailles de la koubba, sont des *ouâda* (ex-voto provenant des fidèles ayant eu beaucoup

à demander au saint, ou considérablement à se faire pardonner.

La chapelle s'encombre ; les derniers venus attendent leur tour assis sur les bancs en maçonnerie construits de chaque côté de la porte ; un chapelet de Croyants entoure le tombeau ; ils sont là dans toutes les humbles attitudes de la prière. Les femmes sont en majorité : enveloppées dans leurs *haïk* et affaissées sur leurs talons,elles rappellent les saintes femmes au sépulcre du Christ Un *derouech*[(1)] , enroulé dans ses bernons rapiécés, dort couché en travers sur le tombeau de Sidi Iakoub : il en attend, sans doute, des révélations. Une mère, accroupie sur la natte, présente au saint un enfant chétif et rabougri, en marmottant une demande de santé et de force pour ce pauvre avorton qui est tout son espoir. Un déguenillé, prosterné la face contre terre, se maintient indéfiniment dans cette posture : il attend, évidemment, que le saint daigne lui faire connaître au juste le jour et l'heure où les Chrétiens — que Dieu les extermine ! — seront jetés à la mer. On l'a prédit tant de fois, et la prédiction s'est si peu réalisée jusqu'à présent, que les prophètes en sont sensiblement tombés dans le discrédit ; il serait temps que le saint, qui est du pays où doit poindre le *Moula es-Sâa* (Maître de l'Heure), et qui, indubitablement, a de grandes chances pour être bien informé,

(1) *Derouech* (derviche), homme détaché des choses de ce monde, et ayant fait vœu de pauvreté.

s'expliquât catégoriquement sur le moment de l'apparition de ce messie.

Vous verrez que le saint fera encore la sourde oreille, et qu'il ne répondra que trop vaguement à l'interrogation du déguenillé. Tout porte à croire, du reste, que Sidi Iakoub manque de renseignements précis sur l'époque où se produira cet événement, si impatiemment attendu par tout bon musulman. Nous pouvons donc encore respirer, et il le semble que nous aurions tort de nous presser de faire nos malles.

Deux ou trois oulad el-blaça(1) — enfants de la place, — assis à la manière arabe, et manquant complètement de cette pieuse attitude que réclame tout saint lieu, s'occupent de tout autre chose que de prières : l'un fait sa toilette en se passant les doigts des mains dans ceux des pieds ; un autre détresse les franges d'or du drapeau qui est devant lui, et parait être à la recherche du meilleur moyen de se procurer, comme talisman, bien entendu, quelques fragments de cette précieuse *ouâda* (ex-voto). Espérons que ses efforts finiront par être couronnés de succès.

Après un séjour plus ou moins long sur le tombeau du saint, les fidèles se retirent en jetant à l'*oukil* ou à l'*oukila* quelques pièces de monnaie pour l'entretien de la koubba. Nous devons dire cependant que quelque

(1) C'est ainsi qu'on désigne les enfants indigènes qui exercent toutes les petites professions de la rue sans en avoir aucune.

pèlerins négligent complètement ce pieux détail ; mais l'*oukil* n'y prend pas trop garde. On ne trouve point, du reste, chez les employés du culte musulman cette âpre cupidité qu'on remarque ailleurs : chez eux, pas de cos hommes-troncs qui, dans nos temples, prélèvent sur la bourse des fidèles, sous prétexte de besoins plus ou moins sérieux, des sommes qui, répétées, finissent par faire à ces parasites d'assez jolis revenus.

Les *zaïrin* continuent d'arriver : ici, c'est un vieillard perclus qui rampe jusqu'au tombeau du saint: il lui demande d'être son intercesseur auprès du Tout-Puissant pour qu'il lui rende les forces de sa jeunesse, perdues dans les débauches sans doute ; là, c'est une femme qui se traîne péniblement, les pieds nus, dans l'une des allées qui débouchent sur la koubba. Que demande-t-elle ? Que Dieu la rende féconde, peut-être ? C'est bien tard ; mais il n'est rien d'impossible à Dieu. Et cette autre *zaïra* qui, se trouvant, probablement, dans une période d'impureté, se tient en dehors de la chapelle, le visage tourné dans la direction de la *Kibla*, les mains jointes et ouvertes comme un livre ?... Sa demande parait urgente à en juger par la volubilité qu'elle met dans sa pieuse requête. Elle est jeune encore : c'est, sans doute, la partialité de son mari dans la distribution des faveurs conjugales qui l'amène aux pieds du saint ; elle désire que cette irrégulière situation soit au plus tôt modifiée, et, pour mettre Sidi Iakoub dans ses intérêts, elle jette deux sous à son *oukila*.

Les saints portiques s'encombrent de plus en plus ; les Croyants se bousculent pieusement pour arriver plus vite au tombeau de l'illustre marabouth. En pays arabe, la galanterie n'est que très imparfaitement pratiquée, et les femmes auront leur tour[1] quand les hommes qui viennent d'envahir la sainte demeure n'auront plus rien à demander à Sidi Iakoub.

Que peuvent désirer ces deux femmes qui pénètrent sur les terres du saint en riant, et en fouillant les massifs du seul œil dont elles se servent habituellement dehors ? Est-ce bien à l'élu de Dieu qu'elles en veulent, et leur pieuse démarche auprès de son tombeau ne cacherait-elle pas plutôt quelque escapade dangereuse pour le front de leurs maris ? En effet, les deux *zaïrat* longent la koubba sans s'y arrêter, et le Hasard, qu'on traite d'aveugle, mais qui n'est que myope, les fait se rencontrer avec deux pèlerins qui paraissent avoir beaucoup plus à demander à la créature qu'au Créateur. Des mères, portant amarrés sur leurs dos des enfants souffreteux, viennent implorer le saint pour qu'il fasse rentrer dans ces pauvres petits corps la vie qui semble vouloir s'en échapper.

Les visiteurs vraiment pieux ont quitté leurs

---

(1) Dans les fêtes ou réunions, les femmes arabes sont toujours séparées des hommes, et ce n'est qu'accidentellement, ou lorsqu'elles sont classées dans la catégorie des âdjaïz (vieilles femmes), qu'on les rencontre avec des hommes.

sbaboth ou leurs *chebarel*[1] à l'entrée du jardin ; quelques-uns les tiennent à la main ; d'autres, dont la chaussure ne présente rien de tentant à la cupidité des voleurs, l'ont laissée à hauteur des premiers oliviers. Il faut dire que le plus ou moins de chemin parcouru sans souliers n'est pas indifférent pour obtenir l'intercession du saint, et les Croyants savent parfaitement que Sidi Iakoub tient exactement compte aux va-nu-pieds du trajet fait dans telle ou telle condition. Il est bien entendu que les faveurs de l'intercesseur ne sont acquises qu'aux musulmans qui, habituellement, marchent les pieds chaussés. Dans quelques heures, Sidi Iakoub aura reçu la visite de la plupart de ses *khoddam* qui habitent Blida ou les environs; le sanctuaire deviendra silencieux, et l'*oukil*, après avoir classé ses ex-voto, et compté l'argent provenant de la générosité des fidèles[2], donnera un coup de balai dans la chapelle, et il en fermera la porte jusqu'au vendredi suivant. Les Croyants, remis à huitaine, rentreront soulagés dans leurs demeures, ou se dirigeront, en remontant la rivière, vers le tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir.

---

(1) *Sbaboth*, souliers d'hommes, et *chebarel*, souliers de femmes.

(2) Les *Kbab* des marabouths qui n'ont pas de descendants sont, ordinairement, entretenues aux frais de l'Etat ; dans ce cas, les *oukla* versent entre les mains de nos fonctionnaires les sommes provenant des fidèles, et reçoivent une rémunération qui, généralement, est fixée à 30 francs par an pour l'*oukil*, et à 15 francs pour l'*oukila*.

S'il faut s'en rapporter à Sid Mohammed-ben-El-Aabed, un vieux *khedim* (serviteur) de Sidi Iakoub, qui nous a fait le récit suivant, les oliviers qui entourent le tombeau du saint avaient été condamnés, au commencement de notre occupation de Blida, à tomber sous la hache de nos soldats. « Après s'être attaqués inutilement, nous disait-il, à la *koubba*, les *Nsara* (Chrétiens), sous le pauvre prétexte que les *zenboudj* favorisaient l'approche des Kabils, voulurent abattre ces vénérables compagnons du saint marabouth ; mais, cette fois encore, ils furent obligés de reconnaître leur impuissance et de s'avouer vaincus. Quand Dieu le veut, il ne ménage pas ses prodiges. Tu vas en juger.

Quand les Français eurent décidé l'occupation de Blida, ils songèrent à l'entourer de murs pour s'y renfermer ; la ville s'élevait alors blanche et coquette au milieu d'une forêt d'orangers, qui l'enveloppait de toutes parts comme un turban vert cerclant la tête d'un cherif. La nouvelle muraille pénétra brutalement en serpentant au travers de nos jardins. Lorsqu'elle fut achevée, le commandant de la ville, — c'était le *djeninar Doufifi* (le général Duvivier), — trouva que Blida étouffait dans sa robe de verdure ; il lui fit donner de l'air en prescrivant de détruire impitoyablement tout arbre qui serait en dedans des limites qu'il avait fixées. La scie et la hache eurent bientôt raison de nos pauvres orangers, et, au bout de quelques jours, Blida paraissait une pestiférée dont on n'ose approcher dans la

crainte de la contagion. Ce ne fut pas encore assez : Doufifi ordonna de faire des trouées pour relier la ville aux camps extérieurs, particulièrement avec celui que nous nommions *Mehallet-el-Kbira*(1). Le chemin par lequel on communiquait avec ce camp passait tout près des *Zenboudj* de Sidi Iakoub, qu'il laissait à gauche. Il arriva, dit-on, — Dieu seul sait la vérité, — qu'un jour, des troupes sorties de Blida par Bab-el-Kebour(2), furent attaquées par des Kabils qui s'étaient embusqués dans les oliviers. Cette attaque servit de prétexte pour décider la destruction de ces *zenboudj*. Cent zouaves, armés de haches, conduits par Doufifi lui-même(3), se dirigèrent joyeux et en chantant vers les arbres de Sidi Iakoub : chacun de ces infidèles choisit sa victime, et s'apprêta, heureux de détruire, à frapper ces respectables témoins du passage du saint,

---

(1) *Mehallet-el-Kbira* (le Grand Camp) était établie sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le village de Joinville.

(2) Bab-el-Kebour (porte des Tombeaux) se trouvait sur la place de la Citadelle, à hauteur et à droite du quartier de cavalerie qui fait face aux anciens bureaux de la Place.

(3) Dans l'intérêt de la vérité, nous devons dire qu'à la reprise des hostilités, en octobre 1839, Blida, dont l'occupation s'était effectuée le 7 février de la même année, était restée entourée d'un faible mur en pisé, et masquée par les bois d'oliviers et d'orangers qui l'enveloppaient. Nous ajouterons que le respect de la propriété avait été poussé si loin par l'autorité militaire, qu'aucune voie de communication nouvelle n'avait été percée dans les jardins pour arriver à la ville.

— que Dieu soit satisfait de lui — sur la terre. Cent haches menaçantes allaient s'abattre en sifflant sur ces vieux troncs crevassés, ridés par le temps ; rien ne paraissait pouvoir les sauver de la destruction, et quelques *khoddam* de Sidi Iâkoub, qui avaient suivi les Zouaves à distance, pleuraient et priaient tout en espérant cependant qu'il ne laisserait pas se consommer un pareil sacrilège. A l'approche des dévastateurs, le saint tressaillit en effet dans son tombeau, et, bien que le temps fût extrêmement calme, un frisson sinistre courut dans les feuilles frémissantes des *zenboudj* comme si elles eussent été soumises au souffle d'un vent violent du R'arb (ouest). Les Zouaves ne parurent pas prendre garde à ce prodige qui, sans doute, ne fut sensible que pour les Croyants. Il devenait dès lors évident que l'intervention divine se manifestait. Aussi, quand chacun des Zouaves, brandissant sa hache dans les airs, allait l'abaisser pour frapper, une hache, qui paraissait être l'ombre de la sienne, et que tenait une main invisible, s'élevait menaçante au-dessus de la tête de ces impies en suivant opiniâtrement tous leurs mouvements. Les Zouaves de ce temps, assez incrédules et peu faciles à intimider, cherchèrent à plaisanter sur cette *karama* (miracle), et ils s'apprêtèrent, en jurant, à mener à fin leur œuvre de destruction ; mais la merveilleuse hache persistait à imiter si impitoyablement les mouvements de la leur, qu'ils durent renoncer à cette dangereuse besogne. Doufifi, pour qui les

haches enchantées étaient invisibles, ne comprenant pas que ses ordres restassent inexécutés, se mit à reprocher aux Zouaves ce qu'il appelait, je crois, de l'indiscipline. Ces soldats lui avant expliqué la cause de leur inaction, il pensa qu'ils voulaient se moquer de lui ; il en fut très irrité, et, pour leur prouver, d'ailleurs, son peu de foi dans les sortilèges et les miracles, il s'empara furieux d'une hache tombée des mains d'un Zouave : l'air gémit terrifié sous le brutal élan qu'imprima Doufifi à son terrible *chakour* (hache), et un éclair livide raya l'espace en suivant la courbe décrite par le tranchant du redoutable instrument. C'en était fait du vieil olivier; mais Dieu, — qu'il soit exalté ! — ne permit point que le *djeninar* (général) fût plus puissant que ses soldats : une hache étincelante s'éleva en même temps que la sienne menaçant de s'abattre sur sa tête. Doufifi n'insista pas. Or, comme, bien que chrétien, c'était un homme sage, il reconnut qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, et que ces arbres étaient sous la protection d'un pouvoir supérieur au sien. Il donna donc l'ordre de les respecter. Il se vengea, pourtant, de cet échec en faisant couper un grand nombre d'orangers et de figuiers qui ne firent aucune difficulté pour se laisser abattre. Il est vrai que ce n'était pas Sidi Iâkoub qui les avait plantés.

La main protectrice du saint s'étendit toujours visiblement sur les lieux où il repose et sur ses serviteurs. Je veux t'en donner encore une preuve.

Dieu, quelquefois, nous rendait invisibles aux yeux des Chrétiens, ou les frappait d'aveuglement. C'était un samedi; un détachement de Zouaves bivouaquait sous les *zenboudj* pour observer les Bni-Salah qui, chaque nuit, descendaient de leurs montagnes pour rôder autour des postes français. On ne pouvait approcher du bois d'oliviers sans risquer d'entendre aussitôt siffler à ses oreilles les balles que ne manquaient jamais d'envoyer les sentinelles. J'avais juré de faire *ziara* au tombeau de Sidi Iâkoub ; je sentais bien que cette pieuse visite n'était pas sans danger ; mais je savais aussi que Dieu peut tout, et j'espérais que Sidi Iâkoub veillerait sur son serviteur.

Je sortis de ma demeure, située dans les jardins de Blida, avant l'heure de la prière du *fedjeur* (point du jour), et je me dirigeai, en suivant le sentier que vous avez conservé(1), vers la koubba du saint. Avant de pénétrer dans les *zenboudj*, je récitai le *dikeur*(2) de Sidi Iâkoub et je m'enfonçai dans le massif. Un feu de bivouac jetait ses dernières lueurs et éclairait en rouge les murs de la koubba. Quelques hommes, accroupis autour du foyer, riaient comme rient les Français, et sans songer que la mort était à deux pas, peut-être, sous la forme d'un de nos Kabils. Je passai à le heurter

(1) C'est le sentier qui, de l'abreuvoir de la porte de la Citadelle ou Bizot, conduisait au Jardin public.

(2) *Dikeur* (mention, souvenir), prière particulière à un marabouth fondateur d'un ordre religieux.

auprès d'un factionnaire dont un arbre m'avait caché la présence ; je me crus perdu, et il me semblait déjà entendre le bruit sec d'un fusil qu'on arme. Il n'en était rien ; la sentinelle ne m'avait pas aperçu, sans doute, car elle ne répondit à notre rencontre, que par un murmure que je compris devoir être un juron au ton énergique dont il fut articulé : le Zouave avait certainement cru s'être heurté à l'arbre. Il v avait là un prodige manifeste. Je continuai mon chemin en croisant plusieurs autres sentinelles qui ne me virent pas davantage, bien qu'elles parussent regarder de mon côté. Une sueur froide perlait sur mon front ; je l'avoue, mon *invisibilité* me faisait peur. Au moment où je passais près du feu, un jet de flamme vint m'éclairer tout entier, et, cependant, aucun des hommes de garde ne m'aperçut. Je me précipitai dans la koubba, et, me prosternant sur sa tombe vénérée, je remerciai Sidi Iâkoub de la protection évidente dont il me couvrait ; je le priai aussi de retenir dans mon cerveau mon esprit qui semblait vouloir s'envoler.

Je sortis, et traversai une seconde fois les gardes et les sentinelles sans qu'ils fissent attention à moi. Quand je fus hors des *zenboudj*, la peur me prit de nouveau, et je me mis à courir comme un *medjnoun* (possédé) tourmenté du démon. J'étais obsédé par une crainte vague d'être invisible pour ma famille comme je l'avais été pour vos soldats, et mon esprit ne reprit sa place que lorsqu'un de mes cousins, Ali-ben-Ioucef,

qui allait en *ziara* au tombeau de Sidi Ahmed-el-Kbir, me cria : — « Où cours-tu donc ainsi, ô Mostlrafa ? Ne reconnais-tu donc plus le fils de ton oncle ? » Je l'accompagnai dans son pèlerinage à Sidi Ahmed, et quand, rentré cher, moi, mes enfants vinrent me saluer, je louai Dieu du fond de mon cœur.

Quelques jours après, continuait le Blidi, vers minuit, et par un ciel noir d'orage, un Zouave indigène qui avait été mis en faction non loin de la koubba de Sidi Iâkoub, se précipitait vers le feu du bivouac sans fusil, sans chachia, l'œil hagard, les vêtements en désordre comme à la suite d'une lutte, la *guetthaïa*(1) flottant sur ses épaules. Interrogé sur la cause de sa terreur, il répondit qu'une *rouhania* (revenant), sortie de la koubba de Sidi Iâkoub, avait cherché à l'envelopper dans un immense linceul blanc, en lui reprochant de servir les Chrétiens. C'est en s'efforçant de se débarrasser de ce suaire, dont il sentait déjà le froid sur son corps, qu'il avait perdu son fusil et sa chachia. Ce malheureux, qu'on nommait Mohammed-ben-Merouan, mourut dans la matinée du même jour sans avoir pu recouvrer sa raison.

Je pourrais, ajoutait le *khedîm* de Sidi lâkoub, te citer mille exemples où l'intervention du saint s'est fait plus ou moins directement et aussi visiblement sentir. »

---

(1) La *guelthaïa* est la touffe de cheveux laissée sur le sommet de la tête rasée des Arabes.

III

Affaires de sang. — Brahim-ben-Khouïled dans l'ouad Sidi-El-Kbir. — Le commandant Raphel et un parti de Hadjouth. — Déclaration de guerre de l'Emir. — Les Réguliers chez les R'ellaï et les Bni-Salah. — La batterie de la Koudiet Mimieh et celle de la Koudiet Ameur-ou-Ammar. — Le blockhaus de Sidi Iâkoub et le lieutenant Gœury. — Sortie des troupes du Camp-Supérieur. — Beau combat dans les Zenboudj. — Le blockhaus est dégagé. — Combat entre Blida et le Camp-Supérieur. — Combat dans les orangeries. — Le commandant Khan. — Combat dans l'ouad Sidi-El-Kbir. — Les Réguliers et les Kabils essuient une défaite complète.

Nous allons raconter quelques-unes des affaires de sang dont furent témoins les Zenboudj de Sidi Iâkoub.

Dès le mois de juillet 1839, il était visible qu'Abd-el-Kader se sentait mal à l'aise dans les limites que lui avait données le traité de la Thafna, et qu'il saisirait avec empressement tout prétexte qui lui permettrait de recommencer les hostilités. Les tribus campées au delà du maigre périmètre que nous nous étions réservé dans la province d'Alger, n'étaient pas moins impatientes que l'Émir de reprendre leur existence de combats et de pillage. On sentait déjà dans l'air comme une odeur de poudre et de sang ; la guerre était proche, imminente, et la première étincelle devait l'allumer. Les Hadjouth surtout, ces hardis pillards, ces écumeurs de la Mtidja, frémissaient de rage de l'autre côté de la Cheffa, et maudissaient l'Émir qui les tenait inactifs quand, à deux pas de leurs campements, il y avait du butin à faire et des têtes de Chrétiens à couper : supplice de Tantale. Un jour, c'était le 22 juillet 1839, quinze cavaliers de cette tribu, à bout de patience, se mettent sous les ordres de Brahim-ben-Kouïled, l'un des plus remarquables coupeurs de route de la Mtidja, et lancent leurs chevaux dans l'ouad Ech-Cheffa ; ils traversent les Bni-Salah, qui leur livrent passage, et fondent comme l'ouragan sur les conducteurs de deux prolonges du Train qui chargeaient des pierres dans le lit de l'ouad Sidi-El-Kbir. Surpris par cette brusque agression en pleine paix, les conducteurs n'ont pas le temps de se mettre en défense ; quelques-uns sont blessés, et les Hadjouth poussent vigoureusement devant

eux les seize mulets composent les attelages des prolonges. Le commandant du blockhaus de l'ouad Sidi-El -Kbir[1] se met, avec dix hommes, à la poursuite des maraudeurs, et parvient à leur reprendre huit mulets. En revenant, il s'empare de vingt bœufs appartenant aux Bni-Salah, pour punir les gens de cette tribu d'avoir laissé passer les Hadjouth sur leur territoire.

S'appuyant sur le traité de la Thafna, l'autorité française demande au khelifa de l'Émir à Miliana, Sid Mohammed-ben-Allal[2], la restitution des mulets volés et la punition des agresseurs. Le khelifa, qui, sans doute, a déjà reçu les instructions de son maître, répond qu'il ne fera rendre cette prise que lorsque les Français auront eux-mêmes prescrit la restitution de celles faites par les tribus placées sous leur protection. C'était, en même temps qu'une fin de non recevoir, un accroc manifeste au traité du 30 mai 1837. L'Émir complète cet acte d'hostilité en défendant aux tribus de la rive gauche de la Cheffa de labourer leurs terres.

A partir de ce moment, les incursions hostiles, prodromes de la guerre, deviennent fréquentes : après une trêve de deux ans, nos soldats vont laisser la pioche pour reprendre le fusil, et recommencer le pénible service

(1) Le blockhaus de l'ouad Sidi-El-Kbir est celui qu'on voit encore à l'entrée du Champ-de-Mars actuel.

(2) Plus connu sous le nom de Sid Mbarek.

des embuscades : rasés toutes les nuits dans les touffes de palmier-nain ; rampant, le fusil armé, de buisson en buisson ; écoutant l'oreille à terre, et cherchant à surprendre soit les battues lointaines du galop des chevaux, ou le tintement métallique du chabir sur l'étrier, soit le bruissement sec et cassant produit dans les broussailles par le passage d'un affamé de butin et de sang, nos soldats n'auront plus, désormais, que des nuits sans repos ni sommeil. Souvent, derrière ces bouquets de jujubiers sauvages, se dérouleront des drames sanglants, des luttes sourdes, impitoyables, terribles : par une nuit sombre et pluvieuse, un conscrit qui rêve à sa mère, à son pays, à sa fiancée, sentira passer sur son visage, au détour d'un buisson, l'haleine brûlante d'un ennemi ; il verra dans l'ombre des yeux de feu allumés par le fanatisme, et, stupéfié, annihilé, fasciné, il ne songera pas même à faire usage de son arme ; l'Arabe, avant de lui laisser le temps de jeter un cri, aura bondi sur sa proie, et son *kheudmî* (couteau) aura bientôt séparé la tête du tronc. Parfois, pillards et embusqués se rencontreront comme ces mineurs cheminant souterrainement sous les murailles d'une ville assiégée. L'ennemi, heureusement, n'aura pas toujours affaire à des conscrits ; il pourra tomber dans une embuscade de jeux soldats que ses cris, que son impétuosité, que l'étrangeté de sa manière de combattre n'effraient plus ; il y aura alors lutte à outrance, corps à corps, blasphèmes, injures,

râlements, puis, peu à peu, ces bruits s'éteindront, le silence se fera, et le calme de la nuit ne sera plus troublé que par le glapissement des chacals accourus à la curée. Aux premières lueurs du jour, il ne restera de tout cela que sol piétiné et maculé de sang, fleurs meurtries, branches brisées et haillonnées de lambeaux de bernous, et quelques cadavres cloués à terre par des baïonnettes françaises, et mâchonnés par les hyènes ou les chacals.

Les mois d'août et de septembre 1839 se passent à surveiller les Hadjouth qui, de jour en jour, deviennent plus audacieux : le 2 octobre, El-Bachir-ben-Khouïled(1), l'un des plus intrépides cavaliers de la Mtidja, traverse la Cheffa, sous le prétexte de bœufs enlevés, à la tête d'un goum nombreux et armé, et vient fondre sur les Bni-khelil. Craignant, avec quelque raison, les conséquences de cette agression, les Hadjouth abandonnent en masse la rive gauche de la Cheffa, et transportent quatre cents de leurs tentes au delà de l'ouad Es-Sebt. Rassurés par la distance qu'ils ont mise entre eux et nous, ils se ruent dès lors presque impunément sur nos tribus alliées, qu'ils razent impitoyablement.

Cette guerre d'escarmouches prend chaque jour des proportions plus considérables ; l'ennemi nous étreint comme dans un cercle de feu ; nous sommes littéralement bloqués entre les montagnes, l'ouad El-Harrach

(1) Le cousin du fameux Brahim-ben-Khouïled.

et l'ouad Ech-Cheffa. Le 12 octobre, et c'est de ce jour que date la reprise sérieuse des hostilités, les Hadjouth enlèvent un troupeau sur notre territoire à un Khelili revenant du marché du Sebt. L'intrépide commandant du camp de l'ouad El-Allaïg[1], le chef de bataillon Raphel, du 24e de ligne, s'élance à la poursuite des pillards à la tête de quatorze Chasseurs d'Afrique ; tombés, au détour d'un bois, dans une embuscade de deux cents Hadjouth, nos cavaliers sont bien vite entourés, cernés, enveloppés. Malgré leur valeur, ils succomberont ; ils le savent, mais ils vendront chèrement leur vie. Déjà trois Chasseurs, atteints mortellement, ont roulé sous le ventre de leurs chevaux, et trois Hadjouth ont mis pied à terre pour leur couper la tête. C'en était fait de notre poignée de braves si le piquet du 24e de ligne, qui a sauté sur ses faisceaux aux premiers coups de feu, ne s'était porté rapidement au secours des cavaliers. A la vue des baïonnettes de nos fantassins, les Hadjouth, qui ne paraissent pas se soucier de les attendre, lâchent leur proie et s'enfuient dans la direction de la Cheffa.

Vers la fin d'octobre, cédant à l'entraînement, général, les Bni-Salah commencent à inquiéter Blida, en tirant sur la ville du haut des premiers mamelons qui dominent la rive gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir.

---

(1) L'*ouad El-Allaïg*, la rivière des Ronces, dont nous avons fait, avec notre déplorable habitude d'estropier les noms, l'*ouad El-Aleug*, la rivière des Sangsues,

Ce n'est que le 19 novembre que la guerre fut officiellement déclarée par l'Émir : un brillant cavalier, montant un cheval richement harnaché, se présente au blockhaus de l'ouad Sidi,-El-Kbir porteur d'une lettre, dans laquelle Abd-el-Kader cherche à démontrer que le bon droit est de son côté. A partir de ce jour, nos tribus alliées font défection et nous découvrent; nos convois sont poursuivis, traqués, harcelés, attaqués, et nos détachements souvent massacrés; c'est, désormais, une guerre sans merci, et dans laquelle nous paierons cher notre incorrigible mépris du danger.

Le 1er novembre, le khelifa de Médéa, Sid Mohammed-ben-Aïça-el-Berkani, était venu, avec son bataillon régulier et les contingents kabils de son khelifalik, prendre ses bivouacs chez les R'ellaï, sur les crêtes en face de Soumâa. De ce point, il embrassait la plaine, et aucun convoi ou détachement ne pouvait sortir de Blida ou de Bou-Farik sans être aperçu. Les espions, qu'il avait dans nos camps le tenaient, d'ailleurs, au courant de tous nos mouvements.

Le khelifa, qui brûlait du louable désir de combattre dans *le sentier de Dieu*, avait pris position, le 20 novembre, sur l'ouad Bni-Azza avec huit cents Réguliers, six cents fantassins de ses contingents, et un millier de cavaliers de goum ; il attendait là au passage, embusqué dans la rivière et dans les bouquets de bois qui avoisinent Mered, un convoi considérable qui, de Bou-Farik, se dirigeait sur Blida ; contingents

et Réguliers ne tardèrent pas à être sabrés, hachés, culbutés par les Chasseurs d'Afrique, qui n'arrêtèrent leur poursuite que dans les broussailles qui couvraient alors le pays des Oulad-Iâïch[1].

Après cet échec, le khelifa éprouva le besoin d'aller refaire, au chef-lieu de son khelifalik, ses Réguliers et ses contingents si fort maltraités dans cette journée du 20 novembre ; il fallait les réarmer et remplir les vides qu'avaient faits dans leurs rangs les sabres de nos Chasseurs ; il était urgent, en un mot, de les remettre en état de continuer la guerre. C'est dans ce but qu'El-Berkani quittait, le 29 novembre, son bivouac des R'ellaï et se dirigeait sur Médéa.

Le 2 décembre, le khelifa Sid Mohammed-ben-Allal arrivait, avec son bataillon régulier, de Miliana où il commandait, et s'établissait, sous des gourbis, dans les montagnes des Bni-Chebla, fraction des Bni-Salah. Les contingents de son *outhen* (district), qu'il venait de convoquer pour trois mois, l'avaient suivi, et dressaient leurs *âchaïch* (cabanes faites de branchages, de roseaux) auprès du camp des Réguliers.

Jaloux de venger l'affront que nous avions fait subir à ses armes, le khelifa El-Berkani ne s'était arrêté que quelques jours à Médéa: le 7 décembre, il arrivait chez les Bni-Salah, et occupait, avec son infanterie régulière, un village abandonné des Sâouda.

---

(1) Sur l'emplacement où, depuis, fut établi le village de Dalmatie.

On sentait que l’ennemi se préparait à frapper un grand coup : les forces qu’avaient rassemblées, dans les Bni-Salah, les khalifa Ben-Allal et El-Berkani se composaient, au 20 décembre, de deux mille Réguliers et de six mille hommes des contingents de leurs commandements de Miliana et de Médéa. Les garnisons de Blida et du Camp-Supérieur, qui n’avaient à opposer à ces forces que trois mille hommes affaiblis par les maladies, par les misères et par toutes les privations, devaient, nécessairement, et c’est ce dont elles enrageaient, borner leur action à une fatigante défensive.

Outre ses fantassins, l’ennemi disposait encore d’une nombreuse cavalerie irrégulière, et d’une centaine de Spahis réguliers campés habituellement à Zenboudjet-el-Iabsa, au delà d’El-Afroun. Au premier signal, toute cette cavalerie pouvait traverser la Cheffa et prendre, au besoin, sa part dans l’attaque.

Pour se compléter, El-Berkani avait fait venir de *son arsenal* de Médéa trois canons de 4, dont Ben-Allal avait espéré les plus foudroyants effets. Pressé de détruire Blida, ce dernier s’était hâté de faire établir une batterie dans le jardin de Baba-Mouça, sur un petit mamelon situé à cinq cents mètres au sud-ouest de la Koudiet-Mimich, et, le 18 décembre, ses canonniers ouvraient leur feu sur la ville. Mais cette artillerie ne répondit que médiocrement à l’attente de Ben-Allal, et ce lieutenant de l’Émir reconnut avec douleur que ses boulets allaient mourir essoufflés au pied des murailles de la place.

Nous ajouterons que, malgré sa parfaite innocuité, cette canonnade avait pourtant fini par donner sur les nerfs aux artilleurs de la garnison de Blida ; ils sollicitèrent du général Duvivier l'autorisation d'aller lui imposer silence. Le général y ayant consenti, nos canonniers profitèrent de la nuit suivante pour établir, sur la Koudiet-Mimich, une batterie qu'ils armèrent de deux pièces. Le matin, dès l'aurore, les canons ennemis gisaient sur le dos avant même que les canonniers d'El-Berkani se fussent aperçus de l'établissement de la batterie française.

Chaque jour du mois de décembre 1839 fut marqué par un combat : la proximité de l'ennemi, la position dominante qu'il occupait au-dessus de la ville et du Camp-Supérieur, position qui ne nous permettait ni de lui cacher la faiblesse de nos effectifs, ni de lui dérober la connaissance de nos mouvements, cette situation, disons-nous, devait nécessairement enhardir l'ennemi et le disposer à l'attaque. C'est, en effet, ce qui arriva : dès que les Kabils voyaient le moindre mouvement indiquant une sortie, ils descendaient en masse de leurs montagnes, franchissaient la rivière, s'embusquaient dans les oliviers et les orangers de la rive droite, et, de là, invisibles à nos troupes, ils pouvaient les fusiller à put près impunément. Nos gardes, nos travailleurs étaient journellement attaqués dans leur trajet entre le Camp-Supérieur et Blida, et c'était toujours dans les fourrés du Bois-Sacré que commençait la lutte ;

aussi, nos soldats, sans respect pour Sidi Iâkoub, avaient-ils décidé à l'unanimité que l'épithète *Sacré* serait placée, dorénavant, avant le substantif *Bois*.

Sid Mohammed-ben-Allal, fatigué de l'inefficacité du feu de son artillerie contre les ouvrages de la Koudiet-Mimich, et ce que nous appelions pompeusement la citadelle de Blida, avait chargé El-Berkani d'établir ses batteries sur la Koudiet-Ameur-ou-Ammar[1], à cinq cents mètres du blockhaus de l'ouad Sidi-El-Kbir[2]. Le but de Ben-Allal était de ruiner ce blockhaus qui, avec le Camp-Supérieur, gardait Blida à l'ouest contre les incursions des Hadjouth, et des autres tribus hostiles de la rive gauche de l'ouad Ech-Cheffa. L'artillerie ennemie se composait de deux des pièces de 4 que le khelifa El-Berkani avait fait venir, nous l'avons dit, de Médéa depuis huit jours.

Le 25 décembre 1839, vers huit heures du matin, l'ennemi, fort de deux mille hommes, se développait sur les pentes étagées des Sâouda : les Réguliers d'El-Berkani sont là ; car leur drapeau rouge à croissant blanc enfermant une étoile, flotte sur un mamelon en arrière d'une foule pelotonnée en désordre dans les

---

(1) La Koudiet-Ameur-ou-Ammar est le mamelon situé sur la rive gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir, derrière l'Abattoir. On y avait établi, en 1840, un blockhaus qui, depuis, a disparu.

(2) Les Arabes désignaient ce poste sous le nom de blockhaus de Sidi-Iâkoub.

broussailles de chêne. La teinte terreuse et gris-sale du bernons des *traris*[1] donne au sol en gradins sur lequel ils sont groupés, un aspect bizarre, étrange : c'est comme un amas de rochers superposés eu vue d'une escalade titanique. Quelques cavaliers parcourent ces masses qui s'entrouvrent devant eux : ils donnent, sans doute, les derniers ordres pour le combat. Les deux pièces, la gueule dirigée sur le blockhaus, sont en batterie sur la Koudiet-Ameur-ou-Ammar ; les canonniers, tous Mores d'Alger, sont à leur poste attendant le signal de faire feu.

Le blockhaus de Sidi-Iâkoub, misérable bicoque de bois, a une garnison de trente hommes du 23e de ligne commandés par le lieutenant Gœury ; ils voient, par les créneaux, et sans trop paraître s'en préoccuper, ce formidable déploiement de forces ; ils ne restent point inactifs pourtant : les armes sont chargées, les pierres à fusil examinées avec soin, et les cartouches placées dans un mouchoir noué en ceinture autour du corps.

Un convoi de vivres et de munitions, parti du Camp-Supérieur vers trois heures du matin sous la protection d'urne forte escorte, a pu, heureusement, être jeté dans le poste, qui manquait de tout ; or, à cette époque, un ravitaillement était une sorte de fête pour les garnisons enfermées, pendant huit ou dix jours, et quelquefois plus, dans des blockhaus de quatre mètres carrés ; à

(1) *Traris*, fantassins des contingents.

défaut d'air, on avait des vivres frais et des cartouches, et la joie reparaissait sur tous les visages. Aussi, nos trente fantassins, sous l'influence de cet évènement capital, paraissent-ils, malgré la gravité de la situation, pleins de gaîté et de bonne humeur. Ils savent par expérience que les Arabes sont incapables de s'emparer de la plus faible bicoque défendue par des Français ; cependant, aujourd'hui, ils doivent être attaqués avec du canon, et la proximité de la batterie ennemie modifie sensiblement, à leur désavantage les conditions ordinaires du combat. Ils attendent néanmoins avec insouciance, et tout en lui lançant des quolibets, que l'ennemi veuille bien *entamer la conversation.*

L'intrépide commandant du poste leur donne ses dernières instructions dans un langage qui, pour ne pas être exactement celui de Xénophon, n'en a pas moins sa valeur militaire : — « Camarades, leur dit-il, ils sont deux mille et nous sommes trente ; il ont du canon et nous n'en avons pas ; donc la partie est égale ! La danse va commencer ; ouvrons l'œil ; surtout pas de gaspillage; attendons tranquillement que ces pouilleux descendent dans la rivière, ce qui ne tardera pas, et ne tirons qu'à coup sûr. Ne nous emportons pas ; soyons calmes; voyons venir, et visons la poitrine: c'est l'endroit sensible du Bédouin ! »

A peine le lieutenant a-t-il achevé son éloquente allocution, qu'un boulet vient s'enterrer en rugissant dans la berge de la rivière, au-dessous du blockhaus.

Une immense clameur, qui n’a rien des notes de la voix humaine, sort de deux mille poitrines ennemies en même temps que le canon crache son premier projectile de fer ; la garnison y répond par des huées qu’accompagne le tambour du poste en battant un joyeux rigodon. Les boulets de l’ennemi se succèdent lentement, et toujours avec le même succès ; ils passent en sifflant au-dessus du blockhaus, ou ils viennent mourir en deçà. Chaque coup est accueilli par les mêmes huées de la garnison et par le rigodon moqueur du tambour. L’ennemi a déjà lancé quinze boulets, et le blockhaus est encore intact.

Furieux de la maladresse des *thobdjia*, les Réguliers d’El-Berkani leur prodiguent les sarcasmes et les insultes ; l’amour-propre de ces maladroits canonniers est piqué sans doute, car un seizième boulet enlève la toiture du blockhaus. Les huées de l’impitoyable garnison n’en redoublent pas moins, et le tambour, voulant cependant féliciter l’ennemi sur son adresse, bat cette fois gravement *aux champs*. Fiers à juste titre de leur seizième coup, les artilleurs lancent encore, mais sans succès, trois boulets qui vont se perdre on ne sait où. Irrités de leur impuissance et du mépris qu’elle excite parmi les nôtres, les gens d’El-Berkani s’arment de poutres, de madriers, de fascines, et se ruent, en poussant des cris féroces, à l’assaut de la redoute qui défend les approches du blockhaus.

— « A nous, enfants ! s’écrie le lieutenant Gœury

d’une voix qui domine le bruit de l’avalanche humaine qui va fondre sur le poste ; du calme, et visons juste ! »

Les Kabils roulent plutôt qu’ils ne descendent, de leur montagne : c’est un torrent, un ouragan brisant, renversant tout sur son passage ; les broussailles s’en vengent en se pavoisant de lambeaux de bernous qui restent accrochés à leurs branches. Les assaillants s’excitent par des cris, par des injures et des menaces terribles adressées aux assiégés.

Les défenseurs du blockhaus décapité sont à leur poste : chaque créneau, chaque mâchicoulis montre un canon de fusil à l’ennemi, et trente hommes, le doigt sur la détente, se tiennent prêts à choisir leur victime.

Le bataillon régulier du khelifa de Médéa, aux ordres de l’ar’a[1] de l’infanterie El-Hadj-Mahammed-el-Ammali, est resté en réserve dans l’oued Bou-Arfa.

Les contingents d’El-Berkani se précipitent dans

---

(1) L’infanterie régulière de l’Émir était divisée en compagnies : chaque compagnie, commandée par un *siiaf* (porte-épée), se composait, habituellement, de 100 hommes, ce qui la faisait désigner sous la dénomination de *miia* (centurie). Chaque khelifa de l’Émir avait auprès de lui un bataillon (8 compagnies) d’infanterie régulière recrutée dans son commandement. Ces compagnies étaient placées sous les ordres d’un *ar’a*, ou commandant supérieur de l’infanterie, qui recevait les ordres du khelifa pour tous les mouvement de troupes. L’emploi d’ar’a de l’infanterie répondait à notre grade de chef de bataillon.

l'oued Sidi El-Kbir et le traversent en désordre. Le blockhaus se tait toujours. L'ennemi, arrêté un instant par la berge à pic de la rive droite, se masse et s'entasse au-dessous de la redoute; que lques Kabils, qui, à la faveur des oliviers et des figuiers de Barbarie, ont pu tourner le blockhaus à droite et à gauche, accourent pour tenter le passage du fossé en se faisant un pont de leurs madriers, ou en comblant l'obstacle avec des fascines; quelques têtes apparaissent, en même temps, au-dessus des berges. Le blockhaus est toujours silencieux. Les masses s'élèvent et enveloppent la redoute pareilles à des vagues envahissant un écueil. Il n'y a pas de temps à perdre; le lieutenant l'a compris : — « Feu partout ! s'écrie-t-il ; c'est le moment... » Le blockhaus se cercle d'une couronne d'éclairs et de fumée, et vingt Kabils vont rouler en bondissant dans les fossés de la redoute ou par-dessus les escarpements de la rivière. Ce ne sont déjà plus que des cadavres. Pas une balle n'avait été perdue.

Cet accueil amène un temps d'arrêt dans l'attaque; les assaillants se pelotonnent, se regardent et reculent. Les défenseurs du blockhaus en profitent pour recharger leurs armes. Honteux de leur mouvement rétrograde, les fantassins ennemis se précipitent de nouveau, excités par quelques-uns des leurs, à l'assaut de la terrible redoute ; mais toute poitrine qui se présente sur le bord du fossé est une poitrine trouée. Vingt fois ils reviennent à la charge en poussant des

cris sauvages, et vingt fois leurs efforts viennent se briser sur la lèvre du fatal fossé.

L’attaque mollit sensiblement ; il n’y a plus guère que quelques fanatiques qui viennent se faire tuer, sans profit pour leur cause, sur les parapets de la redoute. Les assaillants finissent par se retirer en emportant leurs morts et leurs blessés à l’abri des escarpements sinueux de l’ouad Sidi El-Kbir.

Les défenseurs du blockhaus peuvent entendre les fantassins ennemis crier, discuter, s’injurier. Le silence se fait cependant ; ils préparent, sans doute, une nouvelle attaque ; mais la petite garnison est toujours sur ses gardes. Chaque homme a glissé deux balles dans son fusil, et s’apprête à bien recevoir l’ennemi, s’il revient à la charge.

Vers deux heures, de grands cris s’élèvent du fond de la rivière ; puis, tout à coup, huit cents Kabils, porteurs, pour la plupart, d’un fagot de nérions qu’ils ont coupés dans l’ouad, se ruent avec l’impétuosité du fanatisme à l’assaut de la redoute ; ils vont atteindre le fossé et le combler en y jetant leurs fascines. Les assiégés recommencent leur feu, qui produit des effets terribles ; cependant, il n’arrête pas l’ennemi : le fossé est franchi sur plusieurs points ; les parapets sont escaladés. Malheur aux téméraires qui pénètreront dans la redoute ! ils n’en sortiront pas vivants. Mais il faut que les assiégés rechargent leurs armes ; pendant ce temps, la redoute s’envahit. Quelques Kabils

sont parvenus à amasser au pied du blockhaus des fagots de broussailles sèches : leur projet est clair; ils veulent y mettre le feu.

La position des défenseurs du poste est on ne peut plus critique ; il n'y a pas un instant à perdre : le lieutenant fait hisser le signal de détresse convenu. Le Camp-Supérieur court aux armes, et prépare une sortie pour dégager la garnison du blockhaus. Le colonel Gentil, du 24e de ligne, organise deux colonnes : l'une, composée d'un bataillon de ce régiment, doit opérer, par la gauche, dans la direction du bois d'oliviers de Sidi-Iâkoub; l'autre, formée d'un bataillon du 23e de ligne, se portera par la droite sur le blockhaus menacé, en traversant les figuiers de Barbarie d'El-Hamada (1) ; le colonel du 24e, avec deux obusiers de 12, se placera au centre. Les colonnes se mettent en marche dans cet ordre.

Comme ou l'avait prévu, dès que les fantassins des contingents voient les troupes sortir du Camp-Supérieur, ils abandonnent l'attaque du blockhaus pour marcher à la rencontre des colonnes. Le bataillon régulier d'El-Berkani, tenu jusqu'alors prudemment en réserve, descend enfin dans la plaine formé en colonne par pelotons : ses tambours battent ; son drapeau rouge

---

(1) *El-Hamada* est le terrain dont on a fait le Champ-de-Mars actuel ; il était, en 1939, couvert de *keurm en-Nsara*. figuiers des Chrétiens, que, par esprit de contradiction, sans doute, nous appelons figuiers de Barbarie.

flotte au-dessus des baïonnettes. L'ar'a de l'infanterie, El-Hadj-Mahammed-el-Ammali , commande le bataillon fort de huit cents hommes environ ; il fait valoir, en avant de sa troupe, un admirable cheval noir, présent de l'émir Abd-el-Kader; les *sïiafin*(1), également montés, caracolent sur le flanc de la colonne. Ce bataillon, d'assez bonne mine, marche droit au 23e de ligne, dont il imite, d'ailleurs, tous les mouvements. A l'exemple de ce dernier, il a jeté une compagnie en tirailleurs dans les figuiers de Barbarie.

Les forces irrégulières d'El-Berkani se tiennent en arrière de ses Réguliers ; elles semblent attendre, pelotonnées en groupes, que l'attaque des Français se dessine.

Le 23e est heureux de la part qui lui échoit ; il a devant lui un ennemi qui l'attendra, peut-être, un ennemi saisissable enfin. Il compte bien profiter de cette bonne aubaine, et se venger sur ces Réguliers des incessantes et irritantes attaques, au moyen desquelles les Kabils des contingents le tiennent constamment sur un qui-vive fatigant ; le 23e veut leur faire payer ses jours sans repos, ses nuits sans sommeil, ses repas avortés ou remis au lendemain, et cette guerre de chicane et d'embûches où, le plus souvent, on reçoit le mal sans pouvoir le rendre, cette guerre où manque presque toujours la voluptueuse satisfaction de diriger un projectile qu'on serait si heureux de caser dans une poitrine ennemie.

---

(1) Les *sïiafin* étaient les commandants des compagnies.

C'est atroce, mais c'est dans la nature. Le 23e est bien aise aussi de tâter sur le terrain l'instruction militaire des fantassins d'El-Berkani, de ce bataillon qui, le 7 décembre, est venu prendre position chez les Sâouda en affectant, pour prouver qu'il était bien régulier, d'exécuter toutes nos manoeuvres au son de nos batteries réglementaires, provocation que, du reste, nos troupiers s'étaient bien promis de punir à la première occasion.

Les tirailleurs des Réguliers, embusqués dans les figuiers de Barbarie, commencent le feu ; les nôtres, qui ont reçu le mot, y répondent pour la forme, mais sans avancer. Le bataillon du 23e a fait halte : il ne veut pas s'engager dans les figuiers, et ses efforts vont tendre à attirer les Réguliers sur un terrain plus découvert, à hauteur de la route actuelle de Médéa. Cette sorte de timidité qu'affectent nos tirailleurs et le bataillon massé derrière eux enhardit les gens d'El-Berkani, qui avancent toujours. Le 23e simule, enfin, un mouvement de retraite que les Réguliers attribuent à sa faiblesse numérique (ce bataillon avait à peine 400 hommes) ; l'ennemi accélère son allume ; il est hors des figuiers. Le colonel du 24e, sortant des oliviers de Sidi-Iâkoub, débouche tout à coup sur son flanc droit avec ses deux obusiers, et jette en un clin d'œil le désordre chez les Réguliers, lesquels n'ont pu vaincre encore la terreur superstitieuse que leur causent les projectiles creux ; le 23e fait alors demi-tour et fond sur l'ennemi à la baïonnette avec une impétuosité

irrésistible. Les *siiafin* et l'ar'a El-Hadj-Mahammed-el-Ammali essaient de rallier leur troupe ; mais les injures, les coups de sabre sont impuissants à arrêter la déroute; les officiers, enroulés dans les groupes pelotonnés des fuyards, sont entraînés par ce torrent d'hommes qui se précipite, dans une course vertigineuse, vers l'ouad Sidi-El-Kbir. Le 23e est sur les talons des Réguliers ; ses baïonnettes boivent du sang ; il n'y a qu'à frapper dans cette cohue affolée qui jalonne sa route de cadavres, d'armes, de lambeaux d'uniformes, d'effets d'équipement, de *blar'i*(1), de caisses de tambours.

Les troupiers du 23e, qui s'en donnent à cœur joie, semblent vouloir prouver que la vengeance n'est pas un plaisir exclusivement réservé aux dieux. Ils sont, du reste, fixés sur l'instruction pratique des *âçakeur* (soldats) d'El-Berkani, qui, le 7 décembre, paraissaient si forts en manœuvres lorsqu'ils vinrent prendre leurs cantonnements chez les Sâouda. « Décidément, ils ont encore besoin de travailler, » pensent nos fantassins en les poursuivant.

Les Réguliers, heureusement pour eux, finissent par atteindre l'ouad Sidi-El-Kbir ; ils s'y précipitent comme une avalanche, et disparaissent dans les ravins boisés des Bni-Salah.

Dès le commencement de l'action, le colonel Gentil avait donné l'ordre au commandant du piquet,

---

(1) *Blar'i* (pluriel de *belr'a*), pantoufles jaunes dont étaient chaussés les fantassins réguliers.

le capitaine Duga, du 24e de ligne, de se mettre en communication avec le lieutenant commandant le poste de Sidi-Iâkoub, et de l'autoriser à faire sauter le blockhaus dans le cas où la garnison serait compromise, ou croirait ne pouvoir s'y maintenir. Ce brave capitaine, blessé en cherchant à remplir cette dangereuse mission, est obligé de céder son commandement au sous-lieutenant d'Alton, qui se fait jour à la baïonnette jusqu'au blockhaus, au travers des groupes de fantassins restés embusqués dans les jardins et les oliviers de Sidi-Iâkoub. Informé de l'autorisation qui lui permet d'évacuer son poste endommagé par le canon de l'ennemi, l'intrépide lieutenant Gœury répond au sous-lieutenant d'Alton : — « La position est encore tenable, et j'y reste. »

L'infanterie des contingents n'a pas suivi le mouvement de retraite du bataillon régulier ; une grande partie de cette troupe s'est établie, nous venons de le voir, dans le bois d'oliviers de Sidi-Iâkoub, et n'a pas tardé à en venir aux mains avec le bataillon du 24e de ligne formant la colonne de gauche.

Grâce aux orangeries couvrant les approches des Zenboudj, ce bataillon, aux ordres du commandant Carbuccia, a pu arriver inopinément jusqu'à l'ennemi, et nos hommes se sont élancés à la baïonnette sur les groupes surpris, qui, tout d'abord, lâchent pied. Ils se ravisent cependant ; ils sentent que le terrain sur lequel ils combattent est particulièrement propre à la résistance ;

ils savent aussi qu'ils sont quatre contre un : ils se rallient, se groupent et tiennent bon. Le bois d'oliviers est néanmoins pris et repris. Tantôt les Kabils, cédant sous les emportements d'un effort suprême, sont rejetés au delà des *zenboudj* ; tantôt nos soldats, fléchissant à leur tour sous le choc des masses qui se ruent impétueusement sur eux, reculent dans les jardins qui enveloppent les vieux oliviers. C'est, pendant quelques instants, une fluctuation furieuse, un va-et-vient de vagues humaines qui se pénètrent, se rejettent, et se confondent de nouveau dans une sanglante mêlée avec des bruits sourds, étouffés, sinistres ; chaque arbre devient le témoin d'une lutte atroce ; c'est un bouclier dont se servent tour à tour et Français et Kabils. Les fantassins indigènes combattent avec une opiniâtreté, un acharnement extraordinaire ; il y a plus que de l'amour de la patrie derrière cette férocité ; on sent qu'il y a surtout de la religion. Ce n'est plus seulement l'Arabe combattant le Français : c'est surtout la guerre du Musulman contre le Chrétien; c'est cette vieille haine, aussi vivace aujourd'hui qu'elle l'était au VIIe siècle, quand Mouça-ben-Naceur vint poser aux Chrétiens d'Afrique, à la pointe de son cimeterre, ce brutal dilemme du massacre ou de la conversion.

Le bataillon du 24e, lancé vigoureusement une dernière fois par le commandant Carbuccia, se rue avec une ardeur impétueuse sur l'ennemi, et le précipite dans L'ouad Sidi-El-Kbir.

Nous avons laissé le bataillon du 23e achevant la poursuite des Réguliers d'El-Berkani, lesquels s'étaient empressés de se mettre à l'abri des coups de nos soldats en regagnant leurs montagnes. Entraîné plus loin que la prudence ne l'eût permis, ce bataillon avait été, à son tour, vigoureusement attaqué, avant qu'il se fût reformé, par un gros parti kabil qui s'était tenu caché dans la rivière. Le 23e fait là des pertes très sensibles. Il parvient cependant à se rallier et à tenir tête à l'ennemi.

Le bruit du canon avait donné l'éveil dans la montagne; en un clin d'œil, les crêtes, les mamelons s'étaient couverts de Kabils armés s'apprêtant à défendre leur pays, qu'ils croyaient menacé. La défaite des Réguliers leur avait fait craindre que nos colonnes ne voulussent compléter leur succès en envahissant la montagne. Nous étions numériquement trop faibles pour songer à tenter une semblable opération. Ce déploiement des forces kabiles enhardit cependant les fantassins d'El-Berkani, qui se lancent de nouveau avec beaucoup de résolution sur nos deux petites colonnes ; le bataillon du 24e, qui les avait chassés des Zenboudj, les reçoit au bout de ses baïonnettes ; ils n'insistent pas ; mais ils se jettent en masse sur le bataillon du 23e, qu'ils cherchent vainement à entamer.

Le nombre des Kabils augmentant toujours, et le colonel Gentil ne voulant pas prolonger un combat meurtrier désormais sans utilité, puisque le blockhaus de Sidi-Iâkoub était dégagé sinon pour longtemps,

du moins pour la journée, il ordonne le retraite, qui se fait en bon ordre, malgré les attaques acharnées de quelques centaines de fanatiques, qui osent s'avancer jusqu'à trois cents mètres des parapets du Camp-Supérieur, sous le feu de deux pièces de 8 qui leur envoient quinze coups à boulet et huit à mitraille.

Pendant le combat, la garnison du blockhaus avait pu déblayer les fossés et l'intérieur de la redoute, où les assaillants avaient jeté des fascines et amassé des broussailles sèches ; elle se tenait prête à soutenir une nouvelle attaque ; mais la nuit étant venue, les contingents d'El-Berkani, qui, d'ailleurs, avaient fait des pertes très sensibles dans l'attaque de la redoute et dans les combats de la journée, s'étaient décidés à regagner leurs cantonnements des Sâouda.

Six jours après, le 31 décembre 1839, le brillant combat de *Haouch. El-Mebdoua*(1), qui eut pour résultat immédiat la levée du blocus de Blida et du Camp-Supérieur, débarrassa, pour le moment du moins, le blockhaus de Sidi-Iâkoub de toute crainte d'attaque sérieuse.

Les premiers jours de l'année 1840 furent marqués par des combats qui eurent toujours pour théâtre

---

(1) Le *Haouch El-Mebdouâ* est la ferme que nous appelons les Cinq-Cyprès. C'est dans les environs de ce haouch qu'eut lieu, le 31 décembre 1839, le fameux combat désigné improprement dans les rapports officiels sous le nom de combat de d'*Oued-el-Aleg*.

le terrain compris entre Blida et le Camp-Supérieur. Nos gardes, nos détachements, nos convois de ravitaillement, nos travailleurs étaient sans cesse attaqués par des partis ennemis qui s'embusquaient, pendant la nuit, dans les oliviers de Sidi-Iâkoub. Ce genre d'attaque était surtout réservé aux fantassins des contingents des khalifa Mohammed-ben-Allal et Mohammed-ben-Aïça-el-Berkani, établis, nous l'avons dit, chez les Bni-Salah.

Depuis leur échec du 25 décembre et leur déroute du 31, les Réguliers n'avaient pas osé repasser l'ouad Sidi-El-Kbir, bien qu'en vue d'une attaque prochaine, sans doute, les spahis de Ben-Allal eussent quitté, depuis une quinzaine de jours, leur bivouac d'Ez-Zenboudjet-el-Iabsa pour se rapprocher de L'ouad Ech-Cheffa. Ce khelifa, le plus remarquable des hommes de guerre d'Abd-el-Kader, brûlait d'envie de venger les deux défaites successives éprouvées par les Réguliers, défaites qui lui avaient valu de durs reproches de la part de l'Émir. Il résolut donc, de concert avec El-Berkani, de tenter un dernier coup qui, en lui livrant Blida, rétablirait, en même temps, la réputation des fantassins réguliers, sérieusement compromise.

Le 28 janvier 1840 ayant été choisi pour tenter de ramener la fortune sous les drapeaux de l'Émir, Ben-Allal arrête les dispositions suivantes : le khelifa El-Berkani, à la tête de seize cents Réguliers, quittera son camp des Bni-Salah vers trois heures du matin, et

viendra se poster dans les oliviers de Sidi-Iâkoub pour tomber, à la pointe du jour, sur les travailleurs militaires employés à couper les arbres qui masquent la nouvelle citadelle. Le but principal de cette attaque est de chercher, à la faveur du désordre qu'amènera infailliblement cette surprise, à pénétrer dans la place défendue — Ben-Allal le sait — par une faible garnison de 1,523 hommes, dont 400 indigènes.

Les fantassins réguliers seront soutenus par deux mille irréguliers des tribus campés dans les Bni-Salah.

Il est trois heures du matin ; la nuit est sombre et pluvieuse; les *ar'a* de l'infanterie El-Hadj-Mohammed-el-Ammali, des *âçakeur* d'El-Berkani, et Kada-oulid-El-Kououach, de ceux de Ben-Allal, réunissent leurs bataillons en silence, et se portent, sous les ordres supérieurs du premier de ces khalifa, dans les Zenboudj de Sidi-Iâkoub. Ces seize cents Réguliers arrivent sur l'ouad Sidi-El-Kbir par les ravins des Hamlelli (fraction des Bni-Salah) sans donner l'éveil à la garnison du blockhaus de la Koudiet-Mimich. A trois heures et demie, ils pénètrent dans le bois d'oliviers.

El-Berkani divise ses forces en deux détachements : sa droite s'embusque derrière les murs de clôture des orangeries, à hauteur de l'emplacement occupé aujourd'hui par l'Abreuvoir de la porte de la Citadelle ; sa gauche est masquée par les oliviers de Sidi-Iâkoub. Cinq cents fantassins des Bni-Salah et des Bni-Msâoud ont suivi les Réguliers ; mais ils ne

doivent passer l'ouad Sidi-El-Kbir qu'autant qu'on aura besoin de leur concours.

Deux mille Kabils des contingents, répandus dans les jardins entre Bab Er-Rahba(1) et Bab Ed-Dzaïr(2), doivent faire une fausse attaque sur ces deux portes pour déguiser l'attaque véritable qui aura lieu à Ez-Zrafia, et à Bahiret-el-Baï (jardin potager du Bey), entre Bab El-Kebour(3) et Bab Es-Sebt(4).

A la diane, une compagnie d'élite du 24e de ligne, commandée par le lieutenant Maurons, était sortie de la place par Bab El-Kebour, ainsi que cela se pratiquait depuis quelques jours, pour couper les orangers et les figuiers qui se trouvaient en dedans de la zone de défense ; cette compagnie venait de former les faisceaux en arrière de ses chantiers, et se disposait è faire tomber sous la hache tout arbre dépassant la limite déterminée.

---

(1) Bab Er-Rahba (porte du Marché aux Grains, aux Bestiaux) était situé à 20 mètres environ de la porte actuelle de ce nom.

(2) Bab Ed-Dzaïr (porte d'Alger) s'ouvrait sur l'ancienne mosquée de la porte d'Alger, à l'entrée de la rue Kour-Dour'lî, que nous appelons des Coulouglis.

(3) Nous avons dit plus haut que Bab El-Kebour (porte des Tombeaux) était situé sur la place actuelle de la, Kasba, vis-à-vis de la porte du Boulevard.

(4) Bab Es-Sebt (porte du Marché,du Samedi) était situé sur l'emplacement où nous avons établi le marché européen, à l'entrée de la rue Mered.

Le jour paraissait à peine. Tout à coup, six cents Réguliers, qui, à la faveur des arbres, ont rampé jusqu'aux chantiers, se lèvent de tous côtés en poussant de grands cris et fusillent les travailleurs. Ceux-ci se précipitent sur les faisceaux que quelques Réguliers atteignent déjà, se forment promptement, et répondent de leur mieux au feu de l'ennemi. Malheureusement, les forces qui les assaillent augmentent à chaque instant, et le canon de la Citadelle ne peut rien contre les Réguliers, qui combattent à couvert dans les arbres.

La position de la compagnie devient critique ; mais le brave commandant Khan, du 24e, qui se rendait, avec trois cents hommes, à la pointe d'Ed-Denneg[1], a entendu la fusillade ; il fait brusquement tête de colonne à gauche et se porte au pas de course dans la direction du feu. L'éveil est également donné au Camp-Supérieur. Il était temps ! La compagnie, entourée de toutes parts, et fusillée presque à bout portant par les Réguliers embusqués dans les orangers et les maisons en ruine d'Ez-Zrafia, fait des pertes très sensibles ; elle est au centre d'un cercle de feu qui se rétrécit peu à peu autour d'elle. Le lieutenant Maurons se dispose à faire une trouée dans ces remparts de chair qui l'étreignent et le pressent, et à gagner, comme

(1) La pointe d'Ed-Denneg était l'angle formé, du côté de la porte Es-Sebt actuelle, Par le quartier de l'Orangerie, à quelques pas au-dessous du corps-de-garde qui est à l'entrée de la rue de ce nom.

il le pourra, la porte d'El-Kebour. Mais, ô fortune ! des tambours battant la charge se font entendre : c'est le commandant Khan et ses trois cents hommes qui débouchent sur la gauche de l'ennemi. Les Réguliers surpris abandonnent l'attaque de la compagnie pour répondre à ces nouveaux assaillants : « A la baïonnette, enfants ! et frappez fort ! » s'écrie le commandant Khan d'une voix qui domine le bruit de la fusillade et des tambours. Et les trois cents hommes se précipitent comme des lions sur les Réguliers, qui reculent terrifiés ; n'ayant plus le temps de recharger leurs armes, les âçakeur essaient quelques retours offensifs à la baïonnette ; mais la baïonnette c'est l'arme française par excellence, et cette nouvelle manière de combattre des Réguliers ne saurait retarder leur défaite. Chaque soldat français a choisi son ennemi, et le combat n'est bientôt plus qu'un duel terrible dans lequel neuf cents hommes luttent la baïonnette au fusil et l'injure à la bouche.

El-Berkani, qui sent que le succès va lui échapper encore, fait appel aux cinq cents Irréguliers qu'il a laissés sur la rive gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir et les lance, avec les mille Réguliers qui lui restent, sur l'infanterie du commandant Khan, dont, heureusement, il ne peut estimer la force numérique ; mais l'ardeur de nos soldats est irrésistible, et, ce renfort de l'ennemi ne paraît pas devoir modifier ses destinées. Il recule toujours. Il voudrait se maintenir dans les oliviers de Sidi-

Iâkoub, à l'abri desquels il essaie de se rallier. C'est en vain; nos troupes ne lui laissent point de répit.

Les officiers sont magnifiques d'élan et de bravoure : un grand diable de lieutenant, d'une force herculéenne, avise dans un groupe ennemi le *terras*[1] Bou-Alam qui, embusqué derrière un olivier, s'apprête a abattre un Français luttant à la baïonnette contre un Régulier. C'eût été la deuxième victime de Bou-Alam. Le lieutenant se précipite sur le fantassin, le désarme et l'enlève sur ses épaules. Le Régulier Regueb, voulant délivrer Bou-Alam[2], tire sur l'officier, qu'il manque ; le lieutenant jette son fardeau dans un groupe de tirailleurs français, se retourne, et, d'un coup de pointe, envoie Regueb au paradis de Mahomet.

L'ennemi se grossit à chaque instant de Bni-Salah, qui descendent de leurs montagnes pour venir prendre leur part du combat ; mais les soldats du commandant Khan, renforcés de la compagnie qu'il a délivrée, ne paraissent pas s'en inquiéter ; ils font des prodiges : les gens d'El-Berkani sont successivement délogés de tous les arbres derrière lesquels ils se retranchaient. Ils ne peuvent plus tenir, bien que cinq fois supérieurs en nombre au demi-bataillon du commandant Khan ; ils roulent, tourbillonnent sur eux-mêmes comme

---

(1) *Terras*, fantassin des contingents.

(2) Bou-Alam, qui fut fait prisonnier dans cette affaire, habitait encore, il y a quelques années, la ville de Blida.

frappés de vertige. Deux boulets, qui viennent tracer leur sanglant sillon dans des groupes qui s'apprêtent à repasser la rivière, apprennent à l'ennemi que sa ligne de retraite est menacée.

Le général Duvivier a pu, à grand'peine, disposer de deux pièces de canon, et de deux cents hommes qu'il a lancés par Bab El-Kebour sur le sentier qui longe la rive droite de l'ouad Sidi-El-Kbir ; car bien qu'éventée, la tentative sur Bab Er-Rabba et Bab Ed-Dzaïr n'en avait pas moins obligé le commandant supérieur de la ville à laisser du monde à la garde de ces portes.

Le canon de la redoute de Koudiet-Mimich n'avait pu résister au plaisir d'envoyer aussi quelques boulets à l'ennemi à son apparition dans la rivière. Dès lors, Réguliers et *traris* ne tiennent plus nulle part, et leur retraite se change définitivement en déroute.

Emportés par leur ardeur, nos soldats se lancent à la poursuite de l'ennemi ; ils ne laissent point de répit à cette masse qui fuit la baïonnette aux reins. A chaque pas, c'est un ennemi qui tombe pour ne plus se relever. L'étendard rouge du bataillon d'El-Berkani est aperçu en tête des fuyards ; toutes les poitrines françaises battent à cette vue : prendre un drapeau, c'est la gloire ; c'est cette récompense tant enviée, la croix de la Légion d'Honneur, pour celui qui s'emparera du précieux trophée. Dès lors ce n'est plus de l'élan qui anime nos soldats, c'est de la fougue, de la *furia*, du

fanatisme. Il n’y a pas un instant à perdre : si le *sendjalk-dar* (porte-drapeau) atteint la rivière, il est sauvé ; tous l’ont compris : la masse des fuyards est aussitôt trouée, renversée, foulée aux pieds ; elle est pénétrée comme la bûche que fend le coin de fer frappé de vigoureux coups de marteau. Un groupe de Réguliers, qui sent l’ouragan proche, se serre autour du porte-drapeau; il est trop tard : le fusilier Bacular a mis la main sur la hampe ; il s’y accroche, il s’y cramponne avec frénésie. Quelques *âçakeur* voient le péril : ils veulent faire tête aux Français et dégager leur étendard ; mais ils n’ont pas le temps de recharger leurs armes, et ils sont serrés de trop près pour pouvoir faire usage de leurs baïonnettes. Quelques crosses de fusil se lèvent pourtant, et menacent la tête de l’intrépide fusilier Bacular, qui lutte toujours avec le porte-drapeau ; mais le flot monte et grossit sans cesse. Il faut cependant trancher la question : dix de nos baïonnettes s’en chargent en perçant à jour le *sendjak-dar*, et en le précipitant dans la rivière. L’étendard rouge des Réguliers reste définitivement entre les mains de l’héroïque fantassin Bacular.

Oubliant leur faiblesse numérique, les soldats du commandant Khan se lancent à la poursuite de l’ennemi dans L’ouad Sidi-El-Kbir ; Ben-Allal, qui l’avait prévu, sans doute, avait ordonné à l’ar’a de sa cavalerie, Sid Bel-Kacem, de se poster dans le lit de la rivière avec ses deux escadrons de spahis. Le gros du

goum[1], sous les ordres de Mohammed-Bou-Chareb[2], se tenait au fond d'El-Hamada, prit à fondre sur nos fantassins.

Outre ses armes, chaque spahis porte à l'arçon de sa selle une *keuzzoula* (massue) de fer, terminée par un *tchangal* (croc) destiné à harponner nos fantassins par quelque partie de l'habillement ou de l'équipement.

Nos intrépides troupiers arrivent pêle-mêle dans l'ouad avec l'ennemi, qui regagne la rive gauche en toute hâte. Sid Bel-Kacem lance ses escadrons sur les cailloux de la rivière ; mille étincelles jaillissent du silex sous les pieds des chevaux ; les spahis, vêtus de rouge, roulent sur ce sol fuyant pareils à un nuage de sang. Ils brandissent leur terrible *keuzzoula* qui siffle dans l'air ; leurs chevaux aspirent bruyamment l'odeur de la poudre et celle des chairs pétries, piétinées. En quelques bonds, ils sont sur nos trois cents héros, qui cessent leur poursuite pour répondre à ce nouvel ennemi. Leur position est d'autant plus critique, que, voyant le petit nombre de leurs vainqueurs, les contingents d'El-Berkani se ralliaient sur les premières pentes de la rive gauche, et les menaçaient d'un retour offensif. Ils se groupent instinctivement

(1) *Goum*, cavalerie irrégulière marchant en cas de réquisition.

(2) Le surnom de *Bou-Chareb* (l'homme à la lèvre) avait été donné à l'ar'a de la khiïala à cause d'une cicatrice profonde qu'il portait à la lèvre inférieure.

par *petits paquets* dans la rivière, et présentent une multitude de carrés hérissés de baïonnettes que les spahis de Ben-Allal ne peuvent entamer.

Néanmoins, le péril est grand : ils sont enveloppés par ces farouches cavaliers, qui tournoient autour d'eux comme une volée de rapaces autour d'une proie qui ne saurait leur échapper.

Il ne reste d'autre ressource à nos soldats que celle de chercher à regagner le Bois des Oliviers, qui n'est qu'à quelques pas.

Au moment où le commandant Khan se dispose à tenter ce mouvement, une sonnerie française se fait entendre sur la droite : c'est le colonel Changarnier, commandant du Camp-Supérieur, qui accourt, à la tête d'un bataillon du 2e léger, dans la direction de la fusillade. Craignant d'être pris entre deux feux, les spahis de Ben-Allal abandonnent leur attaque, et s'enfuient dans la direction de l'ouad Ech-Cheffa. Les goums de l'ar'a Sid Mohammed-Bou-Chareb, qui n'ont pas pris part à l'action, tournent bride également et plongent dans l'ouest. Les fantassins du commandant Khan peuvent dès lors se retirer sur Blida sans risque d'être inquiétés.

Cette belle journée, au commencement de laquelle nous fîmes quelques pertes, coûta aux Arabes deux cents tués et un grand nombre de blessés. La déroute des contingents d'El-Berkani avait été si précipitée, surtout à la fin de l'action, que la route qu'ils avaien

parcourue, de Bahiret-el-Baï à l'ouad Sidi-El-Kbir, était littéralement jonchée de bernous, de chachias, de cordes de chameau et de haïks. Les Réguliers y avaient laissé leurs caisses de tambours, des armes en grand nombre, des effets d'habillement et d'équipement. Pour fuir plus vite, sans doute, ils avaient, généralement, abandonné leurs *blar'i* (pantoufles jaunes) sur le chemin de la poursuite.

Le théâtre du combat était piétiné, foulé et couvert de débris sanglants ; les arbres étaient criblés de balles ; les figuiers de Barbarie, les *seubbarat*(1), malgré leurs puissantes défenses, étaient renversés, écrasés, broyés comme les plus faibles arbustes ; des branches d'orangers, chargées de fruits, couvraient le sol, brisées, tordues, dépouillées par le torrent humain qui venait de passer. Deux cents cadavres ennemis, le dos troué par la terrible baïonnette de nos fantassins, marquaient, sur une longueur de cinq cents mètres à peine, la direction de la lutte. Un grand nombre de blessés aux *kbaboth*(2), aux bernons maculés, souillés de sang, attendaient leur sort avec cette admirable résignation que donne au caractère musulman le dogme de la fatalité, avec cette placidité nerveuse naturelle qui permet aux sectateurs de l'Islam de supporter,

---

(1) C'est l'*agave d'Amérique,* que nous appelons improprement *aloès*.

(2) *Kbaboth* (pluriel de *kabbouth*), espèce de veste avec capuchon dont étaient vêtus les fantassins réguliers.

sans se plaindre, les plus intolérables douleurs. Il faut dire aussi qu'ils savent que, pour nous, un blessé n'est plus un ennemi, et que nos fusils et nos haines se taisent à la sonnerie de « *Cesses le feu !* »

Nos soldats firent, dans cette mémorable journée, un grand butin d'armes, de bernous, de haïks et d'effets de toute nature.

Après cette affaire, où les Réguliers furent encore une fois si maltraités, Ben-Allal et El-Berkani semblèrent désespérer de s'emparer de Blida ; ils ne risquèrent plus autour de la ville que quelques attaques timides et insignifiantes, qui n'eurent d'autres résultats que la perte de quelques hommes de part et d'autre. Nous allions, d'ailleurs, prendre l'offensive et déblayer la Mtidja en occupant Médéa et Miliana.

Nous retrouverons les Réguliers des khalifa de ces deux villes à 1a *Tniya*[1] des Mouzaïa.

Les temps sont bien changés ! et les braves troupiers du 24e de ligne auraient de la peine à retrouver aujourd'hui[2] leur champ de bataille journalier de 1839

(l) Une *tniya* est un col, une dépression, un point de passage d'une route sur une crête. Au commencement de l'occupation, les rédacteurs des rapports officiels prenant le mot *ténia* (selon l'orthographe du temps) pour un nom de lieu, écrivaient, à propos de la *tniya* des Mouzaïa, le *col du Ténia*, ce qui signifiait *le col du col.*

(2) Nous rappelons que ces récits ont été écrits de 1860 à 1865.

et de 1840. Ces orangers d'autrefois qui servaient de repaire à l'ennemi, et qu'ils abattaient avec tant d'ardeur, sont remplacés par une splendide végétation apportée de tous les coins du monde : des fleurs partout sur ce sol jadis jonché de cadavres ; des eaux de cristal courant autour des arbres que la guerre arrosait avec du sang ; au lieu du cri sec et vibrant du fusil se mêlant à la parole sévère et brutale du canon, de délicieux concerts où les musiques de nos régiments nous charment et nous transportent en interprétant les œuvres des grands maîtres ; au lieu des bruits discordants de la bataille et du râle des mourants, les voix argentines et joyeuses de ravissants enfants frais et rosés se poursuivant en riant dans les bosquets, ou les admirations enthousiastes de leurs mères groupées harmonieusement entre elles comme les rieurs d'un bouquet. Aujourd'hui, la paix avec ses joies, ses sourires, ses douceurs, a remplacé la guerre avec ses regrets, ses larmes, ses horreurs. Et pourtant, le 24e, en se rappelant ces grandes époques africaines, vous dira encore : « C'était le bon temps alors ! »

IV

Les Abattoirs des bêtes et des gens. — L'ouad Sidi-El-Kbir. — Le pays des Bni-Salah. — Les Turks et les gens de cette tribu. — Coup de main des Français dans leur montagne. — La Koudiet-Ameur-ou-Ammar. — L'obstacle continu. — Un Nzaâ. — Les babils dans la nuit des temps. — Origines de là tribu des Bni-Salah. — Les Bni-Salah et leurs voisins les Mouzaïa. — Les Bni-Salah et les gens de Blida.

Le Jardin public a pour vis-à-vis l'abattoir de la ville : on prendrait volontiers cet établissement, avec sa riante, gaie et blanche façade, avec son allée plantée de verts platanes ; on le prendrait, dis-je ou pur un fraie et calme cottage, ou pour un pensionnat de jeunes filles, si, sur ses flancs, d'infects ruisseaux vomissant

des caillots de sang ne révélaient, en vous prenant à la gorge, son horrible destination.

A deux pas à gauche de cette maison des sacrifices, nos chevaux trébuchent contre un petit tertre assis sur la rive droite de l'ouad Sidi-El-Kbir ; des éclaboussures de cervelle desséchée titrent hideusement les feuilles d'un bouquet de nérions : c'est là où l'on abat les condamnés à mort. Par grâce, et au nom de la dignité humaine, allez tuer plus loin les malheureux que la loi vous a ordonné de frapper !

Nous descendons dans l'ouad Sidi-El-Kbir. Cette rivière doit son nom à l'illustre marabouth Sidi Ahmed, que sa qualité d'*aîné* de la famille avait fait surnommer, selon la coutume arabe, el-Kbir (le grand, le plus âgé). Nous reparlerons plus loin de ce saint musulman, objet d'une profonde vénération parmi les gens de Blida et des tribus environnantes.

L'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, dont le cours n'a pourtant que huit kilomètres environ, est, en quelques endroits, plus large que la Seine ; mais, rassurez-vous ; à l'époque où nous le traversons, on peut à peine s'y mouiller les chevilles. Quelques intrigants, salariés, sans doute, par la haute colonisation pour faire croire à la présence de l'eau dans les rivières de l'Algérie, ont, cependant, trouvé le moyen de s'y noyer. Par quel procédé ? On l'ignore ; car ils ont emporté leur secret dans la tombe.

Pour le moment, la rivière est représentée par un maigre filet d'eau courant capricieusement entre les

deux rives comme un ivrogne poursuivi par des polissons, et titubant dans les rues d'une muraille à l'autre. Hâtons-nous de déclarer cependant que, si l'ouad Sidi-El-Kbir est pauvre en eau, il est, en revanche, d'une richesse rare en cailloux. Malgré notre profond amour pour l'Algérie, nous n'oserions pourtant pas soutenir que ce fût une compensation.

Nous avons atteint la rive gauche de l'ouad, et nous mettons le pied sur l'orteil d'Atlas. Nous voilà dans le pays des Bni-Salah, de ces intrépides Kabils avec qui nous eûmes si souvent maille à partir de 1830 à 1841.

Attention ! nous sommes en territoire militaire(1), et, conséquemment, sous l'odieux *régime du sabre*. Je m'attends bien à trouver au sommet de quelque mamelon la casquette du commandant supérieur hissée au bout d'une perche. Je déclare d'avance qu'à l'imitation de Guillaume Tell, je me refuse à saluer cette coiffure si l'autorité n'est pas dessous. C'est vraiment singulier comme l'air vif des montagnes pousse à la haine des *tyrans* et au mépris ries puissants de la terre. Que sera ce donc, mon Dieu ! quand nous serons à dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer ? J'en frémis pour le Gouvernement !...

Avant d'aller plus loin, disons quelques mots de la topographie générale du pays dans lequel nous

---

(1) La tribu des Bni-Salah a été rattachée depuis quelques années au territoire civil.

allons nous engager, nous réservant d'en peindre les détails au fur et à mesure que nous les rencontrerons.

Le massif des Bni-Salah s'élève en pyramide sur une base rectangulaire dont le périmètre est baigné, au nord, par une portion de l'ouad Sidi-Ahmed-et-Kbir, à l'est, par l'ouad Abarer' (du Renard), qui prend successivement les noms d'El-Djelatha (des Gauchers) et des Bni-Azza ; au sud, par l'ouad El-Guethran (du Goudron) et l'ouad El-Merdja (du Marais) ; à l'ouest, par l'ouad Ech-Cheffa (de la Lèvre).

Chacun de ces cours d'eau marque également les frontières des Bni-Salah, et les sépare administrativement de leurs voisins, qui sont : au nord, les Blidiin (gens de Blida) ; à l'est, les R'ellaï ; au sud, les Bni-Msâoud, et à l'ouest, les Mouzaïa.

Les deux principales arêtes du massif s'allongent dans la direction générale du système orographique de l'Afrique septentrionale, c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest ; ces arêtes se nouent à un sommet commun qui s'élève de dix-huit cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, et de quinze cent quatre-vingts mètres au-dessus de Blida.

Le pays s'étage en trois degrés gigantesques qui ont chacun une végétation particulière : au premier étage, les céréales, les jardins, les vergers ; au deuxième, les chênes des diverses espèces et les plantes aromatiques ; au troisième, les cèdres.

Le massif des Bni-Salah est, généralement, boisé; des ravins encaissés, des dépressions et des crevasses profondes le ridant et le hachant en tous sens, en rendent l'ascension difficile, dangereuse même, ainsi que nous le verrons, d'ailleurs, en le parcourant.

Nous débutons par l'escalade d'une rampe tortueuse inclinée à 45 degrés. Nos montures semblent comprendre que la journée sera rude ; elles hésitent un instant ; mais les braves bêtes, après avoir exhalé un long soupir, en prennent bien vite leur parti, et se lacent courageusement dans un chemin raboteux s'enroulant autour du pied du porte-ciel comme un *rdif* à la jambe d'une Musulmane

Cette route, que les Arabes appellent *Thrik et-Trab-el-Ahmeur* (chemin de la Terre rouge), à cause de la nuance rougeâtre du sol, a été ouverte par nos troupes, dans le courant de l'année 1840, pour faciliter les communications entre Blida et le poste qu'on venait de créer à Tala-Izid, point situé dans la montagne à douze kilomètres de la ville. Cette route, si singulièrement tourmentée aujourd'hui, était pourtant, en 1840, praticable pour les voitures légères :'était, certainement, le temps des cochers téméraires et des gens ne tenant que médiocrement à la vie. Cette voie de communication fut, l'année suivante, poussée jusqu'à l'ouad. El-Merdja, dans la direction de Médéa ; mais les mulets seulement pouvaient s'y aventurer.

Nous tournons bientôt à gauche, et nous pénétrons

dans une dépression ravinée, au-dessus de laquelle s'élève à droite la koudïet (mamelon) Ameur-ou-Ammar.

C'était, habituellement, par ce col que les Turks envahissaient le pays des Bni-Salah lorsqu'ils avaient à y punir quelque mutinerie, ou à y réprimer quelque résistance aux ordres de l'ar'a des Arabes, de qui ces montagnards relevaient directement.

Ces démêlés entre les Turks et les Bni-Salah naissaient le plus ordinairement à propos des corvées que le gouvernement exigeait des tribus. Ces corvées étaient une sorte d'impôt en nature auquel il était toujours imprudent de chercher à se soustraire. Parmi ces impôts, figurait en première ligne la *thouïza*, culture gratuite, par corvée, des terres du Baïlek[1].

Le gouvernement turc possédait dans la Mtidja, avant la conquête, un grand nombre de haouch (fermes) dont il faisait cultiver les terres par les tribus qui en étaient voisines. Les Bni-Salah, dont le pays s'étendait autrefois, dans la Mtidja, jusqu'au haouch El-Mebdouâ[2], reçurent, un jour, l'ordre de faire les moissons du haouch Ben-Khelil, à l'ouest de Bou-Farik, et du haouch El-Ar'a, situé sur la route de Médéa, au pied

---

(1) Le Baïlek est, proprement, le gouvernement d'un *baï* (bey); mais, en Algérie, ce mot exprimait autrefois l'État, le Gouvernement, l'Administration, l'autorité.

(2) La ferme ruinée connue aujourd'hui sous le nom des Cinq-Cyprès.

des montagnes des Mouzaïa. Les Bni-Salah s'assemblent, discutent, s'exaltent, et finissent par décider qu'ils ne feront pas les moissons du Baïlek. C'était grave. Quelques anciens, effrayés d'une résolution aussi nettement formulée, cherchent à rouvrir la discussion, et s'efforcent de faire entendre aux rebelles que la résistance ne leur a jamais été bien profitable, qu'elle n'avait amené, au contraire, sur leur tribu, que ruine et désastres. Ces sages remarques ébranlent quelques esprits ; enfin, ou lève la séance en s'arrêtant à une demi-résistance : on répondra aux Turks qu'on ne peut moissonner que les blés d'un seul haouch, de celui qu'ils désigneront.

Il n'est rien de plus pitoyable que les demi mesures.

Les Turks, pour sauvegarder le principe d'autorité qui fait toute leur force, rejettent la proposition des Bni-Salah et persistent à exiger la moisson des deux *haouch* ; ils s'étonnent que des *mangeurs de glands*[1] comme les Bni-Salah osent se permettre de marchander avec leurs maîtres. Nouvelle réunion de ces Kabils ; ils sont plus tumultueux que jamais : les orateurs pérorent ; les masses s'échauffent ; les exaltés jurent par Dieu qu'ils refusent désormais toute obéissance à ces maudits Turks qui, après tout, sont l'ennemi. Les

(1) *Mangeurs de glands* : c'est l'injure adressée le plus ordinairement aux Kabils par les Arabes. Le fruit du chêne compose, on le sait, presque exclusivement la nourriture de ces montagnards, des Bni-Salah particulièrement.

anciens essaient encore quelques timides remontrances ; mais leur voix se perd dans le bruit, et la majorité décide qu'on refusera net de faire la moisson des deux *haouch*, puisque l'autorité se montre si brutalement exigeante.

Les Turks qui, pour le moment, ne sont pas en mesure de faire une expédition chez les Bni-Salah, paraissent fermer les yeux sur la désobéissance de ces montagnards. Il n'en est plus question. Les étourdis et les gens sans expérience se réjouissent et prennent de la fierté d'avoir résisté à leurs maîtres. Ces Kabils, disons-le, étaient devenus d'un orgueil insupportable. Les hommes sages en gémissaient ; ils savaient bien que les Turks n'avaient jamais laissé la rébellion impunie, et ils ne cessaient de recommander aux jeunes gens de se tenir sur leurs gardes.

En effet, quinze jours après cet acte de désobéissance, l'autorité faisait arrêter sur le marché de Blida, où ils avaient eu l'imprudence de reparaître, huit de ces Kabils pris parmi les notables du pays, et les jetait en prison. Les Bni-Salah courent aux armes, descendent de leurs montagnes, et délivrent les détenus après avoir brisé les portes de leur prison.

Il n'y avait plus dès lors à reculer, et les Bni-Salah ne devaient plus songer qu'à se préparer à combattre.

L'ar'a des Arabes convoque sur-le-champ les contingents des Zouetna, des Arib et des Mâdna, qui, le

premier jour, viennent camper chez les Oulad-Iâïch[1].

Ces fantassins, commandés par des chaouchs, escaladent, dès le matin du lendemain, par le Bordj Ez-Ziïat[2], les premières pentes du pays des rebelles. Les Bni-Salah les attendent sur les mamelons boisés des Bni-Chebla[3] (fraction des Bni-Salah) : embusqués dans les broussailles de chênes et de genets, ils laissent arriver jusqu'à eux, et sans donner signe de vie, les *traris* (fantassins) requis par le Gouvernement; puis ils sortent tout à coup des maquis qui les cachent, et se précipitent sur eux avec une grande ardeur. Surpris par la brusquerie et l'énergie de l'attaque, les requis ne peuvent tenir nulle part ; ils se retirent en laissant une dizaine des leurs sur le terrain.

Quelques jours après, les contingents tentent une nouvelle attaque ; ils traînent, cette fois, derrière eux une pièce de canon dont ils tirent, sans beaucoup de succès, quatre ou cinq coups. Ils sont encore forcés de se retirer.

Les attaques ouvertes ne leur réussissant que médiocrement, les traris essaient de la guerre de surprise :

---

(1) Sur l'emplacement où est établi le village de Dalmatie.

(2) Bordj Ez-Ziïat (la maison de campagne du marchand d'huile) se trouvait sur la rive gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir, à hauteur du blockhaus Qui s'élève à l'entrée du Champs-de-Mars.

(3) Le territoire des Bni-Chebla a toujours été le champ de bataille des Bni-Salah dans leurs démêlés avec les Turks.

par une nuit bien sombre, ils montent, forts de 600 hommes, chez les Bni-Salah. Leur but est de faire une r'azia (incursion, coup de main) qui amène les révoltés à composition. Ils surprennent, en effet une garde de trente hommes et lui coupent quinze têtes ; le reste du poste peut s'enfuir à la faveur des ténèbres.

La guerre se fut éternisée sans l'intervention pacifique de Sid Mahammed, fils de l'illustre marabouth d'El-Koleïaa (Koléa), Sidi Ali-ben-Mbarek, qui engagea les Bni-Salah à demander la paix. Elle leur fut généreusement accordée, à la condition qu'ils payeraient une *rmia* (amende) de 900 *boudjhou* (16,200 francs).

On ne pouvait guère, réellement, se donner le plaisir de la révolte à meilleur marché.

Les Bni-Salah eurent encore, avec les Turks, quelques affaires de ce genre dont ils se tirèrent avec le même succès, c'est-à-dire en leur cédant quelques-unes de leurs têtes et en leur payant l'amende.

La Koudïet Ameur ou-Ammar a encore d'autres souvenirs de sang.

Depuis la fin d'octobre 1839, les Bni-Salah inquiétaient Blida d'une manière incessante : postés sur les pentes les plus rapprochées de la ville, ils tiraient sur tout ce qui paraissait dans la citadelle, qu'ils dominaient complètement. Le 13 novembre, ils nous blessèrent ainsi trois hommes de la garnison.

Le général Rullière, commandant supérieur du camp de Bou-Farik, informé de cet état de choses,

résolut sinon d'y mettre un terme, du moins de faire payer cher aux Réguliers et aux Kabils leurs agaçantes attaques. Cette expédition ne pouvait être tentée par les garnisons de Blida ou du Camp-Supérieur[1], lesquelles se trouvaient dans l'impossibilité la plus absolue de dérober le moindre de leurs mouvements aux Bni-Salah, qui les observaient ; il devenait donc indispensable, pour mettre toutes les chances de succès de notre côté, de confier cette opération à des troupes étrangères aux garnisons de Blida et de son camp.

Le 1er décembre, une colonne de deux bataillons, venant de Bou-Farik, arriva, vers sept heures du soir, au Camp-Supérieur ; le commandant de cette colonne prit immédiatement ses dispositions pour surprendre les grand'gardes des cantonnements[2] de Mohammed-ben Allal, qui, depuis quelque temps, paraissaient se relâcher de leur vigilance habituelle. L'ennemi puisait sa confiance et sa sécurité dans la faiblesse numérique de nos garnisons, qui ne pouvaient guère songer à l'offensive. Ben-Allal ignorait l'arrivée de cette colonne

(1) On n'a pas oublié que le Camp-Supérieur occupait l'emplacement où s'élève aujourd'hui le village de Joinville.

(2) Dans les Bni-Salab, Les Réguliers n'étaient pas sous la tente; on les avait établis pêle-mêle dans les villages ou sous des *grâba* (gourbis) de roseaux couverts en dis, qu'ils faisaient construire par les Kabils. Les grand'gardes et les postes avancés, qui ne changeaient que très rarement de position, étaient abrités sous des *âchaïch* (cabanes de feuillage).

au Camp-Supérieur, et, d'ailleurs, l'eût-il connue, les mouvements de troupes entre le camp de Bou-Farik et Blida étaient si fréquents, qu'il ne s'en fût pas inquiété davantage.

Vers trois heures du matin, les deux bataillons prirent les armes en silence, et se dirigèrent, du Camp-Supérieur, vers la Koudïet Ameur-ou-Ammar et les sentiers qui sont à l'embouchure de l'ouad Es-Semmar[(1)] ; ils escaladèrent sans bruit les premières pentes ; les têtes de colonnes devaient se rejoindre sur un petit plateau, au-dessous de l'Aïn-Bni-Chebla, en tournant les grand'gardes.

L'expédition était périlleuse en raison surtout de la difficulté du pays ; puis l'éveil pouvait être donné trop tôt, et nos deux bataillons auraient eu en un clin d'œil les Réguliers et les Kabils sur les bras. Mais tout se passa pour le mieux : deux ou trois petits postes avancés furent surpris, et les Réguliers qui les composaient mis immédiatement hors d'état de donner l'éveil. Après des efforts inouïs, de la part surtout de la colonne de gauche, les deux bataillons se rejoignirent au-dessus des grand'gardes, dont on connaissait la position, attendu que les Réguliers ne se donnaient plus, depuis longtemps déjà, la peine d'en changer l'emplacement quand venait la nuit. Tout dormait. A

(1) L'ouad Es-Semmar du (maréchal-ferrant) prend sa source derrière la Koudiet Mimich, et se jette dans l'ouad Sidi-El-Kbir en face de la porte Bizot.

un signal donné, nos soldats se rabattent à droite et à gauche sur le cabanes en feuillage, et se précipitent à la baïonnette sur les Réguliers qui, surpris, épouvantés, fuient sans armes dans toutes les directions ; mais, emprisonnés dans un cercle de fer auquel ils viennent se heurter, ils sont rejetés jusque sur les escarpements de l'ouad Sidi-El-Kbir.

Mais des feux s'allument bientôt sur les crêtes ; tout le massif en est constellé ; de grands cris se font entendre ; les Réguliers et les contingents sont sur pied : ils s'appellent, se hèlent ; le tumulte est à son comble dans la montagne. Pendant ce temps, nos soldats poursuivent les Réguliers des grand'gardes sans relâche; la baïonnette continue impitoyablement son œuvre de destruction, et les cadavres vont rouler au fond des ravins, ou restent accrochés par leurs bernous à quelque broussaille surplombant l'abîme.

L'ordre en a été donné : la baïonnette seule doit frapper ; aussi l'ennemi, sans autre indication qu'un bruit vague de branches cassées, de pierres roulées, de cris rauques, tâtonne-t-il un instant avant de se lancer à la recherche des assaillants ; il se rue à tout hasard vers la rivière en poussant des hurlements que répète l'écho de la montagne. Les fantassins et les contingents de Ben-Allal sont bientôt sur nous ; mais un dernier effort de nos soldats achève la défaite des Réguliers des grand'gardes, qui sont précipités dans l'ouad Sidi-El-Kbir, et tués ou faits prisonniers. Nous faisons volte-face sur le petit plateau qui précède la

Koudïet Ameur-ou-Ammar pour donner le temps à nos hommes de se rallier, et nous y attendons l'ennemi de pied ferme. Le combat s'engage sérieusement en avant de la koudïa, qui, s'avançant en presqu'île dans la rivière, n'est abordable que de front.

Le jour allait paraître ; n'ayant plus de raisons pour continuer le combat, nos troupes repassent la rivière, et sont bientôt à l'abri du feu de l'ennemi, qui n'ose pas les suivre dans les Zenboudj de Sidi-Iâkoub.

Nos pertes, ce jour-là, furent insignifiantes.

La Koudïet Ameur-ou-Ammar est un petit mamelon jaunâtre appartenant au premier étage du versant septentrional du Petit-Atlas. Ce mamelon se termine par une plate-forme ayant servi d'assiette à l'un des cinquante-deux blockhaus[1] défendant la partie du fameux *obstacle continu*, qui s'étendait de l'ouad Sidi-El-Kbir à la mer, en passant à l'ouest du village actuel de Fouka. La tête de cet obstacle est également celle du fossé d'enceinte de l'ancien territoire militaire de Blida.

En 1841, sous le gouvernement du général Bugeaud, on songea à faire, dans la Mtidja, de la colonisation où devait dominer l'élément militaire. Comme on était alors en pleine guerre, et que le champ des hostilités s'étendait jusqu'à la banlieue d'Alger, cette

(1) Nous y avons eu un ouvrage appelé redoute des Bni-Salah ; il y avait au-dessous de cette redoute, sur la rive gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir, une maison crénelée.

idée avait sa valeur : il fallait, en effet, pour coloniser, des hommes ayant au même degré l'habitude du fusil et de la pioche.

Par l'article 2 du traité de la Thafna, l'Émir avait bien voulu admettre notre souveraineté sur ce qu'on appelait autrefois l'*outhan* (district) d'Alger; nous nous étions réservé dans ce district : « Le Sahel d'Alger, la Mtidja, bornée à l'est, par l'ouad El-Khadhra[1] *et au-delà* ; au sud, par la première crête de la première chaîne du Petit-Atlas jusqu'à la Chiffa, en y comprenant Blida et son territoire; à l'ouest, par la Chiffa jusqu'au coude du Mazâfran, et, de là, par une ligne droite jusqu'à la mer, renfermant Koléa et son territoire, de manière que tout le terrain compris dans ce périmètre soit français. » Nous l'avons dit plus haut, bien que nous eussions mis toute la discrétion possible dans ce *partage*, et que, par cette raison, nous fussions en droit de croire à une paix sérieuse, les Hadjouth, sous le prétexte, sans doute, que le *sultan*[2] ne les avait pas consultés, et que le traité du 30 mai 1837 les lésait dans leur honorable industrie, s'empressèrent, dès le mois de juillet 1839, de recommencer leurs incursions sur notre territoire. Trois mois plus tard, toute la Mtidja était en feu, et le trop fameux traité avait eu le sort de tous les traités, lesquels, généralement, ne

(1) Entre L'Arbâ et Le Fondouk.

(2) C'était habituellement sous le titre de sultan que les Arabes désignaient l'émir Abd-el-Kader.

paraissaient être faits que pour être violés.

La guerre continua avec la même intensité pendant toute l'année 1840. On voulait cependant faire de la colonisation dans la Mtidja ; on ne rêvait que fermes-modèles, exploitations gigantesques, grandes cultures, sociétés agricoles ; de l'autre côté de la mer, on trouvait que la colonisation ne marchait pas. Les diverses commissions qui, par l'ordre du Gouvernement, étaient venues s'assurer si la Mtidja, dont on parlait tant, existait bien réellement, avaient répondu affirmativement ; elles avaient même fait des rapports superbes sur ce qu'elles appelaient l'ancien grenier de Rome, sur cette terre merveilleuse qui, jadis, assuraient-elles, donnait une double récolte de céréales chaque année : « Si c'était le grenier de Rome, disait-on judicieusement en France, nous ne voyons pas pourquoi ce ne serait pas le nôtre ; faites-nous donc du blé alors, beaucoup de blé. Il est indécent qu'après huit ou neuf ans d'occupation, l'Algérie ne nourrisse pas sa mère, la France. Voyez-vous, ajoutait-on, il n'y a que les Anglais pour savoir coloniser. »

Entre nous, et il en a toujours été ainsi depuis que nous sommes en Algérie, nous paraissons avoir une assez médiocre opinion de notre aptitude pour tout ce qui tient à l'industrie, au commerce, à la colonisation, aux hardies spéculations ; mais qu'un étranger vienne nous dire cela, notre vanité nationale se dressera aussitôt sur ses ergots, et nous soutiendrons que nous

sommes les premiers colonisateurs du monde, et que nulle nation ne s'entend mieux que nous aux opérations industrielles ou commerciales.

Le Gouvernement de l'Algérie n'aurait pas mieux demandé que de faire du blé dans la Mtidja ; mais, jusqu'à présent, *les féroces Hadjouth* avaient paru différer radicalement d'opinion avec les Commandants en chef ou Gouverneurs sur cette question des céréales, et rien ne faisait supposer que ces barbares eussent l'intention de modifier de si tôt leur manière de voir à l'endroit de l'ancien grenier de Rome.

La reprise des hostilités en 1839 ne semblait pas devoir hâter la solution dans le sens que nous désirions, et cependant les impatients de France ne se lassaient pas de gourmander l'autorité supérieure africaine sur ce qu'ils appelaient sa lenteur et son manque d'initiative.

L'année suivante, en 1840, et sous le Gouvernement général du maréchal Valée, on voulut absolument donner une satisfaction à l'opinion, qui, du reste, n'avait pas la moindre idée de la situation vraie de la colonie : on se mit donc à la recherche du meilleur moyen de contenir les Hadjouth dans les limites que leur avait fixées le traité de la Thafna, limites pour lesquelles, nous devons le dire, ils ne professaient qu'un médiocre respect. Rigoureusement, et pour des gens de bonne foi, la Cheffa, bien qu'elle manquât quelquefois d'eau, eût dû suffire pour marquer notre frontière ; nous avouerons cependant qu'à partir du coude du Mazâfran, où cette frontière n'était plus indiquée

que par une ligne droite imaginaire piquant sur la mer, cette délimitation pouvait donner lieu à contestation, les Arabes, en général, et les Hadjouth, en particulier, n'ayant jamais eu qu'une idée très vague de la ligne droite, ligne qui, du reste, n'est pas dans la nature, ajouterons-nous, sans pourtant vouloir les excuser.

Pour éviter le retour des erreurs auxquelles donnait lieu chaque jour l'interprétation du traité, on résolut de *matérialiser* nos limites, celles de l'ouest surtout, de façon à ne plus permettre le moindre doute à nos indélicats ennemis. Pour procéder du simple au composé, on établit de distance en distance des camps retranchés, des redoutes le long de la Cheffa ; mais comme les Hadjouth passaient entre ces ouvrages pour tomber sur nos tribus alliées, on reconnut bientôt l'insuffisance de ce moyen et on y renonça.

Un honnête fonctionnaire datant de l'âge d'or proposa de marquer notre frontière par une ligne de poteaux qu'on dresserait de dix en dix mètres, et au bout desquels on placerait un écriteau en langue arabe, bien entendu, portant défense aux Hadjouth de passer la Cheffa sous peine d'amende. On ne donna pas suite à ce projet, attendu que l'instruction de ces cavaliers étant fort négligée, ils auraient pu s'appuyer sur ce spécieux prétexte qu'ils ne savaient pas lire.

Nous étions à la fin de 1840, et on n'avait encore rien trouvé de mieux que les moyens indiqués plus haut. Vers cette poque, on remit sérieusement la

question sur le tapis ; il fallait absolument assurer aux Européens la libre disposition du Sahel[1] d'Alger, d'une partie de la Mtidja, et du territoire de Blida et d'El-Koleïâa (Koléa), et, surtout, donner de la sécurité au poste de Bou-Farik, dont nous avions fait un poste de réserve de cavalerie, destiné à agir contre les Arabes ennemis qui s'engageraient étourdiment sur notre lopin de territoire.

On ne rêvait, à cette époque, qu'*enceintes continues* ; aussi tout le monde fût-il d'accord sur ce point important que l'*enceinte continue* était seule capable d'arrêter les incursions des Hadjouth. Mais de quelle nature devait être cette enceinte ? C'est ici que le désaccord commençait : les uns voulaient une muraille à l'instar de celle de la Chine ; d'autres penchaient pour une série de forts détachés ; quelques-uns, partisans de l'utile joint à l'agréable, demandaient une grille de fer peinte en vert et terminée par des lances dorées. Ce mode, qui finit par réunir un certain nombre de partisans, avait le double avantage de ne pas masquer la perspective et d'embellir sensiblement la Mtidja.

Malgré tout ce que cette proposition avait de séduisant et d'ingénieux, elle fut cependant repoussée à une assez grande majorité, sous le prétexte qu'elle ne remplissait pas suffisamment le but défensif qu'on recherchait, et qu'elle ne présentait qu'imparfaitement le caractère militaire ; mais, pour consoler un peu l'auteur

(1) Le Sahel, le littoral.

de la proposition, il n'y eut qu'une voix pour louer l'effet, imposant et gracieux en même temps qu'eût produit ce mode de clôture. Enfin, au commencement de 1841, le général Bugeaud venait de succéder au maréchal Valée ; on se décida définitivement pour un *fossé-obstacle continu* flanqué de blockhaus distants de 500 mètres l'un de l'autre. C'était beaucoup de blockhaus ! L'armée se mit immédiatement à l'œuvre. Il fut convenu ensuite que, pour compléter ce système défensif, on bâtirait un certain nombre de villages sur les flancs de l'enceinte, villages qu'on peuplerait de colons militaires, ou que, tout au moins, on organiserait militairement.

Deux centres de population furent commencés par le Génie d'après ces principes : l'un à Fouka, au bord de la mer ; l'autre à Mered, à l'extrémité nord de l'enceinte continue du territoire de Blida ; car Blida avait aussi la sienne : elle commençait sur la rive droite de l'oued Sidi-El-Kbir, au-dessus des moulins actuels, escaladait la montagne des R'ellaï en festonnant à l'est, piquait au nord en descendant sur l'ouad Bni-Azza, qu'elle franchissait à son débouché dans la plaine, filait ensuite sur le blockhaus des Oulad-Iâïch, et, de là, sur le village de Bni-Mered, où elle rencontrait la branche gauche, laquelle se dirigeait à l'ouest en coupant de nouveau l'ouad Bni-Azza ; arrivée au-dessus de Blad-el-Djedida[1], elle pointait directement

(1) *Blad-el-Djedida*, la ville nouvelle. C'est le nom

au sud sur la corne nord-est du Camp-Supérieur, auquel elle se reliait ; elle s'en échappait par le bastion du sud en devenant commune avec l'*obstacle continu*, se dirigeait sur l'ouad Sidi-El-Kbir, où elle rencontrait, sur la rive droite, le blockhaus du même nom, traversait la rivière, et remontait les hauteurs des Bni-Salah en passant par le blockhaus d'Amour-ou-Ammar ; elle reprenait une direction est en courant au-dessus de la Koudïet-Mimich, et retombait sur la rive gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir, en rencontrant le blockhaus qui nous assurait la possession des eaux employées à l'alimentation de la ville. Ce fossé d'enceinte du territoire de Blida renfermait une superficie d'environ 3,000 hectares.

Le territoire que nous voulions mettre à l'abri des pointes de l'ennemi était beaucoup plus restreint que celui que nous donnait le traité de la Thafna ; nous savions alors toute la valeur du proverbe : « *Qui trop embrasse mal étreint* ; » puis nous ne voulions pas que les Hadjouth nous accusassent d'avoir empiété sur leurs terres, et nous reprochassent d'être de mauvais voisins. Le territoire réservé fut donc compris entre l'ouad Ech-Cheffa et l'ouad El-Harrach[1]. On commença l'*obstacle continu* par le côté le plus menacé, c'est-à-dire par l'ouest ; au lieu de lui faire suivre le cours de la Cheffa, notre frontière naturelle, on le traça

---

qu'après le tremblement de terre de 1824, on avait donné à l'emplacement sur lequel on devait rebâtir Blida.

(1) De *harach*, rude au toucher, âpre.

en dedans; nous perdions du terrain, mais, comme compensation, nous trouvions un point d'appui sur le Camp-Supérieur. C'était tout simplement un travail gigantesque : nous n'avions pas moins de 30 kilomètres de fossé à creuser de Blida à la mer, et chaque homme avait à remuer, pour sa part, 25 mètres cubes de terre. Il fallait, de plus, préparer l'emplacement des cinquante-deux blockhaus flanquant l'obstacle.

Cette colossale besogne fut souvent interrompue par les Hadjouth, qui ne pouvaient se lasser d'admirer notre habileté à manier la pioche, et qui tenaient, sans doute, à nous dérober notre secret en voyant cela de plus près; le plus souvent, ils employaient la violence pour satisfaire leur insatiable curiosité. Le fait est que, pour des populations auxquelles le travail est antipathique, l'opération de creuser 30 kilomètres de fossé ne devait pas laisser que d'avoir quelque chose de prodigieux.

On travaillait en même temps à l'*obstacle continu* qui devait couvrir l'Est. Cette portion de l'enceinte, commencée à hauteur de la Maison-Carrée, suivait la rive gauche de l'ouad El-Harrach dans une longueur de dix kilomètres, puis elle quittait la rivière et s'enfonçait par le sud-ouest, dans des marais couverts de joncs, jusqu'à Bir-Touta (le puits du mûrier), où elle se terminait brusquement. On comptait vingt-sept blockhaus sur cette partie de l'obstacle, qui avait environ seize kilomètres de développement. On ne rencontrait plus le fossé qu'au village des Bni-Mered : c'était celui

d’enceinte du territoire de Blida dont nous avons parlé plus haut, et qui présentait, de ce côté, huit kilomètres de longueur défendus par douze blockhaus.

Cet immense travail, qui avait occupé l’armée pendant dix-sept mois, fut suspendu en mai 1842 ; l’expérience n’avait pas tardé, d’ailleurs, à révéler les vices de ce système de défense ; en effet, il immobilisait nos troupes éparpillées par petits paquets sur tous les points de ce gigantesque retranchement. Condamnés à l’inaction, emprisonnés dans les mille redoutes et blockhaus qui couvraient nos possessions ; soumis à l’action délétère qu’amenait le remuement des terres dans la Mtidja; exposés sans cesse aux fièvres qu’engendrait l’état marécageux des parties basses de cette plaine ; subissant des privations de toute nature, nos soldats eussent, certainement, préféré l’offensive, qui est leur spécialité, à l’atroce existence qu’ils menaient derrière les parapets de l’obstacle continu. Mais nous rêvions alors, malgré les exemples que nous avait laissés l’histoire, cette ridicule impossibilité de l’occupation restreinte, et les Chambres marchandaient mesquinement les hommes et les subsides qui nous eussent été nécessaires pour sortir de cette misérable situation. Pendant ce temps, la Mtidja, devenue un immense cimetière, engloutissait, sans gloire et sans profit pour le pays, beaucoup plus de monde que ne l’eût fait l’offensive entreprise dans les plus défavorables conditions.

On abandonna définitivement ces ceintures de

postes isolés qui ne protégeaient rien, quand le général Bugeaud, renonçant à ce qu'on appelait alors *la grande guerre*, adopta le système des colonnes mobiles rayonnant autour des places importantes que nous possédions déjà. Il put ainsi poursuivre et atteindre les Arabes qui le bloquaient naguère entre la Cheffa et le Harrach. En 1842, il portait la guerre dans la vallée du Chelef, et forçait à la soumission tes turbulentes tribus de la Mtidja.

Revenons à la KoudïetAmeur-ou-Ammar. Nous avons dit qu'elle servait d'assiette à l'un des blockhaus qui furent construits autour de Blida en 1840 pour nous assurer la possession de cette ville. Ce blockhaus se reliait à celui de l'ouad Sidi-El- Kbir, établi sur la rive droite de ce cours d'eau, par un fossé qui existe encore, et qui marqua plus tard l'enceinte du territoire de Blida, enceinte qu'on rattacha en 1841, comme nous l'avons dit, à l'*obstacle continu* de la Mtidja.

Comme tous les blockhaus, celui d'Ameur-ou-Ammar s'élevait au centre d'une redoute qui en défendait l'approche. On voit encore, dans l'intérieur de cette redoute, les ruines de ce blockhaus, qui avait été construit en maçonnerie. Cet ouvrage, que nous nommions redoute des Bni-Salah, se fortifiait d'une maison crénelée assise, entre le blockhaus et l'oued Sidi-El-Kbir, sur le bord du fossé-obstacle.

A vingt-cinq mètres à l'ouest du blockhaus d'Ameur-ou-Ammar, il existe encore quelques traces de la batterie que fit construire le khelifa Mohammed-

ben-Allal, le 25 décembre 1839, pour canonner le blockhaus de l'ouad Sidi-El-Kbir, situé, nous l'avons dit, sur la rive droite de ce cours d'eau.

Notre guide, El-Misraoui, nous fait remarquer un *nzaâ*[(1)] dans une broussaille d'olivier à quelques pas de la redoute. Le *nzaâ* est un tas de pierres amassées successivement par les parents de la victime sur le lieu théâtre d'un meurtre qui n'a pas été vengé, ou pour lequel la *dïa*[(2)] n'a pas été payée. Le mot *nzaâ*, par lequel on exprime cet appel à la vengeance, signifie *gémissement, lamentation, plainte* : il vient de cette croyance qu'à chaque anniversaire du crime, et à l'endroit même où il a été commis, la victime rappelle par un long *gémissement* qu'elle n'a pas encore été vengée.

Le *nzaâ* de la Koudïet Ameur-ou-Ammar date de l'année 1839 : un vieux Salhi[(3)] aurait été tué par une balle française dans le combat que nous avons raconté

---

(1) Il ne faut pas confondre le *nzaâ* avec le mkam, qui se compose également de pierres amassées en tas. Le *mkam*, qui rappelle une station de quelque saint marabouth, se distingue, généralement, du *nzaâ* par de petits drapeaux, faits de loques, pavoisant l'endroit consacré. Chaque *khedim* (serviteur religieux) du saint homme, quand il passe à proximité du *mkam*, lui doit un, *ex-voto* dont il s'acquitte soit en ajoutant une pierre au tas, soit en contribuant de sa loque.

(2) *Dïa*, prix du sang payé par le meurtrier à la famille du mort.

(3) *Salhi*, homme de la tribu des Bni-Salah.

plus haut. Son fils, en l'emportant sanglant du champ de bataille, aurait juré d'immoler autant de Français que son père avait de fois dix ans ; or, par ce serment, il s'engageait à détruire six Français, puisque son père passait pour avoir une soixantaine d'années. Cet excellent fils chercha, pendant deux ans, avec un zèle extrêmement louable, l'occasion de tenir sa promesse, et il ne se tirait pas un coup de fusil contre nous dans les environs de Blida sans que le Salhi ne fût de la fête.

Si nous nous en rapportons à El-Misraoui, le vindicatif Kobaïli aurait été tué avant d'avoir pu compléter sa demi-douzaine de victime

Avant de nous engager plus loin dans le pays des Bni-Salah, nous voulons dire quelques mots sur le passé de cette tribu kabile.

Que le lecteur se rassure ! nous n'avons pas l'intention de reprendre la discussion sur les origines kabiles : nous avouons humblement que nous n'avons aucun fait nouveau à apporter à l'appui de telle ou telle opinion. Il ne faut donc pas compter sur nous pour faire le jour sur cette ténébreuse question. Nous nous hâtons d'ajouter que notre ignorance n'est pas de nature à jeter la moindre perturbation des la valse annuelle de la Terre autour du Soleil.

Nous dirons donc, à peu près comme tout le monde, que les Kabils sont des Berbers ; que les Berbers habitent les montagnes ; que le mot kabil vient de l'arabe kebil ou kebila, qui signifie tribu que nous avons

donné le nom de Grande-Kabilie à la principale des agglomérations berbères, celle du Djerdjra ; que tous les massifs de montagnes sont peuplés de Kabils, ou mieux, de *Kebaïl* (au singulier *Kebaïli*) ; qu'il y a, en conséquence, autant de Kabilies que de massifs; que toutes ces fractions kabiles sont indépendantes l'une de l'autre, et que, malgré leur communauté d'origine, elles n'ont, pour les rattacher au faisceau berber, d'autre lien que leur idiome qu'ils nomment *berberia* ou *kebaïlia* ; que la *berberia* se divise en quatre dialectes principaux : la *zenatïa*, la *chellaïa*, la *chaouïa*, et la *zouaouïa* ; que la langue arabe a fortement déteint sur la langue kabile par suite des relations des montagnards avec les gens des plaines ; que l'alphabet berber étant perdu (on l'a retrouvé), les Kabils se servent, pour écrire, des caractères et de la langue arabes ; qu'enfin, ils n'ont pas de littérature. Nous ajouterons que le Kabil ne ressemble à l'Arabe ni physiquement, ni moralement; que ces deux races sont antipathiques l'une à l'autre, et que l'amour du *douro*, qui leur est commun, a pu seul les maintenir dans des relations à peu près supportables.

Suivant l'opinion la plus accréditée, les Kabils, qui (c'est convenu) ne sont autre chose que des Berbers, constitueraient la population aborigène, et auraient occupé autrefois toute la surface de l'Afrique septentrionale.

Envahis en l'an 40 de notre ère par les Romains, et, à la fin du VIIe siècle, par les Arabes, les Berbers se réfugièrent dans les montagnes pour échapper au

joug des vainqueurs : pareils à des naufragés qui se sont réfugiés sur un rocher battu par les flots, ils s'élèvent au fur et à mesure que l'invasion monte et devient menaçante. Aux conquérants, dès lors, les plaines fertiles où la vie est aisée ; aux Berbers refoulés les contrées abruptes, les pics rocheux et sauvages où la vie est rude, mais la défense facile.

C'est là où les trouvèrent les Turks en 1516 quand, deux aventuriers, Baba-Aroudj (le père boiteux) et son frère Khir-ed-Din (le bien de la religion) fondèrent la Régence d'Alger ; c'est également là où nous les trouvâmes en 1830, dispersés par grandes fractions dans les montagnes, et formant des agglomérations devenues étrangères l'une à l'autre, et n'ayant avec les Arabes que des rapports purement commerciaux.

Si, comme certains auteurs nous l'affirment, les Kabils d'aujourd'hui ont exactement les mœurs et le caractère des Kabils qui vivaient il y a deux mille ans, le pays qu'ils habitent paraît, en revanche, s'être sensiblement modifié au point de vue de la production. Nous ne parlerons que de la partie de l'Atlas comprise dans la Mauritanie césarienne. Ainsi, au temps de l'occupation romaine, la chaîne atlantique était boisée de forêts impénétrables qui alimentaient en bêtes féroces les jeux sanglants du Cirque. Solin parle des éléphants de l'Atlas, contrée que Pline peuple, en même temps, d'êtres surnaturels, tels qu'égipans, satyres, etc. Pour l'extraordinaire, le règne végétal ne le cédait en rien au règne

animal. Strabon prétend que la vigne y acquérait une grosseur prodigieuse ; que deux hommes suffisaient à peine pour en embrasser le pied ; que les raisins avaient une coudée de long, et que les arbres mesuraient des diamètres tellement majestueux, qu'on pouvait faire des tables d'une seule pièce (*monoxyles*) avec leurs branches. C'était singulièrement le bon temps !...

Si l'on en croit Ammien-Marcellin, les Kabils qui habitaient, à l'époque où il écrivait, les montagnes au sud de la Mtidja, auraient eu des noms aussi surprenants que les produits de leur pays : ils se seraient appelés les Baiuræ, les Cantauriani, les Avastomates, les Casaves et les Davares. Nous comprenons qu'ils se soient empressés, lors de l'invasion arabe, de changer ces noms dont les Romains les avaient affublés.

On ne sait que peu de choses sur l'origine des Bni-Salah ; sont-ce les descendants des peuples dont parle Ammien-Marcellin ? C'est probable, puisque le premier refoulement des aborigènes dans les montagnes avait été amené, assure-t-on, par l'invasion romaine. Pour suppléer à la discrétion absolue de l'histoire sur cette question, nous aurons recours à la tradition, bien qu'elle professe le plus profond dédain pour la chronologie.

Il est utile d'avertir le lecteur que, pour les Arabes illettrés, tout fait historique antérieur à la domination turque a eu, invariablement, les Romains pour contemporains. Nous n'hésiterons donc pas, faute de mieux,

à faire remonter au temps du peuple-roi, avec le vieux Salhi que nous interrogions sur son pays, l'origine de la tribu berbère des Bni-Salah.

Selon ce conteur *traditionnaire*, le père des Bni-Salah se nommait Sâad : il avait deux fils, dont l'un portait son nom, et l'autre celui de Salah. La mort était venue frapper le vieillard avant qu'il eût pu prendre des dispositions au sujet de son héritage. Cette fin prématurée de leur père mit les deux frères dans un grand embarras : il s'agissait de partager en deux portions égales le territoire que leur laissait le fondateur de la tribu ; il y avait là une difficulté sérieuse : le pays était excessivement accidenté ; les diverses parties dont il se composait étaient loin d'avoir la même valeur, et, pour tout au monde, les deux frères n'eussent consenti à ce que l'un fût avantagé au détriment de l'autre. Exemple rare entre frères qui ont à se partager un héritage ! Mais cela se passait du temps des Romains.... Il fallait pourtant en finir. Ce fut Sâad qui trouva la solution. Son frère et lui, en leur qualité de Kabils, étaient d'excellents marcheurs ; il fit donc à Salah la proposition suivante : « Partons à la même heure d'un point opposé que nous déterminerons, et marchons l'un vers l'autre ; au point de rencontre, chacun de nous sera définitivement le maître du pays qu'il aura parcouru. » Cette proposition parut tellement raisonnable à Salah, qu'il n'hésita pas à répondre : — « C'est chose convenu. » Aujourd'hui, les deux Kabils eussent commencé par plaider.

L'héritage du père des Bni-Salah ne se bornait pas seulement au massif limité par l'ouad Sidi-El-Kbir, l'ouad Ech-Cheffa et l'ouad El-Merdja ; il s'étendait encore, dans la Mtidja, jusqu'à l'Aïn-Oumm-el-Hamara (la source mère de l'Anesse). Sâad devait partir de ce dernier point, et Salah, de l'ouad El-Guethran, qui, aujourd'hui, sert de frontière aux Bni-Salah et aux Bni-Msâoud. C'étaient les extrémités opposées du territoire en litige.

Sâad avait déjà parcouru plus que sa part d'héritage, et pourtant il n'avait pas de nouvelles de son frère Salah. Comme, après tout, leurs conventions étaient formelles, il continua sa route. A la pointe du jour (la marche avait eu lieu la nuit, à cause de la chaleur sans doute), les deux frères se rencontrèrent à Djamâ-ed-Draâ (la mosquée[(1)] du contrefort, du pic). Il y avait longtemps déjà que la portion de Salah était entamée. Sâad, dont le cœur était bon, s'informa avec bienveillance du motif qui avait retardé la marche de son frère. La cause était des plus légitimes : au moment où Salah se disposait à se mettre en route, sa femme avait été prise subitement des douleurs de l'enfantement, et il n'était parti qu'après sa délivrance.

(1) Les Kabils étendent l'expression de *mosquée* aux chapelles où repose la dépouille mortelle de leurs saints marabouths. Ces chapelles ne sont généralement que des constructions faites de pierres sèches et couvertes de dis ; quelquefois, ce ne sont que de simples gourbis.

Trouvant l'excuse valable, Sâad ne voulut pas profiter de la circonstance qui le rendait maître de plus des trois quarts de l'héritage paternel ; il donna en cadeau à son frère, à l'occasion de la naissance de son fils (car c'était un fils), tout le pays compris entre Djamâ-ed-Draâ et l'Aïn-el-Gueththara (la source coulant goutte à goutte). Les descendants de Salah prirent depuis le nom de Bni-Salah, et ceux de Sâouda furent appelés Sâouda. Cette division existe encore aujourd'hui. Voilà cependant comment se fondent les empires !

La tradition ne dit rien des Bni-Salah pendant la période arabe. Ce n'est que vers le commencement du XVIe siècle qu'il se fait une éclaircie dans leur passé. Voici dans quelle circonstance :

L'illustre marabouth Sid Ahmed-El-Kbir avait été grossièrement insulté par quelques incrédules des Bni-Bou-Nsaïr, tribu qui occupait autrefois la rive droite de l'ouad Ech-Cheffa, depuis l'ouad Sidi-El-Kbir jusqu'à la mer. Le vénérable marabouth, transporté d'une sainte colère, avait jeté à la face de ces impies cette terrible prédiction : « Vous serez dispersés comme des fèves jetées par la main du semeur, et le dernier des vôtres ira mourir misérable sur les plateaux stériles du Seressou[1] ; puis je repeuplerai votre pays avec des gens dont le premier a été des

(1) Le *Seressou*, portion rocailleuse et aride des Hauts-Plateaux de la province d'Otan.

Bni-Salah[1], et dont le dernier sera des Bni-Ferah. »

Cette prédiction tendrait à prouver qu'au temps de Sid Ahmed-El-Kbir, les Bni-Salah jouissaient d'une assez bonne réputation.

Pendant la période turque, les Bni-Salah et les tribus établies entre l'ouad Ech-Cheffa et l'ouad El-Harrach étaient placées sous les ordres du kaïd des Bni-Khelil, qui les administrait par l'intermédiaire de leurs cheikh. Ce kaïd résidait habituellement à Blida.

La tribu des Bni-Salah était alors, comme aujourd'hui, divisée en huit *ferka* ou fractions : 1° les Sâouda ; 2° les Ferdjouna et les Bni-Annas ; 3° Les Bou-R'eddou ; 4° les Amchach ; 5° les Kerracha ; 6° les Menchar ; 7° les Hamlelli et Tizza ; 8° les Tazerdjount. Six cheikh, nommés par l'ar'a des Arabes, étaient chargés de transmettre à ces fractions, et de les leur faire exécuter, les ordres de l'autorité turke. Chaque année, ces cheikhs étaient obligés de faire renouveler leur nomination au moyen d'un droit de 100

---

(1) Malgré sa colère, le saint marabouth fait ici une sorte de jeu de mots rimé portant sur le nom de *Salah*, qui signifie *bon, loyal, sincère*, et celui de *Ferah*, qui se traduit par *gaieté, joie*. L'intention de Sid Ahmed-El-Kbir est la suivante : « Je repeuplerai votre pays avec des gens dont le premier a été un homme *bon, loyal, sincère*, et dont le dernier sera un homme *gai, joyeux*, c'est-à-dire n'ayant connu ni le malheur, ni la misère. »

boudjhou (180 francs) qu'ils payaient à l'ar'a des Arabes à Alger.

Nous l'avons vu plus haut, les Bni-Salah eurent, à l'endroit des Turks, quelques velléités de résistance, qui se terminèrent invariablement par la décapitation ou la pendaison de quelques-uns de ces montagnards ; l'amende complétait toujours le plaisir qu'ils s'étaient donné de déranger les tribus *makhzen* ; car les Turks, peu nombreux d'ailleurs, ne daignaient pas prendre la peine de châtier eux-mêmes ceux qu'ils appelaient des *mangeurs de glands*.

Depuis bien longtemps, les Bni-Salah sont en *vendetta* avec leurs voisins de la rive gauche de la Cheffa, les Mouzaïa. Quelle est l'origine de cette querelle que le temps, qui use tout pourtant, n'a pu réussir à éteindre ? Personne ne le sait. Chez les montagnards kabils, les haines se transmettent fidèlement de génération en génération, et s'éternisent ainsi par suite de la difficulté des relations entre gens qui ne se rencontrent que sur les marchés, et qui, là, peuvent se retrouver encore en rivalité de commerce et d'intérêts. Aujourd'hui, que nous sommes les maîtres du pays, les inimitiés ne se soldent plus en coups de fusil ; mais les rancunes n'en sont pas moins vivaces et moins énergiques qu'autrefois.

Il faut cependant reconnaître que les Bni-Salah et les Mouzaïa savaient, en véritables Kabils, subordonner leurs haines à leurs intérêts; ainsi, pour rien au monde, et quelque pressant qu'eût été leur désir de se

fusiller, ils n'eussent pris les armes avant la rentrée de leurs moissons, ou la récolte de leurs olives ; mais, aussitôt ces opérations terminées, les deux tribus ennemies s'occupaient de chercher des alliés chez leurs voisines : les Bni-Mnad et les Bni-Mnaceur marchaient volontiers avec les Bni-Salah ; le succès était alors certain quand ces derniers avaient pu, force de diplomatie et de promesses, mettre de leur côté ce puissant appoint. Quant aux Mouzaïa, ils se grossissaient des tribus qui entourent leur massif.

Les traités d'alliance signés, il ne s'agissait plus que d'entamer la question du sang ; c'était aussi simple et aussi élémentaire que possible : un Salhi ou un Mouzaouï quelconque s'embusquait dans l'ouad Inch-Cheffa, et commençait les hostilités en faisant feu sur le premier adversaire venu qui se présentait dans la portée de son fusil. La guerre était dès lors déclarée ; on courait aux armes ; le plus fort envahissait le pays du plus faible, le razait le mieux possible, et regagnait ensuite ses montagnes chargé des dépouilles de l'ennemi. Le battu, qui ne doutait jamais que sa défaite ne fût dans les desseins de Dieu, en prenait facilement son parti dans l'espoir d'être plus heureux une autre fois.

Quand la lutte durait trop longtemps, et que les tribus ennemies paraissaient y mettre de l'entêtement, les marabouths s'en mêlaient et employaient l'influence de leurs saints et sages conseils pour apaiser les

combattants. Leur parole fut quelquefois impuissante, et il arriva à diverses reprises que la lutte, commencée chez les Bni-Salah, se communiqua dans toute la montagne, comme une traînée de poudre, jusqu'aux confins du R'arb[1].

En revanche, les Bni-Salah vécurent toujours en assez bonne intelligence avec les gens de Blida, dont ils fréquentaient assidûment les marchés : ils y apportaient du bois, du charbon, de l'huile et des substances tinctoriales. Cependant, de 1830 à 1839, c'est-à-dire depuis la conquête jusqu'à l'occupation définitive de Blida par les Français, ces montagnards pesèrent sérieusement sur la ville, laquelle, durant cette période, fut livrée à la plus complète anarchie. Bien souvent, ils se placèrent entre nous et la population de Blida, qui n'aurait pas mieux demandé que de vivre en paix sous le commandement des *hakem*[2] que nous lui donnions, et que notre présence seule aurait pu maintenir et faire respecter.

Pendant onze années, c'est-à-dire de 1830 à 1841, il ne s'est pas livré une affaire de sang autour de Blida sans que les Bni-Salah n'y prissent part ; bien que ces montagnards fussent toujours battus, nos braves fantassins

(1) Par le R'arb (le couchant), les Arabes désignent l'empire du Marok.

(2) Le mot *hakem* signifie commandant, gouverneur. C'était le titre donné au chef, à la première autorité, au commandant de la ville.

et nos intrépides cavaliers ne les retrouvaient pas moins, à chaque combat, au bout de leurs baïonnettes, ou devant la pointe de leurs sabres.

Nous allons rappeler succinctement les principales affaires de guerre dans lesquelles les Bni-Salah jouèrent un rôle de quelque importance. Nous verrons, en même temps, comment, au moyen de la terreur qu'ils étaient parvenus à inspirer aux Blidiens, ils réussirent à retarder la soumission de ces derniers en les poussant à l'émigration.

L'histoire de Blida étant, d'ailleurs, intimement liée à celle des Bni-Salah, nous passerons rapidement sur les faits que nous aurons à retracer quand nous nous occuperons de cette ville.

V

Affaires de guerre entre les Français et les Bni-Salah. — Le bey de Tithri, Mosthafa-bou-Mezrag. — Première expédition de Blida. — Expédition de Médéa. — Attaque par les Bni-Salah d'un détachement français laissé à Blida. — Deuxième expédition de Médéa. — Razia sur les Oulad-Ahmed-Sidi-El-Kbir. — Tentative d'installation d'un bey à Médéa. — Reconnaissance du général Damrémont, sur Blida, en vue de son occupation. — Conséquences du traité de la Thafna.

L'histoire de nos démêlés avec les Bni-Salah remonte, nous l'avons dit, aux premiers jours de la conquête.

Le général de Bourmont désirait ajouter à la gloire d'avoir pris Alger celle d'arborer le drapeau français sur l'Atlas. Le bey de Tithri, Mosthafa-bou-Mezrag

(Mosthafa à la lance), l'avait engagé, à plusieurs reprises, à s'avancer jusqu'au pied des montagnes qui bornent la Mtidja au sud, et à visiter la ville de Blida, dont ce bey espérait arrondir son gouvernement.

Bou-Mezrag, passé maître en fourberie, assurait que la présence du chef de l'armée suffirait pour amener la soumission des populations dont il traverserait le territoire. Malgré les représentations que lui firent, sur les dangers de cette expédition, les cheikh du district d'Alger ; malgré les efforts de Ben-Zamoum, le chef des Fliça, pour l'engager à s'abstenir de s'avancer dans l'intérieur du pays avant d'être certain de la façon dont il y serait accueilli, le général de Bourmont, qui avait résolu d'aller à Blida, persista dans sa détermination.

Depuis quelques jours, la situation s'était modifiée sensiblement à notre désavantage : informé de l'intention du général en chef de conférer le gouvernement du district de Blida à un ar'a particulier, le bey Bou-Mezrag, qui, le 15 juillet, avait, prêté solennellement, à Alger, le serment de fidélité à la France, et qui avait été maintenu à la tête de son gouvernement du Tithri, le bey Bou-Mezrag, disons-nous, trompé dans ses espérances, mit tous ses soins à entretenir parmi les tribus kabiles voisines de Blida le mécontentement que la mesure projetée par le général y avait excité. Il devenait donc urgent de prévenir l'effet des intrigues de ce bey ; aussi, le voyage de Blida, qui, dans le principe, ne devait se faire que dans l'intérêt de la gloire, prit-il

les proportions d’une opération de guerre sérieuse et ayant sa raison d’être.

Le général de Bourmont part d’Alger le 23 juillet à la tête de 1,500 hommes d’infanterie, d’un escadron de Chasseurs et d’une demi-batterie de campagne. Cette petite colonne passe par le pont de l’ouad El-Kerma, fait une longue halte à Bou-Farik, et arrive le 24 devant Blida. Toute la population vient au-devant de nos soldats, et leur offre des fruits et des rafraîchissements qui sont payés généreusement.

Séduit par cet accueil, le général consent à loger en ville, où il ne fait entrer qu’un seul bataillon. Son camp a été établi en dehors de la porte d’Alger, au nord du Tapis-Vert actuel.

Dans la matinée du 25, quelques coups de fusil sont tirés par les Bni-Salah sur une reconnaissance qui a été envoyée à l’entrée des gorges de l’ouad Sidi-El-Kbir. Dans la journée, le général procède à l’installation de l’ar’a qu’il a amené d’Alger, et lui donne une garde more. Vers le soir, les Bni-Salah, qui n’avaient encore montré aucune disposition hostile, descendent de leurs montagnes et se répandent en assez grand nombre dans la ville, mais sans armes apparentes. Cette invasion inusitée donne de l’inquiétude à la population. Les officiers et les soldats ont, en grand nombre, quitté le camp pour visiter la ville : avertis par quelques démonstrations partielles trahissant de mauvaises intentions de la part des Bni-Salah, ils se hâtent de rejoindre

leur poste. Vers onze heures, quelques coups de fusil se font entendre autour de la maison occupée par le général en chef ; M. de Trélan, son premier aide-de-camp, sort pour s'enquérir de la cause de cette fusillade ; cinq minutes après, il était rapporté mortellement blessé. Nos postes en ville et notre bivouac sont aussitôt attaqués par les Bni-Salah. Leur nombre augmente à chaque instant. Les tribus kabiles, voisines de Blida, ont aussi pris les armes, et roulent de leurs montagnes comme une avalanche sur le camp français. Embusqués dans les orangeries et les jardins, les Kabils ne se décident cependant qu'avec une grande timidité à se découvrir devant des soldats qui ont pris Alger.

Bien que fusillées par un ennemi invisible, nos troupes font néanmoins bonne contenance. Il est une heure du matin ; mais la nuit est splendide et permet de se former et de prendre des dispositions de défense. Le général en chef, qui a reconnu dans cette attaque inopinée l'effet des intrigues du bey de Tithri, et qui ne se sent pas en mesure de lutter avantageusement contre un ennemi dont le nombre va toujours croissant, ordonne de commencer le mouvement de retraite sur Alger.

Notre petite colonne est instantanément entourée ; les Kabils, sortis enfin des jardins, se ruent avec de grands cris sur nos troupes, que le général Hurel a formées en colonne pour les recevoir. Les Hadjouth, ces rudes cavaliers que nous aurons souvent l'occasion de revoir,

sont accourus nombreux à la curée ; ils tournoient comme des oiseaux de proie autour de notre poignée de braves qui, de temps en temps, s'arrête pour envoyer du plomb et de la mitraille dans cette volée de vautours, laquelle se disperse et s'éparpille pour revenir ensuite plus serrée et plus acharnée à la charge.

La colonne se retire lentement en laissant derrière elle une traînée sanglante. L'escadron de Chasseurs, qui marche sur les flancs, sabre quelques Kabils qui s'approchent de trop près ; c'est tout ce que peuvent faire ces braves soldats avec leurs lourds chevaux de France. Nos pertes sont sérieuses; les cavaliers ennemis lancent leurs rapides montures jusque sur la ligne de nos tirailleurs, et tirent leur coup de pistolet ; en quelques bonds, ils sont hors de portée.

Les Kabils ne lâchent prise qu'aux ponts[1] de Bou-Farik, où ils se mettent en retraite pour regagner leurs montagnes.

Les Hadjouth n'abandonnent pas la partie ; leur nombre se grossit, au contraire, sur le parcours de la colonne ; ils s'excitent au combat par des cris qui n'appartiennent pas à la voix humaine ; leur acharnement augmente avec la résistance ; ils harcèlent la colonne avec fureur; à diverses reprises, elle est obligée de former le carré et d'employer l'artillerie pour faire du jour autour d'elle. L'État-major, qui a mis l'épée à la main, charge avec les Chasseurs : le général Desprez,

(1) Ponts en branchages dans les marais.

emporté par son ardeur, va tomber entre les mains de l'ennemi; il est, fort heureusement, dégagé par deux de nos cavaliers. Les Hadjouth ne cessent leur ardente et opiniâtre attaque qu'à hauteur de l'ouad El-Ferma.

Cette longue et pénible marche nous avait coûté 150 hommes tués ou blessés. La colonne alla coucher à Bir-Touta. Ce fut là que M. de Bourmont reçut son bâton et son brevet de maréchal de France.

A leur retour sur Blida, les Bni-Salah pillent la ville pour punir, prétendent-ils, les Mores et les Juifs du bon accueil qu'ils ont fait aux Français.

Il est inutile d'ajouter que l'ar'a installé, la veille, par M. de Bourmont, avait repris le chemin d'Alger avec la colonne.

Le général Clauzel venait de remplacer le maréchal de Bourmont ; il veut venger le guet-apens de Blida en allant attaquer le bey de Tithri, Musthafa-bou-Mezrag, dans la capitale de son baïlek.

Le corps expéditionnaire, présentant un effectif de 7,000 combattants, quitte Alger le 17 novembre 1830, et vient bivouaquer à Bou-Farik ; il se trouve, le lendemain 18, en présence de 1,800 Kabils et Hadjouth, qui ont pris position à Blad-el-Djedida dans l'intention évidente de nous refuser l'entrée de Blida. Le général envoie vers eux un jeune homme qui, plus tard, comptera parmi nos généraux les plus illustres[1], et fait

(1) On a déjà compris qu'il s'agit ici du général de division Yusuf, que ses brillants et éminents services ont élevé

arrêter la colonne. Le jeune interprète revient bientôt avec l'homme qui paraissait être le chef de cette troupe ; le général en chef lui ayant fait connaître son intention d'aller coucher ce jour-là même à Blida, le cavalier répond fièrement que la sienne est de s'y opposer. L'audacieux parlementaire reçut l'ordre de se retirer, et la colonne est remise en marche sur-le-champ.

Kabils et Hadjouth commencent aussitôt leur feu; mais la 1ère brigade (général Achard) les pousse imperturbablement devant elle ; quelques obus vont jeter l'effroi dans les masses confuses de l'ennemi, et fantassins et cavaliers s'enfuient dans toutes les directions.

Vers la fin du jour, le général Achard se présente devant Blida, qui a fermé ses portes; un officier et quelques voltigeurs en escaladent les murs, et ouvrent celle d'Alger que le général se préparait à enfoncer à coups de canon.

Pendant ce temps, la 2e brigade (général Munck-d'Uzer) se jetait à droite, à travers champs, pour arriver devant Bab El-Kebour[1] ; en approchant de l'ouad Sidi-El-Kbir, elle essuie le feu des Bni-Salah, qui se sont refugiés sur les hauteurs dominant la rive gauche de cet ouad. Le général envoie contre eux quelques compagnies qui les en débusquent et s'y établissent.

---

sur les sommets de notre hiérarchie militaire, et qui est mort en 1866.

(1) Bab El-Kebour se trouvait sur la place de la Citadelle, en avant de l'État-major de la place.

La brigade Achard prend son bivouac en dehors de la porte d'Alger (Bab El-Dzaïr) ; la ville, qui est presque déserte, est occupée par des postes français, qui en gardent les points principaux ; la 2e brigade vient bivouaquer en arrière de la 1ère ; la 3e (général Hurel), qui n'arrive que fort tard à sa position, s'établit entre Bab El-Dzaïr et Bab Es-Sebt[1].

La journée du 18 nous avait coûté 30 hommes mis hors de combat.

L'armée séjourne à Blida le 19. L'intention du général Clauzel est d'y laisser une garnison pour défendre la ville pendant qu'il se portera en avant. Cette journée est employée aux préparatifs que nécessite à l'établissement des deux bataillons qui doivent composer la garnison ; on répare aussi à la hâte les conduites d'eau que les Bni-Saiah ont brisées en plusieurs endroits.

Le même jour, les Hadjouth viennent parader devant le front de la brigade Achard, pendant que les Bni-Salah tiraillent sur son flanc gauche. Une charge de cavalerie disperse les premiers; les Kabils sont repoussés dans la montagne par le 20e et le 37e de ligne.

Le 20, l'armée continue sa marche sur Médéa en longeant l'ouad Sidi-el-Kbir.

Le colonel Huilière a été laissé à Blida avec deux bataillons appartenant au 34e et au 35e de ligne, et deux pièces de canon. Redoutant de voir se renouveler

---

(1) Bab Es-Sebt se trouvait alors au coin de la rue Mered, sur la place actuelle du Marché-Européen.

les scènes de pillage de juillet si elle se montrait sympathique aux Français, la plus grande partie de la population avait quitté la ville le jour où nous y entrions pour se réfugier chez les Bni-Salah.

Le 26 novembre, les Bni-Salah, avec l'aide d'El-Hadj-Mohammed-ben-Zamoum, chef des Flicet-Oumellil, attaquent la ville, qui n'est défendue que par une muraille insignifiante, et y pénètrent soit par escalade[1], soit en pratiquant des ouvertures dans les murs, ou en se servant des brèches que le tremblement de terre de 1825 y a faites. Nos deux bataillons, malgré la difficulté de leur position et la supériorité disproportionnée des forces que leur oppose l'ennemi, font payer cher aux Kabils leur agression inattendue. Les rues par lesquelles nos postes se sont retirés sur le corps principal, sont littéralement jonchées de cadavres.

A l'annonce du retour sur Blida du corps expéditionnaire, les Kabils se sont hâtés de regagner leurs montagnes.

Nous reviendrons, plus tard, sur cette importante et dramatique affaire.

Dans le courant d'avril 1831, quelques assassinats furent commis dans l'intérieur de nos lignes ; des cavaliers de l'ar'a des Arabes furent attaqués par les

---

(1) Les murs de Blida n'avaient guère plus de deux piètres d'élévation : ils étaient, d'ailleurs, en 1830, en fort mauvais état, et la présentaient de nombreuses brèches sur tout leur développement.

Bni-Salah et les Bni-Misra, leurs voisins ; l'un de ces cavaliers fut tué dans cette rencontre. Le général Berthezène, qui avait remplacé le général Clauzel, résolut d'aller châtier les tribus coupables. A cet effet, il part d'Alger, le 7 mai, à la tête de 4,000 hommes, et se porte sur les Bni-Misra, qu'il frappe d'une contribution de quelques bœufs ; de là, il se rend chez les Bni-Salah, et les somme de livrer les hommes qui ont attaqué les cavaliers de l'ar'a, les coupables, d'après ses renseignements, devant appartenir à leur tribu. Les Bni-Salah demandent du temps pour les rechercher ; mais ils profitent du répit que leur accorde le général pour se retirer chez les Bni-Msâoud avec tout ce qu'ils peuvent emporter. Après avoir attendu vainement, pendant toute la nuit, le retour des Bni-Salah, le général fait saccager quelques-uns de leurs villages ; il s'élève jusqu'à Tizza sans rencontrer de résistance ; là, seulement, il reçoit quelques coups de fusil d'un groupe de Kabils soutenant la queue de l'émigration. Nous y avons un homme tué. Le général redescend ensuite la montagne sans être inquiété, et vient camper sous Blida, où nous n'entrons pas. Les habitants envoient des vivres à la colonne. Les troupes rentrent à Alger le 13 mai.

La position critique dans laquelle se trouve le baï Mosthafa-ben-El-Hadj-Omar, que nous avions installé à Médéa l'année précédente, nécessite une nouvelle expédition sur cette ville, évacuée par nos troupes depuis le janvier 1831.

Le 25 juin de cette année, le général Berthezène dirige un corps expéditionnaire sur la capitale du Tithri, où il arrive sans être trop inquiété. Mais, au retour, 6,000 Kabils l'attendent sur les crêtes des Mouzaïa et l'attaquent avec leur impétuosité ordinaire. Les Bni-Salah, oubliant un instant leur vieille haine contre les Mouzaïa, ont fourni leur contingent à la cause commune : ils occupent, sur la rive, droite de la Cheffa, le point où la route de Médéa à Blida franchit cette rivière. La colonne longe la rive gauche, et passe l'ouad Ech-Cheffa plus bas, dans la direction du haouch Hadji.

Dans cette circonstance, la coopération des Bni-Salah se borne à cette démonstration.

En novembre 1832, les Bni-Salah trouvaient encore l'occasion de se montrer hostiles à nos troupes : un homme des Bni-Djâad, nommé Ahmed-ben-Chanâan, qui, en 1830, la veille de la bataille de Sthaouêli, s'était mis en communications avec les Français, et qui, s'appuyant sur la confiance du duc de Rovigo, qu'il avait su capter, intriguait à présent pour se faire, reconnaître hakem de Blida par les habitants, avait rencontré de leur part une assez forte opposition à ses projets ; il courait même dans cette ville quelques dangers qu'il ne se souciait pas de braver, et contre lesquels il s'abrita en se réfugiant prudemment à Alger. Le duc de Rovigo, qui, depuis longtemps déjà, avait projeté une expédition sur Blida, saisit l'occasion de l'insuccès de son protégé pour donner suite à son dessein.

Le 20 novembre, une petite colonne commandée par le général Faudoas se réunit sur l'ouad El-Kerma, et se présente le lendemain au soir devant Blida. Comme en 1831, les habitants avaient abandonné la ville à l'approche de nos troupes, et s'étaient réfugiés, avec ce qu'ils avaient de plus précieux, dans le village de Sidi-Ahmed-El-Kbir.

Le 21, une partie du corps expéditionnaire, commandée par le général Trezel, chef d'État-major du corps d'occupation, se porta sur ce village, qui fut livré au pillage. Au retour, le détachement du général Trezel fut reçu à coups de fusil par les Bni-Salah, qui s'étaient embusqués sur les hauteurs commandant la rive droite de l'ouad ; nos troupes sortaient de cette gorge et rentraient à Blida sans pertes sérieuses.

Le lendemain, 22 novembre, la colonne expéditionnaire reprit la route d'Alger après avoir ouvert de larges brèches dans le mur d'enceinte de Blida.

A partir de 1833, la province du R'arb (Ouest) devient le théâtre de la guerre. Une nouvelle puissance vient de se révéler dans l'Ouest : Abd-el-Kader, devenu le chef de la ville de Mâskara à la fin de 1832, a pris le titre de bey de la province d'Oran, et commence contre nous cette lutte de quinze années, dont le dernier acte devait se dénouer, le 21 décembre 1847, au col de Guerbous, par la soumission de cet homme extraordinaire.

Dans la province d'Alger, la guerre se réduit, de 1832 à 1835, à la répression des brigandages et des

assassinats que commettent, dans la Mtidja, les trop fameux Hadjouth. Les Bni-Salah, que, d'ailleurs, nous n'inquiétons guère, ne bougent pas de leurs montagnes ; ils se bornent à donner des *hakem* (gouverneurs) à Blida, et à les en chasser dès qu'ils leur déplaisent. Cette innocente distraction dure jusqu'en 1838, époque à laquelle nous fûmes en mesure, par l'occupation de la ville, de maintenir ceux que nous avions investis de cette fonction.

En traitant avec Abd-el-Kader, en février 1834, le général Desmichels reconnaissait son autorité ; nous avions décidément fait un sultan du fils de Mohi-ed-Din. Aussi, son premier acte de puissance fut-il de passer le Chelef, limite de son territoire, et d'instituer, en son nom, des khalifa dans les villes de Médéa et de Miliana, que nous avions évacuées depuis quelques mois. On sentait que la paix devait être de courte durée.

Le désastre du 28 juin 1835 sur l'ouad El-Mokthâ(1) avait fait saigner le coeur de la France ; car, il faut bien le dire, les revers nous sont d'autant plus sensibles que nous en avons moins l'habitude. Il nous fallait une éclatante revanche : on décida donc qu'une armée irait attaquer l'Émir au centre même de sa puissance. Une expédition fut, en conséquence, décidée contre la ville de Mâskara.

(1) *Mokthâ*, que nous écrivons *Macta*, vient de *kthâ*, qui signifie *couper*. Un *mokthâ* est donc le point où l'on *coupe*, où l'on passe une rivière, un *gué*, enfin.

Abd-el-Kader n'ayant pu, par la voie diplomatique, détourner le danger qui le menaçait, chercha son salut, par un appel au *djahad* (guerre sainte), dans un soulèvement général des Arabes contre les Français.

Une vive fermentation, qui se communiqua rapidement de l'Ouest à l'Est, agita bientôt les tribus de la province d'Alger. On ne tarda pas à apprendre que Sid El-Hadj Mohi-ed-Din-es-Sr'ir, qui commandait à Miliana au nom d'Abd-el-Kader, se préparait à envahir la Mtidja avec des contingents considérables. En effet, dans les premiers jours d'octobre 1835, six mille Arabes, au nombre desquels figuraient trois ou quatre cents Bni-Salah, vinrent, sous la conduite du khelifa de Miliana, insulter le camp de Bou-Farik. Le maréchal Clauzel répond à cette provocation en marchant sur Blida avec quatre mille hommes ; il chasse l'ennemi devant lui, et le bat aux passages de la Cheffa et de l'Ouedjer, où il avait essayé de faire tête.

Les Bni-Salah, qui, dans ces combats, avaient fait des pertes sérieuses, s'étaient empressés de regagner leurs montagnes.

Le 21 octobre, le maréchal se présenta devant Blida, qui lui ouvrit ses portes et fournit du pain à sa troupe.

Le corps expéditionnaire alla coucher à Bou-Farik le même jour, et rentra à Alger le lendemain 22.

Après le succès de Tlemsen, le khelifa de Médéa, Sid Mohammed-ben-Aïça-el-Berkani, avait abandon-

né cette dernière ville. Il ne pouvait entrer dans les projets du maréchal Clauzel d'occuper définitivement la capitale du Tithri : la faiblesse numérique de l'armée d'occupation ne le lui permettait pas ; mais il pouvait tenter d'y installer un bey au nom du Gouvernement français, bien que, pourtant, le succès de cette combinaison fût plus que douteux. Dans tous les cas, une expédition sur Médéa présentait cet avantage de punir les Kabils de ce qu'on appelait alors leurs *brigandages*, et de permettre d'ouvrir une route à travers leurs montagnes pour nous les rendre plus accessibles.

Le Gouverneur général, suivi de Mohammed-ben-Hoçaïn, le futur bey de Médéa, part de Bou-Farik le 30 mars 1836 à la tête d'une division de sept mille hommes, et arrive sur l'ouad Ech-Cheffa sans être inquiété ; mais à peine a-t-il franchi cette rivière, que les Bni-Salah, et autres Kabils de la rive droite, l'attaquent audacieusement sur son flanc gauche. La vivacité de leur feu n'arrête pas un instant la colonne.

Dans les combats qu'il nous fallut livrer, du 1er au 3 avril, pour nous rendre maîtres de la Tniya des Mouzaïa et des positions qui commandent la route de Médéa, nous retrouvons les contingents des Bni-Salah apportant leur part d'intrépidité dans les actions sanglantes de ces trois journées : « Ceux de ces Kabils, dit un témoin oculaire, que le canon et la mousqueterie n'arrêtaient pas dans leur course, venaient se ruer avec fureur sur les soldats français, lesquels les

rejetaient à la baïonnette par-dessus les rochers. » Écrasés, malgré leur courage et leur nombre, dans ces engagements successifs, les Kabils cessent leurs attaques et ne reparaissent plus. On leur avait pris ou tué plus de sept cents hommes.

Le 4 avril, le général Desmichels entrait à Médéa, où le bey Mohammed-ben-Hoçaïn était déjà installé. Après lui avoir laissé des armes et des munitions, la colonne se retira ; elle trouvait derrière elle une route de 15,000 mètres de développement, praticable à l'artillerie de campagne, que le Génie avait exécutée en six jours, sous la protection de troupes continuellement occupées à repousser l'ennemi.

Comme il était facile de le prévoir, le bey Mohammed-ben-Hoçaïn, réduit à des ressources arabes, ne peut se maintenir à Médéa. Un mois après son installation, les Soumata, les Mouzaïa et les Bni-Salah, ayant à leur tête le khelifa de Miliana, Sid El-Hadj-Mohi-ed-Din-es-Sr'ir, marchent sur Médéa, et s'emparent de notre bey, qu'ils livrent à ce khelifa d'Abd-el-Kader.

En août 1836, nous retrouvons les Bni-Salah attaquant, de concert avec les Mouzaïa et les Hadjouth, les troupes chargées d'exécuter les travaux pour l'établissement d'avant-postes entre le camp de Bou-Farik et la Cheffa.

Le 14 septembre, le général de Brossard, qui venait, d'après l'ordre du Gouverneur général, d'abandonner le camp de la Cheffa, nouvellement établi, se

présente devant Blida, et pose son camp en dehors de la ville. Le 15, il pousse une reconnaissance dans les montagnes des Bni-Salah, qui le reçoivent à coups de fusil ; il apprend, en même temps, que plusieurs tribus kabiles se préparent à venir le combattre. Le général, qui ne veut point paraître reculer devant des Arabes, reste dans sa position. Le 16, les Kabils s'embusquent dans les jardins qui entourent Blida, et ne cessent d'inquiéter le camp français ; quelques cavaliers hadjouth viennent aussi tirailler avec nos troupes. La journée du 17 se passe, comme celle du 16, à escarmoucher. Les Bni-Salah ont, de plus, détourné les eaux qui alimentent le camp français. La position n'étant plus tenable, le général de Brossard quitte Blida le 18 et va s'établir sur l'ouad El-Allaïg.

Le 22 octobre, les Bni-Salah et les R'ellaï viennent tirailler avec les troupes du général de Brossard, qui établissent un blockhaus aux Oulâd-Iâïch[(1)] ; ils détournent les eaux qui alimentent le camp.

Le 24, les attaques des Kabils devenant plus sérieuses, le général de Brossard envoie dans leurs montagnes un bataillon, qui les disperse et leur brûle quelques habitations.

En novembre, le khelifa El-Hadj-Es-Sr'ir, cherchant à profiter de l'affaiblissement de nos forces, amené par le départ des troupes destinées à l'expédi-

(1) Sur l'emplacement où s'éleva plus tard le village de Dalmatie.

tion de Constantine, lance, le 8 de ce mois, son neveu Mohammed-ben-Allal[1] sur la Mtidja avec quelques centaines de Hadjouth et deux mauvaises pièces de canon. Les Bni-Salah se joignent à lui et lui forment, avec ses cavaliers, un effectif de mille à douze cents combattants. Ce parti attaque le nouveau blockhaus des Oulad-Iâïch avec son innocente artillerie. Les effets qu'il en attendait ayant été absolument nuls, il renvoya ses pièces à Miliana et ses fantassins dans leurs montagnes.

Le 9 novembre, il attaqua, avec sa cavalerie, nos avant-postes en avant de Bou-Farik, et les fractions des Bni-Khelil qui s'étaient placées sous leur protection.

Le même jour, le général Rapatel partait d'Alger avec une colonne de 2,500 hommes et quelques pièces d'artillerie ; il couche à Douéra, ravitaille, le lendemain, les divers blockhaus en avant de Bou-Farik, et va bivouaquer au petit camp de Sidi-Khelifa. Le 11, il se met à la recherche de Mohammed-ben-Allal, qui, la veille, avait incendié plusieurs fermes entre ces blockhaus. Le général s'avance jusque sur la Cheffa, et se dirige ensuite sur Blida. Les Hadjouth, qui se sont tenus hors de portée pendant la journée du 10, viennent tirailler avec l'arrière-garde. Chargés par les Chasseurs d'Afrique, leurs masses s'évanouissent aussitôt en tourbillonnant.

Le hâkem de Blida ne s'étant pas présenté à l'arrivée

(1) Plus connu sous le nom de Sidi Mbarek.

de la colonne sous les murs de cette ville, le général Rapatel la fait canonner pendant quelques instants, et reprend le chemin de Bou-Farik.

Les gens de Blida, et les Bni-Salah qui, au bruit du canon, s'étaient hâtés de descendre de leurs montagnes, suivent la colonne jusqu'au delà de Blad-el-Djedida en tiraillant avec l'arrière-garde.

Soit lassitude de la part des Arabes de la province d'Alger, soit le besoin de se préparer à une lutte nouvelle, il n'en est pas moins vrai qu'il y eut, pendant les premiers mois de l'année 1837, une sorte de trêve tacite entre nous et nos opiniâtres ennemis. L'arrivée à Médéa, le 22 avril, de l'émir Abd-el-Kader vint ranimer dans toutes les tribus, voire même parmi celles que leur position rangeait tout à fait sous notre dépendance, l'esprit d'hostilité qui y sommeillait depuis quelques mois. La plupart de ces tribus envoyèrent secrètement des députations au sultan, Blida ne fut pas la dernière à lui expédier ses députés. Les villages arabes placés sous le camp de Bou-Farik offraient, en même temps, des présents au khelifa de Miliana pour en obtenir qu'il les protégeât contre les Hadjouth, lesquels ne cessaient de les attaquer. Cet état de choses, extrêmement alarmant, pouvait aboutir à la révolte de toutes les tribus de la Mtidja, et il devenait urgent d'y porter remède.

Le général Damrémont, qui venait de remplacer le maréchal Clauzel dans le Gouvernement général de l'Algérie, pensa que l'occupation définitive de Blida

était le seul moyen de détruire l'effet produit sur les Arabes par le voisinage d'Abd-el-Kader. Cette opération prévenait, en outre, une insurrection générale en séparant les tribus de l'Est de celles de l'Ouest.

Le Gouverneur général ayant réuni, le 28 avril, à Bou-Farik, une colonne expéditionnaire, se porta, de sa personne, avec quelques troupes, sur Blida pour en reconnaître les abords. Le hakem, le kadhi et les notables de la ville se rendirent auprès de lui pour l'assurer de leur soumission; mais un parti de Bni-Salah et de Hadjouth voulant, sans doute, protester contre cet acte des autorités blidiennes, tira sur nos troupes, et même sur un aide-de-camp du Gouverneur qui, par son ordre, cherchait à entrer en pourparlers avec eux. Après avoir reconnu sommairement les abords de la ville, le général Damrémont reprit le chemin de Bou-Farik.

Les Bni-Salah et les Hadjouth avaient également regagné leurs tribus, dans la pensée que l'excursion du général Damrémont n'était, comme de coutume, qu'une simple promenade de nos troupes.

Mais le lendemain, 29 avril, avant le jour, le Gouverneur général s'était remis en route dans la direction de Blida. Ses troupes furent divisées en trois colonnes : la première, commandée par le général Bro, devait se porter dans les montagnes des Bni-Salah en tournant Blida par la droite ; la deuxième, aux ordres du général Négrier, exécutait un mouvement semblable par

la gauche ; la troisième, conduite par le colonel Schauenbourg, avait pour mission de se diriger droit sur Blida par la plaine. Le Gouverneur marchait avec cette colonne du centre. A son signal, les troupes s'ébranlèrent dans l'ordre indiqué, et, avant neuf heures du matin, Blida était cernée par nos soldats, qui, maîtres des hauteurs, paralysaient tout mouvement offensif des Bni-Salah. Quelques coups de fusil seulement furent tirés sur la colonne du général Bro.

Après avoir visité avec soin la ville et ses abords, le général Damrémont reconnut que l'occupation projetée exigeait plus de dépenses et de travail qu'il ne pouvait en consacrer à cette opération ; la destruction de la plus grande partie des jardins et des vergers lui fut, en outre, présentée comme indispensable à la défense. En présence des difficultés qu'on lui opposait, le Gouverneur renonça à son projet, et reprit avec ses troupes le chemin de Bou-Farik.

Le traité de la Thafna, signé le 30 mai, et par lequel l'Émir obtenait, dans la province d'Alger, la souveraineté des villes de Médéa et de Miliana, vint, au grand mécontentement des tribus voisines de Blida, leur donner un repos qu'elles n'avaient pas demandé, et dont il était facile de prévoir qu'elles ne s'accommoderaient pas longtemps. En effet, il devait en coûter énormément aux Hadjouth de renoncer à leur honorable profession d'écumeurs de la Mtidja; nous ajouterons même qu'ils ne purent jamais se défaire

complètement de leur mauvaise habitude de razer les Bni-Khelil ; du reste, on le leur pardonnait presque en pensant que c'était plus fort qu'eux. Mais les plus à plaindre de nos ennemis étaient bien les Kabils habitant le massif au sud de Blida, quand, perchés sur leurs sommets, ils voyaient ces diables de Hadjouth emportant, de toute la rapidité de leurs coursiers, le butin qu'ils faisaient journellement sur les tribus de la rive droite de la Cheffa placées sous la protection de nos postes avancés; les Bni-Salah surtout en mouraient littéralement de jalousie ; malheureusement pour ces montagnards, le genre d'opérations auquel se livraient les Hadjouth exigeait surtout de la célérité, et les Kabils, tous fantassins, sentaient bien qu'ils ne pouvaient guère se risquer dans la plaine sans rencontrer la pointe du sabre de nos terribles *Sarsour* (Chasseurs d'Afrique).

Dès le mois de novembre, le pillage et les assassinats recommencèrent entre la Cheffa et Blida. Les Hadjouth coopéraient évidemment pour la plus forte part à ces sortes d'expéditions ; mais les Kabils n'y restaient pas non plus absolument étrangers, et, plusieurs fois, à la faveur des broussailles dont était couverte alors la Mtidja, ils purent se glisser, la nuit, vers quelque *dououar*(1) de nos alliés pour s'approprier le bien d'autrui, ou dans les environs de nos avant-postes

(1) *Dououar*, assemblage de tentes disposées sur une lune circulaire.

pour tâcher d'y surprendre quelque imprudent, et se faire un trophée de sa tête.

Le maréchal Valée, qui, en novembre 1837, avait succédé au général Damrémont, tué devant Constantine, faisait bien, de temps à autre, quelque représentation au khelifa de Miliana au sujet de cette violation flagrante du traité de la Thafna ; mais Sid Mohammed-ben-Allal, qui avait remplacé son oncle El-Hadj-Es-Sr'ir, répondait invariablement et très judicieusement que, si nous nous contentions d'occuper les villes du littoral, nous n'aurions pas d'embarras dans les terres. Le fait est que nous étions singulièrement envahisseurs, et que nous méritions bien les reproches du khelîfa Ben-Allal.

Tandis que nos adversaires violaient tous les jours ouvertement et brutalement le traité du 30 mai 1837, nous en observions toutes les clauses avec une religieuse naïveté. Cette candeur nous honorait certainement ; mais, enfin, nous faisions là un métier de dupes qui était loin d'avancer nos affaires dans le pays; nous prouvions d'abord, en traitant avec les Arabes, que nous ne tenions aucun compte des leçons du passé. Il suffisait, d'ailleurs, d'ouvrir le Koran pour y voir que, déjà, du temps de Mahommed, les Arabes ne se piquaient pas d'une extrême bonne foi dans l'observation des traités, et qu'ils ne les regardaient comme obligatoires que lorsqu'ils étaient les plus faibles, et qu'ils ne pouvaient faire autrement. En effet, le Prophète,

qui les connaissait, leur dit au verset 94 de la XVIe sourate : « Ne ressemblez point à cette femme qui a défait le fil qu’elle avait tordu solidement ; ne faites point de serments perfides parce que vous voyez qu’une troupe ennemie se trouve être plus nombreuse que la vôtre. »

VI

Occupation de Blida. — Création des Camps Supérieur et Inférieur. — Escarmouches autour de Blida. — Le khelifa El-Berkani vient s'établir, avec ses Réguliers, chez les R'ellaï. — Déclaration de guerre de l'Émir Abd-el-Kader. — La guerre aux convois. — Attaques incessantes des Bni-Salah. — Le khelifa Mohammed-ben-Allal vient prendre position chez les Bni-Salah avec ses Réguliers ; il y est rallié par ceux d'El-Berkani. — Misères des troupes du Camp-Supérieur.

Il y avait déjà près d'un an que le général Bugeaud avait signé avec, l'Émir le traité de la Thafna, et pourtant nous n'avions pas encore occupé Blida qu'il nous laissait. Bien que ce fût une assez mauvaise position militaire, puisqu'elle est commandée sur trois de ses faces par

les hauteurs du pays des Bni-Salah et des R'ellaï, cette place avait cependant son importance, en ce sens qu'elle nous rendait maîtres de tout le pays compris entre l'ouad Ech-Cheffa et l'ouad El-Khadhra, et des chemins de Médéa, dont nous n'étions plus qu'a une marche, et qu'elle pouvait nous permettre, en y créant des ouvrages, de tenir en échec les populations des montagnes auxquelles Blida est adossée. Cette occupation avait encore l'avantage de porter plus au sud notre base d'opérations, et de protéger plus efficacement l'importante tribu des Bni-Khelil ; elle marquait enfin une certaine tendance vers des idées d'expansion au delà des villes du littoral, et montrait aux Arabes que notre intention n'était pas de plier bagages de sitôt pour nous rembarquer, espoir dont l'Émir et les siens s'efforçaient de les bercer. Il y avait donc, on le voit, un intérêt sérieux à planter définitivement nos drapeaux sur les murailles d'une ville que nous étions obligés, pour ainsi dire, de disputer aux Bni-Salah chaque fois que nous avions besoin d'y passer.

Cette occupation ayant été résolue, le maréchal Valée se mit en marche le 2 mai 1838 avec le 24e, le 47e et le 48e de ligne pour l'effectuer. Le 3, la colonne expéditionnaire était devant Blida. Le Gouverneur général est reçu à l'entrée des jardins par le hakem de la ville, Mohammed-ben-Amarouch, les *oulama* (savants) et les notables. Sid Mohammed-ben-Brahim, kaïd des Bni-Salah et des Bni-Msâoud, avec lesquels

nous vivions peu près en bonne intelligence depuis quelque temps, s'était joint au cortège pour complimenter le maréchal.

Après avoir confirmé les autorités dans leurs fonctions, le Gouverneur, qui craignait que l'occupation immédiate de la ville, mal disposée d'ailleurs pour y loger des troupes, ne provoquât l'émigration de la population, ou n'amenât des collisions entre nos soldats et les habitants, le Gouverneur, disons-nous, décida la formation de deux camps retranchés, qui auraient surtout pour but de couvrir Blida et de la protéger contre les excursions des Hadjouth.

L'un de ces camps, que les Français appelèrent Camp-Supérieur[1] à cause de sa position dominante, et que les Arabes nommèrent *Mehallet el-Kbira* (le grand camp) à cause de son importance, fut placé à 1,800 mètres au nord-ouest de Blida, sur un point commandant la plaine autour de lui, et d'où l'on découvre au loin le pays des Hadjouth et la ville d'El-Koleïâa. Le second de ces camps, qui fut désigné sous le nom de Camp-Inférieur[2] par les Français, et sous celui de *Mehallet es-Sr'ira* (le petit camp) par les Arabes, fut établi à 1,500 mètres au nord de Blida, de manière à couvrir la route qui conduisait du blockhaus de Mered au Camp-Supérieur. La communication entre

(1) C'est dans l'enceinte du Camp-Supérieur qu'on éleva, en 1843, le village de Joinville.

(2) L'enceinte du Camp-Inférieur renferma également, en 1843, le village de Montpensier.

ces deux camps, qu’on relia par une route, fut couverte par une redoute établie à 500 mètres en avant du Camp-Supérieur.

Le commandement de ces deux postes fut donné au général Galbois.

L’espèce de paix, ou de trêve plutôt, dont jouissait la Mtidja ne pouvait être de longue durée ; on sentait que l’inaction des tribus de la rive gauche de l’ouad Ech-Cheffa devait cesser à la première occasion, et qu’elles n’attendaient qu’un prétexte pour recommencer sérieusement la guerre au butin, qui était aussi indispensable à leur existence que la course en mer l’était jadis à celle du gouvernement des pachas.

Dans cette prévision de la rupture de la paix, on profite des derniers mois de l’année 1838 pour assurer, par des travaux de fortification, la possession de Blida : ainsi, le Camp-Supérieur établit un blockhaus sur la rive droite de l’ouad Sidi-El-Kbir, à l’entrée du Champ-de-Mars actuel ; le Camp-Inférieur en élève un second entre lui et la ville ; il en transporte un autre sur les hauteurs qui dominent aujourd’hui les moulins français du faubourg de Bab Er-Rahba ; une redoute est créée sur la Koudïet-El-Misraouï au sud-est de Blida ; la Koudïet-Mimich est également fortifiée et reçoit un blockhaus.

Par ces ouvrages, nous sommes maîtres des eaux de l’ouad Sidi-El-Kbir, qui alimentent les fontaines de la ville et les deux camps, nous tenons en respect

les Bni-Salah, et nous les empêchons de troubler la tranquillité des habitants de Blida.

L’établissement de ces redoutes et blockhaus ne se fit pas, bien entendu, sans quelques protestations à coup de fusil de la part des Bni-Salah; mais on passa outre, et nous n’eûmes à regretter la perte que de quelques hommes.

Dans le courant du mois d’août, le général Guingret remplaça le général Galbois dans le commandement des camps de l’ouest de la province d’Alger.

On comprit bientôt que la création de ces postes étaient insuffisante pour le but qu’on se proposait, et qu’il restait à prendre une mesure d’un intérêt plus urgent en prévision d’hostilités prochaines : nous voulons parler de l’occupation effective de Blida qui, malgré le voisinage de nos deux camps, n’en était pas moins le rendez-vous des Hadjouth, et le marché où ils vendaient ostensiblement le produit de leurs déprédations. Cette occupation ayant été décidée par le Gouverneur général, le colonel Duvivier, du 24e de ligne, fut chargé de l’effectuer. Le 7 février 1839, il s’empara de la ville haute (partie sud-est) sans résistance, y posa un blockhaus, et fit commencer aussitôt les murs et les fossés de la nouvelle citadelle.

Nous avons dit, au commencement de ce récit, que, dès le 22 juillet 1839, quinze cavaliers Hadjouth, conduits par Brahim-ben-Khouïled, poussèrent l’audace jusqu’à venir attaquer, en traversant le pays

des Bni-Salah, qui leur avaient livré passage, les conducteurs de deux prolonges du Train chargeant des pierres dans le lit de l'ouad Sidi-El-Kbir.

Nous avons vu que cet acte d'hostilité fut bientôt suivi de la défense, faite par l'Émir aux tribus voisines de la Cheffa, de labourer leurs terres. Ce n'était pas encore la guerre, mais on sentait qu'elle était proche ; aussi, nos soldats se préparaient-ils à quitter la pioche pour reprendre le fusil.

Du moment que les Hadjouth comprirent que la guerre était dans la pensée de l'Émir et de ses lieutenants, ils ne se gênèrent plus : ils firent en grand la guerre aux troupeaux. Chaque jour, les tribus alliées avaient à se plaindre de ces audacieux voleurs.

Trois mois se passent ainsi en razias, en escarmouches, en coups de main ; les Hadjouth seuls y prennent part ; les Kabils n'ont pas encore bougé. On remarque cependant un certain mouvement chez les Bni-Salah ; ils paraissent prendre des dispositions, choisir des positions ; on les voit rassemblés en grand nombre sur les dernières pentes de leurs montagnes ; ils discutent et gesticulent avec chaleur, puis ils se séparent pour revenir le lendemain. Le colonel Duvivier, qui vient d'être fait général, et qui a été maintenu dans son commandement de Blida, a compris que ces rassemblements présagent une attaque prochaine de la part de ces Kabils ; aussi fait-il pousser le plus activement possible les travaux de la citadelle, et ceux

qui lui paraissent indispensables pour mettre Blida à l'abri d'un coup de main.

Ainsi que le général Duvivier l'avait prévu, les Bni-Salah commencent à tirer sur la ville dans les derniers jours d'octobre : établis par petits groupes sur les premiers mamelons de la rive gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir, distants de 3 à 400 mètres de la partie sud de la ville ; embusqués dans les vergers et les broussailles qui couronnent ces hauteurs, ils dirigent chaque jour des feux plongeants sur la citadelle, que leur position domine complètement.

Le 1er novembre, à la nuit, les crêtes du massif des Bni-Salah, depuis la Cheffa jusqu'aux sources de 1'ouad Sidi-El-Kbir, se couvrent de feux qui se communiquent presque instantanément, dans cette étendue, de l'ouest à l'est ; des signaux répondent à ces feux chez les R'ellaï et les Bni-Misra. Bientôt les hauteurs qui enserrent Blida se constellent de lueurs sinistres qui se meuvent comme des feux follets sur la masse sombre des montagnes. Des cris, des appels, des menaces se croisent et s'échangent; des groupes se forment tumultueusement, puis disparaissent derrière quelque pli de terrain. On peut distinguer cependant, par le passage de ces groupes devant les *ndhirat* (feux-signaux), que la direction de l'invasion est de l'ouest à l'est.

Nos espions nous apprennent, le lendemain, que ce mouvement a été amené par l'arrivée du khelifa Mohammed-ben-Aïça-el-Berkani à la tête de son bataillon de Réguliers, et des contingents de Médéa, des

Soumata et des Bni-Menad : convoqués pour trois mois au nom du sultan, les traris (fantassins) des *tribus* se sont rendus à l'appel de leur khelifa pour être prêts à toute éventualité.

El-Berkani alla prendre, nous l'avons dit plus haut, ses bivouacs sur les crêtes du pays des R'ellaï. Ses Réguliers, et ses troupes irrégulières réunies par tribus, furent cantonnés dans les villages, ou établis sous des gourbis qu'ils construisirent à leur proximité. Le khelifa, l'ar'a (commandant) de l'infanterie, et les kaïds commandant les contingents, dressèrent leurs tentes au centre de leur troupe.

L'ennemi, qui sentait que les garnisons de Blida ou du Camp-Supérieur pourraient bien avoir quelques velléités de chercher à le surprendre, prit, à partir de ce jour, des dispositions militaires qui , selon lui, devaient le garantir contre toute attaque des Français : El-Berkani plaça des grand'gardes et des postes de Réguliers sur les points par lesquels on pouvait arriver à lui : établies sous des *âchaïch* (cabanes faites de branchages) dans des endroits couverts, ces gardes, grâce à leur position dominante, n'avaient, d'ailleurs, à redouter, pendant le jour, aucune tentative de surprise de la part des troupes de Blida ou du Camp-Supérieur.

Les attaques des contingents d'El-Berkani se bornent, pendant le mois de novembre 1839, à quelques coups de fusil tirés sur la ville. Le 13, trois soldats ayant été blessés dans la citadelle même par le feu de quelques Babils embusqués dans les *zenboudj* (oliviers

sauvages) de Sidi Abd-er-Rahman[1], le général Rostolan, commandant supérieur des camps de l'Ouest en l'absence du général Duvivier, résolut de châtier les Bni-Salah. Le 16, pendant la nuit, une compagnie prend position à la redoute de la Koudïet-El-Misraouï, sur les hauteurs de la rive droite de l'ouad Sidi-El-Kbir faisant face à la Koudïet-Mimich ; une autre compagnie part de ce dernier poste, et, guidée par des gens du pays, elle surprend l'ennemi, qui se retire à la hâte après avoir essuyé des pertes assez sensibles.

Ces hostilités incessantes faisaient pressentir une attaque générale de la part d'Abd-el-Kader ; les tribus de la province d'Alger étaient, d'ailleurs, fatiguées, nous l'avons dit, d'un état de paix dont elles ne retiraient aucun bénéfice, et dont neuf années de pillage leur avaient fait perdre et le goût et l'habitude. Voulant conserver le droit de notre côté, et Dieu sait si nous y avions mis de la longanimité, nous attendions que l'Émir nous jetât le gant pour le relever. Il faut ajouter que nous n'étions pas encore en mesure de prendre sérieusement l'offensive.

Abd-el-Kader, qui, dans différentes circonstances, avait essayé de calquer notre organisation militaire, et qui n'avait guère réussi qu'à la parodier grossièrement, voulut aussi, quand il fut prêt, mettre, dans la rupture de la paix, les formes en usage chez les

(1) Les *zenboudj* de Sidi Abd-er-Rahman sont situés sur la rive gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir, derrière l'Abattoir.

nations civilisées : le 19 novembre, un brillant cavalier, montant un cheval richement harnaché, se présente au blockhaus de l'ouad Sidi-El-Kbir[1], en indiquant par des signes que ses intentions n'ont rien d'hostile. Le commandant du poste envoie reconnaître par un sergent, qui revient bientôt rendre compte à son chef que ce cavalier est porteur d'une lettre de l'Émir, lettre qu'il désire remettre lui-même au commandant du blockhaus pour qu'il la fasse parvenir au maréchal Gouverneur général. Le lieutenant chef du poste, comprenant que la circonstance est solennelle, s'apprête à recevoir le cavalier avec tous les égards qu'il croit être dus à l'envoyé d'un homme avec lequel les représentants de la France ont déjà traité deux fois, fait qui, aux yeux du lieutenant, plaçait Abd-el-Kader au rang des souverains. Un caporal, suivi de ses quatre hommes, va porter la réponse du chef du poste à l'envoyé, qui, mettant pied à terre, est introduit dans la redoute à laquelle le blockhaus sert de réduit. Le cavalier remet de la façon la plus courtoise sa dépêche au lieutenant, qui le fait ensuite reconduire en dehors de la redoute avec le même cérémonial. En trois bonds, le cavalier avait disparu dans les figuiers de Barbarie que traversait alors la route de Médéa.

(1) Le blockhaus de l'ouad Sidi-El-Kbir existe encore sur la rive droite de ce cours d'eau, à l'entrée du Champ-de-Mars actuel.

Cette dépêche, à l'adresse du maréchal Valée, était tout simplement la déclaration de guerre de l'Émir; elle était ainsi conçue :

« Le seigneur El-Hadj-Abd-el-Kader, commandeur des Croyants, au maréchal Valée :

Le salut sur ceux qui suivent le chemin de la vérité.

Ta première et ta dernière lettre nous sont parvenues. Nous les avons lues et nous les avons comprises. Je t'ai déjà écrit que tous les Arabes, depuis Oulaça jusqu'au Kef, sont d'accord pour faire la guerre sainte. J'ai fait ce que j'ai pu pour combattre leur dessein, mais ils ont persisté. Personne ne veut plus de la paix ; chacun se dispose à la guerre. Il faut que je me range à l'opinion générale pour obéir à notre sainte loi. Je me conduis loyalement avec toi, et t'avertis de ce qui se passe. Renvoie mon consul qui est à Oran, afin qu'il rentre dans sa famille. Tiens-toi prêt. Tous les Musulmans déclarent la guerre sainte. Tu ne pourras, quoi qu'il arrive, m'accuser de trahison. Mon cœur est pur, et je ne ferai jamais rien de contraire à la justice.

Écrit le lundi soir à Médéa, le onze de reumdhan 1255 (18 novembre 1839). »

P. S. « Lorsque j'ai écrit au Roi, il m'a fait répondre que tu avais la direction de toutes les affaires pour

la paix comme pour la guerre. « Je choisis la guerre, ainsi que tous les Musulmans. Tiens-toi pour averti, et réponds ce que tu jugeras à propos, puisque c'est à toi à parler et non à un autre. »

Dès le commencement de novembre, l'Émir, qui, de Takdimt, était accouru à Médéa, y avait convoqué ses khelifas par une lettre qui se terminait ainsi :

« La trahison est partie de chez l'infidèle ; ses preuves de perfidie ont éclaté; il a traversé, sans mon autorisation, le pays qui m'est soumis(1). Relevez vos bernons et serrez vos ceintures pour le combat; il est proche. Le trésor public n'est pas riche ; vous-mêmes vous n'avez pas l'argent nécessaire pour faire la guerre ; donc, aussitôt cet ordre reçu, prélevez la *mâaouna*(2). Hâtez-vous, et venez me rejoindre à Médéa, où je vous attends. Salut. »

Les khelifas, accourus à Médéa à l'appel de leur sultan, avaient été unanimes pour demander la guerre sainte. C'est à la suite de cette réunion que l'Émir avait adressé au maréchal Valée la déclaration de guerre dont nous avons donné la teneur plus haut.

---

(1) Allusion au passage des Biban (Portes (le Fer) effectué le 28 octobre 1839.

(2) Impôt extraordinaire prélevé dans un but religieux.

Abd et Kader donnait en même temps l'ordre à Mohammed-ben-Allal et à El-Berkani d'envahir la Mtidja par le sud et par l'ouest ; les contingents de Sid Ahmed-ben-Salem, khelifa du Hamza, devaient s'y précipiter par l'est.

Les raisons par lesquelles l'Émir cherchait à justifier la rupture de la paix n'étaient pas de première valeur ; mais enfin nous devions nous estimer très heureux qu'il daignât nous en donner ; il s'était, du reste, tellement passé de cette formalité depuis cinq mois que duraient les hostilités, qu'il aurait pu, sans trop d'inconvénients, s'en dispenser encore.

Les optimistes quand même, les partisans de l'occupation restreinte, les croyants aux traités avec les Arabes, doivent être fixés aujourd'hui sur la valeur de leur système ou de leurs illusions : c'est bien la guerre cette fois, et croyez-le bien, la guerre avec toutes ses fureurs, ses acharnements, ses terribles représailles ; la guerre avec ses ruses sanglantes, avec ses embuscades nocturnes, ses tueries en détail, chasse à l'ennemi sans trêve ni merci, où le *kheudmi*(1) et le plomb seront également impitoyables.

Nous aurons occasion de parler plus loin des misères, des privations, des maladies, des jours sans repos, des nuits sans sommeil que souffrirent nos admirables soldats de 1839 à 1841. A aucune époque de notre histoire, l'armée n'avait montré autant de patient

(1) Couteau arabe ne se fermant pas.

courage, autant de dévouement, autant de moral, autant d'héroïsme que pendant cette période de blockhaus, de faim, de soif, de fièvres et de combats.

La déclaration de guerre de l'Émir fut aussitôt suivie de la défection de nos tribus alliées. Travaillées et menacées par les lieutenants d'Abdel-Kader, qui leur reprochaient leur alliance avec le Chrétien, et qui leur montraient notre impuissance à les protéger, elles avaient passé la Cheffa ou le Harrach pour rejoindre leurs coreligionnaires.

Blida et ses deux camps tiraient leurs eaux de l'ouad Sidi-El-Kbir ; il fallait prévoir le cas où les Bni-Salah chercheraient à les détourner, et cela leur était d'autant plus facile qu'elles traversaient leur pays. On y avait pensé déjà ; mais les travaux exécutés en vue de s'assurer cette précieuse ressource étaient d'une évidente insuffisance. Le Génie se hâta de construire une digue qui permit de faire arriver les eaux à la citadelle[1] de Blida et aux Camps Supérieur et Inférieur; des blockhaus placés sur chaque rive assurèrent la protection de cette digue, et la communication entre les ouvrages de Koudïet-Mimich et de Koudïet-El-Misraouï.

---

(1) La Citadelle, qui renfermait tous nos établissements militaires, se composait, en 1839, des murs en pisé de la ville, raccordés par des ouvrages en terre. L'une des faces de la Citadelle était encore marquée, il y a quelques années, rue Bab-Es-Sebt.

Nous allons entrer dans la période désastreuse de la guerre aux convois. Que d'héroïsme dépensé dans ces luttes obscures où nous combattions toujours un contre dix, et que de sang nous eussions pu épargner si notre fatale confiance et notre incorrigible mépris du danger ne nous eussent empêchés de faire notre profit des sanglantes leçons que nous recevions tous les jours ! A nous voir négliger les précautions les plus élémentaires, c'était à croire que le sens de la prudence nous faisait absolument défaut. Il est vrai que, dans l'armée française, le mot *prudence* a toujours été le synonyme de *timidité*. Nous verrons plus loin que nous avons souvent payé cher cette chevaleresque interprétation.

Nous ne nous occuperons, dans le récit qui va suivre, que des faits auxquels sont mêlés les Bni-Salah, nous réservant de revenir sur les intéressantes et glorieuses actions de guerre qui ont eu pour théâtre, de 1839 à 1842, le quadrilatère marqué par Bou-Farik, Blida, l'embouchure de l'ouad Sidi-El-Kbir et la corne ouest du bois du Mzâfran.

Surprise par la déclaration de guerre de l'Émir, à laquelle on devait pourtant s'attendre, affaiblie par la fièvre et la dysenterie, menacée par un ennemi qui, chaque jour, recevait de nouveaux contingents, l'armée ne pouvait raisonnablement conserver tous les points militaires qu'elle avait occupés pendant la trêve. On décida donc que les troupes seraient concentrée

à Bou-Farik et au Camp-Supérieur; et que le Camp-Inférieur et les postes établis entre la Cheffa et l'ouad El-Harrach seraient évacués. Cette opération eut lieu du 23 novembre au 4 décembre. Par suite de ces évacuations, un peu plus de 2,000 hommes se trouvèrent réunis, tant à Blida qu'au Camp-Supérieur, sous les ordres du général Duvivier. C'est donc à cette poignée de braves qu'est réservée la pénible tache, jusqu'à ce que nous soyons en mesure de prendre l'offensive, de tenir en échec cette nuée d'ennemis qui l'enlacent et qui la harcèlent sans repos ni trêve.

La situation entre les troupes de la garnison de Blida et les Bni-Salah n'avait pas changé depuis la fin d'octobre ; c'était toujours cette agaçante fusillade d'un ennemi invisible auquel nos soldats ne pouvaient se donner la satisfaction de répondre. Loin de songer à prendre une offensive que nous interdisait la faiblesse numérique des deux garnisons, nous avions à craindre, au contraire, qu'en présence de la pauvreté des fortifications de Blida et du Camp-Supérieur, l'idée de les prendre d'assaut ne fût suggérée aux Arabes par nos déserteurs[1]. En effet, Blida n'avait pour toute défense, à l'exception de ce qu'on appelait pompeusement la *Citadelle* ou la *Kasba*, que l'enceinte en pisé existant avant l'occupation, et dont nous avions fermé tant bien que mal les brèches et les trouées. Cette

(1) La Légion étrangère en avait fourni quelques-uns aux Réguliers de l'Émir.

fâcheuse situation tenait continuellement la garnison sur le qui-vive. Il faut ajouter que les jardins qui enveloppaient la ville sur toutes ses faces permettaient à l'ennemi de s'en approcher presque impunément.

La proximité des postes des Bni-Salah permettait à nos soldats de lancer à l'ennemi, à la façon des héros d'Homère avant le combat, des injures d'un arabe assez grossièrement falsifié, qu'il lui renvoyait en français d'une pureté non moins douteuse. Les Kabils s'attaquaient surtout aux habitants indigènes de la ville, qu'ils accusaient d'avoir vendu leur religion en faisant alliance avec le Roumi : « Préparez-nous le kousksou leur criaient-ils ; car le jour est proche où nous irons, s'il plaît à Dieu ! le manger dans vos crânes maudits ! Allons, ô chiens fils de chiens, ô juifs fils de juifs ! allons, *ïa djïef* (charognes) ! faites revêtir à vos femmes et à vos filles leurs plus beaux habits pour recevoir, comme il convient, leurs nouveaux maîtres et seigneurs ! »

— « Allons donc, ô mangeurs de glands ! est-ce que vous savez ce que c'est que le kousksou ? répondaient les Blidiens enhardis par notre présence ; mais si vous y tenez beaucoup, approchez ! Les Français vous prépareront un *beurkoukès*[1] avec du plomb en guise de *smid* (semoule), et de la poudre en remplacement de *Jelfel* (poivre) ! C'est là le kousksou qu'on

(1) Kousksou à gros grains,

vous apprête, *ïa khechan* (ô grossiers, épais !) »

Ces plaisanteries se terminaient toujours par quelques coups de fusil que les Kabils envoyaient, au juger, à leurs interlocuteurs, lesquels ne se montraient que le moins possible dans les rues voisines de la Citadelle, ou dans celles du pâté de maisons compris entre les portes El-Kebour et Er-Rahba.

Le khelifa El-Berkani, nous l'avons dit, était venu s'établir, le 1er novembre, chez les R'ellaï avec son bataillon régulier et les contingents de son khelifalik de Médéa ; battu sur l'ouad Bni-Azza le 20 du même mois, il avait repris, le 29, le chemin de Médéa pour réarmer ses Réguliers et ses contingents, et remplir les vides qu'avaient faits, dans leurs rangs, les sabres des Chasseurs d'Afrique.

Le 2 décembre, le khelifa Sid Mohammed-ben-Allal arrivait, avec son bataillon régulier, de Miliana, où il commandait, et s'établissait chez les Bni-Chebla (fraction des Bni-Salah). Les contingents de son *outhen* (district), qu'il venait de convoquer pour trois mois, l'avaient suivi, et dressaient leurs *âchaïch* (cabanes de branchages) auprès du camp des Réguliers.

Les forces de nos adversaires augmentent tous les jours, tandis que les nôtres diminuent soit par les maladies, soit par le feu de l'ennemi. Le Camp-Supérieur surtout est dans une situation extrêmement critique : obligé de tirer son pain de Blida, chaque voyage donne lieu à un combat entre les détachements chargés

d'escorter les corvées, et les Arabes embusqués dans les orangeries et les vergers situés sur le parcours de ces corvées; aussi, chaque fois, avons-nous à regretter la mort de quelques-uns de nos braves soldats. On finit, mais un peu tardivement, par prendre le parti do faire manutentionner le pain dans le camp. Cette difficulté levée, il en surgit une autre beaucoup plus grave : le Camp-Supérieur, qui, hier, était obligé de conquérir son pain, est menacé aujourd'hui de mourir de soif. L'eau y arrive de l'oued Sidi-El-Kbir par un ravin tortueux d'une longueur de plus de deux mille mètres passant, dans la plus grande partie de son trajet, sous les postes avancés de l'ennemi.

Il était facile de prévoir que les Kabils ne négligeraient pas, comme moyen de guerre, de détourner les eaux qui alimentaient le camp. Depuis que la rupture prochaine de la paix ne laissait plus de cloute pour personne, c'est-à-dire depuis cinq mois, on aurait pu prendre des dispositions pour assurer cet important service des eaux ; mais on n'y avait pas songé. Quand on voulut remédier à cet état de choses, en modifiant la direction du ruisseau et en le protégeant par de l'artillerie, il était trop tard; de sorte que, chaque nuit, la garnison du Camp-Supérieur était obligée de faire une sortie pour déboucher le canal que l'ennemi encombrait impunément pendant le jour. Dans ces sorties, nous perdions toujours quelques-uns des nôtres, tandis que nous ne pouvions absolument rien contre les Kabils, qui se tenaient soigneusement embusqués

dans les jardins, ou derrière les berges de la rivière.

Nous verrons plus loin que le Camp-Supérieur finit par manquer complètement d'eau, et qu'il ne fallut rien moins que la victoire du 31 décembre pour rétablir les communications, et pour sauver sa garnison d'une perte imminente.

Il n'est pas un jour du mois de décembre qui ne soit marqué par un combat ; aujourd'hui, c'est un blockhaus à ravitailler, un poste à dégager, une garde à relever, un détachement à secourir ; demain, ce sera un convoi ou un courrier à protéger, une attaque à repousser, une embuscade à essayer, des ouvrages à construire ou à réparer, une reconnaissance à exécuter, et toutes ses opérations se feront sous le feu d'un ennemi trop souvent invisible ou insaisissable : guerre d'embûches, de ruses et de surprises, la plus agaçante et la plus irritante des guerres ; guerre traîtresse comme un fléau ; guerre sans entraînement, sans enthousiasme, et presque sans gloire ; guerre, enfin, où le plus brave peut, comme le lâche qui fuit, être frappé par derrière, et dont le corps troué serait exposé à rester sans sépulture, si nous n'avions abrogé les sévères règlements de Lacédémone et de Sparte.

Un jour, — c'était le 7 décembre, et les communications entre Blida et Alger étaient interrompues, — la garnison du Camp-Supérieur, réduite à la demiration par suite du manque de farine, attendait depuis quelque temps avec une certaine anxiété un convoi

que devait lui envoyer le maréchal Valée ; le camp est tout à coup mis en émoi par le son lointain d'une batterie française : c'est le convoi attendu ; il n'y a pas à en douter. La joie renaît sur les visages amaigris de nos troupiers ; — on va donc pouvoir manger ; — tous se précipitent vers les parapets pour voir arriver cette précieuse manne, qui leur parvenait, habituellement, avec beaucoup moins de régularité que celle que l'Éternel servait à son peuple dans le désert de Sin. Quelques troupiers imprévoyants, que la faim, cette mauvaise conseillère, avait disposés à ne pas douter que ce fût bien le convoi attendu, s'étaient livrés à une orgie blâmable en dévorant gloutonnement une vieille croûte de pain gardée précieusement en réserve au fond de leurs havresacs. C'était de l'excès ; mais l'homme est-il jamais raisonnable ?

Le bruit des tambours devenait plus distinct ; c'était parfaitement bien une marche française ; seulement, on ne s'expliquait pas trop la direction de cette bruyante musique qui paraissait venir de l'ouest, tandis que le convoi ne pouvait arriver que du nord : « C'est un effet d'acoustique, disaient ceux qui avaient dévoré leurs réserves ; ce phénomène se produit tous les jours. » Cependant, l'assurance des croyants à l'effet d'acoustique allait en diminuant au fur et à mesure que se rapprochaient les tambours.

Toute incertitude, toute illusion dût s'évanouir devant la triste réalité quand déboucha par la vieille route de Médéa, à l'entrée ouest du Champ-de-Mars

actuel, la tête de colonne dont on entendait depuis quelques instants les tambours. Au costume des chefs et à la couleur de l'étendard, on reconnaît bientôt un des bataillons réguliers de l'Émir : c'est celui du khelifa de Médéa, Sid Mohammed-ben-Aïça-El-Berkani, qui, après quelques jours d'absence, revient prendre position chez les Bni-Salah ; il traverse, en effet, l'ouad Sidi-El-Kbir à un kilomètre environ au-dessous du blockhaus de Sidi-Iâkoub, et va s'établir dans un village abandonné des Sâouda[(1)].

Le bataillon d'El-Berkani est commandé par El-Hadj-Mohammed-El-Ammali. Cet ar'a de l'infanterie, qui sait que les Français sont d'excellents juges en matière de manœuvres, brûle du désir de connaître leur opinion sur l'instruction pratique de son bataillon ; il n'est pas fâché non plus de leur montrer à quel genre d'adversaires ils vont avoir affaire. Arrivé sur un plateau des premières pentes des Sâouda, El-Ammali arrête son bataillon en vue du Camp-Supérieur, le forme en bataille, et lui fait exécuter les divers feux de nos écoles ; il se masse ensuite, marche en colonne, se déploie, marche en bataille, etc. Les Réguliers du khelifa El-Berkani sont décidément très forts, et feront le plus grand honneur, — s'il plaît à Dieu ! — au sabre de nos Chasseurs.

Frustrée dans son espoir de ravitaillement, la garnison du Camp-Supérieur prend mal la plaisanterie

(1) Fraction des Bni-Salah.

de Mahammed-El-Ammali, qu'elle a le mauvais esprit, tant la faim rend irascible, de regarder comme une provocation : un cri formidable de : « *Aux armes !* » s'élève dans le camp, et mille hommes se précipitent sur les faisceaux, qu'ils dénouent furieux, avec ce terrible cliquetis de fer, prélude de la tempête chez les Français. Chacun de ces redoutables affamés brûle de prouver aux Réguliers que leur instruction militaire est encore bien incomplète, et qu'il peut y avoir quelque danger à provoquer des gens qui n'ont rien à se mettre sous la dent. Le fait est que, dans cette occasion, les Réguliers manquèrent de modestie, et qu'ils n'auraient jamais risqué une pareille imprudence s'ils eussent été en plaine et en face d'un escadron de Chasseurs d'Afrique.

Le général commandant le camp s'oppose, avec raison, à la sortie que veut faire sa garnison ; la faiblesse numérique de son effectif ne lui permet pas d'aller attaquer, dans les montagnes, un ennemi dont les forces peuvent être immédiatement décuplées ; il ne veut pas risquer d'agrandir les vides faits dans les rangs de sa petite garnison par les combats de chaque jour, les fièvres et la dyssenterie : « Il vaut mieux les laisser s'enhardir, » ainsi que s'efforce de le faire entendre le commandant du camp â sa garnison irritée, « et attendre une meilleure occasion. »

VII

Organisation de l’armée régulière de l’Émir El-Hadj Abdel-Kader. — Conséquences de cette organisation. — Résumé succinct des principales affaires de guerre auxquelles prirent part les troupes régulières de l’Émir. — Combat sur l’ouad Bni-Azza. — Tentative d’assaut sur la place de Blida. — Combats divers autour de cette place et dans les trois provinces. — Les derniers Réguliers et la reddition de l’Émir.

Avant d’aller plus loin, nous voulons dire quelques mots de l’organisation des troupes régulières d’Abd-el-Kader, forces que nous avons déjà vues à l’œuvre, et que nous retrouverons encore devant nous dans le cours de ce récit. Nous pensons qu’il n’est pas sans intérêt de faire connaissance avec ces fameux Réguliers, cette

erreur de l'Émir, création sur laquelle il voulait appuyer sa puissance, et qui, au contraire, précipita sa chute, forces vives qu'il jeta en pâture à nos soldats, et qui lui firent défaut aux jours d'épuisement ou de lassitude de la nation qu'il avait entrepris de relever.

Après avoir conclu, le 26 février 1834, un traité de paix avec le général Desmichels, Abd-el-Kader, qui n'avait plus rien à redouter du côté de la France, crut pouvoir poursuivre, sans entraves, l'œuvre de rénovation qu'il avait si heureusement et si habilement commencée: nous voulons parler de la reconstitution de la nationalité arabe ; mais, comme toutes les puissances nouvelles qui émanent du peuple, il lui restait à se faire accepter soit de gré, soit de force, par les grands du pays dont quelques tribus seulement l'avaient fait le chef.

En effet, l'élévation du fils de Mohi-ed-Din avait attiré au jeune Émir la haine des puissants de la province d'Oran, et il fut sur le point, dans la lutte qu'il soutint contre eux, de voir s'écrouler l'édifice encore fragile de sa souveraineté.

Ainsi, dans la vallée du Chelef, Sid El-Aribi, personnage important et chef de la tribu de ce nom, lui reprochait hypocritement d'avoir traité avec les Chrétiens; Mosthfa-ben-ismâïl, chef des Douaïr, qui avait été ar'a sous la domination des Turks, se refusait à donner à un Arabe le titre de sultan ; il répugnait à Kaddour-ben-El-Mokhfi d'obéir au fils d'un pauvre marabouth des Hachem, tribu voisine de la sienne.

Mosthfa-ben-Ismâïl lève le premier l'étendard de la révolte à la tête des Douaïr et des Zmêla : Abd-el-Kader marche contre lui; mais, trop confiant dans ses forces, il se laisse surprendre par Mosthfa dans la nuit du 12 avril 1834, et ses troupes sont mises en pleine déroute. Il rentre presque seul à Mâskara, où son ennemi n'ose cependant le poursuivre.

A la nouvelle de la défaite de l'Émir, Sid El-Aribi et Kaddour-ben-El-Mokhfi s'étaient mis en plaine révolte ; El-Gomari, chef de la tribu des Angad, avait fait alliance avec Mosthfa-ben-Ismâïl, qui, lui-même, négociait avec Sid Mohammed-Bou-Hamidi, kaïd de Tlemsen, pour qu'il lui livrât cette ville importante.

Battu, entouré d'ennemis, menacé de la désaffection des tribus qui l'avaient élevé au pouvoir, Abd-el-Kader eut un moment de découragement. C'est dans cette circonstance que le général Desmichels lui écrivit pour l'assurer de la continuation de son amitié, et l'engager à ne pas se laisser abattre par un premier revers ; le général lui faisait, en même temps, donner le conseil par notre consul à Mâskara d'organiser une infanterie régulière, afin d'avoir toujours sous la main des forces capables de réprimer les rébellions, et pouvant, au besoin, peser sur les tribus dont la fidélité lui paraîtrait douteuse.

Pour mettre l'Émir à même de donner une suite immédiate à l'idée qu'il lui avait suggérée, le commandant d'Oran lui faisait cadeau de 400 fusils, avec

lesquels il devait armer son premier bataillon, et il y joignait 500 quintaux de poudre. A l'époque de la signature du traité de paix, le général Desmichels lui avait déjà fait un envoi de même nature.

Soit que l'Émir n'eût eu qu'une médiocre confiance dans les 30,000 cavaliers et les 25,000 fantassins que pouvait lui fournir, en cas de guerre avec la France, la partie de la province d'Oran qui reconnaissait son autorité, soit, plutôt, qu'il eût voulu se ménager contre les Arabes un moyen permanent de domination, et se mettre en mesure de porter partout où il lui conviendrait de le faire, et quand il le voudrait, des forces toujours disponibles, tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il se hâta de profiter du conseil que lui avait fait passer avec tant de désintéressement le général Desmichels, et qu'il procéda sans délai, avec l'aide des instructeurs que nous lui avions fournis, à l'organisation de son premier bataillon, qu'il comptait bientôt employer.

Abd-el-Kader, nous l'avons dit, n'avait pu voir tous les désastres, toutes les résistances qui se produisirent autour de lui sans en être sensiblement ébranlé ; mais son découragement céda bientôt devant son indomptable énergie, et il se mit en mesure de ramener à lui la fortune qui semblait vouloir l'abandonner.

Dans les premiers jours de juillet 1834, Abd-el-Kader réunit les tribus qui lui étaient restées fidèles, et se jette, suivi de son bataillon régulier, sur les Bordjia, qu'il force à rentrer dans l'obéissance. Il marche

ensuite contre Mosthfa-ben-Ismâïl, qu'il rencontre et met en pleine déroute le 12 juillet. Quelques jours après, il était devant Tlemsen, et destituait le kaïd Bou-Hamidi, qu'il remplaçait par Ben-Nouna.

L'Émir avait reconnu que les résultats de cette campagne, qui avait suffi pour rétablir ses affaires, étaient dus, en grande partie, à son bataillon régulier ; aussi songea-t-il, dès lors, à donner de l'extension à une combinaison qui lui paraissait présenter les moyens d'asseoir solidement son autorité.

Il est incontestable qu'Abd-et-Kader déploya, dans l'organisation de ses troupes régulières, une énergie, une activité et une persévérance dignes d'un résultat meilleur. Cette création, malgré ses imperfections, semblera d'autant plus extraordinaire, que, dans la profonde inexpérience où il était, lui et les siens, de nos moyens militaires, il avait été obligé de prendre ses organisateurs parmi nos déserteurs, presque tous de la Légion étrangère, et que c'est à l'aide de ces médiocres éléments et de ses souvenirs de la milice turque, qu'il parvint à constituer l'ébauche d'armée permanente qu'il eut à son service.

Nous allons donner quelques détails sur cette organisation, qui est généralement peu connue.

L'armée régulière de l'Émir se formait par le recrutement volontaire ou forcé ; ce dernier mode n'était usité que par suite d'une mesure générale prise en masse contre un certain nombre d'individus

désignés à l'inimitié ou simplement aux soupçons d'Abd-el-Kader : tel est, par exemple, l'enlèvement qu'il fit, une fois, de 300 Koul-Our'lar (Kouloughlis) à Tlemsen. Dans tous les autres cas, l'enrôlement était volontaire.

Au début de la formation de ces corps réguliers, l'Émir y reçut quelques jeunes gens de *grande tente* ; mais, plus tard, il ne trouva plus guère à enrôler que le rebut de la population. Des recruteurs allaient dans tous les ar'aliks faire appel à ceux qui voulaient devenir *el-oulad es-solthan* (les fils du sultan). Le désir d'échapper à la contrainte générale de la tribu, et de n'avoir plus d'autre chef que l'Émir entraînait toujours un certain nombre d'individus qui, en général, ne tardaient pas à s'en repentir.

L'enrôlement avait lieu sans conditions d'âge et sans stipulation de la durée du service ; on ne s'assurait même pas si les enrôlés étaient valides ; il suffisait de se présenter pour être admis. Le service régulier étant alors, en général, fort antipathique aux Arabes, il convenait, sous peine de ne trouver personne qui brûlât du désir de devenir *fils du sultan*, de ne pas se montrer trop difficile.

L'homme qui voulait s'engager se présentait au *khelifa*[1], lequel, après l'avoir accepté, le faisait conduire

(1) Le *khelifa*, ou lieutenant de l'Émir, était le chef politique et militaire de l'un des huit gouvernements composant le territoire soumis à l'autorité d'Abd-el-Kader.

au *khoudjet ed-daftar*[1], qui était le chef de l'administration. Cet officier plaçait l'enrôlé dans une compagnie, et faisait établir, par le *khoudja*[2] de cette fraction, les bons et états nécessaires pour habiller, équiper et armer le *djedid* (nouveau).

L'uniforme des âçakeur (troupes d'infanterie) se composait d'un *kabbouth*[3] de laine de couleur marron, sans ornements, pouvant se fermer sur la poitrine au moyen de tresses et d'olives, et d'un *seroual* (culotte turque) de laine grossière bleu-foncé. Le *seroual* avait, sur le côté gauche, une gaine dans laquelle le régulier plaçait sa cuillère, qui était de bois ou de corne. L'*âskri* (fantassin) recevait, en outre, une *chachïa* (calotte) rouge garnie d'une *cherraba* (gland) de soie bleue, une paire de *thrabeuk* (jambières) de cuir fauve, et un *heuzam* (ceinture) de laine rouge longue de trois à quatre mètres.

Au temps de la prospérité de l'Émir, on donnait à chaque soldat, tous les trois mois, une *kemidjdja* (chemise) de toile, et une paire de belr'a (pantoufles) de cuir jaune. Plus tard, ces effets, ainsi que ceux d'habillement, ne se remplacèrent plus que lorsqu'ils étaient complètement hors de service.

L'*âskri* renfermait ses effets, ses vivres, et une partie

---

(1) Le *khoudjel ed-daftar* (secrétaire, écrivain du registre) avait des fonctions analogues à celles de notre major.

(2) Le *khoudja* (écrivain) était une sorte de fourrier.

(3) Espèce de veste de Tlemsen avec capuchon,

de ses cartouches dans un *mezoued*[1], qui se suspendait sur le côté gauche à l'aide d'une courroie fermant l'orifice du sac, et se bouclant du côté opposé.

Les Réguliers ajoutaient, généralement, à leur uniforme, mais sur leurs propres deniers, un bernous qui leur servait à s'envelopper pendant la nuit et par les mauvais temps.

L'équipement consistait en une *mehazma* (ceinturon), et en une *balaska* (giberne) de *djeld el-filali* (cuir rouge de Marok). Cette giberne se portait sur le côté droit au moyen d'une courroie, par-dessus laquelle on bouclait le ceinturon : elle pouvait contenir trois paquets de quinze cartouches.

Chaque fantassin était armé d'un fusil muni de sa baïonnette ; le Régulier pouvait y ajouter un pistolet et un *ïathar'an* (sabre kabil) ; mais ces armes n'étaient pas fournies par le Baïlek (l'État). Chaque homme portait aussi à sa ceinture un *kheudmi*[2] renfermé dans sa gaine.

En garnison, le Régulier recevait, pour sa nourriture, le matin, une *khobzet er-redhom* (pain de munition) du poids d'une livre, et, le soir, une *hafna* (jointée) de farine grossièrement moulue à l'aide de la *raha*[3],

---

(1) Sac fait de la peau entière d'un chevreau ou d'un bouc. C'est de mezoued que vient notre mot muselle, sac à provisions.

(2) Kheudmi, couteau ne se fermant pas.

(3) Raha, moulin arabe portatif se composant de deux

avec laquelle il faisait son *beurr'oul*[1]. En marche, il touchait deux bechmat (biscuits) pesant ensemble une livre environ, et de la farine pour faire le *beurr'oul* le matin et le soir. Une fois par semaine, le vendredi[2], on donnait un mouton pour vingt hommes.

Un proverbe disait : « Dieu préserve ta tente d'un *âskri* qui vient du camp, et d'un *thaleb* qui prétend n'avoir pas faim. »

Chaque tente avait un *theubbakh* (cuisinier) et un aide-cuisinier. Ces fonctionnaires étaient placés sous les ordres de l'*ahtchi-bachi*, qui surveillait l'emploi des denrées et la répartition des aliments. L'*ahtchi-bachi*, qui avait le grade de *kaïa* (caporal), était toujours

---

pierres entre lesquelles on concasse le blé. Il est inutile de dire que ce procédé, tout à fait primitif, est très imparfait. En 1841, le général de La Moricière, pour alléger ses colonnes mobiles et ne pas s'embarrasser de convois, adopta le moulin arabe. Ce système permettait à nos colonnes de vivre sur le pays. Les razias devaient fournir les bœufs et les moutons.

(1) Les Réguliers préparaient le beurr'oul de la manière suivante : ils faisaient bouillir de l'eau dans des kouazen (grands chaudrons en cuivre) ; ils y jetaient ensuite la farine, à laquelle ils ajoutaient du beurre salé pendant l'été, et de l'huile pendant l'hiver. Le cuisinier remuait cette sorte de pilau avec une *kabcha* (longue cuillère), jusqu'à ce qu'il eût acquis cette épaisseur tant appréciée des Auvergnats. On servait ensuite cet aliment dans des *gueçâat* (gamelles de bois) contenant la part de sept ou huit Réguliers.

(2) On sait que le vendredi est le jour consacré des Musulmans.

porteur d'un bâton, à l'aide duquel il ne dédaignait pas de donner quelques conseils aux cuisiniers qui négligeaient de se conformer aux préceptes de la science culinaire arabe.

Les Réguliers faisaient deux repas, le *fthour* (déjeuner), de huit à dix heures, selon la saison, et l'*âcha* (dîner), de quatre à six heures.

La farine que le Ba'ïlek fournissait aux officiers pour la préparation de leur *beurr'oul*, était moulue avec plus de soin que celle destinée aux soldats.

Cette alimentation, on le voit, n'avait rien d'excessif, et elle eût été, malgré la sobriété dont les Arabes sont susceptibles, tout à fait insuffisante pour des hommes appelés à faire un service de guerre. C'était aussi l'avis des Réguliers : c'est pourquoi ils ne se faisaient aucun scrupule d'ajouter quelque supplément aux rations de vivres qu'ils tenaient de la libéralité du Baïlek. Malheur aux douaoueur (douars) auprès desquels les Réguliers prenaient leurs cantonnements, ou posaient leurs camps ! Les soldats de l'Émir y établissaient immédiatement le régime de la communauté des biens, et s'y conduisaient avec un peu moins de sans-gêne que chez eux. Il faut rendre cette justice aux Réguliers, c'est qu'ils prenaient toujours ouvertement et en plein jour ce qui était à leur convenance sous la tente, ou parmi les plus belles bêtes des troupeaux du propriétaire qui n'avait pas l'avantage d'être des *fils du sultan* ; ils se seraient crus déshonorés de faire du maraudage honteux comme d'obscurs *kheuththafin*

(voleurs) ou des coupeurs de route. Après tout, n'était-il pas naturel que le fellah (cultivateur), qui pouvait garder son sang toute sa vie, fit quelques sacrifices en faveur de l'*âskri*, qui, à toute heure du jour et de la nuit, pouvait être appelé à verser le sien pour la sainte cause de l'*Islam*, et pour celle de la nationalité arabe, dont l'Émir s'était fait le champion. C'est ce que les Réguliers se tuaient de répéter à ces égoïstes *fellahin*, qui se plaignaient à tout propos de la cherté de l'armée permanente, et qui, néanmoins, pendant que les soldats d'Abd-el-Kader se détérioraient le corps par toutes les privations, par toutes les fatigues, par toutes les maladies, en attendant qu'une balle vint leur casser la tête ou un membre, faisaient tranquillement leur *tguiïla* (sieste) à l'ombre d'un vert figuier, ou sur une moelleuse *zerbiïa* (tapis), et n'ayant d'autre souci que la contemplation de leurs *khemamsa* (métayers) grattant, au moyen d'un araire des plus primitifs, une terre qui ne demande qu'à produire, ou celle de leurs *raâïan* (bergers) gardant leurs gras et riches troupeaux dans de luxuriants pâturages. Vraiment, ces civils arabes n'étaient pas raisonnables.

Que pouvait-on, en résumé, reprocher aux Réguliers ? Absolument rien, puisqu'ils ne faisaient que continuer, à l'égard de leurs compatriotes, le système d'administration si simple que leur avaient laissé les Turks, et suivre les us et coutumes du *makhzen*. Malgré cela, les tribus aimaient beaucoup mieux les Réguliers de loin que de près.

Nous ajouterons que, lorsque l'Émir avait à se plaindre soit de la tiédeur du zèle, soit de l'infidélité d'une tribu, il ne manquait pas d'envoyer quelques compagnies de Réguliers s'installer eu garnisaires au milieu de ses campements. Il suffisait, ordinairement, de cinq ou six jours de ce régime pour la mettre complètement à sec. C'était absolument comme si les sauterelles y avaient passé.

Ce mode d'administration, qui, d'abord, n'était usité que par exception, et comme moyen de répression ou de châtiment, devint la règle en 1841, quand l'Émir eût été chassé des villes qu'il occupait, et que ses magasins de Takdimt, de Thaza et de Bou-R'ar (Boghar) eurent été détruits. A partir de cette époque, les Réguliers, que le Baïlek ne pouvait plus nourrir, ne vécurent que de maraude et de pillage ; ils avaient d'ailleurs carte blanche quant à l'emploi des moyens qu'ils jugeraient les plus convenables pour arriver au but qu'ils se proposaient, celui de se faire *offrir* le kousksou et le mouton nécessaires à leur alimentation.

C'est également à partir de 1841 que les désertions commencèrent à se produire sérieusement parmi les troupes régulières de l'Émir. Les déserteurs s'engageaient, pour la plupart, dans nos troupes indigènes. L'important pour eux c'était plutôt la régularité des distributions de vivres que la couleur du drapeau.

L'Émir, au temps de sa puissance, avait divisé en huit khelifaliks, ou gouvernements, le pays qui recon-

naissait son autorité. Chaque khelifa avait auprès de lui des troupes régulières d'infanterie et de cavalerie qu'il recrutait, généralement, dans son commandement, et qui étaient organisées en compagnies ou escadrons. Le nombre des compagnies était, ordinairement, de huit, formant, réunies, un effectif de mille fantassins environ; la cavalerie se composait d'un ou de deux escadrons donnant un effectif variant de 150 5 250 cavaliers. Cette *khiïala* (cavalerie) formait plutôt une sorte de garde, d'escorte du khelifa qu'une force destinée à agir isolément, ou prêter son concours à l'infanterie; du reste, les cavaliers qui la composaient n'avaient guère de régulier que la tenue ; il faut dire que ce détail ne les préoccupait que médiocrement ; car, à leurs yeux, les *thronbitïa* (trompettes) suffisaient seuls pour caractériser la régularité ; il faut dire que les cavaliers réguliers étaient très fiers de ces musiciens, et qu'ils ne se sentaient pas d'aise quand ils les entendaient souffler des sonneries qui, d'après eux, n'étaient rien moins que notre ordonnance dans toute sa pureté.

Chaque khelifa avait, en outre, deux ou trois mauvaises pièces de canon mal servies par une trentaine d'artilleurs.

Nous allons démontrer que l'Émir, comme nous l'avons dit plus haut, avait calqué l'organisation de ses forces régulières sur celle de la milice turque et sur la nôtre ; nous suivrons ensuite les Réguliers dans cette longue lutte de treize années, pendant lesquelles

Abd-el-Kader s'opiniâtra à nous les opposer, au lieu de ne les employer exclusivement que comme moyen de domination sur le pays arabe.

Chaque compagnie, composée de cent hommes (ce qui lui faisait donner le nom de *miïa* (centurie), obéissait à un *siïaf* (porte-sabre) ; elle était divisée en trois *khebaouat* (tentes), commandées chacune par un *oukil el-hardj*[1] (sergent), ayant sous ses ordres un *kaïa* (caporal) et un *kbir el-âchera* (aide-caporal). Un *khoudja* (secrétaire), dont l'emploi correspondait à celui de notre fourrier, était chargé des écritures de la compagnie. En sa qualité de *thaleb* (lettré), il remplissait en même temps les fonctions de *moudden*[2] et d'*imam*[3]. La compagnie avait, en outre, deux *thanbourdjïa* (tambours) munis de caisses françaises, et exécutant nos batteries réglementaires.

Il y avait auprès de chaque khelifa un *ar'a* des *açakeur*, ou commandant de l'infanterie. Cet ar'a, dont les fonctions répondaient à celles de chef de bataillon, prenait le commandement des compagnies lorsqu'elles étaient réunies ; il recevait les ordres du khelifa pour tous les mouvements de troupes.

---

(1) L'*oukil el-hardj* était aussi appelé kbir es-soff (chef de rang).

(2) Le *moudden* est le fonctionnaire du culte qui appelle, cinq fois par jour, les Croyants à la prière.

(3) *Imam*, pontife, prêtre, celui qui récite et dirige la prière publique.

L'instruction générale des compagnies et celle des recrues étaient confiées à un *bach-harrab*, dont les fonctions avaient beaucoup d'analogie avec celles de nos adjudants-majors d'infanterie.

L'administration, qui brillait par la simplicité de ses rouages, était dirigée par le *khoudjet ed-daftar*[1]. Ses fonctions embrassaient celles du major et du trésorier ; il était, de plus, chargé, en sa double qualité de *thaleb* et de chef des *khouadja* (fourriers), de la respectable et pieuse mission de faire la *khothba*[2] le vendredi et les jours de fête.

Le drapeau était porté par un *oukil el-hardj*, qui prenait le titre de *sendjak-dar* (porte-drapeau).

Les *thanbourdjïa* étaient commandés par le *bach-thanbourdji* (tambour-major), qui avait sous ses ordres un *kaïa-thanbourdji* (caporal-tambour). Ils portaient l'un et l'autre une *keuz-zoula*[3] pour faire les signaux.

Il n'y avait qu'un tambour par compagnie.

On comptait, en outre, auprès du khelifa, un certain nombre d'employés qui, bien que n'appartenant pas à l'armée, marchaient cependant avec le bataillon. C'étaient : 1° le *khaznadar*, qui était chargé de la caisse et du magasin d'habillement;

2° Le *bach-koummandji,* sorte de comptable dirigeant l'administration de la koummaniïa (les subsis-

(1) *khoudjet ed-daftar*, écrivain du registre.

(2) Sermon, allocution religieuse.

(3) Canne allant en diminuant d'une extrémité à l'autre.

tances), et chargé de la distribution du *khobz* (pain), des *bechmat* (biscuits), de la farine pour faire le *beurr'oul*, de l'huile, du sel, etc. ;

3° Le *bach-ferrag*, dont l'emploi consistait à faire dresser et abattre la tente du khelifa, et à indiquer à chaque chef de corps ou de fraction l'emplacement de ses tentes sur le terrain. Il était, en outre, chargé du transport des effets de campement et du magasin d'habillement. Il avait sous ses ordres les *âzara*(1), requis civils dont la réunion composait une sorte de Train responsable du matériel du Baïlek. Les transports du matériel de campement se faisaient généralement au moyen de chameaux;

4° Le bach-saïs (chef-palefrenier), qui avait la surveillance des siïas (palefreniers) du khelifa et de ses écuries ;

5° Le bach-saka, qui portait la thaça (tasse) d'argent du khelifa, et qui la lui présentait, après y avoir bu préalablement, pendant les marches et dans les bivouacs. Ce fonctionnaire, monté sur un mulet, suivait le khelifa, et se tenait toujours à portée de recevoir ses ordres. En route, le bach-saka tenait la thaça suspendue en bandoulière au moyen d'un cordon de soie. Outre la thaça, le bach-saka portait toujours, sur le côté gauche, une guerba (peau de bouc) remplie d'eau ;

6° Le bach-zernadji (chef de musique), premier hautbois, qui avait le commandement et la direction

---

(1) Conducteurs de bêtes de somme.

des *zernadjiïa* du khelifa. La *nouba* (musique), d'une remarquable simplicité, se composait de *r'ouaïth*[1], de *theboul* (tambours) et de *thebilat* (timbales). Dans les marches, ou quand le khelifa entrait dans une ville ou dans un camp, les *zernadjiïa* le précédaient montés, habituellement, sur des chevaux de robe grise ;

7° Le *bach-eulam* (chef de l'étendard), qui était chargé de faire planter devant la tente du khelifa les drapeaux indiquant la présence de ce haut fonctionnaire, et l'emplacement qu'il occupait ;

8° Enfin, le *djeurrah* (chirurgien), qui avait pour mission de rajuster tant bien que mal les membres maltraités par les balles françaises. Cet emploi n'était pas précisément une sinécure. Le *djeurrah* se reconnaissait facilement à son uniforme rouge.

Telle était la composition du personnel marchant avec l'infanterie de chaque khelifa. Cette organisation ne différait, dans les huit bataillons formant l'armée permanente de l'Émir, que par quelques détails sans importance. Nous avons donné plus haut la description de l'uniforme du fantassin régulier; nous allons compléter cette partie de notre travail par celle de la tenue de l'État-major du bataillon, et du personnel composant le cadre de la compagnie.

Le *khelifa* n'avait pas de tenue particulière ; il ne se distinguait, généralement, que par la finesse de ses bernous, la beauté de ses chevaux, et la richesse de

---

(1) Sorte de clarinettes ayant le son nasillard de la musette.

son harnachement et de ses armes. « *On le connaissait,* » comme disaient les anciens Réguliers.

L'*ar'a des âçakeur* portait une veste et un gilet rouges, et un *seroual* (culotte) de drap bleu ; il était coiffé soit du turban, soit de la chachïa, par-dessus laquelle il mettait un haïk de *chach* (mousseline), qu'il fixait autour de sa tête au moyen d'une *brima* (corde de chameau). Il était chaussé de *besth* (bottes sans talons) en maroquin, auxquels il ajoutait des *seubbath* (souliers arabes).

Il n'avait pas d'insignes de grade.

L'ar'a était armé de pistolets et d'un sabre à fourreau d'argent, qu'il portait, à pied, suspendu à un ceinturon en maroquin, et, à cheval, sous l'arçon de gauche de la selle.

Le *siïaf,* ou commandant de compagnie, avait la même tenue que l'ar'a ; il portait, ainsi que ce dernier, le turban ou la chachïa.

Cet officier avait, pour insignes de son grade, deux épaulettes en argent dont le corps se composait d'un croissant versé renfermant une étoile, et ayant, au lieu de franges, des chaînettes au bout desquelles pendaient des *helaïl* (croissants) de même métal. Ces épaulettes se portaient au-dessous de l'épaule, à la naissance du bras.

Le *siïaf* était armé de pistolets et d'un sabre, qu'il portait, comme l'ar'a, suspendu à un ceinturon de *filali* (maroquin), ou sous la selle de son cheval.

Le *bach-harrab* et le *khoudjet ed-daftar* avaient le même uniforme que le siïaf ; mais ils ne portaient pas de marques distinctives de leur grade ; comme le khelifa, *on les connaissait*.

L'*ar'a* et les *siïafin* (capitaines) portaient, en outre, au doigt médium de la main droite, un khatem (bague) d'argent qui leur était donné par l'Émir, et sur le chaton duquel était gravé leur *thabâ* (cachet), qui indiquait leur nom, leur grade, et la date de leur nomination.

Le *khatem* du *khoudjet ed-daftar* était beaucoup plus grand que celui des *siïafn* ; il servait en même temps de cachet indicatif du corps, et s'appliquait sur les pièces de comptabilité.

La bague du khelifa était d'or.

Les officiers étaient, comme la troupe, habillés, équipés et armés aux frais du Baïlek, qui se chargeait également de monter ceux qui jouissaient de ce droit.

L'*oukil el-hardj* (sergent) avait la veste et le gilet rouges, et la culotte bleu-foncé. Il était coiffé de la chachïa, et chaussé de *thrabeuk* (jambières) et de *belr'a* (pantoufles) de cuir jaune. Ce sous-officier était armé d'un fusil et d'un sabre ; il suspendait cette dernière arme à un ceinturon de cuir de Marok.

Il avait, pour marques distinctives de son grade, une épaulette d'argent, qu'il portait à l'épaule droite ; cette épaulette avait la forme de celles du siïaf, mais elle était de plus petite dimension. Dans quelques bataillons, l'oukil el-hardj portait des galons sur les manches de sa veste.

Le *sendjak-dar* (porte-drapeau) et le *khoudja* (fourrier) avaient la même tenue que l'*oukil el-hardj*, mais sans marques distinctives. Le *sendjak-dar* n'était pas armé du fusil.

Le *kaïa* (caporal) était vêtu, comme le simple régulier, d'un *kabbouth* marron à capuchon, et d'un *seroual* (culotte) de laine grossière bleu-foncé. Il était armé du fusil et du sabre. Le *kaïa* avait pour marques distinctives deux galons de drap rouge sur chaque bras.

L'uniforme du *bach-thanbourdji* était de drap rouge; celui de son kaïa et de ses tambours était de laine de même couleur.

Les officiers étaient nommés par l'Émir sur la proposition du khelifa ; les *oukla mtaâ el-hardj* (sous-officiers) l'étaient par ce dernier, sur la proposition de l'ar'a, à qui était laissée la nomination des *kouaï* (caporaux).

Comme dans la milice turque, l'avancement avait lieu de grade à grade et à l'ancienneté. L'officier qui avait failli — la tolérance était immense — était chassé de l'armée régulière, et l'on ne s'en occupait plus.

Le *bach-harrab* (adjudant-major) sortait, ordinairement, des *Nezam* (Réguliers) de Tunis ou de Tripoli.

Les déserteurs français formaient, dans chaque bataillon, un peloton à part commandé par un des leurs qu'on faisait officier. On employait ceux qui en étaient capables à l'instruction de détail des Réguliers. Cette instruction était la nôtre, mais les commandements se faisaient

en langue arabe. Les déserteurs ne se composaient, pour, la plupart, que de soldats de le Légion étrangère, et d'hommes ayant commis des fautes de nature à les entraîner devant un Conseil de guerre. Ils vivaient en assez bonne intelligence avec les Réguliers, auxquels, d'ailleurs, ou n'a jamais eu à reprocher un fanatisme bien exalté.

Chacun des bataillons de l'infanterie régulière avait un drapeau rouge portant au centre, en drap blanc, un *helal* (croissant) renfermant une étoile.

En colonne, le *sendjak-dar* (porte-drapeau) marchait en avant de la 1ère compagnie, qu'on nommait *bach-ouda* ; en bataille, il se plaçait à droite de cette compagnie. En garnison, le drapeau était chez le khelifa; au camp, on le plantait devant l'*outak*[1] de l'ar'a.

Pour compléter la similitude de ses forces régulières avec celles des armées européennes, l'Émir avait imaginé une décoration (*chïâa*) destinée à récompenser soit une action d'éclat, soit un service rendu à la religion ou au pays. La *chïâa*, qui variait de forme et de métal suivant le grade de celui auquel elle était accordée, consistait en une plaque d'argent doré ou non doré, surmontée d'une main ouverte composée d'un certain nombre de doigts. Au-dessous de cette main, on lisait ces mots : *Naceur ed-din* (soutien de ln religion).

La *chïâa* donnait droit à certains privilèges et à

(1) Tente d'un chef.

une haute-paie fixée, pour chaque doigt, à un *douro*[1] par an.

Les signes distinctifs de cette décoration, qui se portait à la coiffure, et qu'on fixait à l'aide d'un crochet passé dans la chachïa, ou dans la corde de chameau maintenant le haïk, se composaient : pour l'*ar'a* de l'infanterie ou de la cavalerie, de sept doigts en argent doré avec plaque de même métal ; pour le *khoudjet ed-daftar*, le *bach-harrab* et le *siïaf*, de quatre doigts en argent doré ; pour les sous-officiers et la troupe, de trois doigts — celui du milieu en argent doré — surmontant une plaque d'argent.

Entre autres privilèges, la *chïâa* donnait à celui qui en était décoré, depuis le khelifa jusqu'au *kbir es-soff* (sous-officier), le droit d'entrer librement chez tous ses supérieurs, voire même chez l'Émir.

Abd-el-Kader avait institué une décoration qu'il appela *Er-Richa*, la plume. Cette décoration se composait d'une plaque d'argent sur laquelle étaient gravées trois, cinq ou sept plumes, selon le grade du décoré. Cette plaque était retenue sur le turban, ou autour de la corde de chameau, par deux chaînettes d'argent qui s'accrochaient l'une à l'autre. (LÉON ROCHES.)

Sous le rapport de la solde, le Régulier paraissait aussi largement traité que le fantassin français ; malheureusement, le tarif n'était pas toujours une vérité,

---

(1) Le douro valait 3 fr. 60 cent. La valeur du douro bou-medfâ a varié de 4 fr. 45 cent. à 5 fr. 50 cent.

et, en fait de *rateb* (solde), le Baïlek, il faut bien le dire, promettait plus qu'il ne tenait.

La solde du *kbir el-âchera* (aide-caporal), du tambour et du simple Régulier était de 4 riala-boudjhou et demi (8 fr. 10 c.) par mois ; celle du *kaïa* (caporal), de 5 boudjhou et demi (9 fr. 90 c.); celle de l'*ouhil el-hardj* et de ses assimilés, de 8 boudjhou et demi (15 fr. 30 c.).

Le traitement des officiers n'allait pas précisément jusqu'à la prodigalité; ainsi, le *siïaf* (commandant de compagnie), le *bach-harrab* et le *khoudjet ed-daftar* touchaient, avec les vivres en nature, 30 boudjhou (54 fr.) par mois, et l'*ar'a* de l'infanterie 36 boudjhou (64 fr. 80 c.).

Dans le principe de l'organisation, la solde se faisait assez régulièrement : le premier jour de chaque mois, le *khoudjet ed-daftar,* porteur d'un état d'effectif indiquant la somme revenant à chaque compagnie, se rendait chez le khelifa, qui la lui faisait compter par son *khaznadar* (caissier) en présence de l'ar'a. Le *khoudjet ed-daftar* retournait de suite à son logement, où chaque *khoudja* (fourrier), muni d'une liste nominative, amenait sa compagnie pour toucher le *rateb* (solde). Au moyen de cette liste, le *khoudjet ed-daftar* appelait chaque homme individuellement, et lui remettait lui-même la somme à laquelle il avait droit. Cette absence d'intermédiaires garantissait à chacun sa solde dans toute son intégrité.

Plus tard, le *rateb* ne se fit plus que très irréguliè-

gulièrement ; la *kheuzna* (caisse) du khelifa était souvent à sec, et le Baïlek ne s'en préoccupait guère. Les Réguliers, avec une résignation toute musulmane, attendaient, souvent pendant plusieurs mois, que quelque tribu se mît dans le cas d'être frappée d'une *r'eurama* (contribution) quelconque qui viendrait remplir les coffres du khelifa.

Après 1841, la solde régulière n'exista plus guère qu'à l'état de souvenir ; *le khoudjet ed-daftar* en parlait bien encore quelquefois; il promettait des rentrées excessives, ou des versements fabuleux pour des époques qu'il déterminait d'une manière plus ou moins précise ; mais les Réguliers savaient à quoi s'en tenir sur ces promesses, et n'eût été leur profond respect pour une autorité qui, jadis, avait manié des *dourou*, ils auraient ri au nez de ce chef, dont la fonction principale n'était plus, hélas ! qu'une sinécure.

En prévision de ce qui, d'après eux, devait arriver tôt ou tard, les Réguliers avaient, heureusement, depuis longtemps déjà, cherché des ressources pécuniaires en dehors de celles du Baïlek : ils avaient gracieusement engagé les tribus sur le pays desquelles ils campaient à se substituer à l'État, qui, assuraient-ils, ne s'en formaliserait pas, pour le paiement du *rateb*. Ces tribus, dont le patriotisme s'était sensiblement attiédi, avaient décliné tant qu'elles l'avaient pu ce trop coûteux honneur ; mais les Réguliers paraissaient tant tenir à cette idée, qu'ils appuyaient volontiers

d’arguments tels que le fusil, la poudre, le bâton, etc., que, dans la crainte de les désobliger, les contribuables avaient presque spontanément *consenti* à se rendre au désir ex-primé d’une manière si irrésistible par les fils du sultan. Grèce à cette ingénieuse combinaison, la suppression de la solde leur avait été bien moins sensible qu’on eût pu le supposer.

Dans les villes, les Réguliers habitaient des bâtiments de l’État qui avaient servi de casernement aux Turks ; ils étaient établis par compagnies dans ces maisons, généralement ruinées et toujours malpropres, où ils n’avaient, pour reposer pendant la nuit, qu’une *hacira* (natte de jonc) détressée ou un tapis éraillé.

Au camp, on donnait trois tentes par *miïa*[1]. Quand ils devaient séjourner pendant longtemps dans le même lieu, comme aux Bni-Salah en 1839 et 1840, les Réguliers se logeaient par escouades ou par compagnies dans les villages, ou sous des *graba* (gourbis) qu’ils faisaient construire par les gens du pays.

Quand ils étaient sous la tente, les Réguliers campaient habituellement en *gour* (cercle) ou en *heulqa* (anneau). Les *khebaouat* (tentes), séparées par un intervalle de 20 ou 25 pas, selon les besoins, étaient établies sur une ou plusieurs lignes circulaires ; le *khelifa* en occupait le centre ; l’*ar’a* campait à sa droite, à hauteur de la 1ère compagnie; le *bach-harrab* et le

(1) Compagnie de cent hommes, centurie,

sendjak-dar (porte-drapeau) habitaient la même tente, à côté de l'*ar'a* ; la tente de la garde de police était dressée à portée du *bach-harrab*.

Chaque *siïaf* (commandant de compagnie) campait derrière la première tente de sa compagnie. Les *impedimenta*, les vivres, le magasin d'habillement, l'artillerie, le train et ses têtes de somme étaient placés en arrière de la tente du khelifa.

L'infanterie formait l'enceinte extérieure ; les cavaliers réguliers la complétaient quelquefois, ou en composaient une seconde en arrière de l'infanterie ; les chevaux, mis à la corde et attachés par un pied au moyen d'une *retâa* (entrave) de palmier-main ou de poil de chèvre, étaient placés en arrière des tentes des cavaliers.

Les *gouman* (cavaliers irréguliers) et les *traris* (fantassins irréguliers) campaient en dehors de l'enceinte du camp.

Il est bien entendu que les Réguliers n'employaient jamais ce mode de camper en présence de l'ennemi; ce n'est que lorsqu'ils en étaient à plusieurs marches, ou qu'ils n'avaient rien à en redouter qu'ils s'établissent dans les conditions que nous venons d'indiquer.

Devant l'ennemi, les Réguliers bivouaquaient par compagnies. Dans les bivouacs de quelque durée, ils construisaient, sur les pentes des ravins, des âchaïch (cabanes en ramée) pour s'abriter. Aux Bni-Salah, nous l'avons dit plus haut, les Réguliers de Ben-Allal

occupaient des gourbis construits en roseaux et couverts en *dis*[1], qui pouvaient loger cinquante hommes. Ces abris étaient placés sans ordre dans des lieux couverts et à portée des sources. Les Réguliers d'El-Berkani s'étaient établis dans les maisons évacuées d'un village des Sâouda (fraction des Bni-Salah) ; ils s'étaient construit des lits en recouvrant de dis le sol humide de ces habitations.

Les khalifa et les a'ra de ces deux bataillons avaient fait dresser leurs tentes au centre de leurs troupes.

L'Émir, qui avait fait de la religion un de ses principaux leviers pour soulever le peuple arabe et le, jeter sur nous, et qui, en sa qualité de marabouth, ajoutait le caractère sacré à celui du souverain, l'Émir, disons-nous, avait exigé de ses troupes régulières l'exercice des pratiques religieuses. On y usait d'une sévérité excessive envers les hommes qui cherchaient à échapper aux obligations qu'impose à tout Musulman le Livre de Dieu, et le bâton ne manquait jamais de les rappeler à l'observance de leurs pieux devoirs. Cinq fois par jour, aux heures canoniques, le *khoudjet el-miïa*[2] se portait au centre du casernement ou du campement de sa compagnie, et, tourné vers la sainte *Kibla*[3], il faisait

---

(1) *Arundo festucoïdes*, graminée fourragère du Tell dont les chaumes servent à couvrir les gourbis.

(2) L'écrivain des cent, le fourrier.

(3) Direction de Mekka : c'est celle des oratoires musulmans.

l'appel à la prière. Les compagnies se réunissaient alors, et chaque homme procédait à son oudou (ablution). Le *khoudjet el-miïa*, qui cumulait les fonctions de *moudden* et d'*imam*, dirigeait ensuite la prière suivant les règles du rite maléki. C'était le fourrier du bath-ouda (la 1ère compagnie) qui donnait le signal de l'*aden*(1) ; cet appel se transmettait successivement de compagnie en compagnie jusqu'au *bach-djeurrah* (la 8e compagnie).

Le vendredi, qui est le jour consacré des Musulmans, et les jours de fête, c'était, nous l'avons dit, le *khoudjet ed-daftar* qui remplissait les fonctions d'*imam* et de *khethib* (prédicateur). Monté sur une estrade qui jouait le rôle du *menbeur*(2) dans la mosquée, le saint homme faisait de pieuses lectures, ou se livrait à de religieuses improvisations dont les Réguliers, assis à la manière arabe et sur plusieurs rangs, ne perdaient pas un mot.

Les *khothbat* (sermons) du *khoudjet el-daftar*, à qui les fonctions de pontife ne faisaient pas oublier celles de payeur, roulaient habituellement sur le mépris des richesses. L'important, selon lui, c'était de combattre dans le sentier de Dieu, et de mettre tout son zèle à jeter les *Nsara* (Chrétiens) à la mer. Quant au *rateb*, ce ne pouvait être qu'un infime et insignifiant détail dont un vrai Musulman ne devait pas se préoccuper

---

(1) Appel à la prière.

(2) Chaire à prêcher.

outre mesure. Aussi, pour appuyer cette opinion, le pontife-comptable choisissait-il souvent, pour texte de son sermon, ce passage de la IIIe sourate du Koran, qu'il développait, du reste, avec une grande force de logique et beaucoup d'entraînement, surtout quand la caisse du khelifa était vide : « L'amour des trésors entassés d'or et d'argent, cela parait beau aux hommes ; mais ce n'est qu'une jouissance temporaire de ce monde ; la belle retraite est auprès de Dieu. » Les Réguliers savaient dès lors à quoi s'en tenir sur la situation de la *kheuzna* (trésor), et ils s'apprêtaient encore à faire le sacrifice au Baïlek des quatre *boudjhou* et demi qu'il ne cessait de leur promettre.

Dans les garnisons, la *nouba* (musique) du khelifa jouait après les prières du *fedjeur*(1) et de l'*âceur*(2) ; dans les camps, les *zernadjiïa* (musiciens) se réunissaient devant la tente du khelifa à l'*âceur* et à l'*eucha*(3) pour y faire entendre les airs les plus variés.

Dans les marches, le khelifa était précédé de trois chaouchs portant ses drapeaux ; il avait le *khoudjet ed-daftar* à sa droite et l'adjoint de ce comptable à sa gauche. Les musiciens marchaient derrière le khelifa ; venait ensuite l'ar'a précédant les compagnies de son bataillon.

---

(1) Point du jour.

(2) Moitié du temps s'écoulant de midi au coucher du soleil, c'est-à-dire de 3 à 4 heures.

(3) Une heure et demie après le coucher du soleil.

Les exercices avaient lieu deux fois jar semaine. L'Émir avait adopté le maniement d'armes et quelques-unes des manœuvres de notre infanterie, que les Réguliers, grâce à nos déserteurs, étaient parvenus à exécuter tant bien que mal. Les commandements, nous l'avons dit, se faisaient en langue arabe.

La formation sur un rang était seule en usage pour les appels, pour la prière et pour les divers rassemblements.

Les tambours et les clairons employaient nos batteries et sonneries réglementaires.

Nous avons dit plus haut que chaque khelifa avait auprès de lui, mais plutôt comme garde ou escorte que comme force accessoire de l'infanterie, un certain nombre de cavaliers réguliers, qui ne se distinguaient guère du goum que par leur uniforme et leurs *thronbitiat* (trompettes). L'instruction militaire de cette *khiïala* (cavalerie) était, du reste, parfaitement nulle, et jamais elle n'osa charger nos bataillons autrement qu'avec les goums et à leur manière, c'est-à-dire irrégulièrement.

L'escadron était composé d'une cinquantaine de cavaliers, et commandé par un *seïf* (capitaine). Le cadre se composait de deux *kbir el-kheubba* (maréchal des logis), un khodja (fourrier) et un *theubbakh* (cuisinier).

Les *sbaïhiïa* (spahis), dont la principale valeur était dans la vitesse de leurs chevaux et dans leur habitude de les manier, se croyaient cependant sans rivaux pour la guerre d'embuscade et de surprise, et pour

la façon d'éclairer une troupe. Malgré leur prétention à l'habileté dans le combat individuel, ils attendirent rarement la pointe du sabre de nos intrépides Chasseurs.

Cette répugnance pour une arme dont ils ne savaient pas se servir, n'empêchait cependant pas les Spahis de l'Émir d'être de hardis et redoutables cavaliers, et il n'en était guère qui ne comptassent sept ou huit chevaux tués sous eux par les balles de nos fantassins. Ben-Iahia, tué au Marok en décembre 1847, en avait eu dix-huit frappés mortellement entre ses jambes dans l'espace de quelques années.

L'uniforme des cavaliers réguliers ne différait guère de celui de nos spahis : il était en drap rouge, et se composait d'une veste garnie de quelques galons noirs sur les coutures des manches et du dos, d'un gilet orné de passepoils en drap bleu, et d'une culotte de ce même drap. Chaque *khiïal* (cavalier) ajoutait habituellement à son uniforme deux bernous, dont un blanc et un noir, et un haïk en *chach* (mousseline), avec lequel il se couvrait la tête et les épaules, et qu'il fixait sur sa chachïa au moyen de la *brima*[1]. Les cavaliers réguliers étaient chaussés de *temag* (bottes) de cuir de Marok qu'ils mettaient dans des *belr'a* (pantoufles) de cuir jaune.

Le sbaïhi (spahis) recevait du Baïlek, avec son habillement, un cheval et un harnachement complet; il était armé d'un fusil sans baïonnette ou d'une cara-

(1) Corde de poil de chameau.

bine, d'un sabre à lame de Fas (Fez) placé à gauche sous la selle, et d'un pistolet à pierre. Les cavaliers réguliers ajoutaient à leur armement une énorme *keuzzoula*, sorte de massue à tête ferrée de gros clous, et terminée par un *thchangal* (croc) destiné à harponner soit les fantassins ennemis par quelque partie de l'habillement ou de l'équipement, soit à ramasser, sans descendre de cheval, les dépouilles du vaincu. C'était surtout l'arme de la razia. Ce terrible instrument, qui, au besoin, pouvait servir d'assommoir, était suspendu au *guerbous* (pommeau) de la selle du cavalier ; une courroie le maintenait à l'étrier, et empêchait le balancement que lui eussent imprimé les allures vives.

Chaque spahis avait tille *balaska* (giberne) retenue sur le côté gauche par le ceinturon, et des hibat (besaces) placées en arrière de la selle, et dans lesquelles il renfermait quelques effets, ses vivres et ses cartouches.

L'artillerie (*eth-thobdjïa*) de l'Émir était, dans le principe, généralement composée de déserteurs français, de Turks et de Qoul-Our'lar ; celle de Ben-Allal et d'El-Berkani était formée de Maures d'Alger. L'effectif de celle qu'il détachait auprès de ses khelifa se bornait à trois ou quatre pièces servies chacune par huit artilleurs qui n'en avaient guère que le nom. En effet, l'Émir n'eut jamais un homme capable de bien envoyer un projectile, et, très souvent, il arrivait des accidents soit dans les exercices, soit en présence de l'ennemi. Le matériel était, d'ailleurs, dans le plus piteux

état. Les pièces étaient montées sur des affûts très lourds et très difficiles à manœuvrer.

En 1839, et plus tard, Abd-el-Kader eut quelques pièces de montagne qui se portaient à dos de mulet. Il comptait, en outre, dans ses places, une vingtaine de pièces de campagne.

Les artilleurs de l'Émir avaient la tenue du fantassin régulier.

En résumé, les forces régulières d'Abd-el-Kader n'ont jamais dépassé 8,000 fantassins, 2,000 cavaliers, et 240 artilleurs. Ces troupes, mises à la main de ses lieutenants, étaient réparties sur toute l'étendue du territoire qui reconnaissait son autorité. Il n'avait ordinairement avec lui qu'un bataillon régulier, composé, en grande partie, de ses contribules, les Hachem, et commandé par son beau-frère El-Hadj Mosthfa-ben-Tehmi, et sa garde noire, placée sous les ordres du nègre Eth-Theïïeb-ben-Garnia.

Dans les différents combats où donnèrent les Réguliers, ils n'eurent jamais en ligne plus de deux bataillons, c'est-à-dire de 1,500 à 1,600 hommes.

Les Réguliers étaient armés de fusils français ou anglais. La poudre se fabriquait dans le pays. On s'approvisionnait de pierres à fusil au Marok.

L'Émir avait essayé de créer une manufacture d'armes à Miliana au moyen d'ouvriers européens amenés de France en 1837. Il avait établi, pour son armée permanente, au chef-lieu de chaque khelifalik,

des ateliers de tailleurs, de selliers et d'armuriers. Il y avait également, dans les tribus, pour les besoins des contingents, des ouvriers de ces professions.

Toutes ces créations s'écroulèrent en mai 1841, lors de la destruction, par les généraux Bugeaud et Baraguey-d'Hilliers, des établissements qu'avait fondés l'Émir à Bou-R'ar (Boghar), Kseur El-Bokhari, Thara et Takdimt.

Nous l'avons déjà fait remarquer, la faute de l'Émir fut plutôt dans l'emploi qu'il fit de ses troupes régulières que dans leur création. Au lieu de nous les opposer, il devait se borner à en faire un instrument de pression sur les tribus dont il pouvait avoir à se plaindre ; leur action, en un mot, devait se limiter au maintien du peuple arabe dans l'obéissance, et à la rentrée, toujours si difficile, des impôts *âchour* et *zekka*.

Nous avons vu plus haut dans quelles circonstances Abd-el-Kader avait créé son premier bataillon régulier. Les succès qu'il dut à cette troupe dans ses luttes contre Mosthfa-ben-Ismâïl et Kaddour-ben-El-Mokhfi, lui avaient révélé tout le parti qu'il pourrait tirer d'une force permanente organisée. Plus tard, n'ayant trouvé, sans doute, l'explication de la supériorité de nos troupes sur ses bandes que dans les formations tactiques de notre armée, il s'était hâté de donner de l'extension à une création sur laquelle il fondait déjà d'ambitieuses espérances, en faisant recruter

quelques compagnies d'infanterie dans chacun de ses khelifaliks.

S'il eût suffi, pour arriver à un résultat satisfaisant, de placer des hommes sur un certain nombre de rangs plus ou moins correctement alignés, de leur faire exécuter quelques mouvements d'ensemble, et de leur donner des tambours et des trompettes, l'Émir pouvait atteindre le but qu'il poursuivait : nous savons que l'Arabe est merveilleusement organisé pour la guerre, et qu'il ne le cède à aucun autre peuple en fait d'élan et de courage personnel ; mais ces qualités, suffisantes pour des troupes irrégulières, où l'individualité seule est engagée, ne le sont plus pour les armées régulières, où cette individualité disparaît pour se fondre dans l'ensemble. En résumé, il existe cette différence entre les bandes irrégulières et les armées organisées, que ces dernières ont besoin d'être commandées par des chefs capables ayant l'habitude de manier des troupes et sachant les employer, tandis que la conduite des autres n'exige que des combinaisons qui sont à la portée de l'intelligence de tout homme de cœur.

Nos régiments de Tirailleurs indigènes nous ont montré plus tard ce qu'on pouvait obtenir des Arabes lorsqu'ils sont bien commandés, et qu'ils ont confiance en leurs chefs; nous les avons vus partout aussi solides que les troupes nationales et dignes de marcher sous nos drapeaux ; ils ont prouvé surabondamment qu'ils sont susceptibles de discipline et d'organisation,

et qu'ils ont à un très haut degré les qualités qui font la bonne infanterie.

C'était donc par le commandement, par l'instruction, par l'administration et par la confiance, que péchaient les troupes régulières de l'Émir, et c'est à ces causes qu'il dut de n'avoir réussi, après bien des efforts et un grand déploiement d'activité, d'énergie et de persévérance, qu'à créer une ébauche, une parodie d'armée qui n'avait guère de régulier que le nom.

Nous ne comprenons pas que l'Émir, à qui l'on ne peut refuser les qualités qui constituent particulièrement l'homme de guerre, ait persisté, pendant douze années, à nous opposer ses malheureux Réguliers, et à les exposer à se faire sabrer, dans chaque rencontre, par nos Chasseurs, nos Spahis indigènes, voire même par le goum, quand il se sentait soutenu par une troupe française.

Nous allons rappeler succinctement les principales affaires de guerre auxquelles prit part l'infanterie régulière de l'Émir, et nous verrons que, de 1835 à 1847, ses défaites se comptent par le nombre de combats qu'elle eut à soutenir, ou qu'elle nous livra.

C'est le 26 juin 1835 que nous trouvons, pour la première fois, les Réguliers devant nous. Abd-el-Kader, qu'on ne connaissait encore que sous le titre de baï de Mâskara, a pris position en avant de l'ouad Es-Sig, à dix lieues d'Oran, avec 8,000 cavaliers et 4,000 fantassins,

dont 1,200 de troupes régulières ; il y attend le général Trezel pour lui disputer le passage de cette rivière. Malgré la résistance opiniâtre des Réguliers, le passage est forcé, et l'armée ennemie est culbutée.

Nous retrouvons les Réguliers le 3 décembre 1835, lors de l'expédition de Mâskara : embusquée dans un bois de tamarix en arrière des quatre *kebab* (chapelles) de Sidi El-Mbarek, entre l'ouad Es-Sig et l'ouad El-Habra, cette troupe faisait le plus grand mal à la colonne française. Deux compagnies de voltigeurs enlèvent le bois à la baïonnette : les Régulier sont cernés ; le feu de nos tirailleurs et la mitraille complètent leur défaite.

Ils ne sont pas plus heureux le 16 janvier 1836 sur l'ouad Es-Seufsaf, et le 26 du même mois, sur les bords de l'ouad Thafna.

Le 6 juillet de la même année, au combat de l'ouad Es-Skak, l'Émir, voulant tenter un dernier effort, avait engagé avec assez d'à-propos 1,200 Réguliers que, jusque-là, il avait laissés en réserve.

« Cette attaque, — dit le général Bugeaud dans son rapport sur cette brillante affaire, — malgré son énergie, ne peut arrêter un instant nos soldats, qui se jettent sur cette troupe malgré un feu bien nourri, la rompent, et la précipitent fatalement sur le point le plus difficile de l'ouad Icer. Une pente assez rapide aboutit à un rocher taillé presque à pic à dix ou quinze

mètres au-dessus de la plage. C'est là qu'un horrible carnage commence et se poursuit malgré mes efforts. Pour échapper à une mort certaine, les malheureux Réguliers se précipitent en bas du rocher, s'assomment, ou se mutilent d'une manière affreuse. Bientôt, cette triste ressource leur est enlevée : des Chasseurs et des Voltigeurs trouvent un passage et pénètrent dans le lit de la rivière : les ennemis sont cernés de toutes parts, et les Douaïr peuvent assouvir leur horrible passion de couper des têtes. Cependant, à force de cris et de coups de plat de sabre, je parviens à sauver 130 hommes de l'infanterie régulière. Je vais les envoyer en France. »

Après une trêve de deux ans, nous allons retrouver les Réguliers sur un autre théâtre : suspendus au-dessus de la Mtidja, Réguliers et Irréguliers s'apprêtent à fondre sur cette plaine, où s'est réfugiée la colonisation naissante.

Dès le 1er novembre 1839, nous l'avons dit plus haut, le khelifa de Médéa, Sid Mohammed-ben-Aïça-el-Berkani[1], était venu, avec son bataillon régulier et

---

(1) Mohammed-ben-Aïça-El-Berkani, chef d'une famille de marabouths en grande vénération chez les Bni-Mnaceur, avait reçu du général Clauzel, en 1830, l'investiture pour son kaïdat de Cherchel, où les Berkani commandaient depuis longtemps. Renversé en 1834 par suite d'une intrigue qu'avaient ourdie les *riça* (capitaines de navires) du port, il alla, au mois de mars 1835, offrir ses services à l'Émir, qui le nomma baï ou khelifa de la province de Tithri.

les contingents kabils de son khelifalik, prendre ses bivouacs chez les R'ellaï, sur les crêtes en face de Soumâa. De ce point, il embrassait la plaine, et aucun convoi ou détachement ne pouvait sortir de Blida ou de Bou-Farik sans qu'il en fût informé. Les *biïaâïn* (espions) qu'il avait dans nos camps le tenaient, d'ailleurs, soigneusement au courant de tous nos mouvements. Ces convois sillonnant la plaine avec de faibles escortes, ces petits détachements la parcourant avec une adorable imprudence, mirent l'eau à la bouche d'El-Berkani, et l'amenèrent à penser qu'il pouvait y avoir là quelque bon coup à faire. Il ne s'agissait plus que d'attendre l'occasion.

Un espion des Bni-Khelil, qui jouissait de toute notre confiance, fit prévenir le khelifa qu'un convoi de vivres considérable sortirait de Bou-Farik le 20 novembre, à neuf heures du matin, pour arriver à Blida le même jour. L'escorte de ce convoi ne devait se composer que d'un bataillon d'infanterie appuyé de trois pièces d'artillerie.

El-Berkani résolut d'attaquer ce convoi, et prit immédiatement ses dispositions. L'ar'a de ses goums, Mohammed-bou-Chareb, reçut l'ordre de se porter, avec ses cavaliers, dans la nuit du 19 au 20, à hauteur de Mered, et de s'embusquer dans l'ouad Sidi-Radhouan, et dans les broussailles et bouquets de bois voisins de ce point. Il ne devait entourer et attaquer la *tokla* (convoi) que lorsqu'elle serait arrivée en face du haouch El-Abziza. Le khelifa avait le projet d'embusquer son

bataillonrégulier dans l'ouad Bni-Azza, au point où la route de Bou-Farik à Blida coupait cette rivière. Ses contingents kabils devaient s'établir en avant des Réguliers dans les buissons qui couvraient alors la Mtidja.

Le 20 novembre, avant le jour, les mille cavaliers de Mohammed-bou-Chareb, pied à terre et à la tête de leurs chevaux, les six cents fantassins des contingents, ventre à terre dans les broussailles de genêts épineux, et les huit cents Réguliers, pelotonnés dans le lit de l'oued Bni-Azza, toutes ces forces, disons-nous, étaient à leur poste et attendaient le convoi au passage.

A onze heures, il est signalé par un cavalier en vedette sur un arbre ; les difficultés du chemin, qui est à peine tracé dans les broussailles et les palmiers-nains, allourdissent sa marche; il n'est plus qu'à un kilomètre de Mered. Une demi-heure après, il était à hauteur de Sidi-Radhouan. Les cavaliers de Mohammed-bou-Chareb sortent tout-à-coup de leurs embuscades, et se précipitent en hurlant sur le convoi, qu'ils entourent bientôt de tous côtés. La colonne s'arrête; son chef prend avec calme ses dispositions de combat, et l'artillerie envoie dans ce tourbillon qui l'enveloppe quelques volées de mitraille qui paraissent produire un bon effet.

Les cavaliers de Bou-Chareb font plus de bruit que de besogne, et leur feu est insignifiant. Ils ont affaire, d'ailleurs, à un bataillon du 2e léger que les cris n'effraient pas. Nos fantassins chargent leurs armes avec

un calme insolent, et ils envoient leur balle sans se presser et en choisissant leur homme.

Le bruit du canon et de la mousqueterie a donné l'éveil à la garnison de Bou-Farik ; on y sait bientôt, au moyen d'un télescope placé au poste du télégraphe, et qui permet d'explorer la Mtidja, à quel genre d'ennemi le convoi a affaire ; or, comme les chevaux de la cavalerie passaient leur vie la selle sur le dos, trois cents Chasseurs sont à cheval en un clin d'œil, et s'élancent dans la direction de l'attaque. En moins d'une demi-heure, ils ont franchi les six kilomètres qui les séparent du lieu du combat. Au commandement bien connu de : « *Sabre !* » les Hadjouth ont pris la fuite du côté où sont embusqués les Kabils et les Réguliers. Nos cavaliers les y poursuivent le sabre dans les reins. Tout à coup, les six cents montagnards se lèvent en poussant des cris affreux et fusillent notre cavalerie, qui ne parait pas s'en inquiéter, et qui sabre vigoureusement tout ce qui lui tombe sous la main. C'est bientôt un pêle-mêle horrible où hommes et chevaux jouent un rôle sanglant ; les fantassins ennemis sont poussés, renversés, roulés, piétinés ; les Chasseurs et les Spahis, qui se sont déployés, les enlacent et les rejettent les uns sur les autres dans un cercle où pas une balle, pas un coup de sabre n'est perdu. Nos cavaliers continuent leur impitoyable chasse, et précipitent cette foule de fuyards, cette cohue hurlante sur le bataillon de Réguliers qui, embusqué dans l'ouad Bni-Azza, n'a pu faire usage de ses armes. La confusion

est dès lors à son comble; les nôtres ne se donnent plus la peine de recharger leurs armes ; cela demande trop de temps ; le sabre seul fait la besogne. Les Réguliers et les Kabils abandonnent leurs fusils, qui retardent leur fuite, et cherchent à gravir les berges de la rive droite de l'ouad. Nos cavaliers, las de frapper, arrêtent leur poursuite, et l'ennemi disparaît dans les broussailles qui couvrent le pays des Ouled-Iâïch.

Les Chasseurs et les Spahis reprennent le chemin de Bou-Farik, en emportant, pour leur part de butin, cinq ou six cents fusils, des pistolets et des ïathaghans.

Le convoi peut se remettre en marche et gagner Blida, où il arrive à une heure de l'après-midi.

Nos pertes eussent été insignifiantes si, malheureusement, nous n'eussions eu à regretter la mort du brave officier qui commandait le détachement d'escorte du convoi ; celles de l'ennemi furent considérables : quatre-vingt-cinq Réguliers, dont trois siafin (commandants de compagnie), avaient été tués dans ce combat ; un grand nombre de cadavres de fantassins kabils jonchaient le sol et marquaient la direction de la poursuite; les abords de l'ouad Bni-Azza en étaient littéralement encombrés, ainsi que d'armes et de débris de vêtements et d'équipements.

Quant aux Hadjouth, ils avaient disparu avant la fin de la lutte, en laissant quelques-uns des leurs sur le terrain où ils avaient entamé l'attaque. Des chevaux errant

sans cavalier autour du convoi furent pris par les Chasseurs et emmenés à Bou-Farik.

La leçon avait été dure pour El-Berkani. Son infanterie régulière, culbutée et mise en déroute sans avoir pu combattre, ne pouvait, de quelque temps du moins, reparaître devant nous ; il fallait la réarmer et remplir les vides qu'y avaient faits le sabre de nos cavaliers ; il était urgent de la remettre en état de continuer la guerre. C'est ce que fit El-Berkani : le 29 novembre, ses Réguliers quittèrent leur Bivouac des R'ellaï et se dirigèrent sur Médéa, qui était alors la capitale du commandement de ce khelifa.

Sid Mohammed-ben-Allal, le khelifa de Miliana, était venu prendre position chez les Bni-Salah, le 2 décembre 1839, avec son bataillon régulier et les contingents de son *outhen* (district). Il attendait de là l'occasion de tenter quelque aventure soit sur Blida, soit sur les convois ou détachements parcourant la partie de la Mtidj a comprise dans le rayon où il comptait opérer.

Les fortifications de Blida n'avaient pas été élevées en prévision d'une guerre sérieuse avec les Arabes; la ville était restée, comme on l'avait trouvée au mois de février 1839, entourée d'un mauvais mur[1] en *thabia* (pisé), et masquée par les orangeries et vergers qui

(1) Avant notre occupation, l'enceinte dans laquelle s'enfermait Blida était généralement formée par les murs mêmes des maisons, lesquelles s'ouvraient toutes sur l'intérieur de la ville.

l'enveloppaient ; de plus, la garnison ne se composait que de deux bataillons d'infanterie et de quatre cents indigènes. Cette situation ne présentait rien de bien redoutable pour l'ennemi ; c'est, sans doute, cette double faiblesse de nos ouvrages et de notre effectif qui suggéra à Ben-Allal l'idée de donner l'assaut à la place, bien que ce genre d'opérations n'eût jamais beaucoup réussi aux Arabes. Aussi, les Réguliers de ce khelifa ne devaient-ils pas être plus heureux dans cette tentative que ceux d'El-Berkani sur l'oued Bni-Azza.

Le 7 décembre 1839, Sid Mohammed ben-Allal, jaloux de venger l'affront que nos cavaliers avaient fait subir, le 20 novembre, à son collègue de Médéa, ordonna à Kada-oulid-El-Kououach, l'ar'a de son infanterie, d'aller s'embusquer, avec son bataillon et deux mille Kabils, dans l'oued Sidi-El-Kbir et dans les vergers qui couvraient alors les abords de la porte de la Citadelle. Cette troupe devait se porter, à la pointe du jour, sur Bab El-Kebour[1], et chercher à pénétrer dans la ville soit par surprise, soit de vive force si l'éveil était donné à la garnison. Pendant que Kada

---

(1) *Bab El-Kebour* (porte des Tombeaux) était situé à hauteur des bâtiments occupés par l'ancien État-major de la Place, et faisait face, à l'ouest, sur un vaste cimetière qui couvrait tout remplacement où sont bâties les casernes de la cavalerie, et qui se prolongeait jusqu'à la porte du Boulevard ; au sud, ce cimetière était limité par la ligne sur laquelle s'est élevée plus tard la muraille d'enceinte actuelle. En avant de cette ligne, et jusqu'à l'ouad Sidi-El-Kbir, le terrain était couvert de figuiers, d'orangers, etc.

agirait de ce côté, mille Kabils, embusqués d'avance dans les jardins, devaient faire une fausse attaque sur Bab Er-Rahba[1] pour diviser les efforts de la garnison. En cas de réussite, les Réguliers et les contingents devaient se répandre dans la ville, en chasser les Français, et en exterminer la population, coupable d'avoir fait cause commune avec eux.

A trois heures du matin, les huit cents Réguliers et les fantassins kabils qui devaient leur prêter leur concours, descendirent silencieusement dans l'ouad Sidi-El-Kbir par le mamelon d'Aameur-ou-Ammar, en face des Zenboudj de Sidi Iâkoub ; ils remontèrent la rivière jusqu'à hauteur de Bab El-Kebour, et s'embusquèrent derrière les hautes berges de la rive droite, et dans les jardins qui alors couvraient cette rive. Les Kabils chargés de la diversion s'étaient glissés et répandus dans les orangeries et les vergers qui s'étendaient de l'ouad Sidi-El-Kbir à Bab Ed-Dzaïr[2].

Le jour commençait à peine à poindre que Qâda donnait le signal de l'attaque. La ville paraissait en-

---

(1) *Bab Er-Rahba* (porte du Marché, spécialement aux grains, aux bestiaux, aux huiles), était situé à 30 mètres environ sur la droite de la porte actuelle.

(2) *Bab Ed-Dzaïr* (porte d'Alger) s'ouvrait sur l'ancienne mosquée, et donnait entrée dans la rue kour-Dour'li, que nous avons nommée rue des *Coulouglis*. Cette porte était également précédée d'un vaste cimetière qui couvrait l'emplacement occupé par l'Hôpital militaire, la place de la Mosquée ou des Tirailleurs, et les bâtiments de la Remonte.

dormie, et la diane n'avait pas encore éveillé la garnison. Les Réguliers gravissent en silence les pentes de la rive droite de l'oued, et se glissent en rampant jusqu'aux derniers arbres des vergers ; de là, ils s'élancent, en traversant le cimetière, sur la porte El-Kebour, qui, à cette époque, ne se composait encore que de deux mauvais battants rapiécés fermés intérieurement par un verrou.

Kada, qui connaissait ce détail, comptait pouvoir enfoncer cette porte avant que la garnison eût été en mesure de s'y opposer. Malheureusement, les assaillants[(1)] n'avaient, pour cette opération, que la crosse de leurs fusils, des bâtons et des pierres ramassées dans le lit de la rivière. Quelques Kabils s'étaient munis de piochettes, à l'aide desquelles ils devaient faire des ouvertures dans le mur de l'enceinte qui, nous l'avons dit, était en pisé.

L'ennemi se rue, avec ces pauvres engins de guerre, à l'attaque de la porte et des murs ; mais la porte résiste, et la piochette ne mord que faiblement dans le pisé. Les piquets, qui veillaient, garnissent aussitôt les banquettes et fusillent les assaillants ; en un clin d'œil, la garnison est debout et court aux portes ; la population

(1) Les Kabils ne sont pas tous armés de fusils ; un grand nombre d'entre eux n'ont pour toute arme qu'un bâton ou une kezzoula (espèce de massue); d'autres n'ont rien autre chose que des pierres, qu'ils lancent, du reste, avec beaucoup d'adresse

indigène, guidée par son hakem, l'intrépide Iourek-Mahammed, a pris les armes et la suit. L'attaque de Bab Er-Rahba, composée de Kabils seulement, avait été trop molle pour qu'il fût possible de se méprendre sur son véritable but. Quelques coups de fusil avaient suffi pour la rejeter dans les orangeries.

Du côté de Bab El-Kebour, l'attaque continuait acharnée de la part des Réguliers, qui s'opiniâtraient à vouloir briser la porte à coups de crosses de fusil. Complètement à découvert dans le cimetière qui s'étendait en avant de l'entrée de la ville, leur position devenait de plus en plus critique ; ils comprenaient bien que c'était une affaire manquée; mais ils n'en persistaient pas moins dans leur entreprise. Les ais commençaient déjà pourtant à céder sous la violence des coups ; mais les cadavres s'amoncelaient aussi en travers de la porte.

Les Kabils chargés de cette attaque s'étaient prudemment mis à l'abri des coups de la place en se retirant dans le lit de l'ouad Sidi-El-Kbir. Les Réguliers imitaient déjà ce funeste exemple et tournaient les talons. Kada cherche à les rallier et à les ramener au combat ; quelques braves seulement entendent sa voix, et tentent un effort qu'ils savent d'avance devoir être inutile. L'ar'a, sa large lame de Fas au poing, se lance de nouveau, à la tête d'une poignée de Réguliers, à l'assaut de la fatale porte; son *sandjak-dar* (porte-drapeau) est derrière lui. Tout-à-coup, Kada chancelle et tombe ; il a la cuisse droite traversée par

une balle. Son porte-drapeau, frappé en pleine poitrine, tournoie sur lui-même et parait foudroyé. Le drapeau est ramassé par un Régulier, qui l'emporte eu fuyant. L'ar'a, dont le sang coule abondamment, est enlevé par les siens. Privés de leur chef, les Réguliers abandonnent l'attaque et se mettent en retraite. Le général Duvivier accourt avec un bataillon et de l'artillerie, et se précipite sur les fuyards, qu'il mène battant jusqu'à la Koudïet Aameur-ou-Ammar en suivant la rive droite de l'ouad Sidi-El-Kbir.

Les Kabils chargés de la fausse attaque s'étaient empressés de regagner leurs montagnes, dès qu'ils avaient vu la tournure que prenait le combat.
Les Réguliers firent, dans cette journée, des pertes extrêmement sérieuses.

Le 14 décembre, comme nous le verrons plus bas, les bataillons de Ben-Allal et d'El-Berkani sont battus de nouveau sur l'ouad Bni-Azza, à hauteur de Mered, et le 15, entre le Camp-Supérieur et Blida.
Nous avons dit plus haut l'échec sanglant qu'ils essuyèrent, le 25 décembre 1839, à l'attaque du blockhaus de Sidi-El-Kbir.

Nous dirons plus loin le beau combat du 31 décembre 1839 au haouch El-Mebdouâ (Cinq-Cyprès), où les bataillons de Ben-Allal et d'El-Berkani furent complètement défaits, et où ils firent des pertes considérables.

Nous avons rapporté, au commencement de ce livre, l'affaire du 28 janvier 1840, où ces deux mêmes

bataillons furent battus dans les Zenboudj de Sidi-Iâkoub, et forcés de regagner leurs cantonnements des Bni-Salah après avoir eu 200 hommes tués ou blessés.

Nous reverrons, à différentes reprises, ces deux incorrigibles bataillons essayer sur Blida et sur le Camp-Supérieur des attaques obstinément infructueuses.

Du 2 au 6 février de la même année, le khelifa de Mâskara, Mosthfa-ben-Tehmi, à la tête de son bataillon régulier et de 2 ou 3,000 cavaliers et fantassins des contingents, attaque sans succès le poste de Mazar'ran(Mazaghran), défendu par 123 hommes du 1er Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique. Après avoir, le 6 au matin, vainement tenté de donner l'assaut, le khelifa, découragé par l'inutilité de ses efforts, se retire honteusement, non sans avoir éprouvé des pertes considérables.

Vers la fin de mars de la même année 1840, voulant tenter la fortune du côté de l'Est, l'Émir envoie le khelifa El-Berkani attaquer Biskra avec son bataillon régulier, de l'artillerie et une nombreuse cavalerie. Bou-Aziz-ben-Gana, notre allié, se porte au-devant du khelifa avec du goum, et le défait complètement. Dans cette affaire, les Réguliers perdent 400 hommes, leurs bagages, leur drapeau et leurs tambours.

Le 12 mai, l'Émir, à la tête de ses Réguliers et de nombreux contingents, est battu à la Tniïa des Mouzaïa : sa réserve, composée d'infanterie régulière, est culbutée et presque entièrement anéantie par les baïonnettes de nos soldats.

Le 16, les Zouaves débusquent du bois des Zenboudj-el-Azara des compagnies de Réguliers qui y avaient pris position.

Le 20, au retour de la colonne expéditionnaire venant de Médéa, l'Émir reprend l'offensive sur le même terrain que le 16, dès que notre mouvement de retraite se dessine. Les Réguliers occupent les contreforts à gauche de la route ; un autre corps d'infanterie régulière a pris position à droite sur les bords de la Cheffa. Après un combat très opiniâtre, les Réguliers sont rejetés dans la rivière, et notre arrière-garde, qui avait eu à lutter, dans une position désavantageuse, contre des forces supérieures aux siennes, peut, dès lors, gagner sans être inquiétée le col des Mouzaïa, où l'armée avait établi ses bivouacs.

Le 3 août, 2,000 fantassins et cavaliers des contingents et deux bataillons de Réguliers, conduits par l'Émir en personne, attaquent la garnison de Médéa, campée sur le plateau de Msalla[1] pour y construire quelques retranchements qui doivent compléter la défense de la ville. L'ennemi est aussitôt chargé à la baïonnette, et mis en déroute après un combat très vigoureusement mené.

Le 29 du même mois, le général Changarnier, en retour du premier ravitaillement de Médéa, est vivement attaqué, à hauteur des Mines de cuivre, par deux

---

(1) *Msalla*, après le combat du décembre 1840, fut appelée *Plateau-Ouzanneaux*, du nom d'un lieutenant de Zouaves qui y avait glorieusement trouvé la mort.

bataillons de Réguliers aux ordres d'El-Berkani. Le général fait aussitôt filer en avant ses bagages et sa cavalerie, et, ayant massé son infanterie, il ordonne à ses tirailleurs de rentrer vivement dans la colonne. Cette apparence de fuite enhardit l'ennemi, qui se met imprudemment à leur poursuite. Lorsqu'il est bien engagé, le général fond sur lui à la baïonnette avec toute son infanterie, et le mène battant jusqu'au bois des Oliviers en lui tuant une centaine d'hommes ; le reste disparaît dans les ravins.

Le 18 septembre, le même général cherche à surprendre le khelifa Ben-Salem, qui, avec ses Réguliers, faisait le blocus de la garnison du Camp de Kara-Mosthfa. Parti de la Maison-Carrée, vers le soir du 17, avec 1,200 hommes d'infanterie et 400 Chasseurs à cheval, il tombe le lendemain au point du jour sur le khelifa, qui se jette eu désordre sur la rive droite du Bou-Douaou. Le général Changarnier l'y poursuit, et l'attaque de front et par sa gauche au moment où il cherchait à prendre position. Les Réguliers sont mis en pleine déroute, et laissent 126 des leurs sur le champ de la lutte, ainsi que 11 prisonniers, 42 chevaux, des mulets et un tambour.

Le 27 octobre, au second ravitaillement de Médéa, le général Changarnier, qui commandait la brigade d'avant-garde, rencontre, au lac des Mouzaïa, deux bataillons de Réguliers qui, ne se souciant pas, sans doute, d'accepter le combat, se mettent précipitamment en retraite par les crêtes.

Le 29, l'arrière-garde est vivement attaquée par les Réguliers et les Kabils entre le bois des Oliviers et le Nadheur[1]. Le général Changarnier, qui vient en prendre le commandement, repousse l'ennemi et le met en fuite, après lui avoir fait éprouver des pertes importantes.

Après cette série d'insuccès, l'Émir avait abandonné la vallée du Chelef, avec ses troupes régulières, dans les premiers jours de novembre, et s'était porté de sa personne dans la province d'Oran.

Le 14 janvier 1841, le général de La Moricière, en route pour rentrer à Oran, rencontre le khelifa Mosthfa-ben-Tehmi, qui, dans la nuit du 13, avait quitté son camp sur le Sig, avec son bataillon régulier et quelques centaines de cavaliers, pour aller tenter un coup de main sur notre camp du Figuier. Il résulte de cette rencontre fortuite un combat très vif, dans lequel le bataillon de Ben-Themi est sabré et presque entièrement détruit par notre cavalerie.

Nous allons enfin prendre une offensive sérieuse, et commencer contre Abd-el-Kader cette série d'expéditions qui nous mèneront, en le poursuivant, jusqu'au centre de la province d'Oran.

Le général Bugeaud, arrivé à Alger le 22 février

(1) *Nadheur* ou *Nadhor*, point élevé d'où l'on peut *regarder, observer, surveiller*. Un grand nombre de hauteurs, de pitons portent ce nom en Algérie. Le *Nadheur* serait une sorte d'*observatoire*.

1841 en qualité de Gouverneur général, voulut commencer ses opérations offensives par le ravitaillement des places de Médéa et de Miliana. En conséquence, il part de Blida le 1er avril pour conduire, dans la capitale du Tithri, un convoi qu'il y verse le 3 sans avoir rencontré l'ennemi. Le 4, l'armée remonte au col pour aller chercher un second convoi au Haouch-Mouzaïa. L'arrière-garde, commandée par le général Changarnier, est vivement attaquée en queue par la cavalerie, arabe, et à gauche par les Réguliers. Cette dernière troupe, prise en flanc par le 23e de ligne et les Gendarmes maures, et chargée de front par quelques compagnies que conduit le lieutenant-colonel d'État-major Despinoy, est promptement enfoncée, et fait des pertes considérables. Les Réguliers ne sont pas plus heureux à la queue de l'arrière-garde, où le 48e de ligne les repousse avec une grande vigueur.

Pendant que le Gouverneur général se portait sur Médéa par la Tniïet-el-Mouzaïa, le général Duvivier cherchait, dans les montagnes des Bni-Salah, un chemin qui le conduisît plus directement vers cette place. Mais il n'y trouvait, comme le général Changarnier, que des sentiers de chèvres dans un pays d'un accès extrêmement difficile. Au débouché des montagnes du côté de Médéa, il rencontre le khelifa El-Berkani à la tête d'un bataillon de Réguliers, qu'il met promptement en déroute.

Dans les premiers jours de mai, le général Bugeaud, au retour de son ravitaillement de la garnison

de Miliana, est attaqué par 10,000 Arabes ou kabils, parmi lesquels on compte 12 ou 1,500 Réguliers. Au premier choc, ces derniers tournent les talons, les contingents s'enfuient, et nous passons.

A la fin de mai, pendant que le général Bugeaud, après avoir détruit la place de Takdimt, se retirait sur Mâskara, l'Émir lance sur notre extrême arrière-garde 4,000 Kabils soutenus par 1,500 Réguliers. Ces forces, vigoureusement accueillies, n'insistent pas, et nous laissent le passage après avoir perdu du monde. Dans la nuit du 21 au 22 octobre, les Réguliers de Mosthfa-ben-Tehmi tentèrent de surprendre le camp du général Bugeaud établi sur l'ouad Bni-Mniarin, entre Mâskara et Sâïda : trois compagnies du 15e de ligne et deux de Zouaves se précipitent sur les Réguliers et les mettent en déroute.

Nous retrouvons, dans les premiers jours de 1842, le khelifa Mosthfa-ben-Tehmi dans le sud de Mâskara avec 300 fantassins et 150 Spahis réguliers ; 200 boulines gardent la famille d'Abd-el-Kader à Takdimt, dont Ben-Klikah, l'ar'a des Zdama, a relevé les ruines.

Abd-el-Kader, qui avait été forcé de se jeter dans le Marok, repayait le 20 mars 1842 sur le territoire de l'Algérie, et débouche sur la Thafna moyenne avec 1,500 cavaliers, dont 200 réguliers, et plus de 3,000 fantassins provenant des Bni-Znacen et de quelques autres tribus marokaines. Le général Bedeau s'avance vers la Skak, et se trouve, le 21, en face d'Abd-el-Kader.

Les Marokains se présentent d'abord avec une certaine apparence de résolution ; mais ils tournent le dos dès les premières décharges. Les Spahis réguliers de l'Émir, qui, nous l'avons dit, ne sont pas plus de 200, se conduisent seuls en gens de cœur ; ils perdent le quart de leur monde. El-Berkani n'est pas plus heureux, en décembre 1842, sur l'Ouarsenis, où il laisse un grand nombre de ses Réguliers.

En février 1843, nous retrouvons le bataillon régulier d'El-Berkani suivant, sans succès, l'arrière-garde du colonel Saint-Arnaud jusqu'à quelques lieues de Cherchel.

Dans le courant de mai, le général Changarnier bat les Réguliers de Ben-Allal sur l'ouad El-Fodhdha.

Le 16 mai, le duc d'Aumale surprend et attaque la zmala de l'Émir Abd-el-Kader à Thaguin avec 600 cavaliers, lui tue 300 Réguliers, lui fait 3,000 prisonniers, et lui prend quatre drapeaux, un canon et un immense butin. A la fin de mai, contraint de s'éloigner des environs de Cherchel, El-Berkani va rejoindre Mohammed-ben-Allal au sud de l'Ouarsenis.

Le colonel Géry, qui commandait une colonne vers le bassin supérieur de l'ouad El-Abd, dans la subdivision de Mâskara, est informé, le 21 juin au soir, que l'Émir est campé à Djidda, dans le pays des Haçasna, à quatre lieues de lui ; ayant résolu de le surprendre dans cette position, le colonel s'y dirige dans la nuit, et tombe au point du jour sur le camp d'Abd-el-Kader.

Notre cavalerie et notre infanterie culbutent en un clin d'œil les défenseurs du camp ennemi. L'Émir perd, dans cette affaire, 250 hommes tués, 140 prisonniers et tous ses bagages.

Dans ce glorieux combat, qui ne nous coûta que 75 hommes tués ou blessés, nos soldats ramassèrent plus de 600 fusils sur le champ de bataille, et six drapeaux restèrent entre les mains des vainqueurs.

Le 22 septembre, le général de La Moricière, informé que l'Émir est campé aux *kebab* (marabouths) de Sidi-Ioucef, chez les Haçasna, se porte aussitôt dans cette direction. Après une marelle pénible dans un pays très difficile, sa cavalerie se trouve en face de l'ennemi, qui a eu le temps de lever son camp. L'Émir a avec lui un bataillon d'infanterie régulière et plus de 500 cavaliers. Bien qu'il n'ait que 350 chevaux, le colonel Morris n'hésite pas à prendre l'initiative de l'attaque, sans attendre notre infanterie, qui était encore fort en arrière.

Les Réguliers sont chargés par deux escadrons commandés par le capitaine de Cotte, et l'arrivée de l'infanterie française détermine la déroute des fantassins de l'Émir. Abd-el-Kader perd, dans ce combat, son khelifa du Sahra occidental, Sid Kaddour-ben-Abd-el-Baki, et six officiers de Réguliers.

Le 11 novembre de la même année, le colonel Tempoure, suivi de 500 hommes d'infanterie et de 500 chevaux, attaque, sur l'ouad El-Kheuchba, près de Sidi-Bel-Abbas, le khelifa Mohammed-ben-Allal,

qui, rejeté hors de l'Ouarsenis, cherchait, à la tête de deux bataillons de Réguliers et d'une nombreuse cavalerie, à faire sa jonction avec l'Émir. La cavalerie ennemie est culbutée en un clin d'œil ; pour la première fois, l'infanterie régulière se forme en carré, et attend la charge de nos Chasseurs et Spahis. Ce carré ne présente bientôt plus qu'une masse confuse, informe, que nos cavaliers pénètrent et hachent à coups de sabre.

Ce combat coûte à l'Émir 400 fantassins ou cavaliers réguliers tués, 364 prisonniers et trois drapeaux. L'intrépide khelifa Ben-Allal[1], isolé de sa troupe, et reconnu à sa taie sur l'œil gauche, est chaudement poursuivi par le capitaine Cassaignolles et quatre de nos cavaliers ; il leur fait subitement tête, décidé à mourir les

---

(1) Sid Mohammed-ben-Allal-ould-Sidi-Mbarek, dont nous avons souvent eu l'occasion de parler dans ce récit, appartenait à la famille du célèbre marabouth Sid Ali-ben-Mbarek, dont on remarque le tombeau à El-Koleïâa (Koléa). Ben-Allal, plus connu sous le nom de Sidi Mbarek, avait une taie sur l'œil gauche qui lui avait valu le surnom d'*el-Aoueur* (le borgne). Nous avons vu plus haut qu'il avait succédé, en 1837, à son oncle El-Hadj-Mohi-ed-Din-es-Sr'ir dans le commandement de Miliana.

Les Français rendirent à ce vaillant ennemi les Honneurs funèbres dus au rang qu'il occupait parmi les siens, et, par ordre du Gouverneur général, son corps fut transporté à El-Koleïâa, où il fut déposé dans la sépulture de son illustre famille.

armes à la main. Dans cette lutte désespérée, il tue un brigadier de Chasseurs, démonte le capitaine Cassaignolles, et blesse un maréchal-des-logis. Une balle, en lui traversant la poitrine, vient mettre fin à ce combat inégal ; il tombe de cheval, et un spahis lui coupe la tête.

C'est ainsi que finit le plus actif et le plus brave des lieutenants de l'Émir.

Après le combat du 11 novembre, qui avait vu tomber son premier lieutenant et anéantir les restes de son infanterie régulière, l'Émir se trouva dans une situation extrêmement critique : abandonné par les tribus algériennes, il se tourna vers le Marok, et mit tous ses efforts à amener une rupture entre nous et les Marokains. Au commencement de 1841, l'Émir fit à Abd-er-Rahman, que nous décorons du titre d'*empereur,* des ouvertures directes pour une déclaration de guerre à la France, ouvertures que ce prince, qui se souciait peu de le voir entrer trop avant dans les affaires de son pays, accueillit très froidement. Par ses habiles manœuvres, l'Émir atteignit cependant son but, et, dès le mois d'avril, la guerre avec le Marok était devenue imminente. Le 22 mai, nous retrouvons l'Émir à Oudjda avec 300 fantassins réguliers et 500 cavaliers. Le 30, les Marokains, auxquels s'est joint Abd-el-Kader, viennent attaquer notre camp sur l'ouad El-Mouïlah. La cavalerie ennemie est taillée en pièces, et les fuyards sont poursuivis le sabre aux reins jusqu'à Oudjda.

Voyant la guerre allumée de fait entre nous et les

Marokains, Abd-el-Kader quitte Oudjda, quelques jours après le combat, avec sa poignée de Réguliers, et va fomenter un mouvement insurrectionnel sur nos derrières. Pendant l'année 1845, l'Émir est traqué sans relâche par des colonnes mobiles organisées par le maréchal Bugeaud. La colonne légère du général Yusuf peut le joindre, le 25 décembre, près de Temda, et échanger quelques coups de fusil et de sabre avec ses cavaliers réguliers.

Le 7 mars 1846, le colonel Camou atteint Abd-el-Kader dans le sud du Tithri, et lui tue 150 cavalier réguliers.

Le 13 du même mois, le général Yusuf surprend le camp de l'Émir à Gouïga, au sud du lac Zar'ez, lui tue 70 cavaliers réguliers, et lui enlève ses bagages et 800 mulets.

Le colonel Renault se met à la poursuite de l'Émir, qui s'est jeté dans le Sud; il arrive le 1er juin à Chellalet-edh-Dhahrania au moment où l'Émir venait de quitter cette localité, et tue une soixantaine d'hommes de ce kseur qui avaient voulu opposer quelque résistance ; le colonel s'avance ensuite jusqu'à El-Abiadh-Sidi-Ech-Chikh, où se sont réfugiés Abd-el-Kader et les quelques Réguliers qui lui restaient. Il s'éloigne et rentre par Figuig sur le territoire marokain.

Il ne reste plus de l'infanterie régulière de l'Émir que les 3 ou 400 hommes qui gardent sa *deïra*(1). Dans la

(1) Diminutif de *dououar*.

nuit du 24 au 25 avril 1846, ces fantassins massacrent, sur l'ordre de Mosthfa-ben-Tehmi, 187 des prisonniers français qui étaient tombés entre les mains d'Abd-el-Kader.

Les officiers, et quelques soldats attachés à leurs personnes furent seuls épargnés ; deux autres parvinrent à s'échapper et à gagner nos postes avancés.

Au printemps de 1847, l'Émir, qui s'est réfugié au milieu des tribus kabiles du Rif, est menacé par les troupes marokaines, conduites par Moulaï-Hachem, neveu du Sultan du Marok. Abd-el-Kader surprend l'ennemi la nuit dans son camp, et ses Spahis réguliers le mettent en pleine déroute.

Cette victoire relève un instant les affaires de l'Émir.

Dans la nuit du 11 au 12 décembre, Abd-el-Kader, traqué par les Marokains, tente sur leur camp, avec un millier de Réguliers qui lui restent, une entreprise qui ne réussit pas. Il perd, dans cette tentative, 150 de ses fidèles et vaillants guerriers.

Après la défaite du 12, Abd-el-Kader, toujours poursuivi par les Marokains, se porte avec tout son monde et sa *deïra* sur les bords de la Moulouïa. Il en effectue le passage le 21 sous le feu de l'ennemi. Dans cette affaire, qui devait être la dernière de leurs journées de poudre, les débris de ses Réguliers se conduisent admirablement : ils couvrent la retraite de l'Émir déchu avec un dévouement sublime, ne laissant aux mains des Marokains que les cadavres des hommes

intrépides qui sont tombés avec le drapeau de la nationalité arabe.

Abd-el-Kader, qui vient de perdre ses derniers Réguliers et ses meilleurs cavaliers, reparaît sur le territoire français ; mais, cette fois, c'est pour se remettre entre les mains du généreux ennemi contre lequel il a combattu pendant quinze années.

C'est ainsi que finissent ces fameux Réguliers que, pendant douze années, l'Émir nous opposa avec si peu de succès. On ne peut s'empocher d'admirer la constance, la fidélité, la merveilleuse résignation de ces malheureux, qui paraissaient voués fatalement à la baïonnette de nos fantassins ou au sabre de nos Chasseurs, et que nous retrouvons toujours devant nous malgré leur certitude de la défaite. Ceux qui survécurent aux désastres des dernières années du gouvernement d'Abd-el-Kader passèrent dans les rangs de nos troupes indigènes, et jamais nous n'avons eu ni de plus braves, ni de plus fidèles serviteurs.

Nous allons reprendre le récit des faits de guerre auxquelles prirent part les Bni-Salah et les Réguliers établis sur le territoire de ces montagnards.

VIII

Suite des affaires de guerre entre les Français et les Beni-Salah. — Combat et défaite des Réguliers sur l’ouad Sidi-Radhouan. — Attaque d’un convoi sous Blida, et nouvelle défaite des Réguliers des khelifa El-Berkani et Mohammed-ben-Allal. — Occupation de la Koudïet-Mimich. — On y établit un blockhaus. — Tentative infructueuse du khelifa Mohammed-ben-Allal pour reprendre cette position. — La nuit des *dos de chameaux.* — Deux mois d’affaires de sang autour de Blida. — Attaque de nuit du blockhaus de l’ouad Sidi-El-Kbir.

Nous avons vu plus haut combien l’insolente bravade du bataillon d’El-Berkani manœuvrant, le 7 décembre 1839, en vue du Camp-Supérieur, avait exaspéré la malheureuse garnison de ce poste. Nous nous rappelons que, ne pouvant contenir son indignation, elle s’était spontanément et sans compter ses ennemis,

précipitée sur ses faisceaux pour courir sus à ces imprudents Réguliers, et que ce ne fut que sur les ordres formels du Commandant supérieur du camp, qu'elle ajourna à une meilleure occasion la leçon qu'elle brûlait de leur donner.

Cette occasion ne se fit pas attendre longtemps. El-Berkeni, que son échec du 20 novembre 1539 n'avait pas corrigé, voulut de nouveau tenter la fortune sur le terrain même où elle l'avait si mal traité. Le 14 décembre de la même année, ses huit compagnies de Réguliers, aux ordres de l'ar'a El-Hadj-Mahammed-el-Ammali, descendent, avant le jour, suivies d'un nombre considérable de Kabils, de leur camp des Bni-Salah, et vont prendre position à hauteur de Mered, entre Sidi-Radhouan et le haouch El-Abziza, sur le passage d'un convoi que le général Rullière devait conduire de Bou-Farik à Blida. Prévenu dès la veille par ses *biïaâïn* (espions) de l'importance de ce convoi, que les garnisons du Camp-Supérieur et de Blida, à bout de ressources, attendaient avec impatience, et renseigné sur les forces qui doivent l'escorter, El-Berkani a pu prendre d'avance ses dispositions, et mettre de son côté la plus grande somme de chances de succès.

Les Spahis réguliers de ce khelifa, et trois ou quatre cents cavaliers hadjouth et autres ont été placés en arrière des bouquets de bois de Mered ; les Kabils et la plus grande partie des Réguliers se sont embusqués, sur le passage du convoi, dans les broussailles dont la

la plaine était alors couverte, et dans le ravin des Bni-Azza : ils attendent, rasés comme des panthères, et avec une patience féline, le moment de se précipiter sur l'ennemi. Trois compagnies d'infanterie régulière sont restées en réserve embusquées derrière un pli de terrain boisé.

Le convoi est signalé vers neuf heures du matin ; il s'avance lentement dans la plaine, dont les chemins ne sont encore qu'ébauchés. Une compagnie d'infanterie et un peloton du 1er de Chasseurs d'Afrique forment l'avant-garde. Tout est silence autour du convoi, qui parait noyé dans un océan de broussailles ; on n'entend guère que les jurons excitatifs et les claquements du fouet des conducteurs des prolonges, lesquelles, à chaque pas, se trouvent empêtrées dans un sol détrempé par les pluies de la veille. De temps à autre, l'avertissement de : « *Doucement, la tête !* » ou de : « *Serrez ! serrez, la queue !* » atteste des difficultés de la marche. Nous avons là un millier d'hommes du 2me léger et quatre cents cavaliers du 1er de Chasseurs d'Afrique.

L'avant-garde, qui précède le convoi de cinq ou six cents mètres, vient de dépasser le bouquet de bois du haouch El-Abziza ; elle s'éclaire à une petite distance de chaque côté de la route. Rien n'annonce la présence de l'ennemi. On s'en étonne dans la colonne française ; car on sait d'expérience qu'il n'est pas dans les habitudes des Hadjouth de laisser passer un convoi sans le harceler. Quant à l'infanterie régulière et aux

Kabils, ils n'oseraient plus pousser la témérité jusqu'à s'aventurer en plaine à une pareille distance de leurs montagnes. Dans cette conviction, nos éclaireurs ne poussent guère leur reconnaissance au-delà de deux cents mètres sur les côtés du chemin que suit le convoi.

Un coup de feu se fait entendre; à ce signal (car c'était un signal), trois mille têtes apparaissent subitement au-dessus des broussailles ; des hurlements épouvantables accompagnent une fusillade qui, heureusement, fait plus de bruit que de mal à nos soldats. L'avant-garde revient aussitôt de la surprise que lui a causée cette brusque apparition de l'ennemi ; elle est formée, nous l'avons dit, par le 2e léger et le 1er de Chasseurs d'Afrique, que les cris n'effraient plus guère ; elle se replie en bon ordre sur la colonne, qui s'est arrêtée aux premiers coups de feu et qui a pris des dispositions de défense. Une nuée de fantassins et de cavaliers arabes entourent bientôt le convoi ; la mitraille les fauche en même temps que les broussailles de jujubiers sauvages derrière lesquels ils tiraillent ; nos petits fantassins tiennent bon ; ils chargent leurs armes avec calme et ne tirent qu'à coup sûr.

L'ennemi ne fait pas de progrès. Les Spahis rouges d'El-Berkani et sa réserve de Réguliers, impatients sans doute de prendre part à la lutte, quittent leurs embuscades et arrivent, les cavaliers en bondissant, et les fantassins en courant, sur les défenseurs du convoi. « A nous, enfants, ces braillards-là !... Sabre ! » s'écrie

le commandant des Chasseurs en leur montrant les Réguliers. Quatre cents lames avides de sang sortent de leurs fourreaux de fer en grinçant, et décrivent au-dessus de la tête des cavaliers cette terrible courbe chargée d'éclairs annonçant la foudre. Au commandement de : « Chargez ! » les chevaux, qui ont compris, se lancent, guidés par l'odeur de la poudre, au-devant des Réguliers, qui ont fait halte, et qui essaient de se former pour résister au choc de la cavalerie. Rien ne peut arrêter l'élan fougueux des merveilleux chevaux de nos Chasseurs ; pour eux, il n'est point d'obstacles : les broussailles sont éventrées ou sautées; ils vont droit devant eux ; les ronces écrivent leur résistance en raies sanglantes sur leurs poitrails et sur leurs flancs.

Les trois compagnies de Réguliers se sont massées dans une petite clairière close de jujubiers sauvages et de genêts ; les Chasseurs sont à trois cents mètres, et les rangs des âskeur (fantassins) ne sont pas encore complètement formés ; il n'y a pas un moment à perdre. La compagnie de la tête, instinctivement et sans commandement, a fait sur les Chasseurs un feu sans effet; les Réguliers n'ont pas le temps de recharger leurs armes : les cavaliers sont sur eux ; ils pénètrent comme un coin de fer dans leurs masses confuses, et pointent au cou nu et au flanc de ces malheureux Réguliers, qui tombent en maudissant le Chrétien. Quelques-uns essaient de se défendre à coups de crosse de fusil ; mais, pressés, serrés les uns contre les autres, ils ne

peuvent abattre leurs armes sans risquer de briser la tête de l'un des leurs. Dans sa rage désespérée, un *âskri* s'accroche de ses dents à la jambe d'un Chasseur, qui ne parvient à lui faire lâcher prise qu'en lui faisant sauter la cervelle.

Le champ de la lutte ne présente bientôt plus qu'une cohue, un pêle-mêle, un gâchis effroyable, un fouillis de jambes d'hommes et de chevaux piétinant dans le sang, de bras qui s'élèvent et qui frappent. Une forte odeur de boucherie vous prend à la gorge et vous exalte ; hommes et chevaux sont au même diapason de soif de carnage; l'âme de l'homme et l'instinct de la bête ont fait fusion; c'est le même enthousiasme, la même ardeur, la même frénésie. Chez le cavalier comme chez sa monture, les yeux s'injectent et se veinent de sang, les narines se dilatent et frémissent. L'homme est là dans son milieu; il peut tuer tout à son aise ; la vue et l'odeur du sang l'ont grisé, et la vérité est au fond de toutes les ivresses. C'est donc bien là l'homme vrai, tel qu'il est, avec ses instincts de destruction, de destructivité, comme aurait dit le phrénologiste Spurzheim. Heureusement que ces instincts ne sont pas mauvais d'une manière absolue ; que c'est le but ou le mobile qui les fait qualifier de nobles ou d'ignobles, et que ce sont toujours de sublimes instincts quand ils sont ruolzés par la gloire et par l'amour de la Patrie.

Enfin, les Réguliers, foulés, roulés, piétinés sous les pieds des chevaux, s'échappent comme ils peuvent

dans les buissons, en laissant sur le champ de bataille des armes, des équipements, des *mezoued* (sacs à effets et à provisions), des chachïas, des caisses de tambours, et plus de cent cadavres.

Les Chasseurs poussent la charge jusque sur l'ouad Bni-Azza, dans lequel ils culbutent tout ce qui fuit devant eux.

Le convoi, qui a parqué, supporte tout l'effort de l'attaque des Réguliers et des Babils, que son escorte maintient cependant à distance avec son artillerie et le feu de son infanterie. Les Hadjouth et les Spahis d'El-Berkani, fort maltraités par le 2e léger dès le commencement de l'action, ont disparu dans l'ouest. Les Chasseurs peuvent donc s'occuper des fantassins, qui continuent de harceler le convoi avec acharnement. En un clin d'œil, ils bousculent et culbutent cette foule hurlante qui, se voyant abandonnée par sa cavalerie, lâche définitivement prise, et s'enfuit en désordre dans la direction de l'ouad des Bni-Azza. Nos cavaliers précipitent ce mouvement de retraite en sabrant les fuyards, qu'ils poussent, la pointe aux reins, jusqu'au blockhaus des Oulad-Iâïch.

Débarrassé de l'ennemi, le convoi se remet en marche. Il entre tout entier, vers onze heures du matin, dans l'enceinte du Camp-Supérieur, où il est acclamé par la garnison qu'il vient ravitailler.

Ce brillant combat coûte aux Réguliers trois officiers et deux cents hommes tués.

Après avoir déposé une partie de son chargement

au Camp-Supérieur, le convoi devait, le lendemain matin, verser le reste à Blida et reprendre le chemin de Bou-Farik.

Le général Rullière avait lieu de supposer que la leçon qu'il venait de donner aux Réguliers et aux Kabils l'en débarrasserait pour quelque temps, et il comptait pouvoir diriger sans obstacle son convoi sur Blida. Il n'en fut pas ainsi : le lendemain, 15 décembre, avant le jour, les deux bataillons réguliers, et un grand nombre de fantassins des contingents kabils étaient descendus des Bni-Salah, et avaient pris position, entre le Camp-Supérieur et Blida, sur le chemin que devait suivre le convoi. Leur droite s'appuyait un peu au-delà du point où s'éleva plus tard le corps-de-garde du Parc à fourrages ; les Spahis réguliers et les Hadjouth tenaient la gauche de leur infanterie ; ils avaient mis pied à terre dans les figuiers et les broussailles qui couvraient alors la plaine d'El-Hamada[1]. Quelques centaines de Kabils étaient, en outre, embusqués en arrière du corps principal, dans les orangeries qui enveloppaient le côté nord-ouest de Blida.

Le convoi quitte le Camp-Supérieur à sept heures du matin ; à peine a-t-il parcouru sept ou huit cents mètres, que son avant-garde est brusquement attaquée par une ligne de Réguliers et de Kabils déployés en tirailleurs. Le général s'arrête et dispose à la hâte quatre petites colonnes, dont l'une est fournie par le Camp-

(1) Le Champ-de-Mars actuel.

Supérieur ; sa garnison, qui n'a pas oublié la bravade du 7 décembre, a demandé instamment à concourir, pour sa part, à l'attaque contre les Réguliers. Les colonnes sont lancées ; deux d'entre elles ont pu se glisser, à la faveur des arbres et des broussailles, sur les derrières de l'ennemi et le tourner. Voyant leur ligne de retraite compromise, les fantassins ne tiennent pas, et se dispersent fusillés sans pitié par notre infanterie. Le centre, se sentant isolé, est promptement balayé et rejeté dans les jardins, ou quelques Réguliers, embusqués derrière les murs en pisé qui servent de divisions aux propriétés, essaient vainement de faire tête à nos soldats, qui les poursuivent opiniâtrement. Deux ou trois cents Réguliers, qui cherchaient à se glisser entre le Camp-Supérieur et le convoi, se heurtent à la colonne fournie par ce camp. Sans leur donner le temps de se reconnaître, ce détachement, composé de quatre compagnies du 24e de ligne, fond sur eux à la baïonnette. Au bout de quelques minutes, cent Réguliers percés de coups gisaient sur le sol, et les autres fuyaient à travers les jardins en abandonnant leurs armes. Cette attaque du 24e avait été si rapide et si impétueuse, que ses quatre compagnies n'avaient pas perdu un seul homme.

Le terrain étant déblayé, le convoi se remettait en marche : une demi-heure après, il entrait dans Blida par Bab El-Kebour.

Le même jour, vers midi, l'escorte du convoi reprenait le chemin de Bou-Farik, où elle arrivait après

un petit combat d’arrière-garde qui coûta encore quelques hommes aux Kabils.

Nous avons vu que, depuis les derniers jours d’octobre, les Bni-Salah ne cessaient d’inquiéter Blida et sa citadelle, en se postant sur les pentes et les mamelons les plus voisins de la ville, d’où ils tiraient sur tout ce qui se montrait dans les rues ou dans l’intérieur des ouvrages qui défendaient la ville haute. A l’époque dont nous parlons, les Bni-Salah s’établissaient volontiers sur la Koudïet-Mimich, qui commande le front sud de la place : à l’affût pendant tout le jour sur ce point, ils faisaient feu soit sur les habitants indigènes, soit sur les Français appartenant à la garnison qui passaient à portée de leurs fusils. Cette tiraillerie était certainement plus agaçante que meurtrière ; cependant, on reconnut qu’il serait bon d’y mettre un terme, et l’on décida l’occupation du mamelon.

Par une nuit sombre, on y transporta un blockhaus dont on défendit les approches par un retranchement. Au jour, les Bni-Salah trouvèrent la place prise. La garnison du blockhaus les prévint qu’il était habité en leur envoyant quelques balles qu’ils ne parurent pas se soucier d’attendre.

La perte de Mimich fut très sensible au khelifa Ben-Allal ; aussi, résolut-il, un jour, de reprendre cette position. En conséquence, il fit venir de l’*arsenal* de Médéa deux pièces de 4 qu’il mit en batterie sur la Koudïet-Baba-Mouça, située à 500 mètres au sud du blockhaus de Mimich, et dans une position dominante.

Cette *thobbana* (batterie), dont on voit encore la trace, fut établie sur la rive gauche de l'ouad Es-Semmar, dans le jardin de Mouça-ben-Mohammed. Le 18 décembre 1839, Ben-Allal, qui comptait fort sur les effets désastreux de cette artillerie, ouvrit son feu, dès le matin, sur le blockhaus de Mimich et sur la ville. Pendant les quelques jours que dura cette canonnade, les *thobdjïa* (artilleurs) de Ben-Allal n'eurent que de médiocres succès : d'abord, ils laissèrent le blockhaus de Mimich parfaitement intact ; il parvinrent cependant, le quatrième jour, à casser la jambe à un bourriquet qui traversait la citadelle.

La garnison et les habitants de Blida riaient beaucoup des canonniers de Ben-Allal, et chaque projectile était accueilli par une immense clameur de bienvenue très désobligeante pour des gens qui avaient la prétention de disposer de la foudre. Cependant, comme il pouvait se faire qu'un coup de maladresse amenât un accident, le général Duvivier fit monter, par une nuit pluvieuse, deux pièces de canon sur le mamelon de Mimich dans le but d'imposer silence à l'artillerie de Ben-Allal. Au bout de quelques coups, l'une des deux pièces du khelifa était *égueulée*, et l'autre gisait sur le dos démontée et hors de service. Cette expérience parut concluante à Ben-Allal, et Blida, qui en fut quitte pour deux ou trois boulets dont on voit encore la marque dans la rue Kaïd-Dira, put dès lors dormir en paix.

Le 19 décembre, le Camp-Supérieur fait une sortie pour approvisionner le blockhaus de l'ouad Sidi-El-Kbir. Les Réguliers et les Kabils, qui se sont embusqués dans les jardins en avant de ce poste pour s'opposer à son ravitaillement, sont battus et culbutés dans la rivière.

Le 24, la garnison de ce blockhaus, ravitaillée tous les cinq jours, manque complètement d'eau et de vivres ; le Camp-Supérieur, après un combat dans lequel les Kabils ont encore le dessous, parvient, le 25 au matin, à y faire entrer les vivres dont ce poste a besoin.

Le même jour, à trois heures du matin, 300 hommes partent du Camp-Supérieur pour escorter un convoi de sept prolonges dirigé sur Blida. Chaque homme porte, en outre, une botte de foin sur son dos pour ravitailler cette place en fourrages. Ce détachement réussit à jeter son convoi dans Blida sans avoir été aperçu par l'ennemi. Malheureusement, il n'en est pas de même au retour : les Réguliers et les Kabils, cachés dans les broussailles et dans les masures à demi ruinées d'Ez-Zraïfia(1), tombent sur l'escorte du convoi et lui mettent quinze hommes hors de combat.

Nos soldats, qui savent trouver le rire même au fond des plus sérieuses misères, désignèrent cette affaire sous le nom de *la nuit des dos de chameaux*, à

---

(1) Faubourg de l'ancienne Blida, entre la porte Es-Sebt actuelle et les Zenboudj de Sidi-Iâkoub (le bois des Oliviers).

cause de la botte de foin dont on avait chargé leurs dos.

Chaque jour, pendant le mois de décembre 1839 et celui de janvier 1840, amenait son combat autour de Blida ; les Réguliers et les contingents, malgré les sévères leçons que leur donnaient nos soldats, ne cessaient d'inquiéter les garnisons du Camp-Supérieur et de Blida, ou les détachements que les besoins du service appelaient à circuler entre ces deux points : hier, ils ont attaqué un convoi; aujourd'hui, ils s'embusquent sur le passage d'une garde qui va en relever une autre ; demain, ils tomberont sur les travailleurs employés aux travaux de guerre autour de Blida. C'est une alerte continuelle, un qui-vive incessant. Le matin, avant le jour, l'ennemi s'annonce en attaquant Bab Es-Sebt, qu'il faut aller dégager; plus tard, c'est un détachement aux prises avec des cavaliers des Hadjouth, et qui demande instamment du secours, ou bien, c'est un convoi qui devrait être arrivé, et dont on est sans nouvelles. C'est un blockhaus qui manque de vivres ou de munitions ; c'est un courrier qu'il faut escorter de Blida à Bou-Farik : vite, trois ou quatre cents chevaux pour être à peu près assuré que la dépêche arrivera à destination. Tous les jours, si les garnisons de Blida et du Camp-Supérieur ne veulent mourir de soif, elles devront prendre les armes pour aller rétablir le cours du canal de dérivation obstrué ou détourné par les Bni-Salah. Pendant tout ce mois de décembre, chaque

goutte d’eau que burent nos soldats leur coûta une goutte de sang !

Dans ces rencontres, ces surprises, ces embuscades, ces attaques de nuit, nous laissions toujours quelques-uns de nos braves troupiers, et le mal que nous faisions à l’ennemi ne pouvait être une suffisante compensation. Dans les attaques générales, celles qui exigeaient des combinaisons, nous avions toujours le dessus ; mais dans les affaires de coup d’épingle, de tracasseries, de guet-apens, d’embûches, nous perdions toujours beaucoup de monde, et cela d’autant mieux que, nous le répétons, la prudence n’a jamais été une vertu française, et que nous manquons à peu près absolument de cette patience féline qui est indispensable dans ce genre de guerre.

Nous avons dit, au commencement de ce livre, la belle résistance que fit, dans la mémorable journée du 25 décembre, la garnison du blockhaus de l’ouad Sidi-El-Kbir, et le glorieux combat que livrèrent aux Réguliers et aux Kabils des contingents les troupes de Blida et du Camp-Supérieur accourues au secours de cette garnison. Nous avons raconté la formidable attaque du 28 janvier 1810, qui se termina d’une manière si funeste pour ces mêmes adversaires dans les Zenboudj de Sidi-Iâkoub. Il ne nous reste plus à nous occuper que de quelques affaires qui eurent lieu entre les garnisons de Blida et du Camp-Supérieur et les bandes ennemies établies dans les Bni-Salah.

Nous allons d'ailleurs être en mesure de prendre l'offensive, et l'infanterie régulière, appelée par l'Émir à la défense de la route de Médéa, abandonnera définitivement ses camps au-dessus de Blida pour suivre la fortune désormais décroissante de son sultan.

Renonçant aux attaques de vive force, qui leur réussissaient si peu, les Réguliers firent, dans les premiers jours de février 1840, une seconde tentative sur le blockhaus de l'ouad Sidi-El-Kbir. Six cents fantassins, pris parmi les hommes de bonne volonté, descendirent des Bni-Chebla[1], à la tombée de la nuit, par la Koudïet-Aameur-ou-Ammar, et vinrent en silence entourer la redoute dans l'intention d'en surprendre la garnison. Ils avaient pu traverser la rivière vis-à-vis de la koubba de Sidi-Iâkoub, et se glisser, à la faveur des berges escarpées de la rive droite, jusqu'aux abords du poste, sans y donner l'éveil.

Tout était silence autour du blockhaus, qui se dessinait vaguement dans les ténèbres d'une nuit pluvieuse, et qui ne se révélait que par les lignes de lumière marquées par ses créneaux. On y entendait de temps à autre, venant de l'intérieur, un gros et, franc rire provoqué, sans doute, par le récit, en langage rabelaisien, de quelque bon vieux conte, bien gras, bien épicé, dit par le loustic de l'escouade avec cette saveur, cette rondeur gauloise dont on ne retrouve plus de trace qu'au bivouac ou aux soirées de la chambrée.

(1) Fraction des Bni-Salah.

Cependant, depuis quelques instants, l'attention de la sentinelle avait été attirée par des bruits vagues et insolites qui se produisaient dans la rivière ; il lui semblait entendre le gravier grincer sous la pression des pieds, et les branches des nérions tourmentées, courbées comme par le passage de quelques corps étrangers au travers de leurs touffes, se redresser en fouettant l'air ; parfois, c'était le tintement du fer heurtant le fer. Nous l'avons dit, la nuit était sombre et pluvieuse ; la sentinelle cherchait en vain à pénétrer les ténèbres, épaisses, ce soir-là, à les prendre avec la main ; toutes ses facultés s'étaient concentrées dans la vue et l'ouïe ; elle ne découvrait rien, mais elle sentait qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire autour du poste. Un bruit sifflant, comme celui que produiraient des chuchotements, se fit entendre au-dessous d'elle, et une ombre noire lui sembla se mouvoir à quelques pas de la redoute. A tout hasard, le factionnaire arma son fusil, ajusta dans la direction de l'ombre, fit feu et rentra dans le blockhaus.

La lueur de l'éclair fit miroiter les baïonnettes des Réguliers, qui, se voyant découverts, se précipitèrent dans les fossés de la redoute avec de grands cris que répétaient les échos de la montagne. Mais le poste était prévenu ; ses défenseurs furent bientôt, le doigt sur la détente, aux créneaux et aux mâchicoulis. Dès que l'ennemi aborda la redoute, il fut accueilli par une fusillade qui, bien qu'exécutée presque au juger, n'en produisit pas moins un effet terrible dans les masses

qui se ruaient à l'assaut du retranchement.

Une grande partie de la garnison du Camp-Supérieur était sur pied; six compagnies furent immédiatement lancées dans la direction du blockhaus. Les Réguliers, qui ne se souciaient sans doute pas de les attendre, renoncèrent à leur attaque, et se retirèrent précipitamment dans la montagne, en laissant quarante-cinq cadavres des leurs autour de la redoute.

Les fantassins réguliers, secondés par les Bni-Salab, tentèrent, vers la fin de ce même mois de février, une dernière attaque qui avorta comme les précédentes.

Leur but était l'enlèvement d'un convoi assez considérable qui devait être dirigé du Camp-Supérieur sur Blida. Les deux bataillons d'infanterie régulière et les Kabils s'embusquèrent, à la pointe du jour, dans les figuiers de Barbarie qui couvraient alors notre Champ-de-Mars d'aujourd'hui. Mais la garnison du blockhaus de Mimich les ayant aperçus, prévint, par un signal convenu, le Camp-Supérieur et Blida du danger qui menaçait le convoi. Sa mise en route fut ajournée, et les Réguliers, las de les attendre, repassèrent la rivière, et remontèrent, pour ne plus reparaître autour de Blida, dans leurs campements des Bni-Salah, qu'ils évacuèrent, du reste, quelques jours après cette infructueuse tentative.

A partir de cette époque, le rôle militant des Bni-Salah se borne à fournir leur part de contingents à

leurs voisins les Bni-Msâoud, les Ouzra et les Mouzaïa. Par l'établissement, en juillet 1840, d'un poste permanent à Tala-Izid, nous devenions, d'ailleurs, maîtres de la partie habitable de leur pays. Enfin, privés désormais de tout point d'appui par la soumission des Mouzaïa, des Soumata, voire même des turbulents Hadjouth, et redoutant la visite prochaine de nos colonnes, les Bni-Salah se décidèrent, dans les premiers jours de juin 1842, à suivre le sage exemple de leurs voisins en apportant leur soumission au colonel Gauja, qui commandait alors à Blida.

A présent que nous avons épuisé la série des principales actions de guerre auxquelles prirent part les Bni-Salah, nous allons, en continuant l'ascension de leurs montagnes, achever l'étude de cette tribu kabile et du pays qu'elle habite.

IX

Les Kabils en général, et les Bni-Salah en particulier. — Une marabouthe. — Les mœurs kabiles. — Ascension du pays des Bni-Salah. — Description de son premier étage. — La *Kheloua* de Sidi Abd-er-Rahman. — Le vagabondage de la terre. — Un chien kabil. — Notre guide El-Misraouï. -—Le Chacal et le Hérisson.

Nous avons dit plus haut, sans exiger pourtant qu'on nous crût sur parole, que les Berbers ou Kabils constituent la population aborigène de l'Afrique septentrionale, et que ce n'est que, soulevés par le flot des invasions romaines et arabes, qu'ils ont été transportés sur les crêtes, et dispersés sur toute la côte barbaresque en îlots plus ou moins considérables, n'ayant conservé de leur communauté d'origine que l'unité de langage, particularité suffisante, d'ailleurs,

pour établir la parenté entre toutes les tribus kabiles.

Ce morcellement ne fut cependant pas sans influence sur la langue berbère : les besoins du commerce amenèrent des relations entre les montagnards et les populations qui vivaient immédiatement au-dessous d'eux, c'est-à-dire à une altitude inférieure à celle où ils habitaient, et la *kbaïlia* (langue kabile) dut, à ce contact, perdre considérablement de sa pureté; c'est, en effet, ce qui arriva. Le langage des divers envahisseurs déteignit sur celui des Berbers, lequel finit, en s'altérant, par former quatre dialectes principaux différant assez entre eux pour ne pas être compris de tous les individus appartenant aux diverses agglomérations kabiles.

Cette altération dont nous parlons fut surtout sensible chez les Kabils qui, ramenés, pour quelque cause que ce soit, sur les premiers étages des montagnes, eurent des rapports de tous les jours avec les maîtres de la plaine. Chez ceux-là, l'arabe domine, et la langue kabile n'y est plus guère parlée que par les femmes, — les jeunes, — qui, jamais, ne descendent de leurs montagnes.

Les Bni-Salah du versant septentrional appartiennent à la catégorie dont il vient d'être question. Bien qu'ils rougissent presque d'être Kabils, ils prétendent, néanmoins, parler la *zenatia*, c'est-à-dire le dialecte en usage parmi les tribus. habitant les montagnes situées à l'ouest du méridien d'Alger ; mais il n'est plus guère que leurs noms de lieux qui soient restés kabils, et,

encore, en trouve-t-on quelques-uns qui sont formés par l'accouplement des langues berbère et arabe. Les causes de cette *arabisation* des Bni-Salah sont dans l'habitude que, de 1830 à 1840, ces montagnards avaient prise de se mêler peut-être un peu plus qu'il ne convenait des affaires de la ville, et dans la fréquentation de ses marchés où ils apportaient les maigres produits de leurs montagnes. Il se pourrait bien aussi que, séduits par les *splendeurs* de notre civilisation qu'ils voyaient miroiter à leurs pieds, ils n'eussent pu résister à la tentation de voir cela de plus près.

Si la plupart des Bni-Salah se sont arabisés par le langage, ils ont, au moins, conservé toutes les marques caractéristiques qui distinguent le Kabil : ils sont pauvres, sobres, gratteurs et tourmenteurs de terre pour un gain minime ; ils sont sales, gourmands d'huile, fous d'argent, avares, usuriers, finauds, positifs, braves sur leurs pitons, peu religieux et médiocrement fanatiques ; on leur reproche d'avoir toujours manqué de zèle pour le *djahad* (guerre sainte)(1), et d'être restés sourds trop souvent aux appels des cherifs et à ceux des collecteurs de contributions. Comme tous les gens logés haut, ils ont jadis fort aimé leur indépendance, bien que ceux qui habitaient les premiers étages de leurs montagnes fussent mal placés pour la faire respecter, et nous savons qu'au temps des Turks,

(1) L'insurrection de 1871 n'avait rien de religieux ; elle était entièrement politique.

ceux-là essayèrent quelques résistances dont ils payèrent toujours les frais.

L'existence du Salhi est, comme celle de tout Kabil, terre à terre, sans poésie, sans grandeur. Tout entier aux intérêts mesquins qu'il poursuit, sans cesse courbé sur le sol ingrat qui lui boit ses sueurs, et qui ne donne qu'après s'être fait longtemps prier, le Salhi manque absolument de cette richesse d'imagination que possède à un si haut degré l'Arabe des plaines, et surtout celui des grands espaces sahriens. Aussi, chez le Kabil, absence complète de ces poétiques légendes qui sont l'histoire de l'enfance des peuples ; point de ces merveilleux récits bâtis sur la guerre et sur l'amour; point de ces splendides et glorieux souvenirs dont s'enorgueillissent tant les Arabes ; point de ces brillantes fantazias qui font tant valoir et le cheval et le cavalier. Là où il n'y a ni hauts-faits, ni éclatantes actions de guerre à conter, il ne saurait y avoir ni bardes, ni trouvères. En effet, sur quelle corde chanter les faits et gestes d'un peuple à pied, d'un peuple sans passé, qui combat à coups de bâton pour économiser sa poudre, qui élève au rang d'épopées des querelles de piton à piton dont le but est la conquête d'une *takhabit* (jarre) d'huile ou d'un *tsaïlous* (sac de peau) de figues, et qui n'inscrit au livre de ses fastes que les années abondantes en glands ou en olives ? Non, la poésie n'a rien à faire chez ce peuple mollusque qui, rivé à son rocher, se drape depuis des siècles dans les mêmes bernous huileux et dans la même crasse, chez

ce peuple qui n’attend pas son ennemi, et qui ne l’a jamais vu qu’à longue portée de fusil ; chez ce peuple, enfin, qui, dans tous les temps, a puisé sa force bien plutôt dans la nature de son pays que dans la valeur de ses enfants !

Nous ne voulons cependant pas refuser aux Kabils — c’est ce qui nous réconcilie avec eux — une certaine dose de patriotisme, et ce n’est pas sans émotion que nous nous rappelons un mot qui eut fait honneur à un citoyen de l’ancienne Rome. C’était le 24 juin 1857 ; la division Renault quittait le pays des Aït-Iraten pour aller soumettre à leur tour les Aït-Yenni ; nous traversions un village des Irdjen qui avait été livré aux flammes un mois auparavant, et nous nous apprêtions à descendre dans la rivière des Aït-Aïci. Le canon d’Icherriten tonnait au loin sur notre gauche, et les échos des montagnes répétaient ses sourds roulements. Un vieillard, debout sur des ruines qui étaient peut-être la cabane de ses aïeux, regardait, appuyé sur une eukkaza[1], défiler la colonne qui allait continuer son œuvre de sang : « Heureux ceux qui sont morts ! » mur-mura-t-il tristement. En effet, ceux que nos balles avaient frappés n’avaient pas eu la douleur de voir l’ennemi promener ses torches et ses canons sur leurs montagnes, vierges jusqu’alors de toute invasion étrangère.

Les Kabils n’ont point de littérature; on cite cependant plusieurs zaouïas qui possèdent quelques rares

(1) Long bâton.

manuscrits en *kbaïlia* (langue kabile) dans lesquels on a employé les caractères arabes. D'ailleurs, les documents kabils dont nous parlons sont de date récente, et n'ont aucune importance littéraire.

Les Kabils sont musulmans ; leur conversion, ou, comme nous le disons un peu témérairement, leur *acceptation* de la religion de Mohamet date de l'invasion arabe[1]. Réfugiés dans les montagnes, les besoins de la vie les contraignirent à descendre dans les plaines, soit pour en rapporter ce qui leur manquait, soit pour y écouler ou échanger leurs produits. On comprend que les intolérants missionnaires d'une religion qui s'établissait par le sabre ne durent accorder aux Kabils la libre fréquentation des plaines qu'à la condition qu'ils accepteraient la foi nouvelle. C'était une question de vie ou de mort. Serrés dans ces étroites conditions, les montagnards ne balancèrent sans doute pas à reconnaître qu' « *il n'y a d'autre divinité si ce n'est Dieu, et que Mohammed est l'apôtre de Dieu.* »

La facilité avec laquelle les Berbers acceptèrent l'Islam, tout en attestant le peu d'aptitude de ce peuple pour le martyre, prouve également son peu de pen-

(1) Pourtant, nous dirons que les traces historiques de l'existence du christianisme chez les Kabils algériens, se conservent jusqu'au XIIIe siècle de notre ère. Nous ajouterons que l'Islam s'est imposé bien plutôt, dans les Kabilies, par l'attrait du nouveau culte, que par la persécution ou la violence.

chant au fanatisme. Il faut dire, à la louange des Kabils de nos jours, qu'ils se sont maintenus dans leurs vieux errements, et que, si nous y tenions sérieusement, ils feraient aussi peu de difficultés pour *accepter* la religion du Christ, que celle qui leur fut apportée et *prêchée* au commencement du VIIIe siècle par Haçan : il nous suffirait, pour obtenir ce résultat, de les bloquer dans leurs montagnes et de leur fermer nos marchés. Les Kabils ont toujours professé cette maxime, aussi sage qu'avancée, qu'il faut vivre avant tout. En effet, le fanatisme n'est guère accessible qu'aux peuples qui ont de quoi vivre chez eux[1].

Les marabouths — presque tous Arabes[2] — jouissent cependant d'une grande influence dans les Kabilies ; la vénération dont ils sont généralement l'objet leur permettait d'arrêter les querelles de tribu à tribu, si fréquentes avant notre conquête de la grande Kabilie du Djerdjera. Nous avons vu plus haut que ce fut par suite de l'intervention du fils de l'illustre marabouth Sidi Ali-ben-Mbarek, que les Turks consentirent à faire la paix avec les Bni-Salah révoltés.

Les Kabils ont la galanterie d'admettre — et ils

---

(1) Nous rappelons que ce livre a été écrit vers 1863, et que les idées que nous émettons sont celles qui avaient cours à cette époque, et nous avons tenu à n'y rien changer.

(2) Voir notre livre « *Les Saints de l'Islam*, » lequel donne des renseignements précis sur la façon dont les marabouths ont pris pied dans les montagnes des Kabils.

sont en cela supérieurs aux Arabes — que les femmes peuvent arriver à l'état de sainteté tout aussi bien que les hommes ; aussi compte-t-on dans les Kabilies un grand nombre de *mrabthat* (marabouthes), et il n'est pas de tribu qui ne possède un ou plusieurs *djouamâ*[1] consacrés à quelque sainte femme du pays. Plusieurs écrivains croient trouver l'explication de cette différence de considération dont jouit la femme kabile comparativement à la femme arabe, dans l'obligation imposée à celle-ci de se voiler le visage, obligation, disent-ils, qui empêche de reconnaître, sur le visage des saintes arabes, le signe révélateur de la mission divine, et par suite, de les élever au rang des élues de Dieu. Chez les Kabils, au contraire, l'absence du voile permettrait aux femmes de prouver leur mandat divin par des marques révélatrices. Comme nous ne croyons que médiocrement à l'apparence de ces signes, nous chercherons ailleurs les causes de la différence dont nous venons de parler. Nous pensons qu'on les trouverait dans les souvenirs traditionnels de la situation que faisait à la femme la loi berbère avant l'acceptation par les Kabils de la loi musulmane ; en effet, si, antérieurement à l'invasion arabe, les Berbers n'avaient pas de saintes, ils avaient tout au moins

(1) Dans les Kabilies, les chapelles consacrées à la sépulture des marabouths n'ayant pas de coupoles (kbab), elles sont appelées *djouamâ*, mosquées, lieux de réunion pour la prière.

des prophétesses, et c'est autour de l'une d'elles, l'intrépide Kahhana[1], célèbre par son ardent et patriotique courage et par la puissance surnaturelle dont elle se disait revêtue, que vinrent se grouper les Berbers lorsqu'en 691, les Arabes, sous la conduite de Hacen-ebn-Nâman, subjuguèrent les populations de l'Aourès. Nous pourrions expliquer encore la différence dans la situation des femmes arabes et habiles par la rareté, chez les montagnards, des cas de polygamie, particularité qui laisse à la femme kabile une plus large place dans la famille, qui lui permet de se mêler à la vie commune, et d'y exercer une action importante, sérieuse, et sa part d'autorité et d'influence. Nous le répétons, la femme kabile n'est pas voilée ; elle jouit d'une très grande liberté, et ne passe pas, comme la femme arabe, les belles années de sa vie séquestrée dans quelque coin retiré de la maison de son seigneur. Pour le Kabil, sa femme c'est la mère de ses enfants ; aussi ne rougit-il pas d'accorder à celle qui se distingue par sa piété, par ses bonnes œuvres, par le don de prophétie, ou par celui plus ou moins constaté de faire des miracles, le respect, la vénération et les honneurs dévolus aux saints marabouths.

Nous avons été témoin de ce remarquable et pieux respect que professent les Kabils à l'endroit de leurs saintes. C'était le 24 mai 1857 ; trois colonnes fran-

---

(1) Le mot *Kahhana* signifie *Prophétesse*, c'est-à-dire douée de la puissance de lire dans l'avenir.

çaises, serpentant dans des directions convergentes, s'élevaient en rampant sur les pentes boisées de la Grande-Kabilie pour aller l'atteindre au cœur. Partout les montagnards, comme au temps de la prophétesse Kahhana, défendaient pied à pied et avec la fureur du désespoir leurs foyers menacés; mais partout le Chrétien escaladait imperturbablement les âpres sentiers qui devaient le conduire sur les crêtes et lui donner le pays. C'en était fait désormais de l'indépendance kabile ; car nous devions, cette fois, planter définitivement notre drapeau sur les abruptes sommets où elle s'était réfugiée. La division Renault, chargée de l'invasion du pays des Irdjen, fraction des Aït-Iraten, se prolongeait sur l'arête principale du massif en poussant l'ennemi devant elle, ou en le rejetant dans les profondes dépressions qui béaient à ses pieds.

La tête de la colonne était arrivée à hauteur d'Ouaïlel, et se disposait à y prendre ses bivouacs sur des pentes où il eût été prudent de se faire amarrer si l'on avait voulu s'y livrer aux douceurs du sommeil. Les Kabils, embusqués dans les figuiers ou les oliviers, continuaient de là un feu impuissant contre tout ce qui paraissait à découvert sur les crêtes. Quatre ou cinq de nos soldats, de ceux qui sont toujours à la recherche de l'inconnu ou des aventures, de ceux que la poudre grise, se glissèrent, à la faveur des arbres, jusqu'aux embuscades des Kabils, e les menèrent battant, sans se préoccuper du danger, jusqu'au fond de la rivière des Aït-Aïci que l'ennemi traversa à la hâte.

En passant devant le village des Aït-Iâkoub, qui paraissait abandonné, et que nos aventuriers brillaient du désir de *visiter*, deux coups de feu, qu'ils crurent venir d'une maison dont la porte était entr'ouverte, les accueillirent sans pourtant atteindre aucun d'eux. Les cinq carabines de nos Chasseurs (c'étaient des Chasseurs à pied) s'armèrent comme au commandement pour répondre à l'interpellation kabile, et l'un d'eux poussant la porte d'un coup de pied, tira *au juger* dans un coin où se mouvait quelque chose d'informe et de pareil à un paquet de linge sale. Les Chasseurs pénétrèrent aussitôt dans la maison, où la fumée de la poudre augmentait encore l'obscurité dont elle était pleine. Tout à coup, le paquet de haillons se dresse et se précipite sur les soldats, que cette brusque apparition déconcerte un peu. Dans ces loques, il y avait une femme, ou plutôt une lionne, et une lionne à qui l'on veut ravir ses petits. Les carabines furent désarmées. Tout ce que la langue kabile peut fournir à une mère d'imprécations terribles, de malédictions épouvantables, fut jeté par cette femme à la face de ces Roumis qui venaient semer le deuil et la désolation sur une terre qui ne leur demandait rien ; et tout cela dit avec une éloquence, une dignité de gestes que les mères seules savent trouver dans les moments suprêmes. Une jeune femme, traînant par la main un enfant qui pleurait, vint mêler ses fureurs à celles de sa mère (car c'était sa mère). Nos soldats, qui ont le respect de

toutes les douleurs, écoutaient silencieusement, la tête baissée, et sans les comprendre, ces ardentes paroles, qu'ils soupçonnaient bien pourtant ne pas être des bénédictions. A un geste de la *tsamraret* (femme âgée), les Chasseurs s'aperçurent avec stupeur qu'une tache rougeâtre, correspondant au coude de son bras droit, rayait, en se prolongeant jusqu'à terre, sa *melhafa*[1] d'une ligne sanglante : la pauvre femme avait, en effet, le bras brisé, et l'humérus ne paraissait plus tenir à l'avant-bras que par un lambeau de chair mâchonnée. Cette horrible blessure, il n'y avait pas à en douter, c'était la balle du Chasseur qui l'avait faite. Le malheureux semblait en souffrir plus que l'infortunée Kabile : — « Tu as raison, va ! pauvre vieille, invective-moi, agonise-moi, disait-il pendant qu'elle le maudissait lui et les siens ; je le mérite bien ; je ne suis qu'un *faignant* !... Moi, un vieux Chasseur, tirer sur une femme !... Surtout ne le dites pas aux camarades du bataillon, vous autres; je serais déshonoré !...

Mus par un sentiment de pitié, les Chasseurs songèrent à diriger ces deux femmes et l'enfant sur le quartier général de la division, où la malheureuse blessée pourrait, à l'ambulance, recevoir les soins que comportait son état. Il y avait, d'ailleurs, danger pour elles à les laisser dans leur village qui, le lendemain, devait être livré aux flammes si les Aït-Iraten ne venaient pas faire leur soumission. Elles comprirent, sans doute,

---

(1) Vêtement de femme kabile.

qu’elles étaient prisonnières, car elles ne firent aucune difficulté pour suivre nos soldats.

— « Monte là-haut avec nous, continuait l’inconsolable Chasseur. N’aie pas peur, pauvre vieille ; le *thebib* (médecin) de l’ambulance te rafistolera ton aile proprement. »

L’enfant, une charmante petite fille de trois ans environs ne pleurait plus ; un des Chasseurs, avec cette aptitude aux fonctions de bonne d’enfant que possèdent au suprême degré tous les vieux soldats, avait réussi à lui faire accepter un morceau de biscuit, qu’elle s’efforçait, mais sans succès, de grignoter. Quelques instants après, sentant bien que la pauvre enfant ne pourrait pas faire l’ascension de la côte où était établi le quartier général de la division, le Chasseur avait mis sa carabine en bandoulière et pris la petite Kabile dans ses bras, non que sa mère eût eu un peu besoin d’être rassurée ; mais la bonne figure du soldat lui avait bientôt fait comprendre que cet ennemi ne devait pas lui être fort redoutable.

Les Chasseurs se mirent en route avec leurs prisonnières. La vieille, dont le sang coulait toujours, et qui ne paraissait guère s’en préoccuper, continuait de parler avec beaucoup de véhémence et d’exaltation en gesticulant de son bras resté valide; sa fille ne quittait pas des yeux son enfant, qui s’était endormie sur l’épaule du Chasseur. Celui qui avait blessé la grand’mère s’efforçait de la calmer, et de lui prodiguer de sa voix la plus caressante des consolations qu’elle

n'avait pas l'air d'apprécier à toute leur valeur; les autres suivaient le groupe et lui faisaient cortège.

Après une demi-heure d'ascension, les prisonnières arrivèrent à hauteur du bivouac des Tirailleurs algériens du 1er régiment ; ce corps indigène comptait déjà dans ses rangs, à cette époque, un certain nombre de Kabils appartenant aux tribus soumises, et même quelques Aït-Iraten. Soit qu'aux paroles de la blessée, ils lui eussent reconnu le caractère qui distingue les saintes, soit que ce fut une illustration religieuse dont la réputation s'étendait dans toute la Kabilie du Djerdjera, il n'en est pas moins vrai que tous les Tirailleurs kabils accoururent à elle, et lui baisèrent la main ou les vêtements avec toutes les marques du plus profond respect et de la plus pieuse déférence. Elle reçut ces hommages avec un certain air de grandeur et de dignité, et comme quelqu'un qui en a l'habitude. Du reste, devant ses compatriotes comme en face des Chasseurs, elle ne laissa échapper ni une plainte, ni une larme ; dominée par une grande douleur morale, celle que lui causait le sort de son pays, sans doute, elle oubliait les souffrances physiques que devait lui faire éprouver sa blessure. Elle se borna à demander doucement aux Tirailleurs pourquoi, en ce jour de poudre, on les trouvait dans nos rangs. Ils ne répondirent point à ce reproche ; peut-être n'avaient-ils que de faibles raisons à donner.

Cette femme était, en effet, l'une des *mrabthat* les

plus vénérées du massif kabil que nous venions d'envahir ; c'était une de ces inspirées auxquelles les Croyants kabils reconnaissent volontiers le pouvoir de lire dans le *Livre évident*(1).

Dès que le Chasseur parut dans le camp avec l'enfant sur ses bras, ce fut à qui apporterait à la jeune kabile une caresse ou une friandise. Les cantinières, admirables sœurs de charité en pantalon rouge, chez lesquelles on trouve le mâle courage de l'homme allié aux douceurs du cœur de la femme, se passèrent l'enfant de mains en mains, et lui prodiguèrent ces mille tendresses dont toutes les mères ont le secret. A la vue de l'accueil fait à sa petite fille, la *mrabtha* laissa tomber sa colère ; elle avait pu se convaincre que ces féroces Chrétiens n'étaient terribles que dans le combat, et que, chez eux, après la lutte, le cœur redevenait le maître de la tête.

La sainte femme reçut à l'ambulance de la division les soins,éclairés de nos médecins, et, quelques jours après, lorsque les Aït-Iraten errent accepté les conditions que leur imposa le Gouverneur général, elle fut reconduite avec ses enfants à son village, où étaient rentrés les habitants qui avaient fui à notre approche.

Le positivisme des Kabils les rend moins accessibles à la superstition que les Arabes ; le travail manuel tue d'ailleurs l'imagination. Ce n'est pas quand

(1) C'est le Livre des Arrêts éternels, où se trouve inscrit ce qui à été, ce qui est, et ce qui sera.

le corps est courbé en deux sur un sillon humide des sueurs de celui qui le creuse, que l'âme s'élève vers les régions du merveilleux, direction où s'égare si volontiers la pensée de l'Arabe vivant de la vie contemplative ou fainéante. Le travail corporel est la prose de l'humanité. Aussi ne trouverons-nous chez le Kabil, ce forçat de la pioche, que des croyances et des superstitions grossières et des traditions sans poésie.

Le Kabil a moins de foi dans les *heurouz* (amulettes) que l'Arabe ; il ne croit que médiocrement à l'influence des *mâïanin* (mauvais œils) ; il consulte cependant volontiers, dans les questions d'amour et de haine, les vieilles femmes qui ont la réputation d'être habiles en *teukzin* (sorcellerie).

Le Kabil, en revanche, est excessivement crédule sur la question des *djenoun* (démons), et il ne passe que le moins possible, et lorsqu'il ne peut faire autrement, auprès des endroits où un meurtre a été commis ; car, il en est convaincu, les *djenoun*, très friands de sang humain, n'ont pas manqué de s'y donner rendez vous pour se livrer à leur déplorable passion.

Les Bni-Salah n'ont qu'une seule mosquée celle que fit bâtir, il y a une trentaine d'années, sur les bords de l'ouad Bou-Arfa, le kaïd Ben-Hazzouth. Cette pauvreté en établissements religieux est largement compensée par la possession, sur leur territoire, de la célèbre *zaouïa*[1] de Sidi Ahmed-el-Kbir, et de nombreux

(1) *Zaouïa* (coin, réduit), établissement religieux tout

djouamâ (chapelles) dédiés à de saints marabouths, ou renfermant leur dépouille mortelle. Ces chapelles ne se distinguent des maisons des particuliers que par leur blancheur ; les Kabils, fort avares de chaux, ne l'emploient guère qu'à ce pieux usage.

Nous ne manquerons pas de parler de ces lieux consacrés quand nous en passerons à proximité.

Il n'existe, dans les Bni-Salali, que deux écoles primaires : l'une fondée par le kaïd Ben-Hazzouth près de son habitation, et l'autre à Tazerdjount, sur la rive droite de la Cheffa. Les études n'y sont pas poussées jusqu'à l'excès ; dès que l'enfant sait griffonner tant bien que mal sur sa *louha* (planchette à écrire) le *Bism Allah er-rahman, er-rahim* (au nom du Dieu clément, miséricordieux), et la première sourate du Koran, il est réputé assez savant, et il rentre dans sa famille soit pour se livrer aux travaux de la terre, si son développement physique le lui permet, soit, dans le cas contraire, pour garder les troupeaux de chèvres. Ceux de ces enfants que les parents veulent pousser vers les études transcendantes sont envoyés à la Zaouïa de Sidi Ahmed--el-Kbir, ou aux *msaïd* (écoles) de Blida.

Le pays des Bni-Salah fournit à Blida la plupart des draoucha[1] qu'on y rencontre. Ces saints hommes,

---

à la fois chapelle ou mosquée, lieu de sépulture d'un saint dont il prend le nom, école, hôpital, bibliothèque. C'est à peu près notre monastère au moyen âge.

(1) Pluriel de *deroueuch* (derviche), homme détaché des choses de ce monde et ayant fait vœu de pauvreté.

trop fiers, sans doute, pour demander à la terre des biens qu'elle met tant de parcimonie à leur accorder, préfèrent s'adresser directement à ceux qui n'ont point, comme eux, une profonde horreur pour le travail, et qui sont assez pourvus de piété pour suivre ce précepte du Livre : « O Croyants ! faites l'aumône des meilleures choses que vous avez acquises, des fruits que nous avons fait sortir pour vous de la terre. »

Nous esquisserons plus loin la physionomie de quelques-uns de ces *draoucha*, types particuliers à la société musulmane, et la présentant sous l'un de ses plus curieux côtés.

Nous avons dit plus haut que le Kabil est généralement pauvre, et que, s'il possède quelques douros, il est alors avare ; dans ce dernier cas, il enfouit le précieux métal, qu'il a eu tant de mal à gagner, dans quelque coin de sa cabane ou de son gourbi, ou bien en dehors de son habitation lorsque l'ennemi le chasse de son village, et qu'il a pourtant l'espoir d'y revenir. Aussi, pendant les campagnes de Kabilie de 1856 et 1857, voyait-on ceux de nos Tirailleurs algériens qui étaient au courant des habitudes habiles, déchausser les maisons ou les arbres au pied desquels ils comptaient découvrir quelque riche cachette.

Quand le Kabil n'enfouit pas, il fait l'usure, sans se préoccuper le moins du monde de ces menaces du Prophète : « Ceux qui avalent le produit de l'usure se lèveront, au jour de la résurrection, comme celui que Satan

a souillé de son contact, et ils seront livrés au feu, où ils demeureront éternellement. O Croyants ! ne vous livrez pas à l'usure en portant la somme au double et toujours au double. L'argent que vous donnez à usure pour le grossir avec le bien des autres ne grossira pas auprès de Dieu. »

Avec cette disposition à l'immobilisation de l'argent, on ne doit pas s'attendre à trouver chez le Kabil un luxe et un confortable exagérés. Son costume est des plus simples : une *kemidjdja* (chemise) en coton de la nuance de celle d'Isabelle la Catholique devant Grenade, et encrassée à se tenir debout, ou une *âbaïa* de laine maculée d'impuretés, serrée à la taille par une *kheuzma* (corde) de palmier-nain, ou par un *kich* (bretelle) que l'usage a cordé. Un *abidhi*(1) séculaire, qui a abrité déjà trois ou quatre générations, et dont la mission sur cette terre n'est, sans doute, pas encore terminée, puisqu'il a encore à passer par la longue succession des diminutifs, un bernous séculaire, disons-nous, et chauve de sa laine, enveloppe dans ses plis avachis les formes anguleuses du maigre habitant des montagnes.

Le Kabil, coiffé à la Titus, est habituellement nu-tête, ou bien il porte un *klah*(2), solidifié et vernissé par des sueurs et des crasses dont les premières couches appartiennent à des âges extrêmement reculés. Un grand

(1) Bernous blanc en laine grossière.

(2) Grosse chachia de laine blanche feutrée.

nombre de Bni-Salah du versant septentrional ont tout à fait perdu leur cachet berber ; ils revêtent, comme les Arabes, le haïk de laine fixé sur le chachia par un *sraâ*(1) gris-tendre ; d'autres se contentent d'une *chemla* de *chach* (mousseline) qu'ils font passer sous le menton, et qui est retenue sur la tête par un *khith* (cordon) s'enroulant autour de la chachia. Nous ferons remarquer que ces deux derniers genres de coiffure ne sont portés que par les Kabils qui ont des tendances à se rapprocher des maîtres de la plaine, et qui tiennent à prouver que les glands ne composent pas exclusivement leur nourriture.

La plupart des Bni-Salah marchent nu-pieds, à l'exception pourtant de la classe d'efféminés dont nous venons de parler, lesquels font usage du *bou-mentel* ou *bou-r'errous*, chaussure primitive se composant d'un morceau de peau de bœuf ou de chèvre retenu au pied par un *cherith* (corde) de palmier nain qui enlace la jambe. Il est évident que ce système de chaussure, par la disposition de ses attaches, vise sensiblement à l'imitation du cothurne romain, dont il est, peut-être, une réminiscence. Nous ne hasardons toutefois cette hypothèse qu'avec la timidité d'un écrivain qui n'a fait ni études spéciales, ni recherches sérieuses sur la forme des caliges dans l'antiquité.

Quelques Kabils vont plus loin encore dans la voie dangereuse que nous venons de signaler : pendant

(1) Corde mince en poil de chameau.

la saison d'hiver, ils chaussent effrontément la *djeraba* de laine, espèce de bas sans pied tricoté grossièrement, et oublient ainsi les rudes et économiques traditions que leur ont laissées leurs pères. Telles sont pourtant les conséquences de notre contact civilisateur, et l'on ne nous étonnerait nullement si, dans quelques années, on venait nous dire que les Kabils ont adopté l'usage du pantalon à bretelles et des gants. Il faut du reste, s'attendre à tout quand on professe hautement, comme nous le faisons, ce principe infiniment moral qu'il est indispensable, dans l'intérêt de la civilisation, de créer des besoins nouveaux en faveur de gens qui n'en ont que d'insignifiants ; il est bien entendu que nous ne nous chargeons pas de leur procurer les moyens de les satisfaire quand ils en seront les esclaves. C'est déjà bien raisonnable de leur fournir la civilisation.

Les femmes des Bni-Salah sont encore plus misérablement vêtues que les hommes. Quelle que soit la saison, elles ne sont généralement couvertes que d'une *kemidjdja* (chemise) de coton, et d'une *melhafa*(1) de même étoffe ou de laine retenue à la taille par un *cherith* (corde) de palmier nain. Ces linges, maculés de toutes les impuretés qu'enfante la misère, ne sont, ordinairement, soumis à l'action de l'eau que les jours de pluie. Il faut ajouter, du reste, que, chez les

(1) Pièce d'étoffe rectangulaire dont se couvrent les femmes.

Kabils, la pratique des ablutions est particulièrement négligée, et qu'au point de vue de la malpropreté, la peau de ces montagnards est en parfaite harmonie avec leurs vêtements. Nous dirons, pour atténuer autant que possible le reproche qu'on serait tenté d'adresser à ces montagnards, que, chez eux, l'eau coule généralement au fond des ravins, et que leurs habitations sont, habituellement, juchées au sommet des crêtes ou des pitons ; or, c'est aux femmes, au sexe faible, qu'incombe cette corvée de Sisyphe d'aller la puiser, et il répugne, probablement, à la galanterie bien connue des Kabils de leur infliger ce supplice plusieurs fois par jour. De là la rareté de l'eau dans les régions habitées, et, comme conséquence, la remarquable malpropreté de ces Berber.

Les femmes des Bni-Salah se couvrent habituellement la tête avec une loque de coton, ou les restes d'un mouchoir de couleur éraillé par suite de longs et incessants services ; leur chevelure embroussaillée et impénétrable comme une forêt vierge, forme, de chaque côté de leur visage, deux *soualef* (mèches) que le peigne n'a jamais tyrannisés, et qui tombent droit le long des joues en leur faisant un cadre noir.

Les femmes kabiles marchent nu-pieds ; pendant la saison d'hiver, quelques-unes chaussent des *keubkab*, espèces de sandales de bois retenues par un bride de cuir passant sur le cou-de-pied.

Nous avons dit plus haut que les femmes kabiles

ne sont pas voilées, et qu'elles jouissent d'une plus grande liberté que les femmes arabes. Nous ajouterons que, si elles n'en abusent guère, c'est, probablement, parce que les rudes travaux de la terre disposent peu les hommes à les rechercher ; car le mot *vertu* est aussi vide de sens en Kabilie qu'en pays arabe. Les rares intrigues d'amour se nouent ordinairement aux fontaines, bien qu'il soit défendu aux hommes d'y paraître en même temps que les femmes, et le pieux prétexte de la *zïara*[1] à quelque saint marabouth, fournit aux amoureux le moyen d'arriver à la solution. On cite un grand nombre de cas où ces pèlerinages ont fait cesser comme par enchantement des stérilités tenaces, opiniâtres. Nous ferons remarquer, en passant, que la fierté musulmane ne permet pas d'admettre que la stérilité puisse provenir du fait de l'homme. Certains marabouths ont la spécialité de la guérison de cette affection ; aussi leurs *djouamâ* (chapelles) sont-ils extrêmement visités par les femmes qui désirent de la postérité. Le bâton de Sidi Ali-eth-Thaleb, saint considérable dont la dépouille mortelle repose dans la mosquée de Koukou, fait tous les jours d'incontestables miracles en ce genre. La recette est des plus simples : la femme stérile prend le bâton de Sidi Ali, et l'agite en tous sens dans un trou pratiqué au centre de la mosquée, en accompagnant cette opération de prières appropriées à la nature de son vœu. Avec tant

(1) Visite, pèlerinage.

soit peu de foi, la réussite est infaillible et le mari est... satisfait.

Les *kouanin*[1] kabils ne prévoient pas le cas d'adultère ; du moins, ils n'édictent pas de peines peur sa répression. On explique ce silence par la raison que l'offensé se fait ordinairement justice lui-même. Il parait cependant que, chez les Igaouaouen (*Zouaoua*), la femme et l'homme coupables d'adultère sont mis à mort, et que, si le mari offensé ne se fait pas justice, il est frappé d'amende par la *djemâa*.

On trouve dans quelques canons berbers une disposition qui, mieux que tous les commentaires, nous paraît marquer le degré de considération dont jouit la femme dans l'esprit des Kabils, et la place qu'elle y occupe. L'un des articles de ces règlements est ainsi conçu : « Celui qui se disputera avec une femme paiera cinquante riala d'amende à la *djemâa*, que la femme soit ou non l'agresseur. Toutefois, si c'est la femme qui a commencé la querelle, son mari paiera l'amende qui sera fixée par le chef. »

Nous avions d'abord pensé qu'il y avait dans la rédaction de cet article une intention de respect, de galanterie même ; nous supposions que les législateurs, admettant que la femme est un être frêle, délicat,

---

(1) *Kouanin*, canons, règles, usages. On désigne sous cette appellation les dispositions susceptibles d'être abrogées par la volonté ou le caprice des circonstances ou des hommes, tandis qu'on exprime par le mot *cheriâa* la loi supérieure, fondamentale, émanée de Dieu même.

à qui Dieu a refusé la force physique, avaient mis au nombre des devoirs de l'homme celui de tenir compte de cette faiblesse, et de laisser crier la femme autant que cela lui conviendrait. Mais y ayant regardé de plus près, nous avons été forcé d'abandonner cette idée, et de reconnaître que la législation kabile s'appuyait, dans cette affaire, sur le verset 38 de la IVe sourate du Koran, lequel établit en principe que « les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci, » et sur le verset 17 de la XLIIIe sourate, dans lequel il est dit que « la femme est un être qui grandit dans les ornements et les parures, et qui est toujours à disputer saris raison, » disposition que les commentateurs ne manquent pas d'attribuer à ce qu'ils appellent la défectuosité de sa raison.

C'est donc drapé dans cette supériorité, que lui octroie si généreusement le Prophète, que le Kabil édicte son code méprisant pour les femmes, lesquelles ne sont, à ses yeux, que des êtres sans raison, qu'il convient de traiter comme des enfants. Du reste, que pouvons-nous espérer de gens qui, lorsqu'ils ont occasion de parler de leurs compagnes, s'excusent auprès de leur interlocuteur, comme s'il s'agissait de bestiaux, par un grossier « *hachak* ! » sauf ton respect.

L'industrie des Bni-Salah est à peu près insignifiante : sur le versant nord ils sont cultivateurs et jardiniers ; sur les pentes sud, ils sont charbonniers et bûcherons.

Les femmes travaillent au *mensedj*[1] la laine que les hommes achètent sur nos marchés ; elles en font des bernous destinés soit au maître de la maison, soit à la vente. Elles confectionnent aussi des vêtements de laine pour leur usage.

Les Bni-Salah du versant septentrional se nourrissent des légumes et des céréales qu'ils cultivent ; les figues et les fruits de la *kerrouchet el-horra*[2] entrent aussi pour une forte part dans leur alimentation. Les Kabils du versant méridional vivent presque exclusivement de ces *bellouth* (glands doux).

Chez les Bni-Salah, les habitations sont réunies par groupes variant de trois à huit maisons. Ces hameaux sont, en général, établis à mi-côte sur les flancs des ravins ou des cours d'eau, qu'ils paraissent surplomber. Le terrain a été un peu débroussaillé, et chacwi a bâti sa maison ou son gourbi on cela lui a convenu, et avec ce naïf mépris du parallélisme et de la ligne droite gui distingue les Babils aussi bien que les Arabes. Les *dechour* (hameaux) sont, habituellement, entourés de *keurm en-Nasra* (figuiers de Barbarie) ou de *seubbarrat* (agaves).

Indépendamment de ces hameaux, il existe un grand nombre d'habitations isolées, qui ont été construites au-dessus des ravins ou cours d'eau d'après le système de suspension dont nous parlons plus haut. Ces demeures et leurs dépendances sont renfermées

(1) Métier à tisser.
(2) Chêne à glands doux.

dans un *zeurb* (haie) de *sedra* (jujubier sauvage) sèche, qui a été peu à peu solidifié avec de la bouse de vache en guise de mortier. Au moyen de ce procédé, moins propre qu'ingénieux, les Bni-Salah finissent par obtenir un mur d'enceinte présentant une impénétrabilité suffisante.

L'*akhkham* proprement dit, c'est-à-dire la maison kabile construite en maçonnerie et couverte en tuiles, n'existe pas dans lesBni-Salah ; on n'y trouve que des *graba* (*gourbis*) ou des *sthouh* (terrasses).

Le gourbi est bâti en pisé ou eu pierres reliées avec de la boue, et couvert en dis.

Les murs du *sthah* sont construits d'après le même mode ; seulement, la couverture diffère. Quand les murs sont arrivés à la hauteur convenable, on y place des *kouatheun* (poutrelles) qu'on recouvre d'un lit de roseaux. Puis on applique sur ces roseaux une couche épaisse de terre qu'on piétine et qu'on dame avec le *merkaz*. On compose ensuite une sorte de *khemeur* (ferment) avec de la chaux et du gravier, dont on forme une dernière couche impénétrable à l'eau.

Cette terrasse a reçu une légère inclinaison qui facilite l'écoulement des eaux, et les empêche d'y séjourner.

L'intérieur de la maison kabile est des plus simples : on n'y trouve pas, comme dans la maison arabe, cette multitude de compartiments dont chacune son nom et son usage. Le Kabil, ennemi de tout mystère, n'a

d'ailleurs rien à cacher; ce n'est plus ce maître jaloux dont la demeure à vues en dedans ne s'ouvre que pour lui, prison ou tombeau d'où les femmes ne sortent que par le divorce ou par la mort. La maison kabile, chez les Bni-Salah, ne se compose que d'une seule pièce où vivent pêle-mêle hommes et femmes, garçons et filles ; mais les mœurs n'ont pas à s'en effaroucher, car les pauvres n'ont pas de sexe. C'est aussi dans cette pièce unique que, le soir, le bourriquet et la chèvre viennent chercher un asile pour passer la nuit ; ils connaissent leur place, à gauche en entrant. Il arrive bien quelquefois qu'en prenant leurs ébats, les bêtes envahissent le carré réservé aux gens et troublent leur sommeil; mais un coup de bâton opportun vient de suite réprimer cette étourderie, et rappeler ces animaux à l'observation de leurs distances. On ne remarque, il faut le dire, ces tendances à la familiarité que chez l'espèce *caprine* ; le bourriquet a, généralement, plus de réserve et de discrétion. Les gens riches, les notables du pays, n'admettent pas tous cependant les animaux domestiques à s'abriter sons leur toit ; on cite quelques-uns de ces Kabils qui les établissent dans un *gourbi-addaïnin* (gourbi-écurie), qu'ils font construire à côté de leur habitation.

Les Bni-Salah ont habituellement pour couche des *hacaïr* (nattes de joue) étendues le long du mur ; les partisans du confort adoucissent ce système de couchage par l'addition de quelques lambeaux de bernous ou de vieux linges de nuance fauve. Ceux qui,

déjà, ont senti l'influence des principes énervants de notre civilisation, se mettent une pierre sous la tête en guise de traversin. Nous ajouterons qu'on ne voit rien de pareil sur le versant méridional du massif des Bni-Salah ; les procédés avancés n'y ont point encore pénétré.

Il va sans dire que les montagnards des deux versants ne se déshabillent que lorsqu'ils changent de bernous ; mais cette circonstance est si rare, qu'elle prend de suite, dans la famille, toute l'importance d'un événement. C'est le commencement d'une ère nouvelle qui, avec l'hégire, sert à donner un âge aux faits historiques, ou à préciser l'époque de la naissance d'un venu plein d'avenir. Ainsi, dans les Bni-Salah, on dit souvent : « Les Chrétiens — que Dieu maudisse leur religion ! — ont pris Alger l'année du bernous d'un tel fils d'un tel. »

Avant de nous engager dans le pays des Bni-Salah, il nous avait paru utile d'étudier le passé de cette tribu, de dire ce qu'elle est aujourd'hui, et d'initier le lecteur à quelques détails de la vie intime de ces montagnards, détails qui nous préparaient à mieux voir et à saisir plus promptement leur coté intéressant. A présent que les Bni-Salah ne sont plus tout à fait des étrangers pour nous, nous pouvons continuer l'ascension de leurs montagnes.

Après nous être engagés dans le chemin d'Et-Trab-el-Ahmeur (la terre rouge), nous nous étions arrêtés sur la Koudiet Ameur-ou-Ammar, au sommet

de laquelle, avons-nous dit, on remarque encore la trace d'un ouvrage que nous appelions Redoute des Bni-Salah, ouvrage qui nous donnait pied sur le territoire de cette tribu, et qui se reliait, par une maison crénelée, au blockhaus de l'ouad Sidi-El-Kbir établi sur la rive droite de ce cours d'eau.

Nous reprenons le chemin tortueux d'Et-Trab-el-Ahmeur, en nous rappelant qu'il a été tracé par nos troupes, en 1840, pour ouvrir une communication entre Blida et le nouveau poste de Tala-Izid. Nous ne nous élevons que lentement ; les nombreux lacets que nous parcourons semblent nous ramener toujours au même point. Au-dessus de nous, les flancs fauves des mamelons se tigrent de grosses touffes de dis qui, à l'œil, présentent les tons soyeux du poil de l'angora ; les tiges de cette plante des montagnes s'élancent en élégantes aigrettes que le zéphyr courbe gracieusement sous ses caresses. Plus haut encore, dans la région des *kerrouch* (chênes), les sommets semblent frisés comme la chevelure d'un nègre.

Sur notre route, un troupeau de chèvres fouille, sur les bords de l'ouad Es-Siakhan, une haie d'*inoujal* (ronces) et de *tidekt* (lentisque) qui parait être de son goût. Un bouc, droit sur ses pattes de derrière contre une *taslent* (frêne), semble disposé à faire la courte-échelle à une chèvre qui convoite les feuilles d'une branche hors de portée. Un jeune berger, adossé à un bouquet d'*ilili* (nérion), improvise sur sa *guesba*

des airs qui paraissent s'enrouler en spirales comme la fumée s'élevant au-dessus de la pipe d'un fumeur de *kif*. C'est son âme qui, instinctivement, se dévide et s'exhale vers le ciel bleu pour remercier Dieu d'avoir créé un si beau jour. Il semble que tous les bergers appartiennent à une tribu d'Arcadiens dispersée par toute la terre ; en effet, on n'en rencontre pas un qui ne soit ou poète ou musicien, ce qui est absolument la même chose ; car la musique des instruments à vent n'est autre chose que de la poésie soufflée.

Sur notre gauche, les rayons de l'aurore perdent leur couleur tendre, qui se fond dans un bain de diamants ; le soleil, ce splendide écran dont l'Éternel, honteux de son œuvre, sans doute, se cache le visage pour ne point voir les humains, le soleil, disons-nous, s'annonce à l'orient, en épanouissant ses dards comme un porc-épic sur la défensive, et notre hémisphère, comme un gigot à la broche, s'apprête à lui présenter toutes ses faces pour s'en faire rôtir ; dans quelques heures nous serons à point. Le Très-Haut, selon le système astronomique de son Prophète, avait décidément *roulé le jour sur la nuit*[1], et levé pour nous le rideau du théâtre de l'univers.

Il est difficile d'imaginer un plus splendide décor.

---

(1) « Il (Dieu) roule la nuit sur le jour et le jour sur 1a nuit, » et plus loin : « Il (Dieu) a fait entrer la nuit dans le jour et le jour dans la nuit. » Le *Koran*, sourate XXXV, verset 14.

Nous ne savons rien de plus majestueusement éblouissant que nos matins de la Mtidja : de l'aurore au lever du soleil, le ciel et la terre y tassent par tous les tons des pierres précieuses, ces gouttes de sueur tombées du front de l'astre du jour, et solidifiées par la froidure de notre planète. Dieu a renversé son écrin autour de nous : au-dessus de nos têtes et à l'horizon, c'est un ciel de saphirs éclairé à l'orient par une bordure de topazes, qui donne aux montagnes qu'elle allume toutes les splendeurs du rubis ; au nord et au midi, les pitons et le Sahel sont boisés d'éméraudes ; à l'occident, Halloula[1] est pavée d'opales nobles, et le djebel Ech-Chenoua est vêtu d'une robe semée d'améthystes. D'instant en instant, ces tons changent, se modifient, se fondent les uns dans les autres, se pénètrent, se combinent : c'est le kaléidoscope céleste par lequel le Maître des Mondes veut nous laisser entrevoir un coin de sa demeure et nous tenter.

---

(1) Cette partie de notre travail était écrite avant qu'on eût eu, sous le spécieux prétexte de l'assainissement de cette partie de la plaine, la malencontreuse idée d'éponger le lac Halloula, l'une des beautés de la Mtidja. Au train dont on y va, nous ne désespérons pas de voir bientôt tamponner nos sources, combler nos maigres rivières, et jeter toutes nos eaux à la mer, parce qu'elles peuvent produire des marais. Entre autres trésors, Dieu nous a donné les fontaines, ces yeux de la terre, c'est à nous à diriger leurs eaux et à les utiliser. En Algérie, où l'eau c'est de l'or, nous devrions nous montrer moins inintelligemment prodigues du plus précieux de nos biens.

Continuons notre excursion. Nous l'avons dit, le premier étage du pays des Bni-Salah est occupé par les terres à céréales et par les jardins. La moisson est faite, et les champs de blé ou d'orge ne sont plus que des brosses de chiendent et des paillassons jaunis où le *zaouïch el-harami* (l'oiseau fripon), le moineau, qu'on retrouve partout, vient glaner sa nourriture sous le nez du Kabil, qui semble lui en faire un reproche.

Sur notre gauche, des vergers clos de figuiers de Barbarie, de ronces, d'agaves et de lentisques, et dans lesquels domine le figuier, cet arbre kabil par excellence, forment des oasis de verdure où l'on ne trouve que l'utile ; qu'importe au Kabil la fleur qui ne réjouit que la vue ? Les enivrantes odeurs ne sont pas faites pour ses sens grossiers, et il donnerait toutes les roses du monde pour une jointée des fruits du chêne.

Sur notre droite, un Kabil, courbé en deux, tourmente sa *tiguert* (petit champ) avec une pioche-hachette. Que peut-il donc lui demander encore ?... Cette pauvre terre, en pays kabil, n'a pas un instant de repos !

Un délicieux bouquet de bois surgit d'une dépression que le chemin laisse sur sa gauche ; c'est un fouillis présentant tous les genres de verdure et toutes les nuances du vert ; il doit y avoir au milieu de ces arbres, qui paraissent se grouper et se serrer, quelque pieuse solitude, célèbre par la retraite ou le passage de quelque saint marabouth. Sur notre interrogation, notre guide, El-Misraouï, nous apprend qu'en effet, ces

arbres enferment la *Kheloua*[1] de Sidi Abd-er-Rahman.

Qui était-ce que ce Sidi Abd-er-Rahman, et quels furent les actes de sa vie qui lui valurent, après sa mort, la vénération dont sa dépouille mortelle paraît être l'objet ?

Tout ce que nous avons pu en apprendre, c'est que le marabouth Sidi Abd-er-Rahman était venu du Marok, la patrie de tous les saints, et qu'il était mort chez les Hamlelli, fraction des Bni-Salah, après avoir édifié par sa piété tous les fidèles Croyants de cette fraction et de celle des Bni-Chebla, sa voisine ; aussi, voulurent-ils, les uns et les autres, reposer, après décès, bien entendu, auprès du saint homme, dans le but intéressé, mais cependant louable, d'obtenir, par son intercession auprès du Dieu unique, le pardon de leurs péchés et leur entrée dans le séjour des élus.

Allons faire notre *ziara* (visite) au saint homme.

Nous nous engageons, par un étroit sentier mystérieusement tortueux, dans un massif de *zenboudj*[2] séculaires se dressant de toute leur haute taille au milieu de gros bouquets de lentisques.

Après quelques détours dans ce labyrinthe de ver-

---

(1) *Kheloua*, solitude, lieu désert où, à l'imitation de nos anciens anachorètes, s'est retiré un saint marabouth pour se livrer à l'exercice de la prière.

(2) Oliviers sauvages.

dure, nous pénétrons dans une petite clairière qu'ombragent nos vieux oliviers. Au pied d'un de ces vénérables représentants du règne végétal, s'élève une *tazekkaout*[1] de forme semi ovoïde que les fidèles ont blanchie à la chaux ; c'est une sorte de *kbiba*[2] placée en *mchahad* à la tête du saint. La hampe d'un drapeau, qui n'est plus représenté que par une loque, s'appuie contre le vieil olivier auquel est adossé le tombeau du vénéré Sidi Abd-er-Rahman ; d'autres chiffons, témoignant beaucoup plus de la foi des Croyants que de leur aisance ou de leur générosité, se balancent en *ex-voto* aux branches des lentisques. Ne nous moquons pas cependant de la pauvreté de ces souvenirs qui, chez les Arabes, font tant ressembler les lieux consacrés a des séchoirs de chiffonniers ; ils ont plus que nous le culte des morts, et, pour le penseur, ces loques éraillées disent tout aussi bien les regrets des vivants que nos fastueux mausolées.

Quelques tombes encadrées de *blath* (grandes ardoises) se groupent autour de celle du saint homme ; c'est, en effet, le cimetière des Hamlelli et des Bni-Chebla, fractions au milieu desquelles Sidi Abd-er-Rahman avait passé les dernières années de sa vie. Là, où tout est silence et mystère, ou se recueille ; on se sent beaucoup plus impressionne que dans nos somptueux cimetières, où les morts sont mieux logés que les

(1) Petit tombeau.

(2) Petite coupole.

vivants, où le riche dispute en vain aux vers cette guenille infecte qu’on appelait un corps ; pompeux tombeaux où l’on célèbre bien haut toutes les vertus d’un parent qu’on a tué peut-être. Ici, point d’inscriptions, point de ces épitaphes hypocrites où l’on prie Dieu de recevoir l’âme de celui qu’on a mille fois envoyé au diable, point de ces panégyriques menteurs, qui ne sont souvent que l’enseigne de la boutique des héritiers ; ici, l’image de la foi simple naïve : quatre pierres brutes ramassées dans les environs pour un mort ordinaire ; pour l’homme dont la vie a été marquée par une piété exemplaire et de bonnes œuvres, une construction primitive que chaque année les fidèles viennent pieusement blanchir à la chaux.

La petite oasis de verdure au milieu de laquelle repose Sidi Abd-er-Rahman est un endroit pour y dormir du sommeil éternel ; tout est repos et douce quiétude dans cette demeure dernière où les clématites, en secouant leur odorante chevelure sur le tombeau du saint, semblent tresser une couronne de fiancée à la mort.

Tous les lundis, les Hamelli et les Bni-Chebla viennent en *ziara* (pèlerinage) au tombeau de Sidi Abd-er-Rahman.

Nous quittons à regret la verte demeure du saint pour continuer notre escalade.

Nous laissons à notre gauche la Châbet-el-Mechedouf (ravin du Pressé), large ride servant de gouttière aux eaux qui descendent du premier étage du massif ; un peu plus loin, nous passons à la tête de la

Châbet-bou-Zeggour (ravin du Jujubier sauvage), dépression profonde versant ses eaux dans l'ouad Es-Siakhan qui les porte à l'ouad Sidi-El-Kbir. Le pays se tourmente, se ride, se bouleverse ; que de siècles, que de larmes du ciel n'a-t-il pas fallu pour canneler ainsi ces montagnes que les Anciens appelaient les colonnes du monde ! Nous ne savons rien de plus épouvantablement imposant que ces masses quel, selon Mahomet, Dieu aurait établies sur la terre pour qu'elle ne pût s'échapper. On pourrait en douter si le Créateur lui-même, prenant la parole, ne venait certifier l'assertion de son Envoyé : « Nous avons étendu la terre comme un tapis, et nous y avons jeté des montagnes pour qu'elle ne s'échappât point. Plus loin, Dieu ajoute : « Nous avons planté dans la terre des montagnes comme des pilotis pour qu'elle ne s'ébranlât pas quand vous y êtes ; puis nous les avons amarrées. » Il est donc évident, d'après le Koran, que, dans le principe, notre planète vagabondait dans l'espace, allant étourdiment donner du nez d'un astre dans l'autre, et que Dieu, pour réprimer ce dérèglement et maintenir la terre dans son orbe, fut obligé de la lester en la chargeant de montagnes. Comme c'est heureux que le Dieu unique de Mahomet ait daigné s'occuper de ce détail et consenti à se rectifier ! Nous connaissons des humains qui y eussent cuis plus d'entêtement et d'amour-propre.

Un *zeurb* (haie) nous cache à gauche un pauvre gourbi, qu'il enferme dans un fouillis d'épines sèches

enchevêtrées comme un nid de cigognes. Un *akjoun*[1], maigre comme un cénobite, le dos en brosse et la dent menaçante, nous prévient grossièrement qu'il serait imprudent de chercher à pénétrer sans frapper dans le *heurm* dont il paraît avoir la garde.

Le chemin continue sa course dans les terres rouges, tantôt contournant les obstacles, tantôt les escaladant bravement. Notre guide, El-Misraouï, qui est à pied, sue à grosses gouttes sous ses *thrabeuk* (jambières). On le voit bien, c'est un efféminé, un énervé de la civilisation ; un Kabil pur gravirait quatre à quatre les degrés de l'échelle de Jacob sans en être essoufflé, et sans que la moindre goutte de sueur vînt perler à son front. Bien certainement, El-Misraouï a dû habiter la ville et boire à la coupe de ses débilitantes voluptés. Nos soupçons ne tardent pas à se changer en certitude : il fait un bouquet de clématites et vient l'offrir avec une galanterie toute franc aise à l'une des dames de notre caravane. Décidément, il n'y a plus de Kabils, et il ne nous reste plus qu'à nous écrier, parodiant le plainte d'Auguste redemandant à Quintilius Varus ses légions détruites par Arminius : « O civilisation » ô civilisation ! rends-nous nos Kabils ! »

Un *ouchchen* (chacal); dont nous avons troublé le sommeil, sans doute, coupe rapidement le chemin que nous parcourons, et disparaît dans un ravin. El-Misraouï qui, probablement, a eu à se plaindre des dé-

(1) Chien kabil.

prédations de ce maraudeur, lui lance entre ses dents l'épithète de « *harami* » (coquin, rusé). En effet, les Arabes, qui donnent au chacal le nom de *Ben-Youcef*, le gratifient de toutes les finesses que les fabulistes attribuent au renard, la plus spirituelle des bêtes... après l'homme. Cependant, d'après les Kabils, l'*inici* (hérisson) l'emporterait sur l'*ouchchen* en matière de ruse, et, pour nous le prouver, El Misraouï nous raconte la fable suivante, qu'il regarde comme paroles de Koran, bien qu'elle nous paraisse sensiblement imitée de celle de Lokman, intitulée « *Et-Tâleb ou el-Atrous* » (le Renard et le Bouc).

Depuis longtemps, réduit à ne vivre que de racines coriaces et sans la moindre succulence, un hérisson résolut, un jour, de modifier ce maigre régime, et de goûter un peu aux biens dont Dieu comblait l'homme avec tant de générosité.

Le hérisson avait remarqué, non loin de sa demeure, un silo renfermant du blé dont les grains dorés mettaient l'eau à la bouche ; il avait souvent songé à y aller faire ripaille ; mais l'exécution de ce projet présentait quelques difficultés, qu'il eut le bon esprit de prévoir et de peser avant de s'engager dans cette hasardeuse opération. Ayant ruminé son plan, il se mit, vers la chute du jour, à la recherche d'un chacal qu'il avait quelquefois rencontré dans le monde, et avec lequel il avait eu l'occasion de traiter l'intéressante

question des subsistances. Le hérisson savait que ce chacal professait sur ce sujet les opinions les plus avancées, et qu'il lui serait facile de l'entraîner dans l'expédition projetée.

Il y avait à peine une demi-heure que le hérisson marchait, quand son attention fut attirée par une altercation assez vive entre un chien et un chacal ; le hérisson crut reconnaître son ami dans l'un des deux interlocuteurs : c'était non-seulement sa voix glapissante, mais encore l'exagération de principes dont il le savait imbu. Le chacal reprochait, en effet, au chien son manque de dignité et sa position humiliante auprès de l'homme, qui le méprisait, qui le battait même. Sans doute, cette situation lui donnait le droit de fouiller les fumiers pour y chercher sa nourriture ; mais cette faveur était, selon le chacal, trop chèrement achetée par la bassesse de la condition du chien. Il préférait, lui, *ouchchen*, avoir ses repas un peu moins assurés et garder son indépendance.

On pouvait voir, au ton du chacal et à l'ampleur de ses coups de gueule, qu'il discutait sur un thème qui lui était familier, et qu'il avait le beau rôle ; le chien, au contraire, ne répliquait que timidement et comme quelqu'un qui n'est pas parfaitement sûr de son affaire. N'ayant, probablement, que de faibles arguments à faire valoir, il finit par traiter le chacal de maraudeur et de voleur de nuit, injure que celui-ci ne laissa pas tomber dans l'eau, et qu'il releva victorieusement

en jetant au chien la sanglante épithète d'esclave.

La querelle menaçait de dégénérer en combat, et les deux orateurs, qui s'étaient insensiblement rapprochés, allaient inévitablement en venir aux pattes, quand le hérisson, qui s'était avancé jusqu'au chacal, conseilla à ce dernier de ne répondre que par le mépris le plus écrasant à un si vil adversaire. Le chacal, qui avait encore des arguments extrêmement mordants à lancer au chien, ne se rendit pas immédiatement au conseil du hérisson, qu'il avait reconnu ; mais ce dernier lui ayant glissé dans le tuyau de l'oreille qu'il avait un secret de la plus haute importance à lui communiquer, le chacal consentit à entendre le hérisson et à le suivre.

Le chacal était précisément dans les meilleures dispositions possibles pour apprécier toute la valeur de la confidence qu'allait lui faire le hérisson : revenu bredouille de la chasse de la journée, la faim ne pouvait lui souiller que de médiocres inspirations. Aussi, s'empressa-t-il d'accepter la proposition que lui fit le hérisson d'aller festoyer, et de s'en donner par-dessus les oreilles dans le silo qu'avait remarqué so piquant et rusé compagnon.

Les voilà donc partis patte dessus patte dessous, et devisant en chemin sur l'égoïsme des *fellahin* (cultivateurs) et sur la dureté des temps. Nos deux amis arrivèrent bientôt sur la *methmoura* (silo) cherchée. Après avoir d'un coup d'œil exploré l'horizon pour s'assurer

que le silo n'était pas gardé, le chacal s'y précipita le tête la première sans plus de réflexion ; moins bien partagé que le chacal sous le rapport de l'appareil de locomotion, le hérisson se pelotonna en boule et se laissa rouler dans l'excavation.

Nos deux maraudeurs, sans prendre seulement le temps de dire leur « *Bism Allah* »[1], se vautrèrent dans le bien de Dieu avec une volupté qu'avait aiguisée une longue convoitise et de fréquentes abstinences ; les bouchées succédaient aux bouchées avec une rapidité extraordinaire ; ce n'était plus de la faim : c'était de la goinfrerie parfaitement caractérisée. Au bout d'un quart d'heure, les estomacs des deux gloutons étaient pleins à déborder, et les ingrats paraissaient tout disposés à injurier Dieu qui, d'après eux, aurait pu les leur donner plus vastes.

Cédant à l'influence de ce *thâam* (pitance) exagéré, nos repus s'assoupirent ; le sommeil du chacal, dont la conscience était aussi chargée que l'estomac, fut troublé par d'horribles cauchemars : il lui semblait que, surpris par les *fellalain*, ces derniers l'enterraient vivant. Il se réveilla en sursaut sous l'empire de cette désagréable impression, et raconta son rêve au hérisson, qui se moqua assez spirituellement de ce que le chacal regardait comme un *fal douni* (mauvais présage).

Ayant, par hasard, levé les yeux vers l'orifice du

---

(1) C'est le commencement d'une prière qui a quelque analogie avec notre *Bénédicité*.

silo, l'*ouchchen* s'aperçut avec effroi que le Jour avait déjà sérieusement commencé à passer sa manche sur le ciel pour en effacer les étoiles ; il songea que son rêve pourrait très bien se réaliser s'il s'attardait dans le silo ; car les *thammarin*(1) pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Il communiqua ses craintes au hérisson, qui n'en parut pas ému, mais qui cependant comprit qu'il était temps de fuir. C'était précisément là que gisait la difficulté ; car il était beaucoup plus facile d'entrer dans la *methmoura* que d'en sortir.

Ben-Youcef, qui avait à sauvegarder sa réputation de bête d'esprit et de ressources, ne voulut pas, vis-à-vis du hérisson, avoir l'air de s'être engagé étourdiment dans cette entreprise sans en avoir calculé toutes les conséquences ; aussi, interrogé par l'*inici* sur les moyens de sortir de ce mauvais pas, lui répondit-il avec assez d'assurance, bien qu'il mourût de peur, qu'il savait deux cents manières de gagner l'orifice du silo. « Tu es bien heureux, » répliqua le hérisson ; moi je n'en connais qu'une, et je vais, si tu le veux, te l'enseigner. Baisse la tête et tu verras. » Ben-Youcef, sans défiance, met sa tête entre ses pattes de devant ; le hérisson lui saute prestement sur le dos et le mord vigoureusement à la nuque. Par l'effet de la violence de la douleur, le chacal redresse la tête avec un énergique mouvement de détente et projette le hérisson dehors.

L'*inici* voulut un peu s'amuser de la fâcheuse si-

(1) Ensileurs, gardiens de silos.

tuation de son complice resté tout confus dans le silo, et lui donner une leçon de modestie : « Tu le vois, ô Ben-Youcef, une bonne manière de se tirer d'un péril vaut mieux que deux cents mauvaises, et, entre nous, avec toutes tes ressources, tu es pourtant bien forcé d'avouer que tu es plus embarrassé que moi. Cependant, pour te prouver que je ne suis pas une mauvaise bête, je vais t'indiquer un moyen de sortir de là. Écoute bien, et n'en perds pas un mot. Les *thammarin* ne vont pas tarder à venir chercher du blé. Dès que tu les verras descendre dans le silo, tu feras le mort ; il est plus que certain que ces ensileurs, ne soupçonnant pas ta ruse, te croiront réellement mort, et te jetteront hors du silo. »

Les choses se passèrent exactement comme l'avait prévu le hérisson. Les *thammarin*, après avoir retourné dans tous les sens l'infortuné Ben-Youcef qui, en ce moment, était plus mort que vif, le crurent en effet trépassé; après avoir discuté pendant quelques instants qui parurent des siècles à Ben-Youcef sur les causes qui avaient amené sa fin prématurée, ils décidèrent à l'unanimité qu'il avait succombé aux suites d'une indigestion de leur blé, circonstance aggravante qui les empêcha de le plaindre, et qui modifia fort, à son désavantage, les termes de son oraison funèbre. Enfin, un des ensileurs prit le chacal par les pattes de derrière et le lança par-dessus les bords du silo. Ben-Youcef ne se le fit pas dire deux fois pour décamper ; en trois bonds, il

avait atteint une broussaille dans laquelle il s'enfonça, se promettant bien *in petto* de peser mûrement, à l'avenir, toute affaire avant de s'y engager.

Dans la fable arabe, Ben-Youcef est cependant plus souvent dupeur que dupé, et il n'est pas rare de le voir s'attaquer à plus fort que lui, au lion, par exemple, le sultan des forts. Il est vrai qu'il n'y a pas là un bien grand mérite, puisque Dieu, par suite de son amour de l'équilibre, a généralement refusé l'intelligence ou l'esprit à la force physique ; ce qui fait que Ben-Youcef, bien qu'il n'ait ni les griffes, ni les mâchoires des lions ou des panthères, se joue cependant de ces puissants animaux avec cet art parfait qu'emploie la faible femme pour mener l'homme par le bout du nez.

X

Continuation de l’ascension du pays des Bni-Salah. — La batterie de Ben-Allal. — La Koudïet-Mimich. — Description du deuxième étage du massif. — La région des chênes. — La Koubba de Sidi Mahammed-el-R’eribi, et sa légende.

Poursuivons notre ascension. Nous sommes sur la source qui donne naissance à l’ouad Es-Siakhan : ses eaux s’écoulent en cascadant autour des verts nérions, qui effeuillent leurs roses dans le cristal. Les rives de l’ouad sont bordées, jusqu’à son embouchure dans l’ouad Sidi-El-Kbir, par des vergers riches en fruits de toute espèce. Une *ter’zaza* (micocoulier) séculaire, sous laquelle bêtes et gens viennent chercher l’ombre, se développe en un immense parasol sur un

petit plateau que nous laissons à notre droite. Sur notre gauche, des *graba* clos de *zroub* (haies) laissent voir leurs toits de dis à travers les oliviers et les caroubiers, ces arbres dont la verdure permanente semble se rire des hivers. Avec leurs troncs noueux, ridés, vieillis, et leurs jeunes têtes, ces végétaux à printemps éternel nous ont toujours produit l'effet de vieux beaux se teignant les cheveux pour tâcher de tromper leurs contemporaines.

El-Misraouï nous montre, sur la Koudïet-Baba-Mouça, les restes de la fameuse batterie que fit élever Mohammed-ben-Allal, en 1839, pour battre le blockhaus de la Koudïet-Mimich et inquiéter Blida. Nous avons vu plus haut que les effets désastreux produits par l'artillerie de Ben-Allal s'étaient réduits à la perte d'un bourriquet atteint par un boulet égaré, et qu'une pièce française, établie pendant la nuit sur le mamelon de Mimich, avait mis sens dessus dessous les deux canons arabes avant même que les artilleurs du khelifa de l'Émir fussent réveillés. On voit encore les traces du *mtarez* (retranchement) où s'élevait cette batterie: elle était à 500 mètres environ de la Koudïet-Mimich, qu'elle commandait. Une profonde dépression, l'ouad Es-Semmar, sépare les mamelons de Baba-Mouça et de Mimich.

De la *thoupkana* (batterie) de Ben-Allal, on domine les faces sud et ouest de la Koudiet-Mimich. Nous ne reviendrons pas sur le rôle que joua ce point intéressant lors de la reprise des hostilités en 1839 ; nous rappellerons seulement qu'à cette époque, les

Bni-Salah, qui l'avaient trouvé parfaitement placé pour inquiéter, par une tiraillerie continuelle, tout ce qui paraissait dans la haute ville et dans le quartier de la Citadelle, s'y étaient établis en permanence abrités par les vergers qui couvraient alors les pentes de ce mamelon. Nous ajouterons que, dans l'intérêt de la tranquillité de Blida, le général Duvivier résolut de faire occuper cette koudïa en y dressant un blockhaus, opération qui fut entreprise par une nuit obscure de décembre, et qui réussit complètement. L'année suivante, en 1840, le mamelon de Mimich fut fortifié, et on y construisit une caserne qui fut occupée jusqu'en 1861. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ruine qui, en dépit des étais, menace de s'affaisser sur elle-même si le marteau du démolisseur tarde encore quelque temps à faire son œuvre[1].

C'est tout ce qu'il reste, en dehors de la ville, des nombreux ouvrages rappelant l'époque de l'occupation de Blida, et le mauvais état prématuré de cette construction, qui n'a pourtant que vingt-quatre ans d'âge[2], laisserait supposer que le Génie de 1840 n'a jamais eu la prétention de faire accroire que cette caserne a été bâtie par les Romains.

Il est de toute justice d'ajouter que la défectuosité

---

(1) Cette caserne a été restaurée depuis ; elle sert aujourd'hui à loger la section de Discipline du 1er de Tirailleurs algériens.

(2) Cette partie de notre livre a été écrite en 1864.

que nous signalons n'est point dans les habitudes de cette arme savante, et qu'il y aurait ingratitude de la part de l'Algérie à méconnaître que c'est au Génie qu'elle doit, à peu près, tous ses travaux et ses établissements d'utilité publique, dont quelques-uns sont de véritables et remarquables monuments qui défieront, nous en sommes certain, la dent destructive du Temps.

D'ici à quelques années, le mamelon de Mimich, à l'exemple du vieil ivrogne Silène, sera couronné, enlacé de pampres, et les Bni-Salah eux-mêmes, qui nous ont tant disputé leur koudïa, noieront leurs vieilles haines contre les Chrétiens dans une bouteille de ce crû en buvant, jusqu'à rouler, à la barbe du Dieu unique et de son Envoyé, et en bredouillant un refrain bachique de quelque Panard musulman. La civilisation nous en promet et nous en fera voir bien d'autres !...

Nous allons quitter la zone des jardins et des terres à céréales pour entrer dans celle des *kerrouch* (chênes). A ce second étage, l'homme ne tourmente plus la terre de sa *taguersa* (soc de charrue), et il s'en rapporte entièrement au Très-Haut du soin de faire pousser les arbres. Cet étage, pourtant, a bien son intérêt pour le Rabin ; car c'est là qu'il trouve ces précieuses *bellouth* (glands doux) qui composent, en grande partie, sa nourriture, et qui lui valent cette épithète méprisante de *mangeur de glands* que le vaniteux Arabe, fier d'avoir des figues à tous ses repas, lui jette si dédaigneusement à la face. Ce manque de générosité de

la part de ceux que Dieu a comblés n'a jamais manqué d'exciter notre indignation.

Le massif des Bni-Salah est riche en chênes ; on y trouve les trois variétés : chênes à glands doux, chênes-zéens, chênes-lièges, que les Arabes désignent par les appellations suivantes : *kerrouch el-horr* (chênes nobles, ou dont les glands sont comestibles), kerrouch el-hallouf (chênes du porc, ou dont les glands ne sont pas comestibles), *kerrouch el-fernan* (chênes-lièges). Ces chênes, généralement disposés en massifs, sont petits, chétifs, rabougris ; leur verdure grisâtre est triste, et leurs feuilles dentelées d'épines les rendent inabordables.

La zone des chênes est la patrie des *ilfan* (sangliers) ; à chaque pas, des boutis plus ou moins profonds attestent les fouilles de toute la hiérarchie *sanglière*, depuis le marcassin jusqu'au grand-vieux sanglier, en passant par la bête rousse, la bête de compagnie, le ragot, le tiers-an et le quartannier. On ne s'explique pas, en voyant ces sillons, que le Kabil n'ait pas encore songé à employer le sanglier, qui vermille en fusée, au labeur de son champ. La bête, bien certainement, s'en tirerait mieux que l'homme.

Deux *seufsaf* (peupliers) surgissant du milieu d'une oasis de grenadiers, de mûriers et d'abricotiers nous annoncent infailliblement une source. C'est, en effet, l'Aïn-Ar'balou, qui sourd dans les herbes sous une voûte formée par des branches de l'*euoud el-ma*

(osier) ; des vignes vigoureuses enguirlandent les arbres, qu'elles prennent pour tuteurs, et les couronnent de grappes dorées qui eussent séduit Érigone.

Plus haut, une autre source, l'Aïn Bni-Chebla, passe sous nos pieds, et s'échappe en serpentant dans un bouquet de verdure. Placés comme des Naïades pudiques le long de son cours, les orangers, les pêchers, les grenadiers couronnés de pampres la dérobent aux regards profanes. Des frênes, des micocouliers la protègent de leurs branches ombreuses contre les baisers du soleil, qui cherche à pénétrer jusqu'à elle. Des lavandes aux fleurs bleues, des genêts aux fleurs jaunes entourent la source, et répandent autour d'elle d'aromatiques senteurs.

L'Aïn Bni-Chebla s'enfuit précipitamment par une gorge voûtée d'une végétation vigoureuse, gorge qui devient plus bas l'ouad Es-Siakhan. Le ravin change alors d'aspect : ses berges sont cendreuses et se soulèvent comme les vagues d'une mer qui moutonne. Les Arabes appellent *touarès* ce genre de terrain, qui paraît être les restes d'un immense bûcher.

A mesure que nous nous élevons, la végétation devient plus chétive. Les chênes sont petits, rabougris, difformes ; ou dirait une foule d'estropiés demandant l'aumône aux passants. Les lavandes se sont emparées définitivement du terrain, lequel s'est sensiblement amaigri. Plus d'arbres à fruits ! ils se sont réfugiés dans les ravins et l'homme les y a suivis. Il semble que

le Maître des dieux de l'Olympe, craignant un second assaut des Titans, ait dit à l'homme : « Tu ne pourras vivre plus haut. »

Le terrain commence à s'émietter en débris schisteux ; la terre végétale, qui, autrefois, chaussait les sommets, s'est laissée glisser dans les ravins.

A notre droite, la Châbet El-Haththouch (ravin du Palanquin) ride le flanc de la montagne de sa coupure desséchée, et, comme tous les ravins, ces porteurs d'eau des rivières, elle verse les pluies dans l'ouad Bou-Arfa, qui, à son tour, les jette dans l'ouad Sidi-El-Kbir.

A notre gauche, les cinq têtes de l'ouad Hamlelli semblent une main gigantesque imprimant ses larges doigts sur le versant oriental comme pour en prendre possession. Sur notre droite, de nombreuses têtes de ravins, s'épanouissant en éventail comme une feuille de palmier nain, vont se souder à l'ouad Bou-Arfa, dépression considérable ravinant profondément le massif, du sud au nord, par une coupure qui s'évase au fur et à mesure qu'elle approche de l'ouad Sidi-El-Kbir. Des nérions en fleurs balancent leurs panaches roses dans le lit des cours d'eau ; des groupes d'habitations sont assis sur les lèvres des ravins ; des haies de figuiers de Barbarie et d'agaves présentant de tous côtés, comme la couronne du Christ, leurs pointes et leurs épines menaçantes, gardent les *graba* avec une sévérité qui, en présence de la pauvreté des édifices, peut, tout au moins, paraître exagérée.

Sur notre gauche encore, les ravins de Ben-Meriem, d'Iguenan et de Bou-Beïn versent les eaux de la crête que nous parcourons dans le Sidi-El-Kbir, lequel roule au-dessous de nous en hurlant dans les roches brisées. A droite, les pentes sont taillées en gradins gigantesques, formant une succession de plateaux qui s'épanouissent sur l'ouad Sidi-El-Kbir en passant par le pays des Sâouda.

Une élégante koubba[1] est assise au loin sur un de ces degrés au-dessus de l'ouad Sidi-El-Kbir ; sa blancheur irréprochable tranche crûment sur la végétation qui l'entoure ; mais l'harmonie des couleurs est un détail dont les Croyants font peu de cas. L'important pour eux c'est que leur saint soit bien logé, et que son *mokaddem*[2] n'ait aucun reproche à leur adresser touchant le blanchiment de la demeure de son *ouali* (saint), opération obligatoire au moins une fois l'an.

S'il faut juger de l'importance du saint d'après la somptuosité du monument qui lui est consacré, celui qui repose sous la koubba dont nous parlons doit être un bien grand saint ; il faut, en outre, que son influence auprès de Dieu soit bien et dûment constatée, et qu'elle ne fasse pas l'ombre d'un doute dans l'esprit de ses

(1) Chapelle funéraire.

(2) *Mokaddem*, administrateur d'une chapelle funéraire, chef d'une corporation religieuse, d'un ordre de Khouan (frères).

khoddam[1]. Il en est surtout ainsi en pays kabil, où l'on marchande beaucoup, même en matière de sainteté.

Le marabouth Sidi Mohammed-ben-El-Aabed, notre guide religieux, nous apprend que cette koubba renferme les restes mortels de Sidi Mahammed-el-R'eribi. Invité à nous dire ce qu'il sait touchant ce saint homme, il entame, après s'être un peu fait prier, le récit suivant :

Un jour, — c'était du temps où le Sâoudi Mohammed-ben-Aïed était chikh ech-chioukh, — un *deroueuch*[2] parut tout-à-coup dans le pays des Sâouda[3]. Quel était son nom ? d'où venait-il ? où allait-il ? Personne ne put d'abord le savoir; car il ne s'arrêtait qu'aux heures de la prière, et ne répondait à ceux qui lui offraient l'hospitalité que par la formule optative : « *Irahmkoum Allah !* » (que Dieu vous fasse miséricorde !) Pendant longtemps, bien que les Sâouda laissassent les portes de leurs maisons ouvertes, dans le but d'engager le saint homme à y venir passer la nuit et à y apporter la bénédiction, aucun d'eux ne put jouir de la faveur que tous désiraient si ardemment. Dès que le soleil disparaissait à l'horizon, le saint, en quelque lieu qu'il se trouvât, semblait s'effacer et se fondre

---

(1) Serviteurs religieux.

(2) *Derviche*. Les derviches sont des fanatiques déguenillés semblables aux *fakirs* du Levant.

(3) Fraction des Bni-Salah.

dans les dernières clartés de l'astre, dont il paraissait être une émanation. Le lendemain, au point du jour, le deroueuch reprenait sa forme matérielle au lieu même où il l'avait quittée la veille.

Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans tout le Tithri et dans la Mtidja ; de nombreux visiteurs accoururent de tous les points de l'*outhen* (district) dans l'espoir de baiser le pan de son bernous, et d'obtenir, par cette pieuse démonstration, soit un remède à leurs maux, soit, par son intercession, des facilités pour être admis dans *El-Djenna* (le Paradis).

Les Sâouda, qui étaient très fiers qu'un saint aussi remarquable eût daigné s'abattre sur leur pays, cherchaient, pour lui donner encore plus d'importance, à insinuer que le deroueuch pourrait bien être l'ange Djebril (Gabriel) lui-même, attendu, assuraient-ils, qu'une femme dont l'enfant venait de mourir ayant eu, par inspiration sans doute, l'idée de poser le cadavre de son fils sur la trace laissée dans la poussière par le pied du saint, l'enfant avait été soudain rappelé à la vie. Or, on savait que la poussière foulée par Djebril avait seule la propriété de vivifier les choses inanimées. Pour donner plus de poids à cette croyance, les Sâouda ajoutaient que, sur le chemin parcouru par le saint depuis son arrivée dans le pays, l'herbe flétrie se relevait, et reverdissait comme si elle eût reçue chaque nuit la rosée du ciel. Chose merveilleuse, qui venait encore ajouter à l'étrangeté du fait, c'est qu'on n'avait jamais vu le saint s'occuper de sa nourriture :

un chacal, disait-on, — et c'était probable, — se chargeait de cette pieuse corvée, et, chaque jour, le deroueuch trouvait sur son passage les fruits et les légumes dont il se nourrissait.

Depuis une année environ que le saint était chez les Sâouda, chaque jour avait été marqué par un nouveau miracle, et Dieu avait jeté ses biens à pleines mains sur le pays. Jalouses du bonheur de cette fraction des Bni-Salah, les tribus voisines avaient résolu de faire des démarches auprès de celui auquel ils l'attribuaient. Une députation, composée des hommes les plus distingués par leur piété, fut chargée de se rendre chez les Sâouda, et de se mettre à la recherche du saint pour lui faire connaître le vœu de leurs contribules. On avait prévu le cas d'un refus de la part du deroueuch, et les députés s'étaient munis de présents qu'ils devaient lui offrir pour tâcher de vaincre sa résistance. Cette pensée impie devait tourner à leur confusion. Ils arrivèrent sur l'ouad Bou-Arfa quelques minutes avant l'heure de la prière du *mor'reb*(1) ; sachant que le saint disparaissait avec l'astre, ils désespéraient de le rencontrer ce soir-là, et ils se disposaient déjà à dresser leurs tentes sur les bords de la rivière, quand ils virent arriver du côté de l'ouest, et se dirigea vers eux, un homme autour de la tête duquel les rayons du soleil formaient un nimbe éblouissant. de lumière. Comprenant

(1) Coucher dit-soleil.

qu'ils étaient en présence du saint, les députés firent quelques pas pour s'approcher de lui ; mais à peine avaient-ils exposé à l'*ouali* l'objet de leur mission, et étalé à ses pieds les présents par lesquels ils comptaient le séduire, que l'auréole qui illuminait sa tête s'effaça soudainement en même temps que le soleil disparaissait derrière le Djebel Chennoua : le saint n'était plus dès lors qu'un simple mortel.

Troublés par le prodige dont ils venaient d'être témoins, les députés lui demandèrent timidement et en balbutiant s'il n'était pas l'homme, ou plutôt le saint puissant qu'ils cherchaient.

Je ne suis, leur répondit-il, qu'un pauvre deroueuch détaché des choses de ce monde, et ne vivant que de ce qui appartient à Dieu — qu'il soit exalté ! — C'est par moquerie, sans doute, que vous me parlez de puissance ; ai-je une suite, des gardes ? et mes bernous rapiécés, mes pieds sans chaussure sont-ils les signes auxquels on reconnaît l'homme puissant ? Vous vous trompez ; portez vos présents à d'autres; je ne puis être celui que vous cherchez. »

— « Vous êtes pourtant bien, reprit un député des Bni-Ouzra, l'homme par l'intercession duquel Dieu comble de ses biens les Sâouda, qui en sont indignes. Nous sommes, nous, au contraire, des gens pieux, craignant Dieu, et cependant, chez nous, la terre est ingrate, les troupeaux dépérissent, et les glands ont manqué cette année. »

— « Je vous le répète, je ne suis rien qu'un pauvre

fakir[1], n'ayant pour tout bien que mon eukkaza[2] de voyage. Je vais où Dieu me mène, et si, aujourd'hui, je suis chez les Sâouda, c'est que Dieu l'a voulu ainsi. »

Le deroueuch poursuivit son chemin, laissant les députés tout désappointés de cette aventure. Ils ramassèrent néanmoins leurs présents et reprirent la route de leurs villages ou de leurs campements. Ils avaient compris que la protection de Dieu s'obtient bien plutôt par de bonnes œuvres que par des présents.

Dès le même soir, le deroueuch, qui avait dépouillé son caractère de sainteté, vint réclamer l'hospitalité dans un des villages des Sâouda. Il apprit à son hôte qu'il se nommait Mahammed, et qu'il était des R'erib, tribu qui avait ses campements près de Médéa, ce qui lui avait valu le surnom d'El-R'eribi. Bien qu'il parût avoir renoncé à faire des miracles, les Sâouda qui, en résumé, n'étaient ni aussi ingrats, ni aussi impies que les députés des tribus voisines avaient voulu l'insinuer, choyèrent le saint avec un empressement qui n'était peut-être pas, il faut l'avouer, sans arrière-pensée, mais qui, enfin, prouvait qu'ils savaient reconnaître tout le bien que Sidi Mahammed avait répandu sur leur pays. Le saint en fut sans doute touché ; car il déclara aux Sâouda que leur pays serait désormais son

(1) *Fakir* signifie *pauvre*, mais plus particulièrement *pauvre devant Dieu.*

(2) Long bâton pour s'appuyer.

pays, et que leur tribu serait, à l'avenir, sa tribu. Heureux de cette détermination du saint, les Sâouda lui construisirent sans délai un spacieux gourbi, et lui donnèrent un terrain, et un *feurd* (bœuf) pour le labourer.

Sidi Mahammed, qui semblait vouloir décidément se rattacher à la terre, épousa une Sâoudia, qui, malgré ses douze ans d'âge, n'avait pourtant encore sur l'homme que des connaissances vagues et incomplètes ; aussi la citait-on comme une rareté dans tout le pays des Bni-Salah. Dieu qui, raisonnablement, ne pouvait manquer de bénir cette union, donna un fils, *cette fraîcheur de l'œil*, à Sidi Mahammed, qui, malgré son grand âge, n'en parut cependant nullement surpris.

Soit que le bonheur dont semblait jouir Sidi El-R'eribi ne fût qu'à la surface, soit qu'il eût reçu une nouvelle mission d'en haut, il n'en est pas moins vrai que, reprenant son bâton de voyage et son bernons de deroueuch, il disparut tout à coup abandonnant sa femme, son enfant et son bœuf. On apprit, quelque temps après son départ, qu'il était à Machti, dans une kheloua (solitude) de la tribu des R'erib, où il passait ses journées en prières. Enchantés d'avoir remis la main sur un saint originaire de leur tribu, les R'erib cherchèrent à l'y retenir en lui offrant un terrain considérable et une paire de bœufs ; mais ses aspirations le rappelant, sans doute, vers les Sâouda, il rejeta les offres de ses contribules, et reprit le chemin de sa tribu

d'adoption. Sur leurs pressantes sollicitations, il avait consenti à s'arrêter quelque temps chez les Bni-Msâoud ; il les édifia par sa piété et les émerveilla par ses nombreuses *karamat* (miracles). Sa réputation grandit bientôt parmi les tribus de la montagne, et de nombreux pèlerins, qui se déclarèrent ses *khoddam* (serviteurs religieux), vinrent le visiter dans sa nouvelle *kheloua*, et lui demander son *diker*[1].

Sentant sa fin approcher, Sidi Mahammed-el-R'eribi pria les Bni-Msâoud de le transporter chez les Sâouda, où il avait laissé sa famille, et où il désirait que son corps reposât après sa mort.

Le départ était fixé pour le lendemain à l'heure du *fedjeur* (point du jour). Quand les Bni-Msâoud, qui s'étaient disputé la pieuse corvée de conduire le saint homme chez les Sâouda, se présentèrent à l'ouverture de la grotte qui lui servait de *kheloua*, ils furent tout surpris d'y trouver une mule blanche comme Doldol, la monture du Prophète. Voyant cette mule sans gardien, les khoddam pensèrent qu'elle appartenait à quelque *zaïr* (pèlerin) en visite auprès de Sidi Mahammed. Ils entrèrent dans la grotte ; le saint y était seul : étendu sur sa natte de jonc, il semblait dormir profondément. Les Bni-Msâoud se consultèrent du regard pour savoir s'ils devaient le réveiller. Au même instant, le premier

(1) Diker (souvenir), prière particulière à un marabouth que récitent les fidèles qui se déclarent ses serviteurs religieux.

rayon du soleil, pénétrant dans la kheloua, vint darder son faisceau lumineux sur le visage du saint et l'éclairer ; les khoddam reconnurent aussitôt qui Sidi El-R'eribi avait cessé de vivre. Ils voulurent néanmoins remplir ses dernières volontés, et transporter sa dépouille mortelle chez les Sâouda. Ils s'apprêtaient à charger le précieux fardeau sur leurs épaules, quand la mule blanche vint s'accroupir à l'entrée de la grotte et en barrer le passage. Les Bni-Msâoud comprirent de suite que cette monture, qui n'appartenait pas à la tribu, avait dû, nécessairement, être envoyée par Dieu pour le transport du saint à destination, et ils n'hésitèrent pas à placer le corps de Sidi Mahammed sur le dos de l'animal. La mule se releva aussitôt d'elle-même et prit, sans tâtonner, la direction du nord ; elle arriva le même jour, à l'heure de la prière du *dhohor*(1), à Tadjenanet, où elle s'arrêta.

Le corps de Sidi El- R'eribi fut remis aux Sâouda, qui l'enterrèrent à l'endroit qu'il avait désigné. Quelque temps après, une élégante koubba, témoignage de la piété et de la reconnaissance des Sâouda, s'élevait sur le tombeau du saint.

Depuis cette époque, Sidi Mahammed-el-R'eribi n'a pas cessé de faire valoir auprès de Dieu la prière de ses khoddam, qui, comptant un peu trop sur la position de leur saint dans les conseils du Très-Haut, pèchent

(1) Une heure après midi. C'est le milieu du jour.

avec un laisser-aller qui, infailliblement, finira par lasser la patience de leur intercesseur.

Chaque année, les gens de Tadjenanet et les Bni-Msâoud, chez lesquels est mort le saint, se rendent en zïara sur son tombeau. Ce pèlerinage, sorte de fête patronale, est l'occasion d'un festin pantagruélique dans lequel les khoddam de Sidi El-R'eribi, qui ne mangent sérieusement que ce jour-là, absorbent avec une voracité toute kabile des monceaux de kousksou et un grand nombre de moutons rôtis entiers. On aurait réellement tort de leur en faire le reproche, attendu qu'ils ont tout le reste de l'année pour pratiquer la sobriété.

A présent que nous avons payé notre tribut à Sidi Mahammed-el-R'eribi, nous pouvons continuer notre escalade.

XI

Continuation de l'ascension. — Le mamelon de Kerrouchet-el-Firan. — L'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir et ses affluents. — Bouleversements et dislocations. — Sidi Abd-er-Rahman-et-Tâalbi et les Targaoua. — *Blad mezloutha*. — Le pays des Sâouda. — Le cèdre de Sidi Mahammed. — Vallées et rivières. — Sidi Salem et les Pierres des Changeurs. — Les Porcs-Épics et le Roi David. — Traces de Métempsychose.

Nous sommes au pied de la koudïa de Kerrouchet-el-Firan (le Chêne des Souris) : c'est sur ce petit plateau, qui se développe en avant du mamelon, que les Réguliers de l'Émir essayaient, au commandement du *bach-harrab*, d'imiter les manœuvres de notre infanterie, prétention qui donnait infiniment sur les nerfs à la garnison de *Mehallet el-Kbira* (le Camp-

Supérieur), laquelle rugissait d'impuissance à la vue de cet agaçant spectacle.

La végétation arborescente s'étiole de plus en plus : les chênes sont réduits à l'état de kichrid (broussailles), et l'azezzou (genêt épineux) se partage le terrain avec des touffes clairsemées d'un dis maigre et sans force.

Notre chemin se bifurque : l'une des dents de la fourche escalade le mamelon à pic en serpentant droit devant elle comme une fusée d'artifice : c'est un sentier kabil tracé crânement dans les airs, et avec un profond mépris pour les douceurs des festons et des lacets de la civilisation. L'autre branche est la continuation de ce qu'en 1840, nous appelions la route carrossable de Blida à Tala-Izid ; elle contourne la koudïa, à laquelle elle fait un collier. Nous nous y engageons.

Le mamelon de Kerrouchet-el-Firan est formé par un soulèvement schisteux s'exfoliant en lames brisées avec une telle régularité, qu'on les croirait taillées par la main de l'homme ; c'est comme une immense construction ébranlée par quelque divinité en colère, les demeures des orgueilleux Temoudites, peut-être, renversées par une commotion violente de la terre.

Ces pierres déchaussées nous font ralentir involontairement l'allure de nos montures ; il semble que le moindre ébranlement peut faire écrouler comme un château de cartes ces murailles disloquées et menaçantes.

Ces schistes,en s'émiettant sur notre chemin, l'encombrent de menus débris pareils à des assiettes brisées après un festin de viveurs, et, à 300 mètres au-dessous de nous, les eaux de l'ouad Tafraouat hurlent leur note aiguë en roulant écumeuses dans des rochers fracassés. Avant de s'engager plus avant sur ce sol fuyant au-dessus de l'abîme qui gronde, deux ou trois de nos compagnons quittent le dos de leurs montures. Nous, qui connaissons la dextérité et la sûreté de pied du cheval arabe, nous traitons d'imprudents ces trop prudents compagnons ; les dames, qui dans tout danger trouvent un attrait, restent résolument sur leurs mulets. Nous pénétrons, l'un derrière l'autre, dans ce dangereux sentier en laissant toute liberté de manœuvre à nos montures. L'abîme béant sous nos pieds cherche à nous attirer ; la gueule ouverte du monstre semble vouloir nous aspirer, nous humer, pour ne faire de nous qu'une bouchée ; mais nous tenons bon, et l'ogre en est pour ses grimaces ; il redouble ses mugissements caverneux et demande une proie : deux de nos camarades, qui ont mis pied à terre, paraissent disposés à renouveler le dévouement de Curtius pour apaiser la faim et le courroux du *r'oul* (ogre) ; pris de vertige, ils cherchent à se raccrocher, à leur droite, à des touffes de dis ou à des branches de maigres arbustes qui poussent horizontalement ; mais ces touffes et ces branches leur restent traitreusement dans la main, entraînant avec elles des débris de roches qui se précipitent en

bondissant dans l'abîme, au fond duquel ils n'arrivent que réduits en poussière. Ce tableau, peu rassurant pour nos piétons, les engage il remonter à cheval.

Le soulèvement de Kerrouchet-el-Firan est boisé de broussailles de chêne clairsemées poussant entre les roches brisées ; les eaux qu'y versent les pluies forment, en s'écoulant par plusieurs ravines sur ses pentes occidentales, l'ouad Tala-ou-Aâmmès, affluent de l'ouad Bou-Arfa. Des villages et de nombreux vergers s'échelonnent sur les bords de la première de ces rivières.

L'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, qui gémit en faux bourdon dans les profondeurs au-dessus desquelles nous sommes suspendus, est alimenté par de nombreux ravins, qui lui jettent presque à pic les eaux des sources et celles des pluies : sur la rive droite, c'est l'ouad Tabeurketchent, profonde dépression encombrée de fragments de rochers et d'épaves végétales, arrachées violemment à ses bords quand les eaux du ciel le transforment en un torrent furieux. Les rives du Tabeurketchent sont âpres, dénudées, dépouillées de leur humus, ce vêtement de notre globe ; elles n'en laissent plus voir que le squelette. Au-dessus, sur la même rive, l'ouad Hanous, gouttière rapide et torrentueuse, lance avec fracas des blocs qui arrivent brisés au fond du Sidi-El-Kbir. Comme opposition à ces rivières désolées, l'ouad Tafraouat roule doucement ses eaux argentées dans une délicieuse vallée vert-tendre

entre deux haies d'arbres fruitiers qui les regardent passer ; des chaumières qui, du point où nous sommes, paraissent ne pouvoir être habitées que par des Lilliputiens, sont plantées au milieu des arbres, ou accrochées aux escarpements de la rivière comme des cages d'oiseaux. De même que l'ouad Tafraouat, la Châbet Habb-el-Melouk est bordée de maisons et de gourbis suspendus ses lèvres vertes. Un mamelon du même nom domine le ravin et l'ombrage de sa vigoureuse végétation.

Le pays se tourmente de plus en plus ; ce ne sont que ravins, que rides, coupures, hachures, crevasses ; c'est un bouleversement, un désordre sans nom, un fouillis de dépressions et d'aspérités, de creux et de renflements ; c'est une sorte de *chebka* (filet) à mailles bizarrement entrelacées. Sur notre droite, un groupe de ravins, épanouis en éventail, s'amorcent sur la Saguiet-Sidi-Salem, affluent de l'ouad Haçaïn ; du même côté, la rive gauche de l'ouad Bou-Arfa s'accidente et se boise de *fernan* (chênes-lièges) ; plus loin, au fond d'un ravin qui s'ouvre sur l'ouad Tala-ou-Aâmmès, une *kbiba* dédiée à Sidi Ben-Aïça se cache timidement dans un massif de chênes et de micocouliers.

A notre gauche, la Châbet El-Berr'out (ravin des Puces) se soude à l'ouad Sidi-El-Kbir. Un village parait cloué à mi-côte sur la déclivité formant la rive gauche de cet ouad. Décidément, le Kabil appartient aux espèces qui perchent.

Le vent, en courant dans ces profonds sillons,

nous donne un concert dans lequel sont reproduits les cris des animaux qui habitent la montagne : le rugissement du lion, le miaulement de la panthère, le glapissement du chacal, le grognement du sanglier, le sifflement du serpent s'élèvent du fond des vallées en *soli* tour à tour graves ou aigus, ou se confondent en formidables *tutti* qu'accompagnent les ricanements des ruisseaux : c'est une musique infernale qui, comme tous les grands spectacles de la nature, donne froid à l'âme, et rapetisse l'homme en lui montrant sa faiblesse.

A notre droite, l'Aïn-el-Hamra (la Source rouge) pleure des larmes de sang : c'est une sorte de *necis* (suintement) ferrugineux, qui se colore en rouge en traversant le minerai.

Le pays s'amaigrit de plus en plus ; les soulèvements sont tellement disloqués, qu'il semble qu'un coup de vent suffirait pour amener leur écroulement. A quelle époque remonte donc l'effrayante révolution géologique qui a ainsi ébranlé ces masses gigantesques menaçant encore le ciel ? Est-ce ici que les Titans voulurent tenter leur escalade ? Est-ce ici que les impies constructeurs de la tour de la Confusion se dirent dans leur insolente audace : « Allons, courage ! bâtissons une ville et une tour dont la tête touchera le ciel ! » Il semble, à l'aspect de ces soulèvements inachevés, que le Créateur, qui sans doute avait l'intention de renverser la terre sens dessus dessous, ait éprouvé du regret de détruire son œuvre, et qu'il se soit arrêté sans se donner la peine de remettre les choses à leur

place. Espérons pourtant que ce fâcheux oubli n'aura pas d'inconvénients, de quelque temps du moins, puisque M. Élie de Beaumont assigne à la croûte solide de notre globe, en dépit de la Genèse l'âge aussi respectable que rassurant de quatre-vingt-dix-huit millions d'années. Tout porte donc à croire que le bouleversement en question n'est pas d'hier, et rien ne nous empêche de nous bercer de cette illusion que la machine terrestre durera bien encore autant que nous.

En présence de ce tohu-bohu géologique, nous sommes tenté de croire, avec les Bni-Salah, que c'est bien là que Sidi Abd-er-Rahman-et-Tâalbi a opéré le bouleversant miracle que lui attribue la tradition.

En 1516[1], un an après que le roi d'Alger, Selim-Eu'tmi, eut été étranglé à Bab-Azzoun par l'ordre du corsaire Baba-Aroudj[2], qu'il avait appelé à son aide pour chasser les Espagnols du *Peñon* d'Alger, Sidi Abd-er-Rahman-et-Tâalbi, chef des Tâalba, tribu puissante de la Mtidja, résolut un jour de se mettre en route

---

(1) Ici notre guide n'est pas d'accord avec l'histoire, laquelle fixe la mort de Sidi Abd-er-Rahman-et-Tâalbi à l'année 1470 de l'ère chrétienne (875 de l'hégire).

(2) Nous en avons fait *Barbe-Rousse* d'après les Espagnols, qui le nommaient *Barba-Roja*. Nous ferons remarquer en passant que les Espagnols, il faut leur rendre cette justice, ont toujours été nos maîtres dans l'art d'estropier les noms arabes et de les défigurer. Était-ce de leur part un parti pris parce qu'il s'agissait des Infidèles ?

pour aller faire une tournée pastorale chez ses serviteurs religieux. Sa réputation de sainteté, appuyée sur de nombreux miracles et sur une multitude de bonnes œuvres, s'étendait depuis El-Djezaïr-Bni-Mezr'enna[1] jusqu'au fond du Tithri. Baba-Aroudj lui-même, qui, malgré ses talents en piraterie, n'en était pas moins un sacripant considérable, n'avait pas dédaigné, pour donner une sorte de sanction religieuse à sa constitution gouvernementale, d'en attribuer l'idée première à Sidi Abd-er-Rahman. L'heureux forban avait également su exploiter avec une certaine habileté la popularité de ce saint au profit de son institution de l'*Oudjak*. Nous rapportons ce fait pour prouver qu'au temporel comme au spirituel, Sidi Abd-er-Rahman était un homme d'une certaine importance.

Quoiqu'il fût bien en cour, Sidi Abd-er-Rahman n'en montrait cependant pas plus de fierté pour cela, et jamais il ne faisait parade de sa haute situation dans les conseils du frère de Kheir-ed-Din[2]. A l'exception de ce rayonnement, qui est spécial aux saints chez les Musulmans, et qui est le signe de leur mission sur la terre, signe qui, d'ailleurs, n'est perceptible que pour les vrais Croyants, Sidi Et-Tâalbi ne se révélait aux yeux de ses contemporains par aucune marque qui

(1) Les îles des Bni-Mezr'enna. C'est ainsi qu'à l'époque dont nous parlons, les corsaires désignaient Alger.

(2) Quelques historiens ont, avec une candide impudeur, fait de Kheir-ed-Din *Chérédin*, voire même *Hariadan*.

lui fût particulière; il affectait même, tellement il était humble, de porter des bernous d'une blancheur plus que douteuse, pour qu'on ne pût le distinguer de ses serviteurs, religieux. « Je ne veux humilier personne, disait-il souvent avec bonté ; quant à moi, je me trouve toujours assez propre devant Dieu ; — que son saint nom soit glorifié ! »

Un jour, au lever du soleil, Sidi Abd-er-Rahman quitta seul ses campements des Tâalba et se dirigea au sud ; son intention, nous l'avons dit, était d'aller visiter les Bni-Salah, les Bni-Msâoud et les Ouzra, tribus habiles dont le zèle religieux — qui n'avait jamais été excessif, — laissait, depuis quelque temps surtout, infiniment à désirer. Une des fractions des Bni-Salah particulièrement, celle des Targaoua, passait pour ne pas plus s'occuper du Dieu unique que s'il n'eût jamais existé. Sidi Abd-er-Rahman avait donc résolu de commencer sa pieuse mission par la visite de ces infidèles.

A l'heure de la prière du *dhohor*[1], il traversait l'ouad Er-Roumman[2], après avoir laissé à sa gauche les prairies sur lesquelles devait bientôt s'élever El-Blida, et il se dirigeait, en passant par le pays des Hamlelli, vers les hauteurs où étaient situés les villages des Targaoua.

Le saint arrivait au pied du mamelon de Kerrou-

(1) Vers une heure de l'après-midi.

(2) Cette rivière est celle qui prit plus tard le nom de Sidi Ahmed-el-Kbir.

chet-el-Firan, quand son attention fut attirée par une musique qui dévidait en spirale ses mélodieuses roulades dans les airs. Les éclats de rire, les cris joyeux se mêlaient, sans souci de l'accord, aux gais accents du *djouak*(1) et de la *r'aïtha*(2). « C'est une noce, » pensa le saint, et il continua son chemin.

Sidi Abd-er-Rahman fut bientôt sur le territoire de la fraction qui se réjouissait si bruyamment. C'était précisément celle des Targaoua, qui, sans le moindre prétexte, festoyait ainsi au lieu de se livrer aux travaux des champs ou à la prière. Tout entiers à leur joie insensée, les Targaoua ne prirent pas garde au saint qui était au milieu d'eux ; les malheureux, par suite de leur irréligion, avaient perdu cette faculté de reconnaître à première vue un élu de Dieu ; ils étaient, en un mot, devenus complètement insensibles à l'action de ce rayonnement dont nous parlions tout à l'heure. Il faut bien le dire, Sidi Abd-er-Rahman en fut piqué ; car, malgré sa simplicité et son mépris des choses de ce monde, il ne pardonnait pas à ses serviteurs religieux cette sorte de négation de son pouvoir surnaturel. Tranchons le mot, il aimait à produire son effet.

Ne voulant cependant pas troubler la joie des Targaoua, et sentant d'ailleurs que ce n'était pas le moment de placer sa morale, le saint homme s'assit au

---

(1) Petite flûte en roseau.

(2) Espèce de clarinette ayant le son nasillard de la musette.

pied d'un mur et attendit, en égrenant son chapelet, la fin de cette fête intempestive.

Quelques étoiles étaient déjà venues regarder curieusement par les trous du rideau du ciel si le soleil était couché, et s'il était temps de faire leur entrée en scène, et cependant les danses continuaient toujours ; grisés d'huile et bourrés de glands, les Targaoua finirent par perdre le sentiment de leur dignité, et par se mettre à danser eux-mêmes autour des jarres vides. Leurs femmes, surexcitées par le divin jus de l'olive, avaient banni toute pudeur, ce parfum de la femme kabile, et leurs linges haillonnés et fripés ayant rompu les liens qui les retenaient aux épaules de ces houris oléagineuses, ces vêtements sordides, disons-nous, vagabondaient bien loin des charmes qu'ils avaient la mission de dérober aux yeux des mortels.

Malgré les séductions de ce spectacle, le saint ne broncha pas; cependant, l'égrenage de son chapelet devint convulsif : c'était évidemment la crainte de succomber à la tentation qui amenait chez le marabouth cette accélération fébrile du débit des quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu, épithètes préservatives qu'il se hâtait de placer entre lui et ces filles du péché.

Les Targaoua finirent cependant par apercevoir l'étranger, qui assistait à leur fête sans y prendre part. Cinq ou six d'entre eux s'approchèrent du saint en chancelant, les lèvres dégoutantes d'huile, et, sans égards pour l'homme qu'ils eussent dû respecter tant à

cause de sa barbe blanche, que parce qu'il était leur hôte, ils l'invitèrent, en bredouillant, à se mêler à leurs danses. Le saint s'en défendit en leur faisant remarquer que ce genre de distraction n'était ni de son âge, ni de son sexe[(1)]. Les Targaoua, qui sentaient un reproche sanglant dans la dernière partie de la réponse du saint, s'emportèrent comme des gens qui sont dans leur tort, et ils insistèrent obstinément pour qu'il dansât.

Les Targaoua, hommes et femmes, accoururent au bruit de cette altercation, et s'étant informés de la cause qui l'avait produite, ils entourèrent le vieillard et voulurent exiger, à leur tour, qu'il se mêlât à leurs danses. Un Targaoui, plus ivre que les autres, alla même jusqu'à soulever brutalement de terre le saint homme, et le poussa dans le cercle que ces insensés formaient autour de lui. A cet outrage, Sidi Abd-er-Rahman se releva de toute sa haute taille; ses yeux, plus brillants que la planète Ez-Zohra (Vénus), qui paraissait dans l'occident, jetèrent des éclairs ; le long bâton sur lequel le saint s'appuyait devint éclatant de lumière, et de sourds grondements souterrains se firent entendre au loin. Mais toutes ces choses merveilleuses parurent aux Kabils des illusions produites par l'état de surexcitation dans lequel ils se trouvaient, et ils n'en tinrent aucun compte.

(1) L'Arabe qui danserait se croirait et serait, en effet, déshonoré. Cet exercice violent et incompatible avec la dignité de l'homme, est exclusivement laissé aux femmes.

La musique jetait toujours ses notes flûtées aux vents de la montagne : seulement — chose étrange ! — son rythme s'était *mélancolisé* sans que les musiciens semblassent s'en douter, et, bien que la mesure fût vive et joyeuse, les instruments ne rendaient cependant que des soupirs tristes comme une plainte.

Entraînant à sa suite toute cette cohue hurlante, le saint la porta vers les musiciens ; puis montant sur un tertre qui se trouvait à quelques pas de là, il s'écria d'une voix dominant le tumulte : « Écoutez, ô Targaoua ! si je ne puis danser, comme vous le voudriez, je puis au moins chanter ! Allons, les *djouaouok*, les *r'ouaïth*, les *dfôuf*[1] ! cessez votre plainte et suivez ma voix ! »

Les roulements souterrains paraissaient se rapprocher ; c'était comme le bruit lointain de la foudre, et pourtant jamais le ciel n'avait paru si splendidement étoilé, jamais la voûte céleste n'avait été si ruisselante de pierreries divines, si éblouissante de sublimes clartés. Il y avait là un mystère qui commençait à donner à réfléchir aux Targaoua, et le tumulte s'était éteint dans un bégaiement tremblotant mêlé d'ivresse et de peur.

Le saint entonna d'une voix formidable le chant qu'il avait promis : les grondements souterrains semblaient soutenir cette puissante psalmodie, et les instruments de musique ne grinçaient plus que des notes

(1) Espèce de tambours.

discordantes ; les étoiles pâlirent et parurent s'éteindre dans le ciel; les Targaoua clouaient des regards épouvantés sur le saint qui chantait :

« Ana lahi mâ Ilahi
Ou houma lahiin mâ et-tlahi.
Eklebhoum ia Ilahi ! »

« Pendant que je m'occupe de Dieu,
Eux passent leur temps en plaisirs frivoles.
Engloutis-les, ô mon Dieu ! »

Le saint avait à peine terminé sa malédiction, que, la terre, puissamment ébranlée, chancela sous les pieds des Targaoua, et se renversa comme un esquif battu par une lame furieuse.

Toute la fraction des Targaoua, bêtes et gens, avait été engloutie. Si, le soir, par un temps calme, vous appliquez l'oreille sur le sol où vivait cette tribu, vous entendez encore, dans les entrailles de la terre, les coqs chanter, les ânes braire, les tambours résonner, et comme des voix humaines dont le rire ressemble à un gémissement.

On montre encore, sur la surface du territoire qu'occupaient les Targaoua, une différence de végétation avec celle du terrain qui était en dehors du périmètre de la tribu maudite ; le sol y est également d'une nuance plus foncée, particularités que les Bni-Salah attribuent au renversement sens dessus dessous de la portion du territoire sur laquelle étaient établis

les Targaoua, portion qui, d'après eux, n'aurait pas repris sa position normale. Cela jure, en effet, comme une pièce noire cousue sur un bernous blanc.

Ces *mouzr'ar* (schistes) feuilletés et pareils à des livres gigantesques, ce sol aride et décharné ne donnent guère l'hospitalité qu'aux lavandes et aux fougères ; c'est ce que les Arabes appellent une *blad mezloutha*, un pauvre pays, une région nue, déshéritée. Les rochers gris à fleur de sol d'Izrouan-ou-Bokkâ ajoutent encore à l'aspect misérable de ce point, auquel on est tenté d'appliquer l'épithète de Forthaça (teigneuse), par laquelle les Arabes désignent une terre aride et pierreuse. La riche végétation des ravins, boisés d'oliviers et de micocouliers, tranche et fait contraste avec la dénudation du terrain que nous parcourons.

Nous découvrons au-dessous de nous, et à notre droite, le village des Sâouda, lequel se cache dans un ravin. Cette pauvre *taddart* (village), dont les habitations se numérotent par des tas d'ordures séculaires, ne se composent que de *graba* couverts de dis, et de quelques maisons en maçonnerie grossière. On se rappelle que c'est dans ce village des Sâouda que fut établi le bataillon régulier d'El-Berkani en 1839.

L'ouad Sâouda, fleuri de nérions sur tout son parcours, se précipite furieux vers l'ouad Sidi-El-Kbir par des croupes boisées de chênes-lièges.

Notre chemin éventre une crête par la Tniïet-el-Mokthâ (col du Gué) ; à partir de ce point, le pays se

reboise vigoureusement en chênes à glands doux. Nous retrouvons, sur notre droite, ce sol qu'ont tant fouillé et crevassé les larmes des siècles. Tous ces ravins versent les pleurs du ciel dans l'ouad Tizza, qui reçoit également ceux que lui amènent de nombreux ouïdan, dont les plus importants sont, à droite, l'ouad Aaïcha-eth-Thaïâa, et, à gauche, la châbet Tala-Izid, l'ouad Tala-Menchar et l'ouad El-Hamra. L'ouad Tizza se jette dans la Cheffa après avoir pris successivement les noms de Salgou et d'Er-Rabtha.

Nous passons à la tête de nombreuses ravines qui s'amorcent à l'ouad El-Berr'out, affluent de gauche de l'ouad Sidi-El-Kbir.

Devant nous, sur la pente de droite de l'ouad El-Berr'out, une blanche koubba laisse voir son dôme au milieu d'un massif de cèdres verts : c'est la demeure dernière de quelque saint homme qui a dû marquer son passage sur cette terre par une respectable collection de bonnes œuvres, et par des miracles prouvant péremptoirement que Dieu s'était dessaisi à son profit d'une portion de sa toute-puissance. Il faut bien qu'il en soit ainsi, car les Amchach[1] n'ont jamais passé pour des Croyants irréprochables et zélés. Écoutons ce qu'ils racontent — d'accord en cela avec Sid Mohammed-ben-El-Aabed, — du vertueux marabouth qu'ils ont canonisé en lui élevant une koubba sur leur territoire.

---

(1) Fraction des Bni-Salah.

Il y a longtemps de cela, un pieux deroueuch, venant du R'arb[1], se présenta chez les Amchach et leur demanda l'hospitalité. Comme la plupart des véritables *draoucha*, Sidi Mahammed (c'était son nom) était *vêtu* — le nom est peut-être impropre — d'un bernous dont les différentes parties ne paraissaient tenir l'une à l'autre que par un prodige. Depuis de longues années déjà, la trame et la chaîne primitives avaient été remplacées par des moyens artificiels, qui attestaient chez le saint des connaissances profondes dans l'art du ravaudage. Les pudiques Musulmanes de la fraction des Amchach ne pouvaient se défendre d'une certaine frayeur quand Sidi Mahammed levait les bras vers le ciel pour attirer sur elles sa bénédiction ; car, alors, l'extrême tension à laquelle étaient soumis les fils du problématique bernous paraissait rendre une catastrophe imminente ; en effet, une seule maille rompue devait amener infailliblement la désorganisation du fantastique tissu, et, conséquemment, la chute de l'unique vêtement du saint, lequel poussait l'austérité jusqu'à considérer l'*âbaïa* (espèce de chemise) comme une superfluité; c'est là ce que redoutaient les chastes Kabiles, bien qu'après tout, un deroueuch ne fût pas, pour elles, un homme dans toute l'acception du mot.

Quant à Sidi Mahammed, il était trop détaché des

(1) Nous répétons que les Arabes entendent généralement par le mot R'arb (Occident) l'empire de Marok.

choses de la terre pour se préoccuper de ces détails, et il se trouvait suffisamment vêtu devant Dieu, qui n'aime pas le luxe, bien que pourtant il l'ait inventé. Mainte et mainte fois, les Croyants, pour se défaire de quelques gros péchés, offrirent à Sidi Mahammed de le rhabiller à neuf ; mais le saint homme ne voulut jamais jouir des privilèges de sa profession, et il refusa toujours obstinément de quitter ce bernous auquel il semblait tenir beaucoup plus fortement que ce vêtement ne tenait réellement à lui. Il faut dire que Sidi Mahammed n'avait jamais eu d'autre enveloppe que cette toile d'araignée dont il se croyait couvert. La ténacité du saint s'expliquerait alors par l'effet de la force de l'habitude.

Les Amchach n'avaient pas tardé à reconnaître que Monseigneur Mahammed possédait à un degré supérieur les signes caractéristiques qui distinguent les élus de Dieu : il ne faisait rien comme les autres mortels ; ses actions étaient en contradiction constante avec les lois naturelles, auxquelles, d'ailleurs, il ne paraissait pas soumis : ne vivant que de nuages ; ne dormant que perché sur la branche d'une *meddada* (cèdre) ; ne buvant que les diamants déposés par la rosée du matin dans le calice des fleurs. Sidi Mahammed était évidemment d'une essence particulière, attendu que ce régime par trop spiritualisé eût été bien certainement insuffisant pour un simple Amchachi, et cela d'autant mieux, qu'en mangeant quelques figues ou glands de plus que leurs voisins, les hommes de cette

fraction se sont fait, par suite de cet excès, une réputation de gourmandise qui nous paraît, du reste, parfaitement justifiée.

La renommée de Sidi Mahammed eut bientôt fait le tour de l'*outhen* d'Alger et de Tithri ; aussi, le chemin du perchoir du saint homme fut-il bientôt plus fréquenté que celui de Blida à Blad-Bni-Mezr'anna (Alger). Voulait-on du beau temps, de la pluie, de la fertilité, on n'avait qu'à s'adresser à Sidi Mahammed, qui, parfois, faisait bien attendre un peu son monde, mais qui, au bout du compte, finissait toujours par fournir l'objet demandé, à moins pourtant que la conscience du solliciteur ne fût bourrelée de péchés par trop prononcés.

Bien que Sidi Mahammed ne vécut que de l'air du temps, ses consultations n'étaient cependant pas gratuites, et ses intercessions se payaient même assez cher. Gardons-nous pourtant d'accuser le saint de cupidité ; car le but de cette perception était, au contraire, tout moral. Il savait que les Kabils aiment passionnément l'argent, et que, leur en tirer, était pour eux la plus sévère des peines ; or, dans la pensée du saint, cette extraction métallique devait avoir pour résultat d'amender ses khoddam en cotant l'absolution à un prix excessif. La tradition se tait sur l'emploi que Sidi Mahammed faisait de ces richesses ; on croit encore chez les Amchach qu'il les a enfouies au pied du cèdre qui lui servait de résidence. Quelques *kouffar* (impies), à différentes époques, essayèrent bien, par pure curiosité,

de s’en assurer ; mais ils payèrent toujours cher leurs cupides et inutiles tentatives.

Sidi Mahammed, que son existence toute spirituelle avait fort amaigri, s’éteignit comme une lampe qui manque d’huile : par une nuit noire, les Amchach furent réveillés par les chacals, qui glapissaient leurs notes les plus lamentables dans la direction de la *meddada* du saint. Ces animaux paraissaient si nombreux, et leurs cris étaient si persistants, que ces Kabils ne doutèrent pas qu’il ne se passât de ce côté quelque chose d’extraordinaire. Comme, en définitive, il pouvait s’agir d’une incursion de quelque tribu voisine sur leur territoire, les Amchach s’armèrent soit de fusils, soit *kzazel* (massues) pour repousser, au besoin, une agression, et se dirigèrent du côté d’où venait le bruit.

Arrivés au-dessus des pentes qui dominent la rive droite de l’ouad El-Berr’out, ils aperçurent, dans la direction du cèdre de Sidi Mahammed, une sorte de lueur phosphorescente qui jetait autour d’elle des reflets bleuâtres et tremblotants. Bien que surpris, les Amchach marchèrent vers cette lumière, dont les rayons s’allongèrent sur leur direction comme pour marquer le chemin qu’ils devaient suivre. Parvenus à la hauteur de la meddada du saint homme, les Amchach reconnurent que cette clarté prenait son foyer dans une excavation creusée au pied de ce cèdre ; leur étonnement fut surtout à son comble quand, s’étant approchés

de la fosse, ils y virent couché au fond et rayonnant de lumière le saint protecteur de leur pays.

Qui avait creusé cette fosse ? Ce travail ne paraissait pas être l'œuvre des hommes ; de nombreuses traces de griffes rendaient admissible l'hypothèse émise par quelques anciens des Amchach, qui attribuaient cette opération aux chacals eux-mêmes. Comme, en résumé, rien n'est impossible à Dieu, et, qu'en outre, il n'est rien de plus commode qu'une opinion toute faite, celle des anciens a prévalu jusqu'aujourd'hui.

Les Amchach se mirent en devoir d'achever les funérailles de Sidi Mahammed. Aux premières poignées de terre, un immense glapissement, jeté par tous les chacals de la montagne, se répercuta de vallée en vallée jusque dans le pays des Ouzra ; les feuilles des arbres frissonnèrent en bruissant un long gémissement qui courut s'éteindre dans le sud ; le cèdre qu'habitait le saint homme s'inclina par trois fois sur sa fosse comme pour le saluer avant que son corps n'appartînt définitivement à la terre. Au même instant, la pâle lumière qui illuminait Sidi Mahammed s'éteignit tout à coup, et les Amchach furent enveloppés d'un manteau de ténèbres épaisses. Attérés par ces prodiges, ils remirent au jour la pieuse mission dont ils s'étaient chargés, et passèrent le reste de la nuit à demander au saint sa puissante intercession, lui promettant, pour le mettre dans leurs intérêts sans doute, de faire élever, dès le lendemain, sur son tombeau une koubba tout à

fait digne de lui. Cette promesse apaisa évidemment Sidi Mahammed ; car, ayant repris, dès le *fedjeur*, le travail qu'ils avaient laissé inachevé, les Amchach purent le terminer sans opposition. Ce jour même, comme ils l'avaient promis au saint, ils firent commencer, auprès de la *meddada* sacrée, la koubba qu'on y voit encore aujourd'hui.

Sidi Mahammed, que les Bni-Salah désignent toujours sous le nom de Baba-Mahammed, n'en continua pas moins, après sa mort, la protection qu'il leur avait accordée pendant sa vie. De nombreux miracles vinrent souvent attester que le saint, satisfait de ses khoddam, ne lésinait pas lorsqu'il s'agissait d'employer en leur faveur son crédit auprès du Très-Haut. Nous ajouterons que cette disposition propice de Baba-Mahammed à l'égard des Bni-Salah leur fit beaucoup d'envieux dans les tribus voisines, notamment chez les Bni-Msâoud et les Ouzra, dont les saints sont loin d'avoir la même influence que Sidi Mahammed auprès du Dieu unique.

Malgré sa qualité de saint et sa haute position dans le séjour des élus, Sidi Baba-Mahammed ne paraît cependant pas entièrement exempt de certains petits travers particuliers à l'humanité : tolérant à l'excès pour ses khoddam, même lors qu'ils ont à se reprocher des fautes hors ligne, il se montre impitoyable pour ceux qui touchent à la *meddada* sur laquelle il perchait pendant sa vie. Nous allons le démontrer.

Un jour, un malheureux Msâoudi a besoin d'un *gounthas*[1] pour soutenir le toit de son gourbi : muni de sa *taguelzimt*[2], il s'en va rôdant dans la montagne à la recherche d'un cèdre réunissant les conditions de force et de longueur que doit présenter un *gounthas*. Le Msâoudi, très difficile en matière de poutres, était déjà au bout de sa journée et son choix ne s'était pas encore fixé. Il marchait toujours, dédaignant tel ou tel cèdre, soit parce qu'il ne se trouvait pas suffisamment droit, soit parce qu'il n'avait pas la perfection qu'exigeait le Msâoudi. Quelques instants avant l'heure du *mor'reb* (coucher du soleil), il arrivait sur la rive droite de l'ouad El-Ber'rout : parcourant du regard les cèdres qui se dressent sur les pentes de cette rivière, il remarqua bientôt un de ces arbres qui, s'élançant du milieu d'un groupe, dépassait les autres de toute la tête. « Par Dieu ! se dit le Msâoudi, voilà bien le cèdre qu'il me faut. » Et il marcha sur la *meddada* convoitée, qu'il atteignait quelques minutes après. C'était, en effet, un arbre superbe, et qui n'eût certainement pas été déplacé parmi les cèdres du Liban qui servirent à la construction du temple de Salomon. Le Msâoudi, bien qu'il reconnût que cette meddada fût celle de Sidi Mahammed, et qu'il sût la haute importance qu'attachaient les Amchach à sa conservation, n'en persista pas moins à la faire tomber sous sa cognée.

---

(1) Poutre de faîtage,

(2) Hachette-piochette.

Il faut dire que cet homme était un impie qui traitait fort légèrement les croyances de ses coreligionnaires.

Le soleil, en ce moment, entouré de gros nuages, se noyait dans un bain de sang ; disparu à moitié derrière les collines du Sahel, il paraissait se cramponner à la ligne de l'horizon pour retarder sa chute dans la mer ; mais il glissait, glissait toujours. Pendant les quelques instants de cet effort suprême, le ciel et la terre s'empourprèrent de reflets sinistres. Après s'être assuré qu'il n'était vu de personne, le Msâoudi brandit sa cognée, qui s'abattit en sifflant sur la *meddada*. Chose étrange ! l'entaille parut sanglante, et un long gémissement sortit du tombeau de Sidi Mahammed. Le misérable Kabil ne s'arrêta pas à ces prodiges, qui lui semblèrent produits par l'effet d'une illusion, et il continua son œuvre de destruction. Au dernier coup de hache, l'homme et l'arbre tombaient sur le sol, l'homme pour ne plus se relever : il avait reçu le prix de son impiété.

Le lendemain, un berger des Amchach, qui paissait ses chèvres sur les bords de l'ouad El-Berr'out, aperçut le cadavre du Msâoudi, déjà tout décomposé, et tenant encore sa hache à la main ; la *meddada* gisait sanglante au pied de la koubba du saint ; mais deux rejets plus vigoureux chacun que l'arbre lui même s'étaient élevés pendant la nuit sur le tronc coupé du cèdre sacré. Les Bni-Salah accoururent en foule pour admirer ce prodige, qui augmenta encore parmi eux

la vénération dont jouissait déjà leur saint. Quant au Msâoudi, on laissa aux hyènes et aux chacals le soin de ses funérailles.

Ce terrible exemple ne corrigea point, autant qu'on eût pu l'espérer, les impies des tribus voisines, et le saint eut à sévir contre eux plusieurs fois encore : un jour, c'est un homme des R'ellaï qui s'abat la jambe du coup de hache qu'il destinait à l'arbre de Sidi Mahammed ; une autre fois, c'est un Ouzri qui, dans les mêmes circonstances, se fait sauter le poignet gauche. A force de punir, le saint finit cependant par dégoûter les incrédules, et, depuis l'accident de l'homme des Ouzra, la *meddada* sacrée ne fut l'objet d'aucune autre tentative criminelle.

Dans la saison d'été, les tribus voisines du tombeau de Sidi Baba-Mahammed font, annuellement, auprès de sa koubba, un immense *thâam*(1) au profit des pauvres. Un grand nombre de *bouakeul* (pots de terre) et de *kedour* (marmites de terre), éventrés pour la plupart, jonchent la koubba et ses abords ; ces débris, ces vases cassés qui proviennent du festin donné en l'honneur du saint, tendraient à prouver des habitudes désastreuses de viveurs chez les mendiants kabils. Nous avons souvent remarqué, en effet, qu'ils

(1) Le *thâam*, c'est la nourriture, la pitance, un mets, une chose que l'on mange habituellement. En Algérie, le mot *thâam* est souvent employé pour designer le kousksou.

brisent volontiers, après le repas, la vaisselle qui ne leur appartient pas.

Nous continuons notre ascension. Après avoir marché pendant quelque temps, nous trouvons, au bord du chemin, une *methmouret et-teldj*[1] abandonnée. Sur notre gauche, les vallées sont épaissement boisées ; l'ouad Edh-Dhelam (de l'Obscurité, de l'Ombre) verse ses eaux dans l'ouad El-Berr'out sous une voûte impénétrable aux rayons du soleil ; le jour n'est pas admis dans cette délicieuse vallée toute pleine de ténèbres et de mystère. Notre droite, au contraire, se hérisse çà et là de quelques chênes chétifs et contrefaits.

Nous nous élevons toujours ; dans un instant, nous atteindrons aux Hadjeur es-Serrafin (les Pierres des Changeurs), rochers bizarres sortant de terre pareils à des molaires d'une mâchoire gigantesque. Ces pierres, en suspension sur les pentes de l'ouad Tizza, paraissent être tombées du ciel. Quelques Croyants des Bni-Salah leur donnent une origine moins élevée : d'après eux, ces rochers, qui appartenaient jadis à la crête dominant l'ouad Tizza, auraient changé de place dans les circonstances suivantes :

Un jour, un deroueuch, venant on ne sait d'où,

---

(1) Les *mthameur et-teldj* (silos de neige) sont de vastes excavations dans lesquelles, à défaut de glace, on conserve la, neige pour glacer les boissons pendant l'été. Ces sortes de glacières sont très nombreuses dans la montagne ; mais la plupart sont abandonnées.

arrivait chez les Bni-Salah avec l'intention évidente (on le sut plus tard) d'exploiter leur crédulité et de vivre grassement à leurs dépens. La foule, dont l'esprit est parfois si mobile, se laissa prendre aux pieuses simagrées de ce deroueuch, qui prétendait avoir le don des miracles. Aussi, la *kheloua* (ermitage) qu'il avait choisie ne désemplissait-elle pas de fidèles qui, pour se mettre dans la manche du saint homme, encombraient sa demeure de leurs présents de zïara (visite).

Cette désertion de ses khoddam ne faisait pas précisément l'affaire de Sidi Salem, le saint marabouth de Tizza, et la nouvelle direction qu'avaient prises les offrandes ne le satisfaisait que médiocrement. Il résolut de ramener le courant de son côté. Sidi Salem, avec ce flair particulier aux hommes de Dieu chez les Musulmans, avait bien vite reconnu que ce deroueuch, qui le frustrait ainsi, ne devait être qu'un hypocrite, un faux marabouth, et puis, en résumé, il n'avait encore donné aucune preuve de ce don des miracles dont il parlait si haut, et dont il ajournait toujours les effets. Dire cela aux Bni-Salah, pensait judicieusement Sidi Salem, c'est leur faire croire à de l'envie de ma part. Il est préférable d'appeler à la lutte le prétendu deroueuch, et de le confondre en présence de mes khoddam égarés.

C'est le parti auquel s'arrête le saint homme. Il se rend, sous prétexte de zïara, à la kheloua du deroueuch ; la foule, comme il l'avait prévu, se pressait, se bousculait autour de l'intrus pour baiser le pan de

de son bernous rapiécé. Sidi Salem se présente calme au milieu de ces insensés qui, honteux de l'abandon dans lequel ils ont laissé leur pieux marabouth, courbent la tête sous la sévérité de son regard, et s'écartent respectueusement pour lui livrer passage. Surpris de ce reflux dont il ignore la cause, le deroueuch s'avance sur le seuil de son gourbi où Sidi Salem venait déjà de mettre le pied. A la vue du saint homme, sur le visage duquel il a reconnu, sans doute, le caractère de la mission divine, le prétendu deroueuch se trouble : « Qui es-tu ?... Que me veux-tu ?... » demande-t-il à Sidi Salem cri balbutiant. — « Je suis Salem, le serviteur de Dieu ; je suis celui qui viens démasquer l'imposteur aux yeux de tous. Es-tu prêt enfin à donner des preuves de la puissance dont tu parles tant ?... »

Le deroueuch, interdit d'abord, ne savait que répondre. Les Bni-Salah commençaient déjà à se regarder et à se demander si, réellement, ils n'avaient eu affaire qu'à un imposteur. Le terrain devenait glissant pour lui ; il le sentit, et chercha à reprendre une assurance qui n'existait déjà plus dans son regard. Un faux-fuyant ne lui était plus possible, un ajournement était une reculade. A l'aide de quelques pratiques de *seuheur* (magie) qu'il avait rapportées d'un voyage dans le *beurr Maceur* (terre d'Égypte), il pensa pouvoir se tirer convenablement de la fausse situation dans laquelle le mettait Sidi Salem ; il accepta donc la lutte.

Le gourbi du deroueuch était bâti à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui les Hadjeur es-Serrafin ; Sidi Salem, qui paraissait sûr de son affaire, et qui, de plus, ne voulait pas indisposer la foule contre lui en la fatiguant par une marche toujours pénible dans la montagne, décida qu'il opérerait sur le lieu même où il se trouvait. Les Bni-Salah, qui, il faut leur rendre cette justice, penchaient intérieurement pour leur vieux marabouth, attendaient avec anxiété le résultat de cette lutte surnaturelle entre deux puissances rivales.

Sidi Salem invita le deroueuch à commencer ses opérations ; celui-ci s'en excusa vivement, en disant d'un ton où perçait l'ironie qu'il se croyait indigne d'une priorité que ses vertus, son grand âge, son ardente piété donnaient tout naturellement à Sidi Salem. Le saint de Tizza n'insista pas. Il se prosterna le front contre terre pour prier Dieu de se manifester en sa faveur et de confondre l'imposture. Pendant cette prière, le deroueuch était visiblement mal à son aise; il sentait que sa puissance, qui venait de Satan, devait infailliblement fléchir devant celle qui émane de Dieu. Cependant, persuadé que le prodige qu'allait accomplir Sidi Salem devait rentrer dans la catégorie des eudjoubat (choses surprenantes) qu'exécutaient ordinairement les marabouths, il n'avait pas perdu tout espoir de lutter avantageusement avec son saint adversaire.

Sidi Salem s'étant relevé, se tourna vers la foule

échelonnée sur les pentes de l’ouad Tizza, et s’écria : « O Musulmans ! écoutez ! Le sort des *Enbia* (prophètes) et des *Rouçoul* (apôtres) a été, dans tous les temps, d’être méconnus de ceux auxquels ils étaient chargés de porter les avertissements de Dieu : Houd, Salah, Choâïb furent tour-à-tour maltraités et chassés par les Adites, les Temoudites et les Madianites, peuples que Dieu a détruits dans sa colère. Moi, Salem, serviteur du Miséricordieux, je ne viens pas me plaindre que vous m’ayez dé laissé, abandonné pour suivre un étranger qui vous *mange*, et aux prières duquel Dieu fait, bien certainement, la sourde oreille. Le Très-Haut — qu’il soit exalté ! — va d’ailleurs prononcer entre moi et lui, et vous pourrez juger, ô Musulmans, puisqu’il vous faut des preuves, de quel côté sont la vraie puissance et la vérité ! »

Pendant cette allocution, le faux marabouth perdait de plus en plus de son assurance; Sidi Salem, qui s’en aperçut, ne voulut pas lui donner le temps de la reprendre, et se hâta de s’écrier, en montrant aux Bni-Salah les hauteurs rocheuses qui dominent l’ouad Tizza : « Vous voyez au sommet de cette crête, ô Musulmans, ces sept rochers que Dieu y a plantés ! A ma voix, ils vont quitter leur place et se précipiter dans la vallée. Rangez-vous donc pour leur livrer passage ! »

Bien qu’ils accordassent à Sidi Salem le don des miracles, les Bni-Salah parurent néanmoins stupéfaits

de l’audace du saint homme, qui n’avait encore rien fait de pareil; quelques-uns de ses anciens serviteurs religieux qui, au fond, avaient conservé pour lui une profonde vénération, parurent craindre qu’il ne se fût un peu trop avancé, et que les rochers ne restassent obstinément à leur place. Ils se rangèrent cependant de manière à laisser libre un espace suffisant pour le passage de ces rochers, au cas où ils obéiraient réellement au commandement de Sidi Salem ; puis, tous attendirent silencieux et pleins d’anxiété le prodige annoncé.

Après s’être recueilli un instant encore, Sidi Salem, se tournant vers les rochers, leur cria d’une voix tonnante : « O rochers ! au nom du Dieu unique, accourez à moi ! » O miracle ! à peine le saint avait-il prononcé ces paroles, que les rochers parurent chercher, comme un homme pris au piège, à dégager leur pied de l’alvéole de pierre dans laquelle chacun d’eux était engagé ; puis ils se lancèrent, se suivant de près, dans la direction où le saint marabouth les attendait. L’admiration était sur tous les visages, excepté sur celui du deroueuch, au front duquel perlaient de grosses gouttes de sueur. Les rochers se mirent à bondir d’obstacle en obstacle sur la déclivité de la montagne ; c’était une course effrénée, enragée, vertigineuse. Faisant voler en éclats, brisant, broyant, réduisant en poudre tout ce qu’ils rencontraient sur leur passage, les sept rochers roulaient au milieu des étincelles qu’ils arrachaient au flanc de la montagne; un grondement

sourd et terrible comme le bruit de la foudre accompagnait leur chute ; la terre en était ébranlée et semblait chanceler sur son axe. Le premier rocher vint fondre en sifflant sur le gourbi du deroueuch, et continua sa course en bondissant et en fracassant les arbres sur son trajet jusque dans l'ouad Sidi-El-Kbir, où les Bni-Salah le montrent encore aujourd'hui.

Sidi Salem ordonna successivement à cinq de ces rochers de s'arrêter à ses pieds : suspendant soudain leur allure impétueuse, ils vinrent se coucher aux pieds du saint comme des chiens soumis. Le septième rocher, monstrueusement énorme, descendait par bonds en tournoyant sur lui-même ; un dernier obstacle, qui le fit ricocher, et dévier de sa route, le lança dans la direction du deroueuch, qu'il écrasa à n'en pas laisser trace ; puis il s'arrêta court. Les Bni-Salah prétendirent que cet accident venait très à propos tirer d'embarras le faux marabouth.

La démonstration était évidente ; aussi, ayant reconnu qu'ils avaient fait fausse route, et que Sidi Salera était loin de manquer de crédit auprès du Tout-Puissant, les Bni-Salah s'empressèrent-ils de se jeter aux genoux du saint et de faire amende honorable. Comme, en somme, il était très bon, il leur accorda généreusement leur pardon, en les engageant paternellement à ne plus confondre désormais l'erreur avec la vérité.

Depuis ce prodigieux évènement jusqu'à la mort

de Sidi Salem, sa kheloua ne désemplit, ni jour, ni nuit, de fidèles qui venaient le supplier d'accepter leurs offrandes, et d'intercéder en leur faveur auprès du Dieu unique, dont il avait oreille.

Les Hadjeur es-Serrafin ont une assez mauvaise réputation : pendant longtemps, elles servirent, dit-on, d'embuscade aux coupeurs de route, qui y attendaient les passants et les détroussaient, particulièrement quand ces derniers revenaient du marché de Blida avec leur *mekrouça*[1] garnie de quelques boudjhou. Pendant de longues années, les voyageurs firent un détour pour éviter ce passage dangereux. La dénomination de Pierres des Changeurs n'a peut-être été donné à ce lieu que par ironie, en ce sens que les voleurs y échangeaient volontiers l'argent des voyageurs contre des coups de bâton.

Nous sommes dans le pays du *dhorban* (porc-épic), de ce fameux archer qui en aurait revendu aux plus adroits Crétois, du temps où ces insulaires savaient se servir de l'arc. Les Arabes ne tarissent pas d'éloges, non-seulement sur la merveilleuse habileté avec laquelle le dhorban envoyait une flèche à destination, mais encore sur le rare talent qu'il déployait dans la fabrication de ce même engin de guerre ; car, avant de

(1) *Mekrouça*, loupe faite dans le haïk pour servir de bourse. C'est un porte-monnaie dans le genre de celui que font nos paysans avec leur mouchoir de poche.

marcher à quatre pattes, et d'être réduit à la triste condition de bête où nous le voyons aujourd'hui, le *dhorban* faisait partie de la grande famille humaine ; sa *rouh*[1], en un mot, habitait un corps d'homme. Ne plaignons pas trop cependant le porc-épic de la rétrogradation de son âme ; il avait mérité son sort en trahissant son sultan et sa patrie.

Le roi Daoud (David), à qui Dieu avait donné la puissance de rendre les métaux souples et ductiles entre ses mains comme de la cire, montrait un goût très prononcé pour tout ce qui tenait à la noble profession du fer ; il venait même d'inventer les cottes de mailles, qu'il avait substituées aux incommodes cuirasses et aux plaques de fer dont se couvraient alors les guerriers. Enfermé dans son palais, où il avait réuni les plus habiles armuriers de ses États, il cherchait le moyen de rendre les flèches inémoussables sur les plus épaisses cuirasses. Les armuriers finirent par découvrir un jour ce secret auquel le sultan semblait attacher tant d'importance. Daoud était alors absent ; ils s'empressèrent, à son retour, de lui apprendre la nouvelle du succès qu'ils avaient obtenu. Heureux d'une découverte qui, suivant ses calculs, devait lui donner un avantage immense sur ses ennemis, Daoud, après avoir promis une riche récompense aux armuriers, leur fit jurer de ne point divulguer un secret auquel étaient attachées

(1) Âme, esprit.

la grandeur et la gloire de son royaume. « Que Dieu change notre poil et nos cheveux en flèches, s'écrièrent les armuriers avec chaleur, si nous ne gardons scrupuleusement le secret que tu nous demandes ! »

Soit que Daoud eût oublié la récompense qu'il avait promise à ses armuriers, soit que la cupidité leur eût soufflé à l'oreille un mauvais conseil, il n'en est pas moins vrai qu'ils vendirent leur secret aux ennemis de leur souverain, et qu'ils allèrent même jusqu'à fournir à l'un d'eux des flèches qu'ils avaient empoisonnées. Or, ce honteux marché se consommait précisément à l'époque où son plus redoutable adversaire, le roi Adraazar, menaçait David de fondre sur son royaume avec des armées nombreuses.

Le crime des armuriers arriva, on ne sait trop comment, à la connaissance de Daoud : furieux d'une trahison aussi révoltante, et se rappelant leur serment, il demanda à Dieu, séance tenante, que ces perfides armuriers furent changés en porcs-épics. Le Tout-Puissant, qui n'avait rien à refuser à David, et qui, déjà, à sa prière, avait métamorphosé en singes les Juifs de la ville d'Aïla, sur les bords de la mer Rouge, pour avoir transgressé le sabbat, le Dieu d'Israël, disons-nous, accorda sans difficulté la demande du chef de son peuple. Le corps des traîtres se couvrit aussitôt d'une forêt de piquants qui rappelaient leur ancienne profession, et ils se mirent à s'enfuir précipitamment à quatre pattes dans des anfractuosités de rochers qui, depuis

lors, ont toujours servi d'habitations à leur espèce.

Le porc-épic n'a conservé de sa forme primitive que l'oreille et la main, qui sont celles de l'homme ; la plainte de cet ex-armurier, quand il est blessé, rappelle aussi celle des enfants d'Adam.

Il est remarquable que, dans la tradition, dans les souvenirs de tous les peuples, on retrouve des idées de métempsychose ou de transmigration des âmes. A chaque pas, chez les Arabes, nous mettons la main sur quelque lambeau des systèmes de Pythagore ou des doctrines de Manès, et les transformations, les rétrogradations dans la série graduelle des êtres se retrouvent fréquemment dans les contes orientaux. Il est, d'ailleurs, une croyance généralement admise par les Arabes, c'est que certains animaux ont primitivement appartenu à notre espèce. En expiation de fautes graves commises durant leur vie humaine, leurs âmes auraient été condamnées à habiter des corps d'espèces inférieures. Ainsi, nous venons de le voir, les armuriers de David ont été métamorphosés en porcs-épics pour crime de trahison. Mahomet nous apprend, dans son Koran, que les Juifs d'Aïla ont été changés en singes pour transgression du sabbat, et que les méchants parmi les Israélites le furent en porcs par Jésus. Pour les Kabils, les singes ne sont autre chose que des marabouths punis pour leur irréligion et pour avoir gaspillé le bien de Dieu ; les chacals, qui étaient cordon niers, ont vendu de mauvaise marchandise ; les tortues

ont été également des tailleurs indélicats qui prélevaient illégalement du drap sur la pièce fournie par le client. Aussi, les écailles de diverses couleurs dont est formée leur carapace ne seraient-elles autre chose que la représentation des morceaux d'étoffe que ces anciens tailleurs auraient dérobés à leur clientèle. Les hérissons, cultivateurs pendant leur existence de bipèdes, se sont attirés leur sort pour avoir été durs envers les pauvres, et leur avoir refusé la permission de glaner dans leurs champs. Heureusement, et cela est consolant, l'état de ces infortunés métamorphosés n'est que transitoire, et, tôt ou tard, ils reprendront leur forme humaine. Le mahométisme a au moins cela de bon, c'est qu'il n'admet pas la doctrine aussi injuste que désespérante de l'éternité des peines ou des supplices, et si le dieu de Mahomet dit aux réprouvés : « Vous demeurerez dans le feu tant que dureront les cieux et la terre, il a soin d'ouvrir la porte de l'espérance à ces malheureux damnés en ajoutant : « A moins qu'il ne me plaise autrement. »

XII

Tala-Izid. — Sidi Ahmed-el-Kbir et Sidi Salem. — Le Djenn de la source de Tizza. — Les Français s'établissent à Tala-Izid. — Les Glacières ou Silos à neige.

En quittant les Hadjeur es-Serrafin, devant lesquelles nous nous étions arrêtés pendant quelques minutes, notre guide profane, El-Misraouï, nous annonce que, dans un instant, nous arriverons à Tala-Izid, que, par un double pléonasme, nous appelons « *la fontaine d'Aïn-Tala-Izid*[1], c'est-à-dire « *la fontaine de la fontaine de la fontaine d'Izid*. »

En effet, après avoir parcouru un dernier lacet,

---

(1) L'expression kabile *tala* signifie, comme le mot arabe aïn, source, fontaine.

nous apercevons les belles eaux de cette source. Nous mettons pied à terre pour déguster ce cristal liquide, et, dans le but de nous faire une idée *tout à fait exacte* de la valeur de ces eaux, nous garnissons préalablement le fond de nos verres de campagne d'une sensible couche d'absinthe.

Il est à remarquer que toutes les délicieuses sources qu'en Algérie nous avons baptisées des noms de « Fontaine-Fraîche, de Fraîche-Fontaine, de Belle-Fontaine, » ne sont guère que des prétextes à absinthe. On ne manque jamais de se dire en partant pour quelque excursion de plaisir : « Vous savez, nous passons aujourd'hui à la Fontaine-Fraîche, où l'eau est si délicieusement bonne ; n'oubliez pas surtout d'emporter de l'absinthe. » Du reste, il pourrait bien se faire que s'il y avait des sources d'absinthe, on ne négligeât pas non plus d'emporter de l'eau. Enfin, il est généralement établi en Algérie, et nous n'avons pas la prétention de modifier cet état de choses et de combattre l'erreur, puisque, — un penseur l'a dit, — les erreurs n'acceptent jamais le combat ; il est donc établi, disons-nous, que, du moment où il est reconnu que l'eau de telle ou telle source est excellente, il y a nécessité absolue d'emporter de l'absinthe. Nous ajouterons que, pour rien au monde, les vieux Africains ne voudraient déroger à ce principe. Nous sacrifions donc lâchement à l'erreur en question, et nous faisons, à l'aide des belles eaux de Tala-Izid, qui ne figureront dans notre verre qu'à titre d'accessoire, une sorte de

liqueur verdâtre qui, au goût et à l'œil, présente tout l'attrait d'une distillation de vieux sous.

Les délicieuses eaux de Tala-Izid sortent d'une énorme roche à structure schisteuse coiffée de broussailles de chêne et de lierre ; une petite source, qui s'échappe plus bas, vient couper le chemin. A droite de *l'ânseur*(1), des *gueththarat*(2) désolées et des *cheracheur*(3) de cristal pleuvent des diamants dans un écrin tapissé de mousses d'un beau vert d'émeraude. Les rayons du soleil, qui viennent jouer dans toute cette joaillerie de Dieu, dans cette pluie de perles, amènent les plus ravissants effets autour du rocher qui renferme tous ces trésors. Ces larmes précieuses qui tombent, en caquetant de leurs voix argentines, de tous les yeux de la pierre, se réunissent et s'écoulent par un lit tapissé de plantes et de fleurs qu'elles désaltèrent en passant. Tout est joie sur le parcours des belles eaux de la source, lesquelles s'échappent dans l'ouest pour aller former le Tizza, rivière qui se jette dans la Cheffa après avoir pris successivement, comme nous l'avons dit, les noms d'ouad Salgou et, d'ouad Er-Rabtha.

Cette direction ouest que prennent, à ciel ouvert, les eaux de Tala-Izid gênait bien un peu les Bni-Salah

---

(1) *Anseur*, source d'eau fraiche et limpide sourdant d'un rocher.

(2) *Gueththarat*, sources dont les eaux s'écoulent goutte à goutte.

(3) *Cheracheur*, petites cascades.

pour expliquer naturellement comme quoi ces mêmes eaux sont celles qui forment, au sud-est, l'*ânseur* de Sidi-Ahmed-el-Kbir, et qui sourdent dans l'ouad et en face du village du même nom[1]. En montagnards rusés, nos Kabils ont préféré, pour se dispenser de toute explication, faire de cette croyance un article de foi. Dans cette circonstance, les Bni-Salah nous ont prouvé qu'ils étaient sensiblement infectés de la doctrine si commode des Soufis, ces mystiques qui rejetaient tout raisonnement comme conduisant à l'erreur, et qui se laissaient guider par les seules inspirations de la foi.

Quand Sidi Ahmed-el-Kbir vint s'établir dans la gorge qui, plus tard, porta son nom, l'eau y manquait à ne pouvoir y désaltérer un moineau. Cette situation, peu favorable au projet qu'avait formé le saint de s'établir dans ce lieu, ne laissait pas que de le contrarier. La gorge lui plaisait ; mais le manque d'eau la rendait inhabitable. Évidemment, si le saint l'eût voulu, il lui eût été extrêmement facile, dans les termes où il était avec le Dieu unique, de frapper d'une baguette

---

(1) Quelques légendaires, ainsi que nous le verrons quand nous ferons l'histoire de Sidi Ahmed-el-Kbir, prétendent que les eaux de la source de ce nom y ont été amenées par ce saint de l'Aïn-Ismoth, fontaine qui coule audessous et au nord du piton de Dakhla, chez les Mouzaïa. Nous ferons remarquer aux gens qui n'auraient pas la foi qu'il n'était pas plus difficile à Sidi El-Kbir de la prendre là qu'ailleurs, puisqu'il avait le don des miracles.

de coudrier le premier rocher venu — le rocher ne manquant pas dans la gorge — et d'en faire jaillir de l'eau ; mais ce miracle était trop vulgaire, et puis il avait déjà été exécuté par Sidna Mouça (Moïse), et Sidi Ahmed-et-Kbir avait horreur du plagiat. Tranchons le mot, il adorait la difficulté. Dans cette occasion, il lui sembla plus digne de sa belle réputation d'aller à la recherche de quelque source bizarrement située par rapport au point qu'il voulait habiter, et de l'y amener par des moyens extraordinaires et complètement en contradiction avec les lois naturelles. Cette idée sourit, en effet, à Sidi Ahmed, et c'est à celle-là qu'il s'arrêta. Il prit donc son bâton de voyage, et, par un splendide clair de lune, il se mit, en prenant une direction ouest, à escalader les pentes rocheuses qui mènent au sommet du massif des Bni-Salah.

Après avoir gravi pendant trois heures environ les hauteurs qu'il avait devant lui, Sidi Ahmed finit par se trouver, sans y penser, à 2,900 coudées (1,450 mètres de notre système de mesures) au-dessus du niveau de la mer. Le saint, qui n'était pas complètement dépourvu de connaissances en matière d'hydroscopie, s'arrêta pour examiner le terrain ; il allait instinctivement poursuivre sa route dans l'ouest, lorsqu'il entendit, derrière lui, le bruit argentin de l'eau tombant dans l'eau. « Dieu soit loué ! s'écria Sidi Ahmed plein d'enthousiasme ; j'ai trouvé ce que je cherchais ! » Et il se dirigea sans tâtonner du côté d'où venait le bruit.

Au bout de quelques instants, le saint était en face des eaux de Tala-Izid.

A l'aspect de ce cristal, que la lune faisait étinceler, un sourire de satisfaction vint raviner l'austère visage de Sidi Ahmed ; en effet, ces eaux étaient parfaitement dans les conditions de son programme : elles avaient, avec l'abondance et la limpidité, une direction tout à fait opposée à celle que le marabouth voulait leur faire prendre. Il ne pouvait donc pas mieux tomber.

Après une courte prière, Sidi Ahmed-el-Kbir avait ordonné aux eaux de la source de se diriger au sud-est, et ces eaux flottaient hésitantes entre l'ordre du saint, et l'habitude qu'elles avaient depuis si longtemps de se jeter dans l'ouest, quand Sidi Salem, le marabouth deTizza, se présenta tout à coup devant Sidi Ahmed-el-Kbir ; celui-ci, nous devons le dire, ne put complètement dérober à son saint collègue la rougeur que sa tentative de détournement lui avait fait monter au front ; car, en Arabie, on a beau être un saint, on n'a pas, pour cela, chassé toute honte, et l'on souffre toujours un peu d'être pris en flagrant délit d'indélicatesse.

Malgré le respect qu'il professait à l'égard de Sidi El-Kbir, Sidi Salem, qui avait compris l'intention de son vénéré collègue, ne put s'empêcher de lui reprocher assez amèrement la mauvaise action qu'il était sur le point de consommer à son profit. Sidi Salem alla plus loin ; il donna à entendre à Sidi Ahmed que,

lorsqu'on est auprès du Dieu unique dans la situation favorable où il se trouvait, on ne devait pas avoir recours à ce moyen vulgaire de se procurer de l'eau. « En effet, ajoutait Sidi Salem, quand on n'a qu'à demander, pourquoi prendre ? » Ce reproche blessa d'autant plus Sidi El-Kbir, qu'il avait été pris la main dans le sac, et qu'il n'avait que de médiocres arguments à opposer à l'accusation du marabouth de Tizza.

Sidi El-Kbir demandait déjà mentalement au Dieu unique de jouer un mauvais tour à son saint collègue, quand un avis, venu d'en haut sans doute, lui fit comprendre qu'il s'était fourvoyé, et que, malgré tout ce que des excuses ont de pénible, même pour un saint, il n'y avait pas à hésiter à reconnaître ses torts et à essayer d'un arrangement avec Sidi Salem.

Sidi Ahmed balbutia donc quelques excuses, et rejeta sur son ignorance des coutumes du pays une méprise, que d'ailleurs, il regrettait volontiers. Sidi Salem, satisfait intérieurement d'avoir vu humble devant lui un saint de l'importance de Sidi El-Kbir, fut le premier à lui offrir une partie de cette eau dont il avait convoité l'entière possession. Sidi El-Kbir s'empressa d'accepter, et il ordonna à la source de se diviser sur-le-champ en deux parts, dont l'une devait continuer à arroser le pays de Tizza, et l'autre se diriger souterrainement vers la gorge qu'il avait choisie pour y établir sa *kheloua*.

Obéissant aux ordres du saint, ces eaux se séparèrent comme la chevelure détressée d'une jeune

femme, et suivirent la direction qui leur avait été indiquée.

Les deux saints se quittèrent avec toutes les apparences de la plus sincère amitié ; mais on croit dans le pays que Sidi El-Kbir ne pardonna jamais à Sidi Salem, — et cela n'a rien d'étonnant, — de l'avoir mis dans l'obligation de rougir devant lui.

Quoiqu'il en soit, nous devons nous estimer heureux que monseigneur Salem soit arrivé assez à temps pour s'opposer à la consommation d'un larcin qui avait pour conséquence de priver son pays d'une délicieuse source, sa beauté et sa vie.

Le lecteur, nous en sommes certain, serait bien aise de savoir d'où est venu à la source de Tizza le nom d'I*zid,* sous lequel nous la connaissons aujourd'hui. Nous allons essayer de satisfaire sa légitime curiosité.

La croyance à l'existence de races intermédiaires entre Dieu et les hommes paraît presque aussi ancienne que le monde ; malgré leur orgueil, les humains, formés originairement de terre à potier, n'ont pourtant jamais osé se placer immédiatement après le Créateur sur l'échelle hiérarchique des êtres créés ; ils ont, instinctivement et par une sorte de pudeur, imaginé des ordres reliant à Dieu les espèces les plus infimes de sa création, espèces s'élevant jusqu'à lui par une progression ascendante de perfection.

Suivant les croyances des peuples sémitiques,

Dieu aurait d'abord créé les anges ; plus tard, voulant compléter son œuvre créatrice, il aurait rassemblé ces premiers éléments de la chaîne des êtres animés, et leur aurait fait cette confidence : « Je vais créer l'homme d'argile ; quand je lui aurai fait la forme parfaite, et que j'aurai jeté en lui une partie de mon esprit, vous vous prosternerez devant lui. »

Les anges se prosternèrent devant l'homme, à l'exception d'Iblis, qui n'était point de ceux qui s'inclinèrent.

Dieu lui dit : « Qu'est-ce qui t'empêche de t'incliner devant l'homme quand je te l'ordonne ? »

Et Iblis — mettant déjà en avant la ridicule prétention de l'aristocratie de la matière — répondit : « Parce que je vaux mieux que lui ; tu m'as créé de feu, et lui tu l'as créé de limon. »

— « Sors d'ici ! lui dit le Seigneur ; il ne te sied pas de t'enfler d'orgueil dans ces lieux. Sors d'ici ! Tu seras au nombre des méprisables.

— « Donne-moi du répit jusqu'au jour où les hommes seront ressuscités. »

— « Tu l'as, » reprit le Seigneur.

— « Et parce que tu m'as égaré, reprit Iblis, je guetterai les hommes dans ton sentier droit, puis je les assaillirai par devant et par derrière; je me présenterai à leur droite et à leur gauche, et, certes, tu en trouveras bien peu qui te seront reconnaissants. »

— « Sors d'ici, lui dit le Seigneur, couvert d'opprobre et repoussé au loin ; je remplirai l'enfer de toi

et de tous ceux qui te suivront[1]. »

Par son orgueil, Iblis venait donc de perdre sa qualité et son titre d'ange, et de rétrograder d'un cran sur l'échelle de la création ; il fondait une race nouvelle et devenait le père des génies (*djenoun*). S'il perdait à cette rétrogradation l'avantage de l'impeccabilité, il y gagnait, en compensation, la faculté de la reproduction, que n'ont point les anges ; il est vrai que cette propriété le rendait passible, lui et ses descendants, des châtiments de la vie future. Il s'en consola, sans doute, en pensant qu'on ne peut avoir tous les avantages à la fois.

Après la scène céleste que nous avons rapportée plus haut, Iblis prit le titre de *Chithan*, et se mit en devoir de commencer sa misérable besogne de tentation et de séduction dont il avait menacé l'espèce humaine.

Nous ne savons que trop combien Iblis réussit dans ses traîtresses opérations, et avec quelle déplorable facilité la première femme mordit et fit mordre son trop candide époux au fruit que lui présenta le tentateur.

L'ange Iblis, que sa rébellion venait de faire chasser du ciel, et qui s'était posé si carrément comme le tentateur, l'ennemi déclaré des hommes, devint la tige, nous l'avons dit, d'un ordre particulier qu'on appela la race

---

(1) Le Koran, sourate VII, versets 10 et suiv. ; sourate XV, versets 28 et suiv.

des génies, création nouvelle qui prit rang entre les anges et les hommes, et qui, par la nature de son origine, devait fatalement représenter le principe du mal.

Nous voyons que, dans le culte des peuples sémitiques, l'apparition des génies est contemporaine de la chute de l'ange et de l'homme; cependant, nous pensons, avec quelques Orientalistes, que cette manifestation de la descendance d'Iblis n'a point pris son origine chez les enfants de Sem, et qu'elle appartient plutôt aux mythes perses et indiens (*div, deva*) ; cette croyance aux génies n'aurait fait invasion que plus tard dans les cultes des peuples sémitiques.

Quoiqu'il en soit, les génies n'en tiennent pas moins une place importante dans le Koran et dans les contes orientaux.

Les génies étant dans une situation hiérarchique supérieure à celle de l'homme, leur puissance est, nécessairement, en rapport avec leur altitude sur l'échelle de la création ; aussi, les lois naturelles qui régissent notre pauvre petite planète ne paraissent-elles pas établies pour eux ; le fait est qu'ils ne s'en préoccupent que médiocrement, et qu'au besoin, ils ne se gênent pas le moins du monde pour en suspendre l'effet.

Outre leur profession particulière, qui consiste à jouer de mauvais tours aux humains, les génies ont encore des spécialités : les uns sont messagers ou gardiens de trésors ; les autres sont architectes ou chercheurs de perles ; certains d'entre eux sont statuaires ou chaudronniers ; quelques-uns font le vilain métier de rôder

autour du premier ciel pour tâcher de se faufiler jusqu'au septième, et d'y surprendre les secrets de la divine assemblée. Nous devons déclarer que cette dernière mission n'est pas sans danger ; car le Dieu unique, en prévision de cette indiscrétion des génies, a pris, ainsi qu'il l'avoue, des précautions pour la déjouer : « Nous avons, dit-il, orné le ciel le plus proche de la terre[1] d'un ornement d'étoiles. Elles servent aussi de garde contre tout démon rebelle, afin que ces démons ne viennent pas écouter ce qui se passe dans l'assemblée sublime; car ils y sont assaillis de tous côtés, repoussés et livrés à un supplice permanent. Celui qui s'approcherait jusqu'à saisir quelques paroles à la dérobée est atteint d'un dard flamboyant[2]. »

Ainsi, selon Mahomet, les étoiles filantes ne sont autre chose que les projectiles que lancent contre ces indiscrets génies les anges de garde dans les postes du premier ciel.

Le sévère châtiment infligé à ces trop curieux génies ne les corrige cependant pas ; estropiés et mis hors de service par les projectiles célestes, et ne pouvant plus opérer dans les airs, leur résidence habituelle, ces invalides de l'espèce ne veulent pas pour cela

---

(1) Selon la cosmogonie de Mahomet, qui paraît empruntée au système de Ptolémée, il y a sept cieux qui forment des cercles concentriques. C'est au-dessus de ces cieux qu'est le trône de la majesté divine, *el-ârch*.

(2) Le *Koran*, sourate XXXVII, versets 6 et suivants ; sourate LXVII, verset 5.

mentir à leur origine, et fausser la promesse d'Iblis de faire le plus de mal possible aux hommes jusqu'au jour de la résurrection ; tombés sur la terre, ils se traînent comme ils peuvent dans le voisinage des fontaines, des portes, des puisards, des tas d'ordures, des fumiers, dans tous les lieux les plus fréquentés enfin, soit pour y faire trébucher la vertu, soit pour y souffler quelques mauvais conseils.

Il est, fort heureusement, un moyen de se dérober à la fatale influence de ces êtres malfaisants, de se prémunir contre les maux de l'âme et du corps, et contre les tentations auxquelles ils cherchent à nous faire succomber ; c'est la formule : « Dieu nous garde de Satan le lapidé ! » qui doit être récitée lorsqu'on passe à proximité des lieux qu'ont choisis pour résidence les génies frappés par les dards flamboyants.

Malgré leur supériorité sur l'homme, les génies peuvent cependant lui être soumis. Ainsi, Dieu les avait mis aux ordres du roi Salomon, qui les gouvernait à l'aide d'un anneau talismanique, emblème de son pouvoir sur eux. Désirait-il, par exemple, le merveilleux trône de la reine de Saba ? Salomon n'avait qu'à dire aux siens : « O seigneurs, qui d'entre vous m'apportera le trône de la reine Ballais avant que ces sujets viennent eux-mêmes s'abandonnant à la volonté de Dieu ? » La réponse ne se faisait pas attendre : « Ce sera moi, répondait l'frit, un des génies ; je te l'apporterai avant que tu te sois levé de ta place.

Je suis assez fort pour cela et fidèle. » Un autre génie, celui qui avait la science du Livre, renchérissant sur I'frit, disait : « Je te l'apporterai avant que tu aies cligné l'œil droit[1].

Nous avons dit plus haut que les génies exerçaient, au profit de Salomon, les professions d'architectes, de statuaires, de chaudronniers et de chercheurs de perles. Voici en quels termes le Prophète nous fait cette révélation : « Les génies travaillaient sous les yeux de Salomon, par la permission du Seigneur, et quiconque s'écartait des ordres de Dieu, était livré au supplice du brasier ardent. Ils exécutaient pour Salomon tous les travaux qu'il voulait, des palais, des statues, des plateaux larges comme des bassins, des chaudrons solidement étayés[2]. » Dieu ajoute plus loin : « Et parmi les génies, nous lui en soumîmes qui plongeaient pour lui pêcher des perles, et qui exécutaient d'autres ordres encore[3]. »

Si Dieu a mis les génies à la disposition de quelques-uns de ses préférés, il a permis, en revanche, la possession de certains hommes à ces êtres malfaisants : dans ce cas, le djenn s'empare du corps du malheureux, suspend les fonctions de son intelligence, et ouvre la cage où est enfermé son esprit, lequel se hâte de s'envoler.

(l) Le Koran, sourate XXXVII, versets 38 et suivants.

(2) Le Koran, sourate XXXIV, verset 12.

(3) Le Koran, sourate XXI, verset 82.

L'infortuné *medjenoun* (possédé) est dès lors considéré et traité comme un enfant dont la raison n'est pas mûre, et qui n'a pas la conscience de ses actes.

D'un autre côté, on trouve des hommes qui, bien que nés dans les conditions ordinaires des simples mortels, n'en sont pas moins parvenus, à force d'études et de patientes recherches, à surprendre le secret de certains génies ; il en est même qui ont pu se rendre maîtres de ces êtres créés d'un feu subtil, les tenir en leur puissance et les dominer d'une façon absolue.

Cette influence sur les génies a deux sources distinctes : elle vient de Dieu ou de Satan. Dans le premier cas, l'homme peut accomplir des prodiges comme le firent Moïse, Aaron, Salomon, les prophètes et les envoyés ; dans le second cas, l'homme n'est plus qu'un magicien ou un sorcier, comme ceux qui opérèrent devant Pharaon et qui furent si facilement battus par Moïse, ou comme ces *sahharin* dont toute la science consiste dans la lecture des *ketoub el-âzaïm* (grimoires), et dans certaines opérations magiques ayant pour but le triomphe d'intérêts matériels ou de vanités terrestres. Le véritable thaumaturge, celui qui a le don des miracles, n'opère, au contraire, qu'en vue de faire triompher la cause de Dieu.

Nous aurons l'occasion, dans le cours de notre livre, de comparer et de juger ces deux sortes de pouvoirs.

L'Orient fut de tout temps le domaine du savoir

occulte et des mystérieuses pratiques qui frappent l'imagination des peuples : c'est, en effet, le pays des Hermès, des Zoroastre, des Pythagore, des Salomon, des Apollonius de Tyane et de tant d'autres qui furent, dans l'antiquité, le flambeau des connaissances merveilleuses et des sciences occultes. Les Égyptiens et les Arabes surtout cultivèrent ces sciences avec succès, et les Safor, les Ostanès, les Cléopâtre, les Zozime, les Djeber, les Abou-Ali-Hoceïn-ben-Sina, les Adafer, les Khalid et les Aristès se firent un nom parmi les plus célèbres écrivains hermétiques.

Aujourd'hui, c'est au Marok, qui, d'ailleurs, est de temps immémorial la terre classique des sorciers, que se sont réfugiés les derniers représentants du magisme, et ce n'est plus que parmi les Maugrebins et les Juifs de l'Orient qu'on retrouve trace des sciences occultes et des pratiques mystérieuses de la Kabbale ; aussi, est-ce toujours aux magiciens du R'arb que s'adressent les Arabes lorsqu'ils ont à fouiller dans le Livre de l'Avenir, ou à pénétrer les choses cachées.

Les Arabes n'ont jamais douté de l'influence des sorciers marokains sur les génies, et ils savent que ces êtres surnaturels ont des intuitions particulières pour la découverte des trésors ; or, il n'est point une caverne, point une fontaine, point un lac qui ne renferme d'immenses richesses, voire même en argent monnayé, ce qui permet de les mettre plus facilement en circulation.

La digression qui précède était utile pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Au temps des Romains[1], parut à Alger un Marokain célèbre dans tout le R'arb[2] par la remarquable étendue de ses connaissances en magie, et par l'influence qu'il exerçait sur les *djenoun* (génies) ; il avait la clef des choses cachées, et il savait ce qui est sur la terre et au fond des mers. L'avenir paraissait être dans sa main, et il y lisait aussi couramment que s'il eût regardé par-dessus l'épaule de l'ange chargé de la tenue de la *Table conservée*[3], c'est-à-dire du Livre

(1) Pour les Arabes illettrés, nous l'avons déjà fait remarquer, tous les faits merveilleux qui sont supposés avoir eu pour théâtre l'Afrique septentrionale, se seraient invariablement passés du temps des *Roum*, c'est-à-dire pendant la période de l'occupation romaine. Nous ajouterons qu'à l'exemple de leur Prophète, les Arabes s'abandonnent avec infiniment de candeur à l'usage des anachronismes les plus extravagants, et que, pour eux, tout est de mille ans ou d'hier. Il semble qu'ils mettent les hommes et les faits de tous les âges dans le même panier, et qu'ils les en tirent au hasard pour composer leurs étonnants récits.

(2) Par le *R'arb* (le Couchant), on entend l'Afrique occidentale, le Marok.

(3) *El-Louh el-mhafoud (la Table conservée)*, qui est aussi appelé le *Livre évident*, est placé au septième ciel ; il est aussi long que le ciel et la terre, et aussi large que l'orient et l'occident. Un ange est chargé d'y écrire en caractères ineffaçables nos actions de chaque jour, et les décisions que Dieu a prises dans la nuit d'*El-Kadr,* où les affaires de l'univers sont fixées et résolues pour toute l'année. La plume dont se sert le céleste comptable est d'une longueur

des Arrêts éternels, où se trouve inscrit tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera. Quelques Croyants prétendaient que ce Mr'arbi avait dû, nécessairement, monter au-dessus des sept cieux, et y feuilleter le Livre évident pour être aussi bien informé des choses de l'avenir ; cependant, nous devons dire que cette opinion était difficile à soutenir, et que ceux qui l'émettaient ne la défendaient que faiblement et comme des gens qui ne sont pas bien sûrs de leur fait ; car la vigilance des anges gardant le premier ciel est tellement sévère, que, franchement, il n'était guère admissible qu'elle eût pu être trompée. Sans doute, — on ne le niait pas, — il y avait eu des exemples du fait allégué ; il est incontestable que Sidi El-Akahl, des Oulad-Khelouf, a joui de l'insigne faveur d'être autorisé à prendre des notes dans le Livre des Arrêts éternels ; mais Sidi El-Akahl était un saint, tandis que le Mr'arbi passait pour tenir bien plutôt de Chithan que de Dieu le pouvoir surnaturel qu'il possédait, et cette opinion se rapprochait d'autant plus de la vérité, que cette puissance ne s'exerçait jamais, disait-on, qu'en vue de la satisfaction d'intérêts matériels et tout à fait terrestres, et qu'en un mot, ses opérations magiques tenaient beaucoup plus de la Boétie que de la théurgie.

Quoiqu'il en soit, le Mr'arbi était maître en toutes

---

telle, qu'un cavalier courant à toute bride pourrait à peine la parcourir en cinq cents ans.

sciences occultes : il savait la nécromancie, qui consiste à évoquer les morts ; la lithomancie, qui est la divination par les pierres; la bélomancie, qui est la divination par les flèches; la gyromancie, divination par les cercles; la pyromancie, divination par le feu; la géomancie, qui est la divination par des points tracés au hasard sur la terre ; la rhabdomancie, qui est la divination par les baguettes; l'onéiromancie, qui est la divination par les songes ; de plus, il possédait à fond la science des tableaux talismaniques, et il avait, dans ses voyages, été initié aux mystérieuses pratiques des brahmanes de l'Inde, et à celles des mages de la Perse et des gymnosophistes de l'Égypte. Ce Mr'arbi était, en un mot, un homme particulièrement complet en matière de magie et dans l'art de *travailler les génies.* Aussi, sa présence à Alger n'avait-elle pas manqué d'y produire une certaine sensation.

Il faut dire qu'il n'y était pas inconnu, et qu'il avait déjà opéré non loin d'El-Djezaïr et dans le Tithri : ainsi, c'est lui qui avait vidé le *Kebeur er-Roumya*[1] — qui n'était autre chose que la tirelire des rois de la Mauritanie césarienne — de ses trésors d'or et d'argent et de ses bijoux précieux, opération fort remarquable qu'on a attribuée, sans preuves, à un Hadjouthi

---

(1) Tombeau de la Roumie, monument situé entre Cherchel et Alger, et qu'on suppose avoir été affecté à la sépulture des rois indigènes qui régnèrent à Julia-Cæsarea (Cherchel).

qui aurait eu la révélation, par un magicien espagnol, des richesses immenses que renfermait ce prétendu tombeau.

Tout s'explique dès lors, et il n'y a plus lieu de s'étonner que le canon de Salah-Raïs, en 960 de l'hégire, et les magiciens de Baba-Mohammed, en 1180 et en 1199 de la même ère, n'aient pu tirer de la royale cachette que des moustiques qui, si l'on en croit la tradition, auraient été particulièrement désagréables aux infortunés fouilleurs de ces deux pachas.

C'est encore notre Mr'arbi qui, par ses conjurations, avait fait sortir de l'Aïn-Takbou[1], fontaine située à l'est de Médéa, les sept gigantesques jarres pleines d'or, qu'y gardait un génie que cet enchanteur avait eu, préalablement, la précaution de changer en un rocher qu'on y voit encore.

Ces deux opérations suffisaient pour prouver que le Mr'arbi n'était pas le premier venu.

Donc, son apparition dans le pays des Bni-Mezr'anna[2] avait bien certainement une cause; personne n'ayant osé la lui demander, il en résultait qu'on en était réduit aux conjectures, et, Dieu merci ! les suppositions

---

(1) L'*Aïn-Takbou*, que nous avons appelée Belle-Fontaine, est située à deux kilomètres de Médéa, sur la route de Bou-R'ar (Boghar). On y montre encore, au-dessus de la source principale, le rocher que la tradition prétend être le génie pétrifié par le magicien marokain.

(2) Nom de la tribu qui, autrefois, habitait le territoire d'Alger

ne manquèrent pas. Selon toutes les probabilités, le Mr'arbi venait encore dépouiller le pays de quelques-uns de ses trésors ; mais son pouvoir surnaturel était trop bien établi et reconnu pour qu'on osât le prier d'aller opérer ailleurs. On sut plus tard que le but du voyage du magicien était effectivement de se rendre maître d'un trésor dont sa science lui avait révélé l'existence, richesses qui ne lui appartenaient pas plus que celles du Kebeur er-Roumya et de l'Aïn-Takbou. Nous verrons plus loin ce qu'il advint de cette nouvelle tentative.

De temps immémorial, il existait cette croyance dans la Mtidja et le Tithri que la source de Tizza, qui coule chez les Bni-Salah, renfermait d'immenses trésors ; mais on savait aussi que ces richesses étaient confiées à la garde d'un génie qui, sous la forme matérielle d'un nègre monstrueux, habitait l'intérieur du rocher d'où sourdait la source.

Plus d'un Salhi, en passant devant la fontaine de Tizza, avait cherché, en appliquant l'œil aux interstices du rocher, à découvrir le trésor qui y était renfermé ; mais cette curiosité n'avait jamais été satisfaite, et les ais disjoints de la demeure du génie n'avaient laissé voir aux cupides Bni-Salah que d'épaisses et noires ténèbres.

Plusieurs fois aussi, n'ayant pas de sorciers chez eux, les Bni-Salah firent appel à la science de quelques Marokains de passage qui se flattaient d'être de première force en magie ; mais, malgré les conjurations

et les enchantements des sorciers, et de notables quantités de *djaouï* (benjoin) brûlé sous le nez du génie, qui passait pourtant pour être fou de cet aromate, le rocher resta imperturbablement à sa place, et le gardien des trésors s'obstina dans un mutisme méprisant et fort désobligeant pour les conjurateurs.

Ce qu'il importait de savoir, c'était le nom du génie et le mot de passe auquel il reconnaissait un *puissant* ; il fallait, en un mot, trouver le « Sésame, ouvre-toi ! » des quarante voleurs que vola si merveilleusement Baba-Ali. Or, jusqu'à présent, aucun des magiciens d'occasion employés par les Bni-Salah n'avait approché de ce résultat.

C'était précisément le trésor de la source de Tizza — ne le cachons pas plus longtemps au lecteur, qui l'a déjà deviné — qui avait amené à Alger le puissant magicien marokain. Soit qu'il doutât de son pouvoir sur le génie de cette fontaine, soit qu'il ne voulût pas s'exposer, en cas de non-réussite, au ridicule dont furent frappés les sorciers ses compatriotes qui avaient opéré avant lui, tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il préféra confier cette mission à un autre, se bornant, pour son compte, à lui fournir les moyens à employer pour arriver à ses fins.

Il fallait au Mr'arbi, pour tenter l'opération, un homme qui fût en même temps crédule, misérable et cupide : le Kabil remplissait parfaitement ces trois conditions; il importait, de plus, qu'il fût des Bni-Salah, parce que les naturels de ce pays ne doutaient pas

que leur fontaine ne renfermât d'incalculables trésors.

Le Mr'arbi se mit donc en quête de l'homme qu'il lui fallait. A cette époque, les Bni-Salah fréquentaient volontiers les marchés d'Alger, où ils apportaient soit des matières tinctoriales, soit des glands, soit du charbon. C'est aussi là que le Mr'arbi dirigea ses recherches.

Dès le premier marché, notre magicien avait mis la main sur un Kabil réunissant toutes les conditions du programme : c'était un marchand de glands. Assis contre un mur, les genoux relevés jusqu'au menton, il exhibait aux yeux des gourmands, entre deux longues jambes marbrées de crasse, un *tsaïlous*(1) mystérieusement entrouvert qui pouvait bien contenir pour deux *riala-draham*(2) de marchandise. De temps en temps, comme un avare se baignant dans son or, il plongeait voluptueusement son bras jusqu'au coude dans les entrailles de ce trésor, et il faisait miroiter aux yeux des connaisseurs les reflets d'acajou de ses *bellouth*. Malgré cette coquetterie de marchand de glands, le Salhi n'avait pas encore vendu pour la valeur d'une *mouzouna*(3), et pourtant il était déjà huit heures du matin. Fallait-il attribuer ce déplorable état de choses

(1) Sac fait de la peau d'un chevreau ; c'est le *mezoued* arabe.

(2) Le *rial-draham* valait 0 fr. 62 centimes de notre monnaie.

(3) La *mouzouna* valait 0 fr. 075 mm.

à la misère des temps ou à la qualité des produits mis en vente par le Salhi ? Dieu — qu'il soit glorifié ! — le sait mieux que nous.

Le Mr'arbi qui, avec son flair de sorcier, avait reconnu un Salhi sous cette chachïa vernissée d'huile et de crasse, sous ce bernous sordidement terreux, comprit de suite tout le parti qu'il pouvait tirer de cette situation commerciale du Kabil.

Le Mr'arbi avait également remarqué que le Salhi était chaussé de bou-r'eurrous[1], et il en avait conclu qu'il devait avoir un penchant très développé pour le luxe et le bien-être, et que, conséquemment, il était nécessairement accessible à toute proposition ayant pour fin de le mettre à même de satisfaire ses goûts ruineux.

Le Mr'arbi, qui était déjà sûr de son homme, finit par s'en approcher après avoir décrit autour de lui, à l'exemple des oiseaux de proie, une spirale qui l'amena précisément en face du *tsaïlous* du Salhi.

Notre marchand, qui ne sentait pas un acheteur dans l'homme qui s'était arrêté devant les produits de la *kerroucha* (chêne), ne chercha pas à l'éblouir en renouvelant sa fouille dans les entrailles de son *tsaïlous* pour lui prouver que le fond valait le dessus ; il affecta même de ne pas le voir. En effet, il n'y avait pas à s'y

(1) Chaussure primitive faite d'un morceau de la peau d'un bœuf maintenu au pied au moyen de cordes de palmier-nain.

tromper, et le Salhi savait d'expérience qu'un homme vêtu de bernous d'une laine aussi fine, et d'un cafetan vert-tendre si neuf, devait fort mépriser le fruit du chêne, que Dieu a créé exclusivement pour les pauvres, et pour le représentant pachyderme du sensualisme grossier chez les animaux.

Le Mr'arbi fut donc obligé d'entamer la conversation.

— « Par Dieu ! ô homme, le temps a marché, et pourtant ton *mezoued* est encore joufflu comme la lune dans sa quatorzième nuit. »

— « Dieu l'a voulu ainsi, sans doute, » répondit le Salhi sans lever les yeux sur son interlocuteur.

— « Que Sidi Abd-Allah me crève les deux yeux, si j'ai jamais vu des glands aussi beaux que ceux que renferme ton *mezoued* ! L'or n'est pas plus brillant, et les yeux des houris, j'en suis certain, n'ont pas plus d'éclat. »

— « Par Sidi Ahmed-el-Kbir ! reprit vivement le Salhi, qui n'était point insensible à l'éloge que le Mr'arbi faisait de sa marchandise, la vérité est avec toi, ô sidi ! et je puis affirmer qu'on n'en trouverait pas de meilleurs dans toute la forêt des Bni-Salah. »

— « Certes, il faut que les Bni-Mezr'anna aient été frappés d'aveuglement pour passer indifférents devant de pareils glands ! » ajouta le Mr'arbi.

— « C'est trop beau, en effet, pour ces fils de chiens, qui préfèrent se bourrer de fèves jusqu'au

cou, » continua le Salhi en s'exaspérant visiblement. « Que Dieu me laisse affamé si je reviens parmi ces Juifs fils de Juifs, grossiers qui semblent mépriser les plus succulents *bellouth* qui aient jamais paru sur leur marché ! »

— « Par Dieu ! je ne puis que t'approuver, ô homme ! car ces fils du péché ne méritent certes pas que tu marches pendant huit heures pour leur apporter des fruits dignes de la bouche du Prophète — que le salut soit sur lui et sur ses compagnons ! »

— « Que Dieu me punisse dans le tombeau si je fais autrement que je viens de te le dire, reprit le Salhi, qui marchait de plus en plus vers l'exaspération, dussé-je en être réduit à ne plus voir de ma vie un boudjhou dans ma *mekrouça*[1] ! Par Dieu ! je le ferai ainsi que je le dis. »

— « Cette détermination me démontre, ô Salhi, que la dignité est avec toi, continua le Mr'arbi, et, pour t'en prouver ma satisfaction, — cette vertu est si rare aujourd'hui chez les Arabes, — je veux non seulement t'acheter ton *mezoued* de *bellouth* au prix que tu m'en demanderas, mais encore… »

— « Par Dieu ! ô sidi, tu veux te moquer de moi, reprit le Salhi, partagé entre la crainte et l'espoir ; car enfin tu ne me connais pas, et c'est la première fois que je te vois dans ce pays maudit. »

---

(1) Loupe que font les Arabes sur le côté gauche de leur haïk pour y renfermer leur argent.

— « Que Dieu m'empêche de témoigner si ce que je te dis n'est pas l'exacte vérité !... Je ne veux pas te cacher combien m'ont intéressé ta précaire situation, et la calme résignation avec laquelle tu sais supporter la mauvaise fortune. Aussi, dès l'abord, ai-je songé à te tirer de là, et à te donner plus de richesses que jamais ton imagination n'a pu en rêver. Mais, pour cela, tu auras à suivre mes conseils, mes instructions.... »

— « Parle, ô monseigneur ! s'empressa de s'écrier le Kabil en se levant précipitamment, et en fermant son *tsaïlous* comme un homme tout disposé à renoncer au commerce ; parle, commande avec la prunelle de ton œil seulement, et ce signe sera un ordre pour moi ! Par Dieu, le Maître des Mondes ! tu n'auras pas un serviteur plus docile, plus soumis que moi ! Parle, ô sultan magnifique ! ô le soutien du pauvre ! ô le sublime ! ô l'élevé ! et aucune de tes paroles chéries ne tombera en dehors de mon oreille ! »

— « C'est bien ! je vois que je ne m'étais pas trompé, reprit le Mr'arbi, et que tu n'es pas de ces niais qui hésitent lorsqu'il s'agit de les faire maîtres d'un trésor. Par la vérité de Dieu ! je jure que tu trouveras le profit dans la mission que je vais te confier !... Écoute-moi... Tu es des Bni-Salah... »

— « En effet, je suis Salhi, répliqua le Kabil stupéfait de la pénétration du Mr'arbi ; mais, ô monseigneur, comment sais-tu ?... »

— « Je sais aussi qu'on te nomme Ameur-ou-Kaci, que tu n'as qu'une mouzouna dans ta *mekrouça*,

que tu comptais sur les deux riala-draham que devait te rapporter la vente de tes *bellouth* pour payer une dette que tu as contractée envers le Sâoudi Sâïd-ou-Sâïd, lequel t'en a déjà demandé le montant par trois fois ; je sais que la misère te poursuit, que le malheur est entré chez toi, et que rien ne fait supposer que cette situation puisse être modifiée dans un avenir prochain... »

— « Par la vérité de celui qui ne dort ni ne rêve ! s'écria le Salhi au comble de l'étonnement, tout ce que tu me dis là, ô monseigneur, est de la dernière exactitude. Je vois que tu n'ignores rien des choses apparentes ou cachées. Parle donc, et je t'obéirai comme le plus zélé de tes serviteurs zélés. »

— « Tu es donc des Bni-Salah... »

— « Oui, monseigneur, je te l'ai déjà dit, et tu as probablement deviné aussi que j'appartiens à la fraction des Sâouda, » répondit Ameur-ou-Kaci.

— « Tu connais alors la fontaine de Tizza ? »

— « Par Dieu ! les Sâouda se désaltèrent de ses eaux limpides. »

— « Tu n'ignores pas, sans doute, que cette source renferme d'immenses trésors ? » continua le magicien.

— « Mon grand-père l'a dit à mon père, et mon père me l'a dit. »

— « Et moi la science me l'a affirmé ; mais cette révélation serait absolument sans valeur si, par mes enchantements ; je n'étais également parvenu à

connaître le nom du génie à qui est confiée la garde de ces trésors, et le moyen de le soumettre à ma puissance. Écoute donc, ô Salhi, et que mes paroles te pénètrent comme le clou chassé par le marteau pénètre le bois. »

— « J'écoute, ô monseigneur, » reprit le Kabil en prêtant toute son attention.

— « Je t'ai déjà dit, ô Ameur, que j'ai tout pouvoir sur le génie de la source, et, conséquemment, la disposition, quand je le voudrai, des richesses sur lesquelles il veille ; seulement, cette puissance, je ne puis l'exercer que par intermédiaire, et cet intermédiaire doit indispensablement être un homme des Bni-Salah. Je t'ai donc choisi pour être cet homme, d'abord parce que ta situation m'a intéressé, puis parce que tu es, j'en suis certain, un maître du cœur, parce qu'enfin tu me parais digne à tous égards de cette importante mission et des biens qu'elle te rapportera infailliblement, in cha Allah. Cette affaire ne présentera d'ailleurs aucun danger si tu suis exactement les instructions que je te donnerai. Je ne mets d'autre condition à l'immense service que je te rends que celle du partage des richesses dont tu deviendras le possesseur. Consens-tu toujours, ô Amour, à me servir ? »

— « Certes, j'y consens, ô monseigneur, et j'accepte avec reconnaissance tes généreuses conditions ! Je suis trop las de ma pauvreté pour hésiter un seul

instant. Parle, ô monseigneur ! et par le Dieu unique ! je te jure de suivre fidèlement tes instructions. »

— « C'est bien ! écoute-moi donc attentivement, dit le magicien au Salhi en tirant de sa *guelmouna*[1] un petit pain et un concombre. Tu vas prendre cette *khebiza* (petit pain) et cette *khiara* (concombre), et tu te rendras de suite à la source de Tizza. Je te recommande surtout de ne point toucher en route à ces aliments ; car le pain renferme un narcotique puissant destiné à endormir le génie de la fontaine. Si tu oubliais cette recommandation, tu aurais certainement à t'en repentir. Ce pain et ce concombre sont *l'imara*[2] qui doit te faire reconnaître par le génie, et lui donner la preuve de la puissance que je te délègue. Lorsque tu seras arrivé à la source, tu crieras par trois fois : « *Ia Izid* ! » — c'est le nom du génie. — Au troisième appel, une voix, pareille à une détonation souterraine, te demandera de l'intérieur du rocher : « *Ouach el-imara* ? » (quel est le signe ?) Tu répondras sans hésiter : « *Khebiza oua khiara* » (un petit pain et un concombre). Le rocher s'entrouvrira aussitôt avec fracas, et le génie de la source en sortira. Bien que ce djenn soit affreusement laid, aie bien soin de ne pas témoigner de frayeur à son apparition ; car, je te le répète, tu n'as rien à en redouter. Tu lui présenteras l'*imara*, qu'il s'empressera

(1) Capuchon du bernous.

(2) L'*imara* est une preuve, un signe de reconnaissance convenu.

de dévorer : un sommeil de plomb s'emparera aussitôt de lui, et te laissera tout le temps de pénétrer dans le trésor que garde le génie depuis près de quatre mille ans. Tu trouveras broutant autour de la source trente mulets tout harnachés, qui te serviront au transport des richesses que tant de siècles ont accumulées dans ce rocher. Tu dirigeras quinze de ces bêtes de somme sur ton habitation des Sâouda; j'attendrai les quinze autres dans l'ouad Er Roumman[1], où je serai ce soir à l'heure de l'*eucha*[2]. Surtout, n'oublie pas ce dernier détail ; car, en quelque lieu que tu sois, tu paierais de ta vie ton ingrate infidélité. »

— « Par Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani ! je ferai comme tu me l'as ordonné et comme je te l'ai promis, » répondit le Salhi, qui commençait pourtant à être un peu ébranlé.

Le Mr'arbi remit au Salhi le pain et le concombre. Amour s'apprêtait à prendre la route des Bni-Salah, lorsque le magicien lui glissa un solthani[3] d'or dans la main en lui disant : « Voici le prix de ton mezoued de *bellouth* ; songe que, cette nuit, tu seras plus riche que le sultan de Bar'dad. »

On devine sans peine l'effet que dut produire ce solthani sur l'esprit du Salhi qui, bien certainement,

(1) Rivière qui, plus tard, prit le nom de Sidi Ahmed-el-Kbir.

(2) Une heure après le coucher du soleil.

(3) La valeur du solthani était de 9 francs environ.

n'avait jamais vu d'or que dans ses rêves; de même que l'acier arrache l'éclair au silex, pareillement, la vue de cet or alluma dans les yeux du Kabil une lueur chargée d'une forte dose de cupidité. Il était, dès lors, tout au magicien.

Après avoir soigneusement serré son solthani dans sa *mekrouça*, et renfermé le petit pain et le concombre dans sa guelmouna, Ameur-ou-Kaci reçut du Marokain ses dernières recommandations et ses souhaits de réussite, et reprit le chemin de sa tribu.

Or, au temps des Roum comme aujourd'hui, on comptait entre la ville des Bni-Mezr'anna et la source de Tizza onze ou douze *farsekh*(1) environ, ce qui faisait, pour un Kabil, quelque chose comme huit ou neuf heures de marche; le Salhi pouvait donc facilement arriver à destination pour l'heure convenue.

C'était vraiment merveilleux que la façon dont il escaladait les pentes du Sahel ; Ameur-ou-Kaci avait bien réellement alors toutes les allures d'un homme qui marche à la fortune. Soit qu'il fût pressé d'arriver, soit que ses préoccupations l'empêchassent de voir en dehors de lui, le fait est qu'il ne répondait à aucun des « *es selam âlikoum* ! » que lui adressaient les gens de sa connaissance qui le croisaient en chemin. Il était évident que l'objet de sa mission l'absorbait énormément : ce n'était pas, en effet, une petite affaire

---

(1) Le *farsekh* (parasange) valait environ 5 kilomètres.

que d'aller affronter un génie, et déranger de son rocher une créature malfaisante qui avait là quatre mille ans de résidence. Sans doute, le Salhi avait pleine confiance en son magicien, surtout depuis que ce dernier lui avait si généreusement mis un solthani dans la main ; mais il est bien permis, néanmoins, de montrer quelque émotion lorsqu'on va s'attaquer à un être surnaturel.

Les passants remarquèrent aussi que le Salhi parlait tout seul en marchant ; il répétait, sans doute, la formule de l'évocation pour ne pas l'oublier ; car tout était là.

A hauteur d'un bois de palmiers voisin du lieu où, quelques siècles plus tard, devait s'élever Douïra, le Salhi, malgré son agitation, se rappela pourtant qu'il ne s'était rien mis sous la dent depuis la veille au soir. Or, il n'était pas loin de la prière du *dhohor*[1] ; il songea donc à s'arrêter quelques instants à l'ombre des palmiers pour donner satisfaction aux exigences criantes de son estomac. Justement, une jolie source bavardait dans la verdure d'où, comme ces *djenniat* (fées) qui, au temps d'*el-djahiliïa*[2] attiraient les voyageurs par leur chant, elle semblait convier le Salhi à venir se désaltérer à ses eaux. Le Kabil se laissa donc entraîner ;

(1) Une heure après midi.

(2) *Le temps de l'ignorance et de l'idolâtrie* : c'est ainsi que les Arabes désignent le temps qui a précédé la prédication du Koran,

seulement, nous devons dire que le bavardage de la source et le charme du lieu ne furent pour rien absolument dans la détermination d'Ameur-ou-Kaci.

Le Kabil s'assit à l'ombre des palmiers, et il se disposa à mettre son couvert, c'est-à-dire à extraire ses provisions de bouche de son garde-manger, et à les étaler sur le pan de son bernous, qui remplissait habituellement le double office de table et de nappe. Mais, o déception cruelle ! le Salhi reconnaissait avec stupeur que sa *guelmouna* ne renfermait absolument que le petit pain et le concombre destinés au génie de la source de Tizza. L'infortuné Ameur avait totalement oublié, en remettant son mezoued au Mr'arbi, d'en tirer la ration de glands qu'il y prélevait ordinairement pour ses besoins particuliers ; de sorte que le malheureux, qui avait encore au moins cinq heures de marche à faire pour arriver à la source de Tizza, était menacé de mourir de faim avant de toucher au but.

Les gens qui se flattent de connaître les Kabils vont crier à l'invraisemblance : un Kabil, nous diront-ils, ne saurait mourir de faim, attendu que, pour ces montagnards, toute herbe, toute plante est comestible. Nous ne voulons pas le nier ; mais nous ferons remarquer que les Kabils du temps des Roum étaient bien plus difficiles que ceux d'aujourd'hui en matière d'alimentation. Nous voulons d'ailleurs aller au-devant de toutes les objections : on nous dira encore que le Salhi n'était pas si loin du pays des Bni-Khelil, et qu'il pouvait fort bien pousser jusqu'aux tentes de

cette tribu pour y réclamer *de ce qui appartient à Dieu.*

D'abord, les Bni-Salah ont toujours été un peu en délicatesse avec les gens de la plaine ; ensuite — on ne l'a pas oublié — le Salhi Ameur avait un solthani d'or dans sa *mekrouça*, et ce n'est pas avec une pareille fortune qu'il eût voulu s'aventurer sous la tente d'un Khelili. La réputation de ces gens de la plaine s'est beaucoup améliorée ; mais, au temps des Roum, il faut bien le dire, ils ne passaient pas, généralement, pour professer un très profond respect à l'endroit du bien d'autrui. N'eût été cette considération qui avait, on l'avouera, une certaine importance, le Salhi n'eût pas songé davantage à leur demander le repas de l'hospitalité ; car il savait de reste que l'Arabe ne donne qu'à celui qui peut rendre, et que les Bni-Khelil particulièrement répétaient souvent cette formule qui s'éloigne si sensiblement de celle du généreux : « Rien pour rien. » Les Bni-Khelil n'ignoraient pas non plus, et ils y trouvaient une sorte de justification de leur ladrerie, que, si Dieu a dit dans la sourate XVII du Livre : « Ne lie pas ta main à ton cou, » il y a ajouté ce tempérament : « Et ne l'ouvre pas non plus entièrement, de peur que tu ne deviennes pauvre. » Le Salhi — et nous insistons sur ce point — était donc sérieusement menacé de mourir d'inanition, ou tout au moins de manquer des forces nécessaires pour arriver à Tizza, et il tenait infiniment, on le conçoit, à ne pas faire attendre le magicien.

La situation du Kabil était pleine de perplexité. Comment faire ? Il avait bien là le petit pain et le concombre du Mr'arbi ; mais il n'y fallait pas songer ; ces aliments étaient destinés au djenn de la source ; c'était, de plus, l'*imara* qui devait donner à Ameur toute puissance sur le gardien des trésors de Tizza. Et puis le Salhi se rappelait que le Mr'arbi lui avait dit que ce pain renfermait un narcotique très énergique qui devait plonger le génie dans un profond sommeil. « Il ne faut donc pas penser à mordre dans ce pain, se disait le Salhi. Par Dieu ! c'est grand dommage, » ajoutait-il mentalement en retournant la khebiza entre ses mains. Et il pesait ce pain, le soupesait, le flairait, le couvait des yeux et du nez ; il en aspirait voluptueusement l'appétissant arome. Il est vrai que sa croûte avait la nuance paille des joues des houris, et les grains d'anis dont elle était piquetée semblaient les *chamat*[1] qui allument le visage de ces filles du paradis. Pour expliquer cette violence des désirs du Salhi, nous dirons qu'il ne mangeait guère de pain à discrétion que le jour de l'*ouâda* (fête) du saint patron de sa fraction de tribu, c'est-à-dire une fois par an.

Les eaux de la source semblaient rire de la situation critique du Salhi, et se moquer de sa timidité à l'endroit du petit pain et du concombre. « Peut-être ce narcotique dont m'a parlé le Marokain n'a-t-il d'action que sur les djenoun, se disait Ameur; il se pourrait

(1) Grains de beauté.

bien aussi que le magicien, en insistant sur les propriétés soporifiques de ces aliments, n'eût eu d'autre but que celui de m'empêcher d'y goûter. Ces sorciers sont si rusés ! » Telles étaient les hypothèses que suggéraient au Kabil Ameur son estomac vide et sa gourmandise, symptômes fâcheux qui annonçaient que sa chute était prochaine.

Le Salhi se mit, en effet, à recommencer ses cajoleries envers le délicieux petit pain, qu'il continuait de dévorer des yeux ; la source redoublait en même temps ses ricanements ; elle le faisait avec une telle intensité, et ses éclats de rire paraissaient tant appartenir à des voix humaines, que le Kabil se retourna pour s'assurer si, réellement, il était bien seul. Néanmoins, la solution se faisait toujours attendre, et il devenait urgent que le Salhi se décidât à prendre un parti. Il y avait évidemment lutte dans son esprit ; il aurait voulu présenter intacte son imara au génie, et, d'un autre côté, il brûlait d'envie de mordre au petit pain. Il aurait fallu trouver un moyen terme qui satisfît le plus possible à cette difficile combinaison.

Après avoir réfléchi pendant quelques instants, Ameur crut avoir mis la main sur la solution. « Par Dieu ! s'écria-t-il, j'avais bien tort de me creuser le cerveau; il n'est rien de si simple que de contenter mon estomac sans faire trop de tort au génie : le pain est rond ; j'en mangerai les bords jusqu'à une distance raisonnable de la circonférence, en observant

toutefois de lui laisser sa forme, et ce sera bien le diable si le génie, qui ne doit avoir qu'une bien faible idée de l'aspect que doit présenter, de nos jours, un pain auquel on n'a pas touché, puisque ce fils d'Iblis n'est pas sorti de son rocher depuis près de quatre mille ans ; je manquerais complètement de chance, dis-je, si ce djenn grossier s'apercevait que j'ai mordu à son pain ; j'en ferai autant du concombre, genre d'aliment qui doit lui être aussi peu familier que le pain. »

Et l'ingénieux et indélicat Salhi n'hésita plus, et mordit à belles dents dans le gâteau, tout en cherchant à lui conserver sa forme primitive ; il grignota le concombre avec les mêmes précautions. Ameur-ou-Kaci approchait avec une effrayante rapidité du centre de la *khebiza* et de l'axe de la *khiara*, et il était bien loin encore d'être rassasié. Cependant, il sentait qu'il était temps de s'arrêter s'il voulait avoir quelque chose à offrir au djenn. Il acheva donc tant bien que mal de parer les bords dentelés du pain en faisant tomber les saillants accusateurs de son larcin; le concombre reçut à son tour la perfection de forme qu'affecte généralement cette élégante cucurbitacée.

Il est clair qu'aux yeux d'un connaisseur, il eût été difficile de dissimuler la fraude ; mais, nous l'avons dit, le Salhi comptait fort sur l'ignorance du génie en matière d'aliments terrestres, et c'est ce qui l'avait déterminé à la perpétration de son indélicatesse.

Quant aux effets narcotiques dont lui avait parlé

le magicien, il n'en était pas question. L'influence de l'agent soporifique ne devait donc évidemment s'exercer que sur le djenn de la source. Et le Salhi fut enchanté de cette découverte.

Après avoir replacé les restes de l'*imara* dans son capuchon, et bu dans le creux de ses mains une forte lampée d'eau, Ameur-ou-Kaci se remit en route, et hâta le pas pour regagner le temps qu'il avait consacré à son déjeuner.

Pourtant, nous devons le dire, sa conscience paraissait plus chargée que son estomac, et il perdait de son assurance à mesure qu'il approchait du but. Déjà les montagnes se développaient devant lui dans leur robe d'azur ; elles semblaient la bordure plus foncée de la voûte qui coiffe notre globe. Grâce à la limpidité de l'air, le Salhi pouvait déjà déchiffrer au flanc de son pays les rivières, les ravins, les dépressions, les crevasses, tous ces mystérieux hiéroglyphes que les eaux ont burinés sur ce grand livre qu'on appelle la Terre. Avec sa vue perçante, Ameur-ou-Kaci découvrait très bien, à droite du mamelon de Kerrouchet-el-Firan, et au-dessous du contrefort de Djamâ-ed-Draâ, les hauteurs rocheuses d'où s'échappent les eaux de la source de Tizza.

L'incertitude du résultat de l'opération qu'il allait tenter, et de l'accueil que lui ferait le génie s'il s'apercevait que sa portion avait été rognée ; d'un autre côté, la perspective du changement qu'allaient apporter dans sa situation financière les richesses immenses

dont il se flattait de devenir l’heureux possesseur, tout cela ne laissait pas que de produire chez le Kabil une certaine émotion, à laquelle, d’ailleurs, il ne cherchait pas à se soustraire. Il supputait, tout en marchant, les améliorations que la fortune allait introduire dans son existence : d’abord, il se promettait de manger du pain tous les jours ; ensuite, il comptait faire bâtir une maison en vraie maçonnerie, avec un toit recouvert en tuiles, luxe inconnu jusqu’alors dans les Bni-Salah ; il projetait aussi de renouveler son bernous, vêtement commencé par son grand-père, et qui, aujourd’hui, ne remplissait plus que très imparfaitement sa principale fonction, celle de couvrir son propriétaire ; puis, l’ambition lui grimpant à la tête, il cherchait le moyen de monter rapidement aux fonctions publiques ; tranchons le mot, il convoitait le chikhat de sa *ferka*. La place n’était pas vacante ; mais, en ce temps-là, l’argent était un levier puissamment commode pour soulever et renverser les fonctionnaires qui n’en avaient pas. Cet espoir d’arriver au pouvoir n’avait donc rien d’exagéré. Une fois en possession de la fonction de chikh, Ameur-ou-Kaci devenait dès lors un homme considérable, et rien ne s’opposait plus à ce qu’il achetât la perle de la fraction des Tazerdjount, la belle Nila, qu’il s’était promis d’aimer si, un jour, il arrivait à posséder un champ et une paire de bœufs; car le Salhi savait déjà — bien que Toussenel ne l’eût dit que beaucoup plus tard — que l’amour est une passion de luxe, et que les

pauvres n'ont pas plus le moyen d'aimer que de manger des truffes à tous les repas.

Tout en faisant ses petits projets, le Salhi arriva sans y penser sur les bords de l'ouad Er-Roumman[1] ; il était à peu près l'heure de la prière du *mor'reb*[2]. Ameur franchit aussitôt cet ouad, lequel, à cette époque, n'était qu'un ravin rugueux, puisque Sidi Ahmed-el-Kbir n'y avait pas encore amené l'eau, et il escalada les pentes des Bni-Chebla par lesquelles il devait arriver à la source de Tizza.

Nous ne cacherons pas au lecteur que plus Ameur approchait du but, plus son cœur heurtait fortement aux parois de sa poitrine. Était-ce l'effet de l'émotion ou celui de l'ascension ? La postérité court grand risque de l'ignorer à jamais.

Quelques instants avant la prière de l'*eucha*, le Salhi arrivait à la fontaine de Tizza. La nuit était close ; mais jamais la voûte du ciel, percée en écumoire, n'avait laissé passer par les trous du crible sublime autant de ces splendides clartés qui sont les reflets du trône de la majesté divine : c'était une de ces nuits d'été doucement éclairées par des myriades de diamants immergés dans l'azur ; c'était presque le jour, mais un jour de velours et sans les éblouissants et énervants rayons d'un soleil de feu ; nuit calme par-

---

(1) Nous avons dit plus haut que c'était le nom que portait l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir dans l'antiquité arabe.

(2) Heure du coucher du soleil.

ticulièrement propice à l'audition des musiques de la nature : au loin, les sifflements de torrents courant dans les rochers, et les mugissements des cascades glissant le long des flancs décharnés des montagnes ; plus près, les bruissements amenés par le souffle de l'air dans le feuillage des chênes et dans les branches des cèdres ; puis les voix, les cris, les râles, les bruits des nocturnes volant à leurs sombres amours, ou cherchant leurs proies parmi les diurnes endormis.

La fontaine de Tizza versait avec une mélancolique monotonie ses eaux sur ses eaux ; pailletée de milliers d'étoiles qui s'y miraient, sa nappe de cristal rappelait cette aigrette semée de pierres précieuses qui éclaire le front pale des sultanes. Le rocher, vêtu de lierre et de plantes aromatiques, tachait le ciel de sa masse roussâtre sombre comme un nuage renfermant la foudre. Trente mulets, noirs comme I'frit, paissaient l'air, sans doute, autour de la source ; car ils broutaient dans le vicie : c'étaient ceux qu'avait promis le magicien au Salhi pour le transport du trésor de la fontaine. Obéissant, probablement, au signal d'un esprit invisible, ces animaux vinrent se former en deux groupes de chaque côté de la source.

Le Saihi, nous le répétons, avait considérablement perdu de son assurance depuis qu'il touchait au but ; les paroles du magicien lui revenaient obstinément à l'esprit : « Tu n'as rien à redouter si tu suis exactement mes instructions. » Or, ces instructions, il

ne les avait pas oubliées, et il se proposait bien de les suivre à la lettre jusqu'au bout ; seulement, la question du pain et du concombre entamés ne laissait pas que de le tracasser sérieusement. Mais la soif des richesses faisant taire ses appréhensions, il s'apprêta à évoquer le génie de la source.

Il tira préalablement de sa *guelmouna* le petit pain et le concombre ; ces aliments — il n'y avait pas à se le dissimuler — avaient sensiblement diminué de volume. Le Salhi remarqua avec stupeur qu'il s'était laissé entraîner plus loin qu'il ne l'eût désiré dans l'infidélité qu'il se reprochait ; mais le mal était fait, et il était sans remède. Quant à la forme des objets composant l'*imara*, il n'y avait trop rien à en dire ; le frottement dans le capuchon, pendant la marche, en avait arrondi la dentelure, et il eût fallu une grande habitude du maniement de ces comestibles pour s'apercevoir, pendant la nuit surtout, qu'ils avaient été quelque peu modifiés. Et Ameur-ou-Kaci en fut tranquillisé.

Ayant ramassé tout ce qu'il avait d'énergie et de courage, il cria : « Ia Izid ! » L'écho, bondissant de piton en piton, répondit seul à cette évocation ; cependant le Salin sentit sous ses pieds une sorte d'ébranlement du sol, en même temps qu'il entendit un craquement souterrain, pareil à celui que produirait la détente des muscles d'un géant qui s'étire en sortant d'un profond sommeil. A la deuxième évocation, les mêmes phénomènes se renouvelèrent, mais avec plus d'intensité, et le rocher reçut une secousse qui disloqua

sensiblement ses assises. L'eau s'échappa aussitôt par les nouvelles fissures que venait de causer cette commotion.

Une sueur froide perlait au front du Salhi ; la peur lui avait fait monter le cœur à la gorge, et il étouffait. Il songea bien à dire le « *Bîsm Allah*[1] pour éloigner l'esprit du mal ; mais il comprit de suite que Dieu n'avait rien à voir dans cette affaire, et que le genre d'opérations auquel il se livrait était d'un ressort moins divin; aussi n'en fit-il rien. Après s'être un peu rasséréné, et avoir remis son cœur à sa place en trempant ses lèvres dans les eaux de la source, Ameur-ou-Kaci lança sa troisième évocation. Soudain, une voix qui n'avait rien des notes de la voix humaine roula sourdement dans les entrailles de la terre : c'était comme le grondement d'une tempête souterraine hurlant dans des tubes métalliques; néanmoins, les articulations étaient nettes et distinctes, et le Salhi comprit parfaitement que la question du génie était celle-ci : « *Ouach et-imara* (quel est le signe) » Tout se passait donc absolument comme l'avait prédit le magicien; dès lors, il était hors de doute que le Mr'arbi avait tout pouvoir sur le djenn.

Le moment suprême était arrivé. Amour sentait

---

(1) Commencement de l'invocation « *Bîsm Allah er-rahman er-rahim* » (au nom du Dieu clément, miséricordieux !) que doivent réciter les Musulmans avant de commencer toute action de la vie, même la plus insignifiante. Cette prière possède aussi la vertu de chasser les démons.

que la fortune était là, et avec elle 1e bien-être, les honneurs et le bonheur, ou, tout au moins, la satisfaction de tous ses goûts, de tous ses désirs, de tous ses caprices : des viandes succulentes au lieu des glands et des figues qui composaient exclusivement sa nourriture ; des bernous de fine laine remplaceraient ses bernous élimés et frangés par un trop long usage ; il se promettait, lui qui, par excès de misère, n'avait pu trouver où placer son cœur ou sa main, il se promettait, disons-nous, de se donner le luxe de quatre femmes, ce qui est le complet matrimonial légal; peut-être même le dépasserait-il, suivant en cela l'exemple du Prophète Mohammed, — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! — qui avait, sans le moindre scrupule, transgressé cette loi, dont il était l'auteur, en portant à quinze l'effectif de ses épouses légitimes. Enfin, le Salhi faisait mentalement mille projets plus ou moins extravagants ; malheureusement, leur but était exclusivement la satisfaction des intérêts charnels.

Toutes ces pensées lui avaient traversé l'esprit en bien moins de temps, naturellement, que nous avons mis à les dire : c'était comme une sorte de panorama chargé de sensualités qui se déroulait rapide sous le feu de ses passions avortées ou non satisfaites. Trois mots encore, et ses rêves devenaient des réalités.

Nous avons laissé le Salhi sur ce point d'interrogation du djenn : « Quel est le signe ? » pour faire connaître au lecteur la nature des pensées qui assail-

laient Ameur-ou-Kaci à cette heure solennelle. La cupidité l'emportant définitivement sur la crainte, il répondit : « *Khebiza oua khiara* » (un petit pain et un concombre !)

Aussitôt la terre trembla et parut chanceler comme un homme ivre; la roche se disloqua comme par l'effet d'une épouvantable trépidation intérieure ; les eaux de la source, éperdues et folles, s'enfuirent à tort et à travers dans des directions bizarres ; les schistes composant la roche glissèrent les uns sur les autres comme les tiroirs d'un meuble, et se séparèrent à droite et à gauche en formant une ouverture qui, d'abord, n'était figurée que par une ligne de feu pareille à celle que laisse échapper la lumière à travers des ais disjoints, et qui alla s'élargissant de toute l'étendue du rocher. Cette ouverture, à mesure qu'elle se développait, livrait passage à une clarté intense, plutôt phosphorescente que métallique. Le Salhi reconnut, non sans un certain effroi, que cette lueur étrange affectait une forme humaine, mais d'un modèle extraordinairement exagéré ; au bout de quelques instants, le Kabil était fixé : ce personnage lumineux était bien décidément le génie de la source. Cette particularité de la nature du djenn, qui, d'après le magicien, devait être un nègre, déroutait un peu le Salhi ; mais il se fit un raisonnement qui prouvait que la frayeur ne lui ôtait cependant pas tout son bon sens. Il expliquait par le proverbe suivant, qui avait cours à cette époque, la différence entre la réalité et le programme magique :

« De l’argent et de la résine, il reste toujours quelque chose aux doigts de ceux qui les manient. » « De même, se disait-il, qu’il reste toujours aux mains des *mekkacin*(1) quelque chose de l’argent qu’ils perçoivent pour le Baïlek, de même ce djenn a dû s’argenter par suite d’un contact prolongé avec le trésor dont la garde lui a été confiée. »

Quand l’ouverture fut assez large pour lui livrer passage, le djenn sortit du rocher et se dirigea sans trop tâtonner vers le Salhi, bien que celui-ci eût cherché à se cacher derrière un pan de rocher dès qu’il avait vu le génie se mettre en mouvement. Chose étrange ! le djenn s’était éteint sous l’influence de l’atmosphère terrestre, et le Salhi reconnut avec une certaine satisfaction que l’opinion qu’il avait émise au sujet de l’éclat du génie était parfaitement admissible. Dépouillé de son rayonnement, le génie n’était plus que l’affreux nègre que lui avait dépeint le magicien marokain.

Bien qu’il fût d’une espèce supérieure à celle de l’homme, il était pourtant bien difficile de trouver un être créé plus remarquablement laid et difforme que ce djenn : aussi large que haut; une chevelure pareille à une forêt où aurait passé l’incendie ; des cavités oculaires remplies par des charbons incandescents ; une bouche armée de deux rangées de larges et longues dents courant d’une oreille à l’autre; des bras trapus comme le tronc d’un chêne plusieurs fois séculaire, et

(1) Collecteurs d’impôts et des droits sur les marchés.

terminés par des mains pareilles à des *gueçâat*[1] ; tout cela n'avait rien de rassurant pour le Salhi; aussi, ne saurait-on lui faire un crime d'avoir cherché à se cacher lors de la mise en mouvement de ce monstre.

Une chose qui émerveilla Ameur, bien qu'il eût eu à peine le temps de l'examiner, ce fut l'aspect que présenta l'intérieur du rocher quand le djenn en eut désobstrué l'entrée pour aller à lui. Toutes les richesses de la terre paraissaient avoir été enfouies dans cet antre depuis le commencement du monde, et ce djenn était évidemment le trésorier du Dieu unique. C'était là, bien sûr, pensa le Kabil, que la divinité versait l'impôt religieux qu'on perçoit en son nom sur la terre. Des monceaux d'or et d'argent monnayés, depuis le *dinar* jusqu'au *douro bou-medfâ*, noyaient des amas prodigieux de toutes les pierres précieuses, lesquelles, en jouant avec leurs feux, donnaient à la source les éclatantes clartés d'une fournaise : les diamants blancs de neige brillaient comme des étoiles sur l'azur des saphirs ; la verte émeraude jetait des éclairs de jalousie à la chrysolithe, qui les renvoyait à la tourmaline parce qu'elle emprunte leur couleur; le rouge rubis allumait effrontément le teint laiteux de l'opale ; l'améthyste et l'hyacinthe s'étaient unies au grenat pour éclairer la jaune topaze, et la perle, en butte aux séductions de ses lumineux amants, s'irisait et tressaillait

(1) Larges plats creusés dans une rondelle d'arbre.

de pudeur sous leurs ardentes œillades. C'était un spectacle merveilleusement splendide et bien capable de donner des éblouissements à un Kabil ; aussi, le Salhi, pris d'un accès d'impatiente cupidité, eut-il un instant la velléité de se précipiter sur ces trésors, et de fourrer quelques poignées de valeurs monnayées dans son capuchon ; mais il y avait encore une formalité à remplir, et c'était dans son accomplissement que, peut-être, il allait trouver la pierre d'achoppement. En effet, si le grossier djenn s'apercevait de l'entamure faite à l'*imara*, tout pouvait être perdu. C'est un peu dans cette pensée que le rusé Kabil était allé se cacher dans un coin inaccessible aux rayons projetés par les pierres précieuses en dehors de la source ; il comptait, enfin, sur l'obscurité pour dissimuler la preuve de son larcin.

Bien que le Mr'arbi eût particulièrement recommandé au Kabil Ameur-ou-Kaci de remettre sans hésiter l'*imara* au djenn de la source, le Salhi, qui se sentait coupable, ne put cependant se défendre d'un certain tremblement nerveux en lui présentant le petit pain et le concombre. Le génie s'empara brusquement de ces aliments, et les porta à sa bouche avec une gloutonnerie parfaitement pardonnable chez un djenn qui n'avait pas mangé depuis quatre mille ans ; mais, à peine avait-il fait la première entaille dans le petit pain et le concombre, qu'il les jeta violemment à terre en accompagnant cette action d'une épouvantable grimace exprimant tout à la fois et le mépris et le

dégoût. Ces aliments infectaient évidemment le mortel, et, spécialement, cette odeur particulière aux Kabils de ce temps, et dont ceux de nos jours n'ont pu parvenir encore à se défaire entièrement. Le charme avait alors perdu de sa vertu efficace, et l'affaire était tout à fait manquée. Furieux d'avoir été dérangé pour rien, exaspéré qu'un simple mortel eût eu la témérité de lui présenter une *imara* altérée, le génie, qui, en résumé, n'était pas fâché, en sa qualité de descendant d'Iblis, de trouver l'occasion de rosser un représentant de l'espèce si inférieure des enfants d'Adam, le djenn, disons-nous, tomba à bras raccourci sur l'infortuné Salhi et le laissa pour mort sur la place.

Le lendemain, au *fedjeur* (point du jour), deux Kabils des Sâouda qui se rendaient au marché de l'Arbâa heurtèrent du pied, auprès de la fontaine de Tizza, le corps d'un homme qui, les vêtements en désordre et tachés de sang, paraissait avoir cessé de vivre : ils reconnurent avec effroi que l'homme ainsi maltraité était leur voisin le Sâoudi Ameur-ou-Kaci. Ils remarquèrent auprès de lui un petit pain et un concombre entamés par des mâchoires qui ne paraissaient pas appartenir à l'espèce humaine. Les deux Sâouda s'apprêtaient à enlever l'infortuné Salhi pour le transporter dans sa demeure, lorsqu'ils s'aperçurent qu'il n'était qu'évanoui. Deux ou trois aspersions d'eau puisée avec leurs mains à la fontaine de Tizza le rappelèrent tout à fait à la vie ; mais lorsqu'ils voulurent lui demander des

renseignements sur l’attentat dont il paraissait avoir été la victime, il ne leur répondit que par des paroles incohérentes, parmi lesquelles revenait sans cesse le nom d’Izid, nom qu’il répétait avec effroi en montrant la fontaine de Tizza. Le malheureux, il n’y avait pas à en douter, avait perdu l’esprit. On ne put jamais tirer rien autre, chose de l’infortuné Salhi, qui, jusqu’à sa mort, erra dans les tribus voisines des Bni-Salah en répétant toujours : « *Ia Izid ! Ia Izid !* »

Quant à la fontaine de Tizza, tout y avait repris sa place, et rien, si ce n’est une désagrégation très sensible des schistes composant le rocher, ne rappelait l’événement extraordinaire dont elle avait été le théâtre.

Les Bni-Salah attribuèrent à un tremblement de terre cette dislocation qu’on y remarque encore aujourd’hui, et cette opinion prit une consistance d’autant plus grande, que plusieurs de ces Kabils prétendirent en avoir ressenti les secousses dans la terrible nuit qui fut si fatale au Salhi Ameur ou-Kaci.

Depuis cet événement, et pour rappeler l’évocation que ne cessait de répéter le malheureux Ameur-ou-Kaci, la source de Tizza ne fut plus désignée que par le nom de *Tala-Izid*, la fontaine d’Izid.

Une colonne, nous l’avons vu plus haut, avait poussé, le 3 juillet 1840, une forte reconnaissance dans la montagne des Bni-Salah ; on avait compris que le meilleur moyen d’avoir raison de ces turbulents

Kabils et de les soustraire à l’influence des Réguliers, qui rôdaient entre Blida et Médéa, était de faire un établissement au centre de leur pays. Le point fut choisi sur les hauteurs dominant Tala-Izid, et à proximité de ses eaux. Cette reconnaissance avait encore un autre but : c’était celui de chercher, dans la direction de Médéa, un chemin plus court et plus facile que celui passant par le pays des Mouzaïa. On n’y trouva que d’affreux sentiers arabes tantôt courant au-dessus de profonds précipices, tantôt escaladant à pic les flancs décharnés des montagnes. On renonça, pour le moment, à l’idée de faire passer la route de Médéa par ce fouillis de ravins embroussaillés, par ces rugueux torrents, par ces âpres sommets, et l’on se contenta d’ordonner la création du poste de Tala-Izid.

Cette reconnaissance ne s’était pas faite sans résistance de la part des Bni-Salah ; mais ils avaient payé de la ruine de leurs gourbis et de la dévastation de leurs vergers leurs dix années d’agression, et les mauvais jours qu’ils avaient fait passer aux garnisons de Blida et du Camp-Supérieur. Il va sans dire que les Bni-Salah du versant septentrional abandonnèrent généralement leur pays dès qu’ils comprirent que notre intention était de nous y établir sérieusement.

Dès la fin de juillet 1840, on commença les travaux de baraquement sur le point qui avait été déterminé. Un camp fournissant les travailleurs employés à cette construction et les troupes affectées à la protection des travaux fut établi à proximité du point

d’occupation. Ces forces étaient ravitaillées tous les huit jours par la garnison de Blida. Les difficultés du chemin et la nature du pays, la possibilité de rencontrer soit des partis kabils, soit le bataillon régulier d’El-Berkani, qui croisait, nous l’avons dit, entre Blida et Médéa, toutes ces considérations obligeaient le commandant militaire de la première de ces places à composer solidement les escortes de ces convois de ravitaillement; aussi, leur effectif flot-tait-il ordinairement entre 250 à 300 hommes, qu’on plaçait sous les ordres d’un officier général.

Une route muletière fut ouverte entre Blida et le télégraphe d’Inzazen sur une longueur de 17 kilomètres ; cette route fut, plus tard, rendue praticable aux voitures légères entre Blida et le camp de Tala -Izid sur un développement de 12 kilomètres, et poussée jusqu’à l’ouad El-Merdja, par l’ouverture d’un chemin muletier s’allongeant dans la direction de Médéa.

Le 26 août 1840, le général Changarnier, sans doute pour prouver qu’il n’était rien d’impossible pour nos soldats, tenta, avec 2,000 hommes, le ravitaillement de Médéa en passant par les montagnes des Bni-Salah. Il ne put, le premier jour, aller au delà du camp de Tala-Izid ; le lendemain, il bivouaqua sur l’ouad Ouzra, où ses troupes, harassées de fatigue, n’arrivèrent que fort tard ; il ne fut aux portes de Médéa que le 28 vers les dix heures du matin. Le général Changarnier se garda bien de reprendre cet affreux chemin pour revenir sur Blida.

Vers la fin de novembre 1840, le baraquement de Tala-Izid était terminé et les troupes y prenaient leur installation; cet établissement, défendu par un ouvrage en terre et en pierres sèches qui le renfermait, se composait d'une construction en maçonnerie pouvant contenir 350 hommes. On confia à un capitaine le commandement supérieur de ce poste important, qui eut longtemps pour garnison des détachements pris dans les corps disciplinaires.

Quatre redoutes en pierres sèches furent construites sur les pitons entourant Tala-Izid, pour servir de postes-avancés au grand ouvrage qui défendait le baraquement.

La garnison de Tala-Izid souffrit énormément du froid pendant l'hiver de 1840 à 1811 : bloquée souvent par les neiges sur ces pitons que les vents hurlants arracheraient de leurs bases s'ils n'étaient aussi solidement rivés à la terre ; maintenue sur un qui-vive fatigant par les Réguliers et par les Bni-Salah ; emprisonnée dans un espace très restreint dont on ne pouvait sortir sans danger, cette garnison supporta toutes ces misères avec la patiente résignation des Africains d'alors. Cette situation était d'autant plus poignante, qu'au pied de ces rudes montagnes, c'était le printemps, c'était Blida, petite vieillotte édentée, mais dissimulant ses charmes ravagés dans une ceinture de verdure pailletée de fruits d'or ; c'était la Mtidja avec ses fermes turques et sa colonisation à l'état embryonnaire ; c'était, à l'horizon, la mer immense faisant une

bordure bleu-foncé aux vertes collines du Sahel ; c'étaient aussi les sombres rigueurs de l'hiver enfourchant les joyeuses renaissances du printemps. Il faut dire que la garnison de Tala-Izid n'était pas précisément une garnison de faveur, et que les corps qui, dans le principe, furent appelés à la former n'avaient que des droits médiocres aux gâteries du Gouvernement.

Pendant cet hiver de 1840 à 1841, les Bni-Salah furent en proie à la plus affreuse misère : réduits à errer au-dessus de Tala-Izid dans la portion inhabitable de leur pays ; obligés de réclamer la maigre hospitalité des Bni-Msâoud, qui étaient aussi misérables qu'eux, ces infortunés Kabils ne vécurent guère que de racines enfouies sous les neiges, et d'herbes chétives dépourvues de toute espèce de propriétés nutritives.

Le 4 janvier 1841, quatre cents de ces malheureux, aux visages hâves et amaigris, se présentent en armes sur le contrefort ouest le plus voisin du poste de Tala-Izid : des lambeaux de bernous terreux essaient vainement d'abriter contre les rigueurs du froid leurs formes émaciées et rabougries par toutes les misères. On se sent pris d'une pitié mêlée d'admiration en face de ces opiniâtres lutteurs, qui jouent, avec la certitude de la défaite, le dernier acte de ce long drame de sang qu'ils ont entamé contre nous en 1830. C'en est fait, nous ne dirons pas de leur indépendance ; car, depuis longtemps déjà, ils en ont perdu jusqu'au souvenir, mais tout au moins de cette sorte de nationalité dont l'Émir avait

essayé la reconstitution, rêve ambitieux qu'il avait caressé et poursuivi, et dont il croyait la réalisation possible s'il parvenait à obtenir la coopération et l'appui de l'élément kabil.

Cette démonstration des Bni-Salah ne paraît pourtant avoir d'autre but que celui de nous prouver qu'ils n'ont point encore renoncé à la lutte, et que leur drapeau est encore debout. Le lendemain, 5 janvier, les Bni-Salah descendent sur la Cheffa et disparaissent.

Les Bni-Msâoud, tribu kabile s'adossant, au sud, à celle des Bni-Salah, se montrent fréquemment nombreux et en armes sur leurs pitons. Leur dessein est le même que celui de leurs voisins : ils tiennent à nous faire connaître que leur haine est toujours aussi vivace, et qu'ils ont encore de la poudre et du plomb pour la défense de la cause de l'Islam.

Bien qu'ayant fait le vide entre Blida et Tala-Izid, les Bni-Salah n'en maintiennent pas moins des vedettes qui surveillent les mouvements de la garnison de ce poste; la route est également observée par des groupes armés qui s'embusquent dans les broussailles, et qui se chargent de faire payer cher toutes les imprudences.

Les tribus kabiles habitant les montagnes entre Blida et Médéa restent sous les armes pendant l'année 1841, et la situation du poste de Tala-Izid est toujours la même.

Le lieutenant-colonel Regnault, homme d'un grand cœur et d'un esprit élevé, a été nommé commandant supérieur de Blida le 19 juillet 1841 ; désireux

d'épargner les maux de la guerre à ces malheureuses tribus qui cherchent à maintenir debout le drapeau chancelant de l'Islam, il adresse aux chioukh des Soumata, des Bni-Mnad, des Mouzaïa, des Bni-Msâoud, des Bni-Salah et des Hadjouth une lettre par laquelle il les appelle à la paix. Cette honorable démarche est prématurée, sans doute ; car, dans les montagnes, la poudre n'a pas encore cessé de frapper, et les contingents des tribus continuent à tenir la campagne et à se montrer hostiles. Les Bni-Salah coupent toujours la route de Blida au camp de Tala-Izid par des postes échelonnés sur son parcours.

Le 6 mai 1842, le capitaine commandant supérieur de Tala-Izid organise une sortie dont le but est la surprise d'un poste ennemi embusqué sur la route du camp, et dont il a fait reconnaître l'emplacement : vers une heure du matin, le détachement chargé de cette opération sort en silence de la redoute, et parvient à entourer le poste ennemi sans lui avoir donné l'éveil. Nos soldats arrivent sur les Bni-Salah en rampant dans les broussailles, et se précipitent sur eux à la baïonnette. Les Kabils, qui n'ont pas eu le temps de faire usage de leurs armes, s'enfuient précipitamment en laissant aux mains des Français deux hommes tués et trois blessés.

Cette petite opération dégage la route de Tala-Izid, qui cesse dès lors d'être menacée.

Enfin, fatigués de la guerre, et complètement à bout de ressources, les Bni-Salah se décident à deman-

der la paix, que leur avait offerte déjà le lieutenant-colonel Regnault : le 9 juin 1842, ils amènent leur *gada*[1] au commandant supérieur de Blida, et Mohammed-ben-Salem est nommé kaïd de la tribu nouvellement soumise. Quelque temps après, il allait recevoir à Alger l'investiture de l'autorité française.

Les Bni-Salah, qui, depuis 1830, avaient vécu dans l'anarchie et la misère, ne tardèrent pas à pouvoir apprécier les bienfaits de la paix et les avantages d'une administration régulière ; ils avaient compris, d'ailleurs, avec ce bon sens particulier aux populations attachées au sol, que la prospérité n'est point dans le désordre, et que, bien que l'idée de se passer d'un maître fût infiniment séduisante, il valait peut-être mieux se soumettre à ce mal nécessaire que de s'exposer à ne pouvoir même pas manger des glands à discrétion. Telle fut la manière de voir des Bni-Salah, lesquels, disons-le, nous firent la guerre bien plutôt par force ou nécessité que par goût : ainsi, à la reprise des hostilités en 1839, c'est sous la pression des Réguliers établis chez eux qu'ils aidèrent ces soldats de l'Émir de leurs contingents. Les Kabils, du reste, rivés à leurs montagnes, voués à fond au culte des intérêts matériels, sont trop complètement dépourvus du

---

(1) De *gououed*, conduire par la bride. La *gada* est l'action d'amener un cheval par la bride à celui dont on reconnaît l'autorité ou la souveraineté. Cet usage est, chez les Arabes, le signe de la soumission.

sens poétique pour jamais prendre la guerre par son côté chevaleresque, artistique ou pittoresque.

Dès que la paix permit l'évacuation du poste de Tala-Izid, nos soldats y furent remplacés par des industriels dont le genre d'exploitation n'était pas inconnu pourtant du temps des pachas : nous voulons parler des ensileurs de neige. Dans un pays où la glace est un mythe, il avait fallu cependant trouver le moyen de boire frais en été. Des limonadiers de Blida et d'Alger firent donc établir, sur le sommet du massif des Bni-Salah, des glacières destinées à y conserver la neige même pendant les ardeurs de l'été. Ces glacières, que les indigènes appellent des *methmeur et-teldj* (silos à neige), se composent d'une vaste excavation affectant généralement la forme d'un cône renversé et couverte d'un toit de dis ; la neige est elle-même immédiatement abritée de la chaleur par une couche épaisse de cette paille. Dès que la neige, qui ne *bâtit*[1] presque jamais sérieusement au-dessous de Tala-Izid, a poudré à frimas les sommets des montagnes des Bni-Salah, on se hâte de remplir les glacières, et ce produit *frappeur* en est extrait pendant l'été au fur et à mesure des besoins pour être expédié soit sur Blida, soit sur Alger.

Les glacières du pays des Bni-Salah sont connues sous les noms de *Delavigne*, *Valentin*, et *Laval*. Ces

---

(1) Quand la neige fond en arrivant à terre, les Arabes disent qu'*elle ne bâtit pas*.

silos à neige sont entretenus et alimentés par les soins des représentants de ces maisons, lesquels habitent pendant toute l'année ces inhospitalières contrées. Le glacier de l'exploitation *Delavigne* occupait autrefois l'ancien poste de Tala-Izid ; celui de la maison *Valentin* était installé à 1,600 mètres environ de ce poste, dans la redoute de Djamâ-ed-Draâ, voisine du télégraphe d'Inzazen ; quant aux glacières *Laval*, les plus remarquables de la montagne, elles sont situées sur le territoire de la fraction des Kerrach, à l'est du massif des Bni-Salah.

Les glacières de Tala-Izid datent de 1843 ; celle de Djama-ed-Draâ et de Kerrach ont été fondées vers 1855.

Comme nous le disions plus haut, l'industrie des glaciers n'était pas inconnue dans la Régence avant l'occupation française ; c'étaient les Bni-Koufi, tribu kabile du Djerdjera, qui avaient le privilège d'approvisionner de neiges pendant l'été le palais du pacha. La charge complète de mulet leur était payée quatre boudjhou et demi (16 fr. 20 cent.) ; mais comme le trajet à parcourir était fort long, les fournisseurs du pacha perdaient en route la moitié de leur chargement. De Tala-Izid jusqu'au point culminant du territoire des Bni-Salah, le pays est criblé de fosses destinées à recevoir la neige qui tombe autour d'elles.

Si la route de Blida à Tala-Izid est âpre, rugueuse, raboteuse, bizarrement tourmentée ; si l'on y côtoie des

précipices béants; si l'on y parcourt les lèvres amincies des abimes ; si le moindre ébranlement peut amener la chute des roches disloquées qui surplombent sur le chemin ; si, enfin, l'on y court entre deux périls, celui des éboulements menaçants et celui des schistes fuyants, on trouve, en revanche, sur les sommets sauvages de cette rude contrée des dédommagements inespérés, de splendides compensations : la vue y est remarquablement admirable, et le merveilleux spectacle dont on y jouit fait bien vite oublier les effrois, les vertiges et les fatigues de la route.

Nous décrirons plus loin la portion du pays des Bni-Sala qui est comprise entre l'ouad Abarer' à l'est, et l'ouad Ech-Cheffa à l'ouest, nous réservant, quand nous aurons atteint le point culminant de ce qu'on est convenu d'appeler le Petit-Atlas, de peindre le sublime panorama qui se déroule autour de ce piton.

XIII

Le douar de Tizza. — Le Tombeau de Sidi Ahmed-ou-Ahmed. — Le Canon de Sidi Ikhlef. — Les Tizza et les Saouda. — Un bois plusieurs fois séculaire, et le Tombeau de Sidi Aïca. — La rive gauche de l'ouad Bou-Arfa. — Les Saints inconnus.

Nous avons dit plus haut que Tala-Izid formait l'une des têtes de l'ouad Tizza, lequel allait se jeter dans l'ouad Ech-Cheffa après avoir changé deux fois de nom.

Les belles eaux de la fontaine d'Izid s'épandent, à leur sortie du rocher, par un ruisseau tapissé de verdure, et tombent en cascades au-dessus de Tizza, douar de gourbis en pisé recouverts de dis. De loin, ce hameau kabil, dont la situation est ravissante, semble, à l'ombre de ses noyers séculaires, un frais et délicieux

nid particulièrement propre à la retraite d'un rêveur ou d'un poète, ou à la solitude égoïste de deux cœurs de sexe différent. Si nous voulons garder nos illusions à l'endroit de ce paradis, n'en approchons pas trop : dans les Kabilies, il ne faut jamais regarder les œuvres de l'homme que par le gros bout de la lunette.

Des agaves, plantés en haie autour de Tizza et de ses vergers, défendent de leurs pointes menaçantes l'accès des intérieurs de ses inhospitaliers habitants. On remarque, à quelques pas du village de Tizza, une construction isolée qu'ombrage de ses vigoureuses branches un noyer gigantesque : c'est le *sthah*(1) sous lequel repose la dépouille mortelle de Sidi Ahmed-ou-Ahmed, marabouth vénéré qui, il y a longtemps de cela, avait quitté le R'arb, le pays de l'Islam par excellence, pour venir catéchiser les Bni-Salah, et les remettre dans la voie du Dieu unique dont ils s'étaient sensiblement écartés.

Le saint homme était mort à la peine, sans avoir eu la satisfaction de pouvoir constater la moindre amélioration dans la conduite religieuse de ces pécheurs

---

(1) Dans les Kabilies, les chapelles funéraires dédiées aux marabouths morts en odeur de sainteté, ou renfermant leur dépouille mortelle, sont généralement sans dôme : ce sont de simples gourbis en maçonnerie grossière couverts en dis, Dans les Bni-Salah, quelques-unes de ces chapelles ont une terrasse en pisé qui les fait désigner sous la dénomination de *sthah* (terrasse)

endurcis. Ainsi, malgré les recommandations les plus pressantes, les plus ressassées, Sidi Ahmed-ou Ahmed les avait toujours trouvés obstinément réfractaires à la pratique des ablutions, bien qu'elles fussent d'institution divine, et cette infraction se présentait avec un caractère de gravité d'autant plus sérieux, que ce mépris des Bni-Salah à l'endroit des prescriptions dictées par Dieu à son Prophète — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! — prouvait surabondamment qu'ils ne priaient pas, puisque tout vrai Musulman doit faire précéder de l'ablution chacune des cinq prières du jour.

Les Bni-Salah cherchaient, pour s'excuser, à insinuer que Sidi Ahmed-ou-Ahmed n'était pas non plus de la première propreté, et qu'il ne prêchait pas précisément d'exemple. C'était là une pitoyable raison, et qui montrait visiblement toute l'étendue de leur irréligion ; car, enfin, Sidi Ahmed était un saint, et les saints musulmans, qui ne sont envoyés sur cette terre que pour y accomplir une mission d'en-haut, n'ont jamais été tenus — notez que les Bni-Salah ne l'ignoraient pas — de s'occuper de ces détails tout terrestres, qui sont d'obligation pour les simples mortels. Donc, leur excuse était sans valeur.

Quoiqu'il en soit, les Bni-Salah n'en firent pas moins de somptueuses funérailles à Sidi Ahmed-ou-Ahmed, d'autant plus — ils n'osaient pas l'avouer — qu'ils n'étaient pas fâchés d'être débarrassés d'un homme qui parvenait presque à les faire rougir sous

leur crasse. Et puis il faut dire que, bien qu'ils fussent de médiocres Croyants, les Bni-Salah tenaient pourtant, dans le doute, à se mettre en règle avec l'inconnu, et à s'assurer à tout hasard le passage du *Sirath*[1] sans accident.

Quelques jours après, les Sâouda, fraction des Bni-Salah où l'esprit de Sidi Ahmed-ou-Ahmed se déshabilla de son corps, firent élever sur le tombeau du saint une magnifique chapelle en pierres sèches que, tous les ans, ils blanchissent pieusement à la chaux.

Nous ne savons pas si monseigneur Ahmed-ou-Ahmed avait le don des miracles ; en tout cas, il ne paraît pas en avoir abusé : c'était un saint modeste, se contentant de peu, et n'eût été sa manie de prêcher la pratique des ablutions, les Bni-Salah l'eussent préféré à tout autre, attendu qu'il était difficile d'avoir un saint à meilleur marché, et, chez les Kabils, ce détail est considérablement apprécié.

Quant au noyer qui ombrage le tombeau de Sidi Ahmed-ou-Ahmed, on le dit contemporain du saint; ce serait ce vénéré marabouth qui, la veille de sa mort, aurait enterré une noix lui restant de son dernier souper. Pendant la nuit du jour où le corps du saint avait

(1) Le *Sirath* est un pont jeté sur les abimes de l'enfer ; il est plus fin qu'un cheveu et plus tranchant que la lame d'un rasoir. Au jour dernier, les élus passeront sur ce pont avec la rapidité de l'éclair, tandis que les réprouvés feront la culbute dans le feu éternel.

été rendu à la terre, cette noix serait devenue l'arbre vigoureux qu'on remarque encore aujourd'hui. Il n'y avait plus dès lors à en douter, Sidi Ahmed-ou-Ahmed était bien réellement un saint ; car le Dieu unique — qu'il soit glorifié ! — ne se serait pas manifesté ainsi pour le premier venu. Cette considération ne fut certainement pas étrangère à la détermination que prirent presque spontanément les Sâouda d'élever un *sthah* à cet *ouali*[1].

Si, des hauteurs de Tala-Izid, on suit de l'œil le cours de l'ouad Tizza, qui, devenu l'ouad Er-Rabtha, se jette brusquement dans le nord-ouest, on découvrira inévitablement, sur la rive droite de cette rivière et à mi-chemin de son parcours, une construction blanchie à la chaux que recouvre un toit de tuiles roussâtres. Des broussailles de *fernan* (chênes-lièges), gesticulent d'une manière grotesque autour de l'édifice, comme si elles avaient pour mission de chercher à dérider le sombre maître de cette demeure. Ce serait peine perdue ; car, depuis bien longtemps, la bouche de l'habitant de cette chaumière ne s'ouvre plus au rire ; depuis bien longtemps, les vers ont fait chère lie de ses yeux et vidé ses orbites; depuis bien longtemps, enfin, Nakir et Mounkir, les anges de la mort, ont remis à Dieu le souffle qui animait son corps. Disons-le donc, cette construction est un tombeau, et ce tombeau

---

(1) *Ouali*, saint ; *ouali Allah*, ami de Dieu.

renferme les restes de celui qui, pendant sa vie, se nommait Sidi Ikhlef.

Un soir, les Sâouda virent arriver du côté de l'ouest un homme qu'ils prirent d'abord pour un vieillard tant sa démarche était lente et mal assurée, tant sa taille était fléchie et courbée. Quelques jeunes gens — la jeunesse a le cœur bon — se levèrent pour aller au-devant de cet étranger — car ce devait être un étranger - et lui offrir l'hospitalité. Deux ou trois vieillards — la vieillesse a le cœur sec — redoutant, sans doute, la perturbation qu'allait jeter dans leur budget domestique l'arrivée de cet homme que, d'après son allure et la modestie de son train, ils soupçonnaient fort d'être de ceux qui vivent de ce qui appartient à Dieu, c'est-à-dire d'aumônes, ces vieillards glandivores, disons-nous, cherchèrent à arrêter dans leur généreux élan les jeunes gens qui avaient témoigné l'intention d'aller au-devant de l'étranger; malheureusement, ils y réussirent ; car on répétait tant aux jeunes Sâouda que la sagesse est exclusivement l'apanage des vieux, qu'ils avaient fini par ne plus tenir aucun compte des inspirations de leurs cœurs ; de sorte que personne ne se dérangea, et qu'on laissa le pauvre étranger se traîner comme il put jusqu'aux premiers gourbis, contre lesquels les Sâouda étaient nonchalamment adossés.

Lorsque l'étranger ne fut plus qu'à quelques pas des Sâouda, ceux-ci reconnurent que ce n'était pas un

vieillard comme son allure le leur avait fait supposer d'abord : son austère visage marquait quarante-cinq ans environ ; c'était donc à la fatigue seule qu'il convenait d'attribuer la lenteur et l'apparente difficulté de sa démarche. En effet, la poussière des chemins recouvrait d'une couche épaisse ses jambes sèches et nerveuses, le long desquelles la sueur avait tracé des sillons et des zébrures, et les semelles de ses bou-r'errous, amincies outre mesure par l'usage, présentaient des solutions de continuité qui mettaient les pieds de l'étranger en relation directe avec le sol.

L'étranger s'arrêta en face des Sâouda accroupis, et, s'appuyant sur son long bâton ferré, il leur donna le salut d'un ton sec qui témoignait que leur conduite à son égard l'avait sensiblement froissé. Les Sâouda sentirent le reproche, et rendirent en balbutiant son salut à l'étranger. Voulant, sans doute, que la leçon fût complète, ce dernier, relevant sa haute taille, s'écria : « O Sâouda, Dieu, — qu'il soit glorifié ! - a dit : Rends à tes proches ce qui leur est dû, ainsi qu'au pauvre ou au voyageur[1]. » Pris en flagrant délit d'inhospitalité et d'avarice, les Sâouda rougirent beaucoup, et ces paroles du Livre que leur rappelait le voyageur les mirent tout à fait mal à leur aise. Ils se hâtèrent clone de se lever, et marmottèrent quelques excuses qu'il parut accepter. Il faut dire qu'à la citation d'un passage du Livre, les Sâouda avaient, dans ce voyageur,

(1) *Le Koran*, sourate XVII, verset 28.

flairé un marabouth, et ils savaient par expérience qu'il pouvait y avoir quelque danger à se brouiller avec un homme qui correspondait directement avec Dieu.

Bien leur en prit, eu effet, de faire amende honorable ; car le voyageur n'était rien moins que l'illustre Sidi Ikhlef, marabouth vénéré dans tout l'*outhen* (district) d'Oran, et particulièrement aux environs de Mâskeur[1], où il avait une *kheloua*[2]. Une grande piété et quelques miracles lui avaient fait déjà une assez belle réputation, et il comptait un grand nombre de khoddam (serviteurs religieux) chez les Hachem-R'eris. Parti de Saguiet-el-Hamra, dans le Sous marokain, pour aller prêcher aux gens de l'Est la foi musulmane, il s'était arrêté d'abord dans le pays de ces Hachem, qu'il n'avait pas tardé à remettre dans une voie passable. Sa présence n'étant plus indispensable chez les gens de la plaine de R'eris, le saint marabouth avait résolu de continuer se tournée religieuse, et il s'était dirigé sans tâtonner vers le pays des Bni-Salah, lesquels passaient alors dans la province du R'arb pour de très médiocres Croyants. Sidi Ikhlef, disons-nous, n'avait donc pas hésité, vu l'urgence, à prendre son bâton de voyage, et à se mettre en route pour

---

(1) Nous en avons fait Mascara. Le mot *mâskeur*, nom de lieu, signifie *camp* ; il vient d'âskeur, corps de troupes.

(2) *Kheloua*, solitude, lieu solitaire où se retiraient autrefois les saints marabouths pour y prier.

accomplir sa pieuse mission.

Dès que les Sâouda eurent appris à quel personnage ils avaient affaire, ce fut, parmi les jeunes gens et les vieillards, à qui lui offrirait l'hospitalité, et mettrait à la disposition du marabouth ce qu'il possédait des biens périssables de ce monde. Il est superflu de faire remarquer que cet acte de générosité, si rare chez les Kabils, cachait une arrière-pensée, et que, s'ils comblaient ainsi leur hôte, ils comptaient bien que ce n'était qu'à titre de prêt. De tous les sermons que leur avaient faits les prédécesseurs de Sidi Ikhlef, ils ne se rappelaient guère que ce précepte fourré quelque part dans le Livre par le Prophète : « Si vous faites à Dieu un prêt généreux, il vous paiera le double. » Seulement, ces ignorants et grossiers montagnards prenaient cette promesse à la lettre, et ils en attendaient l'effet dans ce monde; autrement, ils se fussent montrés moins enthousiastes dans leurs offres au saint homme.

Sidi Ikhlef, qui connaissait la ladrerie kabile, et qui savait la valeur des protestations des Sâouda, s'établit, pour ne déranger personne, dans un gourbi abandonné qui se trouvait à l'entrée du village. Cette habitation n'était pas précisément somptueuse; d'abord, les murs chevauchaient horriblement et avec un mépris intense de l'aplomb ; le Temps en avait percé les fenêtres d'un coup du manche de sa faux ; les pierres, lasses de se supporter, sans doute, cherchaient à se

soustraire à cette obligation tantôt, en saillant en dehors, tantôt en fuyant en dedans; de ce manque d'harmonie et de cette égoïste façon d'esquiver un devoir, naissait un péril imminent pour le téméraire qui eût osé demander asile à ces murs bizarrement équilibrés ; le tout, dévasté et chauve de son dis, donnait de nombreuses vues sur le ciel, et permettait l'entrée du gourbi, avec une remarquable impartialité, au soleil et à la pluie ; la porte, rapiécée comme le bernons d'un deroueuch, avait rompu ses gonds de corde de palmier nain en folâtrant, bien sûr, avec quelque brutal vent du sud, et gisait en travers du seuil du gourbi.

Les Sâouda reconnurent que cet établissement n'était pas suffisamment habitable, même pour un saint, et ils s'occupèrent, dès le lendemain, de le rendre digne de Sidi Ikhlef en réduisant, d'abord, au strict nécessaire le nombre des ouvertures accidentelles ; en remédiant tant bien que mal à la calvitie de la toiture par quelques bottes de dis jetées au hasard sur les poutrelles pourries qui en formaient le squelette ; en remettant la porte sur ses jambes, et en prévenant son vagabondage par des attaches opiniâtres. Quant au redressement des murs, c'était une opération trop délicate pour que les Sâouda osassent la tenter ; ils laissèrent ce soin à Sidi Ikhlef qui, pensèrent-ils, avait le don des miracles.

Il s'agissait ensuite de mettre l'intérieur de l'habitation du saint marabouth en harmonie avec l'exté-

rieur ; les Sâouda, qui, aux yeux des autres fractions des Bni-Salah, passaient pour bien faire les choses, et qui se piquaient de justifier cette opinion, ne voulurent pas lésiner en cette circonstance : ils meublèrent donc le gourbi de Sidi Ikhlef d'une *hacira* (natte de jonc) démaillée, et d'une *boukala* (vase de terre) amputée de son anse.

Bien que Sidi Ikhlef fût fort détaché des choses de ce monde, il ne put cependant réprimer une légère grimace en présence de la mesquinerie de son ameublement. Cette marque de mécontentement n'avait point échappé aux Sâouda ; mais leur sordidité étant de beaucoup supérieure à leur amour-propre, ils étaient bien décidés à ne rien ajouter à l'installation du saint.

Sidi Ikhlef vit dès lors à qui il avait affaire, et le texte de ses sermons et de ses admonestations était tout trouvé.

Le saint homme ne tarda pas à s'apercevoir que la remise des Sâouda dans le sentier de Dieu n'était pas une petite affaire, et que l'intensité de leur endurcissement exigerait plus de temps qu'il ne l'avait supposé d'abord pour les amener à résipiscence. Pour prouver aux Sâouda qu'il avait à cœur de mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait commencée, et que son intention de les convertir était aussi tenace que leur penchant à l'irréligion, Sidi Ikhlef résolut de se fixer sur le territoire de cette fraction des Bni-Salah et de s'y marier. Comme son cœur n'était pour rien absolument dans

cette détermination matrimoniale, et que, d'ailleurs, il n'avait pas de quoi payer le *sdak*[1], il s'en rapporta entièrement aux Sâouda pour le choix de la femme qu'ils jugeraient digne de partager sa couche.

Eh bien ! les Sâouda, qui, dans cette circonstance, pouvaient chercher à se relever un peu dans l'estime du saint homme, perdirent encore, par leur cupidité, cette occasion de se réhabiliter : aucun père ne voulant donner sa fille pour rien, il fallut bien avoir recours à la bonne volonté d'une femme de qualité inférieure et de mœurs manquant de limpidité. Sidi Ikhlef accepta la femme comme il avait accepté le gourbi, c'est-à-dire avec une grimace, et il vit bien que les Sâouda n'avaient fait aucun progrès dans la voie de la générosité.

Le saint marabouth, qui était doué d'un grand fonds de patience, ne désespéra cependant pas complètement du succès de sa pieuse mission, bien qu'il sût de reste que le sort des cent vingt-trois mille six cent quatre-vingt-sept prophètes, et des trois cent treize envoyés qui parurent sur la terre depuis la création jusqu'à Mohammed, eût été invariablement de rester méconnus et inécoutés.

Sidi Ikhlef, nous l'avons dit, avait le don des miracles, et, s'il l'eût voulu, rien ne lui était plus facile, pour arriver au but qu'il se proposait, que de frapper

---

(1) *Sdak*, dot faite à la femme qu'on épouse, ou plutôt donation que l'on fait ou assure aux parents dont on recherche la fille en mariage.

l’imagination de cos grossiers Kabils par quelque prodige : il ne lui aurait pas coûté beaucoup, par exemple, de ressusciter un mort ou deux, — en supposant que les Sâouda aient valu la peine d’être ressuscités, — ou de contrarier la marche de la lune, ou de la fendre en deux avec son doigt, comme l’avait fait déjà le Prophète Mohammed — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! — Mais alors il n’y avait plus aucune espèce de mérite de la part des Sâouda à croire à l’apostolat de Sidi Ikhlef. Ce que ce saint voulait, c’était l’affirmation de sa mission, et de sa qualité d’envoyé de Dieu par le fait seul de sa piété, et de l’accord qu’il avait la prétention de mettre entre ses actions et les préceptes religieux qu’il prêchait. Disons le mot, Sidi Ikhlef voulait être deviné ou cru sur parole.

Le saint marabouth ne tarda pas à reconnaître qu’il s’était bercé d’un fol espoir, et qu’il fallait à ces rustres autre chose que l’exemple et la pratique de presque toutes les vertus, pour arriver à modifier leurs mauvais penchants et leurs croyances erronées.

Dans le principe, les Sâouda avaient mis un certain empressement à faire leur ziara (visite) à Sidi Ikhlef, et à lui apporter leurs maigres offrandes ; ils regardaient alors sa présence dans le pays comme une bénédiction, et ils en attendaient, il faut bien le dire, quelques bons miracles en leur faveur, une récolte d’oliviers ou de glands prodigieusement abondante, par exemple, la guérison de stérilités tenaces, ou le don

d’une postérité nombreuse à des gens qui avaient des raisons majeures pour n’y plus trop compter. Mais lorsqu’ils virent que le saint se bornait à leur prêcher, et cela jusqu’au rabâchage, une morale dont la pratique ne pouvait rien leur rapporter, leurs visites à Sidi Ikhlef devinrent de plus en plus rares, et leurs offrandes se réduisirent petit à petit à des vœux. « Fais engraisser ton chien, il te mangera, » répétaient-ils grossièrement pour s’excuser à leurs propres yeux de leur lésinerie envers le saint marabouth. Persuadé d’ailleurs qu’il avait perdu son pouvoir thaumaturgique, les Sâouda ne voulurent plus le traiter désormais que comme un simple mortel.

Sidi Ikhlef gémissait bien plus de l’impiété des Sâouda que de l’indifférence qu’ils affectaient à son égard ; cependant, intérieurement, il éprouvait un certain dépit de voir que tous les efforts qu’il avait tentés pour faire de ces Kabils des Musulmans à peu près passables étaient restés complètement infructueux. Chez Sidi Ikhlef, l’homme reprenait évidemment, dans cette circonstance, le dessus sur le saint, la matière dominait l’esprit, et la bête saisissait les rênes du gouvernement intime de l’envoyé du Dieu unique. Tout cela prouvait que, même pour un saint, il est extrêmement pénible de prêcher dans le désert.

Néanmoins, Sidi Ikhlef voulut, avant de prendre un parti extrême, attendre encore quelque temps ; il lui en coûtait, disons-le, d’échouer chez les Sâouda quand,

dans le district de Mâskeur, il avait ramené à la foi musulmane des populations réputées impies à un degré bien autrement caractérisé que ne l'étaient ces Sâouda. Mais les heures, les jours et les mois s'enroulèrent les uns sur les autres sans que ses sermons eussent produit, chez ces montagnards, d'autre résultat qu'un agacement général qu'ils ne cherchaient même plus à dissimuler; ils avaient tout à fait mis la parole du saint derrière leurs oreilles. Ainsi, ils affectaient de bâiller tout haut quand Sidi Ikhlef qui, quelquefois, parvenait à mettre la main sur un certain nombre d'auditeurs, entamait quelque pieuse exhortation ; or, on sait combien le bâillement est contagieux ; on s'imagine dès lors facilement le concert discordant que devait produire cette convulsive dislocation de mâchoires, et ce qu'il fallait de patience au saint pour rester calme devant cette désobligeante manifestation.

Sidi Ikhlef vit bien qu'il perdait son temps et qu'il fallait renoncer à la conversion des Sâouda ; aussi, comprenant très bien qu'il leur pesait sur la prunelle, n'hésita-t-il plus à reprendre son bernous de deroueuch et son bâton de voyage. Un soir, il quitta sa femme et ses enfants — il avait des enfants — sans les avoir mis au courant de ses projets, et, pendant fort longtemps, on ne sut ce qu'il était devenu. On pensa qu'il s'était retiré chez les Ouzra, tribu montagnarde qui marchait assez volontiers à côté du sentier de Dieu ; mais on ne savait rien de précis à ce sujet. A ceux qui leur en demandaient des nouvelles, les Sâouda répondaient in-

variablement : « Il est entre l'oreille et les yeux de la terre ! » Ils voulaient dire par là qu'on ne savait ce qu'il était devenu, et qu'ils ne s'en préoccupaient que médiocrement. On assure d'ailleurs qu'ils furent enchantés d'être débarrassés d'un homme qui s'obstinait, malgré ses insuccès dans cette direction, de leur prêcher une morale qu'on ne pouvait certainement pas appeler austère, mais qui, néanmoins, leur était extrêmement désagréable.

On s'habitua peu à peu à l'absence de Sidi Ikhlef ; au bout de quelques mois, il n'en était plus question.

Un jour, les Sâouda donnaient une fête sur l'ouad Er-Rabtha ; ils mangeaient comme des gens à qui cela n'arrive guère d'une manière sérieuse qu'une fois l'an ; leurs estomacs étaient à bout de capacité ; — une noisette les eût fait déborder ; — mais leur envie d'absorber n'était pas éteinte. L'homme est bon quand il a l'estomac garni, et ce détail n'avait pas échappé à un gaillard de haute taille qui semblait guetter, caché dans les aérions qui jalonnent l'ouad, le moment de s'approcher des Sâouda qui festinaient. L'instant était probablement opportun; car, sortant tout-à-coup de sa cachette, cet homme se dirigea droit sur le groupe principal des repus. Quand il en fut près, il s'arrêta et leur jeta ce souhait : « Que Dieu vous rassasie ! » Au lieu de le lui rendre par cet autre souhait : « Que Dieu accorde sa miséricorde aux auteurs de tes jours ! » les Sâouda ne répondirent que par une sorte de grognement ;

ils firent en même temps quelques efforts pour se lever, ce qui prouvait que l'arrivant était un personnage d'une certaine qualité ; mais on sentait que, dans ce moment de digestion, tout dérangement devait leur être pénible. L'étranger le comprit sans doute aussi, car il les engagea avec bonté à rester assis, cc qu'ils n'hésitèrent pas à faire.

Il restait encore du kousksou dans les plats ; chacun y avait fait devant soi une vaste excavation ; mais le milieu était resté à peu près intact; les Sâouda, malgré leur goinfrerie, s'étaient cependant rappelé cette prescription de la civilité musulmane : « Lorsque la nourriture est servie, prenez autour du plat et laissez-en le milieu, car la bénédiction du ciel y descendra. » Ils firent signe à l'étranger de s'asseoir, et l'un des anciens des Sâouda l'invita, non sans regret de ne pouvoir en faire autant, à prendre sa part du festin. Le nouveau venu ne se fit pas prier longtemps : s'armant de l'une des cuillers qui étaient fichées dans le plat, il entama vigoureusement la base de la pyramide qui s'élevait au centre de la *gueçâa*(1). Quelques minutes après, la bénédiction du ciel eût été fort embarrassée pour savoir où descendre dans ce plat dont on voyait déjà le fond.

Les Sâouda mesuraient de l'œil les effets de la désastreuse absorption de l'invité; ils suivaient pleins

---

(1) Vaste plat creusé dans une rondelle d'arbre, de frêne, plus particulièrement.

d’anxiété les mouvements de va-et-vient de sa cuiller, et il fallait qu’il fût réellement un personnage considérable, et qu’ils le connussent particulièrement pour le laisser continuer une manœuvre qui, visiblement, leur était pénible.

L’invité, en effet, n’était pas le premier venu, et les Sâouda avaient eu plusieurs fois l’occasion de juger de son pouvoir surnaturel : leur hôte n’était rien moins que le marabouth Ben-Rkhiça, de la tribu des Soumata. Nous devons dire, dans l’intérêt de la vérité, que la qualité de marabouth lui était contestée par quelques hommes pieux, qui prétendaient que sa puissance tenait bien plus de la goétie que de la théurgie, c’est-à-dire qu’elle venait bien plutôt du diable que de Dieu. D’abord, il était originaire du R’arb, le pays de la magie, et il avait parcouru l’Égypte, dont il avait visité les plus célèbres écoles. On avait remarqué, de plus, que sa puissance ne s’exerçait jamais en vue du triomphe de la cause de Dieu ou de son Prophète. Mais, comme sa morale n’était pas gênante, les Soumata — qui ne passaient que pour de médiocres Croyants — l’avaient accepté à l’exclusion d’autres marabouths plus authentiques peut-être, mais aussi bien plus désagréables et plus incommodes. Il faut dire aussi que Ben-Rkhiça était très redouté, et qu’il n’était pas toujours prudent de s’exposer aux effets de son pouvoir, qu’il lui vînt de Dieu ou de Satan le Lapidé.

La démarche de Ben-Rkhica vers les Sâouda n’était pas absolument désintéressée ; il avait appris

la disparition de Sidi Ikhlef ; il savait qu'on était sans nouvelles de ce saint marabouth, et que personne, chez les Sâouda, n'en était mort de chagrin ; le moment était donc opportun, selon lui, pour chercher à s'établir dans leur riche pays, et à y vivre à leurs dépens. La crainte que son pouvoir surnaturel inspirait à ces *djebalya* (montagnards) devait considérablement faciliter la solution de cette affaire, surtout que Sidi Ikhlef n'était pas là pour contrarier ses projets. L'important, pour le marabouth des Soumata, c'était de prendre pied chez les Sâouda : son habileté et le temps devaient faire le reste.

Nous ne savons si c'est à l'avidité, ou au désir de faire honneur à ses hôtes, qu'il convient d'attribuer l'énergie avec laquelle Ben-Rkhiça absorbait le kousksou des Sâouda; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il leur parut plus affamé que la chienne de l'avaricieuse Haoumal, qui, de faim, se rongeait la queue. Mais une chose adoucissait leurs regrets, c'est la persuasion dans laquelle ils étaient que, par l'effet de sa puissance, Ben-Rkhiça était capable de les indemniser au centuple de ce qu'il leur avait mangé. On citait de lui plusieurs miracles qui ne laissaient aucun doute sur ce fait : ainsi, maintes et maintes fois, il avait, affirmait-on, changé des pierres en pain, du sable en kousksou, des rochers en moutons, des cônes de pins en figues, du cuivre en or, des glands amers en glands doux. Il faut ajouter que ces transmutations pouvaient

s’opérer dans le sens opposé quand Ben-Rkhiça avait à se venger de quelque injure, ou de quelque oubli à son égard des lois de l’hospitalité. Bien que marabouth, il était, disons-le, irascible au dernier des points. Du reste, les Sâouda savaient parfaitement tout cela, et leur avarice s’en était sensiblement détendue.

Ce détail n’avait pas échappé au marabouth Ben-Rkhiça, qui connaissait les Kabils sur le bout du doigt ; aussi, crut-il le moment opportun pour lancer sa demande. Après avoir bu une forte gorgée d’eau à la tasse commune, et reçu par le mot : « *Sahha !* »[1] les souhaits de santé de ses hôtes; après avoir témoigné par une retentissante *teugriâa*[2] de la satisfaction de son estomac, et en avoir remercié Dieu par un « *el-hamdou-lillah !* »[3] d’actions de grâces, auquel les Sâouda répondirent par un « *Allah iâthik sahha !* »[4], Ben-Rkhiça prit la parole en ces termes : « O Sâouda, ce n’est pas à vous qu’il est besoin de rappeler que le Prophète — sur lui la bénédiction et le salut ! — a dit : « Tout

---

(1) *Sahha*, santé. On sous-entend : *Dieu te donne.*

(2) Émission sonore, par la bouche, de gaz provenant de l’estomac. Chez les Espagnols et chez les Arabes, ce bruit n’est point une grossièreté ; c’est, au contraire, le remerciement de l’invité à Dieu et à son hôte de lui avoir donné assez de bien pour en remplir son ventre.

(3) *La louange à Dieu !* formule analogue à la prière appelée les Crâces, que nous faisons après les repas.

(4) *Que Dieu le donne la santé !*

Musulman qui habillera un Musulman dépourvu de vêtements sera vêtu par Dieu dans l'autre monde des habits verts du Paradis, » et qu'il a ajouté : « Dieu — qu'il soit exalté ! — nourrira des aliments réservés aux élus le Musulman qui aura apaisé la faim d'un Musulman. » Il est évident que vous n'ignorez pas davantage que le Prophète a dit encore : « A celui qui sera généreux, Dieu donnera vingt grâces, » et qu'il a répété souvent : « Soyez généreux envers votre hôte ; car il revient chez vous avec son bien : en entrant, il vous apporte une bénédiction; en sortant, il emporte vos péchés. »

Bien qu'ils reconnussent qu'il était superflu de leur remémorer tout cela, les Sâouda n'en firent pas moins la grimace ; ils sentaient vaguement, par l'exorde de Ben-Rkhiça, qu'ils étaient menacés d'une demande dont l'importance devait naturellement être proportionnée aux formes flatteuses par lesquelles il formulait sa requête.

Ben-Rkhiça, qui avait vu la grimace, comprit que les compliments seraient insuffisants, et qu'il fallait s'adresser directement à la vanité de ces pingres. « Tout le monde sait dans l'*outhen* d'Alger et dans le Tithri, ô Sâouda, que vous n'êtes point de ceux dont on dit : « Ce sont des avares sordides capables de téter les femelles de leurs troupeaux, et de tirer les restes des mets d'entre leurs dents ! » On n'a jamais dit d'aucun de vous, ô hommes généreux : « Son rocher a fini par laisser tomber quelques gouttes. » Vous n'êtes

point de ceux, en un mot, qui feraient frire leur poisson au feu d'un incendie. »

— « Chez lui est la vérité ! » se dirent les Sâouda en se regardant d'un air qui signifiait : « Tout ce qu'il dit là est pourtant l'exacte vérité ! »

Ben-Rkhica vit bien qu'il avait touché la corde sensible des Sâouda en les louant d'une vertu qui leur était totalement étrangère ; aussi, renchérit-il encore sur son thème en leur disant : « Il ne faut pas pourtant, ô Sâouda, que votre générosité aille jusqu'à la prodigalité, et vous n'êtes pas loin de toucher à cet excès. Rappelez-vous donc que si Dieu a dit : « Ne te lie pas la main au cou, » il a ajouté : « Et ne l'ouvre pas non plus entièrement, de peur que tu ne deviennes pauvre. »

Il est clair que Ben-Rkhiça connaissait le proverbe suivant : « Baise le chien sur la bouche jusqu'à ce que tu en aies obtenu ce que tu veux. »

Il n'en fallait pas tant pour convaincre les Sâouda qu'ils étaient la prodigalité même; du reste, ils s'en doutaient déjà un peu. « Par la vérité de Dieu ! s'écria un vieux Sâoudi à chachia vernissée de crasse et à bernous effiloché, Ben-Rkhiça a raison ; notre prodigalité est notoire dans toutes les tribus de l'*outhen* et au delà, et ce n'est vraiment pas sans cause que nos sordides voisins, les Mouzaïa, nous jettent continuellement ce reproche à la tête. Néanmoins, il vaut mieux être taxé de prodigalité que d'avarice; on se rapproche bien plus de Dieu, — qu'il soit exalté !

— dont le plus bel attribut est, sans contredit, la générosité. »

— « Par ma nuque ! ô Bel-Kacem, tu parles comme le Livre, reprit Ben-Rkhiça, qui connaissait l'influence du Sâoudi sur les gens de sa fraction, et ce n'est pas sans raison que tu es estimé dans toute la tribu des Bni-Salah pour ta haute sagesse, tes vertus et la sûreté de tes jugements. »

Bel-Kacem savoura à petites gorgées ce compliment de Ben-Rkhiça : il était dès lors tout entier au marabouth des Soumata.

— « Aussi, continua Ben-Rkhiça, mon plus vif désir est-il de vivre au milieu de vous, ô Sâouda ! et cela parce que vous êtes des gens de bien, des gens craignant suffisamment le Dieu unique, et marchant à peu de chose près dans son sentier. »

— « Tout notre pays est à toi, ô Ben-Rkhiça, et nous sommes tes serviteurs, s'écria Bel-Kacem emporté par l'enthousiasme ; nous n'avons que toi et Dieu, et ta présence parmi nous c'est la bénédiction de Dieu ! »

— « Par Dieu ! ô Bel-Kacem, tu as dit la vérité ! » s'écrièrent les Sâouda.

— « Surveillez vos cœurs, ô Sâouda ! Vous le voyez, reprit habilement Ben-Rkhiça, vous retombez encore dans la faute qu'on vous reproche avec tant d'âcreté, la prodigalité. Vous êtes des incorrigibles, et je vois que j'aurai fort à faire pour vous ramener dans les bornes d'une raisonnable générosité. Ce que je vous demande, continua humblement Ben-Rkhiça,

c’est un coin de terre pour y jeter quelques poignées d’orge, de quoi suffire à ma nourriture. Je ne suis pas, ô mes enfants, de ces marabouths qui, bien que voués à la vie ascétique, n’en recherchent pas moins ici-bas, sur cette mère de la puanteur, la terre, toutes les jouissances qui nous sont promises dans l’autre vie. Peu pour moi, ô Sâouda, et beaucoup pour vous ! Consentez-vous à me compter parmi les vôtres ? »

La position était conquise. « *Le peu pour moi et beaucoup pour vous* » de Ben-Rkhiça avait produit un effet prodigieux sur les Sâouda ; la cupidité allumait des éclairs dans leurs yeux verts, et ils ne se sentaient plus d’aise d’avoir mis, cette fois, la main sur un marabouth qui leur promettait plus de biens que de sermons. Ils furent pris d’un accès de générosité, et Bel-Kacem, l’orateur de la fraction, s’empressa de répondre avec des larmes dans la voix et dans les yeux : « O monseigneur ! je te l’ai déjà dit au nom de tous, nous sommes tes serviteurs, et tout notre pays est dans tes mains. Nos jardins, nos forêts de chênes-lièges, nos sources, nos rivières sont à toi, » ajouta le Sâoudi, convaincu, du reste, que Ben-Rkhiça ne le prendrait pas au mot.

Bien que les Sâouda partageassent cette même opinion, ils commençaient à trouver cependant que Bel-Kacem allait un pou trop loin, et que, du moment que Ben-Rkhiça ne demandait qu’un lopin de terre pour y semer quelques jointées d’orge, il était fort inutile de lui offrir toutes les richesses du pays ; ils

étaient d'avis qu'il ne faut jamais jouer avec l'hyperbole, surtout lorsqu'il s'agit de gens dont on n'est pas parfaitement sûr.

Bel-Kacem avait bien remarqué la grimace désapprobatrice des Sâouda ; mais il était orateur, avons-nous dit, et l'occasion de parler devant la foule était trop belle pour la laisser échapper. Entraîné malgré lui sur les pentes glissantes de l'exagération, il continua : « Oui, monseigneur, je te le répète au nom des Sâouda, tout notre pays est à toi, et, pour te prouver notre ardent désir de te retenir au milieu de nous, nous voulons, et dès demain, te bâtir, sur le point que tu choisiras, une maison digne de toi et de ta situation auprès du Dieu unique. Accepte, ô monseigneur ! l'offre de tes serviteurs, ou, par Sidi Abd-el-Kader ! — que Dieu soit satisfait de lui ! — nous en mourrons de désespoir. »

Ben-Rkhiça qui, sans doute, ne voulait pas la mort des Sâouda, se laissa faire violence, et accepta une offre qui lui était faite d'une façon si pressante ; il savait, du reste, qu'il ne fallait pas laisser passer la nuit sur l'accès de générosité de ces Kabils : « Puisque vous le voulez absolument , ô Sâouda, répondit le marabouth, j'accepte, non pas votre pays tout entier, mais un petit coin de terre sur le point même où vous me l'offrez si généreusement, et, bien que je fusse venu dans votre pays pour y vivre dans la solitude, — car Notre Seigneur Mohammed a dit : « La vie retirée est déjà un acte de piété ; » — je consens pourtant à ce que vous

me bâtissiez, non pas une maison, mais un simple gourbi où je puisse m'abriter contre la rigueur de vos hivers. Donc, point de folies, point de prodigalités, ô mes enfants ! un simple gourbi et rien de plus. »

Pendant que se passait cette scène, les autres groupes des Sâouda s'étaient rapprochés du groupe principal au milieu duquel s'était placé Ben-Rkhiça, de sorte que toute la fraction était au courant de la question, et pouvait prendre part à la discussion à laquelle allait nécessairement donner lieu la proposition qu'avait émise Bel-Kacem au sujet de la donation à faire en faveur du marabouth des Soumata ; car, à cette époque, c'est-à-dire il y a trois siècles et demi, les *kanoun* (chartes, règles) des Kabils et leur état politique étaient déjà, si l'on en croit quelques écrivains français, bien supérieurs aux constitutions tant vantées qui, beaucoup plus tard, réglèrent en Angleterre, en Amérique et en France les droits et les devoirs des citoyens. D'après les mêmes écrivains, il serait extrêmement difficile de voir fonctionner le suffrage universel avec plus de grâce et d'aisance que dans les Kabilies, abstraction faite, bien entendu, des coups de bâton qui pleuvent sur les minorités ; mais il n'y a pas grand mal à cela ; car toujours les minorités sont factieuses. En effet, si toute puissance, toute force vient de Dieu, toute impuissance, toute faiblesse doit naturellement venir du côté opposé, du diable apparemment.

Le marabouth, qui sentait que la discussion allait

commencer, se retira discrètement pour ne pas avoir l'air d'influencer l'assemblée. Bel-Kacem formula sa proposition : il s'agissait d'abord de spécifier l'étendue du terrain à donner en toute propriété à Ben-Rkhiça. On fut bientôt d'accord sur ce point en promettant une compensation au propriétaire dudit terrain. L'assemblée, bien que chaude encore de générosité, ne fut pas aussi coulante sur la question de la maison qu'on devait bâtir pour le marabouth : les uns — les vieux — voulaient qu'on se contentât, — puisque le saint homme s'en contentait lui-même, — d'un simple gourbi de branchages; les autres — les jeunes — prétendaient qu'un saint n'est jamais trop bien logé, et ils penchaient pour une maison en pisé. Le parti des généreux allait succomber quand Bel-Kacem rappela aux anciens ces paroles du Prophète : « La générosité est un arbre planté dans le ciel par Dieu, le Maître des Mondes ; ses branches atteignent la terre, et celui qui traite bien ses hôtes, qui se réjouit d'eux et leur montre un bon visage montera par elles au paradis. L'avarice, au contraire, est un arbre planté dans l'enfer par le démon, et dont les branches sont étendues sur la terre : qui veut y cueillir des fruits est enlacé par elles et attiré dans le feu. »

Cette citation donna beaucoup à réfléchir aux anciens. Bel-Kacem profita habilement de l'ébranlement qu'il avait produit dans l'esprit des vieillards pour les rallier, par un autre extrait du Livre, au parti de la maison en pisé !

Pendant qu’on y était, on décida que cette habitation serait élevée sur le terrain dont on avait fait donation à Ben-Rkhiça, et que les maçons — tout le monde l’est un peu dans les Kabilies — se mettraient à l’œuvre dès le lendemain.

Cette décision, qui fut immédiatement communiquée à Ben-Rkhiça, remplit son cœur de la joie la plus vive; il était, de plus, fort satisfait de sa manœuvre.

Il y avait à peine trois ou quatre jours que les maçons étaient à la besogne, quand on apprit tout-à-coup le retour de Sidi Ikhlef dans le pays. Cette nouvelle déconcerta un peu les Sâouda ; ils sentaient parfaitement que leur conduite et leur indifférence à l’endroit du saint homme n’étaient pas faciles à excuser ; puis leur avarice avait déjà repris le dessus, et ils en étaient à regretter leur prodigalité envers Ben-Rkhiça, surtout quand ils la comparaient à la sordidité avec laquelle ils avaient traité Sidi Ikhlef. Ils ne voulaient pas trop se l’avouer ; mais leur esprit était tourmenté, et l’on aurait dit que le remords allait s’emparer de leurs âmes.

Malgré le pouvoir surnaturel qu’on lui attribuait, Ben-Rkhiça ne paraissait pas plus enchanté que les Sâouda du retour inattendu de Sidi Ikhlef ; ce saint homme n’avait point, il est vrai, fait de miracles chez les Sâouda ; mais on savait pourtant, par des gens qui avaient voyagé dans le R’arb, qu’il avait joui de ce précieux don. Dieu le lui avait-il ôté, ou bien le saint avait-il cru inutile de contrarier les lois de la nature

pour obtenir le mince résultat de convertir une poignée de Sâouda ? On ne savait rien de positif là-dessus. Quoi qu'il en soit, Ben-Rkhiça sentait bien que, par l'essence de sa puissance, Sidi Ikhlef devait être plus fort que lui; c'était, dans tous les cas, un concurrent gênant et même redoutable pour le marabouth des Soumata, en ce sens surtout qu'il pouvait compromettre l'œuvre qu'il avait si habilement entamée, et faire avorter des projets qui ne demandaient plus qu'il mûrir. Bref, Ben-Rhhiça n'était pas tranquille.

Sidi Ikhlef avait reparu, avons-nous dit, chez les Sâouda ; mais ses yeux, comme ceux du prophète Jacob, étaient devenus bleus à force de pleurer : le saint marabouth était aveugle. A quelle cause fallait-il attribuer l'infirmité dont avait été frappé Sidi Ikhlef ? Était-ce à l'indifférence en matière de religion des Kabils chez lesquels il avait porté la parole divine ? Était-ce à la noire ingratitude des Sâouda envers lui ? Sans vouloir pourtant l'affirmer, nous dirons qu'il devait y avoir un peu de tout cela dans le fleuve de larmes qu'avait versées le saint homme.

Sans doute pour faire honte aux Sâouda et les jeter sous la griffe du remords, Sidi Ikhlef affectait, depuis son retour, de ne se vêtir que d'un bernous ravaudé en mosaïque, et dont les pièces, bizarrement disposées, étaient toutes placardées à côté de la blessure qu'elles avaient la mission de cicatriser. Le saint portait bien sous cette loque une espèce de gandoura de nuance fauve ; mais le derrière de cet effet, considéré, sans

doute, comme une superfluité, avait servi à réparer, bien que très imparfaitement pourtant, le devant fort compromis de l'indispensable vêtement ; mais, nous l'avons dit, Sidi Ikhlef était un saint, et, même dans ce monde, les élus musulmans sont considérés comme dépourvus de sexe.

Depuis son retour, Sidi Ikhlef avait à peine ouvert la, bouche pour parler; c'était au point que, même sa femme et ses enfants, ne savaient absolument rien ni du lieu où il avait passé le temps de son absence, ni des causes qui avaient amené sa cécité. A chacune des questions que lui faisait sa femme, — la femme est curieuse, — il répondait invariablement : « *Reubbi* ! »[1] Cette explication paraissait, sans doute, insuffisante à la femme de Sidi Ikhlef ; car, à chaque instant, elle répétait sa question, et toujours avec le même succès. Le nègre qu'avait ramené le saint, et qui lui servait de guide, était aussi impénétrable que son maître. Ce qu'il y a de certain, c'est que le pieux marabouth avait dû énormément prier ; car on remarquait à ses genoux des callosités qui attestaient, comme celles qui se voyaient aux rotules de Hoceïn-ben-Ali *dou ettefnat*[2], l'excès continu des génuflexions.

Pendant les premiers jours de son retour, les

---

(1) *Mon Dieu !* Formule employée habituellement par les Arabes quand ils ne veulent ou ne peuvent répondre catégoriquement.

(2) Celui qui a des callosités (aux genoux).

Sâouda avaient évité de passer devant le gourbi du saint ; bien qu'il fût aveugle, il leur semblait pourtant que Sidi Ikhlef pouvait les voir, et ils faisaient un détour pour l'éviter ; cependant peu à peu ils s'enhardirent et s'approchèrent de sa demeure. Néanmoins, ils n'étaient que médiocrement rassurés quand les grands yeux blanc-laiteux du marabouth étaient rencontrés par les leurs. Plusieurs Sâouda, des plus compromis dans l'affaire de Ben-Rkhica, avaient été pris de frayeur en passant devant le saint, et s'étaient enfuis comme s'ils avaient eu Iblis (le diable) à leurs trousses : ils prétendaient avoir parfaitement vu les yeux du saint, toujours fixés sur le soleil, s'allumer soudainement et lancer des traits enflammés dans leur direction. Voyez un peu ce que c'est qu'une conscience qui n'est pas tranquille !

Depuis sou retour, Sidi Ikhlef passait son temps assis sur une pierre près de son gourbi ; son nègre — on prétendit plus tard que c'était l'ange Djebril lui-même — s'était donné la pénible mission de débarrasser le saint, temporairement, bien entendu, de ces insectes aptères et parasites qui vivent sur la surface cutanée du chef-d'œuvre du Créateur, l'homme. La besogne de Salem — c'était le nom du nègre — n'était pas précisément une sinécure ; il mettait d'ailleurs dans ses recherches une conscience dont le saint pourtant ne paraissait pas toujours lui tenir assez compte ; mais Salem n'en continuait pas moins, avec une abnégation admirable, la

poursuite de ces buveurs de sang. Du reste, le procédé d'extraction qu'employait le nègre lui assurait le même travail pour le lendemain : il savait que Dieu a dit : « Tu ne tueras pas, » et, conformément à ce commandement, il se contentait d'expulser l'attachant parasite du point où il opérait. Comme Sidi Ikhlef occupait tous les jours la même place, l'incorrigible insecte ne tardait pas à regagner la position d'où il avait été si brutalement arraché.

Le gourbi de Sidi Ikhlef n'était guère qu'à quelques centaines de pas de la maison qu'on construisait pour Ben-Rkhiça, et les maçons étaient obligés, à moins de faire un grand détour, de passer devant la demeure du saint pour se rendre à leur travail. Ces allées et ces venues, ces bruits insolites éveillèrent l'attention de Sidi Ikhlef qui, un jour, finit par demander à Salem ce que cela signifiait. Le nègre lui répondit que les Sâouda construisaient une maison superbe sur les bords de l'ouad Er-Rabtha, « maison qui, évidemment, ajouta Salem, doit servir de demeure à un grand de la terre ; car il n'en est ni de mieux bâtie, ni de plus spacieuse dans toute la montagne des Bni-Salah. »

Cette réponse donna à réfléchir à Sidi Ikhlef ; il est inutile de cacher qu'il entra dans la pensée du saint que les Sâouda, revenant à des sentiments meilleurs, voulaient lui faire une surprise, et que le splendide édifice qu'ils construisaient lui était destiné. Il voulut en avoir le cœur net : décidé dès lors à rompre le silence,

il se promit d'interroger les Sâouda quand, le lendemain, ils se rendraient sur leurs chantiers.

Sidi Ikhlef était, en effet, assis sur sa pierre quand passèrent les Sâouda chargés de poutrelles devant servirà la toiture de la maison : « O Sâouda, leur cria le saint marabout, où allez-vous donc ainsi tous les jours de si bonne heure°? Nous ne sommes pas à l'époque où les travaux agricoles appellent, avant le jour, le fellah dans son champ. »

Stupéfaits de cette interpellation du saint, qu'ils croyaient aussi muet qu'il était aveugle, les Sâouda auraient bien voulu laisser sans réponse l'interrogation de Sidi Ikhlef, et cela d'autant mieux qu'ils n'avaient rien de particulièrement agréable à lui répondre ; mais la question était trop nettement posée, et il n'était possible de s'y dérober que par la fuite ou par une irrévérence. Il faut l'avouer, malgré leurs mauvais procédés envers le saint marabout, les Sâouda lui avaient cependant conservé une certaine vénération, un certain respect dont ils ne se rendaient pas parfaitement compte, mais qui, néanmoins, les rivait malgré eux à son influence. Leur première pensée — c'est bien naturel — fut de se tirer de là par un mensonge : « il est aveugle, se dirent-ils ; si nous le trompions ? » Mais il était une chose qui les gênait fort : Sidi Ikhlef, qui, autrefois, avait joui du don des miracles, pouvait parfaitement, bien qu'il n'en fit pas usage, le posséder encore aujourd'hui ; or, il paraissait assez difficile d'en conter à un saint qui, à défaut des yeux du

corps, devait indubitablement voir très clair avec les yeux de l'esprit. Le plus sage était donc véritablement de renoncer au mensonge, et c'est ce que firent les Sâouda.

— « Tu nous demandes où nous allons, ô monseigneur ? répondirent-ils en balbutiant ; mais nous allons achever la maison que nous bâtissons pour Sidi Ben-Rkhiça. »

Les illusions de Sidi Ikhlef tombèrent immédiatement comme la grêle ; le saint se contint cependant ; mais il souffrit considérablement de se voir préférer Ben-Rkhiça, Ben-Rkhiça qu'il savait une puissance d'en-bas, une puissance ténébreuse. Il en conclut que les Sâouda ne valaient pas mieux qu'autrefois.

S'efforçant cependant de jeter la glace de la raison sur sa colère qui montait, Sidi Ikhlef reprit : « Par Dieu ! ô Sâouda, c'est là une action d'autant plus méritoire que la générosité n'est pas précisément votre qualité dominante. » Sidi Ikhlef avait évidemment tort, dans cette circonstance, de montrer du dépit. Nous savons bien qu'il en coûte toujours de voir ses illusions détruites ; mais, alors, ce n'est pas la peine d'être un saint, si l'on ne sait pas plus qu'un simple mortel mettre un frein à ses petites passions.

Le sarcasme jeté par Sidi Ikhlef à la face des Sâouda avait porté en plein ; on pense combien il dut, en effet, leur être pénible, à ceux qui se croyaient la générosité même, de descendre des hauteurs où les avait juchés Ben-Rkhiça. Ils ne surent que dire.

Sidi Ikhlef jouissait évidemment de leur confusion ; bien qu'il fût aveugle, il avait compris, à leur silence, qu'ils devaient être très embarrassés. Le saint homme profita impitoyablement de cette situation et continua son persiflage. « Ah! cette construction qu'on dit si somptueuse est pour Ben-Rkhiça ? Mais savez-vous, ô Sâouda, que, pendant mon absence, vous avez considérablement progressé dans la voie du bien. Par Sidi Abd-el-Kader ! je ne vous reconnais plus, et il faut que Ben-Rkhiça soit doué d'une éloquence singulièrement persuasive pour avoir pu vous amener à lui édifier une maison digne d'un sultan, quand, pour moi, vous n'aviez qu'un gourbi ruiné et tout à fait inhabitable. Par la vérité de Dieu ! je vous en félicite, » ajouta ironiquement le saint.

Ce reproche cloua les Sàouda au sol.

— « Il faut que ce... Ben-Rkhiça vous ait promis bien des félicités en ce monde, continua le saint sur le même ton, pour être parvenu à vous faire ouvrir vos mains cadenassées comme le coffre d'un Juif ? »

Décidément, le saint allait trop loin.

— « Qu'espérez-vous donc, ô impies fils d'impies, de ce si puissant Ben-Rkhiça que vous comblez de tant de biens ?... Parlez donc, répondez-don, ô Sâouda, si vos langues ne sont point clouées à vos palais. »

Ils ne savaient trop que répondre. L'un d'eux se risqua pourtant à lui dire tout en balbutiant : « Cinq fois par jour, Ben-Rkhiça supplie le Dieu unique, celui dont tu nous a tant parlé... »

— « Et si inutilement, » murmura tristement le saint.

— « Pour qu'il nous emplisse de biens comme des abeilles se roulant dans le calice des fleurs. »

— « Je ne doute pas, reprit avec ironie Sidi Ikhlef que la prière de Ben-Rkhiça ne soit entendue du Très-Haut — qu'il soit glorifié ! — et que vous ne vous emplissiez de ces biens que vous aimez par-dessus tout ; mais, par celui qui a mêlé les âmes aux corps ! s'écria le saint marabouth d'une voix tonnante et irritée, je vous le jure, ô Sâouda, vous ne tarderez pas à être vidés comme une outre bue par le soleil ! »

Après avoir dit ces paroles, qui atterrèrent les Sâouda au point qu'ils en laissèrent tomber les poutrelles qu'ils portaient sur leurs épaules, Sidi Ikhlef chercha le bras de son nègre Salem, et rentra dans son gourbi.

Il était évident que la patience du saint était à bout, et qu'il allait enfin attester sa mission par des faits propres à frapper l'esprit de ces grossiers montagnards ; il allait leur montrer de quel côté était la vérité, de quel côté était l'erreur ; il se proposait de leur prouver qu'il n'était pas si facile que voulait bien le dire Ben-Rkhiça de gagner sa place dans le séjour des élus, et que la porte n'en était qu'entrebâillée pour les heureux de ce monde ; il voulait leur démontrer que le *firdous* (paradis) dont il leur avait tant parlé n'était et ne pouvait être qu'une compensation : pauvres et malheureux en ce monde, il est à vous ; fortunés et heureux dans cette vie, beaucoup de chances de

trébucher en passant le Sirath, ce pont jeté sur les abîmes de l'enfer. Enfin, puisqu'il faillait aux Sâouda un peu plus que l'exemple d'une grande quantité de vertus pour les amener à marcher dans le sentier de Dieu, Sidi Ikhlef se décidait donc à l'aire usage du précieux don des miracles qu'il possédait, parti extrême auquel il s'était promis de ne recourir que dans le cas où les moyens de persuasion eussent été insuffisants. Comme, aujourd'hui, il lui était parfaitement démontré qu'il n'y avait rien à faire pour sauver cette fraction impie des Bni-Salah, le saint reconnut qu'elle était maudite de Dieu, et qu'il ne lui restait plus qu'il frapper.

Pour que la leçon fût complète et la punition exemplaire, Sidi Ikhlef résolut de convoquer la tribu tout entière sur le lieu où il se proposait d'opérer : il assigna aux fractions, comme point de réunion pour le lendemain, les hauteurs qui enveloppaient la maison de Ben-Rhkiça. L'heure était celle de la prière du *mor'reb*(1). Le saint avait en même temps envoyé son nègre Salem sommer le marabouth des Soumata de se trouver au rendez-vous qu'il venait de fixer.

Sidi Ikhlef tenait donc sa vengeance, ou plutôt la vengeance de Dieu, puisqu'il était son envoyé.

Le lendemain, dès l'heure de la prière du *fedjeur*(2), Sidi Ikhlef, qui avait passé la nuit en prières, éveilla son nègre Salem, qui était couché à ses pieds

(1) L'heure du coucher du soleil.

(2) La pointe du jour.

sur une mauvaise natte, et lui donna la mission suivante : « Écoute bien, ô Salem, ce que je vais te dire, et suis de point en point mes instructions : Avant que le Tout-Puissant — qu'il soit exalté ! — n'eût mis un lambeau de la nuit sur mes yeux, je me suis reposé bien souvent au pied d'un énorme chêne-liège[1] qui me prêtait son ombre et m'abritait contre la chaleur du jour. Cet arbre, que tu reconnaîtras facilement à ses dimensions extraordinaires, se dresse sur le chemin de Boudraren, à la tête de la Châbet-el-Mkhachef. Après avoir prié, tu enlèveras avec le plus grand soin, de crainte de la briser, l'écorce qui enveloppe son tronc, et tu me l'apporteras. Aux gens qui, sur ta route, te demanderaient l'usage que tu veux faire de cette écorce de liège, tu te bornerais à répondre : « Dieu là-dessus en sait plus que moi, » et ils n'insisteraient pas.

Salem, qui avait facilement trouvé le chêne-liège qui lui avait été désigné, exécuta ponctuellement les ordres de son maître. L'écorce en était, en effet, de dimensions peu communes ; elle eût pu facilement renfermer, et sans qu'il s'y trouvât trop gêné, le géant Djalouth (Goliath) que tua le roi-psalmiste Daoud (David). Le nègre avait apporté tant de soin à en déshabiller l'arbre, que cette écorce ne portait pas trace

(1) Ce chêne-liège, dont les Sâouda ont fait un mekam, est encore aujourd'hui l'objet des pieuses visites des gens de cette fraction.

de la moindre déchirure ; il est vrai que Salem n'avait point oublié de prier avant de commencer l'opération de la décortication. Tout est facile quand on a Dieu pour auxiliaire.

Sidi Ikhlef voulut s'assurer par lui-même — les aveugles sont défiants — que ses instructions avaient été bien remplies, et que l'écorce était bien telle qu'il la désirait : à cet effet, il la parcourut des mains dans toutes ses parties ; un sourire de satisfaction vint un instant allumer ses prunelles éteintes. Après une courte prière qu'on devinait au mouvement de ses lèvres, le saint mouilla son doigt de salive et le passa sur les lèvres de la section qu'il avait fallu pratiquer dans le sens de la longueur de l'écorce pour la séparer de l'arbre; puis ayant, par une pression, rapproché les deux bords de la coupure longitudinale, ils adhérèrent l'un à l'autre comme s'ils n'eussent jamais été séparés.

Salem n'en pouvait croire ses yeux, et quand le saint lui eut remis le cylindre entre les mains, il le retourna dans tous les sens pour tâcher, évidemment, de découvrir le procédé qu'avait employé Sidi Ikhlef pour réunir les deux parties de l'écorce, et en faire un tube aussi parfait. Salem, qui n'avait pas la moindre aptitude pour résoudre les problèmes, préféra ne pas chercher plus longtemps ; il trouvait qu'il était, en effet, bien plus commode d'avoir la foi, et de ranger tout simplement ce fait si extraordinaire dans la catégorie des miracles.

Quelques instants avant l'heure de la prière du

mor'reb, Sidi Ikhlef sortait de son gourbi pour se rendre au lieu qu'il avait assigné comme point de réunion il la tribu des Beni-Salah ; Salem le précédait et le guidait à l'aide d'un bâton que le saint et lui tenaient chacun par un bout; le nègre portait en même temps le tube de liège sur son épaule gauche.

La tribu tout entière avait répondu à l'appel de Sidi Ikhlef; elle avait compris qu'il allait se passer de merveilleuses et étranges choses, et que la lutte — lutte de puissance — ne pouvait manquer de s'engager entre les deux marabouths. Que ce soit l'effet de la crainte ou celui de la curiosité, il n'en est pas moins vrai que personne n'avait voulu manquer au rendez-vous. Toutes les hauteurs qui enserrent l'ouad Er-Rabtha étaient couvertes de foules étagées que leurs bernons terreux faisaient se confondre avec les rochers. Les spectateurs s'étaient généralement tenus à une certaine distance de la maison de Ben-Rkhiça, à l'exception de quelques groupes qui discutaient bruyamment.

Quand parut le saint, marchant lentement et tenant, selon l'habitude des aveugles, la tête haute et dirigée vers la lumière, les Bni-Salah furent tout cou vers lui[1], et un long susurrement, pareil à la stridulation que ferait entendre une nuée de sauterelles, surgit de la foule et la parcourut ; par contre, les groupes qui

(1) Idiotisme arabe signifiant *qu'ils allongèrent le cou pour le voir.*

discutaient se turent et se tournèrent du côté par où venait le saint marabouth.

Le tube que portait Salem sur son épaule ne laissait pas que de piquer la curiosité des Bni-Salah : « De quelle manière, pensaient-ils, une écorce de chêne-liège peut-elle servir à la démonstration de la puissance de Dieu ? » Les ignorants ! ils ne savaient même pas que tout dans la nature peut faire la preuve du pouvoir divin.

A l'arrivée de Sidi Ikhlef auprès de la maison de Ben-Rkhiça, les groupes, au milieu desquels on remarquait à sa haute taille le marabouth des Soumata, se reculèrent de quelques pas.

Bien que Ben-Rkhiça ne désespérât pas absolument, à l'aide de quelques pratiques de magie qui lui avaient été enseignées dans les écoles d'Égypte et de l'Inde, de se tirer assez convenablement de la scabreuse situation dans laquelle le mettait la provocation de Sidi Ikhlef, il n'était pas cependant complètement rassuré sur les suites de la lutte qu'allait indubitablement lui proposer le saint marabouth. Il est vrai qu'on citait des cas où, dans ses querelles avec Dieu, Satan ne s'en était pas trop mal tiré. Ben-Rkhiça se rappelait particulièrement l'histoire des démêlés du Ferâoun (Pharaon) d'Égypte avec le prophète Mouça (Moïse) : « O Moïse ![1] lui dit le Pharaon, es-tu venu pour nous chasser de notre pays par tes enchantements ?

Nous t'en ferons voir de pareils. Donne-nous un

---

(1) *Le Koran*, chapitre XX, versets59 et suivants.

rendez-vous, nous n'y manquerons pas ; toi non plus, tu n'y manqueras pas. Que tout soit égal. »

Moïse répondit : « Je vous donne rendez-vous au jour des fêtes. Que le peuple soit rassemblé en plein jour. »

Pharaon se retira ; il prépara ses artifices, et vint au jour fixé.

Moïse leur dit alors (aux magiciens) : « Malheur à vous ! Gardez-vous d'inventer des mensonges sur le compte de Dieu;

Car il vous atteindrait de son châtiment. Ceux qui inventaient des mensonges ont péri.

Les magiciens se concertèrent et se parlèrent en secret.

Ces deux hommes (Moïse et son frère Aaron), dirent-ils, sont des magiciens.

Réunissez, dit Moïse, vos artifices, puis venez vous ranger en ordre. Heureux celui qui aura aujourd'hui le dessus.

O Moïse ! dirent-ils, est-ce toi qui jetteras ta baguette le premier, ou bien nous ?

Il répondit : « Jetez les premiers. » Et voici que tout d'un coup leurs cordes et leurs baguettes lui parurent courir par l'effet de leurs enchantements.

Moïse conçut une frayeur secrète en lui-même. »

Moïse, pensait Ben-Rkhiça, eut évidemment le dessus dans sa lutte avec les magiciens ; mais tout cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'il était plus savant qu'eux dans les sciences occultes. Or, pourquoi

ne triompherais-je pas d'Ikhlef ?

Ce raisonnement péchait énormément par la base; car il est hors de doute que, si Moïse battit les magiciens, c'est que Dieu était avec lui. On voit par là que Ben-Rkhiça cherchait à se tromper lui-même, et à se bercer d'un espoir qui, chez lui, manquait de solidité. Du reste, il est probable que, sans la honte qu'il redoutait, il eût volontiers fait défaut à l'appel de Sidi Ikhlef.

L'attitude de Ben-Rkhiça tranchait considérablement avec celle du saint marabouth : tandis que le visage de celui-ci respirait le calme le plus parfait, et que les souffles de la familiarité divine paraissaient être descendus sur sa tête, la haine la plus intense se lisait, au contraire, sur les traits de celui-là, et la veine de la colère se dressait sanglante entre ses yeux. Il était facile de voir que les passions qui, en ce moment, agitaient Ben-Rkhiça provenaient de source impure, et que Satan ne devait pas être étranger à leur manifestation.

Soit que Sidi Ikhlef devinât par intuition la présence de Ben-Rkhiça dans l'un des groupes qui avoisinaient sa maison, soit que Salem la lui eût apprise par un signe quelconque du baron qui établissait entre eux une communication directe, il n'en est pas moins vrai que le saint s'était arrêté précisément à hauteur de son adversaire.

Après avoir promené lentement ses yeux blancs sur l'assemblée, Sidi Ikhlef, appuyé sur son bâton,

sembla fixer son regard sur le groupe où se trouvait le marabouth des Soumata. Il y eut un moment de silence. Toutes les bouches s'étaient tues, et toutes les oreilles se tendaient attentives vers le point où se tenait le saint homme. « O Ben-Rkhiça, s'écria Sidi Ikhlef d'une voix pleine d'ironie, ne consentiras-tu pas à prouver aujourd'hui aux Sâouda, par quelque prodige, qu'ils n'ont pas eu affaire à un imposteur, et que les biens dont ils t'ont comblé ne sont point tombés dans les mains d'un homme sans influence auprès du Distributeur de tous les biens de ce monde ? Tu ne vois donc pas que les Sâouda craignent déjà d'avoir fait un mauvais marché ? »

— « Par ma tête, répondit furieux Ben-Rkhiça, je ferai sentir plus tôt que tu ne le voudras l'effet de mon pouvoir sur ta carcasse maudite !

— « Dieu seul est grand ! reprit Sidi Ikhlef avec sérénité, et la créature ne touche à la créature que lorsqu'il le permet. Tout ce qu'il fait est bien fait, et rien n'arrive qu'il ne l'ait voulu. Mais, je te le répète, les Sâouda attendent de toi quelque prodige prouvant cette puissance dont tu parles tant. »

Ben-Rkhiça écumait de rage. Ses partisans le pressaient de répondre aux sarcasmes du vieux marabouth par quelque miracle attestant sans réplique son pouvoir surnaturel. « La tribu entière, ajoutaient-ils, est là attendant anxieuse le résultat de la lutte qu'a provoquée Sidi Ikhlef. Reculer, c'est avouer que tu es un imposteur. »

— « C'est bien, répondit Ben-Rkhiça en cherchant à avaler sa colère. Qu'on apporte ici des fagots de bois sec ! » ordonna-t-il à ceux qui l'entouraient.

En un instant, les gens qui avaient entendu l'ordre de Ben-Rkhiça, et qui désiraient son triomphe, eurent ramassé une grande quantité de branches sèches et de broussailles, qu'ils vinrent déposer sur un petit plateau voisin de la maison du marabouth des Soumata.

— « Maintenant, allumez ces broussailles ! » s'écria Ben-Rkhiça.

Mille étincelles jaillirent soudainement du choc du silex contre l'acier, et les flammes, après avoir léché un instant le bois qui leur était jeté en pâture, s'élevèrent impétueuses dans les airs en faisant entendre des crépitations brèves et saccadées. Quelques instants après, les broussailles atteintes par le feu s'étaient affaissées sur le foyer, et il ne restait plus de ce volumineux amas de bois qu'un énorme brasier, une ardente fournaise.

Et la foule était pleine d'anxiété. Qu'allait-il se passer ?

On en était là de cette incertitude quand on vit Ben-Rkhiça s'avancer dédaigneusement vers Sidi Ikhlef. L'air de vigueur et la haute taille du marabouth des Soumata tranchaient extraordinairement avec l'apparence de faiblesse et la taille courbée du vieux marabouth des Sâouda. S'il se fût agi d'une lutte corps à corps, le succès n'eût point été douteux pour Ben-Rkhiça ;

mais l'homme-matière n'était pour rien dans ce démêlé, et la force devait entièrement dépendre, dans cette circonstance, de la puissance qu'il invoquait, de Dieu ou de Satan.

Ben-Rkhiça s'arrêta à quelques pas de Sidi Ikhlef, et lui dit d'une voix qu'il s'efforçait de grossir, et de manière à être entendu de tous : « O Ikhlef ! tu m'as appelé à la lutte, et j'ai répondu à ton appel. Tu as cru, sans doute, ô vieillard insensé ! que moi Ben-Rkhiça, que moi le marabouth vénéré des Soumata, que moi qui ai donné mille preuves de ma puissance, tu as cru que je fuirais devant toi comme le mouton fuit devant le lion ; tu as cru, enfin, que je n'accepterais point ton imprudent défi ! Tu t'es trompé, ô Ikhlef ! tu le vois, et c'est à toi aujourd'hui à redouter les effets de mon pouvoir, et les conséquences de ta folle provocation ! »

Et les branches se tordaient dans le feu comme des damnés.

Le ton et l'aplomb de Ben-Rkhiça rassurèrent infiniment ses partisans, tandis que l'air humble de Sidi Ikhlef jetait le doute et l'inquiétude parmi les siens ; car il en avait quelques-uns.

— « C'est aujourd'hui le jour de l'épreuve, continua Ben-Rkhiça. Allons ! ô Ikhlef ! donne-nous les preuves de ta puissance ! Allons ! si tu as le don des miracles comme on le prétend dans le R'arb, précipite-toi dans ce brasier, et si tu en sors vivant, ajouta le Soumati en ricanant, nous croirons en toi ! »

Sidi Ikhlef, qui, évidemment, ne s'attendait pas

à cette proposition, resta un moment interdit. Il ne doutait pas que Ben-Rkhiça ne possédât quelque recette diabolique pour se rendre incombustible. Le saint avait bien entendu parler, en effet, des merveilleuses pratiques des *Foukara*[1] haïdariens, qui se roulaient sur des charbons ardents sans en éprouver aucun mal ; mais, outre qu'il ignorait le secret de ces sectaires, il voulait encore ne triompher qu'avec le secours de Dieu. Il était probable, au contraire, que les moyens qu'allait employer Ben-Rkhiça étaient de provenance infernale.

Sidi Ikhlef hésitait donc, et cela se comprend. Était-il digne de la manifestation de l'intervention divine en sa faveur ? Dieu l'avait-il choisi pour être l'instrument de ses vengeances ? N'était-ce point, en un mot, de l'orgueil de sa part — lui infime créature — de vouloir punir la créature ? Toutes ces pensées, en lui traversant l'esprit, figèrent sa réponse sur ses lèvres. Cependant la tribu entière était là inquiète, attentive, les yeux fixés sur les deux marabouths, dont l'un, Ben-Rkhiça, semblait déjà triompher. La situation était critique pour Sidi Ikhlef ; il fallait qu'il se décidât ; il ne pouvait pas plus reculer que Ben-Rkhiça, son antagoniste.

Le saint marabouth pria mentalement Dieu de l'inspirer ; il en reçut, sans doute, une réponse favora-

---

(1) *Foukara*, pluriel de *fakir, pauvre* ; dans le sens mystique, *celui qui renonce aux biens de ce monde. Haïdariens,* de la secte de Haïdar.

ble ; car, s’adressant à Ben-Rkhica, il lui dit d’un ton calme, mais qui pourtant n’admettait pas la réplique : « Commence l’épreuve, ô Ben-Rkhiça ; je te suivrai.

Ce fut alors au tour des partisans du Soumati de douter et de trembler. Mais soit qu’il fût sûr de lui, soit qu’il subit déjà l’influence de Sidi Ikhlef, il n’en est pas moins vrai que Ben-Rkhiça se dirigea sans hésiter vers le brasier ardent, et qu’il le traversa nu-pieds, à pas lents, sans en paraître incommodé, et sans que ses vêtements en souffrissent le moins du monde.

Un long cri d’admiration s’éleva du milieu des foules, et Ben-Rkhiça était rayonnant.

— « A toi, ô Ikhlef ! ô saint homme ! lui cria Ben-Rkhiça d’un ton railleur; donne-nous des preuves, enfin, de cette puissance dont tu nous menaces avec tant de bonté ! A toi, ô homme de Dieu ! à toi !

Mais Sidi Ikhlef ne prenait pas garde aux sarcasmes de Ben-Rkhiça : il était déjà en prières, demandant à Dieu de lui donner la force de supporter la terrible épreuve qu’il allait tenter ; deux fois il se prosterna le front dans la poussière, puis il se releva le visage calme, placide, rasséréné.

La foule, à qui rien n’échappe, n’avait pas manqué de remarquer que Ben-Rkhiça n’avait point prié avant de s’élancer dans le brasier, et elle fit là-dessus ses réflexions.

Guidé, sans doute, par la chaleur du feu, Sidi Ikhlef se dirigea droit, et sans le secours de Salem,

vers le foyer transformé en une fournaise incandescente ; puis s'étant dépouillé de son ber-nous, il pénétra dans le feu en priant ; mais, ô prodige ! les flammes s'abaissèrent aussitôt, et vinrent lui lécher les pieds comme le ferait un chien fidèle après une longue absence de son maître. Le saint s'arrêta au milieu de la fournaise ; le calme de son visage fit bientôt place à une sorte de ravissement mystique ; Sidi Ikhlef semblait transporté devant l'*Arch*, qui est le trône de la Majesté divine, et y jouir des joies réservées aux élus. Le saint marabouth fit plus : il se coucha au milieu des flammes : elles s'élevèrent aussitôt en berceau au-dessus de sa tête, et se courbèrent gracieusement pareilles aux feuilles du palmier. Quand Sidi Ikhlef se releva, les flammes se séparèrent et vinrent de nouveau ramper caressantes à ses pieds; elles s'écartèrent ensuite respectueusement pour lui livrer passage.

La foule était stupéfaite d'admiration devant une preuve si manifeste de la puissance du saint marabouth, et l'on sentait que, déjà, l'opinion se préparait à une de ces évolutions si familières aux masses. Les partisans les plus fougueux de Ben-Rkhiça commençaient déjà à faire taire leur fanatisme intéressé, et à se rapprocher de Sidi Ikhlef qui, indubitablement, était plus fort que le marabouth des Soumata, lequel se rongeait les lèvres devant le calme triomphant du marabouth des Sâouda.

Ben-Rkhiça comprit qu'il lui fallait une revanche ; il n'était pas, en effet, à bout de science, et la

partie pouvait encore n'être pas perdue. Depuis quelques instants, il fixait opiniâtrement son regard sur celui de Salem, le guide de Sidi Ikhlef : tout à coup, un cri déchirant se fit entendre, et le nègre vint rouler convulsivement aux pieds du saint en criant qu'il se sentait manger le cœur par le marabouth des Soumata. Ben-Rkhiça, au courant des terribles pratiques des djoukiïa indiens, lesquels, d'un seul de leurs regards, rongent le cœur d'un homme dans sa poitrine, venait, en effet, de faire usage de son étrange et foudroyant pouvoir sur Salem.

Un cri d'horreur s'éleva des foules, et l'on sentit courir comme un frisson qui se communiqua de groupe en groupe. Les Bni-Salah avaient peur.

Salem, en proie aux plus atroces douleurs, se roulait toujours aux pieds du saint. Sidi Ikhlef lui mit la main sur le cœur, les convulsions cessèrent ; il lui souffla ensuite sur la bouche, et le nègre se leva ; il avait oublié ses souffrances.

Ben-Rkhiça était encore battu.

Et ses partisans s'éloignaient de plus en plus de lui.

En proie à une rage concentrée qui se trahissait par une écume blanchâtre bouillonnant sur ses lèvres ensanglantées, Ben-Rkhiça perdit la tête. La honte l'accablait; ses amis se disaient déjà entre eux : « Son oiseau s'envole[1]. » Il aurait voulu fuir ; mais il lui semblait

---

(1) Expression arabe signifiant *perdre contenance.*

qu'il était retenu au sol par des entraves invisibles. Quant à continuer les épreuves, c'était, il le sentait bien, préparer de nouveaux triomphes à Sidi Ikhlef. Il préféra s'en tenir là.

Sidi Ikhlef ordonna ensuite à Salem de braquer le tube de liège sur la maison de Ben-Rkhiça. Le nègre s'empressa d'exécuter les ordres de son maître ; car lui aussi avait à se venger du Soumati : un rocher isolé[1], échancré au sommet, se trouvait précisément à proximité de cette maison; Salem y encastra l'écorce de chêne-liège et l'y assujettit.

Et chacun se demandait, en voyant ce tube menaçant : « Que va-t-il arriver ? » La peur commençait à s'emparer sérieusement de ces masses frémissantes, et il semblait aux Bni-Salah que leurs âmes étaient montées jusqu'à leurs mentons.

Le saint apparut tout à coup aux foules avec des dimensions extraordinaires : tout semblait s'être abaissé autour de lui; les collines rampaient à ses pieds, et les arbres s'étaient visiblement inclinés vers lui comme pour l'honorer du salut. Le soleil, qui venait de se laisser choir derrière le djebel Ech-Chenoua, et dont on ne voyait plus que l'ardente chevelure, donnait au couchant l'aspect d'une fournaise d'airain fondu ; tout, ciel et terre, prenait une teinte métallique

(1) Les Sâouda montrent encore aujourd'hui ce rocher-affût qu'ils nomment *Hadjert Sidi-Ikhlef*, la pierre de Sidi Ikhlef.

qui blafardait les visages, et montrait les foules immobiles comme enchâssées dans des bernous de cuivre à reflets verdâtres. Au milieu de cette atmosphère qui semblait de feu, on frissonnait pourtant. Tout, dans la nature, avait revêtu un caractère, un aspect sinistre. Mille corbeaux, venant de l'Ouest et se traînant dans l'air comme une nuée d'orage, jetèrent, en passant au-dessus des foules, un affreux croassement que répétèrent trois fois les échos des montagnes. Les torrents, pressés sans doute de se jeter à la mer, entraînaient dans leur course échevelée des blocs de rochers qu'ils roulaient avec fracas ; un vent de feu dont il eût été difficile de déterminer la direction tournoyait autour de l'espace où étaient réunis les Bni-Salah, et fouettait impitoyablement devant lui, et malgré leurs plaintes, les feuilles qu'il avait arrachées aux arbres, et qui étaient tombées sur l'orbe de son parcours.

— « O Sâouda ! s'écria Sidi Ikhlef d'une voix éclatante roulant sur les masses comme la voix du tonnerre, vous savez aujourd'hui où est la vérité, vous savez où est l'erreur ! Mais, pour vous convaincre, il vous a fallu la manifestation de la puissance de Dieu ! — que son saint nom soit glorifié ! — Vous n'avez point cru à ses signes, ô hommes grossiers ! Vous avez repoussé, méprisé, honni son envoyé, celui qui vous apportait sa parole divine ; vous avez rejeté dédaigneusement ses avertissements ; vous en avez ri et vous les avez tournés en dérision ! Jamais vous n'avez voulu mettre franchement le pied dans la voie

de celui qui est en possession de la bonne direction ! vous avez préféré, ô ingrats ! les biens périssables de ce monde ! vous avez spéculé sur le présent sans vous soucier de l'avenir ! vous m'avez préféré les *ahl el-kiafa*[1], parce que vous les avez crus possesseurs du *zend el-kmar*[2], le père de la richesse ! vous avez, ô avares, marchandé avec le ciel ! Vos cœurs ont été atteints d'une infirmité ; ils ont été fermés avec des cadenas. Mes traces sont restées vides, tandis que vous avez foulé les talons[3] de l'imposteur, et, pourtant, je vous l'ai souvent répété, ô sourds des deux oreilles ! les trompeurs sont au nombre des combustibles de l'enfer!

(1) Les devins, les sorciers, les magiciens.

(2) Sorte de pierre transparente, blanche et très légère, qui, dit-on, attire l'argent.

(3) *Celui dont les talons sont foulés*, c'est-à-dire celui qui est suivi d'un grand nombre d'adeptes.

Nous croyons devoir rappeler au lecteur que ce n'est pas dans *ce qui a été écrit* que nous puisons les éléments de nos récits. Voulant éviter par-dessus tout ce qu'on appelle le convenu, nous prenons nos renseignements auprès des vieux Musulmans, ces conservateurs de la tradition, et nous les écrivons comme ils nous les donnent. Aussi, le lecteur ne devra-t-il pas s'étonner de trouver nos légendes semées de nombreux idiotismes arabes, puisque, nous le répétons, elles ne sont, pour ainsi dire, que des traductions. Notre but, en écrivant ce livre, a été surtout de faire de l'histoire d'après la tradition, et de lui conserver ce cachet de naïveté et de croyance primitives qui peint si bien les mœurs d'un peuple, et celles de l'époque à laquelle se rapportent les faits relatés.

Et pourquoi vos préférences pour celui qui est venu vers vous avec le mensonge ? Parce qu'il vous a prêché une morale plus facile, plus selon vos goûts que celle que je vous prêchais; parce qu'il vous a promis les biens de ce monde. Mais où donc est sa puissance ? Est-il en son pouvoir de détourner la queue du torrent ? d'éteindre les rayons du soleil ? de ressusciter un insecte ? de faire revivre un arbre dont le tronc est desséché ? Non ! et pourtant vous avez cru en lui ! et pourtant vous l'avez comblé de biens !

« Aujourd'hui, il est trop tard, ô Sâouda ! » continua le saint.

Les eaux des rivières, des sources et des cascades semblèrent, en ce point de l'anathème fulminé par Sidi Ikhlef, modérer leur course vertigineuse et ralentir la poursuite des débris d'arbres et de rochers qu'elles entraînaient : elles se mirent à l'unisson de la voix du saint, et soutinrent en grondant son effroyable mélopée comme le feraient des instruments de musique : sévères et terribles quand Sidi Ikhlef menaçait ; calmes et monotones quand il conseillait ou reprochait.

« Aujourd'hui il est trop tard, ô Sâouda ! répéta le saint. L'heure du châtiment est proche ! Il fallait croire aux signes de Dieu, et ne point attendre qu'il se manifestât par des miracles. Vous avez comblé la mesure ! et le Tout-Puissant me charge de vous annoncer que son bras est levé pour vous frapper ! Écoutez donc, ô Sâouda ! Il sera poussé un cri du ciel relativement à vous ! Dès lors le malheur vous accablera de toutes

parts ! Après vous avoir mis au cou le collier de la honte, Dieu lâchera sur vous la mort — la mort jaune[1] — et il coupera la trace de vos pas[2] ! Votre fraction maudite, nombreuse aujourd'hui à faire éclater l'œuf de la terre sous son poids, deviendra légère à ne point courber le brin d'herbe sous ses pieds ! Il est trop tard pour répandre des larmes, ces filles de l'œil, et dire : Je crois et je me repens ! Oui, je vous le répète, ô Sâouda ! l'heure est proche où Dieu remplira de terre vos bouches maudites au lieu de les remplir des biens que vous promettait l'imposteur ! Vous mourrez, je vous le dis, d'une mort infecte, et les oiseaux de proie ne voudront pas même de vos corps. Puis, après votre mort, soyez-en convaincu, ô Sâouda ! Dieu vous taillera une part dans chacun des supplices de l'enfer ! Telle est la fin réservée à ceux qui ne veulent pas voir ! »

L'affreux tableau de ce qui attendait les Sâouda dans cette vie et dans l'autre avait stupéfié, anéanti la tribu des Bni-Salah ; on entendait le bruit des os frappant des os : c'était la peur qui les faisait heurter leurs genoux. Ah ! comme ils auraient bien voulu — ces impies — désarmer la juste colère du saint et lui faire croire à leur repentir ! Mais Sidi Ikhlef le leur avait dit, il était trop tard !

Sidi Iklrlef se fit diriger par Salem vers le tube

---

(1) La peste.

(2) Vous anéantira.

de liège que ce dernier, disons-nous plus haut, avait braqué sur la maison que les Sâouda construisaient pour Ben-Rkhiça. Après avoir prié pendant quelques instants, le saint, s'aidant des mains pour trouver la bouche du tube, introduisit son bâton dans l'intérieur et imita l'artilleur chargeant un canon ; après en avoir retiré ce refouloir de nouvelle espèce, Sidi Ikhlef, approchant le bout de son bâton du point où se trouve ordinairement pratiquée la lumière du canon, s'écria d'une voix tonnante : « Qu'ainsi soient détruits et dispersés les imposteurs, et ceux qui les écoutent ou qui les suivent ! »

Une épouvantable détonation se fit entendre ; les foules jetèrent un grand cri et tombèrent sur la face ; la bouche du canon vomit sa charge de feu et de sang, et jeta sur le ciel des teintes lugubres ; la terre frissonna, et les montagnes semblèrent prises de trépidations sur leurs bases ; les eaux s'arrêtèrent et bouillonnèrent en cherchant une issue ; les arbres tressaillirent et se heurtèrent avec un grand bruit ; une fumée sanglante et à odeur infecte se répandit dans l'air et y fit les ténèbres ; la maison de Ben-Rkhiça vola en éclats avec un effroyable fracas ; les pierres de ses fondations, lancées à des distances inouïes, pulvérisèrent tout ce qui se rencontra sur leur passage; un grand nombre de Sâouda, atteints par les débris, avaient trouvé la mort. Ben-Rkhiça était broyé et en lambeaux : le rocher qui avait servi d'affût à Sidi Ikhlef s'était détaché par suite

de l'ébranlement, et il avait, en roulant, renversé et écrasé le faux marabouth.

Peu à peu, les éléments s'apaisèrent ; le nuage de sang se dissipa ; les eaux reprirent leurs cours ; le vent se tut ; les roches roulantes s'arrêtèrent ; les arbres reprirent leur immobilité, et les feuilles cessèrent leur tressaillement : il ne restait plus de tout ce désordre qu'une sorte de foisonnement de la terre, des dislocations de rochers et des cadavres broyés ; quelques amas de décombres noircis étaient les seuls vestiges rappelant la maison de Ben-Rkhiça.

Revenus de leur frayeur, les Bni-Salah s'étaient relevés et avaient pris la fuite dans toutes les directions.

La malédiction jetée par le saint sur le pays n'avait pas tardé à porter ses terribles fruits : trois jours après cet événement, une désastreuse *habouba* (peste) venait fondre sur les Sâouda, et emportait cinq cent quarante familles sur les six cents qui composaient alors cette grande fraction de la tribu des Bni-Salah.

On parle encore dans le pays de cette fameuse peste qui se déclara dans l'outhen d'Alger en 1552, et qui, pendant plusieurs années, y fit de si grands ravages. Le pacha Salah-Raïs eu fut atteint et succomba en 1556.

Les Sâouda montrent encore aujourd'hui, non loin du chemin de Boudraren, des pierres qu'ils disent provenir des fondations de la maison de Ben-Rkhiça ; elles auraient été lancées jusque-là par l'effet du canon de Sidi Ikhlef. Nous ne savons trop quel degré

de confiance nous devons accorder à l'attestation des Sâouda ; ce qu'il y a de certain, c'est que ces pierres sont connues dans le pays sous la dénomination de El-Hadjeur-ez-Zelzela, les pierres du tremblement de terre.

Sidi Ikhlef avait fait ses preuves ; sa qualité de saint ne soulevait donc plus l'ombre d'un doute. Le saint homme mourut quelques années après l'événement que nous venons de raconter, et les familles échappées à la peste qui avait décimé la fraction des Sâouda, s'empressèrent de lui élever une chapelle funéraire que le malheur des temps ne leur permit pas, sans doute, de faire plus somptueuse. Il faut dire aussi que les Sâouda n'avaient eu que médiocrement à se louer du très saint, mais par trop sévère marabouth.

Les descendants de Sidi Ikhlef ne paraissent point avoir eu les mêmes motifs que leur saint ancêtre de se plaindre des Sâouda ; car, aujourd'hui, et depuis longtemps déjà, les Oulad Sidi Ikhlef sont possesseurs des plus beaux massifs de la forêt de chênes-lièges des Bni-Salah. Il est vrai que la leçon qu'infligea le saint homme aux Sâouda avait dû laisser quelques traces dans l'esprit de ses contemporains et de leur descendance, et il est probable que, de ce moment, les Sâouda durent y regarder à deux fois avant de se brouiller avec des marabouths qui pouvaient fort bien avoir hérité, avec la *baraka*[1], le terrible caractère du chef de leur famille.

---

(1) La baraka c'est, nous le répétons, la bénédiction de

Si, des hauteurs de Tala-Izid, nous plongeons le regard dans le nord-est, l'œil rencontrera une profonde dépression qui serpente à travers les bois et les jardins, et qui va s'élargissant jusqu'à l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir : c'est l'ouad Bou-Arfa, affluent de gauche de la première de ces rivières.

La source qui produit le Bou-Arfa figurerait assez exactement l'œil droit de cet immense contrefort qui, partant du front du massif des Bni-Salah, paraît en être le nez ; les sources qui donnent naissance à l'ouad Er-Rabtha en seraient l'œil gauche.

Au printemps, il n'est rien de plus ravissant et de plus fraîchement vert que les bords de l'ouad Bou-Arfa : la rive droite surtout, semée de douars et de *khiam*(1) cachés dans les orangers, et longée par un délicieux petit chemin qui, depuis l'Ir'zer-Aïachen, tête du Bou-Arfa, jusqu'à l'embouchure de ce cours d'eau dans l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, rampe au flanc de la montagne dans un fouillis d'arbres et de bouquets de lentisques. A chaque pas, des sources se sont creusé des larmiers qui coupent le chemin pour aller pleurer leurs eaux dans le Bou-Arfa. De nombreux gourbis, modestes comme des rosières avant leur couronnement,

---

Dieu. C'est aussi le don de faire des miracles, pouvoir que la foule croit héréditaire dans les faucilles de certains marabouths morts en odeur de sainteté.

(1) Les Bni-Salah se servent du mot *khiam*, qui signifie plus spécialement tentes, pour désigner leurs habitations, maisons ou gourbis.

s'embusquent dans des nids de verdure au détour des ravins; il faut les savoir là pour les y trouver. Qu'il doit faire bon à vivre dans ces mystérieux Édens éloignés du monde, et autour desquels paissent des bœufs, broutent des chèvres, chantent des femmes, et courent en tenue de la création de joyeux enfants barbouillés de... un poète dirait de confitures.

Cette Tizzet-el-Foukania[1] est joliment propre à l'écoulement de cette portion de la vie que les jeunes mariés appellent la lune de miel ; c'est bien là le pays que rêveraient ces imprudents tout-seulistes qui, sans paraître se douter que le mariage est une chaîne qui ne peut être brisée à volonté[2], dévorent à poignées — quelquefois en moins de six mois — le bonheur dont ils étaient approvisionnés pour toute la durée de leurs jours. Enfin, cela les regarde.

Mais suivons le charmant petit chemin dont nous avons parlé plus haut, et qui prend successivement les noms de Thrik Ir'zer-Aïachen, de Thrik Kedada et de Thrik Tirkâdin.

Nous ne tardons pas à rencontrer, sur notre route, et à droite, les eaux de Tala-Amarich, source abondante traversant, en les irriguant, des jardins plantés d'orangers et d'arbres fruitiers, qui semblent accrochés au flanc de la berge formant la rive droite du Bou-Arfa.

---

(1) Tizza supérieure ou du dessus.

(2) Ces pages étaient écrites avant la nouvelle loi sur le divorce.

Quelques gourbis construits en pisé, groupés à gauche du chemin, constituent le douar Amarich.

Mais arrêtons-nous devant, ce bois extraordinaire dont les arbres, colosses plusieurs fois séculaires, poussent leurs cimes orgueilleuses dans les cieux. Auprès de ces géants de la végétation, comme tout paraît petit, rabougri, noué ! Nous n'avons jamais rien vu de pareil en Algérie, où la plupart des espèces, dans les règnes animal et végétal, sont appauvries et rachitiques.

Tout cela est beau, est grand ; c'est vigoureux comme la force ; c'est droit et ferme comme la puissance ; c'est majestueux comme toute œuvre de Dieu à laquelle l'homme n'a pas touché, et qui a pu croître et se développer dans toute sa liberté. Mais pourquoi, contrairement à ce qui se voit ailleurs, ces arbres ont-ils été respectés ? Est-ce à la crainte ou bien à la vénération qu'il convient d'attribuer cette particularité ?

Pénétrons donc dans ce fouillis chevelu de lierres tendus d'un arbre à l'autre comme pour voiler quelque mystère. Voyez comme la lumière joue dans les plis de ce velum, dans cet enchevêtrement de plantes parasites que le Temps, dans son éternel mouvement de va-et-vient, tisse depuis des siècles. Soulevons cos entrelacs suspendus aux arbres comme des hamacs, et les enguirlandant de leurs lianes emmêlées.

Mais le sol est jonché de débris ; des branches, frappées par la foudre ou brisées par la tempête, pendent tristement aux flancs des vieux oliviers, comme pendent le long de son corps les bras de la statue de

la Douleur. A chaque pas, de nombreuses racines grouillent au pied des arbres, ou rampent dans les fougères pareilles à un fouillis de polypes, ou à des écheveaux de reptiles, et vous tendent des pièges. Tout ici rappelle les vieux âges; c'est plein de grandeur ; mais c'est sévère et triste comme la vieillesse. Là, des chênes — image de la force — à écorce rugueuse et profondément ridée ; des noyers gigantesques pareils, dans leurs linceuls blancs, à ces fantômes dont l'imagination arabe peuple les îles de la Mer-Ténébreuse ; des oliviers à troncs moussus se cramponnent au sol par des racines semblables aux serres de quelque monstrueux oiseau de proie ; des micocouliers à nervures vigoureuses et élancées; des branches trapues se saisissant à bras le corps comme des lutteurs et se laissant la marque de leur étreinte ; des arbres morts de vieillesse et gisant là où ils sont tombés ; d'autres dont le cœur est mort et qui sont encore debout ; cà et là, la vie escaladant la mort ; des squelettes blanchis auxquels le printemps a mis une robe de verdure. Des troncs pourris et des branches desséchées encombrent le sol : on dirait que ces débris, dont la forêt est couverte, sont le résultat d'un long combat entre elle et la tempête, et l'on se demande pourquoi la vaincue n'a pas enlevé ses morts.

Ce lieu, qui semble abandonné depuis si longtemps, serait-il hanté par le djenn des bois, Siltim, ou par une bande de démons ? Serait-il, au contraire, la

dernière demeure d'un saint ? Avançons toujours. Une construction blanche se laisse voir à travers les mailles du tissu de lianes dont nous venons de parler. Après avoir déchiré un coin de ce réseau végétal, nous nous trouvons en face d'un monument accroupi comme un sphinx égyptien dans les fougères qui tapissent le sol ; nous reconnaissons que c'est le tombeau de quelque saint marabouth : il se compose d'une plate-forme de peu d'élévation surmontée d'une *kebiba*(1), dans laquelle a été pratiquée une niche se fermant au moyen d'une dalle, et dont la destination est de recevoir les lampes, les bougies et les *sebâa bekhourat*(2), les sept, parfums, que viennent y allumer ou brûler les Croyants le jour de leur visite à la tombe du saint dont ils sont tes *khoddam*.

Bien que les cassolettes dans lesquelles on brûle

(l) Petite *koubba* ne se composant que d'un dôme élevé à, fleur de terre sur le tombeau d'un marabouth.

(2) Les sept parfums ou aromates que, les jours de pèlerinage, doivent brûler les Croyants sur les tombeaux des saints marabouths, se réduisent généralement à trois ou quatre. Les plus employés en Algérie sont : 1° le *djaoui* (benjoin) ; 2° la *miâa* (styrax) ; 3° l'*eu'oud-el-kemari* (espèce d'aquilaire appelée aussi bois d'aloès) ; 4° le *keusbeur* (coriandre). Le plus souvent, les graines de cette ombellifère odorante sont renfermées dans un petit cornet de papier dont les bords sont collés avec du styrax, sorte de gomme résineuse rendue odorante par la présence de l'acide benzoïque dans sa composition. Ces aromates sont consumés sur des tessons de rases ou sur des pierres plates.

les aromates soient remplacées par des tessons de faïence, le grand nombre de ces débris de vases indique le degré de vénération dont jouit le saint à qui l'on offre tout cet encens. Des loques, des lambeaux de cotonnade, des fragments de mouchoirs sont suspendus en *ex-voto* à un vieil olivier desséché qui dresse son tronc décharné auprès de la *kebiba* du saint marabouth. Quelques tombes, éparses çà et là autour de sa dernière demeure, renferment, sans doute, la dépouille mortelle de pieux *khoddam* qui n'ont pas voulu se séparer de leur puissant intercesseur, même au delà de la vie.

Un troupeau de chèvres gambade autour de cette désolation, et broutille les jeunes pousses qui croissent au pied des vieux arbres.

Un homme de Tizza, qui nous parait être le gardien de ce troupeau, fait de la vie contemplative étendu dans les fougères. Il nous apprend que le saint protecteur du bois de Tala-Amarich se nomme Sidi Aïça. « Autrefois, ajoute-t-il, personne n'aurait osé toucher au bois de Sidi Aïça; aujourd'hui, la foi manque, la religion s'en va, et des impies, - étrangers heureusement à la ferka (fraction) de Tizza, — non contents de ramasser des branches mortes, poussent l'impiété — plusieurs en ont été punis par le saint — jusqu'à porter la hache sur ces vieux arbres, ses contemporains. »

La grande quantité de bois mort qui jonche le sol autour du tombeau de Sidi Aïça nous prouve, pourtant, que la foi est loin d'être aussi en décadence que veut bien le dire le chevrier.

Comme il est fâcheux que nos forêts algériennes ne soient pas toutes sous la protection de quelque saint marabouth ! Combien cela ne faciliterait-il pas l'inefficace et impuissante surveillance de nos agents forestiers!

La rive gauche de l'ouad Bou-Arfa[1] est formée par un immense contrefort qui prend son point d'attache au sommet du massif du pays des Bni-Salah, et qui descend en s'étageant par degrés jusque sur l'ouad Sidi-El-Kbir. Toute cette rive, à partir du col de Tizra-Ouhafir, est vigoureusement boisée de *fernan* (chênes-lièges) qui, de loin et en masse, semblent la chevelure ulotrique d'un nègre du Soudan. Un chemin ravissant, — Thrik Sidi-Salem, — étroit à n'y laisser passer qu'un cavalier de front, court en serpentant sur le versant ouest du Draâ-Bou-Arfa, et va déboucher sur l'ouad du même nom.

A partir du carrefour d'Abkar-el-Fersiouan[2], point où l'on s'enfonce dans la forêt de chênes-lièges, c'est à se croire dans nos beaux bois de France : de l'ombre, de la verdure, des fourrés impénétrables, des oiseaux qui chantent dans les arbres, des insectes qui bourdonnent en butinant, quelques clairières tapissées de velours vert et de fleurs, des sources qui babillent et vont se perdre sous des voûtes de lianes ; point d'ho-

---

(1) *Arfa*, colline couverte de végétation et se développant en longueur.

(2) *Abkar*, nom d'un génie de grandeur colossale. *Abkar el-Fersiouan*. Abkar des Fougères.

rizon ; rien que des lambeaux de ciel découpés dans le feuillage; de l'isolement, de la solitude, du calme.

C'est là, à gauche, dans les chênes-lièges, que repose du sommeil éternel l'illustre Sidi Salem, le marabouth vénéré de Tizza, celui qui — nous l'avons raconté plus haut — dans une lutte de puissance avec un faux marabouth, déplaça les Hadjeur-es-Serrafin (les pierres des Changeurs), rochers énormes sortant de terre non loin de Tala-Izid ; le même qui, dans une autre circonstance, s'opposa au détournement de la même fontaine, larcin qu'allait consommer Sidi Ahmedel-Kbir.

Sidi Salem, on le voit, n'est pas un saint ordinaire, et le *sthah* (gourbi à terrasse) que lui ont fait élever ses khoddam de Tizza et des Sâouda, témoigne du degré de vénération que lui ont vouée les gens de ces fractions.

Il est inutile d'ajouter que, comme tous les marabouths de réputation qui ont leurs tombeaux dans les montagnes des Bni-Salah, Sidi Salem était originaire du Sous marokain.

Un autre chemin — Thrik Bou-Arfa — longe l'ouad de ce nom dont il suit toutes les sinuosités : tantôt il éventre la forêt, tantôt il est en surplomb du torrent qui gronde dans les blocs de rochers détachés des crêtes. Ce chemin, qui vient se souder à celui de Sidi Salem, rencontre sur son passage tous les genres de pittoresque, et laisse à sa droite, sur les derniers mouvements de terrain du massif, la kebiba de Sidi

Ali-ben-Ahmed, entourée de vieux oliviers trois fois séculaires au moins.

Toute cette portion de la fraction des Sâouda est magnifique, d'une grande richesse forestière, et pleine de souvenirs légendaires.

Il nous est arrivé fréquemment de rencontrer soit des *haouïtha*(1), soit des *mekam*(2), soit des gourbis ou des constructions quelconques dédiés à Sidi El-Mokhfi(3), et toutes les fois que nous avons demandé des renseignements sur ce saint, qui nous paraissait honoré à l'égal de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani, le saint le plus considérable de l'Islam, il nous fut invariablement répondu qu'on ne savait absolument rien ni de l'époque de son passage sur la terre, ni de sa vie, ni de sa mort.

Rien que dans la tribu des Bni-Salah, nous comp-

---

(1) *Haouïtha* (petite muraille, murette), tas de pierres disposé en cercle ou en fer à cheval, et pavoisé de loques ou de chiffons éraillés, qu'on élève sur les tombes des marabouths dont la réputation de sainteté est insuffisante pour que leurs serviteurs religieux croient devoir faire les frais d'une *koubba* en leur honneur.

(2) Le *makam* (station, lieu ou l'on séjourne) est une construction commémorative élevée sur le lieu où s'est arrêté un marabouth vénéré. Le makam se compose d'un tas de pierres disposé en pyramide ou en cercle. Le plus souvent, les pierres sont jetées au hasard, ou amassées au pied d'un arbre dont le feuillage a fourni de l'ombre au saint homme.

(3) *El-Mokhfi* signifie, en effet, *le caché, l'occulte, le célé.*

tons, au moins, trois ou quatre pieuses constructions attribuées à Sidi El-Mokhfi : une *haouïtha* sur l'ouad Es-Siakhan, un gourbi-chapelle sur la Châbt Tizra-Ouhafir, et un second gourbi sur la rive gauche de l'ouad El-Açob.

Un vieux Ferdjouni[1] vint heureusement nous tirer d'embarras au sujet de l'illustre et vénéré Sidi El-Mokhfi : « Quand un miracle s'opère sur le tombeau d'un inconnu, nous dit-il, ou sur un point que la tradition nous a appris avoir servi de *kheloua* (retraite) à quelque saint dont le nom ne nous a pas été transmis, nous élevons sur ces lieux consacrés soit une chapelle, soit une *haouïtha*, soit un *mekam*, et nous dédions ces constructions à Sidi El-Mokhfi, c'est-à-dire à Sidi le Caché, l'Occulte, l'Inconnu. »

Nous concluons de là que si Rome et Athènes avaient leurs dieux inconnus, les pays musulmans — curieux rapprochement — posséderaient leurs saints ignorés.

(1) De la fraction des Ferdjouna, ferka de la tribu des Bni-Salah.

XIV

La vallée de l'ouad. Er-Rabtha. — Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat[1]. — Le pays de Tazerdjount. — Sidi Mouça-ben-Naceur et ses descendants.

La vallée de l'ouad Er-Rabtha ne le cède en rien à celle du Bou-Arfa pour la richesse, pour la beauté de la végétation, pour la hardiesse et le pittoresque de ses sites, pour l'abondance de ses eaux, pour la vertigineuse splendeur de ses crêtes et de ses pitons, pour l'intérêt, enfin, que présente son passé historique ou traditionnel.

Nous avons dit plus haut que Tala-Izid était la source principale de l'ouad Er-Rabtha, lequel prend successivement les noms d'ouad Tizza, d'ouad Acelgou et d'ouad Er-Rabtha ; c'est sous cette dernière

---

(1) Monseigneur aux Sept-Pèlerinage

dénomination que cette rivière se jette dans l'ouad Ech-Cheffa.

Il est difficile de trouver une vallée plus merveilleusement sauvage et d'un caractère plus grandiose que celle de l'ouad Er-Rabtha : encaissée, particulièrement sur sa rive droite, par des mouvements de terrain qui s'étagent eu degrés gigantesques jusqu'à des hauteurs qui semblent infinies; tapissée de forêts touffues dont les arbres paraissent monter à l'assaut des pitons ; semée de douars et de gourbis qui surplombent au-dessus de l'ouad accrochés aux versants on ne sait par quel artifice ; des jardins qui ne peuvent être parcourus que par des équilibristes ; des sources qui se précipitent désespérées dans la rivière pareilles à Sapho cherchant un remède à son inguérissable amour ; des cascades semblables, sous les rayons d'or du soleil, à des chevelures blondes dénouées ; puis toutes ces eaux, se mêlant, se confondant, et roulant furieuses, en se heurtant aux blocs de rochers, jusqu'au point où elles atteignent la Cheffa qui les entraîne, à son tour, et les jette à la mer.

Il n'est pas possible que, là-bas, sur la rive droite de l'ouad Er-Rabtha, ce gourbi en maçonnerie dont la blancheur immaculée ressort si vivement à travers le feuillage des chênes-lièges, ne renferme pas les restes mortels de quelque saint marabouth.

En effet, ce *djamâ*[1] a été élevé — il y a trois cent

(1) Les Bni-Salah donnent aussi le nom de *djamâ*, lieu

soixante-dix ans environ — par la piété des Bni-Salah, au très illustre, au très saint, au très vénéré, au restaurateur de la blancheur de l'Islam, à l'oreille de Dieu, à Monseigneur Bou-Sebâ-Hadjdjat — que Dieu soit satisfait de lui ! — qui, par sept fois, a fait le pèlerinage aux Villes Sacrées et Nobles Mekka et El-Mdina.

Mais que sait-on de ce saint aux sept pèlerinages ?

Un jour, quatre hommes des Sâouda, les Oulad-El-Djilali(1), en allant faire paître leurs troupeaux de chèvres dans la forêt de chênes-lièges qui domine la rive droite de l'oued Acelgou, furent tout étonnés — c'était aux premiers rayons de l'aurore — de voir s'élever de l'un des points de cette forêt une éclatante lueur qui semblait se fondre dans les teintes dorées que l'approche du soleil répand sur le ciel. Les Oulad-El-Djilali crurent d'abord à un incendie, bien que cette colonne lumineuse fût sans fumée, et qu'on n'entendit pas les crépitations qui annoncent toujours l'action dévorante du feu sur le bois. Ils voulurent cependant rechercher les causes de cette étrange clarté.

Bien que ces Sâouda fussent très ignorants des choses contenues dans le Livre, ils avaient cependant déjà entendu raconter l'histoire de Moïse, et ils sa-

---

d'assemblée, de réunion pour la prière, aux chapelles qu'ils élèvent sur le tombeau ou en l'honneur de leurs saints.

(1) Les Oulad-El-Djilali forment aujourd'hui une sous-fraction des Sâouda.

vaient qu’un jour aussi, il avait vu un feu qui ne lui avait pas paru ordinaire. « J’ai aperçu un feu, dit-il à sa famille. Je vais vous en apporter des nouvelles ; peut-être vous en apporterai-je un tison ardent pour que vous ayez de quoi vous réchauffer. »

« Il y alla, et voici qu’une voix lui cria : « Béni soit celui qui est dans le feu et autour du feu ! Louange au Dieu Maître de l’univers !

O Moïse ! je suis le Dieu puissant et sage(1) ! »

Les quatre Sâouda n’avaient pas, probablement, l’espoir de rencontrer Dieu sur la montagne ; mais une vague curiosité les poussait à pénétrer le mystère qui s’offrait à leurs yeux.

Ils escaladèrent donc rapidement les pentes boisées de l’ouad Acelgou, et, se dirigeant vers le point d’où paraissait s’élancer la lueur — ce qui était chose facile, puisqu’elle servait à les guider, — ils arrivèrent bientôt en face du foyer d’où jaillissait la lumière. Ils ne purent en supporter l’éclat, et, de crainte de perdre la vue, ils se virent obligés tout d’abord de fermer les yeux.

Ce n’était pas un incendie ; car, malgré leur proximité du feu, les Sâouda ne ressentaient pas la moindre chaleur.

Peu à peu, leurs yeux se firent à cette merveilleuse clarté, et ils purent sans inconvénient l’admirer tout à leur aise. Bientôt la colonne lumineuse sembla s’affaisser et pénétrer dans le sol ; au bout de quelques

---

(1) *Le Koran*, chapitre XXVII, versets 7, 8 et 9.

instants, il n’en restait plus qu’une forme blanche qui, vaporeuse et indécise d’abord, se solidifia et prit, en définitive, toute l’apparence d’un enfant d’Adam.

Un homme qui s’annonçait par de tels prodiges ne pouvait être le premier venu : c’est la réflexion que se firent les Sâouda. Ce qu’il y avait de certain, c’est qu’il était étranger au pays.

L’approche des Oulad-El-Djilali n’avait pas paru troubler la méditation du saint ; — car ce devait être un saint ; — il était resté dans l’attitude de la prière, et semblait plongé dans une sorte de ravissement mystique qui, en le rapprochant de Dieu, l’isolait évidemment des choses de la terre. C’était un vieillard à barbe blanche qui, depuis longtemps, on le voyait, ployait ses intestins[1], et dont l’excessive maigreur annonçait des aspirations célestes. Quand et comment était-il arrivé chez les Sâouda ? Qu’y venait-il faire ? et pourquoi avait-il choisi, de préférence à tout autre, le pays des Bni-Salah pour demeure ? Telles étaient les questions que se posèrent mentalement les quatre Sâouda, et auxquelles, bien entendu, ils ne trouvèrent pas de réponse.

Ils n’avaient qu’un moyen de satisfaire leur légitime curiosité, c’était de poser au saint lui-même toutes les questions qu’ils n’avaient pu résoudre. Comme ces Oulad-El-Djilali étaient des grossiers, et que cela ne les embarrassait pas plus de s’adresser à un homme de

(1) Qui s’entretient dans la faim.

Dieu, ou à un grand de la terre qu'au dernier des bergers de leur fraction, ce fut le parti auquel ils s'arrêtèrent, tant il est vrai que la grandeur prestigieuse des puissants n'exerce ses effets que sur les peuples pourvus d'une certaine dose de civilisation. Les Sâouda n'attendirent même pas, pour aller ; le questionner, que le saint fut redescendu sur la terre. Ils en furent bien punis ; car lorsqu'ils voulurent s'en approcher, ils se sentirent attachés au sol par des liens invisibles que, malgré leurs efforts, ils ne purent parvenir ù briser. Après s'être épuisés en violences impuissantes, ils finirent par comprendre que le plus sage était d'attendre que le saint voulût bien mettre un terme à leur désagréable situation.

Au bout de quelques instants, le saint se releva ; se tournant alors lentement du côté des Sâouda, il leur fit signe de s'approcher. A cet ordre, ils sentirent leurs liens se rompre comme par enchantement ; ils en profitèrent pour se précipiter vers le saint et se jeter à ses genoux, qu'ils couvrirent de baisers. Le jour s'était fait soudainement dans leur esprit ; la foi les avait pénétrés, et ils avaient reconnu qu'ils étaient en présence d'un Élu de Dieu. Le saint les releva avec bonté, et leur dit avec une voix qui ne paraissait pas appartenir aux êtres de la terre, tant elle était harmonieuse et pleine de charme : « Allez annoncer, à Oulad-El-Djilali ! ce que vous avez vu. »

Les Oulad-El-Djilali furent fort émerveillés d'abord que le saint — qui était étranger — les appelât

par leur nom ; mais ils réfléchirent ensuite que, puisqu'il avait, sans aucun doute, le don des miracles et de la divination, il n'y avait rien là qui dût tant les étonner.

Ils n'osèrent, par discrétion — car ils se sentirent spontanément dégrossis — questionner le saint sur ce qu'ils avaient envie de savoir. Du reste, cela ne leur eût pas été possible, attendu qu'il venait de disparaître à leurs yeux sans qu'ils eussent pu se rendre compte de la façon dont le miracle s'était opéré. Ils eurent beau chercher autour de l'endroit où s'était tenu le saint, ils n'en trouvèrent pas trace. Ils remarquèrent cependant que, sur le point même où il avait prié, une fumée bleuâtre s'élevait du sol, et montait vers le ciel en répandant dans l'air une odeur très prononcée de *djaoui* (benjoin) qui leur causa de délicieuses félicités. Ils conclurent de là que le saint s'était peut-être volatilisé, hypothèse que son extrême maigreur rendait parfaitement admissible.

Après s'être convaincus de l'inutilité de leurs recherches, les Oulad-El-Djilali se hâtèrent de regagner leur douar pour raconter les faits merveilleux dont ils venaient d'être témoins. On les crut d'abord frappés de folie ; mais comme leurs bernous étaient encore imprégnés d'une suave odeur d'encens qui n'avait rien de commun avec celle qu'ils exhalaient habituellement, on fut bien obligé d'ajouter foi à leur étonnant récit. Quelques Sâouda avaient aussi aperçu la vive lumière dont parlaient les Oulad-El-Djilali ; mais les

uns étaient trop éloignés pour aller en constater la nature, et les autres l'avaient attribuée aux rayons de l'aurore avec lesquels elle se confondait ; quelques-uns, enfin, se dirent que, si c'était un incendie, il n'y avait qu'à laisser brûler, attendu qu'ils ne pouvaient avoir la prétention d'éteindre une forêt en flammes.

Le bruit de cette singulière apparition tomba bientôt dans l'oreille des Bni-Salah et des montagnards des tribus voisines. Les Bni-Msâoud, les Ouzra et les Mouzaïa sentirent naître dans leurs cœurs quelques symptômes de jalousie, au sujet des avantages incalculables qu'allaient, vraisemblablement, retirer les Bni-Salah de la présence d'un saint de cette importance dans leur tribu, laquelle, si on les en croyait, était pourtant bien loin de marcher dans le sentier de Dieu. Ces ignorants Kabils ne réfléchissaient pas que c'était précisément pour les y mettre que ce saint avait été envoyé. Mais quand l'envie nous égare, il nous est bien difficile de penser juste.

Depuis cette apparition, les Oulad-El-Djilali paraissaient tout à fait transformés ; ils ne juraient plus que par le saint inconnu, et ils paraissaient disposés à soutenir leur témoignage jusqu'au martyre.

Il était pourtant un homme qui ne paraissait pas accepter aussi facilement que les autres les merveilleux récits des Oulad-El-Djilali ; il les mettait sur le compte de l'hallucination, et il défiait ces néophytes de lui prouver ce qu'ils avançaient. Il faut dire que

ce contradicteur était leur grand-père, et que, vivant lui-même de la profession d'ascète dans une *kheloua* (retraite) voisine des gourbis de ses petits-fils, il entrevoyait un concurrent sérieux dans la personne du saint dont ils s'étaient faits les adeptes. Bref, il ne voulait pas croire, et cette incrédulité excitait au plus haut point la colère de ses descendants, lesquels, il faut l'avouer, étaient d'une intolérance extraordinaire depuis qu'ils se posaient comme les apôtres de leur saint. C'est toujours comme cela.

Ils se mirent en tête de convertir leur grand-père en le menant à l'endroit même où avait eu lieu l'apparition. « Il est de l'intérêt du saint, pensaient-ils, de se manifester, et il n'y a pas de raison pour qu'il ne recommence pas l'expérience ; car, pourquoi, s'il n'avait pas eu l'intention d'agir sur la tribu des Bni-Salah et d'y semer la parole divine, pourquoi nous aurait-il chargés d'annoncer ce que nous avions vu ? Pourquoi ? »

Il était donc à peu près hors de doute que le saint reparaîtrait là où les Oulad-El-Djilali l'avaient déjà rencontré.

Le grand-père consentit à tenter l'épreuve, et, monté sur sa mule, il se dirigea, un matin, conduit par ses petits-fils, vers la forêt de chênes-lièges où s'était produite l'apparition. Bien qu'ils ne fussent pas très certains que le saint fît partie de l'espèce des enfants d'Adam, les Oulad-El-Djilali s'étaient munis à tout hasard de présents qu'ils comptaient lui offrir. Ces dons n'étaient pas somptueux : ils se composaient de figues

sèches, de glands et de galettes d'orge ; mais ces Sâouda n'avaient pas les richesses de Karoun[1], et ils faisaient ce qu'ils pouvaient. Le saint aurait donc eu tort de ne pas se montrer satisfait de ces offrandes.

Le soleil était déjà levé quand les Oulad-El-Djilali et leur grand-père arrivèrent près de la clairière où s'était déjà montré le saint. Rien d'extraordinaire ne s'annonçait sur ce point de la forêt : tout, sources, feuillage, oiseaux, insectes babillait, bruissait, chantait, bourdonnait comme d'habitude. Les quatre Sâouda commençaient déjà à se demander si, en effet, ils n'avaient point été le jouet de leur imagination, et le vieillard les regardait d'un air narquois et plein d'incrédulité.

Le point où le saint avait fait sa prière était facilement reconnaissable à un gros chêne-liège dont les branches décortiquées semblaient les bras de quelque mulâtre gigantesque. Les Oulad-El-Djilali n'étaient plus qu'à quinze ou vingt pas de ce chêne; ils s'y dirigèrent en poussant devant eux la mule sur laquelle était monté le vieillard ; mais, tout à coup, l'animal se campa effrayé, les narines dilatées et soufflantes, les yeux démesurément ouverts, et tous les efforts pour la faire avancer furent complètement inutiles. Quel était donc ce mystère ? Les Sâouda ne tardaient pas à l'apprendre : un rugissement terrible vint ébranler la montagne, qui sembla chanceler sur sa base ; des

(1) Le Coré de la Bible.

grognements roulant dans les vallées comme la foudre dans les nuages noirs, alternaient avec les rugissements; les feuilles frissonnèrent sans que pourtant le vent soufflet ; des arbres se brisèrent avec d'épouvantables craquements ; les broussailles gémirent fracassées ; en même temps, un lion noir[1] de taille colossale déboucha dans la clairière en éventrant un massif de chênes-lièges ; ses yeux, cloués dans une tête énorme, paraissaient deux tisons ardents soufflés par un impétueux vent du sud ; sa gueule ouverte laissait voir deux rangées de dents sortant menaçantes de ses mâchoires sanglantes, pareilles aux redoutables crochets des remparts de Bab-Azzoun sur lesquels on précipitait les esclaves chrétiens.

Bien que le lion se fût arrêté, les Oulad-El-Djilali n'en mouraient pas moins de frayeur, et ils paraissaient avoir tout à fait oublié que les lions respectent les gens de cœur. Ils voulaient parler au lion, — on leur avait dit que c'était le moyen de le faire fuir, — mais ils ne trouvaient plus leur langue dans leur bouche; leurs jambes flageolaient comme s'ils étaient ivres de *khamr*[2], et

(1) Bien qu'il y fût beaucoup plus rare que le lion fauve et le lion gris, le lion noir se rencontrait pourtant assez fréquemment, avant l'occupation française, dans les montagnes des Bni-Salah. Le fond de la robe du lion noir est bai-brun jusqu'à l'épaule, où commence la crinière, qui est noire, longue et épaisse.

(2) En général, toute boisson fermentée et enivrante.

leurs yeux s'ouvraient à se précipiter hors de leurs orbites. Ils cherchèrent vainement à se rappeler la prière « Certes, nous sommes à Dieu et nous retournerons à lui, » qui chasse les lions et qui met les *djenoun* (génies) en fuite. Leur situation était terrible, et ils se repentaient cruellement d'avoir entraîné leur grand-père dans cette effrayante aventure.

Ils ne voyaient point de salut, et ils se résignaient déjà à servir de pâture au sultan des animaux, quand sortit tout à coup d'un bouquet d'arbres un vieillard à barbe blanche que les Oulad-El-Djilali reconnurent de suite pour être le saint qu'ils cherchaient. Ils commencèrent à respirer ; car ils sentaient instinctivement que sa puissance devait s'exercer aussi bien sur les êtres animés que sur les éléments. En effet, sur un signe du saint, les mâchoires du lion se fermèrent, ses yeux s'éteignirent, ses épouvantables rugissements se changèrent en une sorte de grognement caressant pareil à celui d'un chat qu'on flatte de la main ; sa queue, qui abattait des arbres sous ses coups, avait cessé ses désastreux mouvements de va-et-vient; bref, le terrible animal avait fini par se rouler aux pieds du saint comme un chien soumis. Aussi, les cœurs des Oulad-El-Djilali n'avaient-ils pas tardé à redescendre à leur place, et la mule de leur grand-père se montrait-elle pleine de gaîté.

Le saint s'approcha des Oulad-El-Djilali et leur donna le salut ; tous, et le grand-père aussi qui ne doutait plus, s'empressèrent de déposer leur offrande de

ziara (visite) aux pieds du saint, qui en parut très satisfait ; il daigna même exiger qu'ils partageassent avec lui les galettes et les fruits qu'ils avaient apportés. Les Oulad-El-Djilali acceptèrent sans balancer l'offre du saint, et, à son exemple, ils s'assirent sur l'herbe auprès des provisions qu'ils avaient déposées à terre, et ils se mirent à manger de grand appétit. Ils remarquèrent bientôt que le saint se bornait à toucher alternativement le pain et les fruits du bout des doigts, et que, pourtant, ces comestibles diminuaient, par l'effet du toucher absolument comme s'ils eussent été absorbés par la méthode ordinaire ; une suave odeur de musc se répandait en même temps autour du saint, et l'air en était parfumé. Cette particularité acheva de dissiper tous les doutes du grand-père des Oulad-El-Djilali au sujet de l'état de sainteté du puissant vieillard ; car il avait entendu lire *El-Hadits*(1), et il se rappelait très bien le passage suivant qui l'avait fortement frappé : « Mohammed a dit : « Les habitants du Paradis ne sont sujets ni à uriner, ni à rendre des excréments ; mais une sueur semblable au musc sort des membres de leurs corps. » Il n'y avait donc pas à s'y tromper, le vieillard ne pouvait être qu'un habitant d'*El-Djenna*(2) en mission sur la terre.

Ce qui émerveillait surtout les Oulad-El-Djilali,

---

(1) Tradition concernant les paroles ou les faits recueillis de la bouche ou au sujet de Mahomet.

(2) Le Paradis.

c’est que, bien qu’ils mangeassent depuis une demi-heure, les provisions qu’ils avaient devant eux n’avaient pas diminué sensiblement.

Dès qu’ils furent rassasiés, ils voulurent se lever pour prendre congé du saint ; mais celui-ci qui, sans doute, voulait s’amuser un peu de leur étonnement, leur dit avec infiniment de bonté : « Vous n’avez pas fait grand honneur à ma *dhifa*, ô Oulad-El-Djilali ! Voyez, vos provisions sont restées intactes. »

— « O monseigneur! répondit le grand-père des Sâouda, vous voulez vous moquer de vos serviteurs. Mais nous ne sommes pas si aveugles que nous n’ayons reconnu que vous êtes un des Élus de Dieu. Moi, j’avais douté et j’ai voulu voir ; aujourd’hui, j’ai vu et je crois. »

Les Oulad-El-Djilali triomphaient en entendant cette déclaration de leur grand-père, et on lisait déjà dans leurs regards l’ardeur enthousiaste dont sont pénétrés les néophytes quand s’allume dans leurs cœurs le flambeau de la foi. Pendant toute cette scène, le lion qui avait causé tant d’effroi aux Oulad-El-Djilali, dormait la tête entre ses deux pattes de devant. Ils en conclurent que ce devait être le compagnon habituel du saint, un *djenn*, peut-être, qu’il avait soumis à ses volontés et contraint à habiter la peau d’un lion. A cette époque, ces sortes de métamorphoses étaient beaucoup plus fréquentes qu’aujourd’hui, bien que, cependant, on en voie encore des exemples.

Après avoir fait toutes sortes de protestations au

saint, s'être déclarés ses serviteurs religieux, et lui avoir respectueusement effleuré la tête de leurs lèvres, les cinq Sâouda, le cœur allégé, reprirent, le grand-père, le chemin de sa *kheloua*, ses petits-fils, celui de leur douar. Avant de s'enfoncer dans le bois, ils se retournèrent pour jeter un dernier regard sur le saint homme ; mais lui et le lion avaient déjà disparu.

Le bruit de ces étranges choses se répandit bientôt dans l'étendue du district d'Alger et jusqu'au fond du Tithri ; de tous côtés, les Croyants venaient demander au saint, qui s'était définitivement fixé chez les Bni-Salah, de vouloir bien intercéder pour eux auprès du Tout-Puissant. Sa kheloua, qu'il avait établie dans une grotte tissée de lianes, à quelques pas du grand chêne-liège sous lequel il avait apparu aux Oulad-El-Djilali, ne désemplissait pas du matin au soir; souvent même, les fidèles qui étaient pressés ou qui avaient beaucoup à demander arrivaient dès la veille, et passaient la nuit non loin de la demeure du saint afin de profiter de sa première audience. Des personnages considérables ne dédaignaient pas de s'engager à pied dans les montagnes des Bni-Salah pour venir, chargés d'offrandes, solliciter l'intervention du saint ou quelque bon conseil. On allait jusqu'à dire que Baba-Aroudj en personne était venu le consulter, et lui demander ses prières pour la réussite de quelque entreprise contre les Espagnols ; mais ce fait n'a jamais été bien prouvé.

Quoiqu'il en soit, le saint paraissait avoir attiré

la bénédiction du ciel sur le pays : depuis qu'il l'habitait, la terre rendait au centuple ce qu'on lui confiait ; les pluies ne tombaient que lorsqu'il en était besoin ; les sources paraissaient avoir doublé de volume; le *guebli*[1] se heurtait toujours impuissant contre les montagnes des Ouzra et ne pouvait arriver jusqu'aux Bni-Salah ; les arbres fruitiers fléchissaient sous le poids de leurs fruits ; les troupeaux multipliaient d'une façon prodigieuse ; les femmes étaient d'une fécondité rare ; les lions, ces voleurs fils de voleurs, avaient cessé leurs désastreuses déprédations ; la peste n'y avait pas fait sentir ses ravages ; les impôts étaient insignifiants ; enfin, les faveurs d'en haut pleuvaient sur la tribu avec une persistance qui, jusqu'alors, avait été sans exemple. Aussi, la foi avait pris un tel essor chez les Bni-Salah, —on croit aisément quand on est dans le bien, — et même chez leurs voisins du sud et de l'ouest, que ces braves montagnards paraissaient tout disposés à s'en aller en guerre sainte contre les Turks qui, déjà, leur étaient fort désagréables. Les Bni-Salah prétendent même — mais nous pensons qu'ils se vantent — avoir eu des leurs dans les rangs des Mellal, quand Ahmid-ben-Abid, embrassant la cause des gens de la Mtidja, vint livrer bataille sur l'Ouedjer à Baba-Aroudj. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette prétention des Bni-Salah ne se produisit que fort tard après cet événement ; il est vrai que les Mehal ayant

(1) Le vent du sud, le siroco.

été vaincus, il n'eût peut-être pas été prudent aux Bni-Salah d'aller crier sur les toits qu'ils étaient du côté d'Ahmid-ben-Abid à la bataille de l'Ouedjer.

Il est une chose qui vint surtout augmenter la réputation de sainteté du vieillard des *fernan* (chênes-lièges) : les Bni-Salah avaient découvert qu'il jouissait du don d'ubiquité : ainsi, on le voyait à Mekka pendant les mois du pèlerinage, bien qu'il fût parfaitement constaté qu'il n'avait pas quitté les Sâouda. Pendant sept années de suite, c'est-à-dire depuis son arrivée chez les Bni-Salah jusqu'à sa mort, le saint passa l'*âiïd el-kbir* à Mekka et dans sa kbeloua des Sâouda. Le fait était d'autant plus certain que, pour s'assurer qu'ils n'étaient point le jouet d'une illusion produite par la ressemblance de quelque *hadjdj* avec le saint, plusieurs Bni-Salah, en pèlerinage aux Villes Saintes, lui avaient adressé la parole, et c'était si bien lui, qu'il les avait, sans hésiter, appelés par leurs noms. Or, il était parfaitement démontré qu'à la même date, il avait reçu, comme à l'ordinaire, ses khoddam dans sa solitude des Sâouda.

Quel était donc le moyen qu'employait le saint pour se trouver en deux endroits à la fois ?

On citait bien un fait à peu près analogue, celui de Djellal-ed-Din, lequel, bien qu'il habitât la Chine, faisait sa prière du matin tous les jours à Mekka.

Oui ; mais le fait du marabouth des Bni-Salah était bien plus extraordinaire encore ; car Djellal-ed-Din disparaissait, — pendant un jour seulement, il est

vrai, — tandis que le premier était présent corporellement, en même temps, à Mekka et à sa kheloua des Bni-Salah.

Nous ne voulons pas dissimuler que la question de l'ubiquité, du dédoublement plutôt du marabouth des *fernan* rencontrait des contradicteurs, lesquels trouvaient exorbitant qu'on attribuât à un simple saint un don que Dieu paraît s'être réservé, et qu'il avait même refusé à son Prophète Mohammed lorsque celui-ci entreprit, dans la nuit d'*el-Mâradj*, son voyage aérien à travers les sept cieux. Il est vrai qu'avec les moyens de locomotion que Dieu mettait à la disposition de son apôtre, c'est-à-dire avec l'ange Gabriel, muni de trois cents paires d'ailes[1] pour propulseur, et *El-Borak*, quadrupède ailé à la figure de femme, au corps de cheval, et à la queue de paon pour monture, l'ubiquité n'était plus que d'un intérêt médiocre pour le Prophète, puisque, par suite de la rapidité des agents locomoteurs, le temps consacré à son voyage devenait inappréciable. Aussi, n'éprouvons-nous aucune répugnance à croire, avec Aaïcha, qui l'affirme, que son mari n'a jamais découché, et, avec les commentateurs, qu'à son retour, Mohammed trouva son lit encore chaud, et qu'il revint assez à temps pour relever, sans qu'il ait perdu une goutte d'eau, un pot qu'il avait

(1) « Gloire à Dieu Créateur des cieux et de la terre, Celui qui emploie pour messagers l*es anges à deux, trois et quatre paires d'ailes*. » *Le Koran*, chapitre XXXV, verset 1.

mis sur le feu, et qui, à son départ, était près de se renverser.

Tout portait donc à croire, bien que cette version fût la moins accréditée, que le saint marabouth des Sâouda pouvait disposer d'un certain nombre d'anges à quatre paires d'ailes, et qu'il faisait le voyage des Bni-Salah à Mekka, aller et retour, avec une telle vélocité, que son absence ou sa disparition pouvait difficilement être constatée.

A défaut d'autre mérite, cette opinion a tout au moins celui de ne pas choquer sensiblement le bon sens, et de laisser au Tout-Puissant une propriété dont, vraisemblablement, il n'a pas cru devoir faire jouir son infime créature ; mais, comme nous le disons plus haut, il suffit qu'une chose soit à peu près raisonnable pour que le gros populaire, qui a soif de *surnaturalisme*, la rejette d'une façon absolue.

Un jour, les khoddam du saint marabouth des *fernan* encombraient dès le matin, comme de coutume, les abords de sa solitude. Surpris de ne pas le voir sortir de sa grotte de lianes — car il n'avait pas d'autre habitation — pour leur donner audience, quelques-uns de ses *zaïrin* (visiteurs), qui attendaient depuis longtemps déjà, voulurent savoir la cause d'un retard qui était si peu dans les habitudes du solitaire ; les plus hardis s'avancèrent tout en tremblant vers l'entrée de sa demeure ; le soleil en éclairait une partie. Le saint était étendu sur une natte de jonc et dans l'attitude du sommeil. Le croyant endormi, et craignant de troubler

son repos, les visiteurs se retirèrent discrètement à quelques pas de son ermitage, espérant qu'il finirait, sans doute, par se réveiller. Après une heure d'attente, ils se présentèrent de nouveau à l'entrée de la grotte. L'ami de Dieu était encore dans la même position. Il y avait évidemment là un mystère dont il importait d'avoir la clef : quelques hommes des Sâouda pénétrèrent dans la grotte, et s'approchèrent du marabouth, qui ne bougea pas. L'un d'eux ayant placé son oreille sur la bouche du saint et sa main sur son cœur, reconnut que le corps était vide de l'âme. Il avait, probablement, terminé sa mission sur la terre, et Dieu lui avait repris le souffle qui l'animait.

La nouvelle de la mort de ce saint, dont on avait toujours ignoré le nom, et qui, dès lors, fut désigné sous celui de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat, à cause de ses sept pèlerinages aux Villes Saintes, la nouvelle de sa mort, disons-nous, attrista considérablement non-seulement les Bni-Salah, mais encore toutes les tribus de la montagne et de la plaine qui avaient eu besoin de recourir à sa puissante intercession. Le coup fut rude surtout — on le comprend — pour les Bni-Salah ; car ils sentaient parfaitement que c'était à leur saint marabouth qu'ils devaient la persistance des faveurs du ciel, et cette rosée de bienfaits qui, en sept années, avait fait de leur pays le paradis de la terre. Aussi, plus reconnaissants que l'asphodèle[1], ces montagnards voulurent-ils

(1) Les arabes disent : « Plus reconnaissant que l'as-

faire à Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat des funérailles dignes de lui : les parfums les plus précieux furent brûlés en son honneur, et le camphre dont ou aromatisa son corps ne fut certes pas épargné. Sa fosse fut creusée à l'endroit même où il avait cessé de vivre.

Les Bni-Msâoud, les Ouzra et les Mouzaïa étaient accourus en foule pour rendre les derniers devoirs au saint dont ils avaient eu tant à se louer. Cette affluence fit même craindre aux Bni-Salah que ces tribus ne cherchassent à s'emparer de son corps ; aussi, les observèrent-ils sérieusement tant que sa dépouille mortelle ne fut pas rendue à la terre. Cette crainte prouve que les Bni-Salah ne désespéraient pas que Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat leur continuât sa puissante protection dans le séjour des bienheureux.

Chacune des trois tribus que nous nommons plus haut voulut, dans l'espoir évident de se créer des titres à l'appui du saint, se charger des frais de construction de la koubba qu'on se proposait d'élever sur son tombeau : les Bni-Msâoud, à cause de leur proximité des Bni-Salah, réclamèrent pour eux la priorité, et ils se mirent immédiatement à l'œuvre ; mais leur koubba était à peine achevée, que, le lendemain matin, on la trouvait renversée[1] comme par l'effet d'un tremble-

---

phodèle, » parce que cette plante pousse et conserve sa verdure, même par les sécheresses les plus prolongées.

(1) La tradition signale un grand nombre de faits de ce genre. Nous ne savons s'il convient de les attribuer à la

ment de terre ; les pierres qui entraient dans sa construction avaient été projetées au loin avec une violence extraordinaire. Les chapelles funéraires érigées à Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat par les Mouzaïa et les Ouzra eurent absolument le même sort. Il était donc parfaitement constaté que le marabouth des chênes-lièges, qui, fort probablement, avait lu dans le cœur des gens de ces tribus, n'en voulait rien accepter.

Les Bni-Salah, qui, intérieurement, n'étaient pas fâchés de ce qui arrivait, entreprirent, à leur tour, d'élever un *djamâ* sur le tombeau du saint. Les trois tribus repoussées, qui cherchaient à se persuader que le refus d'une koubba était un parti pris de la part de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat, espéraient qu'il en serait de la construction des Bni-Salah comme il en avait été des leurs ; mais il en fut, à leur grand désespoir, tout à fait autrement : la chapelle des Bni-Salah resta parfaitement debout, et il a fallu qu'elle fût bâtie bien solidement, ou que le saint tînt à sa conservation d'une façon toute particulière, puisque, malgré de désastreuses tempêtes et de nombreuses secousses de tremblement de terre, elle a pu atteindre déjà l'âge respectable de trois cent soixante-dix ans.

---

modestie des saints, ou si, plutôt, ils ne cacheraient pas la ladrerie de leurs contemporains qui, pour s'excuser de ne point avoir élevé à leurs marabouths vénérés des monuments funéraires dignes d'eux, auraient prétendu que ces saints se seraient toujours obstinés à les renverser.

Aujourd’hui encore, les Bni-Salah ont seuls le droit d’entretenir et de blanchir le *djamâ* de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat, et tout soin de cette nature qui viendrait d’autre part que de celle des préférés du saint, serait inflexiblement rejeté. Aussi, les Bni-Salah sont-ils très fiers de ce privilège.

Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat pousse bien plus loin encore ses préférences pour les Bni-Salah : ainsi, tout étranger à cette tribu qui toucherait seulement à un brin de dis dans le périmètre que s’est réservé le saint autour de son tombeau, en serait immédiatement puni par le dessèchement de la main qui aurait consommé le délit. Quant au téméraire qui oserait porter la hache sur l’un des chênes-lièges qui avoisinent le tombeau de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat, il est à supposer que la mort serait insuffisante pour le punir d’un pareil forfait. Mais les Sâouda ont toujours la charitable obligeance d’aviser de ces effrayants détails les étrangers qui s’engagent sur les terres de ce terrible saint.

Nous avons vu plus haut que Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat possédait une merveilleuse influence sur les lions, et qu’il les rendait, sur un geste, aussi dociles que des chiens convenablement élevés. Le saint a voulu, après sa mort, continuer à ses chers Bni-Salah la protection dont il les avait couverts pendant sa vie contre les formidables mâchoires et les insatiables appétits du sultan des animaux. Aussi, tout lion qui, traqué par les Bni-Salah, a le malheur de pénétrer sur

le terrain consacré au saint, est-il un lion mort ; car il lui est de toute impossibilité de sortir du cercle fatal qui s'est refermé sur lui: il rugit alors en frappant de sa queue un obstacle invisible ; il s'y heurte impuissant comme dans une cage de fer ; ses désespoirs sont terribles ; il croit qu'il brise ; mais ses coups ne rencontrent que le vide. Un enfant armé d'un fusil peut alors tuer impunément le fort des forts.

Aussi, avant l'occupation française, quand les lions ne se bornaient pas, comme aujourd'hui, à traverser les montagnes des Bni-Salah, la particularité dont nous venons de parler se produisait assez fréquemment. Dès qu'un lion était signalé dans le pays, tous les hommes de la tribu se rendaient sur le tombeau de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat pour lui demander sa protection contre cet incommode ennemi. Toute la journée se passait en tête ; on se bourrait de kousksou pour se donner des forces ; car il est difficile de trouver un cœur brave au-dessus d'un ventre vide; puis on arrêtait les dispositions à prendre pour le lendemain ; on distribuait les rôles. On se séparait à la nuit, en se donnant rendez-vous sur tels ou tels points qu'on devait occuper avant le lever du soleil.

Le but de la manœuvre était de chercher à pousser le lion vers le tombeau de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat : les combattants, placés sur cieux ou trois lignes, formaient, à cet effet, un immense demi-cercle qu'ils resserraient peu à peu. Mais il arrivait quelquefois que le

lion entrait dans le pays du côté opposé à celui où s'élevait le tombeau du saint ; il ne paraissait pas non plus toujours disposé à quitter son repaire, de sorte qu'il devenait difficile de lui donner la direction désirée. Quand les balles, les cris, les grands feux ne suffisaient pas pour le débucher, on plaçait, en les échelonnant, des appâts sur la route qu'on voulait lui faire prendre ; si, malgré cela, il ne bougeait pas, les *benou el-mout*[1] commençaient leurs imprudences, leurs témérités : il y avait alors des cuisses labourées, des membres broyés, des ventres désentraillés, des poitrines en lambeaux, des têtes scalpées. Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat finissait pourtant par s'en mêler, et le lion, poussé par les injures, par les huées de la foule, qui le traitait de voleur fils de voleur, de coupeur de route, prenait, tout en rugissant, la direction fatale.

— « Que Dieu te maudisse ! ô le voleur qui m'as mangé un bœuf ! » lui criait l'un.

— « Toi, tu n'es pas le lion, lui hurlait l'autre ; tu n'es qu'un lâche coupeur de route. »

— « Prends garde à ta peau, ô le fils de celle qui n'a jamais dit non ! Je veux en faire un lit pour ma bien-aimée, et de tes griffes des ornements pour son cou ! »

Chacun, tout en se tenant à distance, l'éclabousse d'outrages. Enfin, le malheureux lion, qui semble attiré vers le tombeau du saint par une influence à la-

(1) Les enfants de la mort, c'est-à-dire les braves, les Courageux.

quelle il ne cherche même pas à se soustraire, a pénétré dans l'enceinte sacrée. Un immense cri de joie s'élève de cette foule hurlante qui se rit, en l'insultant, de ses efforts impuissants; puis, quand les chasseurs sont fatigués de cette lutte si inégale pour le lion, ils chargent quelquefois une femme — dernière injure — de lui donner la mort.

L'animal est ensuite dépouillé, et sa peau, qui est un présent précieux, est offerte au saint qui a donné la victoire.

Avant l'occupation française, les murs de la chapelle de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat étaient, assure-t-on, tapissés de la peau des lions qui avaient trouvé la mort dans cette enceinte fatale.

Depuis, on a trouvé, sans doute, que ces peaux feraient bien meilleure figure sous les pieds mignons de nos ravissantes Algériennes, que le long des murs poudreux du gourbi de Sidi Bou-Sebâ-Hadjdjat. Le fait est que l'infortuné saint n'a plus même de quoi se faire une descente de tombeau pour le jour de la résurrection.

On voit bien que la foi s'en va, et que les peaux de lion sont hors de prix.

Nous avons décrit plus haut le pays situé sur la rive droite de l'oued Tizza, cours d'eau qui prend successivement les noms d'ouad Acelgou et d'ouad Er-Rabtha. Il nous reste donc à parler de sa rive gauche et de la fraction qui l'occupe, les gens de Tazerdjount.

Cette portion du pays des Bni-Salah est magnifique de végétation et riche en eaux ; les flancs des montagnes y sont vigoureusement fouillés, les crêtes d'une hardiesse extrême, les pitons menaçants pour le ciel ; quelques-uns sont décharnés et laissent voir leurs os pointus comme le fait un pauvre dont l'habit est percé aux coudes ; on trouve encore dans le pays de Tazerdjount des versants droits comme une muraille, le versant ouest particulièrement, celui au bas duquel gronde la Cheffa ; les douars y sont perchés d'une façon impossible ; on ne doit pouvoir les aborder qu'avec des échelles. Tout cela est effrayant d'audace; on serait tenté de croire que ces Tazerdjount ont l'orgueil de Nemrod, fils de Canaan, ce roi qui éleva un palais haut de cinq mille coudées pour observer de là ce qui se passait dans le ciel. Peut-être n'est-ce pas de l'orgueil ; pourquoi ne serait-ce pas l'amour de la liberté ? Ces montagnards le savent bien; ils ne seront pas dérangés par les poussifs de la civilisation ; car la civilisation est la mère de la pousse.

Parcourons rapidement, à vol d'oiseau, bien entendu, ces vallées sauvages et ombreuses, ces forêts de chênes-lièges presque impénétrables ; escaladons ces rochers qui semblent surgir de terre comme des spectres blancs pour nous barrer le passage ; enjambons ces rides affreuses qui nous prouvent les tourments de la terre, ses tortures. Pauvre terre ! elle a dû bien souffrir déjà depuis que le Créateur l'a lancée dans

l'espace ! Il faut dire aussi qu'elle n'est plus de la première jeunesse.

Si, partant de la Koudïet Tala-Izid où est assise la redoute de la Hadjert-el-Hamra, nous nous enfonçons dans le nord-ouest, nous rencontrerons presque immédiatement une forêt de chênes-lièges touffue à ne pouvoir y pénétrer ; plus loin, au milieu des bois, nous nous trouvons nez à nez avec les Hadjeur-Bou-Chiba, rochers monstrueux qui semblent un dolmen gigantesque renversé par quelque commotion souterraine. En présence de cette immense verrue qu'on dirait avoir été rejetée des entrailles de la terre, on se rappelle involontairement cet effrayant tableau que fait Mahomet des signes qui précéderont le jugement dernier : « Au premier coup de trompette, la terre tremblera du tremblement qui lui est réservé, et *elle secouera sa charge*, c'est-à-dire qu'elle vomira les morts qui reposent dans ses entrailles. » Ces rochers semblent, en effet, des tombeaux vomis du sein de la terre. Si, des Hadjeur-Bou-Chiba, nous continuons à descendre dans le nord-ouest, nous laisserons à notre gauche le rocher-caverne d'Ifri-Msâouda. A chaque pas, de profonds ravins, torrents par les pluies et quand fondent les neiges, viennent couper notre direction. Tout cela est d'une admirable sauvagerie : c'est un Éden de sangliers où le soleil n'a jamais mis les pieds. On finit pourtant par voir le jour en débouchant sur la Koudïet El-Hark. Plongeant de nouveau dans la forêt, on descend sur des schistes fuyants qui vous entraînent

avec une grande rapidité sur les étages rocheux de Taourirt[1] el-Foukania et de Taourirt-et-Tahtania ; cette descente vertigineuse vous jette à l'embouchure de la Châbt-En-Nechem, qui jette ses eaux dans l'ouad Acelgou, que nous connaissons.

Si nous appuyons un peu sur notre gauche, nous rencontrerons un délicieux bouquet de bois ravissamment vert. Il ne parait pas facile de s'y engager ; aucun chemin ne le traverse. Son impénétrabilité, la dimension des arbres qu'il renferme, le mystère qu'il respire indiquent assez un bois sacré; nous devons trouver là, sous ces grandes ombres, le tombeau de quelque saint, ou, tout au moins, une chapelle commémorative dédiée à quelque marabouth vénéré.

Nous pénétrons en rampant dans des bouquets de lentisques touffus qui semblent défendre l'entrée de la demeure du saint ; mais des chevelures de lianes et de ronces suspendues aux arbres nous arrêtent à chaque pas. Là, dans ce fouillis, les lentisques sont gigantesques ; ce sont de véritables arbres. Nous découvrons pourtant dans les lianes un gourbi en maçonnerie que les Croyants ont négligé de blanchir depuis bien longtemps ; car il a cette patine gris-jaunâtre qui marque la vieillesse des constructions qu'on n'entretient pas; le dis qui recouvre ce gourbi n'est pas d'hier non plus. C'est inexplicable chez une fraction marabouthe ;

(1) *Taourirt*, diminutif de *aourir*, mot kabil signifiant montagne. *Taourirt*, monticule.

car les gens des Tazerdjount sont généralement marabouths. L'intérieur de la chapelle — car c'est une chapelle — ne fait pas honte à l'extérieur : d'abord, la porte a cessé d'exister, et nous avons sous les yeux la preuve que les chèvres y ont séjourné. Heureusement, il n'y a pas trace de tombeau ; dès lors le sacrilège en est considérablement amoindri.

Cette chapelle n'est point, en effet, un monument funéraire; ce n'est qu'un mekam que les Croyants ont dédié à Sidi Medjebeur, marabouth de grande réputation qui fonda une zaouya dans la Mtidja, à l'ouest du pays des Bni-Mered. Ce mekam rappelle le séjour que fit ce saint dans cette partie du pays des Bni-Salah quand, pour fuir les choses de ce monde et se consacrer entièrement à Dieu, il résolut de se livrer à la vie érémitique. C'est sur l'emplacement même où, depuis, fut bâtie la chapelle, qu'il avait établi le gourbi en branchages qui lui servait de kheloua.

Du reste, nous avons remarqué que, dans le pays de Tazerdjount, les chapelles ou constructions commémoratives élevées ou dédiées à des marabouths qui n'appartiennent pas à la descendance de Sidi Mouça-ben-Naceur, sont extrêmement négligées. On n'a de prévenances que pour ce qui a touché de près ou de loin à cet illustre marabouth. Nous en trouvons encore la preuve dans le mauvais état du gourbi en maçonnerie élevé à Sidi Brahim, un peu au sud de la kheloua de Sidi Medjebeur. Pourtant, Sidi Brahirn venait du Sous marokain comme Sidi Mouça-ben-Naceur. Il est

évident qu'il n'avait pas le don des miracles au même degré que son célèbre confrère ; mais il n'en était pas moins cependant un saint de quelque valeur. Eh ! mon Dieu! les foules ont toujours été les mères: contentez-vous de vivre modestement, de prêcher le culte unitaire sans faire de miracles, c'est à peine si elle se rappelleront votre nom ; elles diront : « Oh ! Sidi Brahim n'avait pas grande influence auprès du Dieu unique, puis qu'il n'a pu faire le plus petit miracle. Pourquoi, alors, tant blanchir sa chapelle funéraire ? C'est de la chaux perdue. Parlez-nous de Sidi Mouça-ben-Naceur et de tant d'autres : ceux-là sont des puissants, et si l'on s'adresse à Dieu en les prenant pour intermédiaires, on est à peu près sûr que la demande arrivera à destination. Il importe donc que la koubba de Sidi Mouça-ben-Naceur soit d'une blancheur immaculée. » C'est évident.

Mais quel est donc l'heureux saint qui repose sous cette blanche et élégante coupole s'élevant au sommet de ce mamelon qui domine la Cheffa ? C'est, ou, plutôt, ce fut Sidi El-Fodhil, l'un des fils de Sidi Mouça-ben-Naceur.

La fraction qui occupe le territoire de Tazerdjount n'est pas d'origine salahienne.

Au commencement du Xe siècle de l'hégire[1], un marabouth venant de l'Ouest s'était arrêté dans le

(1) Le XVIe de l'ère chrétienne,

pays des Bni-Salah, ne leur demandant, en échange de l'instruction religieuse qu'il leur apportait, qu'un coin de terre où il pût semer quelques poignées d'orge, ce qu'il lui fallait pour sa nourriture. Les Bni-Salah, l'autorisèrent à s'établir sur la rive droite de l'ouad Taksebt(1), rivière qui traverse le pays de Tazerdjount. Le marabouth s'y construisit un gourbi en branchages, et commença l'éducation religieuse d'une douzaine de jeunes Bni-Salah, que leurs parents — les plus progressistes — avaient consenti à lui confier.
Ce marabouth, qui s'annonçait si modestement, était pourtant l'illustre Sidi Mouça-ben-Naceur(2), celui. qui a son tombeau chez les Bni Misra.

Les Bni-Salah ; bien qu'ils fussent alors fort grossiers et fort ignorants, n'avaient pas tardé pourtant à voir à qui ils avaient affaire : ils sentirent de bonne heure que le marabouth, bien qu'il se contentât de peu, n'était cependant pas le premier venu. Ils commencèrent, dès lors, à le visiter ; ils écoutèrent plus patiemment ses pieuses leçons ; ils lui demandèrent des conseils, qu'il leur donnait toujours volontiers.

Sidi Mouça n'avait, point d'autre habitation que son gourbi, et pourtant il ne demandait pas autre chose aux Bni-Salah. Ceux-ci finirent cependant par rougir de leur avarice à l'endroit du chikh de leurs enfants ;

(l) Le mot *ksob*, roseau, berbérisé.

(2) Sidi Mouça-ben-Naceur mourut en 956 de l'hégire (1558 de l'ère chrétienne).

d'ailleurs, l'hiver approchait, et cette saison est rude dans les montagnes. Ils lui bâtirent une maison en pisé qu'ils couvrirent d'une épaisse couche de dis. Le marabouth fut sensible à cette attention des Bni-Salah, et il redoubla d'efforts pour tacher d'insérer dans le cerveau de ses élèves le plus possible des principes fondamentaux de l'Islam ; aussi, au bout de quelque temps, savaient-ils par cœur, et pouvaient-ils réciter sans trop ânonner la *Sourat el-Kafiya*[1], le chapitre suffisant, c'est-à-dire celui qui tient lieu des autres.

Les Bni-Salah du Xe siècle de l'hégire n'étaient pas plus généreux que ceux d'aujourd'hui ; de plus, ils n'avaient encore qu'une vague idée de ce que pouvait être cette *dar el-akhrira, — la maison dernière*, — expression par laquelle Sidi Mouça leur désignait métaphoriquement *la vie éternelle*. Leur nature grossière ne leur permettait guère de se lancer dans des nuances aussi abstraites, dans de pareilles subtilités. « Parle-nous tant que tu voudras, disaient-ils à Sidi Mouça, de la *dar ed-denia, — la maison la plus proche, la vie de ce monde*, — nous te comprendrons ; quant à l'autre, nous n'y entendons goutte. » Eh bien ! ce manque d'intelligence empêchait Sidi Mouça de

(1) Les Musulmans désignent ainsi le premier chapitre du Koran. Les Arabes de l'Algérie prennent, sans doute, à la lettre l'épithète de *suffisant* ; car il est rare de voir pousser au delà les études des jeunes gens qui ne tiennent pas absolument à devenir des *tholba*.

pousser aussi loin et aussi rapidement qu'il l'eût voulu ses démonstrations théologiques. Il prit patience. Du reste, il faut dire qu'il comptait sur la génération des hommes mûrs pour faire admettre ses théories religieuses ; l'âge fait — le marabouth le savait — est invinciblement réfractaire aux innovations, particulièrement quand elles sont du domaine de la spéculation. Sidi Mouça se borna donc à donner quelques bons conseils aux pères de ses élèves, et à s'interposer pour rétablir la paix — trop souvent troublée — entre ces turbulents Bni Salah et leurs voisins. Quelques petits miracles opérés opportunément firent le reste. Au bout de quelque temps, les Bni-Salah ne juraient plus que par Sidi Mouça, et ils n'hésitaient pas à lui attribuer tout ce qui leur arrivait d'heureux. Dans leur enthousiasme, ils lui formèrent autour de son habitation un *melk* (propriété) que, malgré leur avarice, ils arrondirent pourtant peu à peu.

Sidi Mouça était enchanté des dispositions des Bni-Salah à son égard, et il se félicitait d'avoir, du premier coup, mis la main sur une tribu si facilement dirigeable, et si remplie de bonnes intentions. Le saint marabouth résolut de compléter cette heureuse situation par le mariage. Il demanda et obtint sans difficultés la main de la belle Zeïneb-tient-El-Hadj-El-Habib, de la fraction des Ferdjouna. Par le fait de cette union, Sidi Mouça-ben-Naceur prenait définitivement pied dans la tribu des Bni-Salah.

Il ne faut pas croire pourtant que les dons des Bni-Salah aient enrichi Sidi Mouça outre mesure ; il faisait évidemment assez d'orge pour les besoins de sa famille ; mais l'argent monnayé était encore une rareté dans sa maison. Dans leurs pieuses visites au saint marabouth, les Bni-Salah lui apportaient volontiers quelques figues, des glands, du beurre, un peu de laine ; mais il fallait que les demandes qu'ils avaient à faire à Sidi Mouça fussent d'un intérêt tout à fait capital pour qu'ils se décidassent à lui donner même une *mouzouna*(1). Du reste, Sidi Mouça ne souffrait nullement, pour son compte, de cet état de choses ; car il méprisait souverainement les richesses. Sa femme, la belle Zeïneb, ne partageait eu aucune façon le dégout de son saint époux pour les valeurs monnayées ; elle en gémissait souvent, et cherchait à lui prouver que l'argent est le père du bien-être, et qu'il ne devait pas y avoir péché à désirer toucher aux biens de ce monde, puisque c'est Dieu qui les a créés. Elle faisait aussi remarquer à Sidi Mouça qu'ils avaient des enfants, qu'ils en auraient encore, s'il plaisait à Dieu, et qu'il fallait penser à eux.

Il est clair que ces plaintes, qui se renouvelaient tous les jours, ne divertissaient pas le saint outre mesure ; mais il avait fini par n'y plus prendre garde. Il se lassa pourtant un jour des jérémiades de Zeïneb. Ce fut

---

(1) La *mouzouna* valait alors 0 fr. 075.

dans les circonstances suivantes : Sidi Ali-Mbarek[1], l'illustre marabouth d'El-Koleïâa (Koléa), qui avait entendu vanter la piété, la science profonde et le pouvoir surnaturel de Sidi Mouça-ben-Naceur, résolut d'aller en visite religieuse auprès d'un saint de telle réputation ; or, si le pieux Mouça était pauvre, Sidi Ali-Mbarek nageait, au contraire, dans une opulence dont on ne s'expliquait pas parfaitement l'origine, puisque ce Hachemi — car il était des Hachem de l'Ouest — avait été obligé de renvoyer, avant d'arriver à Miliana, deux serviteurs qui le suivaient, et qu'il s'était vu, faute de ressources, dans la nécessité de se faire, à El-Koleïâa, le khammas[2] du fellah Ismâïl-ben-Mohammed.

Soit que Sidi Ali-Mbarek voulut humilier Sidi Moura, soit que la vanité guidât seule, dans cette circonstance, le marabouth d'El-Koleïâa, il n'en est pas moins vrai qu'il revêtit ce jour-là de riches bernous de la plus fine laine, et qu'il se fit escorter par une suite nombreuse et brillante, montant des chevaux magnifiquement harnachés ; une foule d'esclaves nègres, attentifs aux ordres du maître, caracolaient autour du cortège comme une nuée de papillons noirs.

Cette troupe franchit l'ouad Er-Roumman, — qui, depuis, prit le nom de Sidi Ahmed-el-Kbir, — puis l'ouad Er-Rabtha, et s'éleva dans la montagne par le

(1) Sidi Ali-Mbarek est mort en l040 (1631 de notre ère).
(2) Métayer au cinquième.

chemin de Tala-Oudjabeur, en laissant à sa droite la chat Tifsacin.

Le gourbi qu'habitait Sidi Mouça était construit sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la koubba dédiée à son fils Sidi El-Fodhil. Attirée par le bruit de chabir que faisaient les cavaliers, la femme de Sidi Mouça — elle était Kabyle — sortit sur le seuil de son habitation pour en reconnaître la cause. Zeïneb crut d'abord être le jouet des *djenoun*. Le pays des Bni-Salah n'était pas souvent parcouru, en effet, par d'aussi riches cavaliers. Sa surprise fut surtout à son comble quand elle vit le cortège s'arrêter devant son gourbi et mettre pied à terre ; elle crut à une erreur jusqu'au moment où l'un des esclaves nègres annonça Sidi Mbarek. Elle en avertit aussitôt Sidi Mouça, occupé à ce moment à raconter à ses élèves que le Prophète — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! — avait l'habitude de se teindre les cheveux en noir, de se colorer les ongles avec la henna, de se mettre du koheul sur les paupières, et de se mirer dans un sceau d'eau pour ajuster son turban. « Souvenez-vous, ô mes enfants ! que si le Prophète répétait souvent : Les choses que j'aime le plus au monde ce sont les femmes et les parfums, il avait le soin d'ajouter : Mais ce qui me réconforte l'âme, c'est la prière. »

Sidi Mouça se hâta de se lever pour aller recevoir le visiteur et lui faire les honneurs de son habitation. Sidi Mouça n'avait à offrir à Sidi Mbarek, pour se reposer,

qu'une mauvaise natte de jonc percée en plusieurs endroits. Le marabouth d'El-Koleïâa préféra rester debout. Après avoir complimenté Sidi Mouça sur sa science, qu'on disait si étendue, Sidi Mbarek, qui était aussi un savant, tata son saint collègue sur quelques-unes des questions les plus ardues du mahométisme : ainsi, il lui demanda s'il savait de quel doigt le Prophète Mahomet s'était servi pour fendre la lune en deux. Mais Sidi Mouça, pour qui la solution d'une difficulté était un jeu, répondit sans hésiter que l'Envoyé de Dieu s'était servi de l'index de la main droite. Sidi Mbarek ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à plus fort que lui ; aussi, abrégea-t-il sensiblement sa visite. Il salua assez froidement le marabouth de Tazerdjount, et reprit avec sa suite le chemin d'El-Koleïâa. Sidi Mouça ne le revit plus.

Sidi Mbarek avait à peine traversé le col de Tala-Oudjabeur, que la femme de Sidi Mouça, envieuse au dernier des points du luxe déployé par le marabouth d'El-Koleïâa, entamait déjà sa plainte, ses récriminations sur la pauvreté dans laquelle paraissait tant se complaire son saint époux. Pourquoi ce Sidi Mbarek, dont la science et la piété ne te vont pas à la cheville, est-il si insolemment riche, et toi si sordidement pauvre ? Pourquoi cela, ô monseigneur ?

— « O femme ! souviens-toi que le Prophète a dit : Dieu, tantôt répand à pleines mains ses dons sur ceux qu'il veut, et tantôt il les mesure, » répondit doucement

Sidi Mouça, en reprenant sa place sur la natte qu'avait dédaignée le marabouth d'El-Koleïâa.

— « Je te le répète, ô monseigneur ! je souffre de voir ce Mbarek, ce khammas fils de khammas, affecter le luxe de Karoun, tandis que nous, nous avons à peine de quoi nous couvrir, » reprit vivement Zeïneb.

— « Dieu a dit: Gardez-vous de l'envie ; car elle anéantit les bonnes œuvres, ainsi que le feu anéantit le bois en le consumant, répliqua Sidi Mouça. Du reste, le sort de ce Karoun, qui avait tant de trésors, que leurs clefs auraient pu à peine être portées par une troupe d'hommes robustes, ne saurait être si enviable, puisque Dieu ordonna que la terre l'engloutît lui, ses richesses et ses palais. »

— « Oh ! qui est-ce qui vous guérira, ô monseigneur ! de cette stupide indifférence pour les biens de ce monde ! » s'écria Zeïneb exaspérée.

Cette sortie mit le saint à bout de patience. Levant un des coins de la natte sur laquelle il était assis, il dit à son irascible et envieuse épouse : « Regarde, ô femme, et dis-moi ce que tu vois ! »

— « Je vois le paradis ! » répondit-elle complètement radoucie.

— « C'est bien ! » fit Sidi Mouca en laissant retomber le coin de la natte; puis, levant le côté opposé, il adressa à Zeïneb la même question.

— « Je vois l'enfer ! » répondit-elle en reculant d'effroi.

— « Eh bien ! ô créature de Dieu ! sache donc que

l'enfer est réservé à ceux qui envient immodérément les richesses et les biens périssables de ce monde, tandis qu'au contraire, le paradis échoit tout naturellement en partage à ceux que Dieu — et il sait ce qu'il fait — a oublié de combler de ces mêmes biens. Choisis donc, ô femme ! entre ces deux termes. »

A partir de ce jour, Zeïneb cessa de tourmenter Sidi Mouça au sujet de leur pauvreté. En avait-elle pris son parti ? La tradition n'en dit rien.

Il faut dire que, grâce aux accès de générosité des Bni-Salah, le domaine de Sidi Mouça avait fini par prendre une certaine rotondité. Zeïneb avait aussi donné au saint marabouth deux fils qui, plus tard, ne pouvaient manquer de faire la joie de leur père ; Sidi Mouça, en un mot, était le plus heureux des marabouths. Son bonheur eût, sans doute, été plus parfait si les Bni-Salah eussent mordu davantage aux choses de la religion ; mais c'était là une affaire de temps, pensait très judicieusement le saint. Du reste, il n'y a que deux façons de faire des Croyants à coups de sabre, ou par la douceur. Évidemment, le système d'Omar-ben-El-Khahthab, la violence, donnait des résultats beaucoup plus prompts et plus décisifs ; mais Sidi Mouça, lui, homme de paix et de prière, ne pouvait y avoir recours. Il fallait donc patienter ; c'est ce qu'il fit.

Soit que Sidi Mouça eût été repris de la manie de la conversion, soit qu'il lui fût devenu impossible de vivre avec son fils aîné, Sidi El-Fodhil, qui avait

considérablement grandi, et qui était d'un caractère très difficile, quel qu'ait été enfin le motif de sa résolution, tout ce que nous en savons c'est qu'un jour, Sidi Mouça reprit son bâton de pèlerin, et qu'il se dirigea dans l'Est. Quelque temps après, sa famille, qui ne s'en était que médiocrement inquiétée, sut qu'il s'était arrêté chez les Bni-Misra, à une marche de Tazerdjount, et qu'il avait établi sa *kheloua* (ermitage) dans la montagne, au milieu d'un petit bois d'oliviers. C'était au lieu même où, plus tard, on lui éleva la koubba qu'on y voit encore aujourd'hui.

Quand le saint, qui était déjà chargé d'ans, eut terminé son voyage ici-bas, les Bni-Misra, qui connaissaient sa valeur religieuse, mirent tout en œuvre pour conserver sa dépouille mortelle au milieu d'eux; en effet, on n'a jamais trop d'intercesseurs auprès de Dieu. Ces Bni-Misra voulurent faire les choses grandement : peut-être entrait-il un peu d'ostentation dans leur affaire ; peut-être aussi avaient-ils l'intention de faire sentir à leurs voisins, les Bni-Salah, tout ce que leur conduite envers Sidi Mouça avait d'indécent et de mesquin. Ils firent donc venir du bagne d'Alger un esclave espagnol qui avait la réputation d'être un maître en maçonnerie, et ils lui confièrent la construction de la koubba qu'ils avaient résolu d'élever sur le tombeau du saint.

A cette occasion, Sidi Mouça donna encore aux Bni-Misra une preuve de sa toute-puissance et du don

des miracles que, par l'effet de la faveur divine, ses restes avaient conservé même au delà de la vie. L'esclave espagnol — qui était un bon catholique — entamait souvent avec les Arabes qui venaient le voir travailler des discussions religieuses dont le but était, invariablement, de prouver que le Dieu des Chrétiens était bien autrement puissant que le leur. « Vos saints, dont vous parlez tant, leur disait-il un jour — la koubba venait d'être terminée — ne vont pas à la cheville des nôtres pour ce qui est du pouvoir de faire des miracles, » et il leur citait à l'appui de cette opinion tous les faits merveilleux que lui fournissait sa mémoire. Ce jour-là, il alla plus loin encore, et ne craignit point de froisser au dernier des points l'amour-propre et les croyances de quelques Bni-Misra qui étaient venus en pèlerinage sur le tombeau du saint. « Qu'a donc fait d'extraordinaire votre Mouça-ben-Naceur pour que vous lui décerniez le titre de saint, et que vous lui éleviez cette koubba, qui me semble bien trop somptueuse si on la mesure à son mérite ? Tenez, si vous voulez que je vous le dise franchement, je crois votre saint tout aussi impuissant que vous.

C'était hardi au Xe siècle, de l'hégire surtout, et dans la situation où se trouvait l'esclave architecte. Mais quand les Espagnols se mettent à avoir la foi, ils n'hésitent pas, si cela est nécessaire, à en pousser la confession jusqu'au martyre. Malgré l'ardeur si connue de leur fanatisme, les Arabes ne voulurent pourtant

point punir ce blasphème ; ils préférèrent démontrer à l'esclave d'une manière irréfragable que leur saint n'était cependant pas dépourvu de toute puissance. « O Chrétien ! lui dit un des Arabes présents — un vieillard à barbe blanche — prends un vase plein d'eau, et monte sur la koubba ; quand tu seras au sommet, jette ce vase ; — c'était une *kolla*, cruche dont le fond se termine en pointe comme l'amphore des Grecs ; — s'il tombe droit et sans laisser répandre une goutte d'eau, la chose sera, ce me semble, assez merveilleuse pour que tu y voies l'intervention du saint ; si le vase se brise, au contraire, je te permets de, mettre en doute le pouvoir surnaturel de Sidi Mouça. »

L'Espagnol, qui comptait sur la défaite du saint, et qui n'était pas fâché intérieurement d'humilier les Infidèles, s'empressa d'accepter l'épreuve : il monta donc sur la koubba avec le vase rempli d'eau, et le laissa tomber sur le sol. La *kolla* restait debout ; mais l'Espagnol était précipité sur le carreau, où il demeurait évanoui.

Quand le maçon eut repris ses sens, il raconta qu'au moment où il abandonnait le vase, la terre lui avait semblé s'entrouvrir, et qu'au fond de la fissure, il avait vu le paradis. Il est inutile d'ajouter que c'était celui de Mahomet.

Or, ce paradis, qu'il n'avait fait pourtant qu'entrevoir, lui avait paru pavé de tant de séductions — je le crois bien ! — que, malgré l'énergie de sa foi chrétienne, l'esclave n'hésita pas à se faire Musulman.

Qu'on juge si les serviteurs religieux de Sidi Mouça durent triompher !

Sans être de la force de son père Mouça, Sidi El-Fodhil n'en fut pas moins un saint d'une certaine importance ; du moins, c'est ce que nous fait supposer l'élégance de la koubba que les Bni-Salah ont élevée sur son tombeau.

Après le départ de son père pour le pays des Bni-Misra, Sidi El-Fodhil avait cherché à tirer parti des bonnes dispositions que lui montraient les Bni-Salah, pour arrondir son patrimoine et prendre définitivement racine dans le Tazerdjount. Sidi El-Fodhil convoitait déjà, évidemment, tout le pays compris entre l'ouad Er-Rabtha, l'ouad Taksebt et l'ouad Cheffa, contrée alors magnifiquement boisée et riche en eau. Ses descendants, soit par donation, soit par achats, arrivèrent à l'accomplissement de son programme. Le Tazerdjount appartient, en effet, tout entier aujourd'hui à la lignée de Sidi Mouça, laquelle compose actuellement quatre sous-fractions sous les noms de : Oulad-Sidi-El-Fodhil, Oulad-Sidi-Mohammed, Oulad-Sidi-Mahammed, Oulad-Sidi-Ben-Abd-el-Melek.

La koubba de Sidi El-Fodhil-ben-Mouça est gracieusement située sur un petit plateau formant étage à mi-côte du Djebel El-Hark. Construite dans une clairière, au milieu des chênes-lièges, sa blancheur immaculée la fait paraître de loin comme un bernous étendu dans une prairie. Élégante de forme à l'extérieur, riche à l'intérieur, où le saint repose sous un catafalque

à colonnettes peint en vert, et entouré de foulards or et soie, la chapelle sépulcrale de Sidi El-Fodhil témoigne du degré de vénération dont jouit ce saint dans le Tazerdjount. On ne lui attribue pourtant aucun miracle qui soit digne d'être rapporté.

XV

La vallée de l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir. — Sidi Ahmed-el-Kbir et les eaux de l'Aïn-Iesmoth. — L'Anseur de Sidi Ahmed. — Sidi El-Kbir s'établit dans la vallée de l'ouad Er-Roumman. — Sidi El-Kbir et les Bni-Bou-Nsaïr. — Sidi Ahmed fonde une *dechera* (village) sur la rive droite de l'ouad Er-Roumman. — Sidi El-Kbir et le Mr'erbi. — Sidi Ahmed et le faux marabouth. — Sidi Ahmed arrête les eaux de la source d'Er-Roumman. — Sidi El-Kbir et les Andlès, ou Mores andalous. — Sidi Ahmed-el-Kbir et le pacha Kheïr-ed-Din. — Mort de Sidi Ahmed-el-Kbir. — Le Tombeau de Sidi Ahmed.

A présent que nous connaissons la partie Ouest du versant septentrional du pays des Bni-Salah, il nous reste à explorer la portion Est de ce même versant, c'est-à-dire la vallée de l'ouad Sidi Ahmed-el-Kbir, et

la rive droite de l'ouad Abarer', qui devient l'ouad Bni-Azza, cours d'eau formant la limite entre la tribu des Bni-Salah et celle des R'ellai.

Reprenant le chemin qui, dans la première partie de cet ouvrage, nous a conduits à la redoute de Tala-Izid, nous le remontons d'abord par le nord-est, en suivant la crête, dans une longueur de six cents mètres environ, laissant sur notre gauche la Thrik-el-Mokthâ (le chemin du Gué). De là le chemin se bifurque en jetant dans le nord un de ses bras, qui va passer par Djamâ-ed-Draâ, et l'autre, dans l'est, en suivant la ligne de faîte. A deux kilomètres de la redoute de Tala-Izid, nous trouvons sur notre gauche les ruines du télégraphe aérien d'Enzaten.

Comme, de ce point, nous embrassons toute la vallée de l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, nous nous y arrêterons pour en faire la description.

Le télégraphe d'Enzaten date de 1840, comme la redoute de Tala-Izid ; le but de sa création avait été surtout le besoin de correspondre rapidement avec la place de Médéa, que nous occupions définitivement depuis le 17 mai de cette même année. Ce télégraphe, qu'on construisit en planches, avait été renfermé dans une redoute élevée sur une roche schisteuse, s'avançant eu promontoire au-dessus des gouttières qui versent leurs eaux dans l'ouad Sidi-El-Kbir. Cet établissement, en surplomb à donner le vertige à un couvreur, dominait un fouillis de ravins pareil à un

paquet d'artères qui aurait son point de raccordement au fond de l'ouad Tesmoumet, l'une des têtes de l'ouad Sidi-El-Kbir. Il est difficile de trouver une vallée plus affreusement tourmentée que celle de ce cours d'eau : c'est un dédale de dépressions rameuses s'épanouissant en éventail, et allant souder leurs branches convergentes au fond d'une cuve à bords escarpés, qui prend dès lors le nom d'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir. Les contreforts, épaissement boisés de chênes, semblent les bras velus du géant Atlas lui-même.

Il n'est rien de plus saisissant, ni de plus magnifiquement terrible que les concerts donnés par le vent, quand il souffle, dans les gigantesques tuyaux d'orgue formés par les ravins et les rides profondes qui hachent si affreusement le terrain : ce sont tour à tour des sifflements pareils à ceux du serpent, et des grondements semblables à ceux de la foudre : parfois encore, ce sont des plaintes, des gémissements, des soupirs comme doivent en pousser les damnés. Quand le veut du nord s'engouffre dans ces étroits couloirs, il pourrait, pareil à celui qui souffla sur le peuple d'Aad, « enlever les hommes — ainsi que le dit le Prophète — comme des chicots de palmiers arrachés avec violence. » On voit alors les arbres se heurter à se briser, des blocs se détacher, et rouler au fond des abîmes en pulvérisant tout ce qui se rencontre sur leur passage ; les eaux sont hésitantes ; elles tournoient sur elles-mêmes, puis elles s'échappent en hurlant dans les

rochers qui encombrent le lit des rivières. Tout cela est d'une grandiose et imposante sauvagerie.

Nous avons déjà décrit, dans la première partie de cet ouvrage, quelques-uns des affluents de l'ouad Sidi-El-Kbir ; ainsi, nous avons parlé de l'ouad Edh-Dhelam, de l'ouad El-Berr'out, de l'ouad Taberkchant, et de la châbt Habb-el-Melak ; nous avons dit quelques mots de l'ouad Tafraouat, qui n'est, en réalité, que l'une des principales têtes de l'ouad Sidi-El-Kbir. Nous allons en reprendre le cours pour entrer avec lui dans la gorge portant le nom du saint et vénéré marabouth qui est, en même temps, le fondateur et le patron de Blida.

Il n'est rien de plus pittoresquement horrible que le cours de l'oued Tafraouat ; c'est la Suisse — moins les glaciers — avec ses abîmes vertigineux, avec ses escarpements qui béent au-dessus des précipices, et qui vous fascinent et vous attirent, avec les cris bizarres des eaux qui roulent mystérieusement, au fond de la rivière, comme un immense reptile rampant dans les hautes herbes des savanes.

On ne se lasse pas d'admirer la rive droite du Tafraouat : ici, des rides pleines d'ombre et de fraîcheur ; des jardins qui semblent affichés sur les escarpements ; des sentiers qui s'élancent à pic pareils à des mâts, voies de communication où les chèvres osent à peine se hasarder ; des maisons juchées sur le bout des pitons comme une chaise sur le nez d'un équilibriste. Il est vrai qu'une étendue plane de la superficie d'un

mouchoir de poche est appelée une *outha*, une plaine, par les Bni-Salah, une plaine où la végétation a toutes les peines du monde pour se tenir accrochée ; en effet, les arbres se cramponnent aux anfractuosités des rochers par leurs racines et ont l'air d'appeler à leur secours; on les sent glisser, couler. Aussi, plus d'un de ces infortunés végétaux a-t-il été entraîné au fond de l'abîme, avec la terre qui le chaussait, en laissant sur la lèvre escarpée de l'ouad des traces de calvitie qui ressortent crûment au milieu de cette frisure forestière.

La rive gauche du Tafraouat est moins boisée que la rive opposée; elle est, en revanche, tapissée de lavandes, de genêts, de fougères, de dis, et de toutes les plantes aromatiques des montagnes, cet encens de la terre.

Mais pénétrons dans la gorge sacrée des Oulad-Sidi-Ahmed-El-Kbir ; visitons les points sanctifiés pendant sa vie terrestre par leur illustre ancêtre; suivons sa trace dans ce ravin perdu au milieu des montagnes, et dont il a fait la Mekke des gens de la Mtidja, et des nombreuses tribus qui habitent le massif s'élevant entre Blida et Médéa.

Depuis l'occupation de Blida en 1839, les gorges de l'ouad Sidi-El-Kbir se sont sensiblement modifiées : aux moulins arabes qui se développaient en chapelet sur la rive gauche de l'ouad, et qui se nommaient Rebat El-Krab, Er-Roumman, E1-Ouosth, El-Djouzat, Hamza, a succédé la minoterie européenne avec ses puissants

moyens de travail. Deux de ces moulins arabes[1] essaient encore de lutter ; mais leurs jours sont comptés; d'ici à quelques années, ils seront absorbés par les gros, et leur joyeuse turbine, qui crache furieuse ses eaux dans les jambes des passants, cessera enfin cette valse de deroueuch-tourneur qu'elle exécute depuis si longtemps. Quelle terrible chose que notre civilisation ! .... Eh bien ! ce sera vraiment dommage, — au point de vue pittoresque, bien entendu, — car ces petites chaumières bâties à la diable, et qui, aujourd'hui — nous parlons de celles qui existent encore — ne se tiennent debout que par un prodige d'équilibre, oui, ces petits moulins ombragés par des saules qu'escaladent des pampres, et par des nérions touffus qui mêlent leurs fleurs roses aux fruits d'or et à la verdure des orangers, ces petits moulins, avec des Bédouins saupoudrés de farine, avaient un cachet que ne remplacera pas le gigantesque moulin européen avec ses bruits étranges, ses tic-tac, ses battements, ses trépidations, ses frottements, ses mille bouches qui vomissent la farine, ses innombrables roues en haut, en bas, partout, qui grincent insatiables d'huile, ses courroies sans fin qui rampent frémissantes dans les airs comme des serpents, et qui s'allongent en vibrant sur les poulies, toutes ces choses enfin qui paraissent prises

(1) Nous rappelons de nouveau que ces lignes ont été écrites vers 1860, et qu'aujourd'hui, il ne reste plus traces des moulins arabes d'autrefois.

de vertige ou atteintes de folie.

S’il est une action que ne pardonneront jamais aux Chrétiens de Blida les Oulad Sidi-Ahmed-el-Kbir, c’est bien celle d’avoir emprisonné les eaux de la source de leur saint ancêtre dans une construction fermée à clef ; des eaux si merveilleuses, et auxquelles les Croyants et Croyantes durent des guérisons si extraordinaires, des cures si remarquables, des fécondités si inattendues, si inespérées ! Aussi, depuis la consommation de ce larcin, voit-on errer, comme des âmes en peine autour du rocher béni, des épouses jeunes encore qui cherchent — mais vainement — à se désaltérer aux sources où le saint aurait jeté à pleines mains, si l’on en croit ces femmes, les éléments de la vie et de la fécondation.

Nous dirons plus loin ce qu’était cette source avant que les Chrétiens — délicats à qui il faut de l’eau claire — eussent mis sans vergogne la main sur ces eaux pour les conduire par des voies souterraines jusqu’à la porte de leur ville.

La gorge de Sidi-El-Kbir est une sorte d’impasse dont le fond est au sud, et qui s’ouvre au nord sur Blida. Avant que l’industrie européenne eût songé à s’y établir, ce devait être un lieu particulièrement propre à la solitude et à la prière; ses sources, qui sortaient en bouillonnant du pied des rochers, ses cascades, qui jetaient leurs diamants dans des corbeilles de verdure, ses torrents à pentes raides qui roulaient dans leurs

eaux troubles et écumeuses des fragments de roches et des troncs d’arbres, ce mélange de grâce et de sauvagerie, de fraîche verdure et de fauve aridité, tout cela devait avoir un charme qu’on ne retrouve plus aujourd’hui au même degré.

Nous avons dit plus haut que l’ouad Tafraouat était le haut Sidi-El-Kbir, lequel ne prenait ce nom qu’au-dessous du plateau de Kerroucht-el-Firan. La gorge s’évase au fur et à mesure qu’on avance dans le nord-est. A trois kilomètres environ au-dessus de Blida, le chaînon qui longe la rive gauche de l’ouad se coude brusquement et s’infléchit au nord-ouest. L’ouad Taberkchant, qui n’est qu’un ravin, tombe de l’est sur la rive droite du Sidi-El-Kbir au point d’inflexion dont nous venons de parler. A partir de ce coude, la vallée s’ouvre sensiblement; la rivière a définitivement adopté son lit, lit dans lequel la maintiennent les contreforts qui partent du pic de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani pareils aux tentacules d’un immense céphalopode. Ces hauteurs, couvertes de dis, de lavandes et de genêts, laissent voir çà et là leur squelette de pierre, et d’énormes quartiers de rochers, arrachés aux escarpements qui dominent les torrents, gisent dans l’ouad semblables à des génies trop indiscrets qui auraient été foudroyés par les gardiens du premier ciel. C’est une débauche, une orgie de débris rocheux et d’épaves végétales, parmi lesquels les eaux cherchent leur chemin incertaines et hésitantes comme un

aveugle qui, sans en avoir rien dit à son conducteur, irait à un rendez-vous d'amour.

Le site est sauvage, avons-nous dit, mais il n'est pas sans grandeur : au sud, se dressent les hauteurs de Blad-Hanous, dont les pentes sont tellement raides, que la terre végétale ne peut s'y maintenir ; la roche se montre sous leur front dénudé ; à l'est, c'est la châbt Taberkchant qui, par les pluies ou la fonte des neiges, précipite ses eaux dans l'ouad plutôt qu'elle ne les verse; à l'ouest, ce sont les gouttières du Djebel-Tafraouat, non moins torrentueuses que le Taberkchant, le Habb-el-Melak entre autres, au thalweg hérissé de cailloux ; viennent ensuite, en descendant la rive gauche du Sidi-El-Kbir, les ravins de Bou-Bâïn, de Ben-Meriem, et la ride profonde de Draâ-El-Ammas. La rive droite est formée par le chaînon du Koutsour, au pied duquel s'accroupit, cachée dans son nid de verdure, la *dechera* (village) des Oulad-Sidi-Ahmed-el-Kbir, et le tombeau de leur illustre et saint ancêtre. Cette rive est continuée, en descendant vers le nord, par les délicieux jardins de Timizer, qui tapissent d'une luxuriante verdure les bords de l'ouad jusqu'à l'ouverture de la gorge sur le faubourg Bab-er-Rahba.

Mais avant d'aller en *ziara* (pèlerinage) au tombeau du saint homme qui a donné son nom à la vallée que nous parcourons, il convient de dire d'où il venait, qui il était, et comment il devint le patron vénéré des Blidiïn, et des tribus groupées autour de sa dépouille mortelle.

L’ouad Er-Roumman, qui, plus tard, devait porter le nom de Sidi-Ahmed-el-Kbir, n’était, il y a quatre siècles, qu’un profond ravin servant de gouttière aux eaux du ciel ; quand, après les pluies, les rides de la montagne lui avaient versé leurs dernières larmes, la rivière n’était plus qu’une longue traînée de cailloux et de gravier où le moustique aurait à peine trouvé de quoi étancher sa soif. Les sources, ces yeux de la terre, ne pleuraient pas, comme aujourd’hui, dans ces gorges désolées la joie pour les hommes et la vie pour les plantes. C’était un lieu désert, — une Thébaïde, — propre à la méditation et à la prière ; il invitait l’homme pieux, celui pour lequel les choses de ce monde ne sont rien, à s’y arrêter pour y vivre de la vie érémitique et contemplative. C’est, en effet, ce qui arriva.

Un jour, — c’était vers l’an 1519 de notre ère (925 de l’hégire), — un voyageur venant de l’Est, selon toute apparence, descendait péniblement, en suivant la rive droite de l’ouad Taberkchant, dans la châbt Er-Roumman (le ravin des Grenades) ; il marchait nu-pieds, et, bien qu’il ne parût âgé que de quarante-cinq ans environ, il s’appuyait pourtant sur un long *mezrag* (espèce d’épieu) qu’il assurait à chaque pas prudemment devant lui. Arrivé au point de jonction des deux ravins, le voyageur avisa sur sa gauche un épais bouquet d’oliviers et de micocouliers ; il s’y dirigea; le site parut lui plaire ; car un sourire de satisfaction vint dérider son visage d’ascète. Après avoir jeté son bâton

de pèlerin, il remercia Dieu, par une prière de deux *rikâat* (génuflexions), d'avoir comblé ses désirs en mettant le bien au bout de son chemin. Il était visible, à son bernous rapiécé de douze pièces, comme celui du khalife Omar, que ce devait être un saint homme, un homme plus occupé des choses du ciel que de celles de la terre. Un chapelet passé à son cou indiquait d'ailleurs qu'il était *mraboth* (marabouth), c'est-à-dire *attaché*, lié au service de Dieu.

C'était — on le sut plus tard — l'illustre Sidi Ahmed-el-kKbir(1), le pieux, le savant, le dévot, le tempérant, l'humble, le pôle des amis de Dieu, la perle de son époque, la merveille de son siècle. Il avait fait deux fois le pèlerinage aux deux distinguées et respectées, Mekka et El-Mdina — que Dieu les ennoblisse ! — il avait prié près du noble mausolée du Prophète, — le chef de ceux qui ont une étoile au front et les quatre pieds blancs(2), — entre le tombeau et la chaire sublime ; il avait touché le morceau du tronc de palmier qui manifesta tant de penchant pour l'Envoyé de Dieu, et qui gémit, quand Mohammed le quitta,

---

(1) Nous rappelons que l'épithète *el-kbir*, le grand, signifie *l'aîné*, de même que l'expression *es-sr'ir*, le petit, désigne *le cadet*. Chez les Arabes, *el-kbir* n'est pas pris dans le sens *d'illustre*.

(2) Les savants désignent quelquefois ainsi le prophète Mohammed, chef des Musulmans, parce qu'il est à leur tête, et qu'il a eu pour successeurs les quatre khalifes.

comme gémit la femelle du chameau après sou *houar* (poulain) ; il avait vu la sublime Kâba — que Dieu augmente sa vénération ! — il avait bu et fait ses ablutions au puits béni deZemzen, dont l'eau augmente toutes les nuits du jeudi au vendredi ; il avait baisé la pierre noire illustre brisée en quatre morceaux par le Karmati — que Dieu le maudisse ! — il avait parcouru Maceur ; il avait touché de sa main, au *rbath* (monastère) de Deïr-eth-Thin, dans le Hidjaz, un fragment de l'écuelle du Prophète, et de son *âïdana*, ou vase de nuit, l'aiguille avec laquelle il s'appliquait le koheul, l'alène qui lui servait à coudre ses sandales, et il avait posé ses lèvres sur ses nobles et saintes reliques ; il avait prié dans la sainte mosquée de Mekeddès (Jérusalem) — que Dieu la glorifie ! — il avait visité Haleb (Alep), la métropole délicieuse et magnifique, et sa forteresse l'imprenable, dont les murailles sont si élevées, qu'elles ont fait dire au poète Djemal-ed-Din-Ali : « Les habitants se sont rendus à la voie lactée comme à un abreuvoir, et leurs chevaux ont brouté les étoiles comme on paît les plantes fleuries. » Il avait vu Damachk (Damas), le paradis de l'Orient, Damachk, dont le poète Arkla-ed-Damachki-el-Kelbi a dit : « C'est le grain de beauté de la joue du monde, » Damachk, que ses jardins entourent comme le halo, ce cercle lumineux, quand il environne la lune, ou comme les calices de la fleur qui embrassent les fruits ; Damachk, qui, selon Cherf-ed-Din-ben-Mohsin, « est

une contrée dont les cailloux sont des perles, la terre de l'ambre gris, et les souffles du nord comme un vin frais, » Damachk, qui a fait dire au poëte Abou-el-Ouhach-Sbâ-ben-Khelek-el-Asdi : « Son sol est aussi beau que le ciel, et ses fleurs sont comme les points lumineux qui brillent à son orien; » et au kadhi Abd-er-Rahim-el-Biçani : Visite Damachk de bon matin avec les longs roseaux de la pluie, et les fleurs de ses vergers, qui semblent incrustées d'or et de pierreries, ou couronnées. »

Sidi Ahmed avait prié dans la mosquée de Damachk, de laquelle Sufian-eth-Thouri, l'un des compagnons du Prophète, a dit : « La prière dans la mosquée de Damachk équivaut à trente mille prières ; » mosquée sublime où, selon la parole de Mohammed, on adorera Dieu durant quarante années encore après la destruction du monde.

Sidi Ahmed avait vu El-Andalous[1] ; il avait posé son front sur les dalles de la non-pareille mosquée de Korthoba (Cordoue), temple merveilleux aux mille quatre-vingt-treize colonnes de marbre, aux dix-neuf portes de bronze, et qu'éclairent chaque nuit quatre mille sept cents lampes faites des plus précieux métaux ; il avait pleuré sur Grenade qui s'écroulait, et qui entraînait dans sa chute les restes de la puissance africaine en Espagne.

---

(1) L'Andalousie, la Mauritanie espagnole.

Sidi Ahmed avait parcouru Esthanboul[1], et visité sa noble mosquée fondée, dit-on, par Açaf-ben-Barakhya, fils de la tante maternelle du grand roi Salomon ; il avait reçu l'hospitalité dans les plus célèbres zaouya, et discuté avec les plus savants jurisconsultes, qu'il étonnait par l'étendue de sa science; il avait pratiqué le jeûne avec les plus fervents religieux ; il avait vécu de la vie contemplative avec les *Soufi*, ces ascètes mystiques qui font consister la perfection dans l'amour de l'essence divine, et dans l'anéantissement de l'individualité humaine en Dieu.

Sidi Ahmed, qui s'était enduit les yeux de la poussière des narrations, savait l'histoire de tous les peuples de la terre ; il possédait *l'êlm eth-thahir*, la science écrite ou apparente, et *l'êlm el-bathen*, la science révélée ou cachée. Rien ne lui était inconnu clos choses de cc monde, ni les pratiques merveilleuses des *Foukara*[2] haïdariens, qui se roulent sur des charbons ardents sans en éprouver aucun mal, ni celles des *Djoukiya* indiens qui restent des mois entiers sans prendre de nourriture, et qui, d'un seul de leurs regards, rongent le cœur d'un homme dans sa poitrine. Aussi, sa réputation s'étendait-elle, en pays mu-

---

(1) L'une des parties de Constantinople.

(2) *Foukara*, pluriel de fakir, pauvre, nom donné à certains religieux musulmans ayant renoncé aux biens de ce monde. *Haïdariens*, de la secte de Haïdar.

sulman, de l'Orient à l'Occident.

Revenons à Sidi Ahmed, que nous avons laissé en prières, et remerciant Dieu d'avoir dirigé ses pas vers un lieu qui lui paraissait si propre à cette solitude, qu'aujourd'hui il recherchait avec la même ardeur qu'il avait mise, autrefois, à parcourir la terre de l'Islam.

Sa prière terminée, le saint homme s'était mis à visiter, pour en connaître les ressources, les abords du lieu dont il comptait faire sa retraite : des oliviers sauvages, des micocouliers et des frênes, vieux comme le monde, étendaient autour d'eux leurs branches ombreuses, pareilles au parasol que déploie le serviteur d'un émir pour l'abriter contre les chauds rayons du soleil ; des grenadiers, avec leurs fleurs empourprées, paraissaient des *triyat*[1] éclairant une sainte mosquée ; des pruniers chargés de fruits laissaient pendre jusqu'à terre leurs bras fatigués. « Ce lieu est un des jardins d'Êdn, pensa Sidi Ahmed, si Dieu l'a arrosé de ses eaux. »

Et Sidi Ahmed fouilla les ravines, les dépressions, les rides, les crevasses ; mais les ravins, les dépressions, les rides, les crevasses étaient desséchés comme le gosier d'un kadhi ayant parlé longtemps pour soutenir une mauvaise cause.

Ce manque d'eau ne parut pourtant pas jeter une

(1) Lampe à plusieurs branches.

bien grande inquiétude dans l'esprit du saint : il savait que Dieu n'avait rien à lui refuser, et que la simple formalité d'une prière était suffisante pour que les eaux de mille sources vinssent lui lécher les pieds comme des esclaves soumises. Cette sollicitation auprès du Dieu unique parut cependant coûter au saint — il avait déjà tant demandé ! — car, reprenant son bidon de pèlerin, il traversa le ravin d'Er-Roumman, il escalada les pentes qui conduisent au piton de Sidi-Abd-el-Kader, descendit sur l'ouad El-Merdja, qu'il traversa, remonta le lit de l'ouad Cheffa, coupa successivement l'ouad Bni-Bou-Bekr et l'ouad Ouzra, puis il gravit les pentes du Djebel Dakhla, qui s'élève chez les Mouzaïa. La nuit était close depuis longtemps déjà quand il atteignit au sommet de cette montagne, et les étoiles seules éclairaient la terre de leur lumière incertaine et scintillante ; mais le corps du saint homme rayonnait de clartés veloutées qui se projetaient en avant de lui, et le guidaient sur le chemin qu'il devait suivre; selon les expressions du Koran, sa lumière courait devant lui[1].

Il marchait depuis la veille, et le soleil était déjà très haut qu'il n'avait encore rien trouvé de ce qu'il désirait. Dieu, touché, sans doute, de la discrétion du saint, se décida pourtant à mettre fin aux recherches pénibles de son serviteur ; car, tout à coup, et comme

(1) « Un jour, tu verras les Croyants, hommes et femmes; leur lumière courra devant eux et à leur droite. » (*Le Koran*, chapitre LVII. verset 12.)

par l'effet d'une révélation subite, Sidi Ahmed tourna brusquement à droite, et se dirigea sans hésiter vers la tête des eaux. Le gai babillage d'une source ne tarda pas à lui apprendre qu'il touchait au but : il était, en effet, sur l'Aïn-Iesmoth. « Dieu soit loué ! » s'écria le saint.

Les belles eaux de cette fontaine cascadaient argentées sur les flancs du Dakhla comme une ondoyante chevelure sur les brunes épaules d'une Sahrienne, ou comme la queue d'un djeurr[(1)] de race. Malheureusement, elles couraient folâtres vers le nord, et il paraissait difficile, au premier abord, de les faire renoncer à cette direction dont elles avaient, tout porte à le croire, une longue habitude. Il est vrai que, pour un homme qui tenait l'oreille de Dieu, cet inconvénient n'était pas des plus sérieux, attendu que l'auteur du mouvement rétrogade des eaux du Jourdain vers leur source pouvait encore bien mieux, pour taire plaisir à son serviteur, jeter dans le nord-est celles de l'Aïn-Iesmoth. Il est vraisemblable que ce fut aussi l'avis de Sidi Ahmed ; car il se mit à prier pour obtenir ce détournement.

A peine avait-il commencé son oraison, que les eaux s'arrêtèrent inquiètes sur les pentes ; elles talonnèrent pendant quelques instants comme une caravane de fourmis qui ne sent plus sa trace ; en fouillant le

---

(1) Cheval dont la queue traîne jusqu'à terre.

terrain pour chercher une direction, elles se heurtaient sans cesse aux accidents rocheux qui les entouraient. Sidi Ahmed, qui finissait de prier, vit leur embarras ; il y mit un terme en leur ordonnant, au nom de Dieu, de le suivre. Aussitôt, comme un chien fidèle qui a reconnu son maître, elles s'élancèrent joyeuses dans ses traces, passant partout où il passait, tour à tour escaladant les escarpements, ou se laissant glisser doucement dans les ravins : c'est ainsi qu'elles descendirent le Dakhla, qu'elles traversèrent les ouad Ouzra, Bni-Bou-Bekr et El-Merdja sans se mêler à leurs eaux, qu'elles grimpèrent les hauteurs des Bou-R'eddou et des Amchach jusqu'au point culminant des Bni-Salah, et qu'elles atteignirent enfin la vallée de l'ouad Er-Roumman. Il n'était pas loin de l'heure de la prière du *dhohr* quand elles arrivèrent, en compagnie du saint, dans le ravin où il avait résolu de se fixer. Sidi Ahmed les logea immédiatement dans un énorme rocher qui se trouvait sur la rive gauche de ce ravin.

Deux étrangers faisaient la sieste en ce moment, à l'ombre du caroubier qui surmonte le rocher. La hauteur du soleil leur ayant indiqué qu'il était l'heure de la prière du *dhohr*, ils cherchèrent, mais en vain, de l'eau pour faire leurs ablutions. En se retournant, ils aperçurent Sidi Ahmed, qui lui-même reconnut bientôt en eux l'illustre, le chikh, l'imam, le pieux, le savant, le sans-pareil dans son siècle, le phénix de son époque, la rareté de son temps, Monseigneur

Abd-el-Kader-el-Djilani[1], le saint de Bar'dad, et l'ascète, l'humble, le dévot, l'adorateur de Dieu, Monseigneur Bel-Abbas-es-Sebti (de Ceuta) ; de leur côté, garce à ce rayonnement qui est particulier aux amis de Dieu, ces saints n'avaient pas tardé à deviner que l'homme qu'ils avaient devant eux était Sidi Ahmed-el-Kbir. Ils avaient, au reste, beaucoup entendu vanter sa vertu, sa science et son merveilleux pouvoir ; aussi, ne purent ils s'empêcher de lui demander pourquoi il était venu s'établir dans un pays sans eau ; ils ajoutèrent en plaisantant — ces deux saints ont toujours passé pour être remplis de gaîté — qu'il aurait parfaitement pu en rapporter d'Esthanboul, d'où il venait,

(1) Nous n'avons pas la prétention d'expliquer la présence de ces saints dans l'ouad Er-Roumman. Au reste, quand on fait de l'hagiographie, il faut avoir la foi, et nous l'avons. Nous engageons le lecteur à s'en munir, s'il n'en est pas pourvu, et à ne pas venir nous reprocher des prochronismes ou des parachronismes dont nous ne prenons nullement la responsabilité. Nous écrivons, il faut bien qu'on le sache, avec la naïve candeur d'un Croyant tout ce que veulent bien nous raconter les *traditionnistes* arabes, et nous certifions que ce n'est pas chose facile de les faire répondre sur les questions qui touchent aux hommes ou aux choses de leur religion. Le capitaine Walsin-Esterhazy le constatait déjà avant nous quand, en 1840, il rassemblait les éléments de son histoire de *la Domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger.* « Nous demandons indulgence à tous, écrivait-il, certain de l'obtenir de ceux qui ont essayé de travailler par les Arabes, et de ceux qui connaissent les difficultés de ce travail. »

opération qui, d'après eux, devait, quand on jouissait d'une puissance pareille à celle que Dieu lui avait accordée, ne présenter aucune difficulté.

Piqué, sans doute, du ton railleur des deux saints, Sidi Ahmed, sans leur répondre, frappa le rocher de son bâton, et l'eau — celle qu'il venait de ramener de l'Aïn-Iesmoth — s'échappa aussitôt en plusieurs jets bouillonnants, qui prirent, sans balancer, mais non cependant sans murmurer, leur direction suivant la ligne de pente de l'ouad Er-Roummân, et, depuis lors, ces eaux n'ont point cessé de couler et de donner la vie à ce ravin jadis si désolé.

Suivant une autre version, — nous en avons fait le récit plus haut, — Sidi El-Kbir aurait pris son eau à Tala-Izid. Mais comme il n'y a pas là un bien grand miracle, nous aimons mieux croire que ce saint, qui adorait les difficultés, aura poussé, comme nous le racontons plus haut, jusqu'au sommet du Djebel Dakhla.

On désigne sous la dénomination d'*ânseur* toute source d'eau fraîche et limpide sourdant d'un rocher. Les eaux de l'ânseur de Sidi Ahmed-el-Kbir, que les Blidiens ne manquent pas d'appeler à *la Fontaine fraîche*, » s'échappent du pied des pentes de la rive gauche de l'ouad par les fissures d'un énorme rocher qui a dû se détacher des hauteurs de cette rive, et qui, aujourd'hui, paraît en être l'une des assises.

L'eau de l'*ânseur* a la pureté du cristal, et l'on est tenté d'en approcher ses lèvres ; c'est de l'argent

liquide s'écoulant abondamment du sein de la montagne comme les richesses s'échappent des mains du prodigue. L'eau de la source de Tasnim, qui coule dans le Paradis, n'est certainement ni plus pure, ni plus agréable aux gosiers des bienheureux, quoique, selon le Prophète, ils y mêlent du vin exquis, du vin cacheté dont le cachet est de musc[1].

Un caroubier noueux, à la sombre et éternelle verdure, surgit d'une anfractuosité du rocher, et prête son ombre, pendant les chaudes heures du jour, au fidèle Croyant, lequel s'endort doucement au murmure des eaux de la fontaine sacrée.

Des soulèvements calcinés, des blocs de rochers amassés l'un sur l'autre comme pour préparer une escalade de Titans, encombrent les abords de la source ; les eaux s'échappent par des fissures provenant de dislocations produites par quelque commotion souterraine.

Avant que la source eût été emprisonnée par nos ingénieurs, les Croyantes se rendaient pieusement, le samedi, à la fontaine de Sidi El-Kbir pour offrir leur encens au saint, les sept parfums[2], et pour conjurer les

---

(1) *Le Koran*, sourate LXXXIII, versets 25, 26 et 27.

(2) Nous avons dit plus haut que les sept parfums se réduisaient presque toujours à quatre, le benjoin, le styrax, le bois d'aloès et la coriandre, Les Arabes désignent sous le noie de *miâat moubarka* (styrax béni) l'encens qu'on brûle, en guise de charme, pendant les dix premiers jours de moharrem, le mois sacré.

maux et les maladies dont elles attribuent le principe aux *djenoun*[1]. Les abords des sources étaient jonchés de petits cornets de papier à moitié consumés, dans lesquels on retrouvait encore de la graine de coriandre et du styrax ; des tessons de poterie ayant servi de cassolettes contenaient aussi des restes de benjoin, qui avaient servi à éloigner les mauvais génies, lesquels, apparemment, ne peuvent pas supporter ces parfums. Aujourd'hui qu'il ne reste plus guère à ces Croyantes qu'un maigre filet d'eau, la fontaine est désertée, et les génies peuvent la hanter en toute liberté, sans crainte d'y être incommodés par les sept aromates. Aussi, n'est-il pas très prudent de s'y hasarder sans dire le « *Bism Allah*, » — au nom de Dieu ! — formule qui a la propriété de mettre les démons en fuite.

Tout porte à croire pourtant que, lorsque Sidi Ahmed-el-Kbir se donna la peine — il y a de cela trois cent soixante-six ans — d'aller chercher de l'eau au Djebel Dakhla, il n'avait point en vue de travailler pour les Chrétiens. Comment, avec sa prescience, n'a-t-il pas prévu cela ?

Sidi El-Kbir, nous le savons, était un saint extrêmement remarquable, et, s'il l'eût voulu, il ne lui était rien de plus facile que d'obtenir de Dieu sa part des biens de ce monde ; mais il les méprisait, et il avait raison. « Qu'est-ce que la vie humaine, une existence d'homme, se disait-il quelquefois, en comparaison de la vie

(1) Les bénies ; il y en a de bons et de mauvais.

éternelle ? Est-ce seulement une goutte d'eau dans la mer ? un grain de sable dans le désert ? Aussi n'y a-t-il pas à balancer entre les jouissances d'un jour et celles qui n'auront pas de fin. » Il avait donc, allant au-devant de la mort verte[1], fait vœu de pauvreté, et il s'était mis à parcourir le monde musulman pour y chercher la vérité, et pour en montrer la voie à ceux qui étaient dans l'erreur. C'est pourquoi nous le voyons arriver dans l'ouad Er-Roumman sous le vêtement rapiécé du deroueuch[2], les pieds nus et le bâton à la main.

Ce n'était pas le hasard qui avait amené Sidi El-Kbir dans ces gorges sauvages : à son retour des Villes saintes, — les nobles et vénérables, — le saint marabouth, qui brûlait du désir de revoir son chihh, le maître sous lequel il avait étudié, l'honorable, le vénérable, le très gracieux, le très pur, le très parfait, le très savant, le très docte Sidi Abd-el-Aziz-el-Hadj[3] — que Dieu le protège par sa bonté ! — Sidi El-Kbir, disons-nous, s'était détourné de son chemin pour le visiter ; or, le zélé chikh s'était empressé de profiter

---

(1) *Mort verte*, action de se vêtir de haillons et de vêtements rapiécés.

(2) Le mot *deroueuch*, qui, en persan, signifie *seuil de porte*, exprime métaphoriquement les humbles vertus de ce genre de religieux.

(3) Sidi Abd-el-Aziz-el-Hadj a son tombeau à Ammâl, chez les Icer. C'était un marabouth de grande réputation religieuse qui avait entrepris, à l'aide de missionnaires, de ressusciter la foi musulmane qui chancelait.

de cette occasion pour charger son ancien élève d'aller, dans le sud de la Mtidja, souffler sur la foi des tribus qui habitaient ces contrées pour chercher à la raviver ; il lui avait recommandé d'une façon toute particulière les Bni-Bou-Nsaïr, tribu qui était assise sur le pays formant aujourd'hui la banlieue ouest et nord de la commune de Blida ; c'étaient, en effet, comme nous le verrons plus loin, des Musulmans plus que médiocres, des impies qui ne s'occupaient pas plus du Dieu unique que de leur avant-dernier bernous. Il y avait donc un intérêt considérable à envoyer en mission religieuse auprès de ces tribus un homme qui, comme Sidi Ahmed-el-Kbir, joignait à une science profonde et à une vertu incomparable une éloquence entraînante et le don des miracles. Sidi Abd-el-Aziz ne pouvait donc faire un meilleur choix. Il avait donné à son disciple un *dhaïr*(1) pour se faire reconnaître au besoin, et il lui avait dit : « Va, comme les Envoyés qui t'ont précédé, annoncer et avertir, afin que les incrédules de ces tribus n'aient aucune excuse devant Dieu après ta mission. » Et Sidi Ahmed était parti avec la ferme résolution de les ramener dans le sentier vrai, ou d'en faire un exemple terrible si leurs cœurs cadenassés et endurcis restaient sourds à tout avertissement.

Frappé de la vigueur de la végétation, Sidi Ahmed, nous l'avons dit plus haut, s'était écrié en descen-

---

(1) Diplôme, brevet, commission.

dant dans la gorge de l'ouad Er-Roumman : « Ce lieu est assurément l'un des jardins d'Êdn, si Dieu l'a arrosé de ses eaux. » Grâce au saint, l'eau n'y manquait plus, à présent qu'il l'y avait amenée.

Il résolut donc de s'établir au fond de cette gorge, et sous ces grands arbres si particulièrement propres aux méditations et aux entretiens avec Dieu. Il y avait là surtout des oliviers et des micocouliers dont les branches étaient si vastes, qu'elles faisaient penser à cet arbre du Paradis qui projette une ombre tellement étendue, qu'un cavalier n'en sortirait pas après cent ans de voyage. Des frênes, des amandiers, des grenadiers, des figuiers des Chrétiens, des genêts, des agaves, des lauriers-roses se pressaient autour de ces vieux rois de la végétation, et semblaient leur former une cour ; un tissu de ronces en défendait l'approche ; des rochers bleus veinés de rouge précipités des sommets formaient un rempart naturel dont le torrent venait ronger le pied. Avec quelques bottes de dis jetées sur des branches entrelacées, le saint se construisit là un gourbi sinon somptueux, du moins très suffisant pour un solitaire qui comptait ne vivre que de privations.

Nous avons dit que le pays formant aujourd'hui la banlieue nord et ouest de Blida appartenait, il y a quatre siècles, à une tribu riche et puissante qu'on nommait les Bni-Bou-Nsaïr. Malheureusement, les gens de cette tribu étaient aussi incrédules et railleurs

des choses saintes qu'ils étaient opulents. L'orgueil s'était emparé d'eux, et, comme ils n'avaient jamais eu besoin de prier Dieu pour être comblés de ses biens, ils en étaient venus à oublier que celui qui donnait si généreusement pouvait tout aussi facilement retirer ou reprendre. Il faut ajouter qu'ils étaient ignorants, qu'ils ne possédaient ni mosquées, ni zaouya, qu'ils étaient sans *tholba*, et que, depuis trop longtemps, ils négligeaient les œuvres pieuses et les saintes lectures. Ils avaient tout à fait perdu de vue que le Prophète a dit : « La maison la plus vide de tout bien est celle où il n'y a pas de Koran. »

Or, un jour que Sidi Ahmed remerciait Dieu, sur le seuil de sa *kheloua*, de lui avoir donné dans ce monde un paradis, où il projetait d'attendre que le Tout-Puissant voulût bien lui ouvrir les portes de l'autre ; un jour, disons-nous, qu'il priait tout en admirant autour de lui ces vieux oliviers qui semblaient, tant ils étaient noueux, tordus, voûtés, avoir été plantés par Dieu lui-même au jour de la création, ces frênes, qui entrelaçaient leurs branches vigoureuses dans celles des micocouliers, et les fleurs rouges des grenadiers qui se balançaient au souffle de la brise comme des *mnaguech*(1) encoraillées aux oreilles de la danseuse, pendant que le saint homme était absorbé dans cette contemplation, et qu'il se disait: « Il y a dans ceci des signes pour ceux qui réfléchissent ! » trois cavaliers,

(1) Boucles d'oreilles composées de deux parties.

qui s'étaient approchés de lui sans qu'il s'en aperçût, lui demandèrent fort grossièrement, et sans lui avoir donné le salut, qui il était.

Le saint homme qui, à cette brusque et inconvenante interpellation, avait reconnu que ces cavaliers devaient être des Bni-Bou-Nsaïr, leur répondit cependant avec douceur qu'il était marabouth.

« Si tu es marabouth, reprirent les Bni-Bou-Nsaïr d'un air où perçait l'incrédulité, prouve-le nous en faisant jaillir de l'eau de ce rocher pour rafraîchir nos gosiers et abreuver nos montures. » Et ils lui désignaient en même temps un gros rocher roux qui était tout prêt du gourbi du saint, au pied du Koutsour.

Si leur intention était d'embarrasser le saint, les Bni-Bou-Nsaïr tombaient mal ; car le miracle qu'ils lui demandaient était tout à fait dans ses moyens, puisque, quelque temps auparavant, nous le savons, Sidi Ahmed l'avait déjà opéré en présence de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani et de Sidi Bel-Abbas-es-Sebti, et puis ces insolents ignoraient évidemment ces paroles d'un savant docteur : « Celui qui met à l'épreuve un homme éprouvé a souvent à s'en repentir. »

Sidi Ahmed, sans daigner répondre à ces impies, se dirigea lentement vers le rocher désigné, puis, après avoir prié pendant quelques instants, il le frappa de son bâton. La pierre se fendit aussitôt, et l'eau s'élança de la crevasse avec l'impétuosité d'un cheval de race qui a senti l'odeur de la poudre.

Ce prodige ne les convainquit pas, sans doute, de la puissance du marabouth; car un sourire moqueur, qu'ils ne cherchèrent pas à dissimuler, vint prouver au saint qu'ils le prenaient plutôt pour un sorcier que pour un homme de Dieu. Sur un signe de Sidi Ahmed, la fissure du rocher se referma, et l'eau cessa de couler.

— « Demain, dit l'un des trois cavaliers à Sidi Ahmed, nous allons chercher chez les Kerracha[1] une *ârouça* (fiancée) destinée à l'un de nos plus riches cavaliers ; les invités seront nombreux. Si tu consens à te charger de la *dhifa*[2], ô le puissant ! ajouta-t-il dédaigneusement, nous n'hésiterons plus à reconnaître ton pouvoir. »

— « La dhifa sera préparée avant votre arrivée, répondit le marabouth ; et je vous promets plus de *thâam*[3] que vous n'en pourrez manger. »

— « Demain donc, à déjeuner, nous serons tes hôtes, » reprit le Bou-Nsaïri.

Et ils s'éloignèrent en ricanant, et sans s'être donné la peine d'ajouter la formule restrictive : « *In cha Allah,* » si Dieu veut !

Le lendemain cependant, vers dix heures du matin, un cortège nombreux remontait l'ouad Er-Rouman : de brillants cavaliers aux selles brodées d'or et d'argent, aux amies étincelantes, se pressaient dans la

---

(l) Fraction des Bni-Salah.

(2) *Dhifa*, repas du l'hospitalité.

(3) Vivres, pitance, mets.

vallée en frappant la poudre, et en faisant tinter leurs chabir sur leurs étriers damasquinés, et ces bruits paraissaient leur monter à la tête comme les vapeurs d'une liqueur enivrante. Des musiciens, juchés sur des mulets, et souillant, à s'en crever les joues, dans le *djououak*, la *zemmara*, la *r'aïtha*, et battant du *thebel*[1], précédaient les cavaliers en jouant leurs plus joyeux airs. Venait ensuite, escortée par sa famille, et assise sur une mule blanche comme Doldol, la monture préférée du Prophète, une jeune fille à la taille flexible comme le roseau caressé par le zéphyr. Le voile de mariée qui l'enveloppait ne permettait pas de distinguer ses traits ; mais on devinait à son maintien gracieux et à son séduisant balancement que ce devait être la perle de la tribu. Les gazes légères qui servaient de rideaux au *rkakeb*[2], sous lequel était placée la fiancée, voltigeaient autour d'elle comme ces flocons de salive de Satan[3] qui courent dans l'air par un beau jour d'automne.

Le cortège se grossissait à chaque pas ; il n'était

---

(1) Le *djououak* est une petite flûte de roseau, la zemmara une sorte de cornemuse, la *r'aïtha* une espèce de hautbois. Le *thebel* est un tambour de forme particulière.

(2) Espèce de palanquin fermé de rideaux qui s'établit sur les montures des Mauresques, quand elles voyagent, et sous lequel elles s'asseyent.

(3) Les Arabes appellent *salive de Satan* ces longs fils et flocons blancs et soyeux que nous nommons des *fils de la Vierge*.

pas un ravin, pas une ride des montagnes qui ne versât dans la vallée son contingent d'invités ; les sentiers de Tafraouat, de Habb-el-Melak, de Taberkchant, de Hanous, de Koutsour et de Draâ-el-Ammas, couverts de gens à bernous blancs, paraissaient des cascades se précipitant dans l'ouad. Les femmes, perchées sur les sommets, fatiguaient l'air de leurs perçants *tou-louïl*[1].

Les trois cavaliers à qui, la veille, Sidi Ahmed avait promis la dhifa, étaient en tête du cortège. A leur arrivée auprès du rocher d'où il avait fait jaillir l'eau le jour précédent, ils trouvèrent le saint homme en prière sous un micocoulier. Son corps seul était sur la terre, sans doute ; car tout ce bruit, toute cette foule ne paraissaient point avoir le pouvoir de le distraire de sa pieuse occupation, et son visage, tourné vers la *Kibla*[2], respirait la plus parfaite sérénité. Le mouvement de ses lèvres indiquait pourtant qu'il était en conversation avec Dieu.

Rien ne révélait la *dhifa* promise ; les invités avaient beau lever en aspirant leur appareil olfactif du côté du saint, ils n'en rapportaient point cet appétissant fumet qui révèle la présence du *mechoui*[3], ou du kousksou énergiquement condimenté. Une sorte de désappointement se communiqua instantanément de la tête à la

(l) Les cris de joie, les *you you !* des femmes.

(2) Direction de la Mekke.

(3) Mouton rôti entier.

queue du cortège, déception qui se traduisit par une grimace particulièrement intense dans le *r'achi*(1), lequel s'était fait une fête d'aborder un peu de viande, félicité qu'il ne faisait guère qu'entrevoir une ou deux fois par an. Ces braves gens s'étaient, en effet, formellement promis de reprendre, dans l'homérique festin sur lequel ils comptaient, une bonne part de ce que, sous prétexte d'impôts, leur extorquaient leurs maitres.

L'un des trois cavaliers de la veille mit pied à terre, et s'approcha du saint marabouth pour le tirer de l'état extatique dans lequel il était plongé, et lui rappeler sa promesse au sujet de la *dhifa*. « Vois, ajouta-t-il d'un ton railleur, nos invités sont nombreux, et, comptant sur ton pouvoir, nous n'avons rien fait préparer pour satisfaire leur faim.... Malheur à toi ! s'écria-t-il en le menaçant, si tu t'es joué de nous ! »

— « Que tous les cavaliers mettent pied à terre, » répondit Sidi Ahmed en se retournant lentement vers son brutal interlocuteur.

— « Et dans quel but, reprit le cavalier, si tu n'as rien à nous faire manger ? »

— « Le Prophète — que la bénédiction et le salut soient sur lui ! — a dit : Supporte avec patience les discours des incrédules. Nous avons pour eux de lourdes chaînes et un brasier ardent, répliqua le saint d'un ton où perçait une certaine irritation. L'impiété vous a

(1) Le peuple, la populace, la foule.

tellement aveuglés, ô Bni-Bou-Nsaïr ! que vous ne croyez pas aux signes, même après avoir vu »

— « Allons, sorcier ! ne te fâche pas, dit l'un des cavaliers ; nous croirons à ton pouvoir si tu rassasies, comme tu nous l'a promis hier, nos invités et ceux qui se sont joints à eux. Commence donc tes exorcismes, et ordonne aux *djenoun*, dont tu disposes sans doute, de nous servir promptement, et surtout sans que nous soyons obligés de descendre de cheval. »

— « Il sera fait ainsi que vous le demandez, répondit le marabouth. Formez-vous donc par groupes de dix, et, s'il plaît à Dieu ! vous verrez bientôt les effets de sa puissance. »

Cavaliers et piétons se rangèrent aussitôt en douars de dix, et formèrent ainsi une vaste chaîne dont les anneaux paraissaient soudés l'un à l'autre. Sur un signe du saint homme, un serviteur sembla sortir du rocher d'où, la veille, il avait fait jaillir l'eau. Ce *djenn* (ce ne pouvait être autre chose) portait sur sa tête une vaste *djefna*[1] taillée dans le tronc d'un frère qui était, au moins, cinq ou six fois séculaire. Ce plat était rempli d'un kousksou de nuance paille tigré çà et là de succulents morceaux de mouton. Une colonne de vapeur chargée d'appétissants aromes, s'élevait majestueusement au-dessus de la *djefna*, et annonçait au loin la bonne nouvelle.

Les *dhîaf* (convives) s'armèrent avec beaucoup

(1) Grand plat de bois.

d'ensemble d'une cuiller de bois qui pendait à leur ceinture, et la brandirent d'une façon extrêmement menaçante pour le kousksou. Chaque groupe comptait naturellement sur sa *djefna*; mais, en voyant ce premier plat rester aussi seul que le Dieu unique, la foule impatiente — la faim rend si injuste ! — trouva que le service languissait d'une manière désespérante. C'est précisément là où le saint attendait ses invités; « Hommes de peu de foi ! s'écria-t-il d'une voix qui remplit toute la vallée, pourquoi doutez-vous ? Sidna Aïça — sur lui soit le salut ! — n'a-t-il point rassasié, avec cinq pains et deux poissons, plus de cinq mille personnes qui l'avaient suivi au désert de Bit-es-Sâïda (Bethsaïde) ? Mais les incrédules ont toujours eu des yeux pour ne point voir ! Puisez donc sans crainte dans la *djefna*, et, s'il plaît à Dieu ! vous serez rassasiés avant qu'elle ne soit vide ? »

Le serviteur, la *djefna* sur la tète, se mit à par courir les groupes, et chacun des convives, oubliant quelque peu le « *Bism Allah*[1], » fouilla le plat au passage.

Il y avait déjà longtemps que le serviteur courait dans les anneaux de la chaîne, et que la plupart des cuillers avaient été replacées à la ceinture, et pourtant le plat présentait toujours ce piton de kousksou que les invités avaient tant admiré d'abord. Tous étaient repus, et l'avaient prouvé surabondamment par des

(1) Au nom de Dieu !

bruits non équivoques de satisfaction gastrique. Quant à la formule d'actions de grâces « *El-hamdou lillah* » (louange â Dieu !) par laquelle tout bon Musulman remercie Dieu de l'avoir empli, il n'échappa point à Sidi Ahmed qu'elle avait été tout aussi négligée que celle qui ouvre le repas. Les Bni-Bou-Nsaïr étaient décidément des impies ; le prodige même dont ils venaient d'être témoins ne les avait pas convaincus de la puissance du saint homme qui venait de leur prouver, d'une manière si claire et si frappante, que Dieu n'avait rien à lui refuser. La plupart d'entre eux s'obstinaient à ne voir dans cette démonstration de l'intervention divine que de la sorcellerie et des accointances avec les génies.

Comme tous les marabouths, Sidi Ahmed-el-Kbir avait son grain de susceptibilité, et, malgré sa sainteté, cette négation opiniâtre de son pouvoir finit par le faire sortir de ses gonds. Il se tourna vers la *Kibla*, et s'écria d'une voix terrible qui roula dans la vallée comme le bruit de la foudre : « O Bni-Bou-Nsaïr ! » Dieu — que son saint nom soit glorifié ! — vous a donné le bien, et vous ne l'en avez pas remercié ! Vous êtes restés incrédules devant ses signes ! Rappelez-vous donc le terrible châtiment que le Tout-Puissant infligea aux gens de Tmoud, qui ne voulurent point reconnaître dans Salih — sur lui soit le salut ! — un de ses envoyés, et qui méprisèrent ses avertissements : une violente commotion de la terre les surprit ; le lendemain, on les trouva morts et la face dans la poussière

sur le seuil de leurs demeures. On voit encore leurs ossements cariés épars sur le sol qui portait ce peuple maudit. Loth fut aussi envoyé vers les siens, et Choâïb vers les Madianites, et ils ne furent, point écoutés. Une pluie de feu détruisit les villes maudites et leurs habitants, et les Madianites eurent le sort des Tmoudites. Sidna Mouça (Moïse) — sur lui soit le salut ! — avait déjà frappé le rocher de Horeb de sa baguette *d'âbal*(1), et du rocher avaient jailli douze source, que les enfants d'Israël lui disaient encore : « Tu as beau nous apporter des miracles pour nous fasciner, nous ne te croirons pas!... » Vous avez comblé la mesure, ô Bni-Bou-Nsaïr ! et Dieu, que vous méconnaissez, me charge de vous donner cet avertissement : « Vous serez dispersés comme les fèves jetées par la main du semeur, et le dernier des vôtres ira mourir misérable sur les plateaux stériles du Sersou(2), puis je repeuplerai votre pays avec des gens dont le premier sera des Bni-Salah, et dont le dernier sera des Bni-Ferah(3).

---

(1) Bois dont était faite la baguette de Moise.

(2) Le Sersou, portion aride des Hauts-Plateaux de la province d'Oran. On dit aussi *Seressou*.

(3) Malgré sa colère, le saint marabouth se laisse aller à faire ici une sorte de jeu de mots rimé portant sur le nom de *Salah*, qui signifie *bon, loyal, sincère*, et celui de *Ferah*, qui se traduit par *gaité, joie, contentement*. L'intention de Sidi El-Kbir est évidemment la suivante ; « Je repeuplerai votre pays avec des gens dont le premier sera un homme *bon, loyal, sincère*, et dont le dernier sera un homme gai,

Les Bni-Bou-Nsaïr se mirent à rire — tant ils étaient endurcis dans l'impiété — des paroles du marabouth.

L'un d'eux, plus incrédule encore que les autres, osa lui dire : « Nous savons que, souvent sous les bruits du tonnerre, il n'y a qu'un nuage stérile. Fais donc que tes menaces s'accomplissent, si tu es réellement un envoyé de Dieu ! »

Et la foule se dispersa pour regagner ses demeures.

Les Bni-Bou-Nsaïr ne tardèrent pas à ressentir les effets de la prédiction de Sidi Ahmed : leurs troupeaux meurent de maladies inconnues ; leurs chevaux, hier si nobles et si rapides, qu'on les aurait dits fils du vent, se traînent au jourd'hui lourdement et trébuchent à chaque pas ; leurs formes, si sveltes et si élégantes, sont épaisses et chargées de graisse ; ces coursiers ne sont plus que des vaches indignes d'être montées par des hommes de chabir. La misère s'abat sur le pays des Bni-Bou-Nsaïr comme elle s'abattit autrefois sur la terre d'Égypte quand Dieu étendit sur elle son bras vengeur.

Ne pouvant plus vivre chez eux, et las de tour-

---

joyeux, content, » c'est-à-dire un homme qui n'aura connu ni le malheur, ni la misère,. Le pays des Bni-Bou-Nsaïr a été, en effet, occupé, après cette époque, par les Bni-Salah, lesquels possédèrent, dans la Mtidja, jusqu'en 1852, la portion de territoire qui appartenait aux Bni-Bou-Nsaïr. Quant à la vallée de l'ouad Sidi-El-Kbir, elle fait partie, encore aujourd'hui, des Kerracha, fraction des Bni-Salah.

menter une terre qui ne voulait plus rien leur donner, les Bni-Bou-Nsaïr montèrent sur les ailes de l'oiseau et se dispersèrent en reconnaissant, un peu tard, il est vrai, les dangers de l'impiété.

Il ne reste plus aujourd'hui de ces anciens maîtres du pays que le vieil Hamida Bou-Nsaïri et deux de ses neveux. Hamida, qui, pour vivre, s'est fait marchand de chaux, habite un misérable gourbi à Tafraouat, dans la vallée du haut Sidi-El-Kbir. Quant à ses neveux, ils gagnent péniblement de quoi ne pas mourir de faim en vendant des fruits et des légumes. Ces malheureux se disent encore fièrement les maîtres du territoire compris entre Blida et la Cheffa, et paraissent mépriser souverainement les descendants du vindicatif marabouth à qui, si on les en croit, ils doivent tous leurs maux. Le vieux cheikh El-Arbi-El-Halhoul, l'un des derniers débris de cette puissante et riche tribu, poussait fort loin, avant sa mort, arrivée il y a quelques années, la haine que lui inspiraient ceux qu'il appelait les voleurs de son pays.

La nature du miracle que venait d'opérer Sidi Ahmed-el-Kbir, celui du plat de kousksou inépuisable, devait nécessairement appeler l'attention des gens qui ont plus d'appétit que de moyens de le satisfaire. Cette spécialité de la multiplication des aliments ne pouvait manquer, eu effet, d'attirer vers le saint des gens con-damnés au régime perpétuel de la figue ou du gland. C'est aussi ce qui arriva : à partir de ce jour, la

gorge qu'habitait Sidi Ahmed ne désemplit plus d'affamés qui, la cuiller à la main, attendaient que le saint voulut bien recommencer son miracle alimentaire ; ils promettaient, si ce prodige venait à se reproduire, de ne pas se dire repus de bonne heure, et de bourrer, au besoin, le capuchon de leurs bernous de cet excellent kousksou que le cuisinier du saint savait si bien préparer, mais si bien, que quelques-uns prétendaient qu'il ne pouvait sortir que des cuisines *djennéennes*, c'est-à-dire du paradis. Malheureusement pour ces pauvres affamés, il était extrêmement rare que Sidi Ahmed fit deux fois le même miracle ; aussi, durent-ils renoncer à voir leur faim apaisée par une répétition du prodige qui les avait tant mis en appétit.

On pense bien que le précieux don par lequel Sidi Ahmed-el-Kbir venait de se révéler en amenant l'eau dans le ravin de l'ouad Er-Roumman, et en gorgeant de kousksou les Bni-Bou-Nsaïr, ne resta pas longtemps ignoré des tribus de la Mtidja et de celles qui habitaient les montagnes fermant cette plaine au nord. Aussi, la vallée au fond de laquelle le saint s'était retiré, devint-elle bientôt le rendez-vous non-seulement de ceux qui avaient à solliciter en leur faveur l'intercession du saint auprès de Dieu, mais encore des gens de science et des grands parmi les maîtres du pays. Sa kheloua ne désemplissait pas de solliciteurs qui venaient le supplier de s'occuper de leurs intérêts terrestres : c'était ou une vache volée, ou un troupeau

qui dépérissait à vue d'œil, ou un *herts*[1] qui ne produisait pas ; c'était ou trop ou pas assez de pluie ; c'étaient encore des atteintes du mauvais-œil, des affections inexplicables, des impuissances incompréhensibles, des infortunes conjugales que rien ne justifiait. Mais Sidi. Ahmed avait des remèdes pour tout cela, et il n'était pas un Croyant qui ne se retirât satisfait. D'autres, qui passaient le jour et la nuit autour de la demeure du saint, étaient moins exigeants : ils ne demandaient que la grâce d'être imprégnés de ces célestes effluves qui émanaient du corps du marabouth, et qui, lien qu'inappréciables aux organes sensoriels du vulgaire, n'en sont pas moins extrêmement sensibles pour l'homme qui est suffisamment pourvu de cette vertu surnaturelle qu'on appelle la foi.

A force de sollicitations, quelques enthousiastes, de ceux que l'ardeur de leurs croyances poussaient vers cet état que les mystiques appellent le confluent de deux mers, *medjmiâ el-bahrin*, c'est-à-dire le point où, pour se fondre entièrement avec la personne de Dieu, il ne s'en faut plus que de la longueur de deux arcs ; quelques-uns de ces ascètes, disons-nous, obtinrent de Sidi Ahmed de s'établir définitivement auprès de lui. Aussi, un village de gourbis s'élevait-il bientôt à l'ombre des micocouliers et oliviers sous lesquels

---

(1) *Herts*, champ cultivé. On désigne ainsi les quatre épouses légitimes qu'il est permis aux Musulmans d'avoir à la fois.

le saint était venu chercher la solitude et la paix de l'âme. Grâce aux eaux vivifiantes qu'avait amenées le saint dans le ravin du Roumman, cette gorge aride et encombrée de débris de rochers était désormais habitable, et elle ne devait pas tarder à devenir un jardin délicieux tapissé de toutes les verdures, et rempli de tous les biens de Dieu, vallée sanctifiée où Sidi Ahmed avait apporté la bénédiction.

Bien que fort occupé des choses du ciel, Sidi Ahmed-el-Kbir songea pourtant à se chercher une épouse ; cette détermination ne lui fut pas soufflée par son cœur ; — les tourments de l'amour lui étaient inconnus ; — Sidi Ahmed prenait une femme parce que l'Islam n'admet pas le célibat. Comme le saint n'avait pas de raisons pour donner ses préférences à telle ou telle tribu, il s'adressa tout simplement à ses voisins les Oulad-Solthan, fraction des Bni-Khelil qui occupait, à cette époque, l'emplacement sur lequel est construite Blida, et le contrefort qui sépare les deux vallées de l'ouad Sidi-El-Kbir et de l'ouad Abarer', tête de l'ouad Bni-Azza. La ravissante Hanna — la tendresse même — fut jugée digne de partager la couche du saint. On la lui amena en grande pompe. Bien que Sidi Ahmed ne lui vît pas le visage, il avait pourtant compris, en l'entendant parler et en remarquant la petitesse de son pied, que la jeune fille devait posséder toutes les perfections ; car il savait que lorsque la voix et les traces du pied d'une femme sont belles,

le reste doit infailliblement être merveilleux. Aussi, le marabouth n'en demanda-t-il pas davantage. Il l'épousa. Dieu bénit évidemment cette union ; car, au bout de sept mois, Hanna donnait à son saint époux un fils qu'il nommait Abd-el-Aziz.

Si le marabouth Sidi Ahmed-El-Kbir avait amené l'eau de l'Aïn-Iesmoth dans l'ouad Er-Roumman, c'était évidemment un peu pour lui ; néanmoins, ce bienfait devait profiter à toute la portion du pays située au-dessous de ces eaux. Déjà les jardins des Oulad-Solthan, dans lesquels, avant l'arrivée du saint, on ne voyait que de maigres figuiers et quelques amandiers étiques, formaient, autour des gourbis de cette tribu, une oasis de verdure, qui s'étendait depuis le point d'évasement de l'ouad Er-Roumman jusque fort avant dans le nord de la Blida actuelle. A l'aide de canaux habilement établis, les eaux de l'*ânseur* pouvaient irriguer même les terres de Sidi Medjebeur, qui étaient situées à une parasange et demie[(1)] de la source. Certes, les Oulad-Solthan et les Bni-Khelil savaient qu'ils en étaient redevables à Sidi Ahmed ; aussi, ce saint n'eut-il jamais à se plaindre de la mesquinerie de leurs offrandes.

Or, il arriva qu'un homme de l'Ouest qui passait pour posséder une grande fortune — les Mr'araba[(2)] ont souvent recours à la magie pour découvrir des trésors cachés — avait acquis des Oulad-Solthan plusieurs

(1) Huit kilomètres environ.

(2) Les gens de l'Ouest, les Marokains.

de leurs plus beaux jardins. Ce Mr'erbi, insolent comme tous les gens à qui la richesse n'a rien coûté, et qui croyait qu'une clef d'or pouvait ouvrir toutes les portes, pensa qu'il lui serait facile, en y mettant le prix, d'obtenir de Sidi Ahmed qu'il lui laissât dériver à son profit la totalité des eaux de l'ânseur. Il se rendit donc au gourbi du saint. Sidi Ahmed était précisément en prières sur le rocher qui domine la source. Sans attendre que le marabout eût fini de prier, le Mr'erbi l'interrompit dans sa conversation avec Dieu, et, sans même lui donner le salut, il lui dit assez grossièrement : « Je suis venu jusqu'ici, ô homme ! pour t'acheter ton eau; je suis riche et tu es pauvre ; donc ma proposition ne peut soulever l'ombre d'une difficulté. D'ailleurs, un deroueuch, un homme qui, comme toi, a renoncé aux biens de ce monde, n'a besoin d'eau que ce qu'il lui en faut pour apaiser sa soif et faire ses ablutions. Vends-moi donc ta source, et tu n'auras pas à t'en repentir, » ajouta-t-il en faisant briller aux yeux du saint quelques solthani d'or.

Sidi Ahmed se leva lentement, et se mit à secouer le caroubier — il existe encore aujourd'hui — qui s'élevait au-dessus de la source : il en tomba aussitôt une pluie de solthani d'or, qui inonda de ce précieux métal le rocher d'où l'arbre parait surgir. L'homme du R'arb en était stupéfait. La convoitise brillait pourtant dans son regard ; car, il aimait l'or par dessus tout.

L'indignation se lisait sur le visage du saint, et il

était facile de prévoir que cette aventure allait se terminer par quelque catastrophe. « Tu vois, ô Mr'erbi ! si j'ai besoin de tes richesses ! Qui t'a autorisé à croire, ô insensé ! que j'étais à vendre, et que lu pourrais m'acheter ? As-tu pensé que je te favoriserais au détriment des pauvres des Oulad-Solthan ?... Mais puisque tu aimes tant l'or, apporte ici des couffins, emplis-les de ce métal, — c'est celui dont fut fait le veau qu'adora le peuple d'Israël, — et emporte dans ta demeure ces solthani que dévore ton regard avide ! »

Cette leçon n'avait pas suffi au Mr'erbi ; car il eut l'impudence de se baisser pour ramasser les solthani. Au moment où il mettait la main sur l'or, la terre s'entrouvrit sous ses pieds. Pendant qu'elle l'engloutissait lentement, d'abord jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, et enfin jusqu'au cou, le Mr'erbi cria quatre fois à Sidi Ahmed, comme Karoun à Moïse, d'avoir pitié de lui et de lui pardonner ; mais le saint marabouth fut inexorable : il laissa la terre se refermer sur l'homme du R'arb.

Pour que ce terrible châtiment servît d'exemple aux générations futures, la tête du Mr'erbi fut changée en pierre, et, bien qu'usé par le pied des Croyants qui vont faire leurs ablutions à la fontaine de Sidi Ahmed, on distingue pourtant encore aujourd'hui assez facilement, quand on gravit le rocher par la petite tranchée qui est à l'ouest, le turban pétrifié du malheureux englouti.

Quelque temps après, Sidi Ahmed-el-Kbir infligea

le même châtiment à un faux marabouth qui était venu réclamer son hospitalité. L'intention de cet hypocrite était — on le sut depuis — de supplanter le saint dans l'esprit des gens des tribus voisines, et de détourner à son profit le courant des offrandes qui passait par le gourbi de Sidi Ahmed. Mais, avec ce flair particulier aux saints musulmans, Sidi El-Khir n'avait pas tardé à deviner le but de ce Mr'erbi ; car c'était encore un homme du R'arb. Il y avait trois jours que ce Mogrébite était l'hôte de Sidi Ahmed, quand celui-ci lui proposa de l'accompagner jusqu'à la source pour y faire les ablutions qui précèdent la prière du *dhohor*. Quand ils furent arrivés sur le rocher d'où sourdent les eaux, Sidi Ahmed dit à son compagnon : « Je t'ai donné l'hospitalité que tu m'as demandée comme hôte de Dieu et comme marabouth, ô Mr'erbi ! Mais le Tout-Puissant voit jusqu'au fond des cœurs, et il n'est au pouvoir d'aucun être humain de le tromper. C'est aujourd'hui le jour de l'épreuve. Donc, si tu n'es pas un homme de Dieu, je t'en avertis, la terre va s'entrouvrir sous tes pieds et t'engloutir sur-le-champ. »

Le saint homme n'avait pas achevé ces paroles, que le rocher s'ouvrait comme s'ouvriront les mâchoires de la *Djessaça*, l'espionne de l'Antéchrist, et que le faux marabouth y disparaissait sans laisser la moindre trace.

Depuis cet événement, les lèvres de cette crevasse n'ont pu se rejoindre exactement, et si, le soir, on y applique l'oreille, on entend encore distinctement

comme un long gémissement qu'on assure être produit par l'infortuné Mr'erbi, et qui ne cessera qu'au jour du jugement dernier.

Le bien qu'avait amené Sidi Ahmed dans le pays — les sources — devint bientôt une cause de discorde ; chaque jour, c'étaient des rixes entre les propriétaires des jardins des Oulad-Solthan et les gens de la *dechera* de Hedjar-Sidi-Ali[(1)], lesquels se disputaient l'eau avec un acharnement que les conseils et les avertissements de Sidi Ahmed n'avaient pu parvenir à calmer. Un jour, à la suite d'une querelle qui ne s'était terminée que par la mort de l'un des combattants, le saint marabouth, qui était entré dans une grande colère, frappa de son épieu la source et la rivière en leur ordonnant de s'arrêter. Soudain, l'ânseur cessa de couler, et les eaux de l'ouad disparurent dans le gravier.

Ceci se passait précisément au cour de l'été ; aussi, au-bout de trois ou quatre jours, la vie paraissait-elle s'être retirée de ces jardins hier encore si fraîchement verts ; tout se flétrissait sous l'haleine de feu d'un

---

(1) A cette époque, c'est-à-dire vers l'année 1525 de notre ère, l'emplacement sur lequel allait bientôt s'élever *El-Blida* — la Petite Ville — était en partie occupé par une dechera (village) de onze gourbis, qui était située en un point nommé Hedjar-Sidi-Ali. Ce hameau se groupait au lieu où se trouve aujourd'hui le Marché européen. La population de Hedjar-Sidi-Ali avait ses jardins autour d'elle ; mais ce n'était encore que de maigres vergers, où l'on ne rencontrait que des figuiers, des amandiers et des grenadiers.

soleil impitoyable, tout, arbres et plantes, prenait déjà cette teinte jaunâtre qui annonce la mort des végétaux. Les Oulad-Solthan et les gens de Hedjar-Sidi-Ali, qui sentaient combien ils étaient coupables, n'osaient point aller demander leur pardon au saint ; ils le savaient d'ailleurs fort irrité contre eux, et, pour rien au monde, ils n'auraient osé se présenter devant lui. Sidi Ahmed était bon ; mais sa colère était terrible. Les coupables n'avaient point encore oublié l'exemple des deux Mr'arba.

La situation était loin d'être satisfaisante, et, de plus, elle paraissait sans issue. Il ne fallut rien moins que l'intervention d'un autre saint pour la dénouer.

Sidi Medjebeur — marabouth vénéré des Bni-Khelil — avait jeté les fondements d'une zaouya à une parasange environ au nord des jardins des Oulad-Solthan et des gens de Hedjar-Sidi-Ali ; or, ce marabouth profitait aussi des eaux de l'*ânseur*, qu'à l'aide de canaux d'irrigation, il avait amenées jusque sur son terrain. Bien qu'il ne fit pour rien dans la querelle de ses voisins, le saint n'en souffrait pas moins des conséquences de la mesure sévère qu'avait cru devoir prendre à leur égard Sidi Ahmed-el-Kbir. Les Oulad-Solthan et les gens de la dechera pensèrent que l'intervention de Sidi Medjebeur ne pouvait manquer d'être efficace, et qu'il n'était pas probable que Sidi Ahmed repoussât la demande de son saint collègue. Ils se rendirent donc auprès de celui-là, et le supplièrent de se charger de plaider leur cause, qui était aussi la sienne.

Comme ils savaient d'expérience qu'une députation n'est jamais si bien reçue que lorsqu'elle a les mains pleines, les solliciteurs bourrèrent de cadeaux pour le marabouth des Bni-Khelil les gens à qui ils avaient confié le soin de leurs intérêts.

Les députés se présentèrent opportunément ; car, à leur arrivée, le saint se disposait précisément à faire une démarche auprès de Sidi Ahmed pour le prier de rendre la liberté à ses eaux. Il accepta néanmoins les présents, et il se mit en route. Les députés l'accompagnèrent jusqu'à l'entrée de la gorge de l'ouad Er-Roumman ; ils n'osèrent aller plus loin.

Sidi Ahmed, dont la colère était déjà calmée, reçut fort bien Sidi Medjebeur, qu'il connaissait d'ailleurs de réputation. Aussi, le marabouth des Bni-Khelil n'eut-il pas besoin de faire de grands frais d'éloquence pour obtenir ce qu'il désirait ; sa cause était déjà gagnée. Au reste, nous croyons que Sidi Ahmed n'était pas fâché intérieurement de montrer à Sidi Medjebeur avec quelle facilité il faisait le miracle. Il l'emmena donc au rocher dans lequel était enfermée la source ; on entendait l'eau y bouillonner tumultueusement et s'y agiter comme une panthère tombée dans un silo. Après une courte prière, Sidi Ahmed frappa le rocher de son bâton ferré, et les eaux en jaillirent fougueuses et bondissantes comme un troupeau de chèvres à qui l'on a donné la liberté, et elles allèrent joyeuses rendre la vie et la fraîcheur aux arbres des vergers.

Sidi Medjebeur ne perdit rien à cette démarche

auprès de son puissant collègue ; car Sidi Ahmed lui fit don à perpétuité du tiers des eaux de l'*ânseur*.

Les deux marabouths se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Quant aux Oulad-Solthan et aux gens de Hedjar-Sidi-Ali, ils allèrent en masse remercier Sidi Ahmed-el-Kbir : ils lui promirent de se tenir en garde à l'avenir contre les suggestions de Chithan (Satan), et de mettre dans le partage de l'eau toute l'équité dont ils étaient susceptibles. Ils avaient eu le soin d'appuyer leur repentir de somptueuses offrandes, qu'ils déposèrent aux pieds du saint ; car, bien que Sidi Ahmed ne fit pas grand cas des biens de ce monde, il recevait pourtant volontiers ce que lui apportaient les gens qui avaient besoin de ses conseils ou de son intercession. Il est vrai que c'était plutôt à titre d'hommage qu'autrement.

Après avoir grondé un peu les coupables, — il était très bon au fond, — Sidi Ahmed les renvoya par le « *Rohou bes-slama !* » ce qui signifie : « Allez-vous en avec le bien-être, le bonheur temporel ! »

Mais, avant d'aller plus loin, disons la part que prit Sidi Ahmed-el-Kbir dans la fondation de la ville qui devait s'appeler « *El-Blida* », et dans quelles circonstances il en devint le fondateur. L'histoire du saint marabouth et celle de la ville, à son origine, sont tellement connexes entre elles, qu'il serait difficile de les disjoindre et de les traiter séparément. Cependant,

nous y reviendrons quand nous ferons l'histoire proprement dite de Blida ; seulement, nous ne traiterons ce point que d'une manière très succincte, nous bornant à énumérer, à ce moment, les faits les plus saillants de cette intéressante période.

Après une lutte de huit siècles, les Mores étaient chassés d'Espagne ; l'acte final de ce grand drame, si rempli d'aventures de sang, s'était joué sous les murs de Granada, où Isabelle et Ferdinand venaient d'entrer en vainqueurs, et le dernier roi more, le faible Abou-Abd-Allah-es-Sr'ir, repassait le détroit là même où Tharik-ben-Zeïan avait commencé sa fabuleuse conquête. C'en était fait désormais de la puissance africaine en Europe, et cela malgré la promesse de Mahomet de donner à ses sectateurs l'Orient et l'Occident, promesse qui, pourtant, semblait devoir se réaliser ; car, quatre-vingts ans après la mort du Prophète, l'empire des Arabes s'étendait déjà de l'Indus aux Pyrénées. Mais le duc des Francs allait mériter, dans les champs de Poitiers, le surnom de *marteau des Sarrasins*[1], en disant à l'invasion, comme Dieu dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! »

L'expulsion des Mores qui refusèrent le baptême avait été décrétée dès 1499 ; l'année suivante, un

(1) Quelques historiens affirment que *Sarrasins* vient de *Cherquiïn*, les Orientaux, les gens de l'Est. Ce n'est pas impossible.

autre décret avait contraint la plus grande partie des vaincus à repasser la mer ; comme le Koran, l'Évangile se faisait intolérant, et les Chrétiens avaient hâte de voir la croix, trop longtemps humiliée, remplacer le croissant sur la coupole des mosquées. Mais, au lieu d'être reçus sur la côte d'Afrique comme des frères malheureux, les Mores furent pillés, torturés, massacrés par les Arabes, qui les traitèrent comme des Infidèles que la tempête ou la guerre aurait jetés sur leurs rivages.

C'est ainsi que ces pillards tombèrent sur les Andlès à leur débarquement à Aïoun-et-Terk, entre le cap Falcon et Ras-el-Andlès[1], et sur soixante barques montées par ces malheureux qui avaient été surprises en mer par le mauvais temps, et jetées à la côte non loin de l'embouchure de l'ouad El-Mokthâ. Non contents de les voler, de les dépouiller, ces inhospitaliers riverains font souffrir mille tortures à ces infortunés exilés pour leur arracher les derniers débris de leurs richesses.

Si l'on en croit les historiens, plus de cent mille Mores-Andalous perdirent ainsi la vie dans l'espace de quelques mois. Tous ces maux ne firent qu'accroître la haine des Andlès contre ceux qui les y avaient exposés en les chassant de leur patrie ; aussi, disséminés d'abord dans les villes de la côte, entre Oran et Cherchel, s'empressèrent-ils de donner une activité

(1) Le cap des Andlès, dont nous avons fait le cap Lindlès.

nouvelle aux courses en mer et aux brigandages des forbans qui, déjà, infestaient ces parages.

Un grand nombre de Mores qui, sans doute, faisaient meilleur marché de leur croyance religieuse que de leurs biens, avaient été autorisés à rester en Espagne, sous la condition de se faire Chrétiens. Il est évident qu'ils ne l'étaient qu'à la surface ; peut-être ne désespéraient-ils pas encore de leur cause, et attendaient-ils des jours meilleurs. Il n'y avait pas grand mal à cela, et, d'ailleurs, le Prophète rassure complètement, par le verset 108 de la sourate XVI, les fidèles qui croient devoir adopter cette combinaison: « Quiconque, après avoir cru, dit-il, redevient infidèle, s'il y est contraint par la force, et si son cœur persévère dans la foi, n'est point coupable. » Ces genres de Chrétiens étaient désignés sous le nom de Moriscos par les Espagnols. Plus tard, fatigués de leur fausse position au milieu de l'Espagne catholique, tracassés, inquiétés par leurs intolérants vainqueurs, ces Morisques se décidèrent à mettre fin à un état qui n'était plus tolérable. Mais, en mettant le pied sur la terre d'Afrique, ils furent également traités en étrangers par les Kabils, qui, avec plus de raison peut-être qu'ils ne l'avaient fait pour les premiers expulsés, leur jetèrent à la face le reproche d'infidélité et d'apostasie. Aussi, les Morisques n'eurent-ils de relations qu'avec les Turks et les renégats, et, pendant longtemps, les Arabes repoussèrent-ils absolument toute alliance avec eux.

En 1499 et 1500 (904 et 905 de l'hégire), les premiers Mores expulsés forment des colonies sur le littoral : c'est ainsi qu'ils relèvent Mazaghran et Cherchel, et qu'ils y apportent leur industrie.

En 1516 (922 de l'hégire), mille cavaliers Andalous, que Baba-Aroudj avait transportés d'Espagne à Alger sur ses galères, et dont il s'était fait des partisans dévoués, lui assurent le succès sur les Mellal dans la journée de l'Ouedjer.

En 1524 (929 de l'hégire), les Musulmans qui avaient été tolérés dans le royaume de Valence sont expulsés à leur tour.

En 1533 (939 de l'hégire), Kheïr-ed-Din se porte devant Oliva avec trente-six galères, et y enlève sept mille Andlès qu'il transporte à Alger.

Mais la haine des Kabils contre les Morisques ne s'était point éteinte encore, et l'appui du pacha ne suffisait pas pour leur assurer la protection qu'ils étaient venus chercher de ce coté-ci du détroit. Il faut dire que la question d'apostasie sur laquelle s'étayaient les Kabils pour justifier les mauvais traitements qu'ils faisaient endurer aux Morisques n'était que le prétexte de la persécution ; leur véritable mobile était la cupidité et la soif du pillage.

Les sept mille Andlès de Kheïr-ed-Din s'étaient dispersés par groupes sur le littoral entre Alger et Cherchel, pour entreprendre soit de relever les ruines des anciennes colonies romaines, soit pour y fonder de

nouveaux établissements. Un de ces groupes s'était fixé à Tefacedt[1], sur le Sahel du Chennoua ; mais les montagnards de ce massif — des pillards consommés — avaient senti là une proie valant la peine de fixer leur attention, et bien qu'en leur qualité de babils, ils ne dussent pas être dévorés outre mesure de zèle religieux, ils n'en tombèrent pas moins avec beaucoup d'ardeur sur ces pauvres Morisques, qu'ils dépouillèrent radicalement. Se plaindre au pacha n'était pas chose facile d'abord, et puis Kheïr-ed-Din, qui, déjà, à cette époque, songeait à son expédition sur Tunis, avait bien autre chose à faire que de s'occuper des intérêts de ces Andlès. Il ne fallait donc pas compter outre mesure sur le pacha.

Or, la réputation de sainteté de Sidi Ahmed-el-Kbir, ses miracles, ses vertus, avaient étendu son influence du littoral au fond du Tithri; ses conseils étaient écoutés, ses décisions étaient acceptées, ses arrêts étaient aussi forts que la loi. Bien que ne s'appuyant pas sur le cimeterre, son pouvoir n'en était pas moins respecté par les grands comme par les petits. Les Andlès du Chennoua pensèrent donc à tourner leurs regards vers cette puissance, et à en solliciter aide et protection.

Sidi Ahmed-et-Kbir, que disposaient en faveur des Andlès soit des souvenirs de jeunesse, soit des

(1) L'ancienne Tipaza. *Tefacedt*, c'est le mot arabe *faced* (gâté, ruiné, corrompu) berbérisé. Peut-être *Tefacedt* n'est-il que la corruption de *Tipaza* ?

des raisons fondées sur une communauté d'origine[1], peut-être, entendit l'appel de la colonie du Chennoua, et il se mit en route pour l'aller chercher, et la soustraire ainsi au brigandage des grossiers habitants de cette montagne. Les Andlès accueillirent le saint comme un libérateur, et le suivirent en le bénissant. Comme ils étaient nombreux, Sidi Ahmed les établit sur la rive droite de l'ouad Er-Roumman, en face de l'embouchure de l'ouad Bou-Arfa : ils dressèrent leurs tentes, en attendant qu'ils y construisissent des habitations, sur un point appelé El-Hamada[2]. Grâce à la proximité de Sidi El-Kbir, et à la protection ouverte dont il les couvrait, les Andlès restèrent quelque temps sans avoir à souffrir les insultes ou la violence des Kabils, et ils louaient Dieu tous les jours de cette heureuse situation; mais ils avaient compté sans les Bni-Bou-Nsaïr,

---

(1) Il ne serait pas invraisemblable que la migration de marabouths qui a été signalée vers le commencement du XVIe siècle de notre ère, se rattachât par quelque tête à l'expulsion d'Espagne des Mores-Andalous. Ces marabouths, que la tradition nous montre comme des hommes possédant toutes les connaissances humaines, ces marabouths, qui partent tous à la même époque et du même point, Saguiet-el-Hamra, dans le Sous marokain, pour aller prêcher leur mission religieuse, pourraient très bien n'être eux-mêmes qu'une fraction des Mores-Andalous réfugiés ou groupés en colonie dans le Sud du Marok. Cette opinion nous donnerait la clef de l'intérêt que portait Sidi Ahmed aux Andlès du Chennoua.

(2) *El-Hamada* est le terrain dont nous avons fait le Champ-de-Mars de Blida.

cette tribu que Sidi Ahmed — nous nous le rappelons — avait déjà maudite. Une nuit, prétextant que les Andlès étaient sur leur territoire, ils s'abattirent comme des oiseaux de proie sur les campements de ces malheureux expulsés, qui ne s'attendaient pas à cette odieuse agression, et les razèrent impitoyablement.

Quand, le lendemain, Sidi Ahmed apprit ce nouveau et impardonnable méfait des Bni-Bou-Nsaïr, il entra dans une grande colère, et il pria Dieu de hâter les effets de la malédiction qu'il avait lancée contre eux.

Dieu ne fut point sourd à la prière de son saint, et la dispersion de cette incorrigible tribu commença sans retard. Chaque jour, comme ces feuilles desséchées que le vent arrache à l'arbre, chaque jour, disons-nous, une famille de ces maudits, poussée par une force invisible, se détachait du groupe, et allait se fondre dans la tribu qui voulait bien l'admettre parmi ses enfants.

Puisque les armes spirituelles ne suffisaient pas, il fallait prendre des mesures qui assurassent pourtant le sécurité des Andlès, que Sidi Ahmed avait couverts de sa protection ; il importait surtout de les établir sur un terrain qui pût devenir leur propriété, et sur lequel ils pussent fonder un établissement, comme un grand nombre de ces Andalous l'avaient déjà fait sur plusieurs points du littoral. Le saint s'adressa dans ce but aux Oulad-Solthan. Trop heureux de prouver à Sidi Ahmed qu'ils n'étaient point des ingrats, les gens de cette tribu s'empressérent de mettre tout leur territoire

à la disposition du saint marabouth. « Tout notre pays n'est-il pas à toi, ô monseigneur ? lui dirent-ils. N'est-ce point toi qui as rendu fécondes ces terres où Dieu n'avait mis que des cailloux ? N'es-tu pas pour nous une mer qui déborde ? N'es-tu pas le tronc auquel nous nous frottons ? Ne savons-nous pas qu'avec ta protection, un milan devient un aigle ? N'est-ce pas grâce à toi, ô mon-seigneur ! que notre feu a brillé ? Aussi, tu le sais, ô Sidi ! tu es sur notre œil, et quand tu le voudras, nous servirons de terre à tes pieds ! Pour l'amour de Dieu ! ô monseigneur ! accepte ce que t'offrent tes serviteurs ! »

Mais le saint n'avait pas besoin de tout le territoire des Oulad-Solthan; il leur demanda seulement un coin de terre qui ne fût pas trop éloigné de sa demeure, un lieu propre à la fondation d'une petite colonie, et réunissant les conditions qu'exigent ces sortes d'établissements.

Malgré leur répugnance pour les Andalous, les Oulad-Solthan ne donnèrent pas moins au saint pour ses protégés, et en toute propriété, une étendue de terrain dont le périmètre serait marqué par la haute Blida actuelle, avec une limite nord indiquée par une ligne qui partagerait la ville en deux parties en passant sous le quartier de la Citadelle, et en suivant la rue Kour-Dour'li[(1)] jusqu'à sa rencontre avec l'emplacement

(1) *Kour-Dour'li* (Dour'li le borgne). Nous en avons fait la *rue des Coulouglis*.

de l'ancienne mosquée de la porte d'Alger.

Les Andlès entrevoyaient enfin le terme de leurs maux ; grâce à la puissante intervention de Sidi Ahmed-el-Kbir, ils avaient retrouvé une patrie, et bien qu'ils eussent conservé les clefs de leurs maisons d'Espagne, ils ne s'en étaient pas moins mis sérieusement à l'œuvre pour se construire des gourbis, habitations qui, bien que provisoires, n'en étaient pas moins très supérieures à la tente, demeure pour laquelle ils ne montraient, du reste, qu'un médiocre penchant.

En peu de temps, le terrain que les Andlès avaient reçu de la générosité des Oulad-Solthan fut complètement transformé : chaque famille avait son gourbi et un jardin que des dérivations de l'ouad Er-Rouman allaient arroser, et déjà l'on voyait s'élever de bonnes constructions qui marquaient les bases d'une ville future.

En s'étendant vers le nord, les Andlès devinrent les voisins des gens de Hedjar-Sidi-Ali, fraction des Oulad-Solthan qui habitait un petit village de onze gourbis situé, nous l'avons dit plus haut, sur l'emplacement actuel du Marché-Européen. Andalous et Arabes ne formèrent bientôt plus qu'une seule agglomération que Sidi Ahmed avait réussi à réconcilier. Les Mores-Andalous, il faut le dire, mirent tous leurs soins à ramener à eux leurs grossiers voisins, et à leur persuader qu'ils étaient aussi bons Musulmans qu'eux ;

ils en donnaient comme preuve leur expulsion de la terre d'Espagne et leur haine ardente pour le nom chrétien. A force de l'entendre répéter, les gens de Hedjar-Sidi-Ali finirent par être convaincus que les Andlès avaient été soumis par les Espagnols à tous les genres de tortures pour avoir refusé de renier leurs croyances, et de recevoir le baptême.

Bien que les deux fils du potier de l'île de Lesbos, Aroudj et Kheïr-ed-Din, ne dussent pas être des Musulmans bien parfaits, il n'en est pas moins vrai que le premier, lorsqu'il se vit le maître d'Alger, et qu'il voulut donner à son pouvoir une organisation régulière, se garda bien de négliger l'élément religieux représenté alors par les marabouths. Aroudj était trop habile politique pour ne pas chercher à mettre dans ses intérêts des gens qui, seuls, au milieu de l'anarchie qui régnait à cette époque en pays arabe, avaient conservé quelque influence sur les tribus de l'intérieur. C'est ainsi que, pour donner une sorte de sanction religieuse à sa création des *odjak*[1], nous voyons, en 1516 (921 de l'hégire), Baba-Aroudj en attribuer l'idée première à un marabouth très vénéré dans la Mtidja, le fils de l'illustré Sidi Abd-er-Rahman-et-Tâalbi.

---

(1) Le mot *odjak* est turc, et signifie *foyer*. Sous la domination turque, il était employé en Algérie pour désigner *une compagnie de janissaires*. Il signifie aussi le *Gouvernement turc en général*. Les gouvernements turcs des Régences barbaresques étaient appelés par les Turcs les *odjak* (gouvernements) de l'*Occident* (BRESNIER).

A la mort de Baba-Aroudj en 1518 (924 de l'hégire), Kheïr-ed-Din, dont le gouvernement manquait encore de solidité, et qui crut même un instant ses affaires désespérées, s'appliqua pourtant, en présence de l'inaction de ses ennemis, à s'assurer l'entière succession de son frère. Doué d'un caractère merveilleusement souple, sachant modifier sa politique selon les circonstances, différant en cela de Baba-Aroudj, qui marchait brutalement à son but comme un boulet de canon, Kheïr-ed-Din fit la cour à la multitude fanatique, celle où se recrutait le parti de l'action, en affectant un grand zèle contre les Infidèles, et en lui jetant à discrétion des têtes d'esclaves chrétiens prisonniers dans les bagnes. Kheïr-ed-Din s'entoura aussi fort habilement de gens de loi et de religion, et toutes ses avances, toutes ses prévenances et ses soins furent pour les marabouths, pour ceux surtout qu'il savait influents.

Or, il était arrivé à la connaissance du pacha Kheïr-ed-Din qu'il existait, par delà la Mtidja, dans une gorge qui lui servait de retraite, un homme jouissant d'une grande réputation de sainteté, un homme exerçant un ascendant extraordinaire, par ses miracles et par ses vertus, sur les tribus de la plaine et de la montagne, et qui, bien que sans soldats et sans armée, était pourtant obéi sur un signe ; un homme enfin qui était une puissance, mais une puissance pacifique, et cherchant ses appuis en dehors de tout appel à la force ou à la violence. Cet homme, qui vivait pauvre dans

un gourbi, bien qu'il pût disposer de tous les trésors de la terre, cet homme, qui avait apporté la bénédiction de Dieu dans le pays, le marabouth vénéré aux prières duquel le Très-Haut ne restait jamais sourd, c'était Sidi Ahmed-el-Kbir.

Le pacha Kheïr-ed-Din, qui, nous l'avons dit, voulait gagner à sa cause les gens de religion, ne pouvait manquer de rechercher un homme de l'importance de Sidi Ahmed. C'était au commencement de l'année 1535 (942 de l'hégire). Bien qu'il vînt de donner des gages sérieux de sa haine contre les Chrétiens en les faisant massacrer dans les bagnes, qui en regorgeaient, Kheïr-ed-Din , que le Grand-Seigneur venait de rappeler à Constantinople, avait senti la nécessité d'assurer la tranquillité derrière lui pendant son absence. Aussi, un jour, un splendide cortège, composé d'une nuée de brillants cavaliers aux chevaux richement caparaçonnés, traversait-il le village de gourbis des Andlès pour se diriger sur l'ouad Er-Roumman. Les Morisques, qui avaient reconnu le pacha, le saluèrent chaleureusement à son passage. S'étant informés auprès de la suite du Sultan de la cause qui l'amenait dans leur pays, il leur avait été répondu que Kheïr-ed-Din venait d'être appelé à Constantinople pour y commander les flottes de Soleïman, et qu'avant de se mettre en route, il avait voulu faire sa *ziara* (visite) à Sidi Ahmed-el-Kbir, pour lequel il professait la plus profonde vénération. « Le pacha, ajouta un cavalier de sa suite, désire demander au saint des prières pour

assurer sa réussite sur le théâtre nouveau où l'appelle sa destinée. »

C'était, en effet, le pacha Kheïr-ed-Din, accompagné de son jeune fils Hacen, et suivi de son parent Selebi-Reumdhan, et de l'eunuque Mahammed-Hacen, son favori et son successeur.

Après s'être fait renseigner sur la position du village de gourbis qu'habitait Sidi Ahmed-el-Kbir, le pacha et sa suite s'engagèrent dans la gorge de l'ouad Er-Roumman, qu'ils remontèrent par sa rive droite. La tête de l'escorte du pacha n'était plus qu'à quelques centaines de pas du village, quand Sidi Ahmed fut averti, par les cris des enfants et par les aboiements des chiens, qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire dans la gorge habituellement si calme où il s'était retiré. On vint le prévenir, en effet, qu'un goum de brillants cavaliers s'approchait de la *dechera* (village) ; on entendait déjà très distinctement ce bruit de fer qui annonce une troupe a cheval. Au moment où Sidi Ahmed sortait de sa demeure pour reconnaître la cause de ce tumulte, deux cavaliers arrivaient à toute bride, et s'engageaient au milieu du groupe de gourbis en criant avec cette dureté de prononciation qui est particulière aux Turks : « Notre seigneur le pacha ! Notre seigneur le pacha ! »

Tous les pieux disciples de Sidi Ahmed, remplis de surprise et croyant avoir mal entendu, sortirent précipitamment de leurs gourbis pour s'assurer de la vérité. Ce n'était pas chose commune, en effet, de

voir un grand de la terre dans cette gorge qui ne menait nulle part, et les pauvres — ceux qui ont tout à demander — la fréquentaient bien plus que ceux à qui Dieu a tout donné.

Après s'être fait montrer le gourbi de Sidi Ahmed, les deux cavaliers, qui venaient d'apercevoir le saint sur le seuil de sa demeure, mirent aussitôt pied à terre, et se précipitèrent vers lui pour baiser le pan de son bernous. Ils lui apprirent, en même temps que leur maître, le Sultan Kheïr-ed-Din, était derrière eux, et qu'ils étaient chargés de lui annoncer sa visite.

Quelques instants après, le pacha lui-même était en présence du saint, et le maître des mers, la terreur de la chrétienté, était aux genoux du marabouth, et lui demandait son intercession auprès du Dieu unique pour qu'il continuât à le couvrir de sa puissante protection.

On ne peut nier que cette démarche de Kheïr-ed-Din ne flattât énormément Sidi Ahmed ; malgré son humilité, le saint n'avait pu se défendre d'un petit mouvement d'orgueil, qu'il s'empressa d'ailleurs de mettre sous ses pieds, quand il vit le terrible et puissant pacha lui baiser pieusement la tête. Sidi Ahmed s'était, il est vrai, dérobé à ce témoignage de respect en baisant la main du Sultan; mais enfin son amour-propre en fut fort chatouillé.

Sidi Ahmed s'excusa auprès du pacha de n'avoir, pour le recevoir, d'autre demeure qu'un misérable gourbi ouvert à tous les vents.

— « Nous sommes pauvres, et nous n'avons

d’autres richesses, ajouta Sidi Ahmed, que le trésor de la grâce de Dieu. »

— « Ce ne sont point, ô mon père ! les richesses de ce monde que je suis venu chercher auprès de Vous, répliqua le pacha; je n’en ai que faire ; je viens visiter l’ami de Dieu, son élu, et solliciter son intercession. Qu’importe d’ailleurs la somptuosité des palais à celui qui, comme moi, a passé sa vie sur le pont d’une galère ? »

Le pacha entra donc dans le gourbi de Sidi Ahmed, et la porte se referma sur eux.

Bien que la tradition soit restée muette sur les questions que traitèrent le pacha et Sidi Ahmed, il n’est point téméraire de supposer que les efforts du sultan durent porter sur la conquête du saint. Kheïr-ed-Din avait parfaitement reconnu que ces marabouths, quoique installés de fraîche date dans les tribus, étaient pourtant, une puissance qu’il ne fallait pas dédaigner, surtout quand un gouvernement avait besoin, comme le sien, de toutes les forces pour se soutenir et se consolider.

Au bout d’une heure, la porte du gourbi s’ouvrit, et le pacha, qui paraissait radieux, et le saint, qui semblait ravi, se présentèrent sur le seuil de l’habitation. Le pacha appela son fils Hacen et le présenta à Sidi Ahmed, qui se baissa avec bonté pour que l’enfant pût lui baiser l’épaule ; le saint marabouth le caressa ensuite de la main derrière la tête, et cette caresse émut tellement le pacha que, si l’on en croit des témoins oculaires, une larme serait venue mouiller la paupière

du vieux corsaire. Après avoir salué le marabouth, Kheïr-ed-Din et sa suite remontèrent à cheval et reprirent le chemin d'Alger.

L'offrande de *ziara* de Kheïr-ed-Din était digne d'un souverain : Sidi Ahmed-el-Kbir avait intéressé le pacha au sort des Andalous, ses protégés ; il les lui avait montrés comme très dévoués à sa cause, qui était aussi celle de l'Islam, et pleins de haine pour les Chrétiens ; il lui rappela avec assez d'habileté les services sans nombre qu'ils avaient déjà rendus à son frère Aroudj et à lui. C'est lui, Kheïr-ed-Din, qui avait rapatrié ceux pour lesquels il sollicite sa protection. Il fit ressortir que ces malheureux Andlès, pillés, volés par les gens du Djebel-Chennoua et par les Bni-Bou-Nsaïr, ont aujourd'hui, il est vrai, trouvé le calme et la tranquillité ; mais qu'ils sont réduits à la plus extrême misère ; habitués, dans leur Andalousie, au bien-être, à la vie dans de bonnes habitations, ils n'ont, à présent, d'autres demeures que des gourbis qu'ils ont construits eux-mêmes. Le saint termina en demandant pour eux l'aide et le secours du sultan.

Kheïr-ed-Din accorda tout ce que désirait le saint marabouth, et il décida, de plus, qu'une mosquée, un four banal et une étuve seraient, sans retard, construits à ses frais sur l'emplacement que choisirait Sidi Ahmed. Il était difficile de faire les choses plus généreusement, plus magnifiquement; aussi le saint marabouth était-il entièrement gagné à la cause du pacha.

Sidi Ahmed s'empressa de faire jeter les fondements de la mosquée[1] au nord du village de gourbis des Mores-Andalous, c'est à-dire au sud de la *dechera* des gens de Hedjar-Sidi-Ali. Le four banal et l'étuve furent bâtis tout près de la mosquée. C'est autour de ces trois établissements, qui formèrent le noyau d'*El-Blida* (la Petite Ville), que les Andalous vinrent grouper peu à peu leurs constructions en maçonnerie.

Grâce à la munificence de Kheïr-ed-Din, Sidi Ahmed-el-Kbir devenait ainsi le fondateur de Blida.

Nous ferons plus loin l'histoire de la *Petite-Ville,* et nous en suivrons très succinctement les développements depuis ses premiers temps jusqu'à nos jours.

Sidi Ahmed-el-Kbir avait la douce satisfaction de voir de jour en jour sa petite colonie d'Andalous prospérer et se développer. Un an après la visite du pacha, c'est-à-dire en 1536 (943 de l'hégire), la construction de la mosquée, du four banal et de l'étuve que les Andlès tenaient de sa munificence était complètement achevée, et ils pouvaient déjà recevoir dans ces établissements la nourriture de l'esprit et celle du corps ; ils pouvaient s'y purifier spirituellement et matérielle-

---

(1) Cette mosquée, qui prit le nom de son fondateur, *Sidi Ahmed-el-Kbir*, était située sur la place d'Armes. Elle fut successivement caserne, église et école. Enfin, elle fut démolie, il y a quelques années, pour permettre d'achever la place d'Armes.

ment. Déjà les constructions en maçonnerie remplaçaient les gourbis, et l'on remarquait, de la part des gens du village de Hedjar-Sidi-Ali, une tendance très prononcée à se rapprocher des Andalous ; les haines s'effaçaient visiblement, et tout faisait prévoir une prompte fusion entre les Arabes et les Morisques. La mosquée, le four banal et l'étuve étaient le terrain où se nouaient les relations, et, bien que construits par les Andalous, ces établissements n'en étaient pas moins très fréquentés par les gens de la *dechera*.

Peu à peu les maisons se groupèrent à l'est et au sud de la mosquée; les gens de Hedjar-Sidi-Ali remplacèrent leurs gourbis par des constructions plus solides, et il était facile de juger par avance que les deux populations n'en formeraient bientôt plus qu'une sous une dénomination commune : « *El-Blida* », la Petite Ville, se constituait.

Le village de gourbis fondé par Sidi Ahmed-el-Kbir dans la gorge de l'ouad Er-Roumman avait pris de l'importance ; de pieux étrangers, venus pour entendre l'éloquente parole du saint marabouth, ou pour s'en faire un protecteur auprès de Dieu, s'étaient établis autour de l'habitation de Sidi Ahmed, dans des gourbis dont quelques-uns seulement étaient en maçonnerie grossière. Ce village, qui comptait de douze à quinze maisons, respirait le calme le plus profond : c'était une pieuse retraite où l'on ne s'occupait ordinairement que de Dieu et des choses du ciel.

Mais les ans s'étaient amoncelés sur la tête de Sidi Ahmed, et bien qu'il eût conservé toute sa lucidité d'esprit, sa taille voûtée, la faiblesse de ses membres, ses yeux qui s'éteignaient, cette dislocation enfin de la machine humaine, prodromes d'une fin prochaine, avertissaient le saint marabouth que son âme allait bientôt se dépouiller de son enveloppe mortelle pour retourner à Dieu. Sidi Ahmed était prêt, et il n'avait point à redouter dans le tombeau l'interrogatoire des anges de la mort ; pendant toute sa vie terrestre, il avait pratiqué l'alchimie de la félicité; il avait su dorer son âme, c'est-à-dire la purifier en la tenant éloignée des passions et de toutes souillures.

Sidi Ahmed-et-Kbir s'éteignit, en effet, par une des sept nuits bénies, la nuit de l'*Immunité*, celle dans laquelle l'ange de la mort et les anges chargés d'inscrire les actions des hommes renouvellent leurs livres ; il mourut donc âgé de soixante-six ans, dans la quinzième nuit de châban de l'année 917 de l'hégire (1540 de J.-C.)[1].

En mourant, Sidi Ahmed-el-Kbir laissait trois fils : Sidi Abd-el-Aziz, que lui avait donné Hanna, et Sidi

(1) On n'est pas d'accord sur la date de la mort de Sidi Ahmed-el-Kbir, que quelques traditionnistes fixent à l'année 988 de l'hégire (1580 de J.-C.), tandis que les descendants du saint fondateur de Blida la placent en l'année 947 (1540 de l'ère chrétienne). C'est cette dernière date que nous avons cru devoir adopter, en maintenant celle de sa naissance à l'an 881 (1476 de J.-C.).

Bel-Abbas et Sidi El-Moubarek, provenant de son union avec Bakhta.

Le frère cadet du saint, Sidi Ahmed-el-Hani, qui avait accompagné son père, Sidi Bel-Kacem, quand celui vint s'établir auprès de son fils aine, était mort depuis longtemps déjà quand Sidi El-Kbir rendit son âme à Dieu.

Le bruit de la mort de Sidi Ahmed se répandit presque instantanément du littoral au fond du Tithri. Il est évident que Dieu s'en mêla, et que ce sont ses messagers ailés, les anges, qui portèrent cette nouvelle non seulement aux khoddam du saint, mais encore à tous les Musulmans que cela pouvait intéresser. Au reste, cette mort fut marquée par des signes et des prodiges : ainsi, à l'instant on le saint exhalait son dernier soupir, les feuilles des arbres furent prises d'un frisson qui courut dans les vallées comme un long gémissement ; la terre pleura plus abondamment par ses sources ; les chacals glapirent d'une faon lugubre ; les étoiles s'effacèrent dans le ciel ; la lune se ternit et parut de plomb ; la terre tressaillit à trois reprises différentes ; tout, dans la nature, semblait respirer la tristesse du deuil.

Le saint avait voulu que son corps reposât auprès de celui de son père Sidi Bel-Kacem, qui, nous l'avons dit plus haut, était venu demeurer auprès de lui quelques années après qu'il se fût établi dans la gorge, et qui n'avait pas tardé à rendre à Dieu une âme qu'il

avait gardée pendant soixante-quinze ans ; ce fut donc sous ces grands arbres, à l'ombre desquels Sidi Ahmed avait vécu, qu'on lui prépara sa dernière demeure.

La foule fut grande à ses funérailles : tous, gens de la plaine et gens des montagnes, gens de la tente et gens des villes ou villages ; tous, petits et grands, jeunes et vieux, riches et pauvres, tous, dans un rayon de deux jours de marche, accoururent et se pressèrent dans la gorge de l'ouad Er-Roumman[1]. Tous sentaient qu'ils perdaient là un puissant intercesseur auprès de Dieu. Pour les tribus voisines surtout, Sidi Ahmed était plus qu'un saint protecteur, c'était aussi le bienfaiteur du pays ; c'est lui qui, en effet, y avait amené l'eau, c'est-a-dire la richesse ; c'est lui qui, de ces lieux arides et desséchés, avait fait une verte et fraîche oasis. Les Andalous, qui lui devaient tout, étaient inconsolables de la mort de cet homme de bien : ne les avait-il pas protégés contre la fureur des gens du Djebel-Chennoua, et contre la rapacité des Bni-Bou-Nsaïr ? Ne leur avait-il pas donné la terre pour s'y établir et s'y construire des demeures, une mosquée pour les besoins de l'âme, un four et une étuve pour les besoins du corps ? N'était-ce pas à lui qu'ils étaient redevables de ces plantations naissantes d'un arbre — souvenir du royaume de Valencia — qui, plus tard, devait

---

(1) A partir de la mort du saint, l'ouad Er-Roumman changea son nom en celui d'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, par abréviation, ouad Sidi-El-Kbir.

faire la beauté et la richesse du pays ? Nous voulons parler de l'oranger.

La fosse qui devait recevoir la dépouille mortelle de Sidi Ahmed fut donc creusée, comme il en avait témoigné le désir, à quelques pas à l'est de son gourbi. Dès le lendemain du jour où son corps fut rendu à la terre, les maçons Andalous — ils n'avaient pas voulu laisser ce soin à d'autres — se mirent en devoir d'élever sur le tombeau du saint une koubba digne de lui. Le monument fut bientôt terminé : il rappelait, par son élégance, l'habileté et le goût des maitres en architecture moresque ; mais, le matin du jour qui suivit son achèvement, on trouva la koubba renversée et ses débris projetés jusque dans l'ouad. Bien que personne ne l'eût ressentie, on attribua pourtant le renversement de la chapelle sépulcrale de Sidi El-Kbir à une secousse de tremblement de terre qui se serait produite pendant la nuit.

Les Andalous se remirent à l'œuvre avec un zèle que les obstacles paraissaient stimuler et aiguiser. Au bout de quinze jours, la koubba était relevée plus élégante encore que la première, et les maçons se miraient dans leur chef-d'œuvre. Le lendemain du jour où les Andalous y avaient mis la dernière main, deux des élèves de Sidi El-Kbir, qui étaient sortis de leurs gourbis au lever de l'aurore pour faire la prière du *fedjeur* sur le tombeau du saint, n'y trouvèrent plus pierre sur pierre : la koubba s'était effondrée sur elle-même

comme par l'effet de mouvements répétés de torsion qui auraient été imprimés à sa base.

Il y avait là un mystère d'autant plus impénétrable, que les constructions voisines du tombeau du saint ne paraissaient pas avoir été soumises à l'influence du phénomène qui avait amené la destruction de sa koubba.

Les Andalous ne savaient que penser de tout cela ; ils s'en attristèrent ; car ils se mirent à penser que le saint les trouvait indignes de mettre la main à sa dernière demeure. Ce fut aussi l'avis des fils de Sidi Ahmed-el-Kbir, qui résolurent d'entreprendre, à leur tour, l'œuvre avortée des Andalous. Mais les Ouled-Sidi-Ahmed-el-Kbir n'y eurent pas plus de succès que les Morisques : la koubba était à peine achevée, qu'elle s'écroulait avec fracas, et comme par l'effet d'une poussée venue du tombeau même du saint.

C'était clair : Sidi Ahmed ne voulait pas de koubba, puisqu'il ne l'acceptait même pas de ses fils. Au reste, ce dégoût pour les monuments de ce genre n'était pas particulier à Sidi Ahmed-el-Kbir seulement, et, à cette époque, on en citait déjà quelques exemples, celui, entre autres, de l'imam de Bar'dad, Abou-Abd-Allah-Ahmed-ben-Hanbal, qui, à plusieurs reprises, détruisit la coupole que les fidèles Croyants s'obstinaient à élever sur son tombeau.

Il était convenable pourtant que la tombe de Sidi Ahmed-el-Kbir fût marquée par quelque constrution

durable qui, si elle n'avait pas l'élégance de la koubba, n'en rappelât pas moins pourtant que là reposait la dépouille mortelle d'un grand saint. Mais cela conviendrait-il à Sidi El-Kbir ? On n'en savait rien. Dans le doute, ses fils se mirent, à tout hasard, en devoir de lui élever un monument funéraire qui ne blessât pas trop sa modestie : deux cippes terminés en coupole se dressèrent en mchahad à la tête et aux pieds du saint, et furent reliés par des djenabyat saillant latéralement sur les grands côtés de sa sépulture. Une petite niche, se fermant au moyen d'une porte, fut pratiquée au milieu du cippe de la tête pour y recevoir les lampes, les bougies, et les parfums que les fidèles viendraient allumer ou brûler en l'honneur de l'ami de Dieu. Une sorte de cénotaphe fait de bois sculpté en arabesques, et supporté par des colonnettes assez artistiquement tournées, enveloppa et recouvrit le tombeau du saint ; enfin, une espèce de chapeau de forme pyramidale s'éleva en dais au-dessus de la tête du vénéré marabouth.

Cette forme de tombeau fut, sans doute, du goût de Sidi Ahmed-el-Kbir ; car depuis l'année 1540 de notre ère, si l'on y a mis la main, ce n'a été que pour en blanchir les mchahad à la chaux, opération qui, d'ailleurs, se renouvelle religieusement tous les ans.

FIN

TABLE DES MATIÈRES